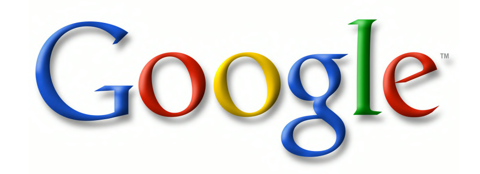
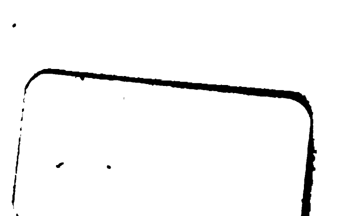




HISTOIRE

DES

EMPEREURS ROMAINS.

TOME CINQUIÈME.



HISTOIRE

DES

EMPEREURS ROMAINS

DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

PAR CREVIER.

TOME CINQUIÈME.



DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

A PARIS,

CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,

RUE PIERRE-SARRAZIN, N. 8.

M. DCCC. XIX.

HISTOIRE

DES

EMPEREURS ROMAINS,

DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

FASTES

DU RÈGNE DE COMMODE.

L. FULVIUS BRUTTIUS PRÆSENS, II.
SEX. QUINTILIUS CONDIANUS.

An. R. 931.
De J.C. 180.

Commode fait la paix avec les barbares voisins du Danube contre l'avis des sages ministres que son père lui avoit laissés, et revient jouir des délices de Rome. Il triomphe pour la seconde fois.

Il prend le titre de *Pius*.

COMMODUS AUGUSTUS. III.
. . . . . BURRUS.

An. R. 932.
De J.C. 181.

On croit que Burrus, consul cette année, étoit un des gendres de Marc-Aurèle, beaux-frères de Commode.

On trouve sur une médaille de Commode de cette

année le titre de *Félix*. Ce prince est le premier qui ait pris les titres de *Pius*, *Félix*, très-communs sur les médailles des empereurs suivans.

An. R. 933. De J. C. 182. ..... MAMERTINUS.

..... RUFUS.

Il paroît que Mamertinus étoit aussi un des gendres de Marc-Aurèle.

On peut rapporter à cette année une guerre contre les Daces ou contre les Sarmates, dans laquelle Albin et Niger s'acquirent de la gloire.

An. R. 934. De J. C. 183. COMMODUS AUGUSTUS. IV.

M. AUFIDIUS VICTORINUS. II.

Guerre dans la Grande-Bretagne. Ulpius Marcellus y remporte plusieurs avantages sur les barbares. Commode prend le surnom de *Britannicus*.

Conjuration de Lucille contre l'empereur son frère. Elle est enfermée dans l'île de Caprée, et mise à mort.

L'impératrice Crispine, peu de temps après, a le même sort.

Marcia devient concubine de Commode.

Tarruntius Paternus, préfet du prétoire, qui avoit eu part à la conjuration de Lucille, est accusé d'en avoir formé une nouvelle. Il est condamné à mourir, aussi-bien que Salvius Julianus, les deux Quintiles, et Sex. Condianus, fils de l'un, neveu de l'autre. Didius Julianus, depuis empereur, est impliqué dans cette affaire, et s'en tire heureusement.

An. R. 935. De J. C. 184. M. EGGIUS MARULLUS.

CN. PAPIRIUS ÆLIANUS.

Pérennis demeuré seul préfet du prétoire par la disgrâce et la ruine de Paternus, prend un crédit énorme, Commode négligeant entièrement les affaires pour se livrer à ses plaisirs.

Pertinax est relégué dans la Ligurie, où il étoit né.

.... MATERNUS. An. R. 936.
De J. C. 185.

.... BRADUA.

COMMODUS AUGUSTUS. V. An. R. 937.
De J. C. 186.

M. ACILIUS GLABRIO. II.

Chute de Pérennis, qui avoit conspiré contre son maître. Il périt avec toute sa famille.

Commode paroît vouloir se réformer, et s'appliquer aux affaires. Mais sa bonne résolution ne dure que trente jours, au bout desquels l'affranchi Cléandre prend sur lui le même ascendant qu'avoit eu Pérennis.

Pertinax est rappelé d'exil, et envoyé dans la Grande-Bretagne, où il tient les peuples et les soldats dans la soumission.

Antistius Burrus, beau-frère de l'empereur, est mis à mort par les intrigues de Cléandre.

Cléandre se fait préfet du prétoire avec deux autres.

.... CRISPINUS. An. R. 938.
De J. C. 187.

.... ÆLIANUS.

Révolte et mort de Maternus, chef de déserteurs et de brigands.

Commencement d'une peste qui affligea long-temps Rome et l'Italie. Commode se retire à Laurentum.

C. ALLIUS FUSCIANUS. II. An. R. 939.
De J. C. 188.

DULLIUS SILANUS. II.

Commode feint de vouloir faire un voyage en Afrique, et il exige de l'argent sous ce pretexte.

Incendie causé par le tonnerre.

Duo SILANI. An. R. 940.
De J. C. 189.

Vingt-cinq consuls dans le cours de cette année. Sévère fut du nombre.

Famine.

Desseins ambitieux de Cléandre qui projette de s'é-

lever à la souveraine puissance. Le peuple se soulève contre lui. Commode le fait tuer.

Il ôte la tête du colosse du soleil, et y fait mettre la sienne.

An. R. 941. De J.C. 190.

COMMODUS AUGUSTUS. VI.
PÉTRONIUS SEPTIMIANUS.

Continuation de la peste. Aiguilles empoisonnées.

Commode devient défiant et plus cruel que jamais. Six consulaires à la fois condamnés à mort. Il fait aussi mourir Pétronius Mamertinus son beau-frère; Antonin, fils de Pétronius; Annia Faustina, cousine germaine de son père, et plusieurs autres personnes illustres.

Mort de Jule Alexandre.

An. R. 942. De J.C. 191.

CASSIUS APRONIANUS.
MAURICUS BRADUA.

Incendie qui consume le temple de la Paix, la partie du palais impérial où l'on gardoit les archives, le temple de Vesta, etc. Les vestales ont bien de la peine à sauver le Palladium.

An. R. 943. De J.C. 192.

COMMODUS AUGUSTUS. VII.
P. HELVIUS PERTINAX. II.

Jeux à la fin de décembre, dans lesquels Commode se donne en spectacle avec moins de pudeur que jamais, combattant contre les bêtes et contre les gladiateurs.

Marcia, sa concubine, Lætus, son préfet du prétoire, Eclectus, son chambellan, sachant qu'il devoit les faire mourir la nuit du dernier décembre au premier janvier, le préviennent en lui donnant du poison, et ensuite le faisant étrangler.

On emporte furtivement son cadavre hors du palais, et on le met dans le tombeau de ses pères.

Sa mémoire est détestée.

COMMODE.

§. I.

Le règne de Commode commencement d'un siècle de fer. Commode entre tout d'un coup en exercice de la puissance impériale. Il écoute d'abord les conseils des amis de son père. Sa harangue aux soldats. Les flatteurs le portent à retourner promptement à Rome. Il en fait la proposition au conseil. Pompeïen s'y oppose, et veut l'engager à achever la guerre. Commode est embarrassé. Enhardi par les flatteurs, il prend son parti, traite avec les barbares, et revient à Rome. Il y est reçu avec une grande joie. Il triomphe des Germains. Il laisse pendant quelque temps gouverner les amis de son père. Pour lui, il s'occupe tout entier de la débauche. Il manifeste aussi son inclination sanguinaire. Il donne sa confiance à Pérennis, flatteur intéressé et ambitieux. Lucille sa sœur forme une conspiration contre lui. La conspiration échoue. Punition de Lucille et des autres conjurés. Haine de Commode contre le sénat. Paternus, préfet du prétoire, accusé d'une nouvelle conspiration. Il périt avec plusieurs des premières têtes du sénat. Didius Julianus absous. Mort de Crispine. Marcia concubine de Commode. Puissance et tyrannie de Pérennis. Ses projets ambitieux et sa chute. Contradiction entre Hérodien et Dion sur le fait de Pérennis. Commode paroît vouloir changer de conduite et s'appliquer aux affaires. Il retombe dans la mollesse. Pertinax envoyé dans la Grande-Bretagne. Guerre et sédition dans cette île. Caractère d'Ulpius Marcellus, qui y commanda

avant Pertinax. Pertinax, après de grandes difficultés éprouvées de la part des soldats, demande et obtient son rappel. Mauvais et tyrannique gouvernement de Cléandre, qui succéda à la puissance de Pérennis. Il fait périr Antistius Burrus, beau-frère de l'empereur, et Arrius Antonius. Soulèvement du peuple contre Cléandre. Commode sacrifie son ministre, qui périt avec ses enfans, et un grand nombre de ses créatures. Alarmes de Commode. Danger qu'il avoit couru de la part de Maternus. Les cruautés et la débauche partagent la vie de Commode. Ses cruautés. De tous les amis de Marc-Aurèle, trois seulement épargnés par Commode, Pompeïen, Pertinax et Victorinus. Bassesse ignominieuse de sa conduite. Sa folle vanité. Calamités sous le règne de Commode. Famine. Incendies. Il y eut peu de guerres, et les événemens en sont peu considérables. Commode universellement méprisé et détesté. Ses craintes. Nouveaux et derniers excès de ses fureurs. Conspiration formée contre lui. Il meurt empoisonné et étranglé. Presque tous ses successeurs périrent comme lui de mort violente. Sa mémoire est détestée. Il ne fit aucun ouvrage public. Etablissement utile dont il fut l'auteur. Il ne persécuta point les chrétiens. Pollux et Athénée ont écrit de son temps.

DION, en passant du règne de Marc-Aurèle à celui de Commode, dit qu'il tombe du siècle d'or dans le siècle de fer. En effet rien n'est plus opposé que le gouvernement du fils à celui du père. Mais de plus, le mal introduit par Commode dans l'état fut un mal de durée, et qui influa sur toute la suite des événemens. Nous avons vu que les bons princes s'étoient attachés depuis un long espace de temps à relever l'autorité du sénat, et à contenir les troupes dans l'obéissance et dans la soumission qui sont leur apanage. Commode, devenu par sa

mauvaise conduite l'objet de la haine du sénat et des gens de bien, se tourna vers les soldats. Il abaissa la puissance civile, il accrut la licence des gens de guerre; et comme il mourut sans héritiers, il laissa l'empire à leur discrétion. Cette position des choses, toute semblable à celle qui avoit suivi la mort de Néron, produisit les mêmes effets : catastrophes sanglantes d'empereurs massacrés, révolutions amenées coup sur coup, guerre civiles entre plusieurs contendans à l'empire.

Mais une triste différence, c'est que le calme ne vint point après la tempête. Rome n'eut pas, dans les circonstances dont je parle, le bonheur qui l'avoit sauvée après les orages occasionnés par la mort de Néron. Elle ne trouva point un Vespasien dont la sagesse lui servît de port, ni une suite de bons princes tels que ceux qui la gouvernèrent après Domitien. Nous ne verrons que très-peu d'empereurs dignes de notre estime; et s'il s'en trouva quelqu'un de ce caractère, les soldats ne purent le souffrir. Tels furent les funestes effets du trop grand pouvoir que prirent les troupes dans l'empire romain, et d'une succession incertaine, et abandonnée au caprice et au sort des armes; en sorte que celui qui étoit le plus fort avoit toujours le plus de droit.

C'étoit un vice radical, comme je l'ai observé ailleurs, dans la monarchie des Césars, qui avoit été fondée par la violence et par la guerre. Mais l'impression en fut suspendue, d'abord par le respect pour les droits de la maison fondatrice du nouveau gouvernement, et ensuite par la sagesse et la bonne administration des empereurs. Ce dernier frein étoit moins puissant que le premier, et Commode en ayant délivré les gens de guerre, ils sentirent alors toute leur force, qui leur avoit été déjà prouvée à eux-mêmes par des expériences réitérées; leur audace prit un plein essor, que rien ne fut plus capable de retenir, et elle changea l'empire romain en un grand brigandage.

Dio. Commode étoit bien digne de donner le signal d'un pareil changement : prince sans esprit, méchant et débauché brutalement, livré à l'indolence, et, en conséquence de sa paresse et de son incapacité, gouverné par d'indignes ministres.

Il ne fut besoin d'aucun cérémonial préliminaire, ni du vœu des soldats, ni de la délibération du sénat pour l'installer dans la dignité impériale, à laquelle il avoit été associé par son père. Commode entra tout d'un coup en exercice de la souveraine puissance, et il ne tarda pas à faire ce qu'on devoit attendre de lui, par la précipitation avec laquelle il prit le parti de retourner à Rome, contre le sentiment de tous les amis de son père, laissant l'entreprise de la guerre imparfaite.

Marc-Aurèle lui avoit formé un conseil composé des meilleures et des plus sages têtes du sénat, qui l'avoient accompagné dans son expédition. Le jeune empereur
Herod. l. 1. écouta leur avis ; et après les premiers soins donnés aux obsèques de son père, il eut la docilité de prononcer devant l'armée assemblée par son ordre le discours qu'ils lui avoient dressé, et qu'Hérodien rapporte en ces termes :

« Braves camarades, nous venons de faire une perte « commune, et je suis intimement persuadé que votre « douleur égale la mienne : car du vivant de mon père « je n'avois sur vous aucun avantage auprès de lui. Il « nous aimoit tous comme un seul, et il se plaisoit à « m'appeler plutôt son camarade de guerre que son « fils ; préférant une société de vertu à la liaison de la « nature. Souvent, dans mon enfance, il me prenoit en-« tre ses bras pour me recommander à votre fidélité. Je « puis donc compter sur votre affection à bien des titres. « Les vieux soldats me regarderont comme leur nour-« risson, et je me ferai un plaisir de traiter ceux de « mon âge comme les compagnons de mes travaux mi-« litaires.

« Je n'arrive point au rang suprême, comme mes « prédécesseurs, en vertu d'un droit acquis par des cir- « constances étrangères. Seul de tous ceux qui vous ont « jamais commandés, je suis né dans le palais d'un père « empereur; les langes de mon enfance ont été la pour- « pre impériale; et le soleil m'a vu destiné à l'empire « au même moment où j'ai aperçu sa lumière. Com- « ment donc n'aimeriez-vous pas avec tendresse celui « qui n'a pas été établi, mais qui est né votre prince?

« C'est ce que mon père attend de vous. Elevé main- « tenant au ciel, il partage le sort et la gloire des dieux, « et il nous a laissé le soin des choses humaines. Votre « devoir est d'achever son ouvrage en terminant tout « ce qui reste de la guerre, et en étendant la puissance « du nom romain jusqu'à la mer qui baigne les côtes « septentrionale de la Germanie. Vous trouverez votre « gloire dans l'exécution de ce plan, et en même temps « vous témoignerez votre reconnoissance à la mémoire « de notre père commun, qui du haut des cieux entend « ce que nous disons, voit ce que nous faisons. Quel « bonheur pour nous d'avoir un si respectable témoin « de nos faits glorieux! Les succès que vous avez rem- « portés sous son commandement étoient attribués à sa « sagesse, et aux ordres par lesquels il dirigeoit vos bras. « Il n'en sera pas de même de ce que vous ferez avec « moi : jeune et nouvel empereur, tout l'honneur en « sera pour vous, tout sera dû à votre fidélité et à votre « courage. Vous couvrirez ma jeunesse de gloire et de « majesté par les exploits de votre bravoure; et les « barbares, vaincus dans les commencemens d'un nou- « vel empire, apprendront à quitter pour le présent la « fausse confiance que leur inspire la foiblesse de mon « âge, et à craindre pour l'avenir par l'expérience du « passé. »

A ce discours flatteur Commode ajouta les largesses

qui étoient d'usage au commencement d'un nouveau règne, et il les fit avec magnificence.

Jusque-là tout étoit louable. Ceux que son père lui avoit donnés pour conseillers, et en quelque façon pour tuteurs, gouvernoient l'empire sous son autorité et en son nom. Ils ne le quittoient point ; ils l'accoutumoient à prendre connoissance des affaires, et ils distribuoient sa journée de manière qu'une grande partie fût remplie d'occupations sérieuses, lui laissant néanmoins un temps convenable pour les délassemens nécessaires à un jeune prince.

Une telle vie parut bientôt à Commode trop gênante et trop tendue. Il se lassa d'écouter des conseillers si sévères, et il prêta des oreilles avides à des flatteurs, à des valets de cour, auxquels dès son enfance il n'avoit donné que trop de crédit sur son esprit; gens sans honneur et sans aucun sentiment, qui mesuroient la félicité sur les occasions que l'on peut avoir d'assouvir la gourmandise et les plus honteux désirs, et qui lui rappeloient le souvenir des délices de Rome, des spectacles, des concerts, et de l'abondance de tous les plaisirs qu'offroit cette grande ville. « Que faites-vous ici (lui disoient-ils) sur « les bords du Danube, dans un climat de brouillards et « de frimas, dans une terre ingrate et stérile? Jusqu'à « quand boirez-vous de l'eau glacée, qu'il faut fendre à « coups de hache et vous apporter en masse solide, pendant que vos heureux sujets jouissent des bains chauds, « des eaux courantes, de la douce température et de la « fertilité de l'Italie? »

Ces discours étoient trop bien assortis au génie de Commode pour ne pas faire une profonde impression sur lui. Il assemble son conseil; et, cachant les vrais motifs de sa détermination, il déclare que l'amour de la patrie le rappelle à Rome : que d'ailleurs l'intérêt de sa sûreté demande son retour, et qu'il est à craindre que

quelqu'un des grands ne profite de son absence pour s'emparer du palais et de l'empire, et ne trouve dans cette multitude immense qui habite la capitale des forces suffisantes pour se faire redouter.

Aucun de ceux qui étoient présens ne fut la dupe des prétextes grossiers qu'alléguoit le jeune empereur. Tous virent du premier coup-d'œil les vraies raisons qui le décidoient, et ils en demeurèrent consternés, immobiles, baissant les yeux en terre, et témoignant leur improbation par la tristesse qui paroissoit sur leur visage. Pompeïen, gendre de Marc-Aurèle et beau-frère de Commode, d'ailleurs vénérable par son âge, prit la parole pour exprimer ce que tous les autres pensoient sans oser le dire.

« Mon fils et mon maître (dit-il), je conçois qu'il est « tout naturel que vous souhaitiez de revoir votre patrie. « Nous-mêmes nous sommes affectés d'un semblable sen-« timent : mais les affaires de ce pays-ci, plus impor-« tantes et plus pressées, sont un obstacle qui nous « arrête. Vous aurez tout le temps, seigneur, de jouir de « ce qui vous fait regretter Rome. Vous ne courez aucun « risque à différer votre départ. Au contraire, abandon-« ner la guerre commencée, c'est un parti peu honora-« ble, et tout ensemble périlleux. Il est à craindre que « nous n'inspirions de la confiance aux barbares, qui « regarderoient notre retraite, non comme l'effet du « désir de retourner en Italie, mais comme une fuite et « une preuve de timidité. Combien vous est-il plus glo-« rieux de subjuguer vos ennemis, de reculer les bornes « de l'empire jusqu'à l'Océan, et de revenir ensuite triom-« phant, et amenant chargés de chaînes les rois et les « princes barbares qui osent vous résister ! C'est ainsi « que les anciens Romains se sont fait un nom immortel. « Du reste vous n'avez pas lieu de craindre qu'il se « forme un parti contre vous dans Rome. Vous avez « avec vous les premières têtes du sénat ; les plus puis-

« santes forces de l'empire vous environnent et vous dé-
« fendent ; votre trésor vous accompagne, et la mémoire
« de votre père vous garantit la fidélité et l'attachement
« de tous ceux qui doivent vous obéir. »

La remontrance de Pompeïen embarrassa Commode. Il respectoit l'âge et la vertu de son beau-frère : il ne pouvoit rien opposer de raisonnable à son discours, et il n'avoit pas encore appris à braver la raison et l'autorité réunies ensemble. D'un autre côté, il ne vouloit pas renoncer à un parti dicté par l'amour du plaisir. Il répondit donc qu'il penseroit à ce qu'on venoit de lui représenter.

Les flatteurs revinrent à la charge ; ils l'enhardirent à se mettre au-dessus de ces maîtres orgueilleux qui vouloient le dominer : et Commode, sans en rien communiquer à son conseil, se prépara au départ.

Il conclut des traités avec les barbares qu'il lui étoit aisé de subjuguer. Les Marcomans manquoient et de vivres et de troupes. Les pertes qu'ils venoient de faire dans plusieurs combats, et les ravages exercés sur leurs terres les avoient réduits à une foiblesse qui ne leur permettoit plus de soutenir la guerre, et qui ne leur laissoit de ressource que dans la paix. Commode la leur accorda aux mêmes conditions à peu près qui leur avoient été autrefois imposées par son père. Il exigea qu'ils donnassent des otages, qu'ils rendissent les prisonniers, qu'ils payassent tous les ans un tribut en blé, dont la quantité fut fixée ; qu'ils lui fournissent un certain nombre de troupes auxiliaires. Il leur interdit toute assemblée, si ce n'est une fois le mois, en un lieu marqué, et en présence d'un centurion romain. Il leur défendit de faire la guerre aux Jazyges et aux Vandales. A ces conditions il abandonna les forts construits dans leur pays, et en retira les garnisons. Ainsi il renonçoit à une conquête bien avancée : il privoit les Romains de la gloire infiniment précieuse pour eux d'étendre leur em-

pire : et ce qui mettoit le sceau de l'ignominie à cette paix, c'est qu'il l'achetoit par d'abondantes distributions d'argent, faites à des peuples près de subir le joug. *Herod.*

Il négocia, pareillement et dans le même esprit, avec les Bures, qui habitoient vers les sources de l'Oder et de la Vistule. Une clause remarquable du traité qu'il fit avec ceux-ci, c'est qu'il exigea qu'ils laissassent entre eux et la Dace quarante stades de pays désert, sans habitation et sans culture. *Dio.*

Enfin un corps de douze mille Daces, qui, chassés de leur pays, pouvoient devenir un renfort considérable pour les nations voisines, supposé qu'elles voulussent tenter une révolte, furent engagés par Sabinien, l'un des généraux en qui Commode avoit confiance, à se soumettre à l'empire, moyennant des terres qui leur furent données dans la Dace romaine.

Toutes ces différentes négociations ayant été réglées en peu de temps, Commode, libre de tout soin, et comptant avoir pacifié et assuré la rive du Danube, ne songea plus qu'à un prompt retour ; et, sans demander avis à personne, il annonça publiquement son départ. Cet ordre causa un mouvement dans l'armée. L'exemple du prince fit naître dans le cœur des soldats le désir de s'éloigner comme lui d'un climat rigoureux, et d'aller chercher le repos et les plaisirs en Italie. Hérodien, qui nous instruit de cette disposition des esprits, ne nous apprend pas quelles en furent les suites; mais il fallut bien sans doute que les légions destinées à la garde de la Pannonie et des provinces voisines restassent sur les lieux. Commode n'emmena avec lui que les prétoriens et les troupes qui avaient suivi son père pour la guerre. *Herod.*

Quoique ce départ fût précipité, indécent, résolu contre l'avis des têtes les plus sages, cependant la faveur d'un jeune prince est telle, que, partout sur son passage, Commode fut reçu avec des applaudissemens et des acclamations vives et sincères. On aimoit le fils de Marc-

Pérennis, c'étoit le nom de ce favori, né en Italie, et s'étant acquis quelque réputation dans le service, avoit été fait par Commode préfet du prétoire, et donné pour collègue à Tarruntius Paternus, qui tenoit la même charge par le choix de Marc-Aurèle. Le nouveau préfet du prétoire s'étudia à flatter la pente violente qu'il connoissoit au jeune prince pour le plaisir : il le débarrassoit du soin fastidieux des affaires : il se chargeoit de tout le poids du gouvernement. Il gagna ainsi la confiance de Commode; et, sans perdre de temps, il travailla de suite à lui rendre suspecte et odieuse la sévérité des anciens ministres, qui l'exhortoient sans cesse à prendre par lui-même connoissance de ses affaires, et à s'occuper de soins dignes d'un empereur. Il réussit sans peine auprès d'un prince facile et paresseux : bientôt lui seul eut du crédit, et l'on s'aperçut que son plan alloit jusqu'à faire périr ceux à qui il avoit ôté l'amitié du prince; et qu'aussi avide de richesses que de pouvoir et d'honneurs, il se proposoit, en les soumettant à des condamnations injustes, de profiter de leurs dépouilles.

Toute la vieille cour fut alarmée; et Lucille, sœur de Commode, vint joindre des piques et des intrigues de femme au mécontentement général contre le mauvais gouvernement.

Elle avoit été mariée, comme on l'a vu, en premières noces à L. Vérus; et, quoique son second mari Pompeïen fût d'un rang bien inférieur, elle avoit conservé, par une concession expresse de son père, tous les honneurs de la dignité impériale. Elle garda le titre d'*Augusta :* on portoit * le feu devant elle : après la mort de Faustine, sa mère, elle fut pendant quelque temps la

* Hérodien parle en plus d'un endroit de ce feu porté par honneur devant les empereurs romains et les impératrices. Il y a lieu d'être surpris qu'un usage aussi singulier ne soit attesté que par ce seul écrivain. On peut voir ce qu'en dit Juste-Lipse dans son Commentaire sur Tacite, *Ann. l.* 1, *c.* 7.

première princesse de la cour. Le mariage de Commode la fit déchoir : il fallut qu'elle cédât le pas à Crispine, impératrice régnante ; et ce fut pour elle un levain d'aigreur et d'animosité contre son frère. Pour venger cette injure prétendue, elle ne s'adressa pas à Pompeïen son mari, qu'elle n'aimoit pas, et qu'elle savoit être fidèle à Commode. Elle confia ses douleurs à un jeune sénateur d'illustre naissance et fort riche, nommé Quadratus, avec lequel elle avoit d'ailleurs des liaisons très-suspectes; car, digne fille de Faustine, elle marchoit sur les pas de sa mère. Quadratus se laissa éblouir par l'espérance de la première place. Il trouva plusieurs sénateurs disposés à entrer dans ses vues, et à délivrer l'empire de l'indigne joug de Commode. Le préfet du prétoire, Tarruntius Paternus, fortifia la conjuration du pouvoir que lui donnoit sa charge ; et Quintianus, [a] jeune sénateur, qui avoit ses accès très-libres auprès de la personne du prince, parce qu'il étoit de ses plaisirs, se chargea de l'exécution. Quadratus comptoit, lorsque Commode seroit tué, se montrer, et mettre à fin l'entreprise par ses largesses.

Il s'en fallut peu que le complot ne réussît ; et s'il manqua, ce ne fut que par l'indiscrétion de celui qui devoit porter le premier coup. Lorsque Commode entroit au théâtre par une allée obscure, Quintien s'approche, tire son poignard, et lui crie : « Voilà ce que le sénat

[a] Dion, qui vint à Rome sous le règne de Commode, et qui y étoit probablement lorsque se passoient les faits dont je rends compte, nomme, au lieu de Quintianus, un Claudius Pompeïanus, qu'il prétend avoir été gendre de Lucille, et en commerce incestueux avec elle. Hérodien, que j'ai suivi, vivoit aussi du même temps. Il est plus aisé de s'étonner de cette contrariété entre deux écrivains contemporains que de décider auquel des deux on doit donner la préférence. Dion étoit plus élevé en dignité, et par conséquent plus à portée d'être instruit exactement de la vérité des faits. Mais nous n'avons que des extraits de son Histoire, qui peuvent n'avoir pas été faits avec assez d'intelligence et d'attention. Au contraire, l'ouvrage d'Hérodien nous reste en entier. D'ailleurs son récit est plus suivi, mieux lié, plus circonstancié. Ce sont ces considérations qui m'ont déterminé en faveur d'Hérodien, sans prétendre dominer sur le jugement de personne.

qu'ils souffrirent ensemble, ayant tous deux été étranglés en même temps. Sextus Condianus, fils de l'un, neveu de l'autre, étoit en Syrie lorsqu'il apprit l'arrêt de mort prononcé pareillement contre lui. Il se cacha, il erra long-temps, et, poursuivi dans ses diverses retraites, il occasionna la perte de plusieurs de ceux qui lui avoient offert un asile. Enfin il périt lui-même, sans qu'on sache de quelle manière. Mais on ne le revit plus; et un fourbe qui, aussitôt après la mort de Commode, voulut usurper le nom de Condianus, pour se mettre en possession de ses grands biens, fut convaincu d'imposture.

Spart. Did. 1. Didius Julianus, neveu de Salvius, fut impliqué dans la cause de son oncle, mais en un temps où l'affaire languissoit déjà, et où Commode, las de meurtres, commençoit même à craindre la haine qui en résulteroit contre lui. Il fut absous, et son accusateur condamné. Didius auroit été heureux si le danger qu'il courut alors l'eût guéri pour toujours de l'ambition de régner.

Dio. Vers le même temps, l'impératricce Crispine, s'étant rendue coupable d'adultère, fut transportée dans l'île de Caprée, et bientôt après tuée par ordre de Commode.

Ce prince prit une concubine dans une maison ennemie. Marcia, qu'avoit entretenue Quadratus, passa sur le même pied au palais impérial, et elle se maintint en faveur jusqu'à la mort de Commode, à laquelle elle eut grande part. Xiphilin témoigne qu'elle protégea les chrétiens, qui réellement jouirent d'une grande paix pendant tout ce règne. Il ne nous a point instruits des motifs qui pouvoient déterminer une femme de cette espèce à employer son crédit pour des personnes qui lui ressembloient si peu.

Hérod. Lamprid. 5. 6 Pérennis, resté seul préfet du prétoire par la mort de Paternus, et ayant affaire à un prince qui craignoit le travail, et ne respiroit que le plaisir, réunissoit en lui seul toute l'autorité du gouvernement; et il le fit dégénérer en une horrible tyrannie. Il renversa toutes les lois;

il se défit de tous ceux qui lui faisoient ombrage, tuant les uns, exilant les autres, et s'appropriant la dépouille de tous. Aucun ordre, aucune condition n'étoit à l'abri de sa cruelle avarice. Non-seulement les sénateurs, mais les riches provinciaux, les femmes même dont l'opulence tentoit son avidité, périssoient sous de fausses accusations; et, ce qui paroîtroit incroyable, si la tyrannie connoissoit des bornes, les personnes contre lesquelles on ne pouvoit rien imaginer qui les rendît coupables étoient persécutées comme ayant eu la volonté de nommer Commode leur héritier, et lui faisant attendre trop long-temps leur succession. Surtout Pérennis s'attachoit à exterminer les anciens amis de Marc-Aurèle, ou du moins à les éloigner de la cour. Pertinax fut du nombre de ces derniers, et relégué en Ligurie. Il y passa trois ans entiers dans la petite métairie de son père. *Capit. Pertin. c. 3.*

Commode, ainsi privé par son perfide ministre de tous ses bons et fidèles serviteurs, de tous ceux qui étoient capables d'une sincère affection pour lui, devenoit une proie sans défense; et Pérennis, dont l'ambition aspiroit au trône, croyoit n'avoir plus qu'un pas à faire pour y monter. Pendant qu'il disposoit de tout dans Rome avec un pouvoir absolu, qu'il s'y faisoit des créatures par ses largesses, qu'il y réduisoit au silence par la terreur tous ceux qu'il ne pouvoit gagner, il avoit revêtu son [a] fils, encore très-jeune, du commandement des armées d'Illyrie; et il comptoit qu'après qu'il auroit ôté la vie à Commode, ce qui lui paroissoit fort aisé, les troupes commandées par son fils l'établiroient en pleine et solide possession de la souveraine puissance. *Herod.*

Ses desseins criminels furent mis au jour par une voie bien singulière. Pendant que l'empereur assistoit aux jeux capitolins, établis, comme je l'ai rapporté, par

[a] Hérodien dit *ses fils* au pluriel. Mais dans la suite il fait mention d'un seul, comme commandant en chef. Le plus jeune étoit vraisemblablement lieutenant de son frère.

Domitien, un philosophe cynique, avec le bâton et la besace, se présente au milieu de l'assemblée, monte sur le théâtre, et d'un geste de la main imposant silence à la multitude des spectateurs, il adresse ces paroles à Commode : « Ce n'est pas ici le temps pour vous de « vous amuser à des jeux, ni de célébrer des fêtes. L'épée « de Pérennis menace votre tête, et si vous ne vous pré- « cautionnez contre un danger qui n'est pas prochain, « mais présent, vous périrez au moment où vous vous « y attendrez le moins. Pérennis assemble ici des forces, « et fait des amas d'argent contre vous ; son fils séduit « les armées d'Illyrie, dont il a le commandement ; si « vous ne les prévenez, vous êtes mort. » Commode fut troublé. Les assistans, qui trouvoient ce discours très-vraisemblable, feignirent pourtant de n'en rien croire. Pérennis, qui étoit présent, paya d'audace ; et, traitant de fou ce philosophe, il le fit prendre et brûler vif. Telle fut la récompense que reçut ce malheureux cynique pour un avis fidèle, mais inconsidérément hasardé.

Cependant le coup étoit porté. Quoique Commode n'eût point empêché le supplice de celui qui avoit voulu lui inspirer des soupçons contre son ministre, il lui en étoit resté quelques nuages dans l'esprit. Les ennemis de Pérennis s'en aperçurent, et vinrent à l'appui. Il en avoit beaucoup. Orgueilleux et insolent comme le sont d'ordinaire les favoris, il s'étoit rendu odieux à toute la cour. Le prince, ébranlé par les discours qui retentissoient de toutes parts à ses oreilles, reçut dans le même temps des preuves palpables et sensibles de l'infidélité du préfet du prétoire. Quelques soldats de l'armée d'Illyrie, s'étant échappés du camp, lui apportèrent des monnoies frappées par l'ordre du fils de Pérennis avec l'empreinte de son visage et de son nom.

Dio. et Lamprid.

C'en étoit sans doute assez pour le perdre. Une députation militaire envoyée contre lui acheva sa ruine.

Quinze cents soldats arrivèrent à Rome, chargés par l'armée de la Grande-Bretagne, dont ils faisoient partie, de se plaindre de la tyrannie que Pérennis exerçoit sur les troupes, de l'accuser d'intrigues tramées par lui pour faire son fils empereur, et en conséquence de demander son supplice et sa mort. Commode ouvrit enfin les yeux. Pérennis fut déclaré ennemi public, et livré aux soldats, qui l'outragèrent en mille façons, et le mirent en pièces. Sa femme, sa sœur, ses deux fils, dont l'un commandoit l'armée d'Illyrie, et l'autre y avoit un emploi important, suivirent son malheureux sort; et cette maison, un peu auparavant si puissante, fut détruite en un instant, sans qu'il en restât de vestige. Pérennis ne peut pas avoir été plus de trois ans préfet du Prétoire.

Dans ce que j'ai rapporté de sa conduite j'ai préféré l'autorité d'Hérodien, suivi de Lampride, à celle de Dion. Ce dernier comble d'éloges le favori, que les autres peignent avec de si noires couleurs. Il ne lui reproche que d'avoir causé le désastre de Paternus, son collègue, pour demeurer seul en possession de la charge de préfet du prétoire. Du reste, il le loue comme un ministre désintéressé et incorruptible, comme n'ayant jamais rien fait pour ses intérêts, comme s'étant rendu le soutien de son prince et de l'état, et il blâme Commode de l'avoir lâchement abandonné aux clameurs séditieuses des soldats. Il est pourtant difficile de supposer qu'Hérodien ait inventé les faits qu'il allègue; et Dion pourroit avoir eu quelque raison particulière de flatter la mémoire de Pérennis. Quoi qu'il en soit du motif, son témoignage n'a point paru à M. de Tillemont, qui le suit pourtant volontiers, devoir ici emporter la balance.

Le danger que Commode avoit couru par l'entreprise ambitieuse de Pérennis le tira un peu de sa léthargie: car, tant qu'avoit duré le ministère de ce favori, le prince se reposoit de tout sur lui, ne voyant que par les yeux de Pérennis, et ne prenant connoissance d'aucune af- *Lamprid.* 6, *Herod. et Dio.*



faire qu'autant qu'il plaisoit au préfet du prétoire de l'en instruire. Il paroissoit même peu en public, depuis l'attentat de Quintianus sur sa personne. Renfermé dans le palais, il partageoit tout son temps entre la débauche et les méprisables combats auxquels il s'exerçoit contre des gladiateurs et contre des bêtes. Il y réussissoit, joignant la force du corps à l'adresse. On rapporte qu'il tua cinq hippopotames à la fois, deux éléphans en deux jours différens, un rhinocéros, un animal mêlé de la forme de chameau et de panthère. Il tiroit avec tant de justesse et de dextérité, qu'un jour, dans un spectacle, voyant une panthère qui s'élançoit sur un malheureux destiné à combattre contre elle, d'une flèche lancée subitement il abattit la bête sans toucher à l'homme. C'étoit par ces indignes exploits qu'il se plaisoit à briller, et il en tiroit vanité, comme d'un héroïsme qui l'eût égalé à Hercule et à César. Pérennis l'avoit entretenu dans ce goût, très-favorable à l'ambition d'un ministre qui considère ses intérêts plus que la gloire de son maître.

L'éclat que firent les projets audacieux de ce préfet du prétoire rompit pour quelques momens le charme, comme je viens de le dire. Commode parut sortir de son ivresse. Il témoigna vouloir s'appliquer aux affaires. Il répara plusieurs des injustices commises par Pérennis. Il résolut de ne plus donner la charge de préfet du prétoire à un seul, et de la partager entre deux collègues pour l'affoiblir et la rendre moins redoutable. Mais ce n'étoient là que les efforts impuissans d'un homme dompté par le sommeil, et qui, après quelques légères secousses qu'il s'est données, se laisse vaincre et se rendort. La résipiscence de Commode ne dura que trente jours, au bout desquels il retomba dans sa mollesse, et laissa Cléandre, simple affranchi, prendre sur lui le même ascendant qu'avoit eu Pérennis.

Capit. Pert. 3 Pendant l'intervalle lucide que la frénésie à demi-

calmée avoit laissé à Commode, ce prince rendit justice à Pertinax : il le tira de l'exil où Pérennis l'avoit tenu pendant trois ans, et l'envoya commander les légions de la Grande-Bretagne. Pertinax avoit passé le temps de son loisir à bâtir dans le lieu de sa naissance; et, ne rougissant point de la médiocrité de sa première fortune, au milieu des grands édifices qu'il éleva il avoit conservé la petite cabane de son père, telle qu'elle étoit, sans aucun changement. Rappelé aux affaires, il alla rétablir la tranquillité dans une province troublée par l'esprit séditieux qui agitoit l'armée romaine.

Ces troubles avoient été précédés de mouvemens de la part des barbares. La guerre s'étoit allumée dans la Grande-Bretagne dès les commencemens de Commode, et elle est la plus importante qui se soit faite sous son règne. Nous en connoissons peu les détails : l'abréviateur de Dion nous apprend seulement que les Bretons franchirent le mur qui traversoit l'île d'une mer à l'autre; qu'ils firent le dégât dans la province romaine; qu'ils vainquirent un général romain qui marcha à leur rencontre, et taillèrent en pièces son armée. Ulpius Marcellus fut envoyé de Rome pour réprimer les courses des barbares, et il y réussit, et mata leur fierté par les avantages multipliés qu'il remporta sur eux. C'est tout ce que nous savons de ses exploits. Son caractère nous est plus connu. *Dio, l.* LXXII.

Ce guerrier, formé à l'école de Marc-Aurèle, en imitoit et en surpassoit même la simplicité, la frugalité et la sévère discipline. Il s'étoit persuadé qu'à peine étoit-il permis à un général de dormir. Il donnoit donc très-peu de temps au sommeil, et il tenoit tous ses subalternes éveillés et alertes en leur distribuant sur le soir des ordres pour toutes les différentes heures de la nuit. Il ne mangeoit précisément que pour vivre; et ce que Dion raconte de son austérité sur ce point paroîtra sans doute incroyable à plusieurs. Ulpius, au rapport de

l'historien, étant dans la Grande-Bretagne, prenoit la précaution de faire venir son pain de Rome, non qu'il ne pût manger de celui qui se faisoit dans la province, mais afin de l'avoir si dur, qu'il se trouvât forcé de se renfermer dans les bornes de l'exacte nécessité. Si ce fait n'est pas vrai, au moins suppose-t-il dans celui à qui on l'attribue une singulière sévérité de mœurs. En déclarant la guerre à la mollesse et aux délices, Ulpius avoit coupé la racine du désir des grandes richesses. Aussi étoit-il parfaitement désintéressé, et d'une intégrité incorruptible. Mais il se montroit dur aux autres comme à lui-même, et conséquemment peu capable de se faire aimer.

L'état n'en fut pas moins bien servi par lui, et l'éclat de ses succès et de sa vertu lui attira la haine de Commode. Pour récompense de ses services, il se vit en danger de périr sur de fausses accusations. Il échappa néanmoins, sans que nous puissions dire par quel moyen, et on lui permit de vivre.

Capit. Pert. Ulpius avoit donc réduit au devoir les barbares septentrionaux, et rendu le calme à la province de la part des ennemis. Il auroit aussi maintenu l'obéissance parmi les troupes, s'il fût demeuré en place. Mais, après qu'il eut été rappelé, la tranquillité, rétablie au-dehors par ses soins, fut suivie de troubles et de séditions au-dedans. Nous avons vu jusqu'où les légions de la Grande-Bretagne avoient porté la hardiesse contre Pérennis. La mort de ce ministre n'apaisa point leur murmure; le gouvernement étoit méprisé et haï; et Pertinax, envoyé pour remédier au mal, trouva les esprits dans une grande fermentation. Les soldats vouloient un changement d'empereur; et si leur nouveau commandant avoit consenti à se prêter à leurs vœux, il eût été proclamé Auguste. Pertinax garda fidélité à son prince. Il arrêta les séditions, au risque même de sa vie; car il y en eut une si furieuse, que plusieurs furent tués, et lui-même

resta pour mort sur la place. Il revint à lui, reprit son autorité, et châtia sévèrement les coupables. Mais, las d'un emploi si périlleux, et voyant qu'il n'étoit pas possible de ramener à l'ancienne discipline des troupes corrompues par l'orgueil et par l'insolence, il demanda son rappel et l'obtint, et de retour en Italie, il fut chargé de la surintendance des vivres.

L'insolence des gens de guerre étoit sans doute occasionnée par les vices du gouvernement; car Cléandre, qui succéda, comme je l'ai dit, à la puissance de Pérennis, et qui même avoit beaucoup contribué à la ruine de ce ministre, étoit encore plus vicieux que celui qu'il avoit détruit. Il est un exemple fameux de ce qu'on appelle les jeux de la fortune. *Dio, et Herod. l. 1, et Lamprid. Comm. 6.*

Phrygien de naissance, et esclave, il fut vendu dans son pays, et transporté à Rome pour y remplir les plus vils ministères. Etant entré dans le palais, et devenu esclave de l'empereur, il plut à Commode encore enfant par la société des mêmes inclinations. Il nourrit soigneusement ce commencement de faveur; et le jeune prince, après la mort de son père, l'affranchit, le prit pour son premier chambellan, et lui fit épouser l'une de ses concubines, nommée Damostratia. Cléandre étoit de tous les plaisirs, ou, pour parler plus juste, de toutes les débauches de Commode; et ayant ainsi gagné sa confiance, il fut pendant quelque temps le rival de Pérennis; et enfin, appuyé de la faction des affranchis du palais, dont il étoit le chef, il parvint à le perdre. Héritier de son pouvoir, il en abusa avec toute l'indignité d'une âme basse, et il porta dans le ministère tous les vices de la condition servile. Tout étoit à vendre auprès de lui, les places de sénateurs, les commandemens des armées, les gouvernemens de provinces, les intendances; et il se faisoit payer fort cher. Il y eut des acheteurs que la fureur de l'ambition engagea à se dépouiller de tout ce qu'ils possédoient pour devenir sénateurs. De ce

nombre fut Julius Solo, homme inconnu, de qui l'on disoit que, par la confiscation de ses biens, il étoit parvenu à se faire reléguer dans le sénat. Ni le mérite, ni la naissance n'étoient comptés pour rien. Des affranchis furent faits sénateurs, et même mis au rang des patriciens; titre jusqu'alors réservé aux premières maisons de Rome. Cléandre, pour multiplier ses gains, multiplioit les charges, et il nomma, ce qui ne s'étoit jamais vu, vingt-cinq consuls pour une seule année. Il ne respectoit ni les lois ni les choses jugées. Quiconque avoit de l'argent à donner étoit sûr d'être absous, quelque crime qu'il eût commis; ou réintégré, s'il avoit subi précédemment la condamnation, et souvent même avec un accroisse-
Lamprid. 14. ment de dignité et de splendeur. Nul citoyen ne pouvoit se promettre de conserver ni ses biens, ni sa vie même, s'il avoit un ennemi riche qui voulût donner de l'argent pour le perdre. Condamnation à l'exil, à la mort, à divers genres de supplices, confiscation, privation de sépulture, tout s'achetoit; il ne s'agissoit que du prix. Le favori amassa, par ces cruels et abominables trafics, des trésors immenses; et pour s'assurer la possession de la plus grande partie de sa proie, il la partageoit avec les concubines du prince, et avec le prince lui-même. Au reste il usoit magnifiquement de ses richesses, somptueux en bâtimens, non-seulement pour son usage, mais pour la commodité et la décoration de plusieurs
Lamprid. 17. villes. Il bâtit dans Rome des thermes, qu'il appela *Commodiens* du nom de son maître.

Lamprid. 6. Il ne prit pas d'abord la charge de préfet du prétoire, trop disproportionnée à la bassesse de sa condition; mais il s'y fraya les voies en la dégradant et l'avilissant par de fréquentes mutations. Il faisoit et défaisoit les préfets du prétoire à sa volonté. Il y en eut un de cinq jours, un autre de six heures. Enfin, lorsque Cléandre crut avoir mis cette puissante charge à sa portée, il s'en revêtit, en se donnant deux collègues, qui étoient ses

créatures, et entièrement dans sa dépendance. Alors on vit pour la première fois trois préfets du prétoire.

Avant que Cléandre fût parvenu à ce haut grade, un des premiers sénateurs, beau-frère de Commode, Antistius Burrus, osa élever sa voix contre les excès énormes de l'insolent affranchi, et porter ses plaintes à l'empereur de l'abus que l'on faisoit de son autorité et de son nom. Cléandre retourna l'attaque contre son agresseur. Il l'accusa de projets ambitieux, de dessein formé d'usurper le trône. Antistius succomba, fut mis à mort, et entraîna dans son infortune ceux qui eurent le courage de prendre sa défense. Une autre victime non moins illustre de la tyrannie de Cléandre fut Arrius Antoninus, dont le * nom semble annoncer une liaison de parenté avec Commode. Il fut sacrifié par le préfet du prétoire à la vengeance d'un certain Attale, qu'il avoit condamné étant proconsul d'Asie.

Je suis fâché de trouver dans Capitolin que Pertinax fut soupçonné d'avoir trempé dans les odieuses affaires suscitées contre ces deux sénateurs, aussi recommandables par leur vertu que par la splendeur de leur rang. Mais ce ne sont que des soupçons; et il est permis de les croire mal fondés. *Capit. Pert. 3.*

Arrius Antoninus étoit tellement estimé dans Rome, que Lampride attribue à l'indignation que causa sa mort injuste et cruelle le soulèvement du peuple qui amena la chute de Cléandre. Dion et Hérodien donnent pour cause de ce soulèvement une famine violente : intérêt tout autrement puissant sur les esprits d'une multitude. Ces deux récits peuvent se concilier. Il est très-possible que deux motifs différens aient concouru à un même effet. *Lamprid. 7. Dio et Herod.*

Quoi qu'il en soit, une maladie contagieuse qui avoit

* Il descendoit apparemment, comme l'observe M. de Tillemont, d'Arrius Antoninus, aïeul maternel de l'empereur Antonin, qui étoit grand-père de Commode par adoption.

précédé, et ravagé pendant long-temps Rome et l'Italie, produisit la famine par une suite naturelle; et la malice des hommes augmenta la calamité. Ici nos deux auteurs grecs se partagent. Suivant Dion, ce fut l'intendant des vivres, Papirius Dionysius, qui, au lieu de remédier au mal, affecta de l'aggraver, dans le dessein de perdre Cléandre, en faisant retomber sur lui la haine de la misère publique. Hérodien charge de tout le seul Cléandre. Il dit que ce favori, enivré de sa fortune, donna l'essor à ses désirs, et ne voyant que l'empereur au-dessus de lui, projeta de le détrôner et d'usurper sa place: que dans cet esprit, ayant fait de grands amas d'argent et de blé, il accrut à dessein la cherté et la disette, afin que les secours qu'il donneroit ensuite par ses largesses fussent d'autant mieux reçus, et lui gagnassent à l'instant tous les cœurs.

S'il avoit cette pensée, elle lui réussit très-mal. Le peuple, qui le haïssoit depuis long-temps à cause de son insatiable avidité, s'en prit à lui des maux qu'il souffroit. Dans les théâtres, dans les jeux, il s'éleva des clameurs menaçantes contre le ministre qui affamoit la ville de Rome. Dion raconte à ce sujet une scène singulière, et qu'il habille presqu'en merveille, mais dont les ressorts sont bien aisés à deviner. Il nous débite qu'au milieu d'une course de chariots qui s'exécutoit dans le cirque, une troupe d'enfans tout d'un coup s'avança, ayant à sa tête une jeune fille d'une grande taille et d'un regard fier et audacieux. On jugea, ajoute-t-il, par l'événement qui suivit, que ce devoit être quelque démon, quelque génie. Il étoit bien plus simple de penser, et Dion eût dû le dire, qu'une main habile et intrigante faisoit jouer cette machine pour ameuter le peuple déjà très-mécontent, et porté à la sédition.

Ce chœur d'enfans élève la voix, pousse des cris, souhaitant mille prospérités à Commode, et faisant des imprécations contre Cléandre. Ce fut un signal pour toute

l'assemblée. On répète les mêmes cris, on se lève, on quitte le spectacle, on court en foule au lieu où Commode se tenoit renfermé, ne songeant qu'à ses plaisirs, pendant que la ville étoit en feu. C'étoit une grande et vaste maison dans un des fauxbourgs de Rome. Il ne fut pas possible à la multitude de pénétrer jusqu'à l'empereur. Cléandre, qui obsédoit toutes les avenues, empêcha qu'on ne l'avertît de ce qui se passoit; et il fit sortir sur cette troupe sans armes la cavalerie prétorienne, qui en blessa et en tua plusieurs, en foula d'autres sous les pieds des chevaux. Le peuple, si cruellement maltraité, s'enfuit en désordre jusqu'aux portes de la ville; mais ne se rendit pas; et là, ayant reçu un puissant renfort par la jonction des cohortes de la ville, qu'une ancienne jalousie disposoit à prendre parti contre les prétoriens, il renouvelle le combat, dont la fortune se balance, en sorte qu'il périssoit beaucoup de monde de part et d'autre.

Dans un si grand mal, pendant qu'une espèce de guerre civile inondoit Rome de sang, personne n'osoit en donner avis à Commode, tant le ministre étoit redouté. Enfin l'extrémité du péril enhardit Fadilla, sœur de Commode, si nous en croyons Hérodien, ou Marcia sa concubine, si nous aimons mieux nous en rapporter à Dion. L'une ou l'autre, ayant les cheveux épars, et avec tous les signes de la plus vive consternation, vint se jeter aux pieds de Commode, et lui représenta le danger qu'il couroit, les vues ambitieuses et criminelles de Cléandre, et la nécessité de sacrifier ce misérable esclave à la haine de la multitude et à sa propre sûreté. Commode étoit une âme timide, sur qui la peur pouvoit beaucoup. Effrayé du discours, soit de Fadilla, soit de Marcia, il n'hésita pas, et ayant mandé Cléandre, il lui fit couper la tête en sa présence. On attacha cette tête au bout d'une pique, et on en donna le doux et agréable spectacle au peuple irrité. Dans le moment tout le tu-

multe cessa : le peuple étoit satisfait. Les prétoriens comprirent que Cléandre les avoit fait combattre pour sa querelle contre les intentions du maître. Toutes les haines se réunirent contre la famille et les créatures de l'indigne ministre. Deux enfans mâles qu'il avoit, et dont l'un encore en bas âge étoit élevé sur les genoux de Commode, furent massacrés : on extermina tous ses amis, toutes ses liaisons, et en particulier un grand nombre d'affranchis du palais ; et leurs corps outragés en mille manières, traînés avec des crocs dans les rues, furent jetés dans les égouts. L'intendant des vivres fut tué quelque temps après par ordre de Commode.

Ce prince avoit été tellement intimidé par le soulèvement du peuple, et sans doute par le sentiment intime qui lui apprenoit combien il méritoit peu d'en être aimé, qu'il n'osa, lors même que la sédition fut apaisée, reparoître dans la ville. Il eut besoin d'être encouragé par ceux qui l'approchoient pour prendre la résolution de retourner au palais. Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Le peuple, qui venoit d'être délivré d'un ministre odieux, reçut son empereur avec de grandes acclamations de joie, et lui donna tous les témoignages possibles d'attachement et de respect.

Au reste, les alarmes de Commode n'étoient pas sans fondement : depuis qu'il régnoit, il n'avoit entendu parler que de conjurations. Nous en avons vu trois bien réelles tramées successivement par Lucille sa sœur, et par ses ministres, Pérennis et Cléandre, sans compter celles dont on lui avoit fait peur à tort. Dans l'intervalle entre les deux dernières, Hérodien place les mouvemens d'un chef de bandits, qui mit aussi Commode en péril.

Herod. Maternus, simple soldat et déserteur, mais d'une audace déterminée à tout entreprendre, assembla d'abord quelques déserteurs comme lui, avec lesquels il fit dans les Gaules le métier de brigand. Ses succès lui attirèrent de nouveaux associés : son peloton grossit peu à peu, et

devint enfin une armée : il fallut lui faire la guerre dans les formes; et Niger, qui disputa dans la suite l'empire à Sévère, fut employé à combattre un si méprisable ennemi; et il s'y comporta en brave et habile capitaine. Cependant Maternus, malgré les pertes qu'il avoit souffertes, augmenta ses forces au point d'oser former le projet de tuer Commode et de se faire empereur en sa place.

Spart. Nig. 3.

Herod.

Il comprit bien qu'il ne réussiroit pas dans un pareil dessein, s'il se montroit à découvert; et comme il n'étoit pas moins rusé qu'audacieux, il dressa un plan adroitement concerté. Il sépara ses troupes, et leur ordonna de passer en Italie et à Rome par petites bandes, et il s'y rendit lui-même. Son arrangement étoit de profiter de l'occasion de la fête de Cybèle, qui se célébroit à Rome avec une grande pompe, et pendant laquelle chacun avoit la liberté de se déguiser. Il résolut donc de prendre, lui et les siens, l'habillement et l'armure des gardes du prince, de se mêler parmi eux dans une espèce de procession solennelle, à laquelle l'empereur assistoit, de s'approcher de sa personne, de l'envelopper, et de le massacrer.

Le projet n'avoit rien que de très-possible dans l'exécution. Mais quelques-uns de ceux qui y étoient d'abord entrés conçurent de la jalousie contre leur chef. Ils s'étoient regardés jusque-là à peu près comme ses égaux, et ils ne purent se résoudre à le faire leur maître. Ils le décelèrent; Maternus fut arrêté avec un grand nombre de ses complices, et ils furent tous punis de mort.

Tant de dangers auxquels Commode s'étoit vu exposé coup sur coup le rendirent non-seulement timide, mais défiant, et, par une conséquence naturelle, cruel envers tous ceux qui eurent le malheur de lui devenir suspects. Il n'avoit déjà que trop de pente à ces vices. Mais les circonstances les fortifièrent, les accrurent, et les portèrent aux derniers excès. Voici le tableau que fait

Hérodien de sa conduite en général après la mort de Cléandre. Commode, dit cet historien, depuis ce moment se défia de tout le monde, répandant des flots de sang, ouvrant une oreille facile à toutes les calomnies, et ne donnant accès auprès de lui à aucun homme digne d'estime. Ses cruautés, ajouta Hérodien, ne firent aucune interruption aux plaisirs et aux débauches dont il s'étoit rendu l'esclave. Tout homme sage, quiconque étoit même médiocrement initié dans les belles connoissances, devoit s'attendre à être chassé de la cour comme un ennemi dangereux. Des farceurs, d'obscènes pantomimes gouvernoient et dominoient le prince, dont toutes les occupations se réduisoient à mener des chars, et à combattre contre des bêtes; et les flatteurs lui exaltoient ces indignes exercices comme de grands et glorieux exploits. Aussi cruautés d'une part, infamies, extravagances et indécences de l'autre, voilà ce qui compose le portrait de Commode, et ce que nous avons à rapporter de lui jusqu'à sa mort, en ménageant toujours la pudeur du lecteur et la nôtre.

Lamprid. Comm. 7. Dio.

Il créa en la place de Cléandre deux préfets du prétoire, Julianus et Régillus, et peu après il les fit mourir. Il avoit pourtant donné de grandes marques de considération à Julianus; il le baisoit à la bouche, au lieu de recevoir simplement ses respects, et il l'appeloit son père. Mais, après l'avoir déshonoré, en le forçant de danser devant ses concubines comme un saltimbanque, en le faisant jeter par manière de jeu dans un vivier, il lui ôta la vie par le fer. En général aucun de ses préfets du prétoire ne jouit long-temps d'un poste aussi dangereux qu'élevé; aucun ne demeura en place plus de trois ans, et presque tous perdirent la vie avec leur charge.

Lampride nomme plusieurs autres illustres victimes de la cruauté de Commode, six consulaires à la fois, Pétronius Mamertinus, beau-frère de l'empereur, et

Antonin son neveu, Annia Faustina, cousine germaine de son père. Il fit brûler vifs les enfans et descendans d'Avidius Cassius, que Marc-Aurèle avoit épargnés. D'autres fois il employoit le poison lorsqu'il vouloit éviter un trop grand éclat. Et ce n'étoient pas seulement des soupçons et des défiances ombrageuses qui le portoient à ces barbaries : l'avidité pour l'argent y avoit grande part. Les revenus de l'empire ne suffisoient pas à ses folles dépenses ; et, pour y fournir, il ordonnoit la mort des personnes les plus riches, hommes et femmes, afin de s'emparer de leurs biens.

Vulc. Avid. 13.

Lamprid. Comm.

Par quelque endroit que l'on pût lui déplaire, la mort étoit l'infaillible salaire de tout ce qu'il prenoit pour offense. Il condamnoit aux bêtes ceux qui faisoient contre lui des plaisanteries. Il punit pareillement de cet affreux supplice la simple lecture de la vie de Caligula, écrite par Suétone. Il avoit raison de s'intéresser à la réputation d'un prince auquel il ressembloit si fort. Le moindre trait de convenance entre eux est celui qui est cité par Lampride, qu'ils étoient tous deux nés à pareil jour, le trente et un d'août.

Dion fait mention d'un certain Jule Alexandre, homme extrêmement robuste et adroit tireur, qui combattit à cheval contre un lion, et le tua à coups de traits. Dès-lors Commode regarda ce brave comme un rival qui obscurcissoit sa gloire, et il résolut de s'en défaire. Au moins Dion n'allègue aucune autre cause de la mort de Jule Alexandre. Il est vrai que Lampride fait mention de révolte. Mais c'étoit le prétexte à la mode pour faire périr tous ceux que l'empereur haïssoit. Quoi qu'il en puisse être, cet arrêt ne fut pas aussi aisé à exécuter qu'à prononcer. Jule Alexandre étoit à Emèse sa patrie lorsqu'il apprit que des soldats avoient été envoyés pour le tuer. Il se tint prêt ; il les surprit de nuit dans une embuscade, et les massacra tous. Il traita de même les ennemis qu'il avoit dans la ville ; et aussitôt montant à

Lamprid. 8.

cheval, il se disposa à s'enfuir chez les barbares de son voisinage. Sa tendresse criminelle pour un jeune enfant fut cause de sa perte. Il voulut l'emmener avec lui; et comme la foiblesse de cet enfant retardoit sa marche, ceux qui le poursuivoient eurent le temps de l'atteindre. A leur approche, voyant la mort inévitable, il commença par tuer son compagnon, et se tua ensuite lui-même.

Telles étoient les vengeances sanguinaires que tiroit Commode, soit de simples paroles, soit d'actions tout-à-fait innocentes. Il faisoit plus : c'étoit pour lui un jeu, à la lettre, que de tuer et d'estropier les hommes. S'il savoit que quelqu'un eût déclaré être las de vivre, il le prenoit au mot, et le faisoit jeter malgré lui dans des précipices. Il fit ouvrir le ventre d'un homme fort gras, pour se donner le plaisir de voir ses entrailles se répandre. Par forme d'amusement il privoit les uns d'un œil, les autres d'une jambe, et il en faisoit ensuite des railleries. Il se divertissoit à abattre avec le rasoir le nez ou les oreilles des malheureux officiers de sa maison, qu'il forçoit de se prêter à lui, comme s'il eût voulu leur faire la barbe. Quelquefois c'étoit le ministère de chirurgien qu'il prétendoit remplir; et sous le prétexte de faire une saignée et d'ouvrir la veine, il tailladoit les bras, et épuisoit de sang toute la personne.

Dio.

Lamprid. 11.

Je finirai ce détail horrible, et qui ne peut manquer de causer de l'impatience au lecteur, par un dernier trait qui passe tous les autres. Comme il se prétendoit le rival d'Hercule, il voulut, ainsi que ce héros, combattre contre des géans et des monstres. Pour cet effet, il rassembla tous ceux qui dans la ville avoient perdu l'usage de leurs jambes par maladie ou autrement, et il les fit envelopper depuis les genoux de draps et de linges, qui s'étendoient en longueur, figurés en queues de dragons. Il leur donna pour armes des éponges au lieu de pierres, et ensuite il courut sur eux, et les assomma tous à coups

Dio, et Lamprid. 9.

de massue. On auroit peine à ajouter foi à ce bizarre mélange d'extravagance et de cruauté, s'il n'étoit attesté par Dion, témoin oculaire. Cet historien observe que lui et tous les spectateurs eurent grande peur; et c'est ce qu'il est aisé de concevoir.

On ne sera pas étonné que l'indigne fils de Marc-Aurèle ait fait périr presque tous les amis de son père. Ce qui a plutôt droit de nous surprendre, c'est qu'il en ait échappé trois à ses fureurs, Pompeïen, Pertinax, et Victorinus. Dion déclare qu'il ne peut rendre raison pourquoi ceux-ci furent privilégiés. Il est probable que les deux premiers étoient des hommes extrêmement sages, et attentifs à modérer le zèle de la vertu par les tempéramens d'une prudence qui évite d'irriter, quoiqu'elle désapprouve. Nous avons vu que Pompeïen, en particulier, chérissoit et respectoit la mémoire de Marc-Aurèle dans son fils. Il toléroit ce qu'il ne pouvoit empêcher. Seulement il s'abstenoit d'aller aux spectacles, dans lesquels l'empereur son beau-frère s'avilissoit par l'infâme métier de gladiateur; encore y envoyoit-il ses enfans. On peut juger que Pertinax se gouverna par de semblables principes. Mais Victorinus brava même la cruauté de Commode, et l'orgueil de ses ministres. *Dio.*

C'étoit un caractère ferme et intrépide; et comme il couroit des bruits dans la ville qui le menaçoient d'une mort prochaine, il vint trouver Pérennis, qui étoit alors en faveur. « On m'avertit (lui dit-il) que l'intention de « l'empereur et la vôtre est de m'ôter la vie. Qu'attendez-« vous? Pourquoi différez-vous? Vous pouvez exécuter « dès aujourd'hui le dessein que vous avez dans l'esprit. » Cette fierté devoit naturellement hâter sa perte. Victorinus étoit d'ailleurs d'un mérite éminent et capable de faire ombrage. Il avoit le talent de la parole, et passoit pour le meilleur orateur de son siècle. Dion nous a conservé deux traits de sa vigueur dans le commandement. Lorsqu'il étoit gouverneur de la Germanie, sachant que

au jour anniversaire de sa naissance, changeoit les présens qu'il étoit d'usage de lui apporter en contributions fixées et déterminées. Les sénateurs de Rome, leurs femmes et leurs enfans, étoient taxés à deux pièces d'or par tête valant cinquante deniers. Dans les autres villes les sénateurs en étoient quittes pour cinq deniers ou dragmes, qui peuvent s'évaluer à cinquante sous de notre monnoie. Dans une occasion où l'argent lui manquoit, il feignit de vouloir aller en Afrique, et il exigea sous ce prétexte les sommes nécessaires pour un grand voyage. Lorsqu'il les eut touchées, il les dissipa en festins de débauche, et ne partit point, supposant que le sénat et le peuple ne pouvoient se résoudre à le voir s'éloigner de Rome.

Avec cette indignité de mœurs, qui le couvroit d'opprobre, Commode étoit plein de vanité, amateur de titres fastueux; et il en accumuloit sur sa tête une multitude qui ne servoit qu'à le rendre pleinement ridicule, et qui fait bien sentir le peu de prix de tout ce qui n'est que décoration extérieure, apanage de la fortune, et non du mérite. Voici quelle étoit la suscription de ses lettres au sénat, telle que Dion la rapporte : *l'empereur César Lucius Elius Aurélius Commode Auguste ; le pieux, l'heureux, le Sarmatique, le très-grand Germanique, le Britannique, le pacificateur de l'univers, l'invincible, l'Hercule romain, grand-pontife, jouissant de la puissance tribunitienne pour la dix-huitième fois, huit fois* imperator, *sept fois consul, père de la patrie, aux consuls, aux préteurs, aux tribuns du peuple, et à l'heureux sénat commodien, salut.* Plusieurs de ces titres ont besoin de quelque explication, et il est utile de les bien entendre pour se faire une idée plus juste et plus complète de la vanité absurde qui portoit Commode à les rechercher.

Il pouvoit s'attribuer le surnom de *pieux* comme héréditaire, puisque son aïeul adoptif, Tite Antonin,

l'avoit porté. Celui d'*heureux* étoit renouvelé en sa personne d'après l'exemple de Sylla, modèle odieux, et qu'un bon prince ne se seroit pas proposé d'imiter. Commode est le premier qui ait réuni ces deux titres, qu'il méritoit si peu. Ils furent adoptés par la plupart de ses successeurs, sur les médailles desquels on les trouve très-communément.

Commode prenoit les titres de *Sarmatique*, de *Germanique*, de *Britannique*, pour des victoires assez peu considérables, gagnées par ses lieutenans sur les nations auxquelles ces noms se rapportent. On doit remarquer que celui de *Germanique* avoit été employé par un si grand nombre d'empereurs, que la gloire en paroissoit alors usée. Il falloit le relever, et pour ainsi dire le rajeunir par l'épithète *très-grand*, aussi aisée à copier que le nom même.

Je ne trouve dans le règne de Commode aucun fondement au titre de *pacificateur de l'univers*. La paix qu'il avoit conclue après la mort de son père avec les barbares voisins du Danube ne fut pas honorable à l'empire, et elle ne regardoit qu'une partie des frontières. Celle dont jouissoit l'état au-dedans n'étoit point son ouvrage, mais l'effet de la valeur et de la sagesse de ceux qui l'avoient précédé; et par ses cruautés il la rendit plus sanglante que la guerre même. Le nom d'*ennemi du genre humain* lui eût mieux convenu que celui de *pacificateur*.

Il s'attribuoit la qualité d'*invincible* à raison de ses combats contre les bêtes et contre les gladiateurs. Il n'y réussissoit que trop bien; et rien ne prouve mieux la bassesse de ses sentimens que les trophées qu'il faisoit de ces honteuses victoires.

C'étoit aux mêmes titres qu'il s'appeloit *l'Hercule romain*. Imitateur des travaux d'Hercule, il se croyoit en droit de prendre le nom de ce dieu, et les symboles qui le caractérisoient. Il paroissoit souvent revêtu d'une

peau de lion, et tenant en main une massue ; ou bien il faisoit porter devant lui ces marques glorieuses de sa divinité ; et il en étoit si jaloux, que, lors même qu'il n'assistoit point aux jeux, il vouloit qu'on les plaçât sur le trône qui lui étoit destiné. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'en même temps il s'habilloit des étoffes les plus fines et les plus riches ; en sorte qu'il étaloit en sa personne un bizarre assemblage de la mollesse des femmes et de la vigueur des héros. Il réunissoit aussi quelquefois sur sa personne les attributs de Mercure à ceux d'Hercule : composition dont il n'étoit pas l'inventeur, et dans laquelle il imitoit les herméracles *, que l'on plaçoit communément dans les palestres.

Commode, s'étant ainsi fait dieu, voulut être honoré *Lamprid.* 17. comme tel. Il exigeoit les adorations, le culte des sacrifices. Il établit un prêtre consacré à son nom. Il remplit Rome de ses statues ; et, portant jusque dans l'exercice de sa vanité sacrilége son caractère cruel et féroce, il se fit dresser, vis-à-vis du lieu où le sénat s'assembloit, une statue dans une attitude menaçante, tenant un arc bandé et dirigé contre le sénat. On abattit cette statue après sa mort, et l'on y en substitua une de la liberté.

Ce sénat, que Commode haïssoit si violemment, il l'avoit pourtant appelé de son nom *sénat commodien*, comme il paroît par la suscription que j'ai rapportée : tant il y avoit d'inconséquence et de contradiction dans les vues ou plutôt dans les fantaisies de cet empereur in- *Lamprid.* 8 et 15. sensé. Il vouloit voir son nom partout. Le sénat fut donc appelé *commodien* ; la ville de Rome, *colonie commodienne* ; les légions et les armées, *commodiennes* ; le jour où tout cela fut réglé et arrêté, *commodien* ; enfin le siècle où il vivoit, et qu'il prétendoit être le siècle d'or,

* C'étoient des statues qui portoient une tête d'Hercule sur une base carrée qui représentoit Mercure. On en peut voir la figure dans le premier tome des Antiquités du P. Montfaucon. Mercure, en grec, étoit appelé *Hermès*, et Hercule *Héraclès*.

il l'appela *commodien*. Il changea les noms des douze mois de l'année, et il leur en assigna de nouveaux, tous tirés des noms qu'il portoit lui-même, et des surnoms qu'il s'attribuoit. Dion nous en donne la liste. J'y remarquerai seulement celui d'*amazonien*, substitué à janvier. Ce nom plaisoit par deux endroits à Commode, comme lui rappelant et Hercule vainqueur des Amazones, et Marcia sa concubine, qu'il aimoit à faire peindre dans l'habillement de ces femmes guerrières. Lui-même il eut la pensée de paroître sur l'arène de l'amphithéâtre en cet équipage. On ne dit pas si l'exécution suivit; mais rien n'empêche de le croire, puisqu'il se montroit souvent en public en habit de femme. Lamprid. 14. Lamprid. 13

Je ne doute pas que le récit de ces extravagances n'ennuie mon lecteur. Je m'ennuie beaucoup moi-même à les rapporter. Mais, après tout, ces traits de folie outrée, réunis avec la plus haute fortune, sont une leçon nécessaire aux hommes pour réformer leurs jugemens, et pour les convaincre de l'erreur où ils sont lorsqu'ils regardent comme les plus grands des biens l'autorité, l'affluence des richesses, le rang suprême. Heureux encore si cette conviction devenoit intime et sérieuse, et influoit dans la pratique!

Rome, déjà si malheureuse par les vices de son prince, éprouva encore, sous ce même règne, les accidens les plus funestes, la famine, la peste, et des incendies furieux.

J'ai parlé de la famine, qui ne fut point l'effet de la stérilité de la terre; mais de la méchanceté des hommes, et que les remèdes mêmes, mal appliqués et mal conduits, ne firent qu'aggraver. Lamprid. 14

La peste, dont je n'ai dit qu'un mot, ravagea toute l'Italie: mais elle ne se fit sentir nulle part plus violente qu'à Rome. Dion assure qu'il y mouroit plus de deux mille personnes par jour. Hérodien rapporte que les bêtes comme les hommes souffroient les mortelles atteintes Dio et Here

du mal contagieux. L'histoire ne fait mention d'aucune sensibilité que Commode ait montrée, d'aucun soin qu'il ait pris pour soulager ses sujets attaqués d'un si redoutable fléau. Mais elle nous instruit des précautions prudentes dont il usa pour sa sûreté. Il se retira dans la campagne de Laurentum, pays agréable et embaumé par les forêts de lauriers dont il étoit couvert, et qui, par leur odeur salutaire, servoient de préservatifs contre la corruption de l'air.

Dion joint à la peste des assassinats commis dans tout l'empire par des aiguilles empoisonnées. C'est le second exemple de cette horreur, déjà mise en pratique, comme nous l'avons vu, au temps de Domitien.

Eus. Chron. Il y eut deux incendies dans Rome sous le règne de Commode : le premier causé par le tonnerre, qui, étant tombé sur le Capitole, y mit le feu, et consuma des bibliothèques et plusieurs édifices du voisinage. Nous *Dio et Herod.* avons plus de détail sur le second, que Dion et Hérodien décrivent avec quelque étendue. Le feu prit à une maison de particulier, et il gagna le temple de la Paix qui en étoit proche. Ce temple, bâti par Vespasien, étoit l'un des plus magnifiques de Rome, et rempli de riches offrandes. On se souvient que Vespasien y avoit porté les dépouilles du temple de Jérusalem. D'ailleurs les grands bâtimens qui l'accompagnoient servoient de magasins pour les marchandises précieuses de l'Egypte et de l'Arabie. Tout fut consumé, et non-seulement la ville fut privée d'un de ses plus beaux ornemens, mais plusieurs particuliers y perdirent toute leur fortune. Le feu se communiqua ensuite au palais, et il s'attacha au lieu où se gardoient les archives de l'empire, dont il détruisit une grande partie. Le temple de Vesta, qui étoit le sanctuaire des dieux pénates de la ville de Rome, périt aussi dans ce même incendie. On eut bien de la peine à sauver le Palladium ; et ce gage sacré, qui n'avoit jamais été exposé aux regards d'aucun mortel, parut alors à la

vue de tout le monde, porté par les vestales, qui le déroboient aux flammes, et cherchoient à le déposer en lieu de sûreté. Le feu dura dans une grande violence pendant plusieurs jours, et il ne cessa, selon Dion, que faute de nourriture. Hérodien fait venir au secours d'abondantes pluies qui l'éteignirent. C'étoit une grande calamité ; et la superstition en fit un prodige qui, par l'embrasement du temple de la Paix, prédisoit les guerres civiles dont la mort de Commode fut suivie.

L'empire romain eut donc à souffrir sous Commode toutes les espèces de malheurs, excepté néanmoins ceux de la guerre. La paix fut peu troublée au-dedans : sur les frontières les barbares furent contenus, non par les exploits du prince, mais par la valeur et l'habileté de ses lieutenans. Il en eut plusieurs d'un mérite distingué dans le métier des armes. J'ai fait mention d'Ulpius Marcellus. Pertinax, Sévère, Albin, Niger, qui tous parvinrent à l'empire, ou le disputèrent, étoient de braves guerriers. Après tout, leurs exploits ne paroissent pas avoir été considérables, sans doute parce que leurs talens n'eurent pas un champ libre pour s'exercer.

Ce que nous savons des guerres faites sous Commode se réduit donc à très-peu de chose. J'ai parlé de ce qui se passa dans la Grande-Bretagne. Lampride témoigne que les armes romaines remportèrent des avantages sur les Maures, sur les Daces, sur les Sarmates. Niger, commandant en Orient, eut affaire aux Sarrasins, peuple devenu depuis si fameux par ses conquêtes prodigieuses, et qui paroît ici pour la première fois dans l'histoire. En conséquence de ces succès, Commode, qui avoit pris quatre fois le titre d'*imperator* avec son père, le prit aussi quatre fois durant le cours de son règne. Et voilà tout ce que les monumens anciens nous apprennent touchant les expéditions militaires faites sous les auspices de cet empereur.

Lamprid. 6 et 13.

Spart. Nig. 7.

Tillem.

Après l'idée que nous avons donnée du gouvernement

de Commode, il est aisé de concevoir jusqu'à quel point il étoit en même temps méprisé et détesté. On trouvoit en lui l'assemblage de tous les vices, sans mélange d'aucune qualité estimable. Nulle règle, nul principe de conduite, non-seulement par rapport au bien de l'état, mais en ce qui regardoit ses intérêts propres et personnels. Une vie toute de caprice, un attrait insensé pour la débauche la plus honteuse, une prodigalité inouie, une barbarie qui fait horreur, voilà tout ce qui composoit le caractère de ce prince. Haï des grands et des sénateurs, dont il versoit le sang à flots, il n'eut pas même l'attention de se gagner l'affection du peuple. Les citoyens de Rome étoient accoutumés à recevoir des largesses de leurs empereurs. Commode, à qui les revenus de l'empire ne suffisoient pas, et qui étoit toujours aux expédiens pour trouver de l'argent, n'avoit point de quoi donner; et dans les distributions de deniers ou de vivres que l'usage rendoit nécessaires, à l'exception d'une seule fois, il se montra toujours avare et sordide. Les sujets de la république dans les provinces, maltraités et vexés, ne demandoient qu'à secouer le joug. Enfin les officiers de sa maison, entre les mains desquels étoit sa vie, devenoient souvent les victimes de sa cruauté, et il fit mourir un grand nombre de ses chambellans.

Lamprid. 16, 13, 15-17.

Se voyant l'objet d'une haine universelle, il comprit le danger; mais il ne vouloit pas y opposer la seule sauvegarde efficace, qui eût été le changement de conduite, et il recourut à des précautions insuffisantes, se cachant dans ses maisons de plaisance, d'où il sortoit rarement, et portant la défiance jusqu'à employer, à l'exemple de Denys le tyran, une flamme légère pour se brûler les poils de la barbe et les extrémités des cheveux, de peur de confier sa tête au rasoir d'un barbier.

Il ne put néanmoins éviter le malheur qu'il s'efforçoit de mériter; et, après treize ans de règne, ou plutôt

de tyrannie, il trouva enfin parmi ceux qui approchoient le plus de sa personne, des ennemis qui vengèrent l'univers.

Il provoqua et hâta sa perte par de nouvelles fureurs qui enchérirent encore sur les précédentes. Ce fut peu de temps avant sa mort que, pendant une fête qui dura quatorze jours, il se donna en spectacle, avec moins de pudeur et de retenue que jamais, tuant à coups de flèches et de javelots des bêtes de toute espèce, qu'il avoit amassées de toutes les parties de la terre, et combattant contre les gladiateurs. *Dio et Herod.*

On l'accabloit d'applaudissemens : les sénateurs eux-mêmes, comme le témoigne Dion qui étoit du nombre, répétoient les acclamations qui leur étoient dictées; et tout retentissoit de louanges, pendant qu'il n'étoit aucun des spectateurs qui ne rougît jusqu'au fond de l'âme du déshonneur dont se couvroit le chef de l'empire. Il faut qu'à travers ces applaudissemens concertés il ait échappé quelques marques involontaires des sentimens intérieurs qui les démentoient. Car Commode soupçonna qu'on se moquoit de lui, et il en conçut une telle indignation, qu'il fut près de donner ordre à une troupe de soldats de faire main basse sur le peuple. Il vouloit aussi mettre le feu à la ville, qu'il regardoit comme d'autant plus coupable envers lui, qu'étant sa colonie, elle lui devoit à ce titre un nouveau degré d'attachement et de respect. Lætus, préfet du prétoire, le détourna de ces desseins furieux; mais ils transpirèrent dans le public; et il est aisé de juger quel surcroît de haine ils excitèrent contre le prince qui les avoit formées. *Lamprid. 15.*

Commode n'en suivit pas moins ses idées folles et sanguinaires; et le dernier décembre il arrangea un plan digne de lui. Il résolut de faire tuer le lendemain matin les deux consuls qui devoient entrer charge, Erucius Clarus et Sosius Falco, de se faire lui-même consul, et *Dio et Herod.*

de réunir sur sa personne avec les ornemens de la dignité consulaire l'équipage de gladiateur. Afin que la scène fût complète, il prétendoit aller passer la nuit dans la demeure des gladiateurs, où il avoit depuis long-temps une loge, comme l'un d'entre eux; en sorte que, pour prendre possession du consulat, il seroit sorti, non du palais impérial, mais de cet infâme domicile, gladiateur et consul tout à la fois, et auroit été s'acquitter, ainsi travesti, des augustes cérémonies du premier jour de l'année.

Il communiqua cet horrible dessein à Marcia, sa concubine chérie, qui eut assez de sens pour entreprendre de l'en dissuader. Elle employa les prières et les larmes, le conjurant de ne point déshonorer le rang suprême par de semblables excès, et lui représentant quel danger il y avoit pour lui à confier sa personne et sa vie à des gladiateurs, à des hommes qui, n'ayant ni éducation ni sentiment, étoient capables de se porter aux plus lâches et aux plus noirs attentats. Commode fut si peu touché de ces remontrances, que sur-le-champ il manda le préfet du prétoire Lætus, et Eclectus son chambellan, et leur donna ordre de faire les préparatifs nécessaires afin qu'il pût aller coucher dans l'école des gladiateurs. Le préfet du prétoire et le chambellan ne furent pas moins étonnés ni moins confus que l'avoit été Marcia, et ils osèrent témoigner au prince leur improbation. Commode, fatigué de tant de contradictions, renvoya ces importuns censeurs avec hauteur et dureté, et il entra dans sa chambre comme pour faire sa méridienne selon sa coutume. Etant seul il prit des tablettes, sur lesquelles il écrivit les noms de ceux qu'il se proposoit de faire tuer la nuit suivante. A la tête étoit le nom de Marcia, ensuite venoient Lætus et Eclectus; et il y avoit joint plusieurs des principaux du sénat, voulant se délivrer une bonne fois de tout ce qui restoit encore d'admirateurs zélés de son père, dont la vue le gênoit,

et partager leurs dépouilles entre les soldats de sa garde et les gladiateurs. Après avoir achevé sa liste, il referma ces funestes tablettes; et, par une négligence de prince, il les laissa sur un petit lit de repos pendant qu'il alloit prendre le bain.

Un enfant, dont Commode se faisoit un jouet, suivant un usage bien peu modeste pratiqué par les Romains voluptueux, qui avoient dans leurs maisons de petits enfans nus, et seulement décorés de colliers et de bracelets où brilloient l'or et les pierreries, un enfant de cette espèce, que Commode aimoit tellement, qu'il l'appeloit *Philocommodus*, *ami de Commode*, vint dans la chambre de l'empereur, où il avoit ses entrées; et ayant trouvé ces tablettes, il les prit par badinage et pour s'en amuser. Comme il sortoit, Marcia le rencontra; et, après l'avoir embrassé et caressé, lui voyant en main des tablettes, qu'elle soupçonna pouvoir être quelque pièce d'importance, qu'il ne falloit pas laisser égarer par un enfant, elle les lui ôta. En les ouvrant, elle reconnut l'écriture de Commode; et, piquée de curiosité, elle lut, et fut bien étonnée de voir une liste fatale de personnes condamnées à mourir, à la tête desquelles étoit son nom, avec ceux de Lætus et d'Eclectus. « Je te loue, Com« mode (dit-elle en elle-même). Voilà la digne récom« pense de ma tendresse pour toi, et de la patience avec « laquelle je supporte depuis tant d'années tes brutalités. « Mais, ivre perpétuellement de vin et de débauche, « comme tu fais gloire de l'être, tu ne réussiras pas « contre une femme qui a toute sa tête et toute sa « raison. » *Lamprid.* 9. *Herod.*

Elle mande aussitôt Eclectus, qu'elle aimoit, dit-on, plus que Commode, et lui présentant les tablettes: « Voyez (lui dit-elle) quelle fête on nous prépare pour « cette nuit. » Eclectus étoit un Egyptien capable de tout oser. Il ne balança pas un moment. Il fait avertir Lætus; et tous deux ensemble ils vont tenir conseil chez Marcia; *Lamprid.* 15 et 17. *Herod.*

sous prétexte de préparer l'exécution des ordres que l'empereur avoit donnés pour la nuit. Le danger pressoit; il falloit prévenir Commode, ou périr. Marcia se chargea de l'empoisonner au sortir du bain. La chose étoit aisée, et pouvoit s'exécuter sans donner de soupçon : car Marcia avoit coutume de lui présenter elle-même à boire lorsqu'il rentroit, soit après le bain, soit après les exercices violens auxquels il se plaisoit.

Le poison fut préparé, mêlé avec un vin exquis, et donné par Marcia à Commode, qui, après le bain, ayant combattu contre des bêtes, revenoit fort altéré. Il le prit sans aucune défiance, et peu après il se sentit la tête pesante, et voulut dormir. Lætus et Marcia firent retirer tout le monde, comme pour laisser reposer l'empereur, et on n'en fut point étonné. Commode n'observoit aucun ordre dans son régime. Il prenoit le bain sept à huit fois par jour; il mangeoit à toute heure, dormoit de même. Ainsi il ne resta personne auprès de lui que les conjurés, qui se trouvèrent absolument maîtres de sa vie.

Après quelques momens de sommeil, il s'éveilla avec des convulsions et de violentes tranchées. Il vomit beaucoup, et Marcia appréhenda que le poison ou ne sortît tout entier, ou ne restât en si petite quantité dans le corps qu'il ne pût pas produire son effet. Le médecin, qu'elle avoit mis dans sa confidence, persuada à l'empereur que, pour dissiper l'engourdissement qu'il se sentoit, il devoit prendre l'exercice de la lutte. On lui donna pour adversaire l'athlète Narcisse, que l'on avoit bien instruit de ce qu'il auroit à faire. Celui-ci en luttant contre Commode, le saisit à la gorge, et la lui serra tellement qu'il l'étouffa.

Aurel. Vict.

Herod. l. II. Dès que Commode fut mort, les conjurés, qui vouloient dérober aux soldats de la garde la connoissance de ce qui venoit d'arriver, enveloppèrent son corps dans quelques méchantes hardes, et ils en chargèrent deux

esclaves affidés, comme d'un paquet de choses inutiles qu'il falloit emporter hors du palais. Ce cadavre fut déposé à la hâte dans un lieu[a] inconnu, d'où Pertinax, successeur de Commode, le fit transférer au tombeau de ses ancêtres.

Il y a quelques variations dans les différens historiens sur les circonstances de cet événement tragique. Mais tous conviennent sur le fond; tous rapportent que Commode fut empoisonné et étranglé, et ils assignent pour auteurs de sa mort, Marcia, Lætus, et Eclectus. Dans le détail j'ai suivi principalement le récit d'Hérodien, comme le mieux circonstancié.

Commode, périt âgé de trente et un ans et quatre mois, ayant régné depuis la mort de son père douze ans neuf mois et quelques jours. Quoique ceux qui attentèrent à sa vie aient commis sans doute un très-grand crime, il faut convenir, d'un autre côté, que jamais homme ne mérita mieux une fin funeste. Son malheur fut comme un signal et un présage pour ses successeurs, qui presque tous périrent de mort violente. Il avoit anéanti les lois, qui sont la sûreté des souverains comme celle des peuples. Il porta le premier la peine de sa folie. Mais le mal se perpétua, comme je l'ai déjà observé; et le mépris qu'il avoit attiré sur sa personne rejaillit sur la majesté impériale, qui ne se releva plus de l'avilissement où il l'avoit fait tomber, et qui devint le jouet des gens de guerre dont il avoit nourri la licence.

Sa mémoire fut détestée. Le sénat, dans des acclamations que Lampride rapporte fort au long, lui prodigua les titres les plus injurieux, le traitant d'ennemi des dieux, de parricide, de tyran plus cruel que Domitien, *Lamprid.* 18-20.

[a] Nous lisons dans Hérodien le mot ἀρεστῖον, que M. de Tillemont croit pouvoir interpréter *tombeau de gens illustres*. Je soupçonne quelque altération dans le texte de l'historien grec. Il paroît peu vraisemblable que ceux qui vouloient cacher le corps de Commode l'aient por dans un monument de héros.

plus impur que Néron. Il demanda que l'on traînât son corps avec le croc dans les rues, qu'on le privât de sépulture, et après que Pertinax l'eut fait inhumer, le sénat vouloit qu'on le déterrât et qu'on jetât ses cendres au vent. On renversa ses statues; on effaça des monumens publics toutes les inscriptions qui pouvoient lui être honorables; et on lui rendit ainsi la pareille pour

Till. art. 8. l'ignominie injuste qu'il avoit fait subir à un grand nombre d'innocens, dont il ôtoit les noms des fastes après

Dio, l. LXXIII. leur avoir ôté la vie. Le peuple entroit avec transport dans les sentimens du sénat. Les soldats seuls regrettèrent un prince qui les combloit de ses dons et les laissoit vivre dans la mollesse.

Lamprid. 17. Il ne fit aucun ouvrage public pour l'embellissement ou pour l'utilité, soit de Rome, soit des autres villes de l'empire, et il eut l'indécente vanité de faire mettre son nom sur des édifices que d'autres avoient construits.

On lui fait honneur néanmoins d'un établissement avantageux pour l'approvisionnement de Rome et de l'Italie. La flotte d'Alexandrie y apportoit les blés de l'Egypte. Commode en établit une semblable à Carthage pour le transport des blés de l'Afrique, afin que dans le besoin l'une suppléât à l'autre. Mais il gâta encore cette institution louable par la vanité ridicule qu'il y mêla en changeant le nom de Carthage en celui d'*Alexandrie commodienne*, et en voulant que la flotte fût appelée *flotte de Commode-Hercule*.

Ce prince, si digne de mépris et d'horreur, ne fut point contraire aux chrétiens. L'Eglise jouit de la paix sous son règne, et elle prit de grands accroissemens. Commode étoit trop occupé de ses plaisirs pour être capable d'aucune autre attention. Dieu se sert ainsi des vices mêmes des hommes pour l'accomplissement de ses desseins.

Tillem. Nous ne pouvons citer aucun écrivain latin du temps de Commode. Les plus célèbres entre les Grecs sont Pol-

lux et Athénée, tous deux grammairiens, tous deux faisant preuve d'érudition et de recherches, l'un par rapport à sa langue, l'autre en ce qui regarde les antiquités historiques. Mais cette élévation, ce génie, ce beau feu, qui caractérisent un mérite supérieur, c'est ce qu'il ne faut pas chercher dans les écrivains du siècle dont je fais l'histoire. Les talens n'étoient pas encouragés par un prince qu'abrutissoient les voluptés, et qui soupçonnoit à peine qu'il eût une âme.

Ainsi périssoient les études, qui avoient souffert déjà depuis long-temps de considérables altérations. Nous n'avons point vu chez les Romains d'orateur depuis Pline, d'historien depuis Tacite, de poëte depuis Juvénal. A la belle littérature succéda la philosophie, au goût philosophique la barbarie.

PERTINAX.

§. II.

Les conjurés jettent la vue sur Pertinax pour l'élever à l'empire. Histoire abrégée et caractère de ce sénateur. Le préfet du prétoire Lætus le présente aux prétoriens, qui le proclament Auguste presque malgré eux. Pertinax est élu par le sénat, qui lui confère tous les titres de la puissance impériale. Mécontentement des prétoriens qui éclate dès le troisième jour. Pertinax les calme par une largesse. Vente des meubles de Commode. Argent du tribut redemandé aux députés d'une nation barbare. Estime universelle pour la vertu de Pertinax. Il gouverne en bon et sage prince. Sa modestie par rapport à sa famille. Il n'est pas moins modeste en ce qui le touche lui-même. Frugalité de sa table. Avantages publics qui résultent de l'économie de Pertinax. Nulle avidité en lui; les délateurs punis; les accusations de lèse-majesté abolies. Il donne les terres incultes à ceux qui les mettront en valeur. Son zèle pour la justice et pour la réparation des maux que Commode avoit faits. Haine des prétoriens et de la vieille cour contre Pertinax. Conjuration formée par Lætus, préfet du prétoire. Pertinax est tué par les prétoriens. Taches sur sa vie. Beau témoignage rendu à Pertinax par la conduite de Pompéïen. Eloge de Pompéïen.

AN. R. 944. DE J.C. 193.

Q. SOSIUS FALCO.
C. JULIUS ERUCIUS CLARUS.

Dio, l. LXXIII. Herod. l. II. Capit. Pert. 14.

APRÈS la mort de Commode, le premier soin de ceux qui l'avoient tué fut d'assurer leur vie en travaillant à

lui donner un successeur qui leur eût obligation de l'empire. Ils jetèrent les yeux sur Pertinax, qui de l'état le plus bas s'étoit élevé, par son mérite et par la protection de Marc-Aurèle, à un rang où il ne voyoit plus au-dessus de lui que le trône. Il avoit été fait consul par ce sage prince, et revêtu successivement de divers gouvernemens de provinces ou commandemens militaires. Il fut long-temps sénateur, et même consulaire, sans avoir jamais vu le sénat : car les emplois dont on le chargeoit le tinrent continuellement éloigné de Rome, et il fut consul sans y mettre le pied. Il entra donc au sénat pour la première fois sous le règne de Commode; et bientôt après la haine et la jalousie de Pérennis lui attirèrent, comme on l'a vu, une disgrâce, et un exil de trois ans. Après la chute de ce ministre, Pertinax reprit faveur. La bassesse de sa naissance pouvoit bien être une recommandation pour lui auprès de Commode. Ce qui est certain, c'est que depuis son rappel il fut toujours employé sous ce règne, et placé dans les postes les plus brillans; commandant des légions de la Grande-Bretagne, ensuite surintendant des vivres, puis proconsul d'Afrique, et enfin consul pour la seconde fois, et gouverneur de Rome. Il exerçoit cette dernière charge lorsque Commode périt.

La gloire de Pertinax égaloit ou même surpassoit l'éclat de ses dignités. Il s'étoit montré également propre aux emplois militaires et civils. Brave et habile guerrier, son nom étoit devenu la terreur des barbares; et en même temps il avoit su maintenir la discipline avec sévérité parmi des troupes mutines et séditieuses. Dans le gouvernement de Rome il se conduisit avec une douceur, une affabilité, une bonté qui le firent aimer de tout le monde. Simple et modeste jusqu'à reconnoître même alors pour son patron Lollianus Avitus [a], *Vict. Epit.*

[a] Ce sénateur est nommé par Victor *Lollius Gentianus*. Mais il est visiblement le même que Capitolin, dans la vie de Pertinax, n. 1, appelle *Lollianus Avitus*.

dont il étoit devenu au moins l'égal, mais qu'il respectoit toujours avec reconnoissance, comme le premier auteur de sa fortune; l'histoire ne lui reproche qu'une économie poussée trop loin, et l'habitude de promettre plus qu'il n'avoit dessein de tenir, pour payer en belles paroles ceux qu'il ne pouvoit satisfaire par les effets.

Personne donc n'étoit plus digne de l'empire que Pertinax; et les conjurés se faisoient un honneur infini en le plaçant sur le trône. Si nous en croyons Capitolin et Julien l'Apostat, il avoit été instruit de leur complot contre la vie de Commode. Dion et Hérodien supposent le contraire: et leur sentiment est plus probable, vu le peu de temps qui s'écoula entre le dessein et l'exécution.

Jul. Cæs.

Dès que Commode eut expiré sous la main de Narcisse, Lætus et Eclectus, qui sentirent la nécessité de se hâter, vinrent trouver Pertinax, le mirent au fait, et l'invitèrent à s'emparer de la place vacante. Selon Hérodien, Pertinax, en les voyant entrer dans sa chambre, crut tout d'un coup qu'ils venoient pour le tuer par ordre de Commode, et il les prévint en leur disant que depuis long-temps il s'attendoit à n'être pas plus épargné que les autres amis de Marc-Aurèle, et comptoit que chaque nuit seroit la dernière de sa vie; qu'ils pouvoient exécuter leur commission. Lorsqu'ils se furent expliqués, il balança s'il accepteroit leur offre, mais seulement jusqu'à ce qu'il se fût bien assuré de la mort de Commode. Il envoya un homme à lui pour examiner et visiter le cadavre; et sur sa réponse, conforme au discours du préfet du prétoire et du chambellan, il se laissa conduire par Lætus au camp des prétoriens.

Il craignoit néanmoins, non sans fondement, de ne point trouver des dispositions favorables dans les gens de guerre, de qui Commode étoit aimé. Pour aider leur détermination, il résolut de se procurer l'appui du peuple. On étoit en pleine nuit, et par ses ordres quelques-

uns de ceux qui se trouvoient autour de lui se répandirent dans les différens quartiers de la ville, criant à haute voix dans les rues que Commode étoit mort, et que Pertinax alloit au camp prendre possession de l'empire.

Cette nouvelle produisit un mouvement étonnant dans Rome. On se lève avec précipitation, on sort des maisons, on se félicite mutuellement, surtout les grands et les riches, d'être délivrés d'une tyrannie cruelle et insupportable. Les uns courent aux temples pour rendre leurs actions de grâces aux dieux. Le plus grand nombre s'attroupent autour du camp pour imposer aux soldats, à qui ils pensoient qu'un gouvernement sévère, tel que celui qu'annonçoit le nom de Pertinax, conviendroit moins que la licence dans laquelle Commode les avoit entretenus.

Cependant Pertinax et Lætus arrivent au camp; et celui-ci, par l'autorité que lui donnoit sa charge de préfet du prétoire, ayant convoqué les soldats, commença par leur notifier la mort de Commode; mais en déguisant l'atrocité du fait, et faisant passer cette mort pour l'effet d'une subite apoplexie; après quoi il ajouta: « Pour remplir la place de l'empereur que la mort vous « a enlevé, le peuple romain et moi nous vous présen- « tons un homme d'un âge vénérable (Pertinax avoit « alors soixante-six ans), de mœurs pures, d'une va- « leur éprouvée dans la guerre. Votre bonne fortune « vous donne, non un empereur, mais un père. Vous « le savez; son élévation ne sera pas agréable pour vous « seuls; elle répandra la joie parmi les légions des fron- « tières, qui toutes ont été témoins de ses exploits. Il ne « nous faudra plus acheter la paix des barbares à prix « d'argent; l'expérience de ce qu'ils ont souffert de sa « part les contiendra par la crainte. »

Pertinax prit ensuite la parole, et promit aux prétoriens * douze mille sesterces par tête. Cette largesse,

* Quinze cents livres.

l'estime qu'ils ne pouvoient refuser à celui qui leur parloit, la déférence pour Lætus leur chef, qui, tout méchant homme qu'il étoit, paroît néanmoins avoir eu de la tête et de la vigueur, tout cela inclinoit les soldats à goûter la proposition qui leur étoit faite. Un mot de Pertinax leur déplut. Il leur dit qu'il s'étoit glissé bien des abus dans le gouvernement précédent; mais qu'avec leur secours il espéroit les réformer. Cette annonce sembloit aux prétoriens une menace qui les regardoit directement, parce qu'ils savoient que Commode leur avoit accordé une infinité de choses contre les règles. Ils balançoient donc et gardoient le silence. Le peuple, qui étoit entré en foule dans le camp, leur donna le ton. Il proclama Pertinax Auguste avec les plus vifs transports de joie; et les prétoriens suivirent, plus par bienséance et par une espèce de nécessité que par une sincère affection.

Du camp Pertinax se transporta au sénat, qui s'assembla pendant qu'il étoit encore nuit. Il y parut sans aucune des marques de la dignité impériale, comme attendant de l'autorité de la compagnie la décision de son état. Cette modestie étoit placée et conforme aux vrais principes de l'ancien gouvernement. Mais de plus, elle avoit pour motif une inquiétude secrète qui tourmentoit Pertinax. Il avoit craint de la part des soldats leur affection pour Commode; il craignoit de la part du sénat le dédain pour l'obscurité de sa naissance. Il déclara même que, nommé empereur par les soldats, il renonçoit volontiers à l'éclat du pouvoir suprême, trop onéreux pour un homme de son âge, et trop difficile dans les circonstances; et il invita d'abord Pompeïen, gendre de Marc-Aurèle, ensuite Acilius Glabrio, le plus noble des patriciens, à prendre une place qui lui convenoit mieux qu'à lui. Cette déclaration et cette offre venoient trop tard. Pertinax avoit fait la première et la plus importante démarche en se procurant le suf-

frage des soldats, et le sénat étoit trop sage pour se commettre avec les gens de guerre. Glabrio prit la parole, et dit à Pertinax : « Vous me croyez digne de l'empire, « je vous le défère; et tout ce que nous sommes de séna- « teurs, nous vous décernons tous les honneurs et tous « les droits du pouvoir suprême ». Le sénat applaudit. Pertinax fut déclaré Auguste d'un consentement unanime, et Commode ennemi public; et c'est à ce moment que doivent se rapporter les acclamations dont j'ai parlé d'avance contre la mémoire de ce malheureux prince. On conféra à son successeur tous les titres de la puissance impériale à la fois, jusqu'à celui de père de la patrie, que les empereurs avoient coutume de ne recevoir qu'après un certain temps; et il souhaita lui-même qu'on y ajoutât celui de prince du sénat, qui étoit presque tombé en oubli et en désuétude, titre populaire, et qui rappeloit l'idée de l'ancienne république. Le sénat vouloit aussi décorer l'épouse de Pertinax, Flavia Titiana, du nom d'*Augusta*, et son fils du nom de *César*. Pertinax refusa l'honneur que l'on déféroit à sa femme; et, par rapport à son fils, il déclara vouloir attendre un âge plus mûr, et des preuves de vertu qui l'en eussent rendu digne. *Capit.* 5, 6, *Dio et Herod.*

Ce ne fut qu'après ces préliminaires, dans lesquels on reconnoît toutes les formalités d'une élection, que Pertinax monta au trône impérial, comme forcé par le vœu de la compagnie. Il rendit grâce au sénat, en faisant sentir néanmoins combien il craignoit les difficultés de la place sublime à laquelle on venoit de l'élever. Il promit un gouvernement conforme aux lois, dirigé par les conseils du sénat, et qui tiendroit plus de l'aristocratie qu'il ne seroit monarchique. Enfin il témoigna sa reconnoissance à Lætus, auteur de la mort de Commode (car il n'y avoit plus de raison d'user de dissimulation à cet égard), et à l'amitié duquel il étoit redevable de l'empire.

Lætus, par bien des endroits, étoit assurément indigne d'être loué en plein sénat; et Q. Sosius Falco, qui entroit en possession du consulat ce jour-là même, premier janvier, jeune ambitieux dont les vues se portoient très-haut, crut trouver dans cet éloge une occasion de soulever les esprits contre Pertinax. « On peut « juger (lui dit-il avec audace) quel empereur nous « aurons en vous, lorsqu'on vous entend louer les minis« tres des crimes de Commode. » Pertinax se posséda, et il se contenta de lui répondre : « Consul, vous êtes « jeune; vous ignorez ce que c'est que la nécessité d'o« béir. Ils ont exécuté malgré eux les ordres qu'ils rece« voient. Mais au premier moment favorable ils ont « fait éclater leurs véritables sentimens. »

Si Pertinax parloit sincèrement, il connoissoit mal Lætus, et il lui attribuoit des motifs plus nobles et plus purs que ceux qui l'avoient fait agir. Au reste, on voit que le meurtre de Commode étoit universellement approuvé. Personne ne doutoit chez les païens qu'il ne fût permis et même louable de tuer un tyran. La douceur de l'Evangile a seule la gloire d'avoir proscrit cette doctrine, qui met en péril la vie même des meilleurs princes.

Ainsi finit l'assemblée du sénat, au sortir de laquelle le nouvel empereur alla au Capitole offrir ses vœux, et fut ensuite mené en pompe au palais impérial. Le soir il invita les magistrats et les premiers du sénat à souper avec lui, renouvelant un usage que Commode avoit interrompu; et dans le repas il montra une gaîté douce, et une familiarité qui mettoient en liberté ses convives, et qui leur rendoient le nouveau prince aimable, par la comparaison surtout avec les hauteurs et les dédains de son prédécesseur.

Le sénat, le peuple, étoient donc dans la joie, et formoient les plus heureux présages sur le gouvernement d'un empereur sage et modéré. Il n'en étoit pas de

même des prétoriens, à qui la licence plaisoit, et que la tyrannie de Commode, dont ils avoient été les instrumens, élevoit sur la tête de leurs concitoyens. Ils ne pouvoient douter que l'intention de Pertiuax ne fût de rétablir le bon ordre parmi eux, et de les contenir dans le devoir. Le premier jour il donna pour mot au tribun *, *faisons le service :* laissant à entendre que par le passé la discipline s'observoit si mal dans leur corps, qu'ils avoient besoin d'un nouvel apprentissage. Il leur fit défense de maltraiter les gens du peuple, de frapper aucun de ceux qui se présenteroient pour approcher de sa personne. Mécontens de ces commencemens, et inquiets pour la suite, les prétoriens regrettèrent Commode, et ils poussoient des soupirs lorsqu'ils voyoient abattre ses statues.

* *militemus.*

Dès le trois janvier, jour auquel on faisoit tous les ans des vœux publics pour la prospérité des empereurs, ils entreprirent de changer l'état des choses, et ils enlevèrent un illustre sénateur, nommé Triarius Maternus Lascivius, pour le mener au camp, et l'élever à l'empire. Triarius n'étoit point complice de leur dessein; il résista, il se sauva d'entre leurs mains presque nu; et, étant venu se rendre au palais auprès de Pertinax, de là il se retira à la campagne.

Pertinax conçut qu'il avoit besoin de ménager extrêmement des troupes capables de tels excès, et il se mit en devoir de les satisfaire. Il confirma tous leurs priviléges, et tous les dons que Commode leur avoit faits; et il prit des mesures efficaces pour s'acquitter promptement de la largesse qu'il leur avoit lui-même promise. Il ne trouva dans le trésor qu'un million * de sesterces. Sa ressource fut de vendre tout l'attirail du luxe insensé de son prédécesseur. Il mit donc en vente les statues et les tableaux du palais, les meubles superbes, la vaisselle d'or et d'argent enrichie de pierreries, les chevaux, les esclaves destinés à la débauche, tout ce qui avoit servi

* Cent vingt-cinq mille livres.

Capit. 7 et 8. Dio.

à Commode pour ses combats contre les gladiateurs, ou pour la conduite des chariots. L'histoire remarque en particulier des voitures fabriquées avec de singulières attentions de commodité : les unes, dont les siéges mobiles pouvoient se tourner à volonté, soit qu'il fallût éviter le soleil, ou profiter d'un vent frais ; les autres qui mesuroient le chemin qu'elles faisoient, et qui marquoient les heures. Le produit de cette vente suffit à Pertinax pour payer douze * mille sesterces par tête aux prétoriens, et quatre ** cents aux citoyens du peuple.

* Quinze cents livres.
** Cinquante livres.

Outre ce premier et principal avantage qu'il retiroit d'un encan si précieux, il y envisageoit encore un autre point de vue. Il étoit bien aise de décrier de plus en plus la mémoire de Commode en étalant sous les yeux du public les preuves de la folie monstrueuse de ce prince. Lætus le servit parfaitement dans ce dessein. Il rechercha tous les indignes ministres des plaisirs de Commode, il fit afficher leurs noms, qui seuls et par eux-mêmes annonçoient l'infamie ; et dans les condamnations qu'il prononça contre eux, il eut soin d'exprimer les sommes auxquelles se montoient leurs biens qu'il confisquoit, et qui souvent se trouvèrent excéder la fortune des plus riches sénateurs que Commode avoit fait périr pour s'emparer de leur dépouille.

Il fit encore une démarche d'éclat qui tendoit au même but dans un autre genre. Des députés d'une nation barbare étoient venus à Rome recevoir la pension que Commode payoit à leurs chefs pour acheter d'eux la paix ; ils n'étoient pas encore sortis des terres de l'empire lorsque arriva la révolution. Lætus fit courir après eux, et leur redemanda l'or qui leur avoit été remis. « Portez dans votre pays (leur dit-il) la nouvelle du « changement dont vous êtes témoins. Dites à ceux qui « vous ont envoyés que c'est maintenant Pertinax qui « gouverne l'empire. » La différence entre les deux gou-

vernemens ne pouvoit être rendue plus sensible que par cette hauteur envers des peuples à qui précédemment on payoit tribut. Et l'effet y répondit. Les barbares furent contenus par la crainte du nom seul de Pertinax. *Herod.*

L'estime pour sa vertu étoit universelle. Lorsque la nouvelle de la mort de Commode et de l'élection de Pertinax arriva dans les provinces, on hésita à y ajouter foi. On craignit que ce ne fût un piége tendu par Commode pour avoir occasion d'exercer ses cruautés et ses rapines. Dans cette incertitude plusieurs gouverneurs prirent le parti d'attendre la confirmation, et même de faire mettre en prison les courriers, sûrs que, si la nouvelle étoit vraie, Pertinax leur pardonneroit aisément une faute qui ne venoit point de mauvaise volonté. Les peuples alliés de l'empire n'avoient pas de lui une moins haute idée. Son élévation les combla de joie, et ils s'empressèrent d'envoyer des ambassadeurs pour en féliciter le sénat et le peuple romain. *Dio ap. Va.* *Herod.*

Au moyen des précautions que le nouvel empereur avoit employées pour calmer les prétoriens, il jouit de quelque tranquillité, et il fit paroître, pendant le peu de temps qu'elle dura, toutes les vertus d'un grand et sage prince.

J'ai déjà touché l'article de sa modestie par rapport à sa famille. Il ne fit rien pour elle, sinon qu'il nomma préfet de la ville en sa place Flavius Sulpicianus son beau-père. Mais ce sénateur, au jugement de Dion, étoit digne de l'emploi, quand même il n'eût pas été beau-père de l'empereur. *Dio, et Capit. 6 et 13.*

J'ai dit qu'il refusa pour sa femme le titre d'*Augusta*, et pour son fils celui de *César*. Plus d'un motif le portoit à ne point honorer beaucoup une épouse qui n'avoit elle-même nul soin de son honneur, et qui entretenoit une intrigue publique avec un joueur d'instru-

mens. Pour ce qui est de son fils, il paroît que le goût de modestie influa seul dans la conduite qu'il tint à son égard. Ce fils étoit encore très-jeune, et son père craignoit que la simplicité de l'âge ne fût trop aisément corrompue par le poison de la grandeur. Il ne le logea point dans le palais; et, après l'avoir émancipé, aussi-bien qu'une fille qu'il avoit, il leur partagea tout ce qu'il possédoit comme particulier, et les établit chez leur grand-père maternel, préfet de la ville. De là le fils de l'empereur alloit aux écoles publiques, sans être en rien distingué de ceux de son âge. Pertinax le voyoit rarement, et toujours sans faste, en bon père de famille.

Herod.

Il observa la même modestie, autant que son rang le pouvoit permettre, en ce qui regardoit sa personne. Loin de s'oublier dans une si haute élévation, il se rappeloit volontiers son premier état, et il faisoit souvent manger avec lui Valérianus, qui avoit été son collègue et son confrère dans la profession publique des lettres. Il se rendoit accessible à tous, écoutant ce que chacun avoit à lui dire, et répondant avec bonté. Il vivoit familièrement avec les sénateurs, et les traitoit dans le commerce ordinaire presque comme ses égaux. Assidu au sénat, duquel il ne s'absenta jamais, ses manières à l'égard de la compagnie alloient jusqu'au respect. Il rendoit de grands honneurs à Pompeïen et à Glabrio, dont un prince moins judicieux que lui auroit peut-être pris ombrage. Il ne voulut point que l'on marquât à son nom aucun des effets, ou des meubles, ou des édifices dont il jouissoit comme empereur. Ce n'étoit pas à lui que tout cela appartenoit, selon sa façon de penser, mais à l'empire.

Dio, Herod. et Capit. 8, 9, 12 et 13.

Sous Commode la dépense de la table de l'empereur avoit été énorme. Pertinax la réforma, et la réduisit aux règles d'une honnête frugalité. Il y invitoit souvent des sénateurs, et il envoyoit à ceux qui n'y venoient pas

des plats de sa table, non comme des mets exquis, mais comme des marques de son attention.[1] La simplicité de ces présens apprêtoit à rire aux riches et aux somptueux. Mais ceux d'entre nous, dit Dion, qui estimoient plus la vertu que le luxe les recevoient avec joie et avec admiration.

Capitolin a suivi le jugement de ces amateurs du faste que blâme Dion. Il accuse Pertinax d'une avarice sordide, et il en cite entre autres preuves ces envois d'une moitié de chapon ou d'un fricandeau. Sans doute une telle simplicité n'a point de quoi frapper les yeux; et cet empereur, en retranchant tout d'un coup par la moitié la dépense de sa maison, fit disparoître une vaine pompe qui plaît aux hommes vains. Mais que l'on compare à ce faux brillant les biens solides que produit une sage économie. Dans un règne qui dura moins de trois mois, Pertinax acquitta les dettes qu'il avoit contractées à son avénement à l'empire; il assura des récompenses pour les services militaires; il établit des fonds pour les ouvrages publics; il trouva de l'argent pour la réparation des grands chemins; il paya d'anciennes dettes de l'état. En un mot, il remplit le trésor impérial, que son prédécesseur avoit épuisé, et il le mit au niveau de toutes les dépenses nécessaires. Une telle administration mérite les plus grands éloges, et marque un prince qui connoît ses devoirs, et qui a le goût de la véritable grandeur.

Capit. 12. *Capit.* 9.

Parmi les avantages dont Rome fut redevable à la frugalité de Pertinax je compterai encore la réforme du luxe des particuliers, qui eurent honte de ne pas imiter l'exemple du prince. De là suivit un bien public, la diminution du prix des denrées, qui, n'étant plus enlevées par ces hommes somptueux à qui rien ne coûte

Capit. 8.

[1] Καὶ αὐτὸν ἐπὶ τούτῳ οἱ μὲν πλούσιοι καὶ μεγάλαυχοι διεγέλων· οἱ δὲ ἄλλοι, οἷς ἀρετὴ ἀσελγείας προτιμοτέρα ἦν, ἐπῄνουν. Dio.

pour se satisfaire, demeurèrent à la portée du commun des citoyens.

Herod. et Capit. 7. Il est important d'observer que les sommes immenses dont Pertinax eut besoin pour faire face à tous les objets différens que j'ai cités n'étoient point le fruit de l'injustice ni d'une avidité tyrannique. Loin d'écouter les délateurs, il punit rigoureusement ceux qui, dans les temps précédens, avoient fait cet infâme métier. Il abolit les accusations pour cause de lèse-majesté. Il déclara qu'il ne recevroit aucun legs testamentaire de ceux qui auroient des héritiers légitimes; et qu'au lieu d'envahir les successions sur le plus léger prétexte, comme avoit fait son prédécesseur, il n'en recueilleroit aucune à laquelle il ne fût appelé selon toutes les formalités des lois, et il ajouta cette parole remarquable [1] : « Il est plus beau et plus « juste de laisser la république pauvre que de l'enrichir « par les rapines et par des voies odieuses. » Il est vrai que Pertinax, contre la parole qu'il avoit donnée un peu trop précipitamment, fut obligé de lever avec sévérité certains droits dont Commode avoit accordé la remise. Mais le bon usage qu'il faisoit de l'argent qui lui en revenoit, et la nécessité, doivent lui servir d'excuse. Les droits qu'il exigea étoient apparemment anciens et établis par un long usage : car, pour ce qui est des péages nouveaux que la tyrannie des financiers avoit introduits, Hérodien assure que Pertinax les supprima, ne voulant point gêner la liberté du commerce.

Instit. Just, l. II, tit. 7.

Il songea à augmenter les revenus de l'état, non en grossissant les impôts, mais en mettant en valeur beaucoup de terres qui demeuroient incultes, soit dans les provinces, soit même en Italie. Il fit don de toutes les terres qui étoient dans ce cas, même de celles qui faisoient partie du domaine impérial, à quiconque entreprendroit de les cultiver; et, afin d'en faciliter l'exploita-

1 *Sanctius est, P. C. inopem rempublicam obtinere, quàm ad divitiarum cumulum per discrimina et dedecoris vestigia pervenire.* Capit.

tion, il accorda aux nouveaux possesseurs une exemption d'impôts pour dix ans, sachant bien que, si son projet réussissoit, la république recueilleroit ensuite avec usure ce qu'elle sembloit perdre dans le moment actuel.

Zélateur de l'équité et des lois, il rendoit souvent la justice par lui-même. Il rétablit la mémoire de ceux qui avoient souffert d'injustes condamnations sous Commode; ou, s'ils vivoient encore, il les rappela d'exil. Il rendit à ceux-ci, ou aux héritiers des morts, leurs biens confisqués; et je ne saurois croire, sur le témoignage du seul Capitolin, qu'il leur ait fait acheter cette justice. J'ai dit qu'il punit les délateurs. S'ils étoient esclaves, il leur faisoit expier leur crime par le supplice de la croix. Il restitua à leurs maîtres les esclaves qui s'étoient dérobés des maisons particulières pour entrer dans celle du prince. Il réprima la licence des affranchis du palais, qui, sous le règne précédent, avoient disposé de tout avec un pouvoir tyrannique; et il les dépouilla des richesses immenses qu'ils avoient acquises en achetant à vil prix les biens de ceux que Commode avoit condamnés. Ses anciennes connoissances, citoyens de la petite ville d'Alba Pompeïa sa patrie, accoururent à Rome dès qu'ils le surent sur le trône, pleins d'une espérance avide d'être inondés de ses bienfaits. Ils furent trompés dans leur attente, et Pertinax ne crut point devoir employer les revenus publics à enrichir ceux que des liaisons privées attachoient à sa personne. *Herod. Dio. Capit. 8, 9, 13, 14.*

Par une conduite si parfaite dans toutes ses parties, il renouveloit l'heureux règne de Marc-Aurèle; et, faisant goûter à tous les douceurs d'un gouvernement équitable et modéré, il combloit d'une double joie ceux qui retrouvoient en lui le sage prince dont la mémoire leur étoit infiniment chère.

Dans cette satisfaction universelle, deux ordres de personnes dont l'insolence et l'avidité avoient profité, sous Commode, de la misère publique, étoient étrange- *Dio. Herod. Capit. 10, 11, 12.*

ment irrités contre Pertinax, les prétoriens et la vieille cour; et ils jurèrent la perte d'un réformateur qui captivoit leurs injustes désirs. Pertinax n'avoit encore déplacé aucun de ceux à qui son prédécesseur avoit confié quelque partie du ministère. Mais ils savoient qu'il attendoit * le vingt et un d'avril, jour anniversaire de la fondation de Rome, comme un jour de renouvellement, où il changeroit toute la face de la cour. Ils prirent le parti de ne lui en pas donner le temps, et quelques affranchis eurent la pensée de l'étouffer dans le bain. Mais ce projet, trop hasardeux dans l'exécution, fut abandonné; et le préfet du prétoire Lætus se chargea de la manœuvre en recourant à d'autres voies.

Dio et Capit. Cet officier, qui avoit mis Pertinax sur le trône, s'en étoit bientôt après repenti. Il avoit espéré régner sous le nom d'un prince qui lui seroit redevable du rang suprême; et il voyoit que Pertinax non-seulement gouvernoit par lui-même, mais le consultoit peu, ne lui donnoit aucun crédit, et le taxoit souvent d'imprudence et de vues fausses dans les affaires. Comme c'étoit une âme tyrannique qui n'avoit ôté la vie à Commode que par des vues d'intérêt particulier, et qui, en lui choisissant un successeur vertueux, s'étoit proposé uniquement de donner à son attentat une couleur de zèle pour le bien public, son ambition frustrée le détermina à détruire son propre ouvrage par un second crime encore plus grand que le premier. Il trouvoit les soldats qui lui obéissoient très-disposés à seconder ses fureurs, et il prit soin de nourrir et d'aigrir en eux ce levain d'animosité et de révolte. Il forma donc son plan, et il résolut d'élever à l'empire Sosius Falco, de qui j'ai déjà rapporté un trait audacieux, et que la splendeur de sa naissance et ses richesses sembloient mettre à portée de la première place.

Lætus épia le moment où Pertinax étoit allé faire un

* Quelques-uns font tomber au vingt avril la fondation de Rome. Cette différence n'est ici d'aucune conséquence.

petit voyage sur la côte (vraisemblablement à Ostie), et là donner ses ordres par rapport à l'approvisionnement de la ville, auquel il apportoit une extrême attention. Le préfet du prétoire comptoit profiter de cet intervalle pour mener Falco au camp des prétoriens. Pertinax en fut averti, et, revenant en diligence, il déconcerta l'intrigue avant qu'elle pût éclore. Il se plaignit dans le sénat de l'infidélité des soldats, à qui, malgré l'épuisement du trésor public, il avoit fait une très-grande largesse. Falco fut accusé, et il alloit être condamné par les sénateurs, si Pertinax ne s'y fût opposé avec force. « Non (s'écria-t-il), je ne souffrirai jamais « que sous mon gouvernement un sénateur, même « coupable, soit mis à mort. » Quelques-uns ont prétendu que Falco n'avoit pas été instruit du complot formé pour l'élever sur le trône. C'est ce qui n'est guère probable, et le mot de Pertinax suppose manifestement le contraire. Ce qui est certain, c'est qu'il vécut depuis jouissant de toute sa fortune, et qu'il mourut tranquillement laissant son fils pour héritier. Il est encore plus étonnant que Lætus soit demeuré en place. Il faut croire qu'il avoit si bien caché son jeu, que Pertinax ou ne le soupçonna pas, ou ne se crut pas en état de le convaincre. L'impunité ne changea pas ce perfide, et il abusa du pouvoir qu'on lui laissoit pour pousser en avant son entreprise criminelle, et pour envenimer de plus en plus sous une fausse apparence de zèle la haine des soldats.

Capit. 7.

Capitolin mêle dans son récit l'aventure assez mal débrouillée d'un esclave qui, se faisant passer pour le fils de Fabia, fille de Marc-Aurèle, s'attribuoit à ce titre des droits sur la succession de la maison impériale. Il fut reconnu, fouetté, et rendu à son maître. Lætus saisit ce prétexte de sévir contre plusieurs soldats qui furent punis de mort, comme complices des desseins insensés de ce misérable. Il avoit pour but de porter à son comble



l'indignation des prétoriens, qui voyoient sur la déposition d'un esclave verser le sang de leurs camarades.

Dio, Herod. Capit.

Ce noir projet réussit. Tout d'un coup [a] trois cents des plus forcenés partent du camp, traversent la ville en plein jour, et marchent l'épée nue à la main vers le palais impérial. Il falloit qu'ils fussent bien assurés de ne trouver aucun obstacle ni de la part de ceux qui faisoient la garde, ni de la part des officiers de l'intérieur du palais; sans quoi leur entreprise auroit été aussi folle que criminelle, et sans aucune espérance de succès. Pertinax, averti de leur approche, envoya au-devant d'eux Lætus, tant il étoit mal informé des intrigues de ce traître. Lætus, auteur du complot, mais qui ne vouloit se déclarer qu'à coup sûr, évita la rencontre des soldats, et se retira dans sa maison. Les assassins arrivent, et trouvent toutes les portes ouvertes, toutes les avenues libres. La garde leur livre les passages; les affranchis et les chambellans, loin de leur faire résistance, allument encore par des exhortations leur audace et leur fureur.

Dans un danger si pressant, plusieurs conseilloient à Pertinax de mettre sa vie en sûreté par une prompte fuite; et Dion assure que la chose étoit aisée, et que, si ce prince se fût dérobé à la première fougue des soldats, il auroit trouvé dans l'affection du peuple une sauvegarde et un rempart. Pertinax en crut trop son courage; il se persuada que tout sentiment n'étoit pas éteint dans le cœur des prétoriens, et que la vue de leur empereur leur imposeroit. Il s'avança donc vers eux d'un air intrépide, d'une contenance fière; et il eut d'abord lieu de s'applaudir de sa hardiesse; car il se fit écouter. « Quoi! « (leur dit-il) vous qui par état devez veiller à la défense « de vos princes, et écarter de leurs personnes les « dangers même du dehors, c'est vous qui vous en rendez « les meurtriers! De quoi avez-vous à vous plaindre?

[a] Dion ne dit que deux cents.

« Prétendez-vous venger la mort de Commode ? J'en « suis innocent ; et d'ailleurs tout ce que vous avez droit « d'attendre d'un bon et sage empereur, je suis prêt à « vous l'accorder. »

Ce peu de paroles, prononcé avec majesté, faisoit son impression. Déjà, baissant les yeux en terre, la plupart remettoient leur épée dans le fourreau. L'un d'entre eux, Tongrien de nation, plus féroce et plus intraitable que les autres, leur reprocha ce mouvement de repentir comme une foiblesse ; et joignant l'exemple aux discours, il porta de sa pique le premier coup à l'empereur. Il réveilla ainsi dans le cœur de ses compagnons toute leur rage, qui n'étoit qu'assoupie. Ils se préparèrent à le suivre ; et Pertinax, voyant qu'il n'y avoit plus de ressource, s'enveloppa la tête de sa toge, et invoquant Jupiter Vengeur, il se laissa percer sans faire une inutile résistance.

Un seul homme lui témoigna de la fidélité en ce funeste moment. Ce fut le chambellan Eclectus, l'un des meurtriers de Commode, qui, plein de courage, combattit contre les assassins, en blessa quelques-uns, et se fit tuer auprès de son maître.

Les prétoriens coupèrent la tête de Pertinax, et l'ayant mise au bout d'une pique, ils emportèrent à travers la ville cet horrible trophée dans leur camp.

Ce funeste événement arriva le vingt-huit mars de *Capit.* 15. l'an de J. C. 193. Pertinax étoit né le premier août de l'an 126. Ainsi il périt âgé de soixante-six ans et près de huit mois, n'ayant pas régné trois mois entiers. Il laissa un fils et une fille, qui vécurent dans la condition privée, sans que jamais personne leur ait attribué, ni qu'ils aient eux-mêmes revendiqué aucun droit au trône ; et c'est une preuve, entre un grand nombre d'autres, que l'empire n'étoit nullement héréditaire chez les Romains.

Dion avance que cet empereur s'attira sa triste ca-

tastrophe pour s'être trop précipité de réformer l'état ; et pour n'avoir pas su, quelque expérience qu'il eût dans les affaires, que la sagesse politique demande que l'on n'attaque pas tous les abus à la fois, et que l'on travaille lentement à les détruire par parties et les uns après les autres. Peut-être cette réflexion est-elle fondée : peut-être aussi nous sera-t-il permis de dire qu'il est aisé de juger par l'événement, et que les hommes sont communément ingénieux à trouver les causes des malheurs après qu'ils sont arrivés.

Il est certain que Pertinax a été l'un des plus grands princes qui aient jamais occupé le trône des Césars, quoique la courte durée de son règne ne lui ait pas *Vict. Epit.* permis de développer ses talens. Le sénat et le peuple eurent la liberté de témoigner leurs sentimens à son égard sous l'empire de Sévère, et ils firent de lui un éloge parfait par des acclamations que le cœur dictoit, et dont la vérité est prouvée par les faits. « Sous[1] Pertinax (s'é- « crioient-ils à l'envi) nous avons vécu sans inquiétude ; « nous avons été libres de toute crainte. Il a été pour « nous un bon père, le père du sénat, le père de tous « les gens de bien. » L'empereur Sévère fit lui-même *Dio ap. Val.* son oraison funèbre ; et voici, suivant un fragment de Dion, qui paroît tiré de ce discours, le tableau qu'il traça de Pertinax. « La valeur guerrière dégénère faci- « lement en férocité, et la sagesse politique en mollesse. « Pertinax réunit ces deux vertus sans le mélange des « défauts qui souvent les accompagnent : sagement hardi « contre les ennemis du dehors et contre les séditieux, « modéré et équitable envers les citoyens, et protecteur des « bons. Sa vertu ne se démentit point au faîte de la gran- « deur ; et, soutenant avec dignité et sans enflure la ma- « jesté du rang suprême, jamais il ne le déshonora par la « bassesse, jamais il ne le rendit odieux par l'orgueil.

[1] *Pertinace imperante, securi viximus, neminem timuimus. Patri pio, patri senatûs, patri bonorum omnium.*

« Grave sans austérité, doux sans foiblesse, prudent sans « finesse maligne, juste sans discussions scrupuleuses, « économe sans avarice, magnanime sans fierté. »

Cet éloge ne laisse rien à désirer. Mais nous devons nous souvenir que nous le tirons d'un panégyrique ; et, sur deux articles que j'ai déjà touchés, il exige quelque restriction. Ainsi il est difficile de laver entièrement Pertinax du reproche d'avarice, que Capitolin appuie de détails circonstanciés. Cet écrivain assure que Pertinax, *Capit.* 3, 13. après avoir fait paroître de l'intégrité et du désintéressement pendant la vie de Marc-Aurèle, changea de conduite après la mort de ce vertueux prince, et manifesta son amour pour l'argent ; qu'il devint riche tout d'un coup, caractère des fortunes suspectes ; et qu'il étendit ses domaines par des usurpations sur ses voisins, qu'il avoit ruinés par ses usures ; qu'étant général d'armée, il vendit les grades militaires ; enfin qu'il exerça, et particulier, et même empereur, des trafics sordides et plus dignes de son premier état que de celui auquel son mérite l'avoit élevé. Il semble qu'un témoignage de cette nature doive prévaloir sur l'autorité d'Hérodien, qui dit seulement en général que Pertinax vécut pauvre sous le règne de Commode, et que ce fut même sa pauvreté qui fit sa sûreté.

On lui a reproché en second lieu d'avoir été plus libéral en paroles qu'en effets, et plus attentif à conformer son discours aux besoins des circonstances qu'à le régler sur une exacte franchise. Ce défaut, observé par Capitolin, pourroit bien en avoir imposé à cet historien lui-même, qui rapporte sérieusement que Pertinax redouta la dignité impériale, qu'il n'en portoit les ornemens qu'avec une sorte de saisissement et d'effroi, et qu'il eut dessein de l'abdiquer dès qu'il le pourroit sans péril. La manière dont Pertinax avoit accepté l'empire ne donne pas lieu de croire que le poids lui en fût désagréable : on y remarque plutôt du désir et de l'empres- *Capit.* 13, 15.

sement. Ces démonstrations de crainte et d'envie de retourner à la condition privée n'étoient sans doute chez lui, comme chez Auguste, qu'un langage modeste destiné à faire honneur à celui qui le tenoit.

Ses mœurs ne furent pas plus rangées que celles de sa femme, et l'histoire nomme une Cornificia qu'il aima passionnément, et aux dépens de sa réputation.

Malgré ces taches sur sa vie, Pertinax a mérité de grands éloges, et il est le dernier de cette chaîne de bons princes qui, ayant commencé à Vespasien, ne fut interrompue que par Domitien et par Commode. Nous n'en trouverons plus qui mérite ce titre jusqu'à Alexandre Sévère.

Je ne dois point finir ce qui regarde Pertinax sans lui faire honneur du beau témoignage que lui rendit par sa conduite Pompeïen, gendre de Marc-Aurèle, l'honneur du sénat et le Caton de son siècle. Cet illustre sénateur, ne pouvant supporter la vue des horribles excès de Commode son beau-frère, s'étoit retiré de Rome sous prétexte d'infirmités. Il y reparut dès qu'il sut qu'il s'agissoit de mettre Pertinax sur le trône, et il y demeura pendant toute la durée de son règne, trop court pour le bonheur de l'empire. Quand Pertinax ne fut plus, les infirmités de Pompeïen revinrent, et on ne le revit plus dans la ville.

Il n'est plus guère parlé de Pompeïen dans l'histoire, où il fait le plus beau rôle de tous les particuliers ses contemporains : choisi pour gendre par Marc-Aurèle, à cause de sa vertu, grand homme de guerre, grand homme de bien, auteur des avis les plus sages tant que Commode daigna le consulter, ne prenant aucune part ni aux crimes de cet empereur, ni aux attentats tramés contre lui, et sensible aux droits de l'affinité jusqu'à verser des
Capit. Pert. 4. larmes sur la mort d'un prince sous lequel sa vie n'avoit pas été assurée un instant.

DIDIUS JULIANUS.

§. III.

L'empire est mis à l'encan par les prétoriens. Sulpicianus se présente pour l'acheter. Didius Julianus met l'enchère sur lui, et l'emporte. Il est confirmé par le sénat. Dion le taxe mal à propos, ce semble, de luxe et de gourmandise. Le peuple manifeste par des clameurs tumultueuses son indignation contre lui. Soins de Didius pour se conserver l'affection des soldats, et gagner celle du peuple et du sénat. Il est détruit par Sévère. Récit abrégé de sa chute et de sa mort. Il méritoit son malheureux sort.

Q. SOSIUS FALCO.
C. JULIUS ERUCIUS CLARUS.

An. R. 944.
De J.C. 193.

Les soldats, après la mort de Commode, avoient disposé de l'empire en arbitres et en maîtres; après la mort de Pertinax ils le vendirent. Le crime qu'ils avoient commis les rendant timides, ils se renfermèrent dans leur camp, laissant le peuple et le sénat exhaler soit leur indignation, soit leur douleur par des plaintes aussi amères qu'impuissantes. Pour eux, insultant au malheur public dont ils étoient la cause, et ne songeant qu'à le tourner au profit de leur avidité, ils firent monter sur le mur du camp ceux d'entre eux qui avoient la voix la plus forte, afin qu'ils proclamassent l'empire à vendre au plus offrant, et à celui qui leur promettroit une plus grande largesse.

Dio, lib. LXXIII. *Herod. l.* II. *Spart. Did.* 1, 2.

Ils avoient au milieu d'eux Flavius Sulpicianus, pré-

fet de la ville, beau-père de Pertinax, sénateur jusque-là estimé, mais qui fit en cette occasion un indigne personnage. Il avoit été envoyé par son gendre dans le camp des prétoriens, au premier bruit de leur mouvement séditieux, pour tâcher de les apaiser. Pendant qu'il étoit dans le camp, Pertinax fut tué, et Sulpicianus n'eut pas honte de vouloir en recueillir la dépouille sanglante. Il fit donc son offre : mais bientôt il lui survint un concurrent.

La nouvelle de la proclamation des soldats s'étant répandue dans la ville, les honnêtes gens en eurent horreur. Ils jugeoient que c'étoit le dernier degré de l'opprobre pour le nom romain que l'empire de Rome fût mis à l'encan comme les choses qui se vendent au marché, et que les assassins d'un empereur chéri et respecté, loin de subir la peine de leur abominable attentat, vendissent la succession à l'empire comme leur proie.

Didius Julianus pensa autrement. C'étoit un homme d'une naissance distinguée, surtout du côté maternel, puisque sa mère avoit pour aïeul le fameux jurisconsulte Salvius Julianus, auteur de l'édit perpétuel sous Adrien. Son père, Pétronius Didius, étoit originaire de Milan. Didius Julianus fut élevé dans la maison et sous les yeux de Domitia Lucilla, mère de Marc-Aurèle. Il obtint successivement toutes les charges, et parvint au consulat, qu'il géra avec Pertinax. Il lui succéda aussi dans le proconsulat d'Afrique, et il eut encore divers autres emplois, dans lesquels il s'acquit quelque réputation. J'ai remarqué, lorsque l'occasion s'en est présentée, ce qu'il y fit de plus digne de mémoire. Sa vie ne se passa pas sans traverses. On a vu qu'il fut impliqué dans l'accusation sous laquelle succomba son oncle maternel Salvius Julianus; mais il en sortit à son avantage, Commode, si nous en croyons Spartien, ayant déjà tant versé de sang illustre, qu'il en étoit las, et craignoit de se rendre odieux. Didius fut néanmoins

relégué à Milan, origine de sa famille, soit pour cette affaire, soit pour quelque autre de même genre; et, suivant Dion, il méritoit bien l'exil par son ambition inquiète et avide de nouveautés. Il possédoit de grandes richesses, et il en amassoit tous les jours par toutes sortes de voies. Dion prétend l'avoir souvent convaincu d'injustice dans des procès qu'il plaida pour ceux que Didius fatiguoit par ses vexations. Pour ce qui est de ses mœurs, je ne sais pas trop à quoi m'en tenir, entre les témoignages absolument contraires de Dion et d'Hérodien d'une part, et de l'autre de Spartien. Les deux premiers, ses contemporains, l'accusent de débauches, de luxe, d'intempérance, sans aucun égard aux bienséances les plus indispensables. Spartien tient un langage tout opposé. Il traite de calomnies les bruits répandus à ce sujet, et il assure que la table de Didius étoit frugale jusqu'à une épargne qui peut paroître sordide. S'il falloit me déterminer, je me rangerois volontiers du côté de Spartien. Il est visible que Dion haïssoit Didius, et qu'il se plaît à en dire du mal; et d'ailleurs les excès d'une dépense voluptueuse ne s'allieroient pas aisément avec les trésors immenses qui le mirent en état d'acheter l'empire. Mais s'il n'eut point ce vice, il est blâmable par bien d'autres endroits; et on ne peut le disculper de légèreté, d'avidité, d'ambition inconsidérée, de petitesse d'esprit et de foiblesse de courage et de tête.

Spart. 3.

Il étoit à table lorsqu'on vint lui dire que les soldats offroient l'empire à celui qui les paieroit le mieux. Son caractère le portoit à ouvrir son cœur à cette espérance, et sa femme et sa fille l'y exhortoient. Il sort; et, animé encore par deux officiers qu'il rencontra, il se présente au pied du mur. Il y apprend quelle somme offroit Sulpicianus au-dedans du camp, et sur-le-champ il couvre son offre par une plus forte enchère. Les deux contendans se piquent d'émulation, et combattent sans se voir. Avertis de leurs offres respectives par des messagers qui

alloient et venoient de l'intérieur du camp à la muraille, et de la muraille à l'intérieur du camp, ils enchérissent à l'envi l'un sur l'autre; et enfin Sulpicianus promit aux soldats vingt mille sesterces par tête. Didius fit un effort, et en ajouta tout d'un coup cinq mille. Il l'emporta par cette enchère exorbitante, aidée de la réflexion qu'il fit faire aux soldats que Sulpicianus étoit beau-père de Pertinax, et voudroit sans doute venger sa mort. Pour lui, au contraire, il promit de rétablir la mémoire de Commode, de relever ses statues, de laisser les prétoriens jouir des mêmes droits, c'est-à-dire, de la même licence dans laquelle cet empereur les avoit entretenus. A ces conditions il fut reçu dans le camp, et proclamé Auguste par les soldats. Il prit donc possession de l'empire, en offrant les sacrifices accoutumés en pareil cas. Il fit ensuite sa harangue de remercîment, dans laquelle il ratifia tout ce qu'il avoit promis. Il établit préfets du prétoire ceux que la multitude lui désigna elle-même par ses suffrages, savoir Julius Flavius Génialis et Tullius Crispinus; et il reçut ses prières en faveur de Sulpicianus, qui lui avoit disputé l'empire. En effet Didius ne fit aucun autre mal à son concurrent que de lui ôter la charge de préfet de la ville, dont il revêtit Cornélius Répentinus son gendre.

Tout ce que je viens de raconter se passa le même jour de la mort de Pertinax. Sur le soir le nouvel empereur partit du camp pour aller au sénat, environné d'un nombreux cortége de troupes armées de toutes pièces, et qui marchoient au son des trompettes et enseignes déployées comme pour une action de guerre. La précaution étoit placée : car l'indignation publique ne pouvoit être ni plus légitime ni plus vive. On savoit bien que le sénat ne donneroit que par contrainte son consentement à une élection si vicieuse dans toutes ses circonstances; et le peuple l'attaquoit ouvertement; en sorte que les prétoriens étoient obligés, en traversant la

ville, de mettre leurs boucliers sur leurs têtes pour se garantir des tuiles qu'on leur lançoit de dessus les toits.

La crainte, qui, dans ces sortes d'occasions, a toujours plus de pouvoir sur ceux qui ont plus à perdre, détermina les sénateurs à se rendre en grand nombre à l'assemblée. Didius ouvrit la séance par un discours des plus singuliers, et que l'on a peine à croire véritable, même sur la parole de Dion, qui étoit présent. « Je vois (dit-il au sénat) que vous avez besoin d'un « chef; et je suis plus digne que tout autre de vous com- « mander. Je vous en citerois les preuves, si vous ne me « connoissiez, et si je ne pouvois en attester vos con- « sciences. C'est ce qui m'a enhardi à ne me faire accom- « pagner que de peu de troupes, et à paroître ici seul « au milieu de vous pour vous demander la confirma- « tion de ce qui m'a été donné par les soldats. » S'il tint réellement ce langage, il falloit qu'il eût perdu toute pudeur : « car (remarque l'historien) il se disoit « seul, pendant que le lieu de l'assemblée étoit tout « environné de gens en armes, et que dans le sénat « même il se faisoit garder par des soldats; et il invo- « quoit en sa faveur la connoissance que nous avions de « lui, qui ne produisoit en nous d'autres sentimens que « la crainte et la haine. » Il obtint néanmoins un décret tel qu'il pouvoit le souhaiter. On l'agrégea aux familles patriciennes; on lui déféra tous les titres de la puissance impériale; on décora sa femme Manlia Scantilla, et Didia Clara sa fille, du nom d'*Augusta;* après quoi il congédia l'assemblée, et fut conduit au palais par les prétoriens. *Dio, et Spart.* 3, 4.

Ici nos auteurs se partagent conséquemment à la diversité de jugemens que j'ai déjà observée entre eux au sujet de Didius. Si Dion doit en être cru, cet empereur de quelques heures trouva trop chétif et trop mesquin le souper qui avoit été préparé pour Pertinax, et

il y substitua un festin également somptueux et délicat. Il joua aux dés pendant que le cadavre de son prédécesseur étoit encore dans le palais, et il se donna le divertissement de la comédie, ayant fait appeler des histrions, et entre autres le pantomime Pylade. Spartien réfute ce récit, comme fondé uniquement sur des bruits malignement répandus par les ennemis de Didius. Il soutient que le nouveau prince ne mangea qu'après que le corps de Pertinax eut été enseveli; que son repas fut fort triste, et qu'il passa la nuit, non en veilles de divertissemens et de débauches, mais occupé des embarras de la position où il s'étoit mis, et des mesures qu'il devoit prendre dans une conjoncture si difficile. Il faut avouer que cette dernière façon de raconter les choses a bien plus de vraisemblance; et Dion, comme je l'ai déjà observé, paroît prévenu de haine contre Didius, avec qui il avoit eu des démêlés; au lieu que Spartien, qui écrivoit cent ans après, n'avoit aucun intérêt à favoriser ce malheureux prince. Enfin la circonspection dont usa Didius en ce qui regardoit la mémoire de Pertinax ne porte pas à croire qu'il ait voulu lui insulter le jour même de sa mort. Il se fit une loi de n'en parler jamais en public, soit en bien, soit en mal. La crainte des soldats ne lui permettoit pas les éloges. Les censures et les invectives leur auroient fait plaisir, et il s'en abstint par respect pour la vertu.

Le lendemain du jour où Didius s'étoit mis en possession de l'empire, les sénateurs et les chevaliers vinrent lui rendre des hommages forcés et d'autant plus empressés. « Nous composions nos visages (dit Dion), et « nous affections de faire paroître de la joie pendant « que nous portions la tristesse au fond de l'âme. » Mais le peuple ne se contraignit point, et il manifesta librement toute son indignation. Lorsque Didius sortit du palais, la multitude l'accabla d'injures; et pendant qu'il offroit, suivant l'usage, dans le vestibule du sénat un

Herod. et Dio, et Spart.

sacrifice à Janus, elle témoigna par ses cris souhaiter qu'il ne trouvât point de présages favorables dans les entrailles des victimes, le traitant d'usurpateur et de parricide : car on lui imputoit, sans fondement à ce qu'il paroît, d'avoir eu part au meurtre de Pertinax; et quelques écrivains des temps suivans ont consigné ce faux bruit dans leurs ouvrages. Didius voulut apaiser le tumulte par des paroles de douceur, et il promit même une largesse. On lui répondit : « Nous n'en voulons « point; nous ne recevrons rien. » Quelques-uns allèrent jusqu'à lancer des pierres sur lui; en sorte qu'il se crut obligé d'ordonner à ses gardes de faire usage de leurs armes contre des séditieux. Il y en eut de tués; mais l'exemple de leur mort n'arrêta point les autres. Au contraire le peuple en devint plus furieux, et par des clameurs continuelles il regrettoit Pertinax, il prodiguoit les injures à Didius, il invoquoit les dieux vengeurs, il chargeoit les soldats d'imprécations. *Eutrop. Aurel. Vict.*

Cependant Didius entra au sénat, et il y parla avec prudence et avec douceur. Il remercia la compagnie des honneurs qu'elle lui avoit déférés, aussi-bien qu'à sa femme et à sa fille. Il reçut le nom de *père de la patrie*, qui lui avoit sans doute été offert dès la veille, et qu'il n'avoit pas voulu admettre dans le moment. Mais il refusa une statue d'argent qu'on proposoit de lui dresser.

Au sortir du sénat il dirigea sa marche vers le Capitole. Le peuple en foule se mit de nouveau au-devant de lui pour barrer le chemin; et il fallut encore employer la force et le fer pour écarter cette multitude irritée. Elle prit les armes, courut au Cirque, et y passa constamment une nuit et un jour sans boire ni manger, appelant au secours de la ville et de l'empire les divers commandans des armées répandues dans les provinces, et surtout Pescennius Niger, qui gouvernoit la Syrie. Didius jugea avec raison que, si l'on n'aigrissoit point

ces esprits échauffés, et qu'on les laissât à eux-mêmes, ils se rebuteroient enfin ; et en effet le besoin de dormir et de repaître les força de se séparer. Chacun s'en retourna chez soi, et la tranquillité fut rétablie dans la ville.

Ces procédés de Didius ne donneroient pas une mauvaise idée de lui, si le vice de son entrée pouvoit se couvrir. Elle étoit d'autant plus criminelle et plus odieuse, qu'il avoit toujours été personnellement considéré de Pertinax, qui l'appeloit volontiers *son collègue et son successeur,* collègue dans le consulat, comme je l'ai dit, successeur dans le proconsulat d'Afrique. L'événement fit tourner en un autre sens ces paroles, qui passèrent pour un présage, lorsque l'on vit Didius succéder à Pertinax dans l'empire.

Spart. 2.

Après l'orage des premiers jours, Didius jouit d'un calme de peu de durée, qu'il employa tout entier à tâcher de s'affermir. Son premier objet fut de satisfaire les prétoriens, et il [a] surpassa même sa promesse. Au lieu de vingt-cinq mille sesterces, il leur en distribua trente mille par tête. Sachant combien la mémoire de Commode leur étoit chère, il souffrit qu'ils lui en donnassent le nom ; il rétablit plusieurs usages, ou plutôt abus, introduits par ce prince, et réformés par Pertinax; enfin, pour mieux ressembler à cet indigne modèle, il ne rougit pas de se déshonorer dans un âge avancé par des combats et des exercices de gladiateur, ce qu'il n'avoit jamais fait dans sa jeunesse.

Pour regagner, s'il étoit possible, l'affection du sénat et du commun des citoyens, il affectoit des manières extrêmement populaires, se rendant assidu aux spectacles, flattant les puissans, se familiarisant avec les pe-

[a] Hérodien assure au contraire que Didius ne put point acquitter la promesse qu'il avoit faite aux soldats, et que leur espérance frustrée les indisposa contre lui. Comme je ne trouve ailleurs aucune trace de ce refroidissement des prétoriens à l'égard de Didius, j'ai mieux aimé suivre Spartien.

tits, souffrant avec patience les reproches et les injures, admettant les principaux du sénat à son jeu et à sa table, qui étoit toujours magnifiquement servie. Mais on ne se laissoit point prendre à ses caresses basses et rampantes : car, [1] suivant la remarque de Dion, tout ce qui passe les bornes des convenances, quoique agréable en soi, devient suspect aux personnes sensées. Didius ne réussit donc point à calmer les haines du sénat et du peuple, trop justement méritées ; et il ne fit qu'y ajouter le mépris par ses bassesses.

Cependant ce ne fut point de cette cause que partit sa ruine. Il ne fut point non plus vaincu ni détrôné par Niger, dont le peuple avoit, dans ses premiers mouvemens, imploré le secours. Un ennemi plus prochain et plus redoutable le renversa avant qu'il eût le temps de s'établir. Sévère, commandant des légions d'Illyrie, en se déclarant le vengeur de Pertinax, se fit proclamer empereur par ses troupes; et, marchant aussitôt vers Rome, il détruisit sans peine la fortune encore chancelante de Didius. *Dio, et Herod. et Spart. 5-9.*

Le détail de cette révolution appartient à l'histoire du règne de Sévère, qui en fut l'auteur. Je me contenterai donc de marquer ici en peu de mots que Didius dans le péril ne montra que foiblesse, timidité et irrésolution perpétuelle ; et qu'enfin, abandonné des prétoriens, que Sévère avoit su gagner, il fut déposé et condamné à mort par le sénat. L'arrêt fut exécuté par un tribun et quelques soldats envoyés pour tuer Didius dans le palais même où il se tenoit caché. Ce lâche et infortuné vieillard, qui avoit acheté si cher une fin si tragique, à la vue du tribun se répandit en plaintes, répétant plusieurs fois d'un ton lamentable : « Quel crime ai-je commis? à qui ai-je ôté la vie? » Ses vaines

[1] Πᾶν γὰρ τὸ ἔξωθεν τοῦ εἰκότος, κἂν χαρίζεσθαί τισι δοκῇ, δολερὸν τοῖς νοῦν ἔχουσι νομίζεται.

doléances ne furent point écoutées : les soldats le massacrèrent, et son corps, avec la permission de Sévère, fut remis à sa femme et à sa fille, qui l'inhumèrent dans le tombeau de son bisaïeul. Il périt âgé de cinquante-six ans, ou, selon Dion, soixante, n'ayant régné que soixante-six jours. Ainsi sa mort tombe au premier ou au second du mois de juin.

Quelque funeste qu'ait été cette mort, on ne peut pas dire qu'elle ne fût pas méritée. L'exemple unique de l'enchère scandaleuse qui lui servit de voie pour parvenir à l'empire, l'insolence des soldats, nourris non-seulement par l'impunité, mais par la récompense, voilà des crimes qui noirciront à jamais la mémoire de Didius. Et il ne se rachète par aucun endroit, n'ayant eu aucune qualité personnelle qui soit capable de lui attirer de l'estime.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

FASTES

DU RÈGNE DE SÉVÈRE.

Q. SOSIUS FALCO. An. R. 944.
C. JULIUS ERUCIUS CLARUS. De J. C. 193.

Pescennius Niger est proclamé empereur à Antioche, et reconnu dans tout l'Orient.

Sévère, proclamé empereur en Illyrie sur la fin d'avril, ou au commencement de mai, marche aussitôt vers Rome.

Didius tué le 2 juin. Sévère reconnu dans Rome.

Il casse les prétoriens, et fait son entrée dans Rome.

Funérailles solennelles et apothéose de Pertinax.

Nouveaux prétoriens, dont le nombre devint quadruple de celui des anciens.

Avant que de partir pour aller faire la guerre à Niger, il s'accommode avec Albin, commandant de la Grande-Bretagne, qu'il craignoit d'avoir pour rival, et il lui donne le titre de César.

Premier acte d'hostilité entre Niger et Sévère près de Périnthe dans la Thrace. Niger est déclaré par le sénat ennemi public.

L. SEPTIMIUS SÉVÉRUS AUGUSTUS. II. An. R. 945.
D. CLODIUS ALBINUS CÆSAR. II. De J. C. 194.

Combat près de Cyzique, où Emilien, général de Niger, est défait.

Commencement du siége de Byzance.

Seconde bataille, entre Nicée et Cius, où Niger, commandant ses troupes en personne, est vaincu par Candide, général de Sévère.

Il s'enfuit en Syrie et fortifie le passage du mont Taurus, qui arrête pendant un temps l'armée victorieuse.

Après avoir enfin forcé ce passage, l'armée de Sévère entre en Cilicie. Troisième et dernière bataille près d'Issus, où Niger est vaincu sans ressource.

Il veut s'enfuir au-delà de l'Euphrate. Il est pris et tué.

Rapines et cruautés exercées par Sévère sur le parti vaincu.

An. R. 946. De J. C. 195.

SCAPULA TERTULLUS.
TINEÏUS CLÉMENS.

Expédition de Sévère dans la Mésopotamie et les pays voisins. La possession de Nisibe assurée aux Romains.

An. R. 947. De J. C. 196.

CN. DOMITIUS DEXTER. II.
L. VALÉRIUS MESSALA THRASÉA PRISCUS.

Prise de Byzance après un siége de trois ans.

Rupture entre Sévère et Albin, qui se fait proclamer Auguste.

Albin passe dans les Gaules.

Sévère, revenu d'Orient, et arrivé à Viminacium sur le Danube, déclare César Bassianus son fils aîné, et lui fait prendre les noms de *Marc-Aurèle-Antonin*. Nous le nommons Caracalla.

An. R. 948. De J. C. 197.

.... LATÉRANUS.
.... RUFINUS.

Bataille entre Sévère et Albin, près de Lyon, le 19 février. Sévère demeure victorieux. Albin se tue lui-même, ou se fait tuer par un de ses esclaves.

Sévère se montre plus cruel encore après cette victoire qu'il n'avoit fait après avoir vaincu Niger.

Ses emportemens contre le sénat, dont plusieurs membres avoient paru pencher pour Albin. Il met Commode au rang des dieux; se dit son frère et fils de Marc-Aurèle. Vingt-neuf, ou même quarante-un sénateurs mis à mort.

Il retourne en Orient pour faire la guerre aux Parthes.

TI. SATURNINUS. AN. R. 949.
C. GALLUS. DE J. C. 198.

Il entre sur les terres des Parthes, et prend Babylone, Séleucie, et Ctésiphon.

Il déclare Caracalla Auguste, et Géta son second fils César, lui faisant prendre aussi le nom d'*Antonin.*

Guerre de peu d'importance contre les Juifs.

Vers ce même temps Lupus achète la paix des Méates dans la Grande-Bretagne.

P. CORNÉLIUS ANULLINUS. II. AN. R. 950.
M. AUFIDIUS FRONTO. DE J. C. 199.

La ville d'Atra, deux fois assiégée inutilement par Sévère.

TI. CLAUDIUS SÉVÉRUS. II. AN. R. 951.
C. AUFIDIUS VICTORINUS. DE J. C. 200.

Nouvelles cruautés de Sévère, même contre les siens. Mort de Crispus et de Lætus.

L. ANNIUS FABIANUS. AN. R. 952.
M. NONIUS MUCIANUS. DE J. C. 201.

Sévère donne la robe virile à Caracalla son fils aîné, et le désigne consul avec lui.

An. R. 953. De J.C. 202.

L. SEPTIMIUS SÉV. III. } AUG.
M. AURÉLIUS ANT. }

Edit de persécution contre l'Eglise.

Sévère passe en Egypte, et visite tout le pays.

An. R. 954. De J.C. 203.

SEPTIMIUS GÉTA.
FULVIUS PLAUTIANUS. II.

Le premier de ces deux consuls étoit le frère de Sévère, et l'autre son ministre.

Sévère revient à Rome; et il y célèbre, par des jeux et des spectacles magnifiques, ses victoires, son retour et la dixième année de son règne.

Il donne la robe virile à son second fils Géta César.

Il fait épouser à son fils aîné Plautilla, fille de Plautien.

An. R. 955. De J.C. 204.

L. FABIUS SEPTIMIUS CILO. II.
. . . . LIBO.

Eruption du Vésuve.

Disgrâce et mort de Plautien. Son fils et sa fille exilés à Lipari.

Jeux séculaires.

An. R. 956. De J.C. 205.

M. ANTONINUS AUGUSTUS. II.
P. SEPTIMIUS GÉTA CÆSAR.

Consulat des deux frères. Leur implacable inimitié.

An. R. 957. De J.C. 206.

NUMMIUS ALBINUS.
FULVIUS ÆMILIANUS.

Condamnation et mort de plusieurs sénateurs.

An. R. 958. De J.C. 207.

. . . . . APER.
. . . . . MAXIMUS.

Mouvemens des Calédoniens et des Méates dans la Grande-Bretagne. Sévère prend la résolution de se transporter sur les lieux.

Bulla Félix, voleur renommé, est pris.

M. ANTONINUS AUGUSTUS. III. | An. R. 959.
P. SEPTIMIUS GÉTA CÆSAR. II. | De J.C. 208.

Sévère passe dans la Grande-Bretagne avec ses deux fils.

Géta est déclaré Auguste.

. . . . POMPEÏANUS. | An. R. 960.
AVITUS. | De J.C. 209.

Expédition de Sévère dans le Nord de la Grande-Bretagne. Il accorde la paix aux barbares.

MAN. ACILIUS FAUSTINUS. | An. R. 961.
TRIARIUS RUFINUS. | De J.C. 210.

Mur de Sévère entre les golfes de Clyd et de Forth.

Caracalla entreprend de tuer son père.

GENTIANUS. | An. R. 962.
BASSUS. | De J.C. 211.

Maladie de Sévère.

Les barbares reprennent les armes.

Sévère meurt à Yorck le 4 février.

Ses fils célèbrent sur le lieu ses funérailles, et portent à Rome l'urne qui contenoit ses cendres.

SEVÈRE.

§. I.

Renouvellement des guerres civiles dans l'empire. Pescennius Niger appelé à l'empire par les cris du peuple. Ses commencemens. Sa fermeté à maintenir la discipline militaire. Incertitude sur ce qui regarde ses mœurs. Ses vues de réforme par rapport au gouvernement. Il se fait proclamer empereur par ses troupes. Il est reconnu dans tout l'Orient. Il s'endort dans une fausse sécurité. Commencemens de Sévère. Il se fait proclamer empereur par les légions d'Illyrie qu'il commandoit. Il se prépare à marcher vers Rome. Son discours aux soldats. Il part, et est reçu sans résistance dans l'Italie. Inutiles et misérables efforts de Didius pour se maintenir. Sévère engage les prétoriens à abandonner Didius. Mort de Didius. Le sénat reconnoît Sévère pour empereur. Tout Rome craint Sévère. Députation de cent sénateurs qui vont le trouver à Interamna. Il casse les prétoriens. Il fait son entrée dans Rome. Il vient au sénat, et fait de belles promesses qu'il n'exécuta point. Il honore la mémoire de Pertinax, et lui fait célébrer une pompe funèbre. Sévère s'occupe de divers soins utiles pendant le séjour qu'il fait à Rome. Nouveaux prétoriens. Sévère songe à s'assurer du côté d'Albin. Commencemens d'Albin. Sévère le décore du titre de César. *Il se prépare à attaquer Niger. Il part de Rome sans avoir notifié son dessein au sénat et au peuple. Motif de ce silence. Mouvemens passagers de sédition dans son armée. Niger passe en Europe. Ses forces. Combat sous Pé-*

rinthe, premier acte d'hostilité. Niger déclaré ennemi public. Négociation peu sincère et inutile. Bataille de Cyzique, où Émilien, lieutenant de Niger, est vaincu. Siége de Byzance par Sévère. Bataille de Nicée, où Niger est vaincu. Le passage du mont Taurus, fortifié par Niger, arrête d'abord les troupes de Sévère. Un orage affreux en renverse les fortifications. Troisième et dernière bataille près d'Issus. Défaite et mort de Niger. Quel jugement l'on doit porter du mérite de Niger. Rigueurs exercées par Sévère après la victoire. Prise de Byzance après un siége de trois ans. Rigueurs exercées par Sevère sur les Byzantins. Guerre de Sévère contre divers peuples de l'Orient. Un brigand, nommé Claude, se joue impunément de Sévère. Armée de Scythes détournée par un orage affreux de faire la guerre aux Romains.

Nous venons de voir trois princes tués dans l'espace de cinq mois. Ici s'ouvre une nouvelle scène, plus tragique encore et plus sanglante. Les guerres civiles, calmées depuis la victoire de Vespasien, ou qui du moins ne s'étoient fait sentir que par quelques nuages légers, aussitôt disparus que formés, se ranimèrent avec fureur dans les temps dont j'ai à parler; et aux massacres des princes elles joignirent les carnages des batailles.

Ces malheurs étoient la suite inévitable de la licence que s'arrogeoient les troupes de disposer de l'empire à leur volonté. Les prétoriens n'y avoient pas plus de droit que les armées des provinces; et dans le dernier choix ils avoient poussé l'abus à un tel excès d'insolence, qu'il n'étoit pas possible que les chefs des légions, et les légions elles-mêmes se laissassent donner des maîtres par de si indignes électeurs.

J'ai dit que, dans le moment même où Didius se mettoit en possession de l'empire qu'il avoit acheté, le peuple, *Dio, l. LXXIII, Spart. Did. 4, et Nig. 2, 3.*

outré de colère, invoqua à cris redoublés Pescennius
Niger, actuellement gouverneur de Syrie, et l'invita à
laver l'opprobre du nom romain, en se plaçant lui-
même sur le trône des Césars, dont un vil marchand
s'étoit honteusement emparé. Niger méritoit à bien des
égards l'estime que le peuple lui témoignoit avec tant
Spart. Nig. 1. d'éclat. Il ne dut point son élévation à sa naissance, qui
étoit honnête, mais médiocre. Sorti d'une famille de
chevaliers romains, né probablement à Aquinum, où
son grand'père exerça l'emploi d'intendant des Césars,
après avoir pris dans sa jeunesse quelque teinture des
lettres, se sentant plus de courage et d'ambition que de
fortune, il se jeta dans le service, et il se conduisit, dans
les différens degrés de la milice par lesquels il passa, de
manière à s'attirer les éloges de Marc-Aurèle. Sous
Dio, l. LXXII, *p.* 820. Commode, il se signala dans une guerre contre les bar-
Spart. Nig. 3. bares voisins du Danube. Il fut aussi employé dans la
guerre des déserteurs qui avoient inondé les Gaules; et
il y réussit si bien, que Sévère, alors gouverneur de la
Lyonnoise, lui rendit auprès de l'empereur le plus glo-
rieux témoignage, l'appelant un homme nécessaire à la
4. république. Il parvint au consulat par une voie bien
honorable, c'est-à-dire, sur la recommandation des offi-
ciers qui servoient sous ses ordres; et Commode, à qui
cette épreuve d'estime et d'affection donnée par des gens
de guerre à leur général faisoit ombrage, n'osa néan-
moins s'y refuser. Niger fut consul la même année que
1. Sévère, et il eut rang avec lui. Enfin il obtint le gouver-
nement de Syrie, et il fut redevable de cette place, l'une
des plus importantes de l'état, au crédit de Narcisse, ce
même athlète qui peu de temps après étrangla Com-
mode. C'étoient de pareilles protections qui disposoient
de toutes les faveurs.

et 10. Entre ses qualités militaires, on a loué surtout sa
fermeté à maintenir la discipline, que Sévère lui-même,
son ennemi cruel et son vainqueur, citoit pour modèle

à ceux à qui il donnoit le commandement des troupes. Jamais un soldat de Niger n'exigea d'un sujet de l'empire ni bois, ni huile, ni corvée ; ou si quelques-uns violèrent en ce point les défenses de leur général, ils en furent sévèrement punis. Ainsi il ordonna que l'on tranchât la tête à dix soldats qui avoient mangé une poule volée par l'un d'eux ; et ayant été arrêté par les murmures de l'armée, qui se porta presqu'à une sédition, il voulut du moins que les coupables rendissent chacun dix poules pour celle qui avoit été enlevée ; et de plus il les condamna à ne point faire de feu de toute la campagne, à ne manger rien de chaud, et à se contenter d'eau et de nourritures froides, et il leur donna des surveillans qui les obligeassent à observer la loi qu'il leur imposoit.

Il se montroit ennemi déclaré de tout ce qui ressentoit le luxe et la mollesse dans une armée. Ayant remarqué des soldats qui, pendant qu'on étoit en marche pour aller à l'ennemi, buvoient dans une tasse d'argent, il interdit l'usage de toute pièce d'argenterie dans le camp, disant que la vaisselle de bois devoit suffire, et qu'il ne falloit pas que les barbares, s'ils venoient à s'emparer des bagages, pussent tirer vanité d'une argenterie conquise sur les Romains. Il ne souffroit point de boulangers dans l'armée durant les expéditions, et il réduisoit au biscuit et les soldats et les officiers. Il proscrivit pareillement le vin, voulant qu'on se contentât de vinaigre mêlé avec de l'eau, suivant l'ancien usage.

On peut juger qu'une telle réforme déplaisoit beaucoup aux troupes : mais Niger tint ferme, et des soldats 8.
qui gardoient les frontières de l'Egypte lui ayant demandé du vin, « Que dites-vous ? (leur répondit-il) « vous avez le Nil, et le vin vous est nécessaire ! » Dans une autre occasion, des troupes qui avoient été battues par les Sarrasins, prétendirent s'excuser sur l'épuisement de leurs forces. « Nous n'avons point de vin

« (crièrent-elles avec insolence), nous ne pouvons pas « combattre. » Niger leur imposa silence par cette grave réprimande : « Rougissez de votre mollesse (leur dit-il); « vos vainqueurs ne boivent que de l'eau. » Les Sarrasins, par disette et par rusticité, observoient alors l'abstinence du vin, dont leur faux prophète leur a fait long-temps après un point de religion.

Si Niger fut un général sévère à l'égard des soldats, il se rendit d'un autre côté leur protecteur contre l'injustice. Les soldats romains étoient en quelque façon tributaires de ceux qui les commandoient, et l'usage s'étoit introduit qu'ils payassent certains droits préten-
3. dus qui dégénéroient en vexations. Il supprima ces exactions dans les armées dont il eut le commandement; il défendit aux officiers de rien recevoir de leurs soldats, et il en fit lapider deux qui s'étoient rendus coupables de cette sorte de concussion contre sa défense. Il avoit souvent dans la bouche à ce sujet un fort beau mot, cité dans une lettre de Sévère. Il disoit[1] qu'un officier doit se faire craindre et respecter de ses soldats, et qu'il ne peut y réussir, s'il n'est sans tache et sans reproche en ce qui regarde l'intérêt.

3 et 11. Il montroit l'exemple, et jamais il ne souffrit que les soldats lui payassent aucune de ces redevances abusives qu'il interdisoit aux autres. En général, il ne prescrivoit rien à ceux qui lui obéissoient qu'il ne pratiquât lui-même. Quand il étoit en campagne, il faisoit dresser sa table, frugalement servie, à l'entrée de sa tente en dehors, sans chercher aucun abri, ni contre le soleil, ni contre la pluie. Dans les marches, où le soldat romain, comme tout le monde sait, étoit extrêmement chargé, portant non-seulement le poids de ses armes, mais des provisions pour plusieurs jours, Niger avoit l'attention de charger encore plus ses esclaves, afin de

[1] *Scias id de Nigro, militem timere non posse, nisi integri fuerint tribuni et duces militum.* Spart. Nig. 3.

consoler les troupes, et de ne leur pas donner lieu de se
plaindre que leur condition fût pire que celle des der-
niers des hommes. En tout il se traitoit comme soldat,
et il ne craignoit pas de protester avec serment en
pleine assemblée que jamais il ne s'étoit distingué en
rien de ceux qui occupoient le plus bas rang de la milice;
et que, tant qu'il seroit à la tête des armées, il tiendroit
constamment la même conduite. Ce fut un vrai guerrier.
Marius, Camille, Coriolan, Annibal, faisoient l'objet
perpétuel de son admiration et de ses entretiens. Les
Scipions ne le satisfaisoient pas, parce qu'ayant mêlé 11.
l'aménité et les grâces aux vertus militaires, ils ne pou-
voient plaire à un homme livré de toutes les puissances
de son âme au métier des armes.

La qualité de ses mœurs est un problème. Spartien se
contredit sur cet article. Dans un endroit il assure que 1.
Niger donnoit pleine licence à toutes ses passions; et
dans un autre il le représente comme un modèle de 6.
chasteté, à qui, du consentement public, fut déféré
l'honneur de présider à des mystères réservés par la loi
et par l'usage à ceux dont la vie ne connoissoit aucune
souillure. Je compte pour rien le témoignage d'un en- 5.
nemi tel que Sévére, qui accusoit Niger de corruption
dans ses mœurs. Il lui reprochoit aussi la fourberie et
l'ambition, lui qui étoit le plus fourbe et le plus ambi-
tieux des hommes.

Il paroît que Niger se piquoit d'avoir des vues par 7.
rapport au gouvernement, et il étoit assez autorisé pour
oser donner des conseils en ce genre, non-seulement
à Marc-Aurèle, prince aussi bon qu'il étoit sage, mais
au brutal et sanguinaire Commode.

La pensée qu'il avoit sur les commandemens, soit militaires, soit civils dans les provinces, dont il vouloit que la durée fût étendue jusqu'à cinq ans, a deux faces. Il alléguoit, pour l'appuyer, le tort que faisoit manifestement aux provinces le fréquent changement de gou-

verneurs et de magistrats; et il disoit que ceux à qui l'on confioit l'autorité se voyoient obligés de la quitter avant que d'avoir appris à en faire usage. Ces raisons ont de la force. Mais dans un état aussi chancelant que l'empire romain, où la première place étoit proposée comme un prix au plus audacieux, les commandemens de longue durée pouvoient aisément devenir dangereux pour le prince.

Ses autres plans, rapportés par Spartien, sont incontestablement judicieux et bien entendus. Il souhaitoit que l'on ne confiât point les emplois importans à des hommes qui fussent tout neufs [a] et sans expérience; que les magistrats suprêmes dans chaque province fussent tirés du nombre de ceux qui y avoient servi comme assesseurs; que personne ne fût assesseur dans la province dont il étoit natif; et qu'au contraire dans Rome, à cause de l'éminente dignité de la capitale, l'administration de l'autorité publique ne fût donnée qu'à des Romains d'origine. Enfin il assigna des gages aux conseillers qui composoient les tribunaux, au lieu de les laisser à la charge des proconsuls ou gouverneurs, se fondant sur cette belle maxime, qu'un juge ne doit ni donner ni recevoir.

Tel étoit Niger, et l'on voit par ce précis de son caractère et de sa conduite que le peuple et le sénat avoient raison de l'estimer et de le désirer pour empereur.

Herod. l. II. Il se prêta à un vœu si flatteur, et ayant sondé les principaux officiers, et même plusieurs soldats de son armée, qu'il trouva favorablement disposés; sachant d'ailleurs qu'il étoit aimé des peuples de Syrie, pour qui ce général, si sévère à l'égard des troupes, n'avoit

[a] C'est ainsi que je traduis le mot *novi*, employé par l'auteur original. Niger auroit eu mauvaise grâce à prétendre exclure des emplois les hommes nouveaux, lui dont la naissance étoit médiocre. Il ne paroît pas non plus que le mot *novi* tout seul puisse signifier les nouveaux citoyens.

montré que de l'indulgence et de la douceur, il convoqua une assemblée de ses légions près d'Antioche, pour leur proposer, ou plutôt pour consommer tout d'un coup par leur promptes acclamations cette grande affaire. Là, monté sur son tribunal, il représenta aux soldats l'état déplorable de l'empire indignement mis à prix, et acheté par un homme sans mérite et sans talens; la douleur amère du peuple romain qui appeloit à grands cris un vengeur, et qui désignoit nommément leur chef comme sa ressource et son espérance. Après quoi il ajouta : « Je vous propose une grande entreprise. « Mais s'il faut convenir qu'il y auroit de l'audace et de « la témérité à la tenter sans motif et sans cause, d'un « autre côté il n'est pas moins certain que de nous refu-« ser aux prières de ceux qui nous implorent, ce seroit « lâcheté et trahison. Il m'a donc paru nécessaire de « vous consulter, et de savoir votre sentiment sur ce « qu'il convient de faire en pareille circonstance. Je me « déciderai par votre avis, et vous partagerez ma for-« tune. Car si le succès nous favorise, vous jouirez en « commun avec moi du bonheur et de la gloire qui en « résulteront. »

A ce discours de Niger, les soldats et la multitude des citoyens d'Antioche, qui s'étoient mêlés parmi eux, répondirent par mille acclamations. Tous le saluèrent sur-le-champ empereur et Auguste, et le revêtirent de la pourpre et des autres ornemens de la dignité impériale, en la manière dont le permettoit une élection subite, et qui n'avoit été précédée d'aucuns préparatifs. Le nouvel empereur alla en pompe rendre ses actions de grâces aux dieux dans les principaux temples de la ville; et il fut reconduit avec le même cortége à sa maison, que l'on décora de branches de laurier, de couronnes civiques, et de tout l'appareil extérieur qui annonçoit et faisoit respecter la demeure des Césars.

Cet heureux commencement eut d'abord les suites les

plus brillantes. Toutes les provinces de l'Asie mineure jusqu'à la mer Egée approuvèrent le choix des légions de Syrie. Les princes et les satrapes au-delà de l'Euphrate et du Tigre félicitèrent Niger, et lui offrirent leurs secours. Des deux parts se rendoient à Antioche de continuelles ambassades des rois et des peuples qui venoient faire hommage à leur protecteur et à leur maître. Niger reçut les respects, mais il refusa les secours étrangers, se comptant solidement établi, et ne doutant point qu'il ne fût bientôt reconnu de tout l'empire sans avoir besoin de tirer l'épée.

Cette sécurité fut la cause de sa ruine. Il auroit dû assembler sur-le-champ toutes ses forces, entrer en marche, aller à Rome, et mettre le sénat et le peuple en liberté de déployer leurs sentimens à son égard, et de consolider par une délibération solennelle et authentique ce que l'inclination secrète des uns, les mouvemens tumultueux des autres avoient seulement ébauché. Au lieu d'user de cette diligence, absolument nécessaire dans le cas où il se trouvoit, Niger, par une faute inexcusable dans un chef de parti que l'on représente d'ailleurs comme homme de tête et d'expérience, s'endormit dans l'inaction, et s'amusa à célébrer des jeux et des fêtes avec les habitans d'Antioche, qui étoient fous de spectacles et de divertissemens. Nous en serions moins surpris, si nous nous en tenions au jugement de Dion, qui traite Niger d'esprit peu élevé et peu solide, que la prospérité enivra, en sorte qu'il se laissoit donner le nom de *nouvel Alexandre*, et se vantoit de porter son droit à la pointe de son épée. Mais j'ai déjà observé que Dion n'est point un écrivain sur l'impartialité duquel on puisse compter. Quoi qu'il en soit, par cette négligence Niger donna moyen à un rival actif et vigilant de le prévenir, et ensuite de le détruire. Ce rival étoit Sévère, que je dois maintenant faire connoître.

Dio ap. Val.

L. Septimius Sévérus, que nous appellerons simple-

Spart. Sev. 1-4.

ment Sévère, naquit dans la ville de Leptis en Afrique, le onze avril de l'année de Rome 897, de J. C. 146. Son père se nommoit M. Septimius Géta, et étoit d'une famille de chevaliers romains : ses deux oncles paternels, M. Agrippa et Septimius Sévérus furent consuls. Sévère fut élevé avec soin, et il acquit une grande connoissance des lettres latines et grecques. A l'âge de dix-huit ans, il fit preuve de ses progrès dans les études par des déclamations publiques. Mais bientôt d'autres soins l'occupèrent, et les lettres furent sacrifiées à l'ambition et à l'amour du plaisir. Il vint à Rome sous l'empire de Marc-Aurèle, qui le fit d'abord avocat du fisc, et ensuite sénateur. Sa jeunesse fut licencieuse, et même remplie de crimes. On intenta contre lui une accusation d'adultère, dont il se tira plus heureusement sans doute qu'il ne méritoit; et il fut redevable du bon succès de son affaire au président du tribunal, Didius Julianus, qu'il priva dans la suite de l'empire et de la vie. *Aurel. Vict. Spart.*

Il obtint successivement du même empereur Marc-Aurèle les charges de questeur, de tribun du peuple et de préteur; et il s'en montra digne par une grande activité, et par une attention exacte à tous ses devoirs. Il fut lieutenant du proconsul d'Afrique après sa questure, et dans cet emploi il parut bien jaloux de son rang: car un de ses compatriotes, homme du peuple, l'ayant rencontré précédé de ses licteurs, et étant venu l'embrasser comme un ancien camarade, Sévère le fit battre de verges, et ordonna au crieur public de lui reprocher son audace en ces termes: « Souvenez-vous [1] de la modestie « qui convient à ce que vous êtes, et n'ayez pas la té- « mérité d'embrasser un lieutenant du peuple romain. »

Après sa préture il fut envoyé en Espagne, et ensuite établi commandant d'une légion. Il quitta cet emploi pour aller à Athènes, afin, dit l'historien, de s'y perfectionner dans les lettres, de visiter les antiquités dont

[1] *Legatum populi romani homo plebeius temerè amplecti noli.*

cette ville étoit remplie, et de se faire initier aux mystères de Cérès. Ce voyage pourroit bien cacher une disgrâce, dans laquelle Sévère aura été enveloppé sous Commode avec tous ceux qui avoient eu part à l'estime de Marc-Aurèle. Dans le séjour qu'il fit à Athènes, il éprouva ce qui arrive à ceux qui sont mal en cour: il fut négligé, et reçut même quelques injures des Athéniens. Il sut bien s'en venger, lorsqu'il se vit empereur, en diminuant leurs priviléges; trait remarquable de son caractère vindicatif et dangereux.

Comme il avoit beaucoup de ruse et d'intrigue, il vint à bout de reprendre faveur. Il étoit gouverneur de la Lyonnoise pendant la guerre des déserteurs; et l'on dit même que dans cette place il se fit aimer des peuples confiés à ses soins. Il s'éleva ensuite au consulat, et parvint, par le crédit du préfet du prétoire Lætus, à l'un des plus beaux commandemens de l'empire. Il fut mis à la tête des légions qui gardoient contre les barbares la rive du Danube en Pannonie; et telle étoit sa position lorsque arrivèrent la mort de Commode et les révolutions qui la suivirent.

Il reconnut Pertinax. Mais lorsqu'il vit l'empire déshonoré par le honteux marché de Didius Julianus, et l'indignation publique allumée en conséquence, il crut que le moment étoit venu de satisfaire l'ambition qu'il avoit toujours nourrie dans son cœur: car de tout temps il avoit aspiré au trône; et les écrits des historiens sont remplis des prétendus présages de son élévation future, c'est-à-dire des preuves de ses désirs et de ses espérances. Je me contenterai d'en rapporter un seul trait. Sévère, étant devenu veuf de Marcia, qu'il avoit épousée en premières noces, alla chercher une femme jusque dans la Syrie, et il épousa la célèbre Julie, par la raison que l'horoscope de cette dame lui promettoit, disoit-on, le rang suprême.

Dio, l. LXXIV. Herod. l. II. Spart. Sev. 1 et 3.

Herod. l. II.

Sévère, voyant donc arrivée l'occasion qu'il attendoit

depuis si long-temps, résolut de ne la pas laisser échapper. Il avoit tout ce qui est nécessaire pour mener à fin une grande entreprise : audacieux et rusé tout ensemble, endurci à la fatigue, et supportant sans peine le froid, la faim, et les plus rudes travaux ; ajoutez un coup-d'œil perçant, et, pour exécuter ce qu'il avoit conçu, une activité que l'on peut comparer presqu'à celle de César.

Dans le fait dont il s'agit il saisit tout d'un coup la face la plus avantageuse par laquelle il pouvoit se présenter. La mémoire de Pertinax étoit partout respectée et chérie, et singulièrement parmi les légions d'Illyrie, au milieu desquelles il s'étoit signalé sous le règne de Marc-Aurèle par de glorieux exploits, et par toutes toutes sortes de vertus guerrières et morales. Sévère, qui commandoit actuellement ces mêmes légions, comprit que la plus favorable entrée qu'il pût se ménager auprès d'elles, c'étoit de témoigner un grand désir de venger la mort de Pertinax, qui avoit excité dans leurs esprits l'indignation et l'horreur. Ce fut suivant ce plan qu'il parla aux premiers officiers, sans témoigner en aucune façon qu'il pensât à s'élever à l'empire. Ceux-ci, gagnés, communiquèrent les mêmes impressions à leurs subalternes et aux soldats. Tous entrèrent avec joie dans un si beau dessein, et ils tirèrent aisément la conséquence que, pour mettre leur chef en état de venger Pertinax, il falloit le faire empereur.

Les hommes de ce climat, dit l'historien, sont aussi épais d'esprit que de corps, grands de taille, robustes, excellens pour combattre, mais peu capables de démêler les ruses et les artifices. Sévère au contraire étoit le plus fin et le plus délié des mortels, insinuant, beau parleur, et ayant dans la bouche souvent tout le contraire de ce qu'il pensoit au fond de l'âme, ne ménageant ni les promesses ni les sermens, sauf à les tenir ou à les violer, selon que son intérêt le demanderoit. Il n'avoit pas besoin de toute son habileté pour amener à son but les

légions et les peuples d'Illyrie. Leur empressement fut extrême à proclamer empereur le vengeur de Pertinax; et Sévère, pour les mieux persuader de la sincérité de ses intentions, prit le nom de celui qu'il s'engageoit à venger. Il savoit que ce nom lui seroit une aussi favorable recommandation dans Rome qu'auprès de son armée. Ce fut à Carnunte [a], ou à Sabaria, qu'il fut déclaré empereur, sur la fin d'avril, ou au commencement de mai. Les gouverneurs et les troupes des provinces voisines jusqu'au Rhin suivirent l'exemple de l'Illyrie. Sévère leur avoit dépêché des courriers et des négociateurs pour se les concilier; mais son plus puissant appui fut la diligence de sa marche et la rapidité de ses succès.

Spart. 5. *Vict. Epit.*

Herod.

Car dès qu'il se vit élu, il prit la résolution de partir sur-le-champ pour aller à la tête de son armée se faire reconnoître dans Rome; et, ayant assemblé les soldats, il leur parla en ces termes: « L'indignation qui vous « anime contre l'attentat commis dans Rome par d'in« dignes soldats qui n'en méritent pas le nom est la « preuve de votre fidélité pour vos empereurs, et de « votre religieux respect pour le serment que vous leur « prêtez. J'ai toujours fait profession des mêmes senti« mens. Vous le savez, attaché et soumis aux chefs de « l'empire, je n'avois jamais pensé à l'élévation où vous « m'avez placé par vos suffrages; et maintenant je n'ai « point de plus ardent désir que celui d'achever promp« tement une vengeance aussi légitime qu'elle vous sera « agréable.

« L'honneur de l'empire est pour nous un nouvel « aiguillon. Il ne nous est pas permis de le laisser sous « l'opprobre dont il est actuellement couvert. Autrefois « gouverné par de grands et sages princes, la majesté en « étoit respectée dans tout l'univers. Sous Commode

[a] Carnunte et Sabaria sont des villes de la Pannonie. La dernière a été la patrie de S. Martin.

« même, la noblesse du prince et la mémoire de son « père, amortissoient l'impression des fautes que la « jeunesse lui faisoit commettre; nous avions plus de « compassion pour lui que de haine, et nous aimions à « nous en prendre à ses ministres, et aux mauvais « conseils, de tout ce que nous blâmions dans sa con- « duite. Des mains de Commode l'empire a passé en « celles d'un vieillard vénérable, dont la vertu et les « hauts faits sont intimement gravés dans vos cœurs. Et « c'est un tel prince que les prétoriens n'ont pu souffrir, « et dont ils ont eu hâte de se défaire par un meurtre « digne des plus grands supplices.

« Celui qui a été assez insensé pour acheter cette place « sublime ne sera pas assurément capable de vous ré- « sister, homme sans autre mérite que celui de son ar- « gent, haï du peuple, et n'ayant pour toute défense que « des soldats liés avec lui par le crime, énervés par les « délices de la ville, et que vous surpassez également en « nombre et en valeur.

« Marchons donc avec confiance : allons délivrer « Rome du joug honteux qui la dégrade; et maîtres une « fois de la capitale et du sanctuaire de l'empire, nous « entraînerons sans peine tout le reste de l'univers. »

Ce discours fut reçu avec de grands applaudissemens. Les soldats donnant à leur chef les noms d'*Auguste* et de *Pertinax*, se déclarèrent disposés à le suivre. Sévère ne laissa pas refroidir leur bonne volonté, et il fit sur-le-champ les préparatifs du départ. Après avoir distribué des vivres et des provisions pour plusieurs jours, il mit son armée en mouvement, marchant lui-même à la tête, et se faisant accompagner d'une garde fidèle de six cents hommes d'élite, qui ne le perdoient point de vue, et qui ne quittèrent la cuirasse que lors-qu'ils furent arrivés à Rome. Sa diligence et son activité se seroit reproché un moment perdu. Il ne séjour-noit nulle part; à peine accordoit-il aux troupes quel-

Dio, l. LXXIII. *Herod l.* II. *Spart. Did.* 5-8, *et Sev.* 5.

ques haltes, quelques intervalles d'un repos absolument indispensable; et elles supportoient avec joie toutes les fatigues, parce qu'il leur en donnoit l'exemple. Il ne se distinguoit en rien du commun des soldats; il mettoit la main le premier à tout ce qu'il y avoit de plus pénible; sa tente étoit simple et sans ornemens, sa table servie des mets les plus vulgaires. Le soldat ainsi gouverné est capable de tout. Sévère eut bientôt traversé la Pannonie et franchi les Alpes; et, prévenant la renommée, il parut en Italie avant que l'on y eût reçu la nouvelle de sa marche.

L'Italie étoit alors un pays tout ouvert. Depuis qu'Auguste avoit changé la constitution de l'état, toutes les forces de l'empire étoient distribuées dans les provinces frontières; et l'Italie au centre, jouissant d'un plein repos et d'une continuelle tranquillité, avoit désappris la guerre et le métier des armes. Sévère, en y entrant, n'y trouva donc aucune résistance. La terreur saisit et les villes et les peuples; et d'ailleurs la couleur qu'il avoit su donner à son entreprise lui gagnoit les cœurs; on étoit charmé de voir arriver celui qui devoit venger Pertinax. Ainsi il fut reçu partout avec joie, et les habitans des villes sortoient couronnés de fleurs pour lui en apporter les clefs. Ravenne en particulier lui ouvrit ses portes, et le mit en possession de la flotte que l'on entretenoit dans son port.

Didius, à qui la révolte de Niger avoit causé beaucoup d'effroi, fut encore plus alarmé lorsqu'il apprit la proclamation de Sévère, de qui il ne se défioit pas. Il prévit même tout d'un coup l'événement, si nous en croyons Spartien; et il dit qu'il ne seroit donné ni à lui ni à Niger de régner long-temps; que le vainqueur seroit Sévère, qui mériteroit bien mieux que ni l'un ni l'autre la haine du sénat et de tous les ordres de l'empire. Cependant, résolu de se défendre jusqu'à l'extrémité, il se fortifia d'abord de l'autorité du sénat, dont

Spart. Nig. 3.

il étoit le maître, et il fit déclarer, par délibération de cette compagnie, Sévère ennemi public. Par le même arrêt on prescrivit aux soldats qui le suivoient un terme au-delà duquel, s'ils restoient dans ce parti, ils seroient traités en ennemis. Pour les déterminer à abandonner un chef rebelle, et à reconnoître l'empereur qui avoit pour lui les souffrages du sénat, on leur envoya une députation solennelle toute composée de personnages consulaires. On nomma un successeur à Sévère, comme s'il eût été aussi aisé de le dépouiller du commandement que de l'en déclarer déchu. Enfin, outre ces démarches publiques, Didius tenta la voie de l'assassinat, et il fit partir furtivement pour tuer son rival un centurion nommé *Aquilius*, qui avoit déjà fait ses preuves par le meurtre de plusieurs sénateurs.

Il n'avoit point d'autres troupes à ses ordres que les prétoriens, et peut-être les cohortes de la ville, dont pourtant les historiens ne font ici aucune mention, apparemment parce qu'elles suivoient les impressions des prétoriens, supérieurs en nombre et par la dignité de leur corps. On doit y joindre encore les soldats de la flotte de Misène, qui, n'étant point accoutumés à combattre sur terre, ne pourroient pas rendre de grands services. Il n'étoit donc guère possible à Didius de tenir la campagne contre l'armée de Sévère, et je ne vois pas qu'il y ait raison de lui reprocher comme une lâcheté la résolution qu'il prit de se renfermer dans la ville. Il travailla à la mettre en état de défense; il en répara les fortifications; il commença à dresser un camp dans l'un des faubourgs; il entoura même le palais de tranchées et de barricades, voulant s'en faire une dernière retraite en cas de disgrâce, et éviter de tomber dans le même malheur que Pertinax, qui n'avoit péri que parce que les assassins avoient trouvé toutes les entrées libres pour arriver jusqu'à lui. Didius prétendit aussi tirer parti des éléphans amenés à Rome pour les spectacles, et il

les arma en guerre, se flattant que leur forme insolite et leur odeur jetteroient le trouble parmi la cavalerie de ses ennemis.

Ces foibles ressources apprêtoient à rire au peuple et au sénat, qui en remarquoient avec plaisir l'inutilité. Mais c'étoit surtout quelque chose de risible que de voir faire l'exercice aux pitoyables troupes qui fondoient toute l'espérance de Didius. La mauvaise discipline et l'oisiveté avoient entièrement fait oublier aux prétoriens les opérations de la milice; et si on les commandoit pour quelques travaux, aussi mous qu'ignorans, ils se faisoient suppléer par des hommes à gages. Les soldats de marine, transportés sur un autre élément, ne pouvoient faire un métier qu'ils n'avoient jamais appris. Cependant tout étoit en mouvement dans Rome, qui prit la face d'une ville de guerre : chevaux, éléphans, armes, soldats de différens corps et de différentes espèces, beaucoup de fracas et peu d'effet.

Didius sentoit lui-même l'étrange inégalité de ses forces comparées à celles de son adversaire; et, pour comble de malheur, il comptoit peu sur la fidélité des prétoriens, quoiqu'il leur prodiguât les largesses, et que, pour tâcher de contenter leur avidité, il dépouillât jusqu'aux temples. Il crut aussi leur faire un sacrifice agréable en mettant à mort Lætus et Marcia, principaux auteurs du meurtre de Commode. Il imputa à Lætus des intelligences avec Sévère qui pouvoient être réelles; et il pensa en conséquence être dégagé de la reconnoissance qu'il lui devoit pour avoir autrefois évité, par son crédit sous Commode, le danger d'une accusation de lèse-majesté. Mais, quoiqu'il n'épargnât rien pour s'assurer de l'affection des prétoriens, il éprouva que la société du crime ne fait que des liaisons infidèles, et il fut abandonné, comme nous le verrons, de ceux dont il avoit acheté si chèrement la faveur. Les députés du sénat, envoyés vers l'armée de Sévère, donnèrent le

signal de la désertion en passant dans le parti de celui contre lequel ils devoient agir.

Didius, ne pouvant se résoudre à renoncer à une fortune qui visiblement lui échappoit, se tourna en toutes sortes de formes. Il recourut aux impiétés de la magie, et il immola des enfans pour se rendre propices les dieux des enfers. Il proposa au sénat d'envoyer au-devant de son ennemi les vestales et les colléges des prêtres de Rome : encore ne lui fut-il pas permis d'en faire usage ; et l'un des augures, personnage consulaire, osa lui dire en face « que celui qui ne pouvoit pas résister par les « armes à son concurrent ne devoit pas être empereur. » Didius, dans un premier mouvement de colère, eut, dit-on, la pensée de faire massacrer le sénat tout entier, qui avoit paru approuver cette hardie remontrance. Mais, toute réflexion faite, il aima mieux entrer en négociation avec Sévère, et lui proposer de l'associer à l'empire.

Je ne puis omettre ici une rencontre assez singulière, qui fut remarquée comme un présage. L'un des noms de Didius étoit *Sévérus ;* et lorsqu'il fut proclamé empereur, le héraut l'appelant simplement *Didius Julianus*, il voulut être nommé complètement, et il lui dit : « Ajoutez encore *Sévère*. » Ce mot revint en la pensée des sénateurs quand ils l'entendirent demander qu'on lui donnât Sévère pour collègue, et ils crurent que leur délibération actuelle en étoit l'accomplissement. On sent combien cette observation est frivole; mais elle paroissoit sérieuse à ceux qui la faisoient.

Le sénat déclara donc Sévère empereur conjointement avec Didius, qui sur-le-champ chargea Tullius Crispinus, l'un de ses préfets du prétoire, d'en porter le décret à son rival devenu son collègue ; et en même temps il reconnut pour troisième préfet du prétoire celui que Sévère avoit nommé à cette charge.

Un tel accord ne pouvoit avoir lieu. Sévère préten-

doit régner seul, et une association n'étoit nullement de son goût. Il consulta ses soldats, bien sûr de leur suffrage; et par leur avis il répondit qu'il seroit toujours l'ennemi de Didius, et jamais son compagnon. Il crut même, ou voulut croire que la proposition couvroit un piége; et que Crispinus étoit envoyé à mauvaise intention, et pour trouver l'occasion de l'assassiner. Sur ce soupçon, bien ou mal fondé, il le fit tuer.

Cependant il approchoit de Rome, et, semblable à Sylla, qui, renard et lion tout ensemble[a], étoit encore plus redoutable par la ruse que par la force, il attaqua son adversaire par les sourdes intrigues, et entreprit de corrompre la fidélité des prétoriens, qui tenoit à peu de chose, pour parvenir à les réduire eux-mêmes sans combat sous sa puissance : car son artifice étoit double, et dirigé d'une part contre Didius qu'il vouloit dépouiller, et de l'autre contre les prétoriens qu'il se proposoit de punir. Dans ces vues il détacha plusieurs de ses soldats, qui, se partageant, entrèrent dans Rome par différens chemins et par différentes portes, cachant leurs armes et en habit de paix. C'étoient autant d'émissaires qui avoient ordre de promettre de la part de Sévère aux prétoriens que, pourvu qu'il lui livrassent les meurtriers de Pertinax, il feroit bonne composition à tout le corps. Ils s'acquittèrent habilement de leur commission; et les prétoriens, gagnés par leurs discours, saisirent ceux qui avoient tué Pertinax, les constituèrent prisonniers, et en donnèrent avis à Silius Messala, alors consul.

Didius, dans ce péril extrême, fit encore quelques misérables tentatives. Il convoqua le sénat, duquel il ne reçut aucune réponse. Il voulut armer en guerre les gladiateurs que l'on dressoit à Capoue. Il invita à revendiquer l'empire le sage Pompeïen, qui n'eut garde

[a] C'étoit ainsi que Carbon définissoit Sylla. *Voyez Hist. rom. t.* VI, *p.* 19.



de prêter l'oreille à une semblable proposition. Enfin, rien ne lui réussissant, il s'enferma dans son palais avec son préfet du prétoire et son gendre, las de lutter contre sa mauvaise fortune, et remettant à la volonté d'autrui la décision de son sort.

Le sénat, qui l'avoit toujours haï, voyant qu'abandonné de tous, il s'abandonnoit aussi lui-même, s'assembla sur la convocation des consuls, et d'un vœu unanime il déclara Didius déchu de l'empire, le condamna à la mort, reconnut Sévère pour empereur, et par le même arrêt décerna les honneurs divins à Pertinax. J'ai dit ailleurs comment Didius périt. Ainsi Sévère, vainqueur sans avoir tiré l'épée, fut proclamé empereur dans Rome, lorsqu'il en étoit encore à une assez grande distance.

Quoique l'on témoignât dans la ville beaucoup de zèle pour honorer Sévère et pour célébrer son avénement à l'empire, au fond l'inquiétude étoit plus vive que la joie. Tous les ordres pouvoient craindre sa colère. *Spart. Sev. 6.* Le sénat, peu auparavant, avoit rendu contre lui un arrêt sanglant; l'inclination du peuple s'étoit déclarée pour Niger; les prétoriens se sentoient coupables des plus grands crimes. Et Sévère, de son côté, ne se conduisoit pas de manière à diminuer les craintes, faisant avancer toutes ses troupes vers Rome, et continuant même, depuis que Didius n'étoit plus, à marcher comme en pays ennemi.

Le sénat lui envoya une députation solennelle de cent sénateurs pour lui porter le décret de son élection à l'empire. Ils le trouvèrent à Intéramna [a], et la réception qu'il leur fit fut mêlée de témoignages de bonté et de rigueur. Car d'une part il voulut qu'ils fussent fouillés avant que de se présenter devant lui; il leur donna audience au milieu de ses gardes en armes, étant lui-même armé. De l'autre, il leur distribua à chacun

[a] Terni, dans le duché de Spolète.

soixante-quinze pièces d'or; et, en les congédiant, il permit à ceux d'entre eux qui le voudroient de rester auprès de sa personne.

Dio, l. LXXIV. Herod. l. II. Spart. Sev. 6, 7.

Pour ce qui est des prétoriens, il résolut d'en faire justice avant que d'entrer dans la ville. Il commença par envoyer au supplice tous ceux qui avoient trempé leurs mains dans le sang de Pertinax. Ensuite il employa la ruse pour avoir tout le corps sous sa puissance, et pour s'en rendre l'arbitre et le maître sans qu'aucun osât résister. Il feignit d'avoir intention de les conserver et d'agréer leur service, et ordonna qu'ils vinssent sans leurs armes lui prêter serment. L'usage de la discipline romaine n'armoit le soldat que dans les occasions où les armes étoient nécessaires. Ainsi l'ordre de venir sans armes n'avoit rien d'extraordinaire pour les prétoriens, ni qui fût capable de les inquiéter. Ils obéirent; et lorsqu'ils se furent rangés en face du tribunal de l'empereur, les légions d'Illyrie, bien armées, les environnèrent, et ils se trouvèrent pris comme au filet.

Alors Sévère, d'un visage menaçant, d'un ton de fierté, leur reprocha tous leurs crimes, le meurtre de Pertinax, la vente de l'empire, la lâcheté même avec laquelle ils avoient abandonné et trahi Didius. Il conclut qu'il n'étoit point de supplices dont ils ne se fussent rendus dignes par ces forfaits, et que c'étoit par pure clémence qu'il leur accordoit la vie. Mais il les cassa ignominieusement; il leur ordonna de s'éloigner pour jamais de Rome, avec défense, sous peine de la vie, d'en approcher de plus près que la distance de cent milles.

Les prétoriens furent frappés comme d'un coup de foudre; et, se trouvant dans une impuissance absolue de résister, ils se laissèrent dépouiller par les soldats de l'armée d'Illyrie, qui leur ôtèrent sur-le-champ leurs baudriers et leurs épées, et tout ce qui pouvoit leur rester de marques et d'ornemens militaires; et ils s'en allèrent couverts de honte et à demi-nus.

Sévère pensoit à tout. Il avoit prévu qu'il pourroit arriver que les prétoriens, irrités, voulussent retourner dans leur camp et reprendre leurs armes. Il fit occuper ce camp par des troupes d'élite, qui y entrèrent dès que les prétoriens en furent sortis, et qui les privèrent ainsi de cette ressource, s'ils eussent eu dessein de la tenter.

Après cet acte de justice et de politique en même temps, Sévère fit son entrée dans Rome avec un appareil bien propre à inspirer la terreur. Il est vrai qu'il quitta l'habit de guerre aux portes de la ville, et que, descendant de cheval, il prit la toge et marcha à pied. Mais son armée l'accompagnoit en ordre de bataille, et enseignes déployées, comme s'il eût été question d'entrer dans une ville prise de force. Dion, qui étoit présent, assure n'avoir jamais vu un plus beau spectacle. Les rues étoient tapissées magnifiquement, et jonchées de fleurs; des illuminations, des cassolettes de parfums; les citoyens, habillés de blanc, faisoient retentir les airs de mille cris de joie, et des vœux qu'ils adressoient au ciel pour le nouvel empereur. L'armée marchoit en un très bel ordre, et portoit renversés les drapeaux enlevés aux prétoriens. Les sénateurs, revêtus des ornemens de leur dignité, environnoient le prince: de toutes parts les regards avides d'une multitude infinie se fixoient sur lui seul. On se le montroit réciproquement; on examinoit si la fortune n'avoit rien changé dans ses procédés et dans son maintien. On louoit en lui l'activité, la noble confiance, et le bonheur singulier d'avoir fait de si grandes choses sans être obligé de tirer l'épée. Tout cela formoit sans doute une pompe brillante. Mais ce sont de terribles hôtes que soixante mille soldats (car l'armée de Sévère devoit aller au moins à ce nombre), qui prenoient sans payer tout ce qui se trouvoit à leur bienséance, et qui, si on leur résistoit, menaçoient de piller la ville.

Sévère, ainsi accompagné, monta au Capitole, visita

quelques autres temples, et enfin vint prendre possession du palais. Les soldats se logèrent dans les temples, dans les portiques, surtout aux environs du quartier où habitoit l'empereur.

Le lendemain Sévère se rendit au sénat, environné non-seulement de ses gardes, mais d'une escorte d'amis qu'il avoit fait armer, et qui entrèrent avec lui. Son discours n'eut rien qui se ressentît de cet appareil de terreur. Il rendit compte des motifs qui l'avoient, disoit-il, déterminé à se charger du soin de l'empire, et il allégua le désir de venger Pertinax, et la nécessité de mettre sa propre personne en sûreté contre les assassins apostés par Didius. Il annonça son plan de gouvernement sous les idées les plus flatteuses, promettant de consulter en tout la compagnie, et de ramener les choses à la forme aristocratique. Marc-Aurèle devoit être son modèle, et il se proposoit de renouveler non-seulement le nom, mais la conduite sage et modeste de Pertinax. Il témoigna surtout un grand éloignement pour les condamnations arbitraires et tyranniques. Il protesta qu'il n'écouteroit point les délateurs, et que même il les puniroit. Il s'engagea par serment à respecter la vie des sénateurs; et, comme s'il eût prétendu se lier les mains sur un sujet si important, il fit rendre, sur la réquisition de Julius Solo, dont il a été parlé ailleurs, un arrêt par lequel il fut dit qu'il n'étoit point permis à l'empereur de mettre à mort un sénateur sans le consentement de la compagnie; et l'arrêt ajoutoit qu'en cas de contravention, et l'empereur, et ceux qui lui auroient prêté leur ministère, seroient traités, eux et leurs enfans, en ennemis publics.

C'étoit en dire et en faire trop pour être cru. Aussi Hérodien remarque-t-il que les anciens et ceux qui connoissoient Sévère de longue main ne se fioient point à ses belles promesses, sachant combien il étoit dissimulé, fourbe, et habile à prendre dans chaque occa-

sion le masque le plus conforme à ses intérêts. Et les effets vérifièrent leurs craintes. Nul empereur n'a fait mourir un plus grand nombre de sénateurs que Sévère ; et en particulier ce même Julius Solo, qui lui avoit servi d'interprète pour provoquer l'arrêt si favorable à la sûreté de la vie des sénateurs, fut tué par ses ordres.

Un de ses premiers soins fut d'honorer la mémoire de Pertinax. Il s'étoit fait gloire de s'en déclarer le vengeur, et ses démonstrations de zèle pour une si belle cause avoient beaucoup contribué à lui frayer le chemin à l'empire. Devenu empereur, il suivit le même plan. Il fit exécuter le décret du sénat, qui avoit mis Pertinax au rang des dieux. Il lui consacra un temple et un collége de prêtres. Il ordonna que son nom fût récité parmi ceux des princes dont on juroit tous les ans d'observer les actes. Il voulut que sa statue en or fût portée dans le Cirque sur un char tiré par des éléphans, et que dans tous les jeux on lui plaçât un trône enrichi d'or. Comme on ne lui avoit point rendu solennellement les derniers honneurs, Sévère lui célébra une pompe funèbre dont Dion nous a laissé la description, et qui, semblable au fond à celle d'Auguste, que j'ai rapportée sous Tibère, en est néanmoins assez différente pour que le détail que je vais en donner ne soit pas une pure répétition.

Dans la place publique de Rome, sur un tribunal de pierre on en éleva un de bois, et au-dessus une niche en forme de péristyle, ornée d'or et d'ivoire. Dans cette niche fut placé un lit de même goût, environné de têtes d'animaux terrestres et aquatiques, et couvert de tapis de pourpre relevés en broderie d'or. Sur le lit on coucha une représentation de Pertinax en cire, revêtue de la robe triomphale, auprès de laquelle se tenoit un enfant beau de visage, qui, avec un émouchoir formé de plumes de paon, écartoit les mouches comme si le prince

n'eût été qu'endormi. Lorsque le simulacre fut exposé, l'empereur arriva suivi des sénateurs et de leurs femmes, tous en habit de deuil. Les dames se placèrent sur des siéges dans les portiques qui régnoient tout autour de la place, et les hommes en plein air.

Alors commença la marche. Et d'abord on porta les images de tous les illustres Romains depuis les temps les plus reculés. Venoient ensuite des chœurs d'enfans et d'hommes faits qui chantoient des hymnes plaintifs en l'honneur de Pertinax. Après eux parurent les représentations de toutes les nations soumises à l'empire, caractérisées par les habillemens propres à chaque peuple. Suivoient tous les corps d'officiers subalternes, tels que les huissiers, les greffiers, les hérauts et crieurs publics. La pompe avoit été ouverte, comme je l'ai dit, par les images des rois, des magistrats, des généraux d'armées, des princes; ici on portoit celles des hommes qui s'étoient rendus célèbres par quelque endroit que ce pût être, par de belles actions, par des inventions utiles à la société, par leur doctrine. A la suite marchoient en ordre les troupes de cavalerie et d'infanterie, les chevaux employés dans les jeux du Cirque, et toutes les offrandes, soit en aromates, soit en étoffes précieuses, que l'empereur, les sénateurs et leurs femmes, les chevaliers romains d'un rang distingué, les villes et les peuples, et enfin les différens colléges de la ville de Rome avoient destinées à être consumées sur le bûcher avec le corps du prince, ou sa représentation. Suivoit un autel porté sans doute sur un brancard, et où brilloient l'or, l'ivoire, et les pierreries.

Après que toute cette pompe eut traversé la place, Sévère monta sur la tribune aux harangues, et lut un éloge funèbre de Pertinax. Il fut souvent interrompu par des cris qui exprimoient, soit les louanges du prince mort, soit la douleur et les regrets de sa perte, et qui redoublèrent avec encore plus de force lorsque le discours

fut fini. Surtout au moment où l'on commença à remuer le lit funèbre, les pleurs et les plaintes éclatèrent sans mesure. Tout cela étoit du cérémonial, mais avoit dans l'occasion dont il s'agit un objet sérieux.

Les pontifes et les magistrats tirèrent le lit de dessus l'estrade, et le remirent à des chevaliers romains pour le porter. Les sénateurs marchoient devant le lit; l'empereur le suivoit; et durant la marche un concert de voix et d'instrumens faisoit entendre des airs tristes, accompagnés des gestes de douleur les plus expressifs. On arriva dans cet ordre au Champ-de-Mars.

Là étoit dressé un bûcher en forme de tour carrée, décoré de statues et d'ornemens d'or et d'ivoire. Au haut du bûcher étoit posé le char doré dont Pertinax s'étoit servi pour les cérémonies. Dans ce char on rangea toutes les offrandes précieuses dont j'ai parlé, et au milieu fut placé le lit funèbre. Sévère y monta avec les parens de Pertinax, et ils baisèrent la représentation. Ensuite l'empereur s'assit sur un tribunal élevé, et les sénateurs sur des bancs à distance commode, et néanmoins suffisante pour prévenir tout danger. Les magistrats et les chevaliers romains, dans les habits qui les distinguoient, les gens de guerre, cavalerie et infanterie, exécutèrent autour du bûcher divers mouvemens et des danses variées selon la différence des professions : après quoi les consuls mirent le feu au bûcher, et en même temps on fit partir d'en haut l'aigle qui étoit supposée porter au ciel l'âme de celui à qui on rendoit les derniers honneurs.

Sévère ne fit pas un long séjour dans la ville, étant *Spart. Sev.* 8. appelé ailleurs par le besoin des affaires et par les soins de la guerre contre Niger. Le peu de temps qu'il passa dans Rome ne fut pas oisif. Il se délivra de la crainte que lui donnoient les amis de Didius, en les faisant proscrire et mettre à mort. Il travailla à se concilier le peuple et les troupes par des distributions d'argent. Il

prit des mesures efficaces pour l'approvisionnement de la ville, qui couroit risque de manquer de vivres par la mauvaise administration des temps précédens. Il écouta les plaintes des sujets de l'empire qui avoient été vexés par leurs gouverneurs, et il fit une sévère justice des coupables. Il maria ses filles à Aétius et à Probus, qu'il nomma consuls l'un et l'autre, et qu'il combla de richesses. Il choisit parmi ses légions d'Illyrie les plus braves soldats et les plus beaux hommes pour en former de nouvelles cohortes prétoriennes en la place de celles qu'il avoit cassées. Il suivoit en ce point l'exemple de ce qu'avoit fait autrefois Vitellius après sa victoire sur Othon, et l'on sent assez qu'une politique prudente et le motif de récompenser ceux à qui il étoit redevable de l'empire lui dictoient cet arrangement. Cependant il ne fut pas approuvé, selon le témoignage de Dion. L'usage étoit établi et avoit passé en loi, de n'admettre dans le corps des prétoriens que des sujets nés en Italie ou en Espagne, ou dans la Macédoine, ou dans le Norique, pays dont les habitans, par leur caractère, et même par leur figure, convenoient aux Romains, au lieu que des Pannoniens et des Illyriens, demi-barbares, épouvantoient la ville par la hauteur démesurée de leur taille, par leurs visages hagards et leurs mœurs féroces.

Dio et Herod.

Tout ce que je viens de raconter fut fait promptement par un prince actif, et que les circonstances obligeoient de se hâter.

Dio, XXXIII. Herod. l. II.

Il avoit encore une autre précaution très-importante à prendre avant que de s'engager dans la guerre contre Niger. Il falloit qu'il s'assurât de n'être point inquiété, pendant que ses forces combattroient en Orient, par Albin [a], commandant des légions de la Grande-Bre-

[a] Dion place la nomination d'Albin au titre de *César* dès le temps des premières démarches de Sévère, et avant qu'il eût encore quitté la Pannonie. Je suis l'ordre d'Hérodien. Il est aisé de concilier ces deux auteurs en supposant que la négociation entre Sévère et Albin fut entamée au temps

tagne, qui pouvoit avoir des vues sur l'empire. Je dois ici donner l'histoire des commencemens d'Albin, qui jouera un grand rôle dans la suite.

Décimus Claudius Albinus étoit né à Adrumète en Afrique, et il eut pour père Ceïonius Postumus, ou Postumius, homme de mœurs vertueuses, mais fort peu accommodé des biens de la fortune. Il fut nommé Albinus, parce qu'en venant au monde il étoit plus blanc que ne le sont d'ordinaire les enfans en naissant. Les noms que portoit son père et le sien lui donnèrent lieu de se dire issu de la famille Ceïonia, qui avoit produit Vérus César, et l'empereur Vérus, collègue de Marc-Aurèle; et même de l'ancienne maison de Postumius Albinus, illustre dès le temps de la république. Il est constant qu'il passoit pour homme d'une naissance distinguée. Mais dans les temps dont je fais actuellement l'histoire il n'étoit pas besoin, pour être regardé comme fort noble, de remonter bien haut, parce qu'il ne restoit presque plus d'ancienne noblesse dans Rome. *Capit. Alb.*

Albin fut instruit dans les lettres grecques et latines, et il n'y fit pas de grands progrès. Son goût dès l'enfance fut décidé pour les armes. Cependant l'auteur de sa vie cite deux écrits de lui, l'un sur l'agriculture, qu'Albin, dit-on, entendoit parfaitement; l'autre étoit un recueil de contes milésiens, ouvrage licencieux et assorti aux mœurs de l'auteur, qui étoit tout-à-fait adonné à la débauche avec les femmes.

Il aima passionnément la guerre, et nul vers de Virgile ne lui plut autant que celui-ci: *Arma amens capio, nec sat rationis in armis.* « Je prends les armes tout « hors de moi, et la fureur plutôt que la raison gouverne « mes armes. » Il répétoit sans cesse avec ses camarades d'école la première partie de ce vers, et dès que l'âge le lui permit, il s'engagea dans la milice.

où Dion en parle, mais qu'elle ne fut consommée que lorsque Sévère étoit déja maître de Rome.

Il y réussit, et mérita l'estime des Antonins. S'étant élevé par degré, il commandoit les troupes de Bithynie lors de la révolte d'Avidius Cassius contre Marc-Aurèle. En cette importante occasion, Albin se montra fidèle à son prince, et il empêcha que la contagion du mal ne s'étendît et ne gagnât l'Asie entière. Sous Commode il se signala dans des combats contre les barbares, et sur le Danube et sur le Rhin, et enfin il fut chargé du commandement des légions de la Grande-Bretagne.

Cet emploi, qui ne se donnoit guère qu'à des consulaires, me persuade qu'il avoit alors été consul. Il paroît qu'il fit le chemin de la magistrature civile un peu tard, mais rapidement. On le dispensa de la questure : il ne fut édile que dix jours, parce qu'il fallut sur-le-champ l'envoyer à l'armée. Sa préture fut illustrée par les jeux et les combats que Commode donna pour lui au peuple. Je ne puis dire en quelle année il géra le consulat : mais la suite des faits conduit à croire que ce fut sous quelqu'une des dernières années de Commode.

Pendant qu'il gouvernoit la Grande-Bretagne, il reçut de Commode, si nous en croyons Capitolin, une faveur bien singulière. Cet empereur lui écrivit de sa propre main une lettre par laquelle il lui permettoit, supposé que la nécessité l'exigeât, de prendre la pourpre et le nom de *César*. Capitolin rapporte la lettre prétendue originale de Commode, et deux harangues d'Albin à ses soldats, dans lesquelles ce général fait mention de la permission qui lui avoit été accordée, et rend compte des raisons qui l'avoient empêché d'en user. Si ces pièces étoient avérées, on ne pourroit s'y refuser, quelque peu vraisemblable que le fait soit en lui-même, et malgré le silence de Dion et d'Hérodien. Mais elles sont liées à tant de faussetés visibles, elles contiennent tant de choses qui ne peuvent se concilier avec l'histoire, qu'elles sont devenues légitimement suspectes à M. de Tillemont. Tout ce qu'on peut supposer de plus avantageux pour

elles, et de plus capable d'excuser Capitolin, c'est qu'Albin lui-même, lorsqu'il se vit en guerre avec Sévère, les fabriqua pour rendre sa cause plus favorable, et les répandit dans le public. Mais quiconque étudiera exactement l'histoire des temps dont il s'agit, et se donnera la peine d'en combiner les circonstances, ne pourra douter que ces pièces ne soient l'ouvrage de quelque faussaire.

Nous nous contenterons donc de dire avec Dion et Hérodien que Sévère, jugeant de ce que feroit Albin par ce qu'il le voyoit en état de faire; considérant qu'un homme qui savoit la guerre, qui étoit à la tête d'une puissante armée, qui le surpassoit par la naissance et l'égaloit par la dignité des emplois, pourroit bien vouloir profiter de l'occasion de s'emparer de la ville de Rome et de l'empire pendant que lui et Niger se battroient en Orient, il entreprit de le leurrer par une association frauduleuse, et de lui persuader, en le décorant du titre de *César*, que leurs intérêts étoient communs. Il lui écrivit donc d'un ton d'amitié, le priant de partager avec lui le poids du gouvernement. Il ajoutoit qu'étant vieux, fatigué de fréquens accès de goutte, et n'ayant que des enfans en bas âge, il avoit besoin d'un appui tel que lui, d'un aide illustre par sa naissance et par ses exploits, et dont l'âge encore vigoureux pouvoit soutenir les plus grands travaux. *Dio et Herod.*

Tout ce discours n'étoit qu'un tissu de fourberies. Il paroît qu'Albin n'étoit guère moins âgé que Sévère, et celui-ci grossissoit l'idée de ses infirmités pour faire plus sûrement tomber sa dupe dans le piége. Albin s'y laissa prendre. Il étoit simple, crédule, peu défiant. Il se trouva heureux qu'on allât au-devant de ses désirs, et que des offres prévenantes le missent en état de jouir sans peine et sans risque de ce qui, par toute autre voie, lui auroit coûté des combats et de grands périls. Il accepta donc avec joie la proposition de Sévère, qui de

son côté n'oublia rien de ce qui pouvoit donner une solidité apparente à son bienfait trompeur. Il voulut que l'arrangement pris entre lui et Albin fût ratifié par un décret du sénat; il fit battre de la monnoie avec l'empreinte et le nom du nouveau César; il le désigna consul avec lui pour l'année suivante; il lui fit ériger des statues; en un mot, il lui accorda toutes les distinctions honorifiques qui devoient flatter un esprit vain et propre à se laisser éblouir. Au moyen de ces artifices qui lui réussirent, Sévère, libre d'inquiétude de la part d'Albin, et n'ayant plus qu'une seule affaire, tourna toutes ses pensées et tous ses efforts contre Niger.

Spart. Sev. 8, et Nig. 5, et Herod. Il avoit fait de très-grands préparatifs. Toute l'Italie lui fournit des soldats. Les troupes qui étoient restées en Illyrie eurent ordre de se rendre en Thrace. Les flottes de Ravenne et de Misène furent employées pour transporter les armées d'Italie en Grèce. Des légions furent envoyées en Afrique pour garder le pays et empêcher que Niger ne s'en emparât en y entrant par l'Egypte et la Cyrénaïque, dont il étoit maître, et ne se mît ainsi en état d'affamer Rome. Sévère ne négligea rien, sachant qu'il avoit affaire à un ennemi puissant, et qui, s'il s'étoit d'abord laissé endormir par l'attrait séduisant d'une fortune inespérée, avoit été bientôt tiré de son assoupissement par le danger, et se disposoit à faire la guerre avec autant d'activité que d'intelligence.

Spart. ibid. Ce qui doit paroître singulier, c'est qu'au milieu de ces formidables apprêts contre Niger, il ne faisoit aucune mention de lui ni dans le sénat ni devant le peuple. Ce silence étoit sans doute politique et affecté, par rapport aux circonstances, qui lui paroissoient exiger de grands ménagemens. Sa conduite à l'égard de la femme et des enfans de son concurrent prouve les mêmes attentions. Il les avoit trouvés à Rome, parce que les dé-
Herod. l. III. fiances ombrageuses de Commode engageoient ce prince

à tenir comme otages près de sa personne les familles de tous ceux à qui il confioit des commandemens importans. Sévère eut grand soin de se rendre maître de la femme et des enfans de Niger; mais il les traita, tant que dura la guerre, avec une extrême distinction. Il avoit poussé la feinte jusqu'à vouloir faire croire que, comme ses deux fils étoient extrêmement jeunes, son intention étoit, si la mort le prévenoit, d'avoir pour successeurs Niger et Albin; et il ne rougit pas de consigner dans sa vie écrite par lui-même ce mensonge grossier. Toute cette modération apparente avoit la crainte pour principe. Sévère ne comptoit guère sur l'affection des Romains, et il ne s'embarrassoit pas beaucoup de la mériter. Il savoit que Niger avoit été appelé par les vœux du peuple, et il appréhendoit que ces mêmes sentimens ne vécussent encore dans les cœurs, d'autant plus que son rival avoit pris soin de les entretenir et de les échauffer par des lettres et des édits envoyés à Rome. Il partit donc pour aller attaquer Niger sans avoir notifié ses desseins d'une manière authentique, et sans s'être fait autoriser par le sénat. Son départ doit être fixé au commencement de juillet : car il ne séjourna que trente jours dans la ville.

Spart. Nig. 4, et Capit. Alb. 3.

Dio ap. Val.

Spart. Sev. 6.

8.

Il n'étoit encore qu'à neuf milles de Rome lorsque son armée se mutina au sujet du premier campement. C'est l'inconvénient ordinaire des guerres civiles que les séditions. Sévère en avoit déjà éprouvé une à son arrivée dans la capitale. Les troupes qui y entrèrent avec lui prétendirent qu'il leur étoit dû dix mille * sesterces par tête, se fondant sur l'exemple d'une semblable largesse, que César Octavien, deux cent quarante ans auparavant, avoit faite à celles qui l'introduisirent dans Rome. Il faut peu de chose aux gens de guerre pour établir des prétentions. Sévère ne donna néanmoins à ses soldats que la dixième partie de ce qu'ils demandoient, mille * sesterces. Dans l'occasion dont je parle

Spart. Sev. 8, et 7, et Dio, lib. XLVI.

* Douze cent cinquante livres.

* Cent vingt-cinq livres.

actuellement on ne nous dit point quels moyens il employa pour apaiser la sédition. Il y a grande apparence qu'il se relâcha en quelque chose des droits du commandement : car sa conduite fut toujours foible et molle à l'égard des gens de guerre.

Spart. Sev. 6, et Nig. 5. Sévère faisoit diligence, comme l'on voit. Son plan étoit de porter tout d'un coup la guerre en Asie; et dans cette vue, avant même que d'être maître de Rome, il avoit envoyé Héraclius, l'un de ses lieutenans, pour s'assurer de la Bithynie. Niger ne se laissa point prévenir; il épargna à Sévère la moitié du chemin, et passa lui-même en Europe.

Dio, l. LXXIV, et Herod. l. III, et Spart. Sev. 8, et Nig. 5. Tout l'Orient le reconnoissoit, ainsi que je l'ai dit, et il avoit à ses ordres toutes les forces romaines de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte. Emilien, proconsul d'Asie, qui l'avoit précédé dans le gouvernement de Syrie, homme d'un mérite éprouvé dans les plus grands emplois et les commandemens les plus distingués, étoit le principal de ses lieutenans.

Niger, qui d'abord n'avoit pas cru avoir besoin de secours étrangers, changea d'avis à l'approche du péril, et il envoya demander des troupes auxiliaires aux rois des Arméniens, des Parthes, et d'Atra, ville de la Mésopotamie, autrefois assiégée inutilement par Trajan. L'Arménien le refusa, et déclara nettement que son intention étoit de demeurer neutre. Le Parthe, qui n'avoit point de troupes réglées, répondit qu'il donneroit ordre à ses satrapes de faire des levées et d'assembler des forces chacun dans leurs départemens. Le seul Barsémius, roi d'Atra, fournit un secours effectif d'archers, dont le nombre n'est pas exprimé.

Niger trouva donc peu de ressource dans les rois qu'il comptoit pour amis. Mais les légions romaines, les corps de troupes alliées qui les accompagnoient régulièrement, et les nouvelles levées de la jeunesse d'Antioche et de Syrie, qui s'empressa pour s'enrôler sous ses enseignes, lui

suffisoient pour le mettre en état de faire la guerre même offensive; et, après avoir donné ses ordres pour la garde et la défense de toutes les avenues et de tous les ports des pays qui lui obéissoient, il se mit en marche, et vint à Byzance, où on le reçut avec joie.

Il se proposoit de faire sa place d'armes de cette ville, dès-lors illustre et puissante; et déjà, si nous en croyons l'auteur de sa vie, la Thrace, la Macédoine, et même la Grèce, se soumettoient à ses lois. La vérité est qu'il ne passa pas Périnthe [a], dont il ne put pas même réussir à se rendre maître. Par le mouvement qu'il fit vers cette dernière place on peut juger que sa vue étoit de s'emparer de toute la côte européenne de la Propontide, depuis Byzance jusqu'à l'Hellespont, afin d'avoir sous sa puissance les deux détroits qui donnent le plus court trajet d'Europe en Asie. Il manqua son coup. Il rencontra sous Périnthe des troupes de Sévère, qu'il attaqua, mais sans pouvoir les vaincre; en sorte qu'il fut obligé de se retirer à Byzance. Il fit donc ainsi le premier acte d'hostilité; et comme dans le combat quelques personnes de marque avoient perdu la vie, Sévère profita de la circonstance pour faire déclarer par le sénat Niger ennemi public.

Malgré une démarche si vive, qui annonçoit une rupture ouverte, il se noua une négociation entre les deux contendans, mais avec une inégalité marquée. Niger proposoit une association réciproque à l'empire. Sévère, gardant le ton de supériorité, n'accordoit à son adversaire qu'un exil [b] et sûreté de la vie. Ils n'y alloient

[a] Autrement Héraclée.

[b] Spartien, qui s'explique ainsi dans la vie de Sévère, semble supposer ailleurs (*Nig.* 6 *et* 7) qu'il y eut un autre projet d'accord, au moyen duquel Niger auroit été associé à Sévère, mais avec subordination; et que ce fut à Niger qu'il tint que cet accord ne fût conclu, non qu'il n'y eût inclination, mais parce qu'il écouta les conseils intéressés d'un certain Aurélien, qui trouvoit son avantage à l'engager à ne se point relâcher de ses premières prétentions. C'est une contradiction visible dans Spartien, et tout ce récit n'a

vraisemblablement de bonne foi ni l'un ni l'autre. Les armes seules pouvoient décider la querelle.

Sévère, arrivé en Thrace avec ses principales forces, ne jugea pas à propos d'aller assiéger son ennemi dans Byzance, place de difficile conquête, et qui pouvoit l'arrêter long-temps. Il suivit son premier projet, qui étoit de faire de l'Asie le siége de la guerre, et il y envoya la meilleure partie de ses troupes, qui abordèrent heureusement près de Cyzique. Là elles trouvèrent Emilien, qui les attendoit à la tête d'une nombreuse armée. La bataille se livra, et les généraux de Sévère remportèrent la victoire. L'armée de Niger fut détruite ou dissipée, et Emilien s'enfuit d'abord à Cyzique, ensuite dans une autre ville, où il fut tué par ordre des vainqueurs. Ils étoient autorisés à ne lui point faire de quartier, parce qu'il avoit été déclaré ennemi public avec son chef. On ne peut plaindre sa mort, s'il est vrai, comme le bruit en courut, au rapport d'Hérodien, qu'il ait trahi Niger, soit par raison d'intérêt domestique, et pour sauver ses enfans qui étoient à Rome en la puissance de Sévère, soit par un motif de jalousie, et parce qu'il ne s'accoutumoit point à recevoir les ordres de celui qu'il avoit vu son égal. Ce qui pourroit fortifier ces soupçons, c'est
Dio, ap. Val. ce que Dion dit de lui, qu'il étoit enflé de sa grandeur, et d'ailleurs parent d'Albin, qui alors vivoit en bonne intelligence avec Sévère.

Il paroît que la défaite d'Emilien obligea Niger de quitter Byzance et de repasser le détroit. On peut croire qu'aussitôt Sévère vint assiéger la place abandonnée par son ennemi, et que c'est alors que commença ce siége fameux, qui dura trois ans.

Niger, s'étant mis à la tête des troupes qu'il trouva en Bithynie, chercha à se venger. Il s'engagea une nouvelle bataille dans les défilés entre Nicée et Cius. Candide

nulle vraisemblance. C'est pourquoi je n'en ai point fait mention dans le texte.

commandoit l'armée de Sévère, et Niger conduisoit la sienne en personne. La victoire fut mieux disputée que dans le premier combat. Elle chancela, et parut se déclarer tantôt pour un parti, tantôt pour l'autre. Enfin elle se fixa du côté de Sévère; et Niger vaincu prit la fuite, et se retira au-delà du mont Taurus.

Il avoit eu la précaution de fortifier le passage de cette montagne qui donne entrée de la Cappadoce en Cilicie, n'épargnant rien pour le mettre en état de ne pouvoir être forcé. Ce passage étoit difficile par lui-même, le chemin étroit, et fermé d'un côté par un roc qui s'élevoit à pic, bordé de l'autre d'un précipice affreux, qui servoit d'écoulement aux eaux de pluie et aux torrens. A cette difficulté du lieu Niger en avoit ajouté une nouvelle par des ouvrages construits en travers du chemin; en sorte qu'un petit nombre de soldats pouvoient aisément y arrêter une armée. Comptant donc sur cette barrière, qu'il fit garder avec soin, Niger s'en alla à Antioche, pour lever de nouvelles troupes, et se disposer à tenter encore la fortune. *Herod. l.* III.

Il gagna réellement du temps. L'armée victorieuse ayant parcouru sans coup férir la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce, se trouva arrêtée tout court au pied du mont Taurus. Elle fit de vains efforts pour s'ouvrir le passage. Le grand nombre ne servoit de rien dans un chemin où il n'étoit pas possible de s'étendre en front; et cette poignée d'hommes qui le défendoit, lançant d'en haut des traits, et roulant de grosses pierres, renversoit les assaillans à mesure qu'ils se présentoient.

Après plusieurs tentatives inutiles, les gens de Sévère commençoient à désespérer du succès, lorsque tout d'un coup survint pendant une nuit un orage affreux qui produisit l'effet auquel leurs armes ne pouvoient atteindre. La pluie, tombant du haut des montagnes en napes d'eau sur le chemin, et rencontrant un obstacle dans le mur qui le traversoit, forma un torrent qui

s'enfla, se grossit, et qui, acquérant de la force à proportion de la résistance qu'il éprouvoit, devint enfin victorieux, et emporta le mur et tous les ouvrages. Les gens de Niger, découragés par ce désastre imprévu, perdirent la tête. Ils crurent qu'il ne leur restoit plus de ressource; que l'éboulement des terres avoit rendu les lieux praticables, et qu'ils alloient être enveloppés. Ainsi, ne prenant conseil que de la peur, ils abandonnèrent leur poste et s'enfuirent. Au contraire, les troupes de Sévère, persuadées que le ciel combattoit pour elles et se chargeoit de leur aplanir lui-même les obstacles, reprirent confiance; et, ne trouvant plus le passage gardé, elles défilèrent à l'aise, et entrèrent en Cilicie.

A cette nouvelle, Niger accourut avec les nouvelles troupes qu'il avoit assemblées, et dans lesquelles s'étoit enrôlée presque toute la jeunesse d'Antioche. Ces troupes avoient un grand zèle pour son service; mais, sans exercice, sans expérience, elles n'étoient nullement comparables à l'armée illyrienne, qui combattoit pour Sévère. Niger vint camper près d'Issus, au même endroit où s'étoit autrefois livrée une fameuse bataille entre Darius et Alexandre. Et l'événement fut pareil. Dans l'une et dans l'autre occasion les Occidentaux triomphèrent des peuples de l'Orient.

Je ne donnerai point de détail sur l'action entre Niger d'une part, et les généraux de Sévère de l'autre, Anulin et Valérius. Dion et Hérodien s'accordent peu sur les circonstances; et en les comparant, il est difficile de ne pas croire que Dion ou son abréviateur a confondu en un seul récit les événemens du passage du mont Taurus et de la bataille d'Issus. Nos deux auteurs conviennent qu'elle fut décisive et très-sanglante. Niger y laissa vingt mille des siens sur la place, et il n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à Antioche. Il y trouva l'alarme et la consternation portées à l'extrême; et, sans s'y arrêter, il continua sa route, se proposant d'aller chercher

Dio et Herod.

un asile chez les Parthes. Des cavaliers envoyés par les vainqueurs à sa poursuite, l'atteignirent avant qu'il eût passé l'Euphrate, le tuèrent, et lui coupèrent la tête, qu'ils portèrent à Sévère. Il l'envoya devant Byzance, qui tenoit encore pour Niger, et il ordonna que, plantée au bout d'une pique, elle fût montrée aux assiégés, pour abattre leur courage et les détourner d'une résistance désormais inutile et sans objet. De Byzance elle fut transportée à Rome, comme le gage et le trophée de la victoire de Sévère. *Spart. Nig.* 6.

Les faits de la guerre entre Sévère et Niger ne sont point datés dans les originaux. Ils se suivirent de près, et ils ne comprennent pas tous ensemble deux années entières. Sévère partit de Rome, comme je l'ai dit, au mois de juillet de l'an de Jésus-Christ 193, et il paroît que Niger périt au commencement de l'an 195. An. de R. 944-946.

Il y a eu beaucoup de variété dans les jugemens que l'on a portés du mérite de Niger. Sévère l'accusoit d'avoir été avide de gloire, faux dans ses procédés, infâme dans ses mœurs, et livré à une folle ambition, qui l'avoit porté à aspirer à l'empire lorsque son âge l'avertissoit de songer plutôt à la retraite. C'est le témoignage d'un ennemi. Dion et Hérodien parlent du même Niger comme d'un homme médiocre, qui n'avoit ni grands vices, ni grandes vertus. Spartien lui est plus favorable. Niger, dit-il, ayant passé par tous les degrés de la milice, fut bon soldat, excellent officier, grand général, empereur malheureux. Selon cet écrivain, il eût été du bien de la république que Niger fût demeuré vainqueur. On pouvoit attendre de lui la réforme de plusieurs abus que Sévère ne put ou ne voulut pas corriger. Il avoit des vues, il avoit de la fermeté, qu'il n'outroit pas néanmoins; il étoit capable de douceur, non d'une douceur molle et imbécille, mais soutenue et animée par la vigueur du courage. Et il est difficile de se refuser entièrement à cette idée, si l'on se souvient que Niger fut en *Spart. Nig.* 5. 6. 12.

même temps et ferme dans le maintien de la discipline militaire, et doux dans le gouvernement civil; en sorte qu'il se fit craindre des soldats, et beaucoup aimer des peuples qu'il eut sous son autorité.

Spartien nous assure encore que Niger respectoit et chérissoit la mémoire des grands et bons empereurs, et qu'il se proposoit pour modèles Auguste, Vespasien, Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, traitant les autres d'hommes efféminés ou pernicieux. La fortune ne l'avoit point enivré, si nous en croyons le même Spartien; et il savoit dédaigner les louanges que la flatterie prodigue
11. toujours aux puissans. Lorsqu'il eut été nommé empereur, un bel esprit du temps composa son panégyrique, et voulut le lui réciter. « Faites-nous [1] l'éloge de Marius « ou d'Annibal (répondit Niger), ou de quelque autre « grand homme qui ne vive plus, et dites-nous ce qu'ils « ont fait, afin que nous les imitions. Louer les vivans, « c'est dérision, surtout les princes, de qui l'on espère, « que l'on craint, qui peuvent donner et ôter, mettre à « mort et proscrire. Pour moi, je veux être aimé pen- « dant ma vie, et loué après ma mort. » Ces sentimens sont très-beaux, et ne laissent rien à désirer, sinon qu'ils eussent été mis à l'épreuve. Faute de cette condition, on peut douter s'ils auroient tenu contre la séduction d'une prospérité durable et constante.

Une gloire que l'on ne peut se dispenser de lui accorder par préférence sur son rival, c'est d'avoir payé de sa personne dans les combats où il s'agissoit de sa querelle, et de ne s'être point reposé sur des lieutenans d'un soin qui le touchoit de si près. Dans les batailles de Nicée et d'Issus, il combattit lui-même à la tête de ses armées. Il est assez singulier que Sévère ne se soit

[1] *Scribe laudes Marii vel Annibalis, vel alicujus ducis optimi vitâ functi, et dic quid ille fecerit, ut eum nos imitemur. Nam viventes laudare irrisio est, maximè imperatores, à quibus speratur, qui timentur, qui præstare publicè possunt, qui possunt necare, qui proscribere. Se autem vivum placere velle, mortuum etiam laudari.*

trouvé à aucune des trois grandes actions qui décidèrent de son sort; et j'ai peine à concilier cette conduite avec les éloges que l'on a donnés à sa valeur.

Pour achever ce que j'ai à dire sur Niger, je vais rendre compte ici de deux traits qui n'ont pu trouver place ailleurs. Domitien avoit défendu les dépôts de l'argent des soldats au drapeau, dans la crainte que ces amas ne servissent de fonds aux généraux qui voudroient
se révolter. Niger renouvela l'ancien usage, et en fit 10.
même une loi, afin que les petites épargnes des soldats ne fussent pas perdues pour leurs familles, s'ils étoient tués dans quelque combat, et qu'elles ne tournassent point au profit des ennemis qui les dépouilleroient. C'étoit une attention de bonté pour les particuliers, et de zèle pour la gloire et les intérêts de l'état.

Mais je ne vois pas qu'il soit possible de louer ni
même d'excuser la dureté de la réponse qu'il fit aux 7.
habitans de la Palestine, soit qu'il faille entendre par ce nom les Juifs, ou ceux qui les avoient remplacés. Comme ils étoient accablés du poids des tributs, ils lui demandoient quelque soulagemens. « Vous voudriez (leur ré-« pondit-il) que l'on diminuât les impositions dont vos « terres sont chargées; et moi je souhaiterois pouvoir y « soumettre l'air même que vous respirez. » Le publicain le plus intraitable ne se seroit pas exprimé autrement.

Sévère, qui n'avoit pas beaucoup paru dans les opérations de la guerre, se montra terrible après la victoire. *Spart. Sev. 9, et Dio ap. Val.* Il condamna à l'exil la femme et les enfans de Niger, pour lesquels il avoit jusqu'alors témoigné une très-grande considération; et ce traitement rigoureux n'étoit que le prélude de la vengeance qu'il méditoit. Pour ce qui est des partisans de son ennemi, ceux qui en furent quittes pour la confiscation de leurs biens et l'exil eurent lieu de se louer de leur sort. Sévère châtia par la bourse et les particuliers et les villes, et il taxa au quadruple

quiconque avoit fourni de l'argent au parti vaincu, soit de gré, soit de force. Ce genre d'accusation étoit une voie ouverte contre tous ceux que l'on vouloit perdre, et il y eut un grand nombre de personnes vexées sous ce prétexte, quoiqu'elles n'eussent jamais connu Niger, ni pris d'intérêt à ce qui le regardoit. Sévère ne s'en tint pas aux peines pécuniaires, selon Spartien, et il mit à mort tous les sénateurs qui avoient servi comme officiers dans les armées de son rival.

Dio, l. LXXIV, *pag.* 844.

Il s'en trouva un néanmoins qui, ayant osé dire ce que tout le monde pensoit, fit honte à Sévère, par une libre remontrance, de tant d'exécutions sanglantes, et le força en quelque façon d'y apporter de la modération. Cassius Clémens, traduit devant le tribunal de cet empereur comme partisan de Niger, se défendit en ces termes : « Je ne connoissois, dit-il, ni vous, ni Niger. Me trou« vant dans les contrées qui se sont déclarées pour celui« ci, je me suis vu contraint de suivre le torrent au « milieu duquel j'étois enveloppé ; et cela, dans un temps « où il s'agissoit, non de vous faire la guerre, mais de « détrôner Didius. Je ne suis donc point jusque-là cou« pable envers vous, puisque je n'avois que les mêmes « intentions que vous avez exécutées. Vous ne pouvez « pas non plus me faire un crime de n'avoir pas quitté « celui auquel la fortune m'avoit lié pour passer dans « votre parti ; car vous n'eussiez pas voulu sans doute « que ceux qui sont actuellement assis avec vous pour « me juger vous trahissent pour se donner à votre adver« saire. Examinez donc, non pas les personnes ni les « noms, mais la nature de la cause. Quelque condam« nation que vous prononciez contre nous, vous la pro« noncerez en même temps contre vous-même et contre « vos amis. Et ne dites pas que vous n'avez point de juge« ment à appréhender : le public et la postérité sont des « juges auxquels vous ne pouvez vous soustraire, si vous « condamnez dans les autres ce que vous avez fait vous-

« même. » L'évidence de cette apologie frappa toute l'assistance, et Sévère fit à l'accusé une demi-justice en ne lui confisquant que la moitié de ses biens, et lui laissant l'autre partie.

Une considération d'intérêt et de politique l'empêcha encore de traiter en ennemis tous ceux qui avoient favorisé Niger. Il lui restoit un rival à détruire en la personne d'Albin, et il ne croyoit pas devoir, en se rendant odieux, s'exposer à lui donner des partisans. C'est sans doute par cette raison que, de tous les sénateurs qui *Spart. Sev. 9.* avoient témoigné de l'inclination pour Niger, sans néanmoins porter les armes et combattre en sa faveur, il n'en fit mourir qu'un seul, qui apparemment s'étoit déclaré plus hautement que les autres.

Sévère n'étoit rien moins que généreux; et s'il laissa *Spart. Nig. 12.* subsister une inscription qui contenoit un grand éloge de Niger, et que ses ministres lui conseilloient d'abattre, ce fut par un motif de vanité, comme il s'en expliqua lui-même : « Conservons (dit-il) un monument qui « fera connoître quel ennemi nous avons vaincu. »

Les simples soldats même crurent avoir tout à craindre *Herod. l. III.* de la cruauté d'un tel vainqueur, et ils prirent le parti de s'enfuir par troupes chez les Parthes. Sévère sentit quel tort leur désertion causoit à l'empire; et pour les rappeler il fit publier une amnistie. Il ne laissa pas d'en rester un grand nombre dans le pays des Parthes, qui apprirent d'eux la manière de se servir des armes romaines et l'art de les fabriquer. Il en résulta un grand avantage pour les peuples d'Orient dans les guerres qu'ils eurent dans la suite avec les Romains; et c'est principalement à cette cause qu'Hérodien attribue les victoires qu'ils remportèrent sur les successeurs de Sévère.

Les villes qui avoient signalé leur zèle pour Niger *Herod.* participèrent à son désastre : plusieurs avoient eu occasion de faire des démarches d'éclat, par une suite de ces

anciennes jalousies qui avoient de tous temps agité les petites républiques grecques, et qui, les ayant livrées d'abord aux Macédoniens, et ensuite aux Romains, n'avoient pu être entièrement guéries par de si fortes leçons. Après la défaite d'Emilien à Cyzique, Nicomédie se déclara pour Sévère; et Nicée, par antipathie contre les Nicomédiens, montra une nouvelle chaleur d'affection pour Niger. Il y eut des combats entre ces deux villes pour une querelle dans laquelle il leur appartenoit si peu de se mêler. Lorsque Niger eut été vaincu lui-même près de Nicée, les villes de Laodicée en Syrie et de Tyr, rivales et ennemies, l'une d'Antioche et l'autre de Béryte, proclamèrent Sévère empereur, et détruisirent les honneurs de Niger. Elles en furent bientôt punies; et Niger, pendant que les armées de son ennemi étoient arrêtées au mont Taurus, envoya dans ces deux villes des troupes de Maures qui par son ordre y mirent tout à feu et à
Spart. Sev. 9 sang. Antioche fut à son tour maltraitée par Sévère, devenu pleinement vainqueur, qui la réduisit au titre de
Herod. simple bourgade, et la soumit à l'autorité de Laodicée. On ne peut guère douter, malgré le silence des historiens, qu'il n'ait usé de la même sévérité à l'égard de
Spart. Béryte et de Nicée. Naplouse, dans la Palestine (c'est l'ancienne Sichem), fut privée du droit de ville, en punition de son attachement à Niger. Pour affoiblir le gou-
Tillem. Sev. art. 16. vernement de Syrie, il paroît que Sévère en démembra la Palestine, à laquelle il donna un gouverneur particulier. La ville de Tyr, qui s'étoit des premières déclarée pour lui, devint la métropole de ce nouveau gouverne-
Herod. ment. Et en général Sévère témoigna sa reconnoissance aux villes qui avoient souffert pour sa cause, en assignant des fonds pour les rétablir dans toute leur splendeur. Il imitoit Sylla, et se faisoit gloire, comme lui, de savoir mieux que personne, soit se venger de ses ennemis, soit récompenser ses amis.

Dio. L'exemple des rigueurs exercées par Sévère sur les

villes qui avoient provoqué sa haine ne put vaincre l'opiniâtreté des Byzantins, même depuis que la mort de Niger dut leur avoir ôté toute espérance. Cet acharnement avoit sans doute un motif: mais nos historiens nous l'ont laissé ignorer.

Nous avons vu que Byzance fut assiégée par Sévère ou par ses généraux dès que Niger en fut sorti. Probablement le siége ne fut pas pressé bien vivement tant que dura la guerre, et que les armées de part et d'autre tinrent la campagne. Mais, lorsque Niger, vaincu et tué, eut délivré Sévère de toute inquiétude, le soin de réduire Byzance devint l'unique ou du moins la plus importante affaire du vainqueur, et il y employa toutes les forces navales de l'empire. Il paroît que la ville fut simplement bloquée par terre.

Tout le monde connoît la situation avantageuse de Byzance, aujourd'hui Constantinople, sur le Bosphore ou canal par lequel les eaux du Pont-Euxin entrent dans la Propontide. Le courant se porte vers la côte sur laquelle cette ville est bâtie, et qui présente en cet endroit un enfoncement : en sorte qu'une partie des eaux s'y détourne, et y forme un très-beau port, pendant que le reste suit avec rapidité la direction du canal. La violence du courant est telle, que quiconque s'y trouve engagé ne peut éviter de s'approcher de Byzance : ami ou ennemi, il faut passer sous les murs de la ville.

Les murs du côté de la mer n'étoient pas fort exhaussés : la mer elle-même et ses rochers opposoient une suffisante barrière. Du côté des terres on avoit pris soin de fortifier la ville de bonnes murailles, hautes et épaisses, construites de grosses pierres de taille unies ensemble par des liens de fer; et tout le circuit en étoit flanqué de tours que l'on avoit tellement disposées les unes à l'égard des autres qu'elles se servissent mutuellement de défense.

Avant ou pendant le siége les Byzantins s'étoient

munis de machines puissantes et à différentes portées : quelques-unes lançoient à une petite distance de gros quartiers de pierres et des poutres. Si l'assaillant étoit plus éloigné, d'autres machines jetoient des traits de toute espèce et des pierres d'une moindre pesanteur. Des mains de fer attachées à des chaînes plongeoient au pied du mur, et enlevoient ce qu'elles avoient accroché. La plupart de ces machines étoient l'ouvrage de Priscus, Bithynien de naissance, et fameux ingénieur, à qui son habileté pensa coûter la vie, et la sauva. Car, après la prise de Byzance, ayant été condamné à mort par les généraux de Sévère, il obtint sa grâce de l'empereur, qui, le regardant comme un homme précieux, voulut ne s'en pas priver, et en tira effectivement de grands services.

L'entrée du port de Byzance étoit fermée par une chaîne, et les jetées qui l'embrassoient et qui avançoient dans la mer en saillie étoient garnies de tours pour en défendre les approches.

Ce port contenoit cinq cents petits bâtimens, la plupart armés d'éperons; et quelques-uns avoient double gouvernail, l'un à la poupe, l'autre à la proue, et double équipage; en sorte qu'au premier signal, et sans revirer de bord, ils pouvoient avancer sur l'ennemi, ou reculer, selon que le demandoit la circonstance.

Pendant un siége de trois ans il y eut sans doute bien des assauts, bien des sorties, bien des événemens de différentes espèces. Mais Dion, ou son abréviateur, n'est entré dans aucun détail, et n'a recueilli que les faits qui lui ont paru avoir quelque chose de singulier, et pouvoir intéresser par une sorte de merveilleux.

Dans le récit qu'il nous donne il n'est question d'aucune action sur terre. Nous y voyons seulement que la ville étoit exactement enfermée par les assiégeans, et privée de toute communication avec les dehors.

Sur mer, notre auteur nous rend compte d'une

adresse employée avec succès par les Byzantins pour enlever des vaisseaux ennemis jusque dans leur rade. Ils envoyoient des plongeurs, qui sous les eaux alloient couper le câble de l'ancre, et qui enfonçoient dans le corps du vaisseau un clou attaché à une corde, dont l'autre bout étoit dans un vaisseau byzantin. Le mouvement de celui-ci faisoit démarrer l'autre, qui obéissoit, et sembloit marcher seul, sans le secours ni des rames ni des vents.

La résistance des assiégés fut portée jusqu'à la plus extrême opiniâtreté. Comme ils perdoient grand nombre de leurs barques, pour en construire de nouvelles, ils prenoient les bois des maisons démolies à ce dessein, et les femmes donnoient leurs cheveux pour être employés à faire des cordages. Les provisions de traits et de pierres à lancer furent épuisées par la longueur du siége. Les Byzantins y suppléèrent par les pierres de leurs théâtres, qu'ils détruisirent; et les statues même de bronze qui servoient d'ornemens à leur ville ne furent pas épargnées. Ils les mettoient dans leurs machines, et les jetoient sur les ennemis.

Il ne falloit pas moins qu'un mal au-dessus de toutes les ressources humaines pour triompher de leur obstination. La famine les tourmentoit; et quoique la place eût été de temps en temps ravitaillée par l'heureuse témérité de quelques marchands, qui, amorcés par l'appât du gain, chargeoient des bâtimens de toutes sortes de provisions, et ensuite, se livrant au courant, se faisoient prendre exprès par les Byzantins. Enfin la disette devint si horrible, que les malheureux habitans étoient réduits à tremper des cuirs pour tâcher d'en tirer quelque suc, et se portèrent même jusqu'à cet excès de fureur que de se manger les uns les autres.

Dans une si affreuse extrémité les assiégés firent encore une dernière tentative. Ce qui restoit parmi eux d'hommes forts et vigoureux, ayant observé un temps

d'orage, s'embarquèrent; et, résolus de périr ou de rapporter des vivres à leurs concitoyens, ils s'exposèrent à la merci des vents et des vagues irritées. Ils firent heureusement le trajet; et, étant tombés sur des terres où on ne les attendoit point, ils pillèrent et enlevèrent tout ce qui tomba sous leurs mains, et en remplirent leurs bâtimens sans ménagement et sans mesure. Le retour ne fut pas également avantageux. Ils profitèrent du gros temps, qui continuoit ou avoit recommencé, pour se mettre en mer. Les assiégeans, voyant arriver ces bâtimens prodigieusement chargés, et qui voguoient à grande peine, presqu'à fleur d'eau, conçurent qu'ils en auroient bon marché. Il ne fut pas besoin de combat. Quelques vaisseaux de la flotte romaine s'étant détachés vinrent fondre sur les barques byzantines, qu'ils renversoient à coups de perches, ou entr'ouvroient en les frappant de leurs éperons. Souvent, en les heurtant seulement, ils les faisoient couler à fond. Le convoi ne fit aucune résistance; chacun cherchoit à fuir. Mais les vents et les ennemis réunis firent tout périr, sans qu'il se sauvât une seule barque.

Ce fut un douloureux spectacle pour les Byzantins, qui de leurs murs voyoient ruiner leur unique espérance. Le lendemain la mer s'étant calmée, ils reconnurent encore mieux la grandeur du désastre, apercevant toute la surface des eaux couverte de débris de vaisseaux et de corps morts que le flot amenoit dans leur port et jetoit sur leur rivage. Désespérés, succombant à leur disgrâce, ils prirent enfin le parti d'ouvrir leurs portes à l'ennemi, et ils se rendirent à discrétion. Les vainqueurs usèrent de leur droit sans pitié. Ils massacrèrent tous les gens de guerre, tous les magistrats et commandans; et sur le sort de la ville même ils demandèrent les ordres de l'empereur, qui étoit alors en Mésopotamie.

Sévère reçut la nouvelle de la réduction de Byzance

avec des transports de joie. Il assembla sur-le-champ ses soldats, et leur dit : « Nous avons enfin pris Byzance. » Mais la satisfaction infinie que lui causa ce grand succès ne le rendit pas plus susceptible d'impressions de clémence. Il n'est point de rigueurs qu'il n'exerçât sur cette ville infortunée. Il confisqua les biens de ses habitans ; il la priva des droits de ville libre, et même de ville ; et la réduisant à la condition de tributaire, et au titre de simple bourgade, il la soumit, elle et son territoire, à la juridiction des Périnthiens, qui abusèrent de leur pouvoir avec insolence. Ce n'est pas tout encore. Il la démantela et en ruina entièrement les fortifications ; en quoi, selon le jugement de Dion, il porta un grand préjudice à l'empire, qu'il priva d'un de ses plus puissans boulevards, qui tenoit en respect toute la Thrace, et qui dominoit sur l'Asie et le Pont-Euxin. Je l'ai vue, ajoute cet historien, dans un état de ruine et de délabrement qui porteroit à croire que ce ne sont pas des Romains, mais des barbares, qui en ont fait la conquête.

Dio et Herod. l. III,

Sévère se laissa néanmoins quelque temps après adoucir à l'égard des Byzantins, et aussi de ceux d'Antioche, par les prières de Caracalla son fils, encore enfant. Il modéra donc en quelque chose les peines qu'il avoit d'abord prononcées contre ces deux villes. Mais il ne rétablit point Byzance dans ses anciens droits ; au contraire, il confirma l'arrangement par lequel il l'avoit soumise aux Périnthiens. Et en effet, nous voyons par l'Histoire ecclésiastique que, jusqu'au temps où Constantin rebâtit Byzance, et lui donna son nom, l'évêque de cette ville reconnoissoit celui de Périnthe ou Héraclée pour son métropolitain. Or l'on sait que l'Eglise, dans la distribution de ses provinces et des métropoles, se conformoit à l'ordre civil.

Spart. Carac. 1, et Suid. in Σεβῆρος.

Fleuri, Hist. eccl. t. III, l. XI, p. 210.

J'ai dit que Sévère apprit en Mésopotamie la fin du siége de Byzance. L'amour de la gloire, selon Dion, et le désir de faire des conquêtes l'avoit conduit en ce pays

Dio, l. LXXV. Herod. Spart. Sev. 9.

pour aller faire la guerre aux Arabes, aux Adiabéniens, aux Osroéniens, et même aux Parthes. Il est pourtant vrai qu'il avoit un motif plausible d'attaquer ces peuples, dont les uns avoient ou secouru, ou du moins favorisé Niger; les autres avoient profité des guerres civiles entre les Romains pour entreprendre de leur enlever ce qu'ils possédoient au-delà de l'Euphrate, et étoient venus mettre le siége devant Nisibe. On doit se souvenir que la Mésopotamie, dont Nisibe étoit une des villes principales, conquise par Trajan, abandonnée par Adrien, avoit été cédée de nouveau aux Romains par le traité conclu entre eux et les Parthes sous Marc-Aurèle et L. Vérus.

La guerre de Sévère en Orient ne fut ni longue ni marquée par de grands exploits. Après une marche laborieuse à travers les plaines sablonneuses de la Mésopotamie, où lui et son armée pensèrent périr de soif, il vint à Nisibe, et s'y arrêta. De là, partageant ses troupes sous divers commandans, il les envoya sur les terres ennemies, qu'ils ravagèrent, où ils prirent quelques villes, mais sans faire de conquêtes à demeure. Sévère ne pouvoit pas alors s'occuper d'un pareil dessein. Une autre entreprise lui tenoit plus au cœur. Il s'agissoit pour lui de détruire Albin, afin de posséder seul et sans rival toute l'étendue de l'empire. Son but étoit donc seulement de renouveler dans l'Orient la terreur des armes romaines, que l'on n'y avoit point vues depuis trente ans, et d'assurer la tranquillité de cette frontière pendant qu'il s'en éloigneroit pour aller faire la guerre à l'autre extrémité du monde. Il se vantoit cependant d'avoir subjugué dans son expédition orientale un grand pays; et en conséquence la flatterie lui prodigua toutes sortes d'honneurs. On lui décerna le triomphe, qu'il refusa pour ne pas paroître triompher de Niger son concitoyen. On le décora aussi des titres d'*Arabique*, d'*Adiabénique*, de *Parthique*. Spartien dit

que Sévère ne voulut point recevoir ce dernier surnom, de peur d'irriter les Parthes. Cependant on le trouve sur des inscriptions dressées dans le temps dont nous parlons.

Ce que Sévère fit de plus important dans cette expédition, fut d'assurer aux Romains la possession de Nisibe, place d'une grande conséquence dans ces contrées, et qui servoit de barrière contre toutes les nations barbares de l'Orient. Il y laissa une forte garnison; il en confia le commandement à un chevalier romain; il la releva par des titres et des prérogatives. On voit clairement qu'il vouloit en faire sa place d'armes pour les guerres auxquelles il se proposoit de revenir lorsqu'il n'auroit plus d'autre soin qui l'inquiétât. Dion blâme la conduite de Sévère en ce point, à cause des dépenses que coûtoit l'entretien de Nisibe. Mais la suite prouvera que Sévère étoit meilleur juge que Dion de l'importance de cette place.

Pour ne rien omettre de ce qui nous est administré par cet historien, j'ajouterai ici deux faits, qui ne sont pas fort importans en eux-mêmes.

Sévère, enflé de ses succès, se regardoit comme supérieur à tous les mortels pour le courage et l'habileté; et il fut joué impunément par un brigand qui couroit la Syrie et la Judée, et que l'on cherchoit par cette raison avec un très-grand soin par ordre de l'empereur. Claude, c'étoit le nom de ce brigand, s'étant déguisé en officier, eut l'audace de venir se présenter à Sévère à la tête d'une troupe de cavaliers; il le salua, le baisa, et se retira ensuite tranquillement sans avoir été découvert. *Dio.*

Une armée de Scythes, c'est-à-dire de quelques peuples septentrionaux, se préparoit à entrer sur les terres de l'empire, et à faire la guerre aux Romains. Pendant qu'ils étoient assemblés pour délibérer, un orage affreux survint, accompagné d'éclairs et de tonnerres, qui tuèrent trois de leurs principaux commandans. La frayeur



s'empara des esprits; la superstition leur fit croire qu'un si triste début annonçoit le plus funeste succès; et ils se désistèrent de leur entreprise.

§. II.

Rupture entre Sévère et Albin. Sévère fait César son fils aîné, que nous appelons Caracalla. *Les armées ennemies se rencontrent près de Lyon. Alarmes et diversité de sentimens dans Rome au renouvellement de la guerre civile. Prétendus prodiges. Premières opérations de la guerre, et moins importantes. Bataille décisive près de Lyon. Albin vaincu se tue lui-même. Remarque sur le caractère d'Albin. Vengeances cruelles de Sévère après la victoire. Ses emportemens contre le sénat. Il fait mettre par ses soldats Commode au rang des dieux. Il retourne à Rome. Discours menaçant de Sévère dans le sénat. Vingt-neuf, ou même quarante-un sénateurs mis à mort. Mot de Géta encore enfant sur ce carnage. Narcisse, meurtrier de Commode, exposé aux lions. Attentions de Sévère pour le peuple, pour les sujets de l'empire, mais surtout pour les soldats. Il se hâte de produire et d'avancer ses enfans. Sa conduite sèche envers sa parenté. Sévère va en Orient faire la guerre aux Parthes. Motifs de cette guerre. En arrivant, il délivre Nisibe assiégée par les Parthes. La campagne suivante il prend Babylone, Séleucie et Ctésiphon. Caracalla déclaré Auguste et Géta César. Sévère marche du côté de l'Arménie, dont le roi demande la paix et l'obtient. Il met deux fois le siége devant Atra et le lève deux fois. Cruautés exercées par Sévère et contre les restes du parti de Niger, et contre ses propres amis. Petite guerre contre les Juifs. Caracalla consul. Persécution contre les chrétiens. Sévère visite l'Egypte. Il revient à Rome. Jeux et spectacles. Mariage de Caracalla avec la fille de*

Plautien. Histoire de la fortune et de la chute de Plautien. Haine implacable entre les deux fils de Sévère. Géta nommé Auguste. Jeux séculaires. Deux préfets du prétoire. Nouvelles cruautés de Sévère. Punition de Pollénius Sébennus. Bulla Félix chef d'une troupe de six cents voleurs. Endroits louables de Sévère. Exactitude à rendre la justice. Comment il distribuoit sa journée. Goût de simplicité. Magnificence dans les dépenses publiques. Bienfaits envers sa patrie. Désir de réformer les mœurs. Soin de maintenir la discipline militaire, mais peu soutenu. Sévère part pour la Grande-Bretagne. Remarque sur les Calédoniens et les Méates. Courses que font ces peuples sur les terres romaines. Sévère les repousse au-delà des golfes de Glota et de Bodotria. Mur de Sévère. Menées de Caracalla contre son frère. Il tente d'exciter une sédition dans l'armée. Il veut tuer son père. Nouvelle révolte des Bretons. Maladie et mort de Sévère. Jugement sur le caractère et le mérite de Sévère. Goût de Sévère pour les lettres. Il composa des mémoires de sa vie. L'impératrice Julie aima aussi les sciences et les savans. Savans qui fleurirent sous le règne de Sévère. Philostrate. Antipater, sophiste. Diogène de Laërte. Solin. Eruption du Vésuve. Monstre marin. Comète.

Sévère, comme je l'ai observé, ne s'étoit accommodé avec Albin et ne lui avoit déféré le titre de *César* que pour n'avoir pas deux ennemis à la fois sur les bras aux deux extrémités de l'empire, en Syrie et dans la Grande-Bretagne. Lorsqu'il eut vaincu Niger et rétabli la tranquillité dans l'Orient par les avantages remportés sur les barbares de ces frontières, n'ayant plus de raison de ménager le seul rival qui lui restât, il entreprit de s'en défaire.

Je ne sais si l'on doit ajouter foi au témoignage

Herod. l. III, Capit. Alb. 7 et 8. d'Hérodien et de Capitolin, qui assurent qu'avant que d'employer les armes et la force ouverte, Sévère tenta la voie lâche et perfide de l'assassinat; et qu'il envoya à Albin une lettre pleine de protestations d'amitié par des soldats déterminés, qui avoient ordre de lui demander une audience secrète, comme pour lui communiquer des affaires importantes, et de l'assassiner lorsqu'ils l'auroient éloigné de ses gardes. Le projet de massacrer un général au milieu de ses troupes, un César dans la province où son autorité étoit reconnue, ne me paroît guère probable; et si Sévère étoit assez méchant pour le former, il avoit trop d'habileté pour en croire l'exécution possible. Selon les auteurs mêmes du récit, l'entreprise n'eut pas le plus léger commencement de succès. Albin conçut des défiances, fit arrêter les assassins; et, les ayant forcés, par une rude question, d'avouer l'horrible commisssion dont ils étoient chargés, il les envoya au supplice, et résolut de se venger de celui qui les avoit mis en œuvre. Il n'étoit assurément pas besoin de motifs si pressans pour opérer une rupture.

Dio, l. LXXV. Je m'en tiens à Dion, qui dit simplement que Sévère, après la victoire de Niger, ne voulut plus accorder à Albin les prérogatives attachées au titre de *César*, et qu'Albin au contraire prétendoit même au titre d'*Auguste*. Ce peu de mots explique tout, et, sans rien offrir que de très-naturel, fait comprendre dans l'instant comment la guerre étoit inévitable entre deux ambitieux dont les prétentions se trouvoient si étrangement opposées.

On peut, il est vrai, s'étonner qu'Albin ait attendu si tard à se déclarer. Mais nous avons vu qu'il fut d'abord la dupe des artifices de Sévère, et nous ne savons pas combien de temps cette illusion a duré. Lorsqu'il eut ouvert les yeux, sans faire encore de démarche Capit. Alb. 12. d'éclat, il ne s'oublia pas néanmoins. Il travailla sourdement à s'acquérir des amis et des partisans dans le

sénat, auprès duquel il avoit deux puissantes recommandations, la noblesse qu'on lui attribuoit, et la douceur qu'il faisoit paroître en opposition aux rigueurs de Sévère. Il mit dans ses intérêts les Gaules et les Espagnes, et il y amassa de grandes forces. Il porta même ses vues sur les provinces éloignées à l'Orient, et il tâcha de s'y faire des créatures par ses libéralités envers les villes que les armes de Niger avoient dévastées. Enfin, lorsqu'il se crut assez puissant pour n'avoir plus besoin de déguiser ses desseins, il leva le masque, et, alléguant sans doute pour motifs les injustices de Sévère à son égard, il se fit proclamer Auguste. Nos historiens ne parlent point de cette dernière démarche; mais elle est constatée par les médailles dans lesquelles Albin, par une singularité remarquable, réunit le nom de *Septimius* au titre d'*Auguste*, se déclarant ainsi par une même inscription le fils et l'ennemi de Sévère.

Spart. Sev. 12.
Capit. Alb. 11.
Tillem. Sev. art. 19.

C'étoit là que Sévère l'attendoit. Sa politique lui inspiroit de mettre toujours les apparences de son côté, et de laisser à son adversaire le personnage d'agresseur. Il étoit en marche comme pour revenir à Rome, et il avoit déjà fait, si je ne me trompe, la plus grande partie du chemin lorsqu'il apprit la défection ouverte d'Albin. A cette nouvelle il assembla ses soldats; et, saisissant une si belle occasion d'invectiver contre l'ingratitude de son rival, il obtint d'eux sans peine qu'ils le déclarassent ennemi, et se montrassent pleins de zèle et d'ardeur pour aller lui faire la guerre. L'empereur prit soin d'animer leur courage par une abondante largesse.

Herod.

La suite et la liaison des faits me portent à croire, avec M. de Tillemont, que ce fut dans cette même assemblée des soldats que Sévère conféra la dignité de *César* à son fils aîné Bassianus, dont il changea en même temps le nom en ceux de *Marc-Aurèle-Antonin*. C'est le prince que nous appelons communément *Caracalla*. Son père, qui affectoit de montrer un grand respect

Spart. Sev. 10.



pour la mémoire de Marc-Aurèle, auquel il ressembloit si peu, en voulut donner un témoignage signalé en transportant à un fils destiné à lui succéder les noms de ce sage empereur. Pour ce qui est du nom d'*Antonin*, on sait en quelle vénération il étoit dans les temps dont j'écris ici l'histoire. Caracalla n'avoit guère alors que huit ans.

Le lieu où Caracalla fut proclamé César nous est connu par Spartien. Sévère étoit alors campé près de la ville de Viminacium, dans la Mœsie, sur le Danube. Il est très-vraisemblable [a], comme je viens de l'observer, que c'est aussi en ce même endroit qu'Albin fut déclaré ennemi par l'armée de Sévère. De ce moment les deux rivaux ne se ménagèrent plus, et ils marchèrent à front découvert l'un contre l'autre, Sévère partant de la Mœsie, et Albin de la Grande-Bretagne.

Il paroît que le plan de celui-ci étoit de pénétrer, s'il eût pu, en Italie, et d'aller se faire reconnoître dans Rome, où il avoit de grandes intelligences. Sévère, qui comprit de quelle importance il étoit pour lui d'empê-
Herod. cher l'exécution d'un pareil dessein, détacha une partie de ses troupes pour occuper les gorges des Alpes du côté de la Gaule, et avec le gros de son armée il fit toute la diligence que les circonstances exigeoient, et dont l'activité de son caractère le rendoit capable. Il donnoit l'exemple à tous de supporter avec un courage invincible les plus dures fatigues : nulle difficulté des lieux ne le retardoit; il bravoit tête nue les neiges et les frimas; il ne prenoit de repos qu'autant que le besoin de la nature l'y contraignoit de nécessité; et, par un genre d'exhortation si efficace, il faisoit passer dans tous les cœurs l'ardeur dont il étoit lui-même rempli. Il réussit

[a] Si Sévère se fût déclaré en Orient ennemi d'Albin, il n'auroit jamais pu, quelque diligence qu'il fît, prévenir l'entrée de son rival en Italie. C'est ce qui me persuade qu'il différa cette déclaration jusqu'à ce qu'il se vît à portée d'agir efficacement.

ainsi à prévenir la marche de son ennemi, qui étoit déjà maître de Lyon, et il vint à sa rencontre près de cette ville, aux portes de l'Italie.

Cependant les apprêts d'une nouvelle guerre civile avoient alarmé Rome; et dans une si grande multitude d'habitans, les sentimens furent différens, selon la différence des intérêts. Parmi les sénateurs, les uns, du nombre desquels étoit Dion, demeurèrent tranquilles, attendant l'événement, et disposés à devenir la proie du vainqueur; les autres, attachés par des liaisons particulières, soit à Sévère, soit à Albin, partageoient les craintes et les espérances des deux concurrens. Le peuple, que touchent plus directement les maux de la guerre, et qui ne peut en espérer aucun fruit, exprima sans détour et d'une façon énergique sa douleur et ses plaintes. Dans des jeux du Cirque, peu avant les Saturnales (ce qui nous donne la date de la fin du mois de décembre), la multitude infinie des spectateurs vit exécuter successivement six courses de chariots sans y prendre presque aucune part, occupée qu'elle étoit d'un objet plus intéressant. Avant que la septième commençât, tous, comme de concert, élevèrent les mains au ciel, et demandèrent aux dieux le salut de la ville. Ensuite ils s'écrièrent : « O reine des cités, ô ville éternelle, quel sera donc « ton sort? Jusqu'à quand aurons-nous à souffrir les « mêmes maux? Jusqu'à quand dureront les guerres « civiles? » Après plusieurs autres acclamations semblables, ils rentrèrent pourtant dans le silence, et rendirent leur attention au spectacle.

Dio.

An. R. 947.

Dion, esprit superstitieux, admire ce concert de toute une multitude dans un même langage, et il y trouve quelque chose de divin; comme si la conformité des sentimens ne devoit pas produire celle des expressions. Il cite encore d'autres prétendus prodiges; une grande lumière au ciel, qui n'est autre chose qu'une aurore boréale; une rosée argentine qui tomba dans

la place d'Auguste, et qui garda sa couleur pendant trois jours. Mais de si frivoles remarques ne doivent pas nous arrêter.

Spart. Sev. 10, et Capit. Alb. 9, et Dio.

Les opérations de la guerre ne furent pas de longue durée. Il se livra quelques escarmouches, quelques combats entre des partis ou des détachemens des deux grandes armées ; et les gens d'Albin y eurent assez souvent l'avantage. Dion parle en particulier d'une action dans laquelle Lupus, l'un des généraux de Sévère, fut défaît et perdit beaucoup de monde. Lorsqu'il y eut une fois du sang répandu, Sévère demanda au sénat et obtint qu'Albin fût déclaré ennemi public. Il avoit tenu la même conduite à l'égard de Niger.

Nous trouvons ici dans Dion un fait singulier, mais qui perdroit peut-être ce qu'il paroît avoir de surprenant, si celui qui nous le raconte l'eût examiné avec des yeux plus attentifs et plus clairvoyans. Je le rendrai tel que le donne notre auteur. Un certain Numérien, qui enseignoit la grammaire dans Rome, s'avisa d'aller en Gaule s'immiscer dans une guerre qui ne le regardoit point. Ayant pris la qualité de sénateur, il assembla quelques soldats avec lesquels il battit un corps de cavalerie d'Albin, et fit quelques autres menus exploits. Sévère, en ayant été instruit, et le croyant réellement sénateur, lui envoya des pouvoirs, et un renfort de troupes, que Numérien employa utilement pour celui à qui il avoit voué ses services. Le merveilleux de l'aventure, c'est que ce grammairien guerrier agissoit sans aucune vue d'intérêt. Ayant pris sur les ennemis soixante et dix millions de sesterces [a], il les envoya à Sévère. Après la fin de la guerre, il ne demanda aucune récompense ; il ne prétendit point réaliser en sa personne le grade de sénateur, qu'il s'étoit attribué sans titre, et il se retira dans une campagne, où il passa le reste de ses jours, vivant d'une pension modique que lui faisoit l'empereur.

[a] Huit millions sept cent cinquante mille livres.

Voilà les circonstances extérieures d'un fait dont l'écrivain n'a pas su nous expliquer les motifs.

La guerre fut terminée par une bataille décisive dans la plaine entre Lyon et Trévoux. Les deux armées étoient égales en nombre, se montant chacune à cent cinquante mille hommes ; et elles avoient à leur tête leurs empereurs. Sévère, qui ne s'étoit trouvé en personne à aucune des batailles contre Niger, commandoit lui-même son armée dans celle contre Albin. La valeur des troupes étoit grande de part et d'autre. Les légions britanniques, qui combattoient pour Albin, ne le cédoient point à celles d'Illyrie. Mais Sévère passoit pour plus habile général que son concurrent.

La victoire balança, et fut long-temps disputée. L'aile gauche d'Albin ne fit pas beaucoup de résistance ; et, bientôt rompue, elle fut poursuivie par les gens de Sévère jusque dans son camp. De l'autre côté de la bataille les choses ne se passèrent pas de la même façon. Les troupes de l'aile droite d'Albin avoient pratiqué dans l'espace qui étoit devant elles un grand nombre de fosses recouvertes d'une couche de terre de peu d'épaisseur et légèrement appuyée ; et elles avoient fait ce travail de manière que la surface du terrain parût unie et ne donnât aucun soupçon. Pour attirer l'ennemi dans le piége, elles feignirent de la timidité ; elles se contentoient de lancer des traits de loin, et se retiroient après avoir fait leur décharge. L'artifice leur réussit. Les soldats de Sévère, pleins d'ardeur pour en venir aux mains, et méprisant des adversaires qui paroissoient trembler, avancent sur eux sans aucune précaution. Mais ils furent tout d'un coup arrêtés par un obstacle aussi redoutable qu'imprévu. En arrivant à l'endroit qui cachoit la fraude, la terre fond sous leurs pieds, et toute la première ligne tombe dans les fosses. Comme les rangs étoient serrés, la seconde ligne n'eut pas le temps de se garantir, et elle tomba sur la première. Ceux qui suivoient,

saisis d'effroi, reculent brusquement, et renversent en arrière leurs compagnons qui étoient à la queue. Ainsi toute l'aile gauche de Sévère fut jetée dans un désordre affreux, et les ennemis, accourant, en firent un grand carnage.

Dans un si extrême danger Sévère vint au secours des siens avec sa garde. Mais d'abord, loin de remédier au mal, il vit ses prétoriens eux-mêmes enfoncés, taillés en pièces, et il eut son cheval tué sous lui. Son courage s'irrita par le mauvais succès. Il déchire sa casaque impériale, il met l'épée à la main; et, ayant rallié quelques-uns des fuyards, il les remène à l'ennemi, résolu de vaincre ou de mourir. Sa petite troupe perce indistinctement tous ceux qui venoient à elle, amis ou ennemis. Elle contraint ainsi un nombre de ceux qui fuyoient à faire volte-face; et les vainqueurs, que leur avantage même avoit débandés et mis dans le cas de ne plus garder leurs rangs, eurent de la peine à soutenir un choc auquel ils ne s'attendoient plus.

Le combat donc se rétablit; mais la victoire étoit encore en suspens. Lætus, commandant de la cavalerie de Sévère, acheva de la décider. Il étoit jusque-là demeuré dans l'inaction, ayant, dit-on, le dessein perfide de laisser les deux rivaux se détruire l'un par l'autre, pour envahir ensuite la place que leur ruine laisseroit vacante. Lorsqu'il vit que la fortune commençoit à se déclarer pour Sévère, il conçut à quel danger son jeu criminel l'exposoit. Il se mit en mouvement, et vint prendre en flanc les gens d'Albin, que pressoit vivement en front la troupe conduite par Sévère. Ils ne purent résister à cette nouvelle attaque; et, ne songeant plus qu'à fuir, ils allèrent chercher un asile dans la ville de Lyon, aussi-bien qu'Albin leur malheureux chef. Sévère, pleinement vainqueur, devint par ce glorieux succès seul maître de tout l'empire, ayant détruit en moins de quatre ans trois empereurs, Didius, Niger, et Albin.

La bataille de Lyon fut très-sanglante. Nos auteurs n'ont point évalué la perte que fit chacun des deux partis; mais elle doit avoir été considérable, même de la part de celui qui resta victorieux; et Dion observe avec une douleur de bon citoyen, que le sang qui coula de part et d'autre étoit également perdu pour Rome.

Spartien nous apprend la date du mois et du jour de ce grand événement, qui tombe au dix-neuf février. Il n'en détermine point l'année, et c'est par la comparaison avec les faits qui ont précédé et qui suivirent, que M. de Tillemont le fixe à l'an de J. C. 197, quatrième du règne de Sévère. *Spart. Sev. 11.* *Till. not. 16 sur Sev.* An. R. 948.

La ville de Lyon fut pillée et ravagée par les vainqueurs, qui y mirent le feu en divers endroits, et en brûlèrent une grande partie.

Albin s'étoit retiré, après la défaite de son armée, dans une maison voisine du Rhône. Là, voyant que tout étoit perdu, et n'ayant droit d'espérer aucun quartier, il se perça lui-même de son épée, ou se fit rendre ce funeste service par un de ses esclaves. Il respiroit encore lorsqu'une troupe de soldats ennemis arriva, qui lui coupèrent la tête et la portèrent à Sévère.

Ainsi périt Albin, sur le caractère duquel il me reste peu de choses à ajouter à ce que j'en ai déjà dit. On ne peut faire aucun compte sur les reproches outrageans que Sévère lui prodiguoit dans ses mémoires; et je ne sais si l'on doit prendre beaucoup plus de confiance au témoignage d'un écrivain aussi peu judicieux que Capitolin, qui se contredit souvent lui-même, et qui se montre partout bien peu initié dans l'art de connoître les hommes. Si nous l'en croyons, Albin fut insupportable dans son domestique, mauvais mari, sombre, farouche, mangeant toujours seul par aversion pour la société, rigide jusqu'à la cruauté dans le maintien de la discipline militaire, et condamnant, comme des esclaves, au supplice des verges et à la croix, non-seulement les soldats, *Capit. Alb. 10-13.*

mais les centurions. Avec une pareille conduite, il ne devoit pas être fort aimable ; et cependant il est certain qu'il fut extrêmement chéri du sénat, dont un très-grand nombre de membres souhaitoient son élévation ; et si leur motif étoit la haine qu'ils portoient à Sévère, il en résulte au moins qu'ils avoient d'Albin une tout autre idée que celle que veut nous en donner Capitolin.

Capit. Alb. 14. Eutrop. et Aurel. Vict. Je ne parle point du soupçon dont quelques méprisables écrivains le chargent d'avoir eu part à la mort de Pertinax. Toutes les circonstances réclament contre cette absurde et odieuse imputation.

Sur l'article des excès du vin reprochés à Albin par Sévère, Capitolin varie tellement dans son témoignage, que l'on ne sait à quoi s'en tenir. Mais nous n'ajouterons pas foi assurément à des traits de gourmandise qu'il a peine à croire lui-même, et qui sont véritablement incroyables. Nous ne nous persuaderons point qu'Albin mangeât pour son déjeuner cinq cents figues, cent pêches, dix melons, vingt livres de raisin, cent becfigues, et quatre cents huîtres. J'entre dans ce détail pour donner un échantillon du jugement des auteurs d'après lesquels il me faut travailler.

Formons-nous donc une idée d'Albin par les faits ; et, laissant à l'écart ce qui regarde sa conduite privée pour ne le considérer que par les talens nécessaires aux grandes entreprises, nous jugerons que, brave guerrier, habile à se concilier les esprits, il manqua de l'adresse et des précautions de défiance qu'il devoit opposer aux ruses de son adversaire ; et telle fut la cause de sa perte.

Dio. et Herod. et Spart. Sev. 11 et 12, et Nig. 6, et Capit. Alb. 9. Sévère abusa insolemment de sa victoire. N'ayant plus aucun motif de crainte qui le retînt, il donna un libre essor à la violence de son caractère ; et, renonçant même aux légers dehors de modération qu'il avoit jusque-là affectés, il se montra tel qu'il étoit, cruel et vindicatif au-delà de toute mesure. Rien n'est plus lâche que les indignités qu'il exerça sur le cadavre de son ennemi.

Après en avoir envoyé la tête à Rome, il fit passer son cheval sur le corps : il voulut repaître ses yeux de ce funeste objet, en le laissant étendu devant la porte de son prétoire jusqu'à ce qu'il devînt infect : après quoi il le fit jeter dans le Rhône. La femme et les enfans d'Albin furent traités avec la même rigueur, mis à mort, et leurs corps jetés dans le fleuve. Et le malheur de cette famille entraîna celui de la famille de Niger, pour laquelle Sévère avoit témoigné beaucoup de bonté tant que Niger avoit vécu, qu'il avoit tenue en exil depuis sa défaite, et qu'il extermina lorsque la victoire sur Albin lui eut assuré la possession de l'empire. Il fit chercher les corps des sénateurs qui avoient été tués en combattant pour Albin, et, après les avoir livrés à divers outrages, il défendit qu'on leur donnât la sépulture. Les prisonniers remarquables par leur naissance ou par leurs emplois furent mis à mort. Ces cruautés contribuèrent sans doute à empêcher un nombre de partisans d'Albin, qui avoient quelques corps de troupes sous leur commandement, de se soumettre à un si inhumain vainqueur. Ils aimèrent mieux périr les armes à la main que par la hache du licteur ; et Sévère eut à livrer plusieurs combats pour achever de détruire un parti que la clémence après la victoire auroit tout d'un coup désarmé.

Il tourmenta les Gaules et les Espagnes par de rigoureuses recherches contre les fauteurs d'Albin ; et, sur ce prétexte vrai ou faux, il fit mourir un très-grand nombre des premiers citoyens des villes de ces régions. Les femmes même ne furent pas épargnées, et il en condamna plusieurs à partager le triste sort de leurs maris et de leurs proches. L'avidité d'un riche et injuste butin entroit pour beaucoup dans ces sanglantes exécutions : car la confiscation des biens suivoit toujours le supplice des condamnés ; et le produit en fut immense.

Nulle raison d'équité, nulle représentation touchante ne pouvoit fléchir Sévère. Un accusé employa le moyen

Spart. Sev. 17, et Aurel. Vict.

de défense qui, après la défaite de Niger, avoit réussi, comme je l'ai rapporté, à Cassius Clémens. « Je me suis « trouvé engagé dans le parti d'Albin (disoit cet infor- « tuné) par la nécessité, et non par mon choix. Que « feriez-vous si vous étiez en ma place? » Sévère lui fit cette réponse barbare : « Je souffrirois ce que tu vas « souffrir. »

Spart. Sev. 11. et Capit. Alb. 12.

Mais rien ne le rendit plus odieux que ses emportemens et ses cruautés contre les sénateurs. Il est vrai que le sénat de Rome avoit paru porté d'inclination pour Albin; et, peu de temps avant la bataille de Lyon, cette compagnie, n'osant lui déférer à lui-même aucun honneur, s'étoit suffisamment expliquée par ceux qu'elle avoit accordés à Clodius Celsinus son frère. La colère de Sévère n'auroit donc pas été tout-à-fait injuste s'il l'eût renfermée dans certaines bornes, et s'il ne l'eût pas portée aux plus violens excès.

Herod.

En envoyant la tête d'Albin, il l'accompagna d'une lettre au sénat et au peuple, par laquelle il notifioit sa victoire, et qu'il finissoit en disant qu'il avoit ordonné que la tête de son ennemi fût plantée sur un gibet dans le lieu le plus fréquenté de la ville, afin qu'elle servît de preuve et d'exemple de son ressentiment contre ceux qui l'avoient offensé. Il écrivit une lettre foudroyante au sénat, qu'il taxoit de la plus noire ingratitude à son égard. « J'ai terminé plusieurs guerres (disoit-il) à « l'avantage de la république; j'ai rempli la ville d'abon- « dantes provisions de toutes les espèces; je vous ai déli- « vrés, par ma victoire sur Niger, des maux de la tyrannie. « Et comment m'avez-vous témoigné votre reconnois- « sance pour tant de bienfaits? En me préférant un « fourbe, un homme dans la bouche duquel ne s'est « jamais trouvé que le mensonge, et dont tout le mérite « est de s'être attribué sur de chimériques prétentions « une fausse noblesse. »

Capit.

Pour faire dépit aux sénateurs, et pour jeter parmi

eux la consternation, il s'avisa de réhabiliter la mémoire de Commode, dont il n'avoit jamais auparavant parlé lui-même qu'avec mépris et horreur. Il fit mettre ce détestable prince au rang des dieux par ses soldats ; et, joignant à un procédé si désobligeant et si effrayant pour le sénat une vanité puérile, il se disoit frère de Commode et fils de Marc-Aurèle. Ce dernier travers est même de plus ancienne date que la bataille de Lyon, comme il paroît par une médaille de la troisième année du règne de Sévère, où il prend la qualité de fils de Marc-Aurèle. Une autre, postérieure de quelques années, le fait fils de L. Vérus. Espèce de délire ! qui étoit le fruit de la prospérité. *Dio et Spart. Sev. 11.* *Tillem. Sev. art. 20.*

Sévère passa quelques mois dans les Gaules, occupé du soin de se faire justice à lui-même, comme il prétendoit, de calmer la province et d'y rétablir solidement son autorité. Il divisa aussi alors la Grande-Bretagne en deux gouvernemens, au lieu que jusqu'alors elle n'en avoit fait qu'un. Lorsqu'il eut terminé les affaires les plus pressantes, il partit pour Rome, menant avec lui son armée, pour se rendre plus terrible. Il y étoit arrivé, selon M. de Tillemont, avant le 2 juin de la même année 197 de Jésus-Christ, dans laquelle il avoit vaincu Albin. *Herod.* *Till. not. 16 sur. Sev.*

Les habitans de la capitale tâchèrent d'apaiser sa colère par les honneurs qu'ils lui rendirent. Le peuple sortit au-devant de lui couronné de branches de laurier. Le sénat vint le recevoir avec tous les témoignages possibles de respect et de soumission, déguisant ses craintes sous des démonstrations extérieures de joie. Sévère, au milieu des applaudissemens les plus flatteurs, entra dans la ville, monta au Capitole, y offrit des sacrifices à Jupiter, et, de retour dans son palais, il se montra satisfait du peuple, à qui il promit une largesse en réjouissance de sa victoire. Il réservoit pour le sénat toute sa colère et toutes ses vengeances.

Dio. Il l'assembla le lendemain, et il ouvrit la séance par un discours dans lequel, rappelant les exemples du passé, il loua beaucoup les rigueurs exercées par Sylla, par Marius, par Octavien, comme la meilleure et la plus sûre sauvegarde; et il blâma au contraire la douceur de Pompée et de César, qui, disoit-il, leur avoit été funeste. De là il passa à la justification de Commode, qu'il accompagna des reproches les plus outrageans contre les sénateurs. « Vous avez bonne grâce (leur dit-il) à insulter « Commode, vous dont la plupart mènent une vie en« core plus honteuse que celle de ce prince. S'il se donnoit « en spectacle tuant des bêtes de sa main, ne puis-je pas « citer l'un d'entre vous, vieillard consulaire, qui, tout « récemment, luttoit en public contre une courtisane « travestie en lionne? Commode combattoit sur l'arène « comme gladiateur! Et de par Jupiter, plusieurs de « vous n'en font-ils pas autant! Pourquoi donc, et à « quelle fin ont-ils acheté son casque et toute son ar« mure? » Il termina cette violente invective par l'ordre qu'il leur donna de décerner à Commode les honneurs divins, comme avoient déjà fait les soldats.

Herod. et Capit. Alb. 12. Ce n'étoit là que le prélude; et les effets suivirent, tels que les annonçoit un début si redoutable. Sévère avoit fait rechercher avec grand soin tous les papiers d'Albin; et, s'en étant rendu maître, il s'y étoit instruit des intelligences que son ennemi entretenoit à Rome. Muni de ces pièces, sur le nombre de soixante-quatre sénateurs *Dio et Herod. et Spart. Sev. 13.* accusés d'avoir favorisé Albin, il en déclara innocens trente-cinq; mais il condamna à mort les vingt-neuf autres, et les fit exécuter sans aucune forme de procès, tous personnages distingués, dont plusieurs étoient consulaires ou anciens préteurs. Dion en nomme deux, Sul*Dio ap. Val.* picianus, beau-père de Pertinax, et Erucius Clarus. Ce dernier étoit homme d'un grand mérite; et Sévère, tant par le plaisir malin de ternir une réputation qui le blessoit que pour autoriser ses violences d'un nom respecté

dans le public, voulut l'engager, en lui promettant la vie, à se rendre dénonciateur et témoin contre ceux qui étoient dans la même cause que lui. Ce généreux courage aima mieux mourir que de faire un si indigne rôle. Un autre sénateur, nommé Julianus, s'en chargea; et véritablement il ne fut point mis à mort, mais on lui fit souffrir, sans aucun égard pour sa dignité, tous les supplices de la question.

Spartien nous donne une liste détaillée de toutes ces tristes victimes de la vengeance de Sévère, et elle se monte à quarante et un noms, parmi lesquels se trouvent six Pescennius, parens sans doute de Niger, puisqu'ils portoient le même nom de famille. Cette observation, jointe à un mot *a* d'Hérodien, donne lieu de penser que Sévère acheva, dans l'occasion dont je parle, sa vengeance jusque-là imparfaite contre les partisans de Niger, dont il fit mourir dans le même temps, comme je l'ai dit, la femme et les enfans.

Au sujet de ce carnage horrible Sévère reçut une bonne leçon de son jeune fils Géta, qui n'étoit guère âgé alors que de huit ans. Cet enfant, entendant son père s'expliquer du dessein où il étoit de mettre à mort les principaux partisans de ceux qui lui avoient disputé l'empire par les armes, parut ému. Sévère, pour le remettre, lui ayant dit, « Ce sont des ennemis dont je vous délivre, » Géta demanda quel en seroit le nombre. Lorsqu'on l'en eut instruit, il insista, et fit une nouvelle question. « Ces infortunés (dit-il) ont-ils des parens et des proches? » Comme on fut obligé de lui répondre qu'ils en avoient plusieurs: « Hélas! (répliqua-t-il) il y aura « donc plus de citoyens qui s'affligeront de notre victoire que nous n'en verrons prendre part à notre joie! » On prétend que Sévère fut ébranlé par cette réflexion, aussi judicieuse que pleine de douceur. Mais les deux *Spart. Get. 4.*

a Le texte d'Hérodien est visiblement défectueux dans l'endroit que je cite. Suppléé par Henri Etienne, il présente le sens que j'exprime.

préfets du prétoire, Plautien, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, et Juvénal, l'enhardirent à passer outre, parce qu'ils souhaitoient de s'enrichir de la confiscation des proscrits. Caracalla étoit présent à la conversation dont je viens de rendre compte ; et, loin d'être de l'avis de Géta, il vouloit que l'on fît périr les enfans avec leurs pères. Géta fut indigné, et lui dit : « Vous « qui n'épargnez le sang de personne, vous êtes capable « de tuer un jour votre frère ; » et c'est ce qui arriva réellement.

Spart. Sev. 14, et Dio, lib. LXXIII, p. 838.

Parmi tant de morts d'hommes illustres, et plus malheureux que coupables, Sévère ordonna pourtant un juste supplice. L'athlète Narcisse, qui avoit étranglé Commode, vivoit encore. Il fallut, pour lui faire subir la peine de son crime, que la haine contre le sénat, plutôt que le zèle pour la mémoire d'un prince détesté, servît à Sévère d'aiguillon. Au bout de cinq ans Narcisse fut puni par son ordre, et exposé aux lions avec cet écriteau : *Meurtrier de Commode.*

Herod. et Spart. Sev. 14 et 12.

Pendant que Sévère épuisoit toutes ses rigueurs sur le sénat, il prenoit soin de se rendre agréable au peuple par des jeux et des spectacles de toutes les espèces, et par des distributions abondantes de vivres et d'argent. Il soulagea les sujets de l'empire, dans les provinces, d'un fardeau très-onéreux, en prenant sur le fisc la dépense des postes et messageries, qui étoient auparavant à la charge des particuliers, obligés de fournir, comme par corvées, des chevaux et des voitures à ceux qui marchoient par ordre du prince et de l'état. Mais c'est aux soldats surtout qu'il s'étudia à faire sa cour. L'expression n'est point trop forte. Sévère étoit un caractère rusé, uniquement occupé de ses intérêts propres, et comptant pour peu de chose les objets de bien public. Ainsi, pour se gagner l'affection des gens de guerre, il ne craignoit point d'énerver la discipline par des largesses multipliées, par l'augmentation de leur paie, par la permission qu'il leur

donna de se marier, de porter des anneaux d'or. Hérodien regarde cet empereur comme le premier corrupteur de la discipline militaire : en quoi il va peut-être trop loin. Commode avoit bien avancé l'ouvrage; mais Sévère l'acheva; et par ses molles complaisances il porta l'insolence du soldat à un tel excès, que le mal désormais fut sans remède.

Le grand but de sa politique étoit d'assurer sa fortune et de perpétuer la puissance impériale dans sa famille. Le bas âge de ses enfans, dont l'aîné n'étoit encore que dans sa dixième année, l'inquiétoit. Il se hâta de les avancer par des honneurs précoces. Nous avons vu que Caracalla avoit été déclaré César par les troupes, sur la fin de l'an de Jésus-Christ 196. Sévère lui fit confirmer ce titre l'année suivante, qui est celle dont je parle actuellement, par un décret du sénat. Il commença en ce même temps à produire le plus jeune de ses fils Géta, sans [a] que nous puissions dire précisément en quoi consistoient les prérogatives dont il le décora.

Spart. Sev. 14.

Pour ce qui est de sa parenté, il ne la releva que par des honneurs stériles, et qui ne tiroient point à conséquence pour l'empire. Il avoit un frère nommé Septimius Géta, qui conçut de grandes idées lorsqu'il le vit élevé à la puissance suprême. Il le vint joindre aussitôt que Rome l'eut reconnu, et avant son départ d'Italie pour marcher contre Niger. Il se flattoit ou d'être associé à l'empire, ou du moins d'y acquérir un droit par le titre de César. Sévère le renvoya à son poste, qui ne nous est point autrement expliqué; et ce fut en partie pour le

Id. ibid. 8 et 10.

[a] Spartien dit que Sévère donna la robe virile à Géta : ce qui n'étoit pas possible alors, vu que l'enfant n'avoit encore que huit ans et quelques mois. Selon Hérodien, les fils de Sévère furent associés par leur père à l'empire dans le temps dont nous parlons : ce qui n'est vrai tout au plus que de Caracalla, à qui le titre de César fut confirmé par le sénat. Les expressions peu exactes de ces écrivains cachent sans doute quelque prérogative d'honneur accordée à Géta, qu'ils n'auront pas bien rendue.

guérir de ses projets chimériques, et pour lui ôter toute espérance, qu'il communiqua prématurément le nom de *César* à Caracalla. Il fallut que son frère se contentât d'un consulat ordinaire, qu'il lui fit même attendre quelques années.

15. Sa sœur, qui avoit toujours vécu à Leptis, où elle étoit née, vint aussi se rendre auprès de lui avec un fils qu'elle avoit. Cette femme de province, qui n'avoit jamais vu la cour, qui parloit à peine latin, faisoit rougir un frère empereur. Sévère lui fit des présens : il conféra à son fils la dignité de sénateur, et il leur ordonna ensuite à l'un et à l'autre de s'en retourner dans leur patrie.

14. Il voulut pourtant témoigner son bon cœur et sa fidélité aux sentimens de la nature en dressant des statues à son père, à sa mère, à son aïeul et à sa première femme. Mais c'étoit une illustration qui rejaillissoit sur lui. Il ne consulta point le sénat, selon l'usage, sur l'érection de ces statues : façon despotique d'agir, qui dut déplaire à cette compagnie.

Dio, l. LXXV, *et Herod. l.* III, *et Spart. Sev.* 15, 16.

Sévère ne fit qu'un séjour de très-courte durée à Rome, s'il est vrai, comme l'a pensé M. de Tillemont, qu'avant la fin de cette année même, si remplie d'événemens, il s'étoit déjà transporté en Orient pour faire la guerre aux Parthes. Cette diligence, tout étonnante qu'elle est, n'est pas incroyable dans un prince aussi actif. On a dit que son unique but dans cette nouvelle entreprise avoit été l'amour de la gloire, et le désir de ne pas signaler seulement sa valeur dans les guerres civiles, mais d'illustrer son nom par des conquêtes sur l'étranger. Sans prétendre exclure ce motif, qui est très-bien assorti au génie de Sévère, on ne doit pas néanmoins l'accuser de s'être porté à prendre les armes sans un sujet légitime, puisque les Parthes, selon le témoignage de Dion, pendant que ce prince étoit occupé contre Albin, avoient fait une irruption dans la Mésopotamie, et attaqué Nisibe, qui les tenoit perpétuellement en

jalousie et en alarmes. D'ailleurs Barsémius, roi d'Atra, avoit secouru Niger, comme je l'ai rapporté; et Sévère n'avoit pas eu le temps de tirer raison de cette injure. Tels furent les intérêts qui le rappelèrent en Orient.

Il s'étoit fait précéder de Lætus, et il paroît qu'aussitôt après la bataille de Lyon, il avoit fait partir ce général pour aller défendre Nisibe contre les Parthes. Il le suivit lui-même avec son armée le plus promptement qu'il lui fut possible; et à son approche, les ennemis, frappés de terreur, se retirèrent de devant la place. Sévère, ayant délivré Nisibe, revint en Syrie, et il soumit en passant Abgare, roi de l'Osrhoène, qui lui donna ses fils pour otages, et lui fournit un secours de tireurs d'arc. An. R. 949.

Il se proposoit de pousser la guerre contre les Parthes dans la campagne suivante, et il prit tout le temps nécessaire pour les préparatifs d'une expédition si importante. Il ne se mit en marche que sur la fin de l'été, ayant exprès attendu l'arrière-saison, comme plus favorable pour agir dans un pays aride et brûlant. Il avoit fait construire dans le voisinage de l'Euphrate un très-grand nombre de barques, sur lesquelles il mit une partie de ses troupes; et cette flotte descendit le fleuve, en même temps que le reste de l'armée le côtoyoit par terre. Il avoit avec lui le frère du roi des Parthes, dont la présence pouvoit faciliter ses conquêtes, qui furent en effet très-rapides. En arrivant à Babylone, il trouva cette grande ville abandonnée. De là il gagna Séleucie, faisant probablement passer sa flotte par le canal nommé *Naar malcha*, qui communiquoit de l'Euphrate au Tigre. Séleucie lui fut pareillement livrée par la fuite de ses habitans. Ctésiphon lui coûta un siége, et même son armée y souffrit beaucoup. Les Parthes, animés par la présence de leur roi Vologèse [a], qui s'étoit enfermé dans la ville, firent une belle résistance; et les Romains, manquant de provisions, réduits à vivre de racines, et fati- *Amm. Marc. l.* XXIV.

[a] Il est nommé Artabane par Hérodien.

gués, en conséquence de la mauvaise nourriture, par de cruelles maladies, commençoient à se décourager. Sévère persista; et sa fermeté triompha des obstacles, et fit réussir l'entreprise. La ville fut emportée de vive force, et livrée au pillage. Le carnage fut très-grand, le butin d'une richesse immense, et les prisonniers se montèrent au nombre de cent mille têtes. Le roi des Parthes échappa aux vainqueurs, qui ne se trouvèrent pas en état de le poursuivre.

Tillem. Sévère prit à l'occasion de cette conquête, qu'il ne put pas néanmoins garder, le titre d'*Imperator* pour la onzième fois, et celui de *Parthique*, rehaussé de l'épithète *très-grand*. Il écrivit au sénat et au peuple romain en termes magnifiques au sujet de ses exploits, et il les fit même représenter sur des tableaux qui furent exposés à la vue du public.

Ce vain éclat ne fut pas le seul fruit qu'il tira de sa victoire. Il en profita pour établir solidement la puissance impériale dans sa maison. La voie la plus sûre pour y réussir étoit d'associer ses fils, qu'il avoit, dans cette vue, menés avec lui, à tous les honneurs du rang suprême, et Marc-Aurèle lui en avoit donné l'exemple. Sévère le suivit, et même, comme il arrive d'ordinaire dans l'imitation des choses abusives, il alla au-delà. Il n'attendit point pour Caracalla l'âge que Marc-Aurèle avoit attendu pour Commode. Au temps * de la prise de Ctésiphon, ce jeune prince n'étoit que dans sa onzième année; et dans les transports de joie qu'excitèrent parmi les soldats romains la conquête et le pillage de la capitale des Parthes, Sévère les engagea à proclamer Auguste son fils aîné. Géta, destiné un jour au même

* Pour cette date je suis l'autorité de Spartien et la vraisemblance historique. On tire des médailles et des inscriptions une date antérieure de plusieurs mois pour l'élévation de Caracalla au rang d'Auguste. Quelque sentiment que l'on embrasse sur ce point, le fond du fait et les principales circonstances restent les mêmes.

rang, reçut alors le titre de *César*, et le nom d'*Antonin*. L'autorité du sénat intervint ensuite, et ratifia ce qu'avoient ordonné en premier les soldats, auxquels Sévère, en reconnoissance, fit de grandes largesses.

La disette des vivres, et les incommodités d'un climat étranger et inconnu contraignirent les Romains, tout vainqueurs qu'ils étoient, d'abandonner Ctésiphon, et de songer à la retraite. Ils ne purent même retourner par le chemin qu'ils avoient d'abord suivi, parce que le pays par lequel ils avoient passé étoit mangé. Ils remontèrent le Tigre par terre et par eau en même temps.

Cette route les menoit en Arménie, où ils se préparoient à entrer hostilement. Je ne puis dire pour quelle raison: car le roi d'Arménie, qui se nommoit Vologèse comme celui des Parthes, n'avoit donné aucun sujet de plainte à Sévère, s'étant abstenu d'envoyer du secours à Niger qui lui en avoit demandé. Il paroît que Vologèse étoit un prince sage, et fidèle imitateur de son père Sanotruce, à qui Dion rend ce témoignage, qu'à la grandeur du courage et à l'habileté dans la guerre il joignoit l'exacte observation de la justice; et pour la tempérance et la modération on peut le comparer aux plus vertueux d'entre les Grecs et les Romains. Vologèse, fils de Sanotruce, se conduisit, dans l'occasion dont il s'agit, avec vigueur et prudence en même temps. Il marcha au-devant des Romains, et se mit en état de leur faire tête. Mais, sentant l'inégalité de ses forces, et préférant la paix à la guerre, il fit parler d'accord, et entama une négociation, à laquelle Sévère se prêta. Moyennant de l'argent et des otages donnés par l'Arménien, l'empereur lui accorda la paix, et même augmenta ses états de quelque canton de l'Arménie dont les Romains étoient maîtres. *Dio, ap. Val.*

Il ne restoit plus à Sévère d'autre objet à remplir en Orient que la vengeance qu'il se proposoit de tirer du roi *Dio et Herod.*

d'Atra. On peut croire qu'en sortant de dessus les terres des Parthes, il avoit fait avec eux un traité, puisqu'il n'y eut plus de guerre entre les deux empereurs durant tout le cours de son règne. Il s'étoit tenu satisfait des démarches de soumission du roi d'Arménie. La ville d'Atra, ou n'espérant point de grâce, ou fière de sa situation, qui l'avoit rendue autrefois victorieuse des efforts de Trajan, se préparoit à la résistance. Sévère vint mettre le siége devant la place, en traversant la Mésopotamie pour regagner la Syrie, et il réussit fort mal. Ses machines furent brûlées; il perdit beaucoup de soldats, un plus grand nombre encore furent blessés; et il se vit contraint de lever le siége, sans renoncer néanmoins au dessein de se venger de ce peuple opiniâtre.

Il fit donc de nouveaux préparatifs, il amassa d'abondantes munitions de guerre et de bouche, et il revint au bout d'un temps assiéger Atra. Les habitans se défendirent toujours avec le même courage. Ils étoient Arabes, comme je l'ai observé ailleurs, et ils avoient au-dehors une nombreuse cavalerie de leur nation qui interceptoit les convois, qui fondoit avec une légèreté incroyable sur les détachemens romains envoyés pour fourrager, et qui, après les avoir dissipés et détruits, disparoissoit comme le vent. Ceux qui étoient enfermés dans la ville faisoient de vigoureuses sorties, dans lesquelles ils tuoient beaucoup de monde aux assiégeans. Ils parvinrent même à brûler encore toutes leurs machines, hors celles qu'avoit contruites Prisque, cet ingénieur de Byzance, à qui son talent et le service que Sévère espéroit en tirer avoient sauvé la vie. Ils avoient eux-mêmes des machines d'une très-longue portée, et qui lançoient plusieurs traits à la fois avec une telle roideur, qu'à une distance considérable ils conservoient encore assez de force pour tuer ceux qu'ils atteignoient; et Sévère eut plusieurs de ses gardes renversés morts à ses pieds. Lorsque les Romains eurent gagné du terrain, et se furent de plus près ap-

prochés du mur, les Atréniens, changeant de batterie, leur devinrent encore plus redoutables. Ils versoient sur eux à grands flots le bitume enflammé, qui les brûloit et les faisoit expirer dans les plus horribles douleurs. Hérodien témoigne qu'ils jetoient aussi des vases de terre remplis de petites bêtes ailées et venimeuses, qui, lorsque le vase s'étoit brisé en tombant, sortoient de leur prison, s'attachoient au corps des assiégeans, et se glissant entre leurs habits, les blessoient par leurs piqûres, et les mettoient hors d'état d'agir. Ajoutez les incommodités d'un climat aride, où les ardeurs du soleil étoient excessives, et causoient dans toute l'armée de dangereuses maladies.

Enfin néanmoins l'activité et la persévérance des assiégeans vint à bout de faire brèche, et un grand pan de mur, miné apparemment par-dessous, tomba. La ville étoit prise, si l'avarice du vainqueur ne l'eût secourue. Sévère savoit qu'elle contenoit de grandes richesses, et particulièrement les trésors du temple du Soleil, qui deviendroient la proie du soldat, si la place étoit emportée d'assaut; au lieu que l'empereur en seroit seul maître, si les assiégés, comme il l'espéroit dans l'extrémité où ils étoient réduits, demandoient à capituler. Par ce motif, il fit sonner la retraite au grand mécontentement des soldats, qui se voyoient vainqueurs.

Son avidité fut frustrée. Les Atréniens, loin de penser à se rendre, reconstruisirent pendant la nuit un nouveau mur; et lorsque Sévère voulut y faire donner l'assaut, les soldats européens, qui étoient ses meilleures troupes, refusèrent de marcher. Il fallut y envoyer des Syriens, qui, plus dociles, mais plus mous, furent repoussés avec perte et avec honte, et il ne fut pas possible de ramener les mutins. Un des principaux officiers de l'armée ne demandoit que cinq cent cinquante soldats d'Europe pour mettre à fin l'entreprise. « Où voulez-« vous (lui dit l'empereur) que j'en trouve ce nombre? » Ainsi, dit l'historien, Dieu sauva la ville, en rappelant

par les ordres de Sévère les soldats qui auroient pu la prendre, et en ôtant ensuite à Sévère, par la désobéissance de ses soldats, le pouvoir de s'en emparer lorsqu'il en eut la volonté. Il fallut donc, après vingt jours d'attaques inutiles, lever le siége de devant la ville d'Atra; et ce mauvais succès, causé par la mutinerie des troupes dont Sévère n'eut pas le crédit de se faire obéir, ne fait pas honneur à ce prince.

Il s'en consola par une ou plusieurs expéditions en Arabie, qui lui réussirent. Si nous en croyons Hérodien, il pénétra jusque dans l'Arabie Heureuse. Eutrope et Victor parlent d'une partie de l'Arabie réduite par lui en province. Dans le vrai, il ne paroît pas qu'il ait beaucoup ajouté aux conquêtes que Trajan avoit faites dans ce pays.

Till. Sev. art. 17.

Voilà à quoi se réduisirent les exploits de Sévère en Orient : de grands pays parcourus avec des fatigues et des frais immenses, une entreprise d'éclat manquée, nulle conquête solide et durable. L'avantage que les Romains en retirèrent, fut de s'affermir dans la possession de ce qu'ils avoient précédemment acquis en ces contrées, et d'y établir une tranquillité qui, pendant plusieurs années, ne fut interrompue par aucun trouble.

Spart. Sev. 15.

C'étoit pour Sévère une gloire qui ne laissoit pas d'avoir son prix; mais il la déshonora par les cruautés qu'il exerça, soit contre les restes malheureux du parti de Niger, soit contre ses propres amis et officiers. Spartien attribue à l'avidité de Plautien ces recherches sans fin contre des ennemis accablés. Selon Hérodien, et probablement selon la vérité, l'empereur n'étoit pas moins avide que son préfet du prétoire, et il réservoit pour lui-même la plus grande partie des confiscations. La douceur de ce butin sanglant, jointe à ses défiances éternelles, le rendit cruel à l'égard même, comme je l'ai dit, de ceux qui avoient été de tout temps attachés à sa fortune. Il suffisoit de paroître digne de l'empire par des talens

éminens pour devenir suspect d'y aspirer. On imputoit aux uns des projets de conspiration, à d'autres des consultations faites aux devins sur la vie de l'empereur. Quelquefois de simples observations sur le bas âge de ses enfans, qui sembloit rendre sa succession incertaine, étoient punies de mort. Dion nous instruit en particulier du triste sort de deux officiers de guerre qui furent ainsi immolés aux ombrages du prince. *Dio.*

L'un étoit un tribun des cohortes prétoriennes, nommé Julius Crispus, qui dans l'ennui et l'impatience que lui causoit une guerre laborieuse sous un ciel étranger et brûlant, fit l'application de deux vers de Virgile aux circonstances où l'on se trouvoit actuellement: « Oui[1], sans « doute, il est bien juste (dit-il) que, pour élever et agran- « dir Turnus, nous vil peuple, troupe indigne d'être « regrettée, nous couvrions les campagnes de nos corps « étendus sans sépulture. » Cette plainte fut regardée comme séditieuse par Sévère. Il en coûta la vie au tribun, et sa place fut donnée à son délateur, simple soldat.

Lætus avoit trop de mérite pour ne pas exciter la jalousie d'un prince défiant. Il étoit guerrier et homme d'état, aimé des soldats, qui dans certaines occasions déclarèrent qu'ils ne vouloient point marcher s'ils ne l'avoient à leur tête. Ce dernier trait peut faire douter de la droiture de ses intentions et de sa fidélité, déjà devenue suspecte, comme je l'ai dit, à la bataille de Lyon. Mais il n'y avoit rien de prouvé, et il étoit bien odieux de faire mourir un ancien ami, dont les services avoient été très-utiles à Sévère, et pour l'élever à l'empire, et pour l'y maintenir; et qui s'étoit signalé également dans les guerres civiles et étrangères. L'empereur prit un parti conforme à son génie rusé et artificieux. Il fit tuer Lætus

[1] Scilicet ut Turno contingat regia conjux,
Nos animæ viles, inhumata infletaque turba,
Sternamur campis.

Virg. Æn. XI, 371.

dans une émeute de soldats, auxquels seuls il attribua cette mort, comme s'il n'y eût eu aucune part.

Son absence de Rome dura plus long-temps que les affaires qui l'en avoient éloigné. Il n'y revint que l'an de J. C. 203, et par conséquent son voyage doit avoir été de six ans. Les deux ou trois premières années furent employées aux guerres dont j'ai rendu compte. Dans l'intervalle qui reste, je trouve moins d'événemens mémorables.

Spart. Sev. 16, 17, 14. Il fit quelque guerre de peu d'importance contre les Juifs, soit qu'ils eussent tenté de se révolter, soit qu'il leur cherchât lui-même querelle pour leur ancien attachement à Niger, dont il leur avoit néanmoins accordé le pardon. Il paroît que dans cette expédition Caracalla eut le titre du commandement, puisque le triomphe sur les Juifs fut décerné à ce jeune prince par le sénat. Sévère fit divers règlemens pour la Palestine, et il défendit sous de grosses peines, à ceux qui n'étoient pas nés Juifs, d'embrasser leur religion.

Il donna à son fils aîné la robe virile, à Antioche, avant sa quatorzième année accomplie, et il le fit son collègue dans le consulat, l'an de J. C. 202.

Till. Persée. sous Sév. Cette même année il publia contre les chrétiens un édit qui ouvrit la cinquième persécution. Il leur avoit été d'abord assez favorable, par un motif de reconnoissance personnelle pour un chrétien nommé Procule Torpacion, qui l'avoit guéri d'une maladie, et auquel, en reconnoissance de ce service, il accorda un logement dans son palais. Il étoit si éloigné de haïr ceux qui professoient la religion de Jésus-Christ, qu'il donna même à Caracalla, son fils aîné, une nourrice chrétienne. Une fausse politique changea ses dispositions. Les chrétiens, à la faveur de la paix dont ils avoient joui sous Commode, s'étoient extrêmement multipliés. L'éminence de leur vertu, et les miracles que Dieu opéroit par eux, leur attiroient une foule infinie de prosélytes. « Nous rem-

« plissons, disoit Tertullien aux païens, dans le temps « même dont il s'agit ici, nous remplissons vos villes, « vos bourgades, votre sénat, vos armées. Nous ne vous « laissons que vos temples et vos théâtres. » L'accroissement du christianisme menaçoit évidemment d'une ruine prochaine la religion de l'état; et ce fut sans doute par cette considération que Sévère laissa pendant quelques années la liberté aux magistrats de faire la guerre, en vertu des anciennes lois, aux chrétiens, et qu'enfin il autorisa lui-même la persécution par un édit. Elle dura jusqu'à la fin de son règne, et elle couronna un grand nombre de martyrs, dont les plus illustres sont saint Irénée, de Lyon, Léonidas, père d'Origène, et la vierge Potamienne à Alexandrie, saint Spérat et les martyrs scillitains en Afrique. La religion chrétienne eut un excellent défenseur en la personne de Tertullien, dont tout le monde connoît et admire l'apologétique. Il faut y joindre l'élégant et pieux ouvrage composé vers le même temps et dans les mêmes vues par Minucius Félix.

Sévère, après avoir entièrement pacifié l'Orient, passa en Egypte, où en arrivant il rendit des honneurs à la mémoire et aux cendres de Pompée. Il ne paroît point qu'il ait eu d'autre motif dans ce voyage que le désir de visiter et de connoître par lui-même une si fameuse contrée. Il étoit d'un caractère extrêmement curieux, et il n'y avoit rien dans les choses divines ou humaines qu'il ne souhaitât d'examiner, de creuser et d'approfondir. Ainsi il ne se contenta pas de voir Memphis, l'ancienne capitale des rois d'Egypte, la statue de Memnon, les pyramides, le labyrinthe : il entra dans le sanctuaire des temples les plus révérés, et se fit représenter les livres sacrés que les Egyptiens y gardoient avec un religieux respect; et portant partout son génie envieux et tyrannique, il enleva ces livres pour se réserver à lui seul la connoissance de ce qui pouvoit y être contenu. Par le

Dio, et Spart. Sev. 17.

même principe il ferma le tombeau d'Alexandre, afin que personne ne pût y entrer après lui.

Le voyage d'Egypte lui fit grand plaisir. La singularité du climat et des animaux qu'il produit, les merveilles de la nature et de l'art, le culte du dieu Sérapis, tout cela fut une pâture agréable pour sa curiosité; et le souvenir lui en resta toute sa vie. Peut-être doit-on attribuer à la satisfaction qu'il en ressentit la facilité qu'il eut d'adoucir la pesanteur du joug que portoient les Egyptiens. Ils étoient gouvernés despotiquement, en vertu de l'institution d'Auguste, par un préfet qui leur tenoit lieu de leurs anciens rois. Sévère accorda aux Alexandrins l'établissement d'un conseil, dont les membres eurent le titre et les droits de sénateurs, et entrèrent en part de l'administration des affaires publiques.

An. R. 954. *Tillem.* Il revint à Rome sous l'année de J. C. 203, comme je l'ai déjà marqué, ayant pris sa route par terre et fait un très-grand circuit par la Syrie, la Cilicie, l'Asie mineure, la Thrace, la Mœsie et la Pannonie. De retour dans sa capitale, nous ne pouvons pas dire s'il triompha. *Spart. Sev. 16.* Spartien rapporte que le triomphe lui fut décerné par le sénat; mais que ce prince ne voulut point l'accepter, étant trop incommodé de la goutte pour soutenir la fatigue de passer presque toute une journée dans un char. Le même écrivain ajoute que Sévère permit à son fils de triompher des Juifs; ce qui n'est guère vraisemblable, si lui-même il ne triompha pas des Parthes. On peut croire que Sévère fit dans Rome son entrée, moins solennelle et moins pompeuse qu'un triomphe, mais cependant avec une certaine célébrité. *Nard. Roma vet. l. v, c. 6.* En la place du triomphe, le sénat lui décerna un arc triomphal qui subsiste encore aujourd'hui, et dont l'inscription nous apprend qu'il fut érigé dans la onzième année de la puissance tribunitienne de Sévère, c'est-à-dire, dans l'espace qui roule entre le 2 juin de l'an de J. C. 203, et le 2 juin 204.

Il donna cette même année des jeux et des spectacles de toute espèce, accompagnés de largesses immenses. Trois motifs concouroient pour la solennité de ces fêtes. Sévère y célébroit ses victoires sur les peuples de l'Orient, son retour à Rome, et la dixième année de son règne. Il crut donc ne pouvoir trop prodiguer la pompe et la splendeur pour ces trois objets réunis. Il distribua aux citoyens du peuple et aux soldats prétoriens, par tête, autant de pièces d'or qu'il avoit régné d'années, et la somme totale se monta à cinquante millions de dragmes, qui font vingt-cinq millions de nos livres tournois: dépense exorbitante dont il se faisoit beaucoup d'honneur, comme ayant surpassé en ce point la magnificence de tous ceux qui l'avoient précédé. Il disoit vrai: mais étoit-ce là un sujet de gloire bien solide? Ces largesses énormes, dont il revient si peu d'avantage à chaque particulier, et qui épuisent les finances publiques, sont-elles bien conformes aux maximes d'un sage gouvernement? La politique intéressée de Sévère y trouvoit son compte. Il attachoit des créatures à sa personne et à sa famille. *Dio, l. LXXVI, et Herod.*

Dans les spectacles qui furent donnés au peuple, on vit soixante ours dressés à la lutte combattre les uns contre les autres à un signal auquel on les avoit accoutumés. Au milieu de l'amphithéâtre fut pratiqué un grand et vaste bassin en forme de vaisseau de guerre, qui contenoit quatre cents animaux féroces. Le vaisseau s'étant tout d'un coup ouvert, il en sortit des ours, des lions, des panthères, des autruches, des ânes et des bœufs sauvages, auxquels on ajouta trois cents animaux domestiques; et toutes ces bêtes, au nombre de sept cents, furent tuées pour le plaisir de la multitude, cent par chaque jour des sept que dura la fête. Dion fait mention à part d'un éléphant et d'un monstre indien que les anciens appeloient *corocotta*, et que l'on disoit né de l'ac-

couplement d'un loup avec une chienne, ou d'un tigre avec une lionne.

Dio, l. LXXV. Une singularité remarquable de ces jeux [a], mais bien indécente, c'est que les femmes parurent sur l'arène, et y combattirent comme gladiateurs. Cette licence, dont l'exemple, s'il n'étoit pas tout-à-fait nouveau, au moins n'avoit été jamais ni fréquent ni approuvé, devint une source de brocards et d'incartades contre les dames même du premier rang qui n'y avoient aucune part. On sentit l'abus, et on y remédia par une ordonnance qui interdit aux femmes des combats si peu convenables à la foiblesse et à la pudeur de leur sexe.

Spart. Sev. 14. Toute cette année se passa en fêtes. Sévère y donna la robe virile à son second fils Géta César, et il maria Caracalla, l'aîné, à la fille de Plautien, son préfet du prétoire, favori insolent, et dont la fortune éclatante se termina, comme il arrive d'ordinaire, par une sanglante catastrophe. C'est ici le lieu de faire son histoire, en prenant les choses de plus haut.

Dio, l. LXXV et LXXVI. Herod. III. Spar. Sev. 14. Les commencemens de cet homme, qui eut dans la suite en sa main toute la puissance de l'empire, furent très-obscurs. Il étoit Africain, de condition médiocre, né sans biens. Dans sa jeunesse il se fit de fâcheuses affaires, et pour cause de sédition et de violence il fut condamné à l'exil par Pertinax [b], alors proconsul d'Afrique. Réduit à un triste état, il trouva une ressource dans l'amitié de Sévère, à qui il s'attacha. Il étoit son compatriote, et même, selon quelques-uns, son parent. D'autres ajoutent que ce fut par le crime et par l'infamie qu'il gagna ses bonnes grâces; et il n'est pas douteux,

[a] Je rapporte aux jeux dont parle Dion, au commencement de son soixante et seizième livre, cette circonstance qui semble comme égarée à la fin du soixante et quinzième.

[b] Dans le fragment de Dion (*ap. Val. p.* 787), d'où je tire cette circonstance, celui dont la condamnation par Pertinax est rapportée, se trouve nommé *Fulvius*. C'est que Plautien se nommoit *Fulvius Plautianus*.

que la prévention aveugle que Sévère eut pour lui jusqu'à la fin ressemble fort à une passion. En s'agrandissant, Sévère augmenta la fortune de Plautien; et lorsqu'il fut devenu empereur, il le fit préfet du prétoire. On a même lieu de penser que Plautien exerça seul cette charge, au moins pendant les dernières années qu'il en jouit.

Dans une si grande place, dont le pouvoir étoit extrêmement étendu, il déploya tous ses vices, commençant par l'avidité. Tout irritoit sa convoitise, toute voie lui étoit bonne pour acquérir, présens extorqués, rapines, confiscations. Nous avons vu que l'histoire lui attribue une grande part dans les meurtres si fréquemment ordonnés par Sévère; et la vue du ministre, dans les conseils sanguinaires qu'il donnoit, étoit de s'enrichir de la dépouille de ceux qu'il faisoit condamner. Il n'y avoit dans tout l'empire ni peuple ni ville qu'il ne pillât, qui ne lui payât tribut; et on lui envoyoit de plus riches et de plus magnifiques présens qu'à l'empereur. Ce que la religion même avoit soustrait aux usages humains n'étoit pas à couvert de ses brigandages; et il fit enlever dans les îles de la mer Erythrée des chevaux tigres consacrés au soleil.

L'orgueil et l'insolence égaloient en lui l'avidité. Il n'est point d'honneurs qu'il ne se fît rendre, jusqu'à ceux qui étoient réservés d'une façon spéciale au souverain; et l'on ne comprend pas aisément comment Sévère, si défiant, si soupçonneux, si jaloux de ses droits, si terrible dans ses vengeances, souffroit tout de la part de ce favori. On lui érigea des statues en plus grand nombre et plus hautes qu'à l'empereur et aux princes ses fils; et cela, non-seulement dans les villes de provinces, mais dans la capitale; non-seulement aux dépens et par la flatterie des particuliers, mais par décret du sénat. Les sénateurs et les soldats juroient par la fortune de Plau-

tien; et partout on faisoit des vœux publics au ciel pour sa conservation.

Enivré de sa prospérité il se croyoit tout permis, et exerçoit une tyrannie à peine croyable. On ne pourroit pas se persuader, si l'on n'avoit pas le témoignage de Dion, écrivain contemporain, qu'un ministre ait osé faire cent eunuques de tous âges pour le service de sa fille; je dis de tous âges, enfans, jeunes gens, hommes faits, mariés et pères de famille. Il est vrai qu'il renferma dans sa maison, tant qu'il vécut, cet horrible secret, que le public n'en fut instruit qu'après sa mort.

Plautien couronnoit ses autres vices par la débauche la plus outrée dans tous les genres. Il chargeoit tellement son estomac de vin et de viandes, que, ne pouvant suffire au travail de la digestion, il s'étoit fait une habitude, comme un autre Vitellius, de se soulager par le vomissement. Livré aux excès les plus honteux, et même à ceux qui offensent directement la nature, il n'en étoit pas moins jaloux, et il tenoit sa femme dans une espèce de captivité, ne lui permettant ni de voir personne, ni de se laisser voir à qui que ce fût, sans excepter l'empereur lui-même et l'impératrice.

C'étoit un homme si haïssable, à qui Sévère avoit donné toute sa confiance, ou plutôt par lequel il s'étoit laissé subjuguer : car il avoit pour lui, non pas des attentions de bonté, mais une déférence de soumission; en sorte qu'à le voir agir on eût cru que Sévère étoit le ministre et Plautien l'empereur. Quand ils voyageoient ensemble, le préfet du prétoire prenoit les meilleurs logemens; sa table étoit mieux servie que celle de son maître, et si Sévère vouloit avoir quelque morceau fin et délicat, il l'envoyoit demander à Plautien. Dans une maladie qu'eut ce ministre à Tyane, l'empereur étant venu le visiter, les soldats qui gardoient la porte arrê-

tèrent son cortége, et il entra seul. Il vouloit un jour juger une affaire, et il ordonna à celui qui dressoit les rôles de la mettre sur le bureau. « Je ne le puis point (ré-« pondit cet officier), si je n'ai l'ordre de Plautien. » Apparemment l'impératrice Julie, peu réglée dans ses mœurs, mais princesse de beaucoup d'esprit et d'un courage élevé, souffroit impatiemment l'orgueil d'un ministre audacieux. Plautien, loin de se ménager avec elle, lui déclara une guerre ouverte. Il travailloit sans cesse à la décrier auprès de l'empereur : il fit des informations contre elle ; plusieurs dames illustres, qui avoient part à son amitié, furent appliquées à la question ; et elle n'eut d'autre parti à prendre, pour pouvoir jouir de quelque repos, que de se livrer à l'étude de la philosophie, passant son temps dans la compagnie des gens de lettres sans se mêler d'aucune affaire.

Il intervint cependant un refroidissement dans l'amitié de Sévère pour Plautien, ou, pour parler plus juste, une vraie disgrâce. L'empereur ouvrit les yeux pour quelques momens, et, blessé de la multitude des statues érigées au préfet du prétoire, il en fit abattre et fondre quelques-unes. Plautien fut même déclaré ennemi public, si nous en croyons Spartien. A ce signal la haine universelle, jusque-là retenue dans la contrainte, se manifesta contre lui. Les magistrats romains dans les provinces, les villes, et les peuples abattirent partout ses statues. Ils eurent bientôt lieu de s'en repentir. Plautien rentra en grâce, prit son ascendant sur l'esprit de l'empereur, et tous ceux qui s'étoient montrés ses ennemis éprouvèrent sa vengeance. Dion cite en particulier Racius Constans, propréteur de Sardaigne, homme de mérite, qui fut poursuivi criminellement pour avoir renversé les statues de Plautien dans sa province. L'accusateur osa dire en plaidant que l'on verroit plutôt le ciel tomber, que Sévère faire aucun mal à Plautien ; et l'empereur, qui étoit présent, appuya et répéta ce

discours. Il ne se passa pourtant pas une année que cette déclaration si énergique ne fût démentie par l'événement. Mais alors Sévère pensoit ce qu'il disoit, et il combla son ministre réconcilié de faveurs plus signalées qu'il n'avoit encore fait.

Dio, l. LXVI, p. 321.

Il le désigna consul, et il lui permit, ce qui étoit sans exemple, de compter les ornemens consulaires qui lui avoient été décernés autrefois pour un premier consulat; en sorte qu'étant consul réellement pour la première fois, Plautien se qualifioit consul pour la seconde fois. Sévère lui accorda dispense pour garder avec cette charge suprême l'épée de préfet du prétoire, qui ne devoit être régulièrement portée que par un chevalier romain. Il sembloit presque désirer de l'avoir pour successeur, et il écrivit dans une occasion : « J'aime Plautien jusqu'à souhaiter de mourir avant lui. » Enfin il maria la fille de son préfet du prétoire avec Caracalla son fils aîné, qui étoit déjà Auguste depuis quelques années. Mais cet honneur éclatant, qui faisoit entrer l'empire dans la famille de Plautien, fut précisément la cause de sa perte.

Les richesses que la nouvelle épouse Plautilla reçut de son père en bijoux, en ornemens, en équipages, auroient suffi, dit l'historien, à cinquante impératrices; et le pompeux étalage en fut présenté aux yeux de la ville, et porté ou conduit au palais à travers la place publique. Les noces furent célébrées avec toute la magnificence possible. L'empereur donna un repas à tout le sénat; et non-seulement la table fut servie superbement, mais les convives reçurent pour emporter chez eux des viandes crues et des animaux vivans.

Tout ce grand appareil de fêtes et de réjouissances se changea bientôt en deuil pour Plautien et pour sa fille. Caracalla haïssoit autant le préfet du prétoire que son père l'aimoit. Il ne pouvoit supporter la puissance tyrannique de ce ministre; ses airs hautains, la pompe de

ses équipages, qui le disputoient à ceux de l'empereur; les ornemens de dignités incompatibles combinés sur sa personne, et le laticlave de sénateur, réuni avec l'épée de préfet du prétoire; enfin le faste audacieux avec lequel Plautien marchoit dans Rome, se faisant précéder de coureurs qui écartoient les passans, arrêtoient les voitures, et ordonnoient à tous de ne point regarder le ministre en face, et de baisser les yeux en terre. On conçoit aisément combien ces traits d'insolence devoient irriter un jeune prince violent et farouche, tel qu'étoit Caracalla. De la haine contre le père il avoit passé, comme il est naturel, à haïr la fille. Il n'avoit consenti que malgré lui à son mariage; et, loin de traiter Plautilla en épouse, il ne l'admit ni à sa table ni à son lit; il ne montroit que dédain et aversion contre elle, et il déclaroit hautement que, lorsqu'il auroit le pouvoir en main, le premier usage qu'il prétendoit en faire, seroit d'ordonner la mort du père et de la fille.

Plautien sentit le danger: mais jusqu'où le porta cette crainte, et si, pour s'en affranchir, il forma des projets criminels contre la vie de l'empereur et de ses fils, c'est ce qu'il ne me paroît pas possible d'assurer. Hérodien, qui l'en accuse, mêle dans son récit des circonstances destituées de toute probabilité, et il a pris pour vérité une fourberie tramée par Caracalla. Dion ne s'explique point clairement; et, donnant assez à entendre que Plautien conçut des espérances et des désirs contraires à son devoir, il n'en marque expressément ni le plan ni le terme. Nous savons seulement par cet écrivain que Plautien, de tout temps, avoit dans le palais des espions qui lui rendoient compte de toutes les actions et de toutes les paroles de l'empereur, et qu'il cachoit dans un profond secret ce qu'il disoit et faisoit lui-même: conduite assurément suspecte dans un ministre, mais qui n'emporte pas la consommation du crime. Demeurons dans l'incertitude sur ce point, puisqu'il

le faut, et contentons-nous de l'exposé de Dion.

Plautien, au comble de la fortune, étoit toujours pâle et tremblant ; ce que l'historien attribue d'une part aux excès de la débauche qui altéroient sa santé, et de l'autre aux craintes et aux désirs qui agitoient son âme. Son trouble se manifestoit si visiblement, qu'il lui attira un jour les reproches du peuple, qui lui cria dans le Cirque : « Pourquoi trembles-tu ? pourquoi es-tu pâle ? Tu es « plus riche que trois à la fois. » Il entendoit Sévère et ses deux fils. Mais si Plautien ne pouvoit supprimer les témoignages des inquiétudes qui le dévoroient, il ne rabattoit rien de sa fierté et de sa hauteur. Il opposoit l'orgueil aux menaces de Caracalla. Il traitoit durement ce jeune prince, le faisoit épier, s'informoit de toutes ses démarches, et le fatiguoit par de continuelles réprimandes. Il n'avoit pas même l'attention de faire cesser les justes sujets de plaintes que lui donnoit la conduite scandaleuse de Plautilla. Aveuglé par la confiance en l'amitiè de Sévère, il croyoit pouvoir impunément tout oser ; et il est vrai que Caracalla ne seroit jamais parvenu à le perdre tant que son père auroit eu les yeux fascinés à l'égard de ce ministre. Mais le charme se rompit enfin.

Personne n'avoit la hardiesse d'ouvrir la bouche contre Plautien. Les approches de la mort en donnèrent la liberté à Septimius Géta, frère de l'empereur ; et, dans ses derniers momens, comme il ne craignoit plus le préfet du prétoire et le haïssoit beaucoup, il le démasqua en plein dans un entretien qu'il eut avec Sévère. Dion ne nous détaille point ce que dit Géta ; mais il assure que Sévère en fut frappé, et que de ce moment il n'eut plus la même considération pour Plautien, et diminua beaucoup sa puissance. Cette disposition de refroidissement de la part de l'empereur étoit tout-à-fait favorable aux desseins de Caracalla, et il la saisit pour satisfaire sa vengeance.

De concert avec Evode, affranchi, qui avoit été son

gouverneur, il engagea trois centurions, dont l'un se nommoit Saturnin, à aller déclarer à Sévère que Plautien les avoit chargés, avec sept de leurs camarades, de tuer l'empereur et son fils aîné dans le moment même, et qu'il leur en avoit donné l'ordre par écrit. Cette dénonciation se fit au sortir d'un spectacle qui venoit d'être représenté dans le palais, et lorsqu'on alloit se mettre à table : toutes circonstances qui démontrent l'absurdité de l'accusation. Car, suivant que le remarque judicieusement Dion, si Plautien eût voulu commettre un pareil attentat, il n'auroit choisi ni pour le lieu de la scène Rome et le palais, ni pour moment de l'action celui où l'empereur étoit environné de toute sa cour, ni pour acteurs dix centurions à la fois. Mais surtout qui a jamais entendu parler d'écrit en un semblable cas? Cependant Sévère ne rejeta point cet avis; et ce qui le disposa à y ajouter foi, fut l'attention superstitieuse à un songe qu'il avoit eu pendant la nuit, et dans lequel il avoit cru voir Albin vivant et se préparant à le percer.

Plautien fut mandé sur-le-champ ; et, sans rien soupçonner, il vint avec une telle diligence, que ses mules, en arrivant, s'abattirent dans la cour du palais : ce que *Dion* remarque comme un présage du malheur qui alloit lui arriver. Ce ministre fut surpris de voir qu'on arrêtât à la barrière ceux qui l'avoient accompagné, et qu'on n'accordât qu'à lui seul la permission d'entrer. Il conçut quelque défiance : mais il n'étoit plus temps de reculer, et il parut devant l'empereur et son fils. Sévère lui parla avec beaucoup de douceur. « Comment (lui dit-il) avez« vous pu oublier mes bienfaits jusqu'à vouloir nous « ôter la vie? » Plautien, surpris d'un tel discours, se disposoit à se justifier, et Sévère l'écoutoit. Mais Caracalla, se livrant à un emportement et à une fureur bien indignes de son rang, se jeta sur le préfet du prétoire, lui arracha son épée, le frappa d'un coup de poing; et il alloit le tuer de sa main, si son père ne l'en eût em-

pêché. Le jeune prince donna ordre à un soldat de tuer Plautien : ce qui fut exécuté sur-le-champ en présence de Sévère, qui fait ici un personnage bien singulier. On ne sait ce qui doit surprendre le plus, ou de l'audace du fils, ou de la mollesse du père.

Telle fut la fin tragique de Plautien, qui, ayant représenté Séjan dans sa puissance énorme, l'imita probablement dans ses vues ambitieuses et téméraires, et se creusa comme lui le précipice où il périt. Son corps fut d'abord jeté dans la rue par les fenêtres du palais. Mais Sévère le fit enlever, et ordonna qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture.

Il conservoit un reste d'inclination pour ce ministre malheureux. Dans le sénat il n'invectiva point contre sa mémoire ; mais il plaignit le sort de l'humanité, qui ne peut supporter sans s'éblouir l'éclat d'une brillante fortune, et il se reprocha à lui-même d'avoir trop élevé son favori. Afin néanmoins que la compagnie fût instruite de ce qui avoit donné lieu à un si important événement, il y introduisit les dénonciateurs, qui répétèrent le rapport qu'ils avoient fait à l'empereur des desseins criminels de Plautien. Le sénat ne manqua pas de supposer ce rapport exactement vrai. Il décerna des récompenses à Saturnin et à Evode. Il voulut même insérer dans son arrêt un éloge de ce dernier. Mais Sévère s'y opposa, disant qu'il ne convenoit pas à la dignité de la première compagnie de l'empire de s'abaisser à louer un affranchi. Les autres empereurs n'avoient pas toujours été si attentifs aux bienséances sur ce point ; et l'on se rappelle ici sans doute les basses flatteries prodiguées par le sénat à Pallas.

La ruine de Plautien entraîna, par une suite nécessaire, celle de sa famille. L'histoire ne fait point mention de sa femme. Mais Plautus son fils et Plautille sa fille furent relégués dans l'île de Lipari, où ils languirent dans la misère et dans des alarmes continuelles, jusqu'à

ce que Caracalla, devenu empereur, les fit égorger.

Les amis de Plautien partagèrent aussi sa disgrâce. Plusieurs furent en danger; quelques-uns périrent. Dion en nomme deux. Cæcilius Agricola, flatteur déterminé, et l'un des plus vicieux et des plus méchans des mortels, ayant été condamné, s'enferma dans sa maison, et, après s'être enivré d'un vin exquis, de rage et de fureur il brisa le vase précieux dont il s'étoit servi, et qui lui avoit coûté deux cent * mille sesterces, et il se fit ouvrir les veines. Cœranus fut plus heureux. Il en fut quitte pour un exil de sept ans, au bout desquels, étant revenu en grâce, il entra, le premier des Egyptiens, dans le sénat; et, par une seconde faveur non moins singulière, il obtint le consulat sans avoir passé par aucune des charges inférieures.

* Vingt-cinq mille livres.

Till. not. 25 *sur Sév.*
An. R. 956.

Il paroît assez vraisemblable que Plautien fut tué vers les commencemens de l'an de J. C. 205, peut-être le vingt-deux janvier, lorsque Caracalla étoit bien avancé dans sa dix-septième année, et déjà Auguste depuis six à sept ans. Ce jeune prince, en ordonnant la mort d'un homme si important sous les yeux de son père, prit un essor qu'il ne fut pas possible à Sévère de réprimer, et qui dut le faire repentir de s'être si fort hâté d'élever son fils en dignité et en puissance.

Dio, l. LXXVI.
Herod. l. III.

Un autre chagrin cruel pour lui étoit la discorde éternelle qui déchiroit sa famille, et la haine violente que ses deux fils se portoient mutuellement. Ils n'étoient pas d'âge fort différent, l'aîné n'ayant qu'une année et quelques mois sur son frère. Ils avoient même goût, ou plutôt même fureur pour le plaisir; et quoique leur père eût eu attention à leur donner une bonne éducation, dès que l'âge des passions fut venu, la vivacité du sentiment, entretenue par les délices de Rome, par la séduction de la fortune et par les conseils intéressés des flatteurs, étouffa en eux tous les principes de sagesse que l'on avoit tâché de leur inspirer. Les spectacles, les cour-

ses de chariots, les danses, avoient pour eux un attrait auquel ils se livroient sans nul égard aux bienséances de leur rang. Cependant Plautien, tant qu'il vécut, les contint un peu par l'autorité qu'il s'étoit arrogée sur eux. Délivrés de contrainte par sa mort, il n'est point de débordemens dans lesquels les deux jeunes princes ne se jetassent tête baissée. Ils ne respectoient dans leurs débauches ni l'honneur des femmes, ni la loi de la nature. Leurs sociétés ordinaires étoient des hommes sans mœurs, des gladiateurs, des conducteurs de chariots dans le Cirque. Pour suffire à leurs folles dépenses, ils employoient les extorsions et les rapines. Et les foibles efforts que tenta Sévère pour mettre ordre à une telle corruption n'eurent aucun succès.

Le comble du mal fut la haine implacable entre les deux frères. On n'en marque point le commencement, et il semble que la date en soit presque aussi ancienne que leur vie. Dans les jeux de leur enfance, leur rivalité jalouse se manifestoit en toute occasion. Soit qu'ils fissent combattre des cailles ou des coqs, ou de jeunes et petits athlètes, le désir de vaincre alloit en eux jusqu'à l'emportement. Au Cirque ils prirent parti pour des factions contraires; et dans une course qu'ils exécutèrent ensemble, conduisant eux-mêmes des chars attelés de petits chevaux, ils se piquèrent si vivement, que Caracalla, uniquement occupé de la pensée de surpasser son frère, oublia le soin de sa propre sûreté, tomba de dessus le siége et se cassa la jambe. Cette irréconciliable opposition crût avec l'âge, et s'étendit à tout. Ce qui plaisoit à l'un déplaisoit à l'autre. Quiconque avoit l'un pour ami étoit sûr de trouver dans l'autre un ennemi violent. Et les valets, les flatteurs, envenimoient la plaie de cette funeste inimitié par des rapports continuels, par des réflexions malignes, en entrant dans la passion de celui qu'ils servoient, et cherchant tous les moyens de causer du dépit à son frère.

Dans les torts communs à ces deux jeunes princes, on observoit néanmoins une différence à l'avantage de Géta. Il étoit plus doux, plus traitable. Au contraire, Caracalla, d'un naturel fier, et même farouche, faisoit craindre de plus grands excès. On a prétendu que dans leur première enfance ils avoient montré de tout autres inclinations; que la douceur étoit le partage de l'aîné, et que le second s'annonçoit comme plus rude et moins sensible. C'est ce que j'ai peine à croire, sur l'autorité seule de Spartien. Le goût des contrastes et de l'extraordinaire peut avoir aisément fait illusion aux auteurs de la remarque. *Spart. Carac. 1 et 2, et Get. 4 et 5.*

Sévère sentit les dangers de la division entre ses enfans. Mais père aussi mou qu'il étoit prince terrible, il se contenta de leur faire de simples remontrances. Il leur citoit les exemples que l'histoire, et même la fable, fournissent des suites affreuses qu'entraînent les discordes fraternelles. Il leur disoit : « Vous voyez mes trésors « remplis; ainsi vous aurez de quoi vous attacher les « soldats par des largesses. J'ai augmenté au quadruple « les forces des gardes prétoriennes, et vous avez aux « portes de la ville une armée qui établit votre sûreté. « Rien n'est à craindre pour vous au-dehors; mais si la « guerre est au-dedans, toutes mes précautions sont inu- « tiles, et vous vous attirerez une perte certaine. » Tous ces discours ne faisoient nulle impression sur des cœurs ulcérés. Sévère alla même jusqu'à punir les flatteurs qui pervertissoient les esprits des jeunes princes par leurs mauvais conseils : mais le remède venoit trop tard. Il eût fallu que par une conduite ferme l'empereur eût de longue main entretenu dans ses enfans le respect pour l'autorité paternelle; et les honneurs précoces par lesquels il les avoit égalés à son rang leur inspiroient une audace qu'il n'étoit plus en son pouvoir de contenir. Je dis qu'il les avoit fait tous deux ses égaux : car Géta fut *Hérod.*

Till. Sev. art. 33. Dio et Herod. déclaré Auguste comme son frère, et revêtu de la puissance tribunitienne, l'an de J. C. 208.

Dans ces circonstances, Sévère fut charmé d'apprendre qu'il y avoit dans la Grande-Bretagne des mouvemens qui demandoient sa présence. Il résolut de s'y transporter et d'y mener avec lui les princes ses fils pour les éloigner des délices de Rome, et pour les occuper d'exercices militaires qui fissent diversion, s'il étoit possible, à une habitude fatale d'animosité et d'aigreur que l'oisiveté nourrissoit. Mais, avant que de rendre compte de cette expédition de Sévère, dans laquelle il termina sa vie, je dois placer ici ce qui me reste de faits ou de remarques qui se rapportent au séjour qu'il fit en Italie, depuis l'an de J. C. 203, qu'il y étoit revenu, jusqu'à l'an 208, qu'il en repartit pour la Grande-Bretagne.

Cens. de die nat. c. 15. Sévère célébra les jeux séculaires l'an 204 de J. C., 955 de Rome, cinquante-sept ans après ceux de Tite-Antonin.

Herod. Il donna à Plautien deux successeurs, et il partagea, selon l'usage assez communément établi, la charge de préfet du prétoire entre deux collègues, ayant éprouvé l'inconvénient d'en réunir le pouvoir sur une seule tête.

Le sang illustre qu'il continua de verser depuis la mort de Plautien prouve que c'est bien à tort que l'on a prétendu rejeter sur les conseils de ce ministre les cruautés que Sévère avoit précédemment exercées. Ce prince étoit *Spart. Sev. 14.* cruel par caractère. De simples plaisanteries, un silence d'improbation, des tours oratoires employés par des gens qui prétendoient faire briller leur esprit, lui parurent souvent des attentats dignes de mort. Il faisoit gémir surtout le sénat sous une dure tyrannie; et il sacrifioit aux excessives précautions pour sa sûreté tous ceux qui avoient le malheur de lui donner le plus léger ombrage.

Quintillus Plautianus, sénateur recommandable par sa noblesse, vénérable par son âge, retiré à la campagne, où il vivoit sans ambition, et loin des affaires, ne put être néanmoins à l'abri des injustes soupçons de Sévère. Il fut accusé sans doute d'avoir aspiré à l'empire, et condamné à mourir. Il paroît qu'il reçut son arrêt avec assez de sang-froid : car il se fit apporter les étoffes et les linges qu'il avoit préparés long-temps auparavant pour sa sépulture, et les trouvant hors d'état de servir par vétusté : « Eh quoi ! (dit-il) nous avons donc beau-« coup tardé ? » Cependant il ressentoit vivement l'injustice qu'il souffroit ; et son malheur, assez semblable à celui de Servien sous Adrien, lui inspira un semblable vœu. Il demanda aux dieux que Sévère souhaitât la mort, et ne put l'obtenir. Cette imprécation eut, selon un historien, son accomplissement. *Dio.*

La catastrophe d'Apronianus et de Bébius Marcellinus a quelque chose de plus étrange encore, et presque d'incroyable, si le fait n'étoit attesté par Dion, qui rend compte de ce qu'il a vu. Apronianus, étant proconsul d'Asie, fut déféré comme criminel de lèse-majesté, sur le fondement d'un songe qu'avoit eu autrefois sa nourrice, qui promettoit l'empire à celui qu'elle allaitoit. On ajoutoit qu'en conséquence de ce songe, il avoit consulté les devins et offert des sacrifices magiques. Il fut condamné absent, et sans être ouï dans ses défenses. Mais ce n'est pas tout.

Les informations ayant été apportées au sénat, on y trouva qu'un témoin interrogé sur ce songe si criminel, comme on lui demandoit qui en avoit fait le récit et qui l'avoit entendu, répondoit qu'un sénateur chauve étoit présent. Rien ne peut mieux faire sentir à quel excès étoit alors portée la tyrannie que la consternation où la lecture de cette déposition jeta tout le sénat. Comme le nom du sénateur n'étoit point exprimé, nous tremblâmes tous, dit Dion, non-seulement ceux d'entre

nous qui étoient chauves, mais ceux qui n'avoient pas beaucoup de cheveux, et ceux-mêmes qui en avoient. J'avoue, ajoute-il, que je portai la main à ma tête pour m'assurer qu'elle étoit garnie de cheveux; et ce qui m'arriva arriva à plusieurs autres. Une circonstance qui fut lue ensuite renferma le péril dans un moindre nombre de personnes. Il étoit marqué que ce sénateur chauve portoit alors une robe prétexte. Tout le monde jeta les yeux sur Bébius Marcellinus, qui étoit fort chauve, et qui avoit géré l'édilité curule dans le temps marqué par le témoin. Marcellinus se leva, et dit: « Si le témoin « m'a vu, sans doute il me reconnoîtra. » On introduisit le témoin, qui demeura un fort long temps à promener ses regards sur tous les visages sans se fixer à aucun. Enfin un de la compagnie eut la méchanceté de lui montrer du doigt Marcellinus; et le témoin dit qu'il le reconnoissoit pour celui qu'il avoit vu. Aussitôt, sans aucune autre instruction, ni formalité, Marcellinus fut saisi, et mené à la mort. Dans la place publique il trouva quatre enfans qu'il avoit; et, en les embrassant, il plaignit leur sort d'avoir à vivre dans un temps si malheureux. Il fut ensuite exécuté, et eut la tête tranchée avant que Sévère fût instruit de sa condamnation.

Je ne sais si les règnes de Domitien et de Néron fournissent un fait plus atroce; et de pareils exemples doivent nous apprendre à nous estimer heureux de vivre sous un gouvernement réglé, et sous la protection des lois.

Le sénateur qui avoit causé la mort de son confrère ne demeura pas impuni. Il se nommoit Pollénius Sébennus, et il étoit d'un caractère malfaisant, d'une langue mordante, zélé et habile à servir ses amis, mais encore plus ardent à se venger de ceux qu'il haïssoit. Dans ses railleries piquantes il n'épargnoit pas même l'empereur. Lorsque Sévère se fut déclaré fils de Marc-Aurèle, Sébennus lui dit: « Je vous félicite, César, de

« ce que vous avez trouvé votre père; » lui reprochant ainsi l'obscurité de son origine. Ce ne fut pourtant pas là ce qui le perdit. Mais, ayant été chargé du gouvernement du Norique, il y commit beaucoup d'injustices et de violences, pour lesquelles il fut accusé devant le sénat par les peuples qu'il avoit vexés. Aussi bas et rampant alors qu'il avoit été insultant et audacieux, il se prosterna en terre, il supplia, il versa des larmes. Il n'eût pas néanmoins évité la mort, sans le crédit d'un oncle puissant qu'il avoit. Il obtint la vie sauve, mais comblée d'ignominie.

Dion, que je suis ici pas à pas, a cru devoir nous raconter dans un assez grand détail les aventures d'un fameux brigand, nommé Bulla Félix, qui à la tête de six cents voleurs courut toute l'Italie pendant deux ans, sous les yeux des empereurs, et bravant la multitude des troupes qu'ils avoient près de leurs personnes. Il étoit d'une audace et d'une subtilité inconcevables, en sorte qu'on le voyoit sans le voir, et qu'en le trouvant on le manquoit.

Il avoit des correspondances qui l'instruisoient exactement de tous ceux qui sortoient de Rome, ou qui arrivoient à Brindes; il savoit qui ils étoient, en quel nombre ils marchoient, ce qu'ils portoient avec eux. Il les attendoit dans des défilés, et, les arrêtant au passage, si c'étoient des gens riches, il les déchargeoit d'une partie de leur argent et de leurs équipages, et les laissoit continuer leur route; s'il trouvoit des ouvriers du service desquels il eût besoin, il les gardoit pendant un temps, les faisoit travailler, et les renvoyoit ensuite en leur payant leur salaire.

Il jouoit des tours de souplesse tout-à-fait singuliers. Deux de ses camarades ayant été pris, et condamnés à être exposés aux bêtes, il alla trouver le concierge de la prison, auprès duquel il se fit passer pour le premier

magistrat d'une ville du voisinage. Il dit qu'ayant à donner un spectacle à ses citoyens, il avoit besoin de deux misérables qui combattissent contre les bêtes; et par ce stratagème il retira les deux voleurs des mains du crédule concierge.

Informé qu'un centurion avoit été envoyé avec des soldats pour le prendre, il se présente à lui déguisé et sous un nom emprunté; et après avoir beaucoup invectivé contre Bulla, il se charge de lui livrer ce chef de bandits, si l'officier veut le suivre. Le centurion, sur cette promesse, se laissa conduire dans un vallon creux, où tout d'un coup il se vit investi par une multitude de gens armés. Alors Bulla montant sur une espèce de tribunal, comme s'il eût été un magistrat en autorité, se fait amener le centurion, ordonne qu'on lui rase la tête, et, le renvoyant, il lui dit: « Annonce à ceux qui t'ont « mis en œuvre que, s'ils veulent diminuer mon monde, « ils aient à nourrir leurs esclaves. » En effet sa troupe étoit principalement composée d'esclaves qui fuyoient la misère et les mauvais traitemens que leurs maîtres leur faisoient souffrir.

Enfin il trouva le sort que ne manquent jamais d'avoir ces sortes de scélérats. Sévère supportant impatiemment l'insolence d'un voleur de grands chemins, lui devant qui trembloient les nations ennemies de l'empire, fit partir un tribun des cohortes prétoriennes avec un corps de cavalerie, le menaçant de son indignation, s'il ne lui amenoit Bulla vivant. La débauche lui livra celui qu'il cherchoit. Le chef de voleur entretenoit une femme mariée, que le tribun engagea, sous promesse de l'impunité, à lui ménager l'occasion de saisir sa proie. Bulla fut pris dormant dans une caverne, et amené à Rome. Papinien, alors préfet du prétoire, l'interrogea, et lui demanda « pourquoi il avoit embrassé l'indigne métier « de brigand? Et vous (répondit cet audacieux crimi-

« nel) pourquoi faites-vous celui de préfet du prétoire? » Il fut exposé aux bêtes, et sa mort dissipa sa troupe, dont il faisoit toute la force.

Dans tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici de Sévère le mal prédomine beaucoup sur le bien. L'activité pour la guerre paroît presque son seul endroit louable. La fourberie, l'avidité, la cruauté, remplissent tout le reste du tableau. Il est pourtant vrai que, sans avoir aucune qualité propre à se faire aimer, il en avoit plusieurs dignes d'estime.

Il se connoissoit parfaitement en hommes, et il choisissoit avec un très-grand soin ceux qu'il devoit mettre en place. Papinien, qu'il fit préfet du prétoire, en est la preuve. Jamais l'argent ne fut auprès de Sévère la voie pour obtenir les honneurs. Il gouvernoit avec fermeté sa maison, et il ne laissa prendre aucun crédit dans les affaires publiques à ses affranchis. Il rendoit la justice assidument, avec équité et intelligence; car il étoit raisonnablement instruit dans les lettres, dans la philosophie, dans la jurisprudence. Il donnoit aux avocats tout le temps nécessaire pour exposer leurs moyens; et les sénateurs qui jugeoient avec lui avoient pleine liberté d'opiner selon leur conscience et leurs lumières.

Dio, et Herod. et Spart. Sev. 18, 19, 23.

Vict. Epit.

Voici quelle étoit dans le loisir de la paix la distribution de sa journée. Il se levoit de grand matin, et après avoir travaillé quelque temps dans son cabinet, il admettoit les ministres, auxquels il donnoit audience en se promenant, et régloit avec eux les affaires du gouvernement. Il jugeoit ensuite les causes des particuliers jusqu'à midi, à moins qu'il ne se rencontrât quelque grande fête. A midi il montoit à cheval, tant que sa goutte le lui permit, et après cet exercice il prenoit le bain, et dînoit assez largement, ou seul, ou avec ses enfans. Il faisoit ensuite une courte méridienne. A son réveil il terminoit d'abord les affaires qui n'avoient pas pu être décidées le matin; et, libre de soins, il donnoit

le reste de la journée à de doctes entretiens avec des savans de l'une et l'autre nation. Sur le soir, il prenoit une seconde fois le bain, et soupoit avec ceux qui se trouvoient autour de lui; car il n'aimoit point les grands repas, ni la multitude des convives; et ce n'étoit qu'aux jours marqués par un usage indispensable qu'il invitoit à sa table les premiers du sénat.

Cette vie étoit, comme l'on voit, occupée et simple. Sévère ne connoissoit point le faste. Il portoit à peine un léger bordé de pourpre à sa tunique, et une casaque plus militaire qu'impériale lui couvroit souvent les épaules; mais il se piquoit de magnificence dans les dépenses publiques. Il construisit, ou releva un grand nombre d'édifices, dont les plus célèbres sont le Septizone [a], et les bains de son nom qu'il bâtit à neuf, et surtout le Panthéon, qui tomboit en ruine, et qu'il répara, comme l'atteste une inscription que l'on y voit encore aujourd'hui. Sa magnificence néanmoins étoit réglée par une sage économie, et il laissa son épargne très-riche en mourant.

C'étoit un prince d'une grande prévoyance. Lorsqu'il mourut, Rome avoit sa provision de blé pour sept ans, à soixante et quinze mille boisseaux par jour; et les magasins publics d'huile étoient si abondamment fournis, qu'ils pouvoient suffire pour cinq ans, non-seulement à Rome, mais à toute l'Italie. L'huile étoit d'un usage fort étendu pour les anciens, à cause des exercices du corps, très-fréquens parmi eux, et dans lesquels ils en faisoient une grande consommation. M. de Tillemont, d'après le livre attribué à Galien sur la thériaque, cite une autre sorte de provisions très-digne de la bonté d'un grand prince. Sévère avoit fait amas de thériaque, et des autres remèdes les plus chers pour les distribuer à ceux qui en avoient besoin.

Je mets encore au rang de ses actions louables le soin

[a] Voyez l'Antiquité expliquée par le P. de Montfaucon, t. v, p. 122.

qu'il prit d'assurer la tranquillité de la région tripolitaine en Afrique, dans laquelle il étoit né. Il en éloigna par les armes des peuples féroces et intraitables, qui en troubloient la paix; et si le texte de Spartien n'est pas altéré, il donna lieu aux Tripolitains, par diverses libéralités, de se féliciter d'avoir pour empereur un de leurs compatriotes.

Il porta aussi son attention sur les lois et sur les mœurs. *Aurel. Vict.* Un écrivain loue l'équité des ordonnances par lesquelles il perfectionna la jurisprudence romaine; et l'on a de lui beaucoup de lois dans le code. Il voulut réprimer la licence des adultères par de nouvelles peines; et le zèle du prince ayant réveillé celui de la nation, les accusations de cette espèce se multiplièrent tellement, que Dion assure en avoir compté trois mille sur le rôle. On peut juger par là combien le vice étoit répandu. Il fut plus puissant que son réformateur; et la plupart de ces affaires ayant été négligées par ceux qu'elles intéressoient, Sévère se refroidit lui-même, et abandonna l'entreprise.

Il étoit peu digne d'exercer cette censure, puisqu'il donnoit l'exemple de l'indifférence sur un article si important aux mœurs, et souffroit tranquillement les déréglemens honteux de l'impératrice. Julie s'attira à ce sujet une repartie bien vive de la part d'une dame bretonne, qu'elle railloit sur le peu de pudeur des femmes de son pays. « Vous autres Romaines (lui dit cette dame), « vous n'avez rien à nous reprocher sur cet article. Nous « recevons sans honte la compagnie d'hommes estimables par leur courage, afin d'avoir des enfans qui « leur ressemblent; mais vous, c'est furtivement que « vous vous laissez corrompre par les plus lâches et les « plus méprisables des hommes. »

Par rapport à la discipline militaire, la conduite de Sévère étoit mêlée et peu conséquente. D'une part il eût souhaité que l'ancienne sévérité se maintînt parmi les troupes, qu'elles s'abstinssent des délices, de la licence,

Spart. Nig. 5. et de tout ce qui pouvoit les corrompre et les énerver. Nous avons une lettre de lui dans laquelle il fait de vifs reproches à Rogonius Celsus, commandant des Gaules, sur ce qu'il souffroit que ses soldats s'amollissent par le Herod. vin et par la débauche. Mais d'un autre côté il flattoit les gens de guerre; il les combloit de distinctions, de largesses, de priviléges; et il nourrissoit ainsi tous les Dio. vices qu'il eût voulu détruire. Il avoit sur ce point, et il débita en mourant à ses enfans une maxime que M. de Tillemont juge avec raison plus digne d'un tyran que d'un bon prince. Il leur disoit : « Enrichissez les soldats, et moquez-vous de tous les autres ordres de l'état. » Caracalla ne se souvint que trop bien de cette leçon.

Dio et Herod. Je reprends l'ordre des faits et des temps, et je viens à l'expédition de Sévère dans la Grande-Bretagne. Deux motifs l'y conduisoient : l'amour de la gloire, qui ne vieillissoit point chez lui, et le désir de ramener à de meilleurs sentimens les princes ses fils. La gloire qu'il acquit fut médiocre; ses fils ne se corrigèrent point; l'aîné surtout se porta à de plus grands excès que jamais.

Sévère n'eut affaire qu'aux Méates et aux Calédoniens, qui habitoient la Bretagne barbare, au-delà des murs d'Adrien et d'Antonin. Les Méates, dont il n'est fait aucune menion dans les guerres d'Agricola, étoient néanmoins plus méridionaux : les Calédoniens occupoient le nord. Le pays que ces deux nations remplissoient répond assez exactement à l'Ecosse, et est coupé de montagnes et de lacs, de hauteurs stériles et de plaines inondées.

Rien de plus farouche que les mœurs de ces anciens peuples. Ils n'avoient ni châteaux ni villes, ils ne connoissoient point d'agriculture. Des tentes leur tenoient lieu de maisons, et leurs bestiaux, la chasse, et quelques fruits fournissoient à leur subsistance. Le poisson qu'ils avoient sous la main, ils le négligeoient, ou s'en

abstenoient par superstition. Ce que Dion raconte d'une sorte de nourriture qu'ils savoient se préparer, et dont un volume de la grosseur d'une fève suffisoit pour leur ôter la faim et la soif pendant long-temps, doit être relégué au pays des fables.

Leur habillement égaloit ou même surpassoit la simplicité de leur vivre. Malgré la rigueur du climat ils marchoient presque nus. Un collier de fer, une ceinture de fer autour des reins, faisoient leurs principaux ornemens. Le fer étoit pour eux une parure comme l'or chez les nations policées. Ils s'imprimoient aussi sur différens endroits du corps diverses figures d'animaux de toute espèce; et c'étoit en partie pour ne point cacher ces embellissemens qu'ils évitoient de se couvrir d'habits. D'ailleurs ils en étoient plus lestes, plus disposés à s'enfoncer dans les lacs, dans les mares et nullement embarrassés pour les traverser à la nage. Dion avance qu'ils y passoient quelquefois plusieurs jours de suite, la tête seulement hors de l'eau; ce qui n'est pas facile à croire. Mais on conçoit sans peine que la dureté de la vie qu'ils menoient dans un climat rigoureux fortifioit leurs corps et leurs courages contre le froid, contre la faim, contre tous les maux de la vie; et que, si la nécessité les contraignoit de demeurer cachés dans leurs forêts, ils se contentoient des racines et des herbages qu'ils y trouvoient pour leur nourriture.

J'ai parlé ailleurs de la façon de se battre des Bretons, qui étoit la même dans toute l'île; de leurs chariots de guerre, et de l'usage qu'ils en faisoient; du courage et de l'agilité qui les rendoient également propres soit à combattre de pied ferme, soit à escarmoucher. Dion observe que les chevaux des Calédoniens et des Méates étoient petits, mais très-légers à la course. Ils ne se servoient ni de cuirasses ni de casques, qu'ils regardoient plutôt comme des empêchemens que comme des secours. Un bouclier étroit, une lance surmontée d'une pomme de

Hist. rom. t. VII, l. XXI, p. 143.

fer dont ils frappoient leurs boucliers en allant au combat, une épée suspendue à leur côté, voilà quelle étoit toute leur armure.

Pour ce qui est du gouvernement, on juge bien qu'à des peuples si farouches la liberté démocratique pouvoit seule convenir.

Dio, l. LXXV. Lorsque Sévère marcha contre eux, ce n'étoit pas la première fois qu'il avoit été provoqué par leurs attaques. Pendant qu'il faisoit la guerre contre les Parthes [a], les Calédoniens et les Méates s'étoient mis en mouvement; et, saisissant l'occasion que leur présentoit l'éloignement de l'empereur et des principales forces de l'empire, ils avoient réduit Lupus, commandant romain dans la Grande-Bretagne, à acheter d'eux la paix par de grosses sommes d'argent.

On peut croire qu'une telle paix fut pour eux une amorce de guerre. Peu d'années après, fidèles à leur attrait dominant pour piller, ils recommencèrent leurs courses sur les terres romaines, comme je l'ai dit; et *Dio, l.* LXXVI, *et Herod.* Sévère, averti par son lieutenant, quoiqu'il fût accablé d'années et d'infirmités, partit avec une ardeur de jeune homme pour aller s'ériger dans le nord de nouveaux trophées qui figurassent avec ceux qu'il avoit acquis en Orient. Il est probable qu'il arriva dans la Grande-Bretagne l'an de Jésus-Christ 208, mais qu'il n'entra en action que l'année suivante. Il employa l'hiver à faire ses préparatifs, à amasser des troupes, de l'argent, des provisions de toute espèce, et particulièrement des pontons, dont il prévoyoit qu'il auroit souvent besoin dans un pays tout coupé de marécages.

Les barbares, effrayés de voir l'empereur en personne dans leur île, envoyèrent lui demander le pardon du passé et la paix pour l'avenir. Mais Sévère, que flattoient des idées de conquêtes, ne voulut point

[a] Le texte grec porte παροίκῳ πολέμῳ. Il est aisé de faire de παροίκῳ, par le changement d'une seule lettre, παρθικῷ.

recevoir leurs soumissions; et laissant Géta, son second fils, dans la province romaine pour y commander en son absence, et prendre soin de tout ce qui lui seroit nécessaire dans son expédition, il s'avança sur les terres des ennemis à la tête de ses légions, menant avec lui Caracalla son fils aîné. Il se faisoit porter en chaise, parce que sa goutte l'empêchoit de pouvoir se tenir à cheval.

Il éprouva de grandes difficultés, et il fut obligé, pour se frayer une route, d'abattre des forêts, de couper des montagnes, de jeter des ponts sur les rivières, d'établir des chaussées dans les marais. Il pénétra ainsi, avec des fatigues infinies, presque jusqu'au nord de l'île, sans trouver aucun corps d'armée des barbares qui lui fît face. Ils avoient pris le parti de se séparer en plusieurs petits pelotons; et tantôt ils tomboient sur les soldats romains qui s'écartoient, tantôt ils leur tendoient des piéges, en leur offrant des bestiaux aisés, ce sembloit, à enlever, et les attirant par cet appât dans des embuscades préparées adroitement. Il n'y eut donc aucune action générale, mais un grand nombre de petits combats et d'escarmouches, où les Romains avoient souvent le désavantage.

Le fruit que retira Sévère de cette laborieuse expédition, fut d'étendre sa domination jusqu'à l'intervalle qui sépare les golfes Glota et Bodotria, foible compensation pour cinquante mille Romains qui périrent, soit dans les combats, soit par les maladies, dont la cause principale fut la mauvaise qualité des eaux. Les barbares lui abandonnèrent par un traité l'espace compris entre le mur d'Antonin et les golfes que je viens de nommer, et ils se retirèrent au-delà. Pour les y tenir renfermés, Sévère construisit un mur dont les restes subsistent encore aujourd'hui entre les golfes de Clyd et de Forth; et jamais l'empire romain n'a passé ces bornes dans la Grande-Bretagne. La conquête de ce morceau

Spart. Sev. 18, Cellar. Géogr. ant. II, 4.

de terre valut à Sévère le titre de *Britannicus Maximus*, et à chacun de ses deux fils celui de *Britannicus*.

Dio et Herod. Ce n'étoit pas là de quoi consoler le vainqueur des chagrins cruels que lui causoit son fils Caracalla. Pendant que la guerre duroit encore, obligé, par ses infirmités, qui croissoient, de laisser en partie le soin des armées au jeune prince, il apprit que Caracalla, au lieu de s'occuper des devoirs d'un général, ne songeoit qu'à s'insinuer dans les esprits des officiers et des soldats, afin de parvenir à être reconnu seul empereur au préjudice de son frère, qu'il ne regardoit que comme un rival odieux. Il osoit même attaquer indirectement son père; et les soldats, animés par ses secrètes instigations, murmuroient de ce qu'un chef âgé et goutteux retardoit leur victoire.

Spart. Sev. 18, et Aurel. Vict. Sévère fit pourtant alors une action de vigueur. S'étant fait porter sur son tribunal au milieu de l'armée, il ordonna que l'on citât à comparoître en sa présence le prince son fils, et tous ceux qui, gagnés par lui, étoient entrés dans le complot; et il les condamna tous à mort, excepté le jeune empereur. Les coupables se prosternèrent devant Sévère, et demandèrent grâce avec larmes. Il tint ferme pendant quelque temps; et, résolu néanmoins de leur pardonner, il porta la main à sa tête, et dit à haute voix : « Sentez-vous maintenant que c'est « la tête qui commande, et non les pieds? » Cet avertissement, loin de corriger Caracalla, ne fit que le porter au dernier excès de fureur.

Dio. Il tenta d'abord d'exciter une sédition dans l'armée. Après avoir arrangé son plan avec quelques soldats dont il s'assura, tout d'un coup il sort de sa tente en criant de toute sa force qu'il étoit insulté et maltraité par Castor. C'étoit le plus honnête homme de tous les affranchis de l'empereur, et celui qui avoit le plus de part en la confiance de son maître. Les soldats, qui étoient prévenus, s'attroupèrent autour de Caracalla; et déjà

l'aventure commençoit à faire du bruit dans le camp, lorsque Sévère parut, et par le supplice des plus criminels rétablit l'ordre et la tranquillité.

Caracalla ayant manqué son coup, la fureur l'aveugla au point de lui faire concevoir le projet d'un détestable parricide, qu'il se proposa d'exécuter de sa propre main. Sévère se trouvant assez bien pour pouvoir monter à cheval, marchoit, suivi de son fils, aussi à cheval, à la tête de son armée, et l'on apercevoit à quelque distance celle des ennemis. Ce malheureux fils laissa prendre les devans à son père, et il tira son épée pour le frapper par-derrière. Tous ceux qui accompagnoient les deux empereurs jettent un grand cri, qui déconcerta le parricide. Sévère se retourna; et, voyant l'épée nue, il fut assez maître de lui pour ne pas dire une seule parole. Il continua sa marche, acheva ce qu'il avoit à faire; après quoi, étant rentré dans sa tente, et s'étant couché sur son lit, il manda son fils, Papinien, préfet du prétoire, et l'affranchi Castor. Il parla au coupable d'un grand sang-froid. Il lui mit sous les yeux l'énormité de son crime, insistant particulièrement sur la témérité d'un si affreux attentat, entrepris en plein jour, et à la vue de deux armées. « Si vous voulez me « tuer (ajouta-t-il) prenez cette épée (il en avoit fait « mettre une à côté de lui), exécutez ici votre dessein. « Vous êtes jeune et vigoureux, et moi je suis un vieil- « lard infirme, actuellement couché sur un lit. La chose « vous est aisée. Ou si la honte retient votre main, or- « donnez à Papinien ici présent de vous défaire de moi. « Il vous obéira, puisque vous êtes son empereur. » Sévère s'en tint là: bien crédule, s'il se flattoit que des paroles pussent faire impression sur un cœur horriblement endurci. Il blâmoit souvent dans ses discours l'indulgence excessive de Marc-Aurèle qui avoit laissé vivre un fils indigne de lui; et il imitoit cette indulgence à l'égard de Caracalla, plus criminel sans comparaison

que Commode. Quelques-uns ont dit néanmoins qu'il eut dessein de punir de mort le crime de son fils, et qu'il en fut détourné par ses préfets du prétoire. Mais l'autre récit, qui est de Dion, paroît préférable.

Une nouvelle révolte des peuples bretons qui venoient, comme je l'ai dit, de se soumettre, irrita étrangement Sévère. Dans la colère qu'il en conçut, il exhorta ses soldats assemblés à ne faire aucun quartier aux rebelles, empruntant les expressions barbares d'Agamemnon dans Homère : « [1] Qu'aucun n'évite la mort, qu'aucun n'é« chappe à votre épée, non pas même l'enfant encore « caché dans le sein de sa mère. »

Dio et Herod. La maladie et la mort l'empêchèrent d'accomplir sa vengeance. Tourmenté cruellement de la goutte depuis long-temps, les chagrins violens et continuels que lui donnoit son fils aigrirent considérablement le mal. On ajoute même que ce fils dénaturé entreprit de corrompre les médecins de son père afin qu'ils hâtassent une mort qui, prochaine et inévitable, tardoit néanmoins trop au gré de ses vœux parricides ; et qu'il réussit auprès de quelques-uns.

Spart. Sev. 22. Dans cette dernière maladie Sévère avoit près de lui ses deux fils. Il les exhorta à la concorde, et il leur fit lire dans cette vue l'excellent discours que Micipsa mourant tient dans Salluste à ses fils et à Jugurtha. Il en étoit lui-même fort plein, et il en transporta quelques paroles dans une petite récapitulation qu'il se faisoit à lui-même de ses exploits et de ses succès [2] « J'ai trouvé « (dit-il) la république dans le désordre et dans le

[1] . , . . . Τῶν μήτις ὑπεκφύγοι αἰπὺν ὄλεθρον
Χεῖρας θ' ὑμετέρας· μηδ' ὅντινα γαστέρι μήτηρ,
Κοῦρον ἐόντα φέροι, μηδ' ὃς φύγοι.

Iliad. VI, v. 57.

[2] *Turbatam rempublicam ubiquè accepi, pacatam.... relinquo, senex et pedibus æger, firmum imperium Antoninis meis relinquens, si boni erunt ; imbecillum, si mali.*

« trouble ; je la laisse tranquille au-dedans et au-dehors. « L'Orient et le Nord sont pacifiés par mes soins. Je « remets à mes fils un empire puissant et durable, s'ils « sont gens de bien ; foible et caduc, s'ils aiment mieux « être vicieux. »

A ces idées de triomphe en succédèrent d'autres plus convenables à sa situation actuelle. Il sentit le néant *Spart.* 18, *et Aurel. Vict.* d'une grandeur qui lui échappoit. « [1] J'ai été tout (dit- « il), et il ne m'en reste aucun fruit. » Il se fit apporter *Dio.* l'urne où l'on devoit mettre ses cendres ; et l'ayant considérée et maniée, il lui adressa ces paroles : « Tu [2] « renfermeras celui que n'a pu contenir l'univers. »

L'activité, qui faisoit le fond de son caractère, se manifesta jusque dans ses derniers momens. Déjà presque *Spart.* 23, *et Dio.* expirant, il donna pour mot à l'officier qui le lui demandoit : « Travaillons » ; et il disoit à ceux qui environnoient son lit : « Voyons ; qu'avons-nous à faire ? »

Son intention étoit que ses deux fils lui succédassent *Spart.* 23. avec égalité de pouvoir ; et, conformément à ce plan, il avoit souhaité quelque temps avant sa mort que l'on doublât la statue d'or de la Fortune, qui avoit coutume d'être placée dans la chambre de l'empereur, afin que ses fils eussent chacun la leur. L'ouvrage n'ayant pas pu être fait assez tôt, il ordonna que, lorsqu'il ne seroit plus, la Fortune impériale changeât chaque jour de demeure, et fût portée alternativement chez les deux Augustes. Mais Caracalla n'eut aucun égard à cet arrangement. Il s'empara seul de la statue, sans vouloir en faire part à son frère.

Sévère souffroit des douleurs cruelles ; et, si nous en *Vict. Epit.* croyons l'Epitome de Victor, il souhaita de les terminer par le poison. Il éprouva ainsi l'effet de l'imprécation de Quintillus mourant : car on lui refusa ce secours funeste. Il prit le parti de charger à dessein son estomac

[1] *Omnia fui, et nihil expedit.*

[2] Χωρήσεις ἄνδρα ὃν ἡ οἰκουμένη οὐκ ἐχώρησεν.

de beaucoup de nourriture, et il se procura par ce moyen une indigestion qui l'emporta. Il mourut à Yorck, l'an de Rome 960, de J. C. 209, ayant vécu soixante-cinq ans neuf mois et vingt-cinq jours. La durée de son règne fut de dix-sept ans huit mois et trois jours. Ses fils célébrèrent sur le lieu ses funérailles; et après que son corps eut été brûlé, ils en recueillirent les cendres dans une urne[a] de porphyre, qu'ils portèrent avec eux à Rome.

Spart. 17. Dio.

Spart. 9 et 18.

Spartien témoigne que Sévère fut extrêmement estimé et regretté après sa mort, et que le sénat lui appliqua ce qui a été dit d'Auguste : qu'il n'eût dû jamais naître, ou ne jamais mourir. C'étoit passer les bornes sans doute; et Spartien lui-même assigne la cause de ce jugement trop favorable. Sévère dut beaucoup à la comparaison que l'on fit de lui avec ses successeurs, qui, pendant un espace de soixante ans, furent tous, à l'exception d'Alexandre, fils de Mamée, plutôt des brigands que des princes.

On doit convenir qu'il fut réellement estimable par certains endroits. Son activité tient du prodige. Il sut maintenir la tranquillité au-dedans de l'empire par un gouvernement ferme, vigilant, qui pourvoyoit à tout avec une attention infatigable. Il soutint la gloire des armes romaines contre l'étranger, et il les fit respecter aux deux bouts de l'univers.

Je ne vois pourtant rien qui lui assure le titre de grand guerrier, que lui donnent assez communément les écrivains. J'ai observé que dans la guerre contre Niger, où il s'agissoit de sa propre querelle, il ne se trouva à aucun des trois combats qui la décidèrent. Dans la bataille de Lyon, où il commandoit ses troupes en personne, la victoire balança beaucoup, et elle paroît avoir été déterminée en sa faveur par un de ses lieutenans. Ses

[a] Selon Hérodien, l'urne étoit d'albâtre; selon Spartien, d'or.

exploits contre les Parthes et contre les Bretons n'ont rien de fort mémorable. Les difficultés qu'il réussit à vaincre n'étoient pas grandes, et il échoua au siége d'Atra. Si le succès général dans ces guerres répondit à ses vœux, il avoit des forces tellement supérieures, qu'à le bien prendre, les Romains furent vainqueurs plutôt que Sévère.

Sa politique dans le gouvernement intérieur des affaires mérita souvent le nom de *fourberie*. Il faisoit en plusieurs choses le bien public, mais toujours en vue de ses intérêts particuliers. Je découvre en lui de la finesse et de la ruse.; je n'y vois rien d'élevé, rien de noble, rien de franc, rien de généreux. Il ne paroît occupé que de lui-même et de l'établissement de sa famille. C'est par rapport à cette fin qu'il accrut et fortifia la puissance énorme des gens de guerre, qui étoit la grande plaie de l'empire.

Il est inutile de parler de sa cruauté et de ses rapines, qui furent monstrueuses, et qui ne souffrent aucune excuse. Il poussa l'esprit de vengeance jusqu'à vouloir, *Aurel. Vict.*
en haine de Didius Julianus, abolir les décrets de son bisaïeul Salvidius Julianus, fameux jurisconsulte, et auteur de l'édit perpétuel sous Adrien. Mais la sagesse et l'équité des décisions de Salvius en maintinrent l'autorité contre toute la puissance de Sévère.

C'est encore un trait qui ne lui fait pas d'honneur, *Dio.*
que de s'être peu embarrassé des discours que l'on tenoit à son sujet. Qui néglige sa réputation, est bien disposé à compter pour peu la vertu.

De cette discussion il résulte que, si l'on peut lui donner place à certains égards parmi les grands princes, il n'est pas permis de le mettre au rang des bons.

Sa conduite privée ne se présente par non plus d'une manière avantageuse. Il fut, dit-on, bon ami, ami fidèle: *Vict. Epit.*
et l'on cite Latéranus Cilo, Anulinus, Bassus, qu'il aima constamment, et qu'il combla de richesses. Mais il

pécha par excès en ce genre à l'égard de Plautien, pour qui il porta la confiance jusqu'à l'aveuglement. Mari trop indulgent, il garda une épouse qui le déshonoroit par ses vices, et qui se rendit même suspecte d'une conspiration contre lui. Père mou, il se laissa donner la loi par ses enfans. Il semble donc moins estimable encore comme homme que comme prince; et sous quelque face qu'on le considère, on trouve toujours en lui moins à louer qu'à blâmer.

Spart. 18, *et Aurel. Vict.*

Il fut lettré, ou plutôt amateur des lettres et de la philosophie : car il n'eut pas le temps de s'y rendre habile, ni de se perfectionner dans l'éloquence grecque ou latine. Un auteur témoigne qu'il avoit plus en main sa langue maternelle, qui étoit la punique.

Dio. Vict. Epit. Aurel. Vict.

Il écrivit pourtant en latin des mémoires de sa vie publique et privée, dont Aurélius Victor loue la fidélité jointe aux ornemens du style. Dion n'en pense pas si avantageusement, et il accuse assez clairement Sévère d'avoir peu respecté la vérité dans ses récits : reproche extrêmement vraisemblable en soi, quand il ne seroit pas appuyé de l'autorité d'un écrivain contemporain. Sévère prenoit grand soin de s'y justifier sur l'article de la cruauté; et l'on voit par les faits de quelle force et de quelle solidité devoit être son apologie.

Dio, l. LXXV, *pag.* 853.

Spart. Sev. 18.

L'impératrice Julie sa femme aima aussi les sciences et les savans. J'ai rapporté par quel motif elle se livra à ce genre d'occupation. Elle tenoit cercle chez elle, non de dames oisives, mais de philosophes et de gens de lettres. Nous avons vu néanmoins que l'étude ne remplissoit pas tout son temps. Ce fut à sa prière que Philostrate écrivit la vie d'Apollonius de Tyane. Si nous jugeons par cet ouvrage du goût qui régnoit dans les doctes conversations de l'impératrice, nous penserons qu'on y étoit bien plus occupé de l'élégance du style, et de recherches prétendues curieuses, que de la solidité des choses et de l'amour du vrai.

Dio, l. LXXV, *pag.* 858. *Philost. Ap.* 1, 2.

Parmi les savans qui fleurirent sous le règne de Sévère, Philostrate tenoit donc un rang distingué ; ce qui ne nous donne pas une grande idée des autres. La plupart en effet étoient des sophistes, parmi lesquels Antipater, natif d'Hiérapolis en Phrygie, peut être considéré comme le plus illustre. Ce sophiste réussissoit mieux à parler sur-le-champ qu'à composer des discours limés ; et Sévère le plaça selon son talent, en le choisissant pour secrétaire des lettres qu'il falloit écrire en grec. Antipater s'acquittoit parfaitement de cet emploi. Habile à se revêtir du caractère qu'il étoit chargé de soutenir, il faisoit parler l'empereur dans ses lettres avec toute la dignité qui convient au rang suprême : clarté dans les expressions, noblesse et élévation dans les sentimens et dans les pensées, élocution coulante et naissant des choses mêmes, nulle affectation d'ornemens ni de transitions recherchées. Il eut part à l'éducation des deux princes enfans de Sévère, et il en fut récompensé par le consulat et par le gouvernement de Bithynie. Dans cette dernière charge il montra trop de rigueur, il versoit trop aisément le sang ; et pour cette raison il fut révoqué. Après la mort de Géta, tué par Caracalla sous prétexte d'embûches dressées contre sa vie, il eut le courage d'écrire au farouche meurtrier : « C'est une grande douleur pour « moi que deux princes à qui j'avois appris à se servir « des armes pour leur défense mutuelle les aient tour« nées l'un contre l'autre. » Il supposoit la vérité du texte allégué par Caracalla. Mais avec cet affoiblissement le reproche ne laisse pas d'avoir encore assez de force pour faire honneur à celui qui osa l'adresser à un si barbare empereur. *Phil. soph. II, 24.*

On rapporte aussi au temps de Sévère, sur des conjectures qui ont quelque probabilité, Diogène de Laërte, écrivain plus nécessaire à ceux qui veulent connoître l'ancienne philosophie qu'estimable pour ses talens. *Menag. Observ. in Laert.*



Nous avons de lui, en dix livres, les vies de quatre-vingt-deux philosophes, avec l'exposition de leurs dogmes et leurs dits les plus mémorables. On convient que cet auteur entendoit assez peu la matière, et que les notions qu'il donne des opinions des philosophes sont trop abrégées, souvent confuses, et bien éloignées de la précision qu'exigent singulièrement les sujets qu'il a entrepris de traiter. Avec ce défaut, qui est grand, Diogène de Laerte est néanmoins précieux aux savans, qui trouvent dans son ouvrage bien des choses qu'ils chercheroient inutilement ailleurs. Son style est sec et sans ornemens : mais peut-être n'en convient-il que mieux à des matières qui veulent être présentées clairement, et non pas embellies. Il adresse la parole, dans son ouvrage, à une dame qu'il ne désigne que par la qualité d'amatrice de Platon. On croit que c'est Arria, dont le goût pour la philosophie et pour les belles connoissances est loué dans le traité attribué à Galien sur la thériaque. Le surnom de *Laërtius* que porte l'auteur dont je parle lui vient apparemment de *Laërte*, ville de Cilicie, où il aura pris naissance.

Solin. J'ai déjà dit que Solin, qui nous a laissé une collection de choses mémorables sous le titre de *Polyhistor*, paroît à plusieurs être le même que C. Julius Solo, sénateur sous Commode et sous Sévère, et mis à mort par ce dernier. Son ouvrage n'est qu'une simple compilation, dans laquelle il n'a rien mis du sien, et s'est surtout aidé de Pline le naturaliste.

Dio, l. LXXVI, *pag.* 860. Il y eut sous le règne de Sévère, peu avant la chute de Plautien, une éruption du Vésuve qui alarma la Campanie, sans néanmoins y causer de ravages.

Dio, l. LXXV, *pag.* 858. Dion fait mention d'un monstre marin d'une grandeur énorme, qui vint échouer dans le port d'Auguste, près de la ville que nous nommons aujourd'hui *Porto*. On le prit, et on en fit une représentation dans laquelle

on garda toutes les dimensions de l'animal. La capacité en fut telle, qu'elle put contenir cinquante ours.

Le même auteur cite aussi une comète qui parut au ciel, et qui ne manqua pas d'être regardée comme un présage fatal.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

FASTES

DU RÈGNE DE CARACALLA.

An. R. 962. De J.C. 211.

..... GENTIANUS.

..... BASSUS.

CARACALLA et GÉTA, empereurs ensemble.

Cruautés exercées par Caracalla.

Paix conclue avec les Calédoniens.

Feinte réconciliation entre les deux frères.

Ils partent de la Grande-Bretagne et reviennent à Rome. Leur division éclate dans toute la marche.

Apothéose de Sévère.

An. R. 963. De J.C. 212.

C. JULIUS ASPER.

..... JULIUS ASPER.

Géta tué par son frère dans les bras de leur commune mère, vers le 27 février.

Caracalla, reconnu seul empereur par les prétoriens, fait son apologie devant le sénat et rappelle tous les exilés.

Apothéose de Géta.

Massacre de tous ses amis et partisans. Les flots de sang coulent dans Rome. Mort de Papinien.

Droits de citoyen rendu commun à tous les sujets de l'empire.

M. AURÉLIUS ANTONINUS AUGUSTUS. IV. An. R. 964.
D. CŒLIUS BALBINUS. II. De J. C. 213.

Balbin, second consul de cette année, est celui qui dans la suite fut fait empereur par le sénat, avec Pupiénus Maximus, contre Maximin.

Gordien l'ancien géra aussi le consulat pendant une partie de cette année.

Caracalla vient dans les Gaules, et il y exerce beaucoup de rapines et de cruautés.

...... MESSALA. An. R. 965.
SABINUS. De J. C. 214.

Usage des *Caracalles*, habillement gaulois introduit dans Rome et dans les armées par l'empereur. C'est de là que lui est venu le nom de *Caracalla*.

Guerre contre les Cennes, peuple germain, et contre les Allemands. Première mention des Allemands dans l'histoire. Caracalla achète d'eux la paix, et, comme s'il en eût été vainqueur, il prend le surnom d'*Alamannicus*.

...... LÆTUS. II. An. R. 966.
...... CÉRÉALIS. De J. C. 215.

Il passe dans la Dace.

Guerre contre les Gètes, qui sont ici les Goths. Première mention des Goths dans l'histoire romaine.

Caracalla vient en Thrace, passe en Asie, implore inutilement le secours d'Esculape à Pergame contre les maladies qu'il souffroit dans le corps et dans l'esprit. Il visite Ilium, et rend de grands honneurs à la mémoire d'Achille.

C. ATIUS SABINUS. II. An. R. 967.
.... CORNÉLIUS ANULINUS. De J. C. 216.

Il vient à Antioche.

Mort de Vologèse, roi des Parthes. Dissension entre

ses deux fils, qui donne à Caracalla la hardiesse de menacer les Parthes de la guerre, si on ne lui rend deux transfuges importans, Tiridate et Antiochus. Ils lui sont rendus, et il paroît satisfait.

Sa perfidie envers Abgare, roi d'Edesse, et envers le roi d'Arménie. Il s'empare de l'état d'Abgare. Les Arméniens prennent les armes et défont Théocrite, misérable danseur, mis à la tête de l'armée romaine par Caracalla.

Cet empereur se transporte à Alexandrie, et en massacre les habitans.

Il revient à Antioche, et cherche querelle à Artabane, roi des Parthes. Il le surprend au dépourvu, s'empare d'Arbèle, court la Médie, s'approche de la ville royale, sans trouver nulle part d'ennemi. Pour ces exploits il s'attribue le nom de *Parthique*.

An. R. 968. De J. C. 217.

C. BRUTTIUS PRÆSENS.
T. MESSIUS EXTRICATUS.

Lorsqu'il se préparoit à entrer de nouveau en campagne contre les Parthes, qui de leur côté s'étoient disposés à le bien recevoir, Macrin, son préfet du prétoire, conspire contre lui.

Caracalla est tué le 8 avril.

CARACALLA.

§. I.

Origine du nom de Caracalla. Géta, appelé Antonin aussi-bien que son frère. Caracalla n'ayant pu réussir à se faire déclarer seul empereur, feint de se réconcilier avec son frère. Cruautés exercées par Caracalla. Il fait la paix avec les barbares, et revient à Rome avec son frère. La haine des deux frères éclate de nouveau. Leur entrée dans Rome. Apothéose de Sévère. Les deux frères cherchent mutuellement à se détruire. Projet de partage qui échoue. Caracalla fait tuer son frère dans les bras de leur mère. Il obtient des prétoriens, et par flatteries et par largesses, que Géta soit déclaré ennemi public. Il tâche de se justifier auprès du sénat, et il rappelle tous les exilés. Apothéose de Géta. Carnage des amis de Géta. Mort de Papinien. Fabius Cilo traité outrageusement. Julius Asper relégué. Autres grands personnages mis à mort : une fille de Marc-Aurèle ; Pompeïen, petit-fils de Marc-Aurèle ; Sévère, cousin germain de Caracalla ; le fils de l'empereur Pertinax ; Thraséa Priscus ; Sérénus Sammonicus. Haine de Caracalla contre la mémoire de son frère. Trouble de son âme et remords. Jeux et spectacles dans lesquels il fait plusieurs actes de cruauté. Il peut être regardé comme un second Caligula. Autres traits de la cruauté de Caracalla. Extorsions et rapines poussées à tout excès. Ses prodigalités pour les soldats, pour les flatteurs, en jeux et en spectacles. Il combattoit lui-même contre les bêtes, et couroit dans le Cirque.

Son mépris pour les lettres, et son ignorance. Il rendoit rarement la justice. Dégoûts qu'il faisoit éprouver à ses assesseurs. Sa curiosité. Soldats chargés de tout épier pour lui en rendre compte. Ses ministres choisis parmi les plus indignes de tous les hommes. Ses débauches jointes à l'affectation de zèle pour la pureté des mœurs. Prétendu zèle de religion accompagné du goût pour la magie et pour l'astrologie judiciaire. Contradiction universelle entre sa pratique et son langage. Monnoie prodigieusement altérée. Il attaque le sénat et le peuple par des invectives. Il ne prenoit conseil que de lui-même. Il communique le droit de citoyens romains à tous les habitans de l'empire. Sa passion folle pour Alexandre. Il affecte de se plaire aux exercices et aux travaux militaires, se confondant avec les soldats. Il vient dans les Gaules et y commet beaucoup de violences. Il passe le Rhin, et fait la guerre aux Cennes et aux Allemands. Courage féroce des femmes germaines. Caracalla, méprisé des barbares, achète d'eux la paix. Il prend du goût pour les Germains, et imite leur habillement. Il vient sur le bas Danube, remporte de légers avantages sur les Goths, fait un traité avec les Daces. Il passe en Thrace. Il traverse l'Hellespont, vient à Ilium, honore le tombeau d'Achille. A Pergame, il implore le secours d'Esculape pour être délivré des maladies qui lui tourmentoient le corps et l'esprit: Il passe l'hiver à Nicomédie, se disposant à la guerre contre les Parthes. Il vient à Antioche. Le roi des Parthes se soumet à ce qu'il lui demande, et obtient la paix. Perfidie de Caracalla envers Abgare, roi d'Edesse. L'Osrhoène soumise. Pareille perfidie envers le roi d'Arménie. Les Arméniens prennent les armes. Caracalla vante ses exploits et ses fatigues militaires. Il vient à Alexandrie, et il y exerce un horrible massacre. L'entrée au sénat accordée aux Alexandrins. Caracalla demande

au roi des Parthes sa fille en mariage ; et, sur son refus, il renouvelle la guerre. Ses exploits de peu de valeur. Il se fait donner le titre de Parthique. *Macrin, irrité par Caracalla, et alarmé, conspire contre lui. Caracalla est tué. Instabilité des grandeurs humaines prouvée par les malheurs de la famille de Sévère. Imputations fausses, ou du moins incertaines, avancées contre Caracalla. Tous le haïrent, excepté les gens de guerre. Ouvrages dont il embellit Rome. On l'a dit père d'Héliogabale. Oppien, poëte grec, a vécu sous Caracalla.*

Quoique les deux frères, Caracalla et Géta, aient commencé de régner ensemble, je ne nomme dans le titre que l'aîné, parce que le second ne jouit que très-peu de temps du rang suprême, et le perdit bientôt avec la vie.

Le nom de *Caracalla*, par lequel nous désignons l'empereur dont je vais écrire le règne, n'est qu'une espèce de sobriquet qu'il ne prit jamais lui-même. Il fut d'abord nommé Bassianus, du nom de son aïeul maternel Bassianus, prêtre du soleil en Phénicie, père de l'impératrice Julie et de Julia Mésa, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Sévère, devenu empereur, et se préparant peu d'années après à associer son fils à l'empire, lui fit quitter ce nom qui dénotoit la condition privée et même une origine assez obscure ; et il y substitua les noms magnifiques et respectés de *Marc-Aurèle-Antonin*, qui passèrent en usage, et qui sont les seuls dont le prince se soit servi dans la suite. Mais, comme il en déshonoroit la splendeur par sa conduite, ce même prince ayant pris goût pour une sorte d'habillement gaulois appelé *Caracalla*, en sorte qu'il le portoit par préférence, et qu'il en fit distribution aux soldats et aux habitans de Rome, afin qu'ils le portassent comme

Dio, l. LXXVII, p. 851, 890 et 892. Spart. Caracc. 9. Vict. Epit.

lui, on lui donna à cette occasion, dans les entretiens particuliers, le nom de *Caracalla*, qui lui est resté comme personnel et propre à le désigner sans équivoque.

Spart. Sev. 19 *et* 20.

Son frère P. Septimius Géta ne changea point ses noms, mais il y ajouta celui d'*Antonin*, nom qui étoit alors l'objet de la vénération publique, et que Sévère eût souhaité rendre commun à tous les empereurs, comme celui d'*Auguste*. Son admiration et son respect pour ce nom alloient jusqu'à l'enthousiasme, et il regardoit comme une très-grande gloire pour lui de laisser pour successeurs deux Antonins : gloire frivole et bien démentie par l'événement, puisque l'un périt par l'épée de son frère, et l'autre par sa propre fureur.

Herod. l. III. *Dio, l.* LXXVII. An. R. 962. De J.C. 211.

Caracalla, ambitieux de régner seul, avoit souvent tenté de se défaire de Géta, du vivant même de Sévère. La souveraine puissance, dont il se vit par la mort de son père en pleine possession, lui facilitoit l'exécution de son plan criminel; et il commença à le manifester en agissant auprès des gens de guerre pour les engager à le déclarer seul empereur. Il n'épargna ni libéralités, ni promesses : il mit en œuvre tous les ressorts qu'il put imaginer. Mais les soldats, attachés à la mémoire de Sévère, respectant ses volontés, regardant les deux princes comme leurs élèves et leurs nourrissons à qui ils devoient une égale tendresse, se sentant même plus portés d'inclination pour Géta, qui ressembloit beaucoup à son père, et qui montroit un caractère de douceur et d'humanité, se refusèrent à toutes les sollicitations de Caracalla. Ainsi tous les titres d'honneur demeurèrent communs aux deux frères, à l'exception de celui de grand-pontife, que l'aîné se réserva, comme avoit fait Marc-Aurèle lorsqu'il s'associa L. Vérus. Il y eut même entre eux une réconciliation apparente. Ils ne purent résister aux exhortations et aux prières de l'impératrice Julie, et de tous les anciens amis et conseillers de

Tillem.

Sévère, qui les pressoient vivement d'éteindre une haine funeste, et de vivre dans l'union à laquelle la liaison du sang et l'intérêt commun les invitoient. Ils s'embrassèrent et se promirent mutuellement une amitié fraternelle, pendant qu'ils conservoient dans leur cœur l'animosité des plus implacables ennemis.

Ils commencèrent donc à régner ensemble, au moins quant au titre : car, dans la réalité, Caracalla, plus violent, plus emporté, jouit seul de la puissance, et il montra tout d'un coup quel horrible usage il en prétendoit faire. Il remplit de sang toute la maison impériale. Il tua les médecins qui avoient résisté à ses instances parricides; l'affranchi Evode, qui avoit présidé à son éducation, et qui l'exhortoit à vivre en bonne intelligence avec son frère; l'affranchi Castor, qui avoit mérité toute la confiance de son père, et qui par là ne pouvoit manquer d'être odieux au fils. Il envoya égorger dans leur exil Plautilla sa femme, et Plautus son beau-frère. Papinien étoit trop amateur de la vertu pour plaire à un tel empereur. Il fut destitué de la charge de préfet du prétoire; et cette disgrâce n'étoit que le prélude d'un sort encore plus triste qui l'attendoit. A ces exploits de cruauté et d'injustice contre les siens Caracalla joignit la mollesse à l'égard des ennemis. Il fit la paix avec les Calédoniens, en abandonnant les forts avancés que Sévère avoit construits dans leur pays pour les tenir en respect. Il n'avoit rien de plus pressé que de revenir à Rome; et il partit de la Grande-Bretagne le plus promptement qu'il lui fut possible, accompagné de sa mère et de son frère.

Malgré la réconciliation prétendue des deux princes, *Herod. l.* IV
la division éclata entre eux dans tout le chemin. Ils ne prenoient point le même logement; ils ne mangeoient point à la même table; ils vivoient dans une défiance continuelle l'un à l'égard de l'autre, et ils usoient de précautions infinies contre le poison qui pourroit se

trouver mêlé dans leur breuvage ou leur nourriture ; enfin, lorsqu'ils furent arrivés à Rome ils partagèrent entre eux le palais impérial, qui étoit plus grand qu'aucune ville de province, et ils se fortifièrent chacun de leur côté par des gardes et des barricades qui fermoient toute communication d'une partie à l'autre.

Ils firent pourtant leur entrée en commun dans Rome. Tout le peuple, couronné de laurier, sortit au-devant d'eux : le sénat en corps les harangua hors des portes. Ils entrèrent ensuite en pompe, marchant les premiers avec tous les ornemens de la dignité impériale. Suivoient les consuls, qui portoient l'urne où étoient renfermées les cendres de Sévère ; et tous ceux qui venoient saluer les nouveaux empereurs rendoient aussi leurs hommages à l'urne sépulcrale de leur père. Elle fut portée au tombeau des Antonins. De là on se rendit au Capitole pour y offrir les sacrifices usités dans les entrées solennelles des empereurs.

Sévère fut mis au rang des dieux ; et ses deux fils concoururent encore pour la cérémonie de l'apothéose, qui fut célébrée avec beaucoup de magnificence. Hérodien nous en donne la description. Mais comme j'ai rendu un compte détaillé, d'après Dion, des obsèques de Pertinax, pour éviter les redites, je n'emprunterai ici d'Hérodien que deux circonstances qui ne se trouvent point dans le récit de l'autre historien.

La première est que, pendant sept jours que la figure de cire représentant le prince mort étoit exposée sur un lit de parade, les médecins, comme s'il n'eût été que malade, s'assembloient tous les jours autour du lit pour consulter, et faisoient ensuite leur rapport, annonçant une santé qui dépérissoit et une fin prochaine : comédie singulière, dont l'équivalent a passé dans nos mœurs.

La seconde observation que j'ai à faire regarde la structure du bûcher, qui étoit un bâtiment carré à plusieurs étages. Ces étages alloient toujours en diminuant

jusqu'au dernier, qui n'étoit qu'une petite loge. Dans la chambre du second on plaçoit le lit et la figure du prince mort. Le dernier et le plus haut étage enfermoit l'aigle, qui devoit en s'envolant porter au ciel l'âme de l'empereur.

Les fils de Sévère, après s'être réunis pour rendre les derniers honneurs à la mémoire de leur père, ne furent plus occupés que de la haine qui les animoit à se détruire l'un l'autre. Sur ce point nos auteurs ne remarquent entre eux d'autre différence, sinon que les procédés de l'aîné étoient plus violens. Mais chacun de son côté cabaloit contre son frère pour parvenir à régner seul : chacun, par intrigues secrètes, par gratifications, par promesses, cherchoit à se faire des créatures. Et Géta réussissoit à s'attacher un plus grand nombre de partisans, parce qu'il se montroit plus ouvert, plus accessible, plus affable. Il témoignoit de l'amitié et de la bonté à ceux qui l'approchoient. D'ailleurs ses inclinations étoient décentes. Il avoit du goût pour les lettres et pour ceux qui les cultivoient; et, dans les exercices du corps, il ne s'adonnoit qu'à ceux qui n'avoient rien d'ignoble, et qui pouvoient compatir avec son rang. Au contraire, Caracalla étoit dur et sauvage, prompt à se mettre en colère, toujours menaçant, plus curieux de se faire craindre que de se faire aimer. Il affectoit des manières soldatesques, et une ardeur pour la guerre et pour les armes dans laquelle il entroit beaucoup de politique et de vanité.

Dio, l. LXXVII. Herod. l. IV.

Il étoit aisé de prévoir les suites funestes d'une haine si furieuse et si acharnée entre deux frères qui, possédant par indivis le souverain commandement, avoient à chaque instant occasion et intérêt de se heurter. S'il s'agissoit de nommer aux charges, chacun vouloit placer ses amis. S'ils jugeoient ensemble les causes, ils prenoient toujours des sentimens contraires, au grand préjudice des plaideurs et du bon droit. Ils se trouvoient eux-

mêmes fatigués de leurs dissensions éternelles sur les grandes et sur les petites choses, et ils crurent que le meilleur expédient pour les terminer étoit de partager l'empire. Ils se concertèrent d'assez bonne grâce sur ce projet, qui tendoit à les séparer pour ne se revoir jamais. Géta cédoit à son frère Rome et tout l'Occident, et il prenoit pour lui l'Asie et les contrées orientales, comptant établir sa résidence à Antioche ou à Alexandrie. La Propontide étoit une barrière naturelle, qui auroit borné de part et d'autre les deux états; et il y auroit eu garnison entretenue à Byzance et à Chalcédoine pour empêcher le passage et la communication de l'un à l'autre. Pour ce qui est de l'Afrique, la partie occidentale de cette région, c'est-à-dire la Mauritanie, la Numidie, l'Afrique propre, devoient appartenir à Caracalla: Géta auroit eu dans son lot le côté de l'Orient.

Ce plan, qui convenoit aux deux frères, n'étoit point goûté des premiers de la république. Jaloux de la grandeur romaine, ils craignoient de l'affoiblir en la partageant; et la division en empire d'Occident et empire d'Orient, qui s'introduisit dans la suite, et qui s'établit enfin à demeure, étoit alors une nouveauté qui révoltoit tous les esprits. L'impératrice Julie en fut blessée; et, dans un grand conseil qui se tint à ce sujet, et auquel elle assista, elle dit à ses fils: « Vous trouvez le moyen « de partager les terres et les mers; mais moi, comment « me partagerez-vous entre vous deux? Il faut donc « m'ôter la vie, et couper mon corps en deux moitiés, « afin que chacun ait la sienne. » Elle accompagna un discours si touchant de gémissemens et de larmes; elle embrassa ses deux fils; elle les tenoit ensemble réunis entre ses bras. Toute l'assemblée fut attendrie: on se sépara sans rien conclure; et le projet échoua.

Les querelles, les embûches clandestines, les tentatives d'empoisonnement un peu suspendues par l'espérance d'un arrangement, recommencèrent aussitôt. Caracalla

entreprit de tuer son frère à la faveur de la licence des Saturnales ; et, le trouvant trop bien gardé, il résolut, à quelque prix que ce fût et en violant les droits les plus sacrés, de se ménager une occasion où il pût l'avoir sous sa main sans défense, et exécuter enfin son parricide.

Il ne se flattoit pas que Géta se fiât jamais à lui, ou comptât sur ses promesses et sur ses sermens. La tendresse que leur mère commune avoit pour ce fils chéri, fut le piége que Caracalla mit en œuvre pour le surprendre et pour le perdre. Il feignit de désirer une réconciliation, et il pria Julie de lui procurer une entrevue avec Géta dans son appartement. L'infortuné Géta s'y rendit sans nulle défiance, croyant que la présence de sa mère étoit pour lui une sauvegarde qui le mettoit à l'abri de tout danger. Il se trompoit. A peine fut-il entré, qu'il se vit assailli par des centurions que son frère avoit cachés en embuscade. Il courut à sa mère, qui le reçut dans ses bras. Les meurtriers, animés par Caracalla, ne respectèrent point un asile si inviolable : ils se jetèrent sur Géta, malgré les efforts que faisoit Julie pour se mettre au-devant d'eux, et pendant qu'il crioit : « Ma mère, ma mère, sauvez-moi, on m'assas« sine ; » ils le percèrent de plusieurs coups. Il semble que son frère ne se soit pas contenté d'ordonner, et qu'il ait voulu être l'un des exécuteurs, puisque, quelques années après, il consacra dans le temple de Sérapis, à Alexandrie, l'épée dont il s'étoit servi pour le meurtre de Géta. L'impératrice, qui le tenoit serré entre ses bras et sur son sein, fut toute couverte du sang de son fils. Elle compta pour peu de chose, dans un si horrible événement, d'avoir été elle-même blessée à la main. Mais le comble de la douleur pour elle, c'est qu'il ne lui fut point permis de pleurer une mort si funeste dans toutes ses circonstances. Menacée elle-même de la mort par un

Dio, p. 880.

Spart. Carac. 3, *et Get.* 6.

fils barbare, il lui fallut cacher ses larmes, et montrer de la joie dans l'excès de l'amertume.

Géta avoit vingt-deux ans et neuf mois lorsqu'il fut tué. Il étoit né le 27 mai de l'an de Jésus-Christ 189.
An. R. 965. Ainsi sa mort tombe aux environs du 27 février 212.

Dio et Herod. et Spart. Carac. 2.

Après le parricide commis, Caracalla redoutoit la colère des soldats. Il usa de ruse et chercha à les tromper, au moins dans le premier moment. Il s'enfuit de la chambre de sa mère, et, parcourant, comme fort effrayé, tout le palais, il crie qu'il vient d'échapper à un grand danger, et qu'il a eu peine à sauver sa vie. En même temps il ordonne à la garde de l'accompagner au camp des prétoriens, seul endroit où il puisse trouver sa sûreté. Personne n'étoit encore instruit du fait. Sa garde le suivit, et la marche précipitée du prince à travers toute la ville répandit l'alarme parmi les citoyens.

Arrivé au camp, Caracalla se fait porter dans l'espèce de sanctuaire où l'on honoroit d'un culte religieux les drapeaux militaires et les images des dieux et des Césars. Là, il se jette contre terre, il remercie les dieux sauveurs, il offre des sacrifices d'actions de grâces. C'étoit sur le soir; et les soldats, dont les uns prenoient le bain, les autres étoient déjà retirés dans leurs tentes, accourent de toutes parts, avides de savoir quel est donc cet événement inopiné qui agite si violemment l'empereur.

Lorsqu'il les vit assemblés, il n'eut garde d'avouer son crime. Il leur débita un roman de son invention, tourné cependant de manière à leur faire deviner la vérité. Il dit qu'il venoit d'échapper à grand'peine aux embûches d'un ennemi; qu'il avoit fallu livrer un combat dans lequel leurs empereurs avoient tous deux couru un extrême danger, et dont lui seul s'étoit sauvé par une faveur singulière de la fortune. Il ajouta que c'étoit pour les soldats un sujet de joie de n'avoir plus

que lui pour empereur. « Félicitez-vous (leur dit-il) « de ce que, maître pleinement de toutes choses, rien « ne m'empêchera désormais de satisfaire la passion que « j'ai de vous enrichir. » Il savoit bien que sa meilleur apologie auprès des soldats seroit une abondante largesse. Il leur promit donc dix * milles sesterces par tête, et il doubla à perpétuité la ration de blé qu'on leur fournissoit chaque jour. Il joignit à cette énorme prodigalité les discours les plus flatteurs et les plus rampans. « Je me regarde (dit-il) comme l'un d'entre vous. « Si je souhaite de vivre, c'est pour vous ; c'est afin « de pouvoir vous faire beaucoup de bien : car tous nos « trésors sont à vous. » Il fit parade de son goût décidé pour la guerre. « Mon premier vœu (disoit-il) est de « vivre avec vous; sinon je veux mourir au milieu de « vous. Quelle autre mort digne d'un homme de cou-« rage que celle qui est accompagnée de gloire sur un « champ de bataille ? » Par ces différens artifices, il obtint ce qu'il vouloit des soldats. La vérité avoit percé durant l'intervalle qui s'étoit écoulé depuis son arrivée au camp. Un fait de cette nature ne pouvoit pas demeurer long-temps caché, et les gens du palais l'avoient divulgué. Les soldats en étoient donc instruits. Mais éblouis par les largesses de Caracalla, ils le déclarèrent seul empereur, et Géta ennemi public.

* Douze cent cinquante livres.

Tout n'étoit pas encore fait, il falloit séduire pareillement un second camp construit près d'Albe, apparemment depuis l'augmentation des prétoriens faite par Sévère. Caracalla s'y transporta, et il y éprouva beaucoup de difficulté. Les soldats de ce camp, qui avoient appris le meurtre de Géta sans qu'aucune préparation ni aucun détour leur en diminuassent l'horreur, étoient extrêmement indignés. Ils protestoient hautement qu'ils avoient juré fidélité aux deux fils de Sévère, et qu'ils ne pouvoient se rendre en quelque sorte complices de la mort violente de l'un d'eux. Mais l'argent est tout-

puissant sur des hommes qui ne sont pas attachés par principe à la vertu. Caracalla leur fit les mêmes promesses par lesquelles il avoit gagné leurs camarades, et il eut le même succès.

Ce n'étoient pas de simples promesses; l'effet suivit sur-le-champ. Les soldats, munis d'un ordre de Caracalla, allèrent au trésor public et au fisc impérial se payer par leurs mains. Ainsi furent dissipées en un seul jour les richesses immenses que Sévère avoit amassées souvent par des voies tyranniques pendant un règne de dix-huit ans.

Caracalla passa la nuit dans l'un des deux camps, probablement dans l'ancien; et le lendemain, sûr des soldats, il osa se présenter au sénat, en prenant néanmoins toutes les précautions que lui inspiroit la frayeur, compagne inséparable du crime. Il étoit armé d'une cuirasse sous sa toge, il fit entrer avec lui ses gardes, qu'il rangea sur deux files le long des bancs des sénateurs.

Hérodien lui met dans la bouche en cette occasion un discours où il est aisé de sentir la rhétorique d'un écrivain plus capable d'orner une déclamation que de manier un sujet si difficile. Il débute par des lieux communs; il s'autorise d'exemples qui le condamnent; il a la témérité d'imputer à Marc-Aurèle d'avoir contribué à la mort de L. Vérus. Tout ce que je trouve dans cette pièce de plus raisonnable, c'est une observation sur l'utilité qui reviendra à l'état de n'avoir qu'un seul chef, et de n'être plus obligé de reconnoître deux maîtres. Contentons-nous de dire avec Spartien que Caracalla se plaignit des embûches dressées contre sa vie par son frère; et qu'il s'efforça de faire passer le meurtre de Géta pour une légitime défense de sa part, parce qu'il lui avoit fallu de toute nécessité ou tuer ou périr.

Peu content lui-même de ses moyens de justification, de même qu'il avoit gagné les soldats par ses libéralités,

il voulut acheter en quelque manière son pardon du sénat par une ostentation de clémence. Lorsqu'il fut descendu de son trône, étant déjà près de la porte, il se retourna : « Ecoutez, messieurs (dit-il), en élevant la « voix. Afin que ce jour-ci soit un jour de joie pour tout « l'univers, je veux que tous les exilés, pour quelque « cause qu'ils aient été condamnés, aient la liberté de « revenir dans cette ville. » Caracalla avoit mauvaise grâce à faire le rôle de prince clément. Par cette indulgence trop générale, il ne faisoit nulle distinction des innocens et des coupables, et il remplit Rome d'un grand nombre de scélérats qui avoient bien mérité leur condamnation. Et bientôt après il revint à son caractère, et il repeupla les îles d'illustres personnages injustement proscrits.

Nos auteurs ne nous apprennent point quelle délibération prit le sénat sur le discours de l'empereur. Mais je crois ne pouvoir mieux placer qu'ici ce que Spartien raconte de l'apothéose de Géta. On fit entendre à Caracalla qu'en souffrant que la mémoire de son frère fût honorée, il satisferoit en partie le public, qui lui sauroit gré de cette modération. Il y consentit par ce mot devenu célèbre : « Qu'il [1] soit dieu; il me suffit qu'il « ne soit plus vivant. » Le sénat rendit donc un décret pour mettre Géta au rang des dieux. On lui célébra des funérailles magnifiques ; et ses cendres furent portées au tombeau des Antonins. *Spart. Get. 2 et 7.*

Mais cet adoucissement extérieur de la colère de Caracalla à l'égard du mort ne tira nullement à conséquence par rapport aux vivans. Tous ceux qui avoient été attachés à Géta, à quelque titre que ce pût être, hommes, femmes, amis, affranchis, esclaves, soldats, gens de théâtre qui lui avoient plu, musiciens, athlètes, tous furent mis à mort jusqu'aux enfans de l'âge le plus tendre. La partie du palais que ce prince infortuné avoit *Dio et Herod. et Spart. Carac. 4, et Get. 6.*

[1] *Sit divus, dùm non sit vivus.*

habitée, fut toute remplie de carnage et de sang. Dion fait monter à vingt mille le nombre des morts; et leurs corps étoient emportés sur des chariots à travers la ville, et ensuite brûlés sans cérémonie, ou même exposés aux bêtes carnassières et aux oiseaux de proie.

Caracalla ne se contenta pas de ces morts obscurs. Il immola à sa haine un grand nombre d'illustres victimes, parmi lesquelles Papinien tient le premier rang.

Spart. Sev. 21, et Carac. 3, 4 et 8, et Get. 6.

Ce grand homme, l'honneur de la jurisprudence romaine, avoit d'étroites liaisons avec Sévère et avec sa famille. Il étoit, dit-on, allié de cet empereur par l'impératrice Julie, et conséquemment parent de ses enfans. Ils avoient été ensemble disciples du même maître, Cerbidius Scévola, fameux jurisconsulte; et Papinien succéda à Sévère dans la charge d'avocat du fisc. Lorsque Sévère fut devenu empereur, il fit Papinien préfet du prétoire; et après avoir profité, dit-on, tant qu'il vécut, des conseils de ce sage ami, pour adoucir en bien des occasions la dureté de son caractère, en mourant il lui recommanda d'une façon particulière les princes ses fils. Papinien, dont la probité égaloit la profonde connoissance qu'il avoit acquise du droit et des lois, se crut engagé d'honneur à répondre par sa conduite à la confiance que Sévère avoit eue en lui. Il exhorta à l'union et à la concorde les jeunes empereurs; et s'étant bientôt par là rendu désagréable à Caracalla, il fut privé, comme je l'ai dit, de la charge de préfet du prétoire. Cette disgrâce fut apparemment couverte du prétexte d'honorer davantage son mérite; et M. de Tillemont suppose, avec beaucoup de vraisemblance, qu'en le destituant Caracalla le fit sénateur: car il ne l'éloigna pas de sa personne; et l'on raconte que le jour qu'il s'expliqua devant le sénat sur le meurtre de son frère, en sortant pour retourner au palais impérial, il étoit appuyé sur Papinien et sur Cilo, qu'il destinoit tous deux en ce moment à la mort.

La cause de la mort de Papinien lui est extrêmement honorable. Pressé par l'empereur de lui fournir des couleurs pour justifier l'attentat exercé sur son frère, et de l'aider d'un discours apologétique, il n'eut pas pour Caracalla la même complaisance que Sénèque avoit eue pour Néron. « Il est plus facile (répondit-il avec fer-« meté) de commettre un parricide que de le justifier ; « et c'est un second parricide que d'accuser un inno-« cent. » Caracalla dissimula dans l'instant. Mais, peu après, les prétoriens, soulevés par ses ordres secrets, demandèrent la mort de Papinien, qui eut la tête tranchée d'un coup de hache. On prétend que l'empereur trouva mauvais qu'on l'eût exécuté avec la hache, et non avec l'épée : foible et frivole marque de considération, fondée sans doute sur ce que le supplice par l'épée avoit quelque chose de moins flétrissant et de plus militaire. Deux épitaphes de Papinien trouvées, dit-on, à Rome, le font mourir âgé seulement de trente-six ans. Mais cette date ne s'accorde point avec les faits que j'ai rapportés dans les anciens auteurs. S'il fut condisciple de Sévère, et son successeur dans la charge d'avocat du fisc, il ne doit pas y avoir eu entre eux une grande différence d'âge.

Dio, et Spart.

Gravin. de ortu et progr. jur. 99.

Sa gloire dans la jurisprudence a été portée au plus haut degré. Il a toujours été regardé par les jurisconsultes comme surpassant tous ceux qui l'avoient précédé, et comme laissant peu d'espérance de l'égaler à ceux qui viendroient après lui. Une loi de l'empereur Valentinien III ordonne qu'en cas de partage de sentimens entre les jurisconsultes, l'avis de Papinien soit préféré. Il eut d'illustres assesseurs, Ulpien et Paul, deux grands maîtres, qui se faisoient gloire de s'appeler les disciples de Papinien. Son fils fut tué avec lui : il étoit actuellement questeur.

Id. ibid. 98.

Till. Sev. 30.

Spart. Nig. 7.

Spart. Carac. 4.

Fabius Cilo ne perdit point la vie ; mais il éprouva toutes sortes d'indignités ; et si Caracalla le sauva, ce ne

Dio et Spart. Carac. 4.

fut que malgré lui. Cilo étoit un des principaux amis de Sévère, deux fois consul et préfet de la ville, et il avoit présidé à l'éducation des princes; en sorte que Caracalla affectoit de l'honorer comme un second père. Par ces raisons, quoi qu'il haït en lui un censeur qui avoit toujours blâmé l'antipathie entre les deux frères, il n'osa pas cependant ordonner ouvertement sa mort. Mais des soldats conduits par un tribun, agissant néanmoins comme par un mouvement de zèle volontaire pour l'empereur, allèrent enlever Cilo dans le bain, pillèrent sa maison, et le traînèrent indignement dans les rues, lui déchirant sa chemise de bain, qui étoit le seul vêtement qu'il eût sur le corps, et le frappant au visage. Leur plan étoit de le conduire ainsi au palais, pour recevoir à son sujet les derniers ordres de l'empereur. La vue d'un homme si respectable traité si outrageusement excita une sédition. Les soldats des cohortes de la ville qu'il avoit commandés en sa qualité de préfet de Rome firent des mouvemens qui effrayèrent Caracalla. Il accourut, et couvrant Cilo de sa casaque, il
Dio ap. Val. s'écria : « Que l'on cesse de frapper mon père, mon « maître, celui qui a élevé mon enfance; l'attaquer, c'est « m'attaquer moi-même. » Il fut ainsi contraint de de laisser la vie à Cilo; mais il s'en vengea sur le tribun et sur les soldats, qui furent mis à mort, sous prétexte des excès auxquels ils s'étoient portés contre Cilo, et, dans la vérité, pour ne l'avoir pas tué dès qu'ils s'étoient vus maîtres de sa personne.

Julius, ou Julianus Asper, dont étoient fils les deux consuls de l'année où Géta périt, fut aussi outragé et relegué, trop heureux de pouvoir conserver la vie.

Dion avoit nommé un grand nombre de têtes illustres qui furent abattues par les fureurs de Caracalla. Mais son abréviateur, qui ne le connoissoit pas, nous a privés de ce détail, et il a enveloppé le tout dans une expression générale qui nous fait comprendre que les flots

du sang le plus respectable coulèrent sans distinction d'innocens et de coupables, sans forme de justice, sans autre règle que le caprice d'un prince furieux. Hérodien et Spartien nous instruisent un peu davantage; et quoique les morts tragiques qu'ils rapportent n'appartiennent peut-être pas toutes au temps qui suivit immédiatement la mort de Géta, comme il seroit difficile et peu important de faire la distinction des dates, je ne séparerai point ce que mes auteurs ont réuni.

Herod. l. IV, et Spar. Car. 3 et 4.

Caracalla fit mourir une sœur de Commode, fille de Marc-Aurèle, alors fort âgée, et qui avoit été respectée par tous les empereurs précédens. Le crime de cette dame étoit d'avoir pleuré la mort de Géta avec l'impératrice Julie.

Il restoit encore un rejeton de la famille de Marc-Aurèle, Pompeïen, petit-fils de ce sage empereur, par Lucille, homme de mérite, qui fut deux fois consul, et employé dans des commandemens importans. Comme Caracalla, qui le craignoit et le haïssoit, n'avoit néanmoins aucun prétexte à alléguer contre lui, il le fit assassiner secrètement, et répandit le bruit que des voleurs l'avoient tué sur un grand chemin.

Il ôta pareillement la vie à son cousin-germain, qui se nommoit Sévère, comme son père, et il joignit contre lui la perfidie à la cruauté. Après lui avoir donné une marque d'amitié en lui envoyant un plat de sa table, le lendemain il ordonna à des soldats d'aller le poignarder. Le malheureux Sévère ayant eu avis de l'arrêt de mort prononcé contre lui, voulut se sauver, et, troublé par la frayeur, il sauta par la fenêtre et se rompit la jambe. Il ne laissa pas de se traîner dans l'appartement de sa femme. Mais les assassins l'y découvrirent, et le massacrèrent en insultant à sa triste aventure.

L'empereur Pertinax avoit laissé un fils de même nom, qui parvint au consulat. Sa qualité de fils d'empereur le rendoit suspect, et l'obligeoit en bonne politique

à se tenir sur ses gardes. Il négligea une précaution si nécessaire, et il laissa échapper un bon mot qui lui coûta la vie. Quelques années après la mort de Géta, comme un préteur nommé Faustinus récitoit dans le sénat avec emphase les surnoms glorieux que Caracalla s'attribuoit, l'appelant *le très-grand Sarmatique, le très-grand Parthique*, Pertinax lui dit : Ajoutez *le très-grand Gé-« tique.* » Ce mot étoit ingénieux; en paroissant se rapporter à quelque avantage remporté sur les Gètes, auxquels réellement Caracalla avoit eu affaire, il faisoit une allusion maligne au meurtre de Géta. Pertinax, déjà odieux, paya de sa tête une si piquante plaisanterie.

Spart. Carac. 10, et Get. 6.

Dio ap. Val.

On trouve aussi dans Dion, mais sans nul détail de circonstances, la mort de Thraséa Priscus, enveloppé par Caracalla dans le carnage de Géta. C'étoit un homme qui ne le cédoit à aucun, dit l'historien, soit pour la naissance, soit pour la sagesse de sa conduite. Les noms qu'il portoit semblent indiquer qu'il descendoit du fameux Thraséa et d'Helvidius Priscus, son gendre.

Herod. Spart. Get 56, et Carac. 4.

Plusieurs gouverneurs et intendans de provinces périrent pour la même cause et sur les mêmes soupçons.

Un homme de lettres partagea le triste sort de tant de grands personnages qui tenoient le premier rang dans l'état. Sérénus Sammonicus, auteur de plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste qu'un petit traité en vers sur les remèdes convenables à différentes maladies, avoit eu le malheur de plaire à Géta, qui lisoit volontiers ses livres. C'en fut assez pour mériter la haine de Caracalla, qui l'envoya tuer dans sa maison, et pendant qu'il étoit à table. Sammonicus avoit formé une bibliothèque de soixante-deux mille volumes : collection bien magnifique alors, et l'une des plus nombreuses que jamais ait faite aucun particulier avant l'invention de l'imprimerie.

Capit. Gord. jun. 16.

Dio ap. Val. et lib. LXXVII, p. 876.

La mémoire de Géta étoit si odieuse à son frère, qu'il déchargea sa colère jusque sur les pierres qui avoient

servi de soutiens aux statues de ce prince malheureux. Il fit fondre la monnoie qui portoit son image. Il abolit les fêtes que l'on célébroit au jour de sa naissance, et il affectoit de choisir ce jour pour le souiller par les plus grands crimes. Il n'étoit point permis de prononcer ni d'écrire son nom. Les poëtes n'osoient l'employer dans les comédies, où il étoit assez usité, comme il paroît par Térence. Les testamens où on lui avoit fait quelque legs étoient cassés, et les biens des testateurs confisqués.

Cependant, par un travers inexplicable, si ce n'est que le crime est toujours inconséquent et rempli de contradictions, Caracalla fit mourir plusieurs de ceux qui avoient eu part au meurtre de son frère. Lætus, qui l'y avoit enhardi, fut le premier puni, et prit par son ordre du poison. Lui-même il pleura souvent la mort de Géta. Les remords de son parricide le tourmentèrent toute sa vie. Il voulut apaiser par des sacrifices magiques sa conscience bourrelée, et il tenta d'évoquer les ombres de Sévère et de Commode. *Spart. Carac 3.* *, p. 877*

Pour tâcher de s'étourdir et de faire diversion, peu après son crime commis, il donna des jeux et des spectacles. Ce remède fut de peu de vertu, puisque les inquiétudes et les agitations de son esprit durèrent, comme je viens de le dire, autant que sa vie. Dans la représentation des jeux mêmes il fournit des preuves du levain funeste qui avoit aigri ses humeurs. Il se repaissoit avidement du sang des gladiateurs. Il en contraignit un, nommé Baton, de combattre trois fois en un même jour contre trois différens adversaires, dont le dernier le vainquit et le tua. Je ne sais si l'on ne peut pas rapporter au même temps la mort d'un fameux conducteur de chariots, qui, plus souvent victorieux que jamais aucun ne l'eût été, avoit remporté dans les courses du Cirque sept cent quatre-vingt-deux couronnes; et que Caracalla fit tuer, parce qu'il étoit attaché à une faction ennemie de celle que le prince favorisoit. Il déploya pour un *Dio, p. 875* *P. 871.* *Herod.*

semblable sujet ses fureurs contre tout le peuple. Dans des jeux du Cirque, une grande partie de ceux qui y assistoient ayant raillé et sifflé un cocher que Caracalla affectionnoit, l'empereur se crut insulté lui-même, et il manda des troupes auxquelles il donna ordre d'enlever et de tuer les coupables. Comme il n'étoit pas possible de les démêler, les soldats, toujours amateurs du pillage et des violences, attaquèrent indistinctement tous les spectateurs; ils en tuèrent plusieurs, et se firent bien payer de ceux à qui ils laissèrent la vie.

Ce prince étoit un second Caligula par les emportemens, par les caprices fougueux, par le mépris de toutes les lois et de toutes les bienséances, par la haine contre le sénat, par les rapines et la prodigalité, enfin par la frénésie; car sa raison étoit altérée, et le dérangement de son esprit se manifestoit d'une façon si visible, que, personne ne doutant du fait, on n'étoit embarrassé qu'à en chercher la cause; et on crut l'avoir trouvée dans les enchantemens pratiqués contre lui par les barbares, dans le pays desquels il avoit été, ainsi que nous le dirons bientôt, porter la guerre.

Il est triste d'avoir à peindre un pareil monstre; mais l'historien ne fait pas son sujet; et d'ailleurs ces sortes d'exemples, où le vice réuni à la puissance rend malheureux celui qui commande aussi-bien que ceux qui obéissent, sont bien propres à nous détromper de l'admiration que nous portons naturellement à la grandeur, et de la fausse idée de bonheur que nous y attachons.

Spart. Carac. 2 et 4. Je n'ai pas encore épuisé tous les traits de la cruauté de Caracalla. Il louoit sans cesse Tibère et Sylla; et il avoit réellement tous leurs vices, mais sans aucune des qualités qui les rendoient recommandables à certains
5. égards. Il imitoit en particulier Tibère dans sa malignité à métamorphoser en crimes d'état les moindres irrévérences envers ses statues et tout ce qui le représen-
Dio ap. Val. toit. Un jeune chevalier romain qui, entrant dans un

lieu de débauche, y avoit porté une bague sur laquelle étoit l'image de l'empereur, fut mis en prison; et il auroit été puni du dernier supplice, si Caracalla lui-même n'eût été prévenu par la mort.

Son inhumanité s'étendoit jusqu'à priver de la sépulture d'illustres personnages à qui il avoit ôté la vie. Au contraire il révéroit le tombeau de Sylla, qu'il fit chercher et reconstruire.

Nul service n'adoucissoit ses fureurs. Dans une maladie considérable qu'il eut, ceux qui l'avoient soigné eurent la mort pour récompense. *Spart. Carac. 5.*

Il n'aima jamais personne, et ses plus grandes démonstrations d'amitié étoient ordinairement la preuve d'une haine plus implacable. Quant à ceux dont il épargna le sang par quelque raison que ce pût être, il imaginoit des moyens de les faire périr sous prétexte de les placer honorablement. Il les envoyoit gouverner des provinces sous un climat ennemi de leur tempérament, et qui devoit leur être funeste, soit par les rigueurs du froid, soit par les chaleurs brûlantes. *Dio.*

La voie odieuse des poisons lui étoit familière. On l'accuse d'en avoir fait des amas prodigieux, et l'on en trouva après sa mort, s'il est permis d'ajouter foi au témoignage de Macrin son meurtrier, pour la valeur de trente [a] millions de sesterces. *Dio, l. LXXVIII.*

Il recevoit avidement et invitoit même les délations, mal toujours détesté, et toujours pratiqué. Comme c'étoit un moyen sûr de lui plaire, toutes sortes de personnes se mêlèrent de cet odieux métier, chevaliers romains, sénateurs, dames illustres : un prince méchant rend la méchanceté commune parmi ses sujets.

Les rapines et les extorsions de Caracalla marchèrent du même pas que ses cruautés, et il ne s'occupa durant tout son règne qu'à vexer les peuples et à les dépouiller. Pour ses prétendues victoires, dont nous ferons con- *Dio, l. LXXVII.*

[a] Trois millions sept cent vingt-cinq mille livres tournois.

noître dans la suite la juste valeur, il exigeoit de grosses sommes à titre de couronnes, suivant un usage, ou plutôt un abus que les bons empereurs avoient toujours pris soin de modérer. Il obligeoit les provinces de fournir gratuitement toutes les provisions nécessaires à l'entretien et à la subsistance de ses armées, et il en formoit de si grands magasins, qu'il y trouvoit encore du profit, et faisoit trafic du superflu. Il déguisoit souvent ses exactions sous le nom de présens, qu'il tiroit et des particuliers riches, et des villes. Il inventa de nouvelles impositions, et il rendit plus onéreuses les anciennes. Ainsi, au lieu du vingtième, qui se prenoit sur le prix des esclaves affranchis, et sur les successions testamentaires, il établit le dixième, en révoquant et annulant toutes les exemptions de ce droit, qui pour des cas favorables avoient été accordées par ses prédécesseurs. C'étoit surtout les sénateurs qu'il s'étudioit à ruiner. Lorsqu'il fut sorti de Rome, dit l'historien Dion, pour ses voyages et ses expéditions militaires, nous étions forcés de lui bâtir à nos dépens, sur tous les chemins par lesquels il pouvoit passer, des maisons magnifiques et garnies de tout ce qui étoit nécessaire pour le recevoir; encore la plupart restèrent-elles inutiles, et il y en eut quelques-unes qu'il ne vit pas seulement. Dans les villes où il annonçoit qu'il devoit prendre ses quartiers d'hiver, il falloit que nous fissions construire des amphithéâtres pour les combats des bêtes, des cirques pour les courses de chariots; et ces édifices, qui nous avoient coûté beaucoup, étoient détruits sur-le-champ; en sorte que l'on ne pouvoit douter que son plan ne fût d'épuiser nos fortunes par les dépenses exorbitantes auxquelles il nous contraignoit.

Par ces vexations de toute espèce il ruinoit sans ressource et les villes et les provinces, et les grands et les petits; et il ne se cachoit point du dessein de tirer tout à lui seul; « Je prétends (disoit-il) qu'il n'y ait que moi

« dans tout l'univers qui aie de l'argent; je veux tout « avoir pour en faire des largesses aux soldats. » Sa mère lui fit un jour des remontrances sur cette tyrannie. Elle lui représenta qu'il ne restoit plus aucun moyen, juste ou injuste, odieux ou favorable, de faire de l'argent. « Ne craignez rien, ma mère (répondit-il en portant la « main sur son épée), tant que j'aurai cet instrument, « l'argent ne me manquera pas. »

Le principal usage qu'il faisoit de ces sommes amassées du sang des peuples, étoit de les distribuer aux soldats pour gagner leur affection. On prétend que les augmentations de solde qu'il leur accorda se montoient à deux cent quatre-vingts millions[a] de sesterces par année. Il comptoit se ménager ainsi une sauvegarde contre la haine publique; et dans une occasion il écrivit au sénat en ces termes: « Je sais que bien des choses vous « déplaisent en moi, et c'est pour cela que j'entretiens « des soldats et des armées, afin de pouvoir mépriser vos « vaines censures. » *Dio, l. LXXVII.* *Dio, l. LXXVIII, pag. 904.*

Les flatteurs avoient aussi bonne part à ses largesses, et un million de sesterces ne lui coûtoit rien pour récompenser un trait d'adulation qui lui avoit plu.

Les spectacles de combats de bêtes, de courses de chevaux, étoient une autre sorte de dépense à laquelle il se livroit sans mesure. Outre les animaux qu'il se faisoit fournir aux dépens des sénateurs, il en achetoit lui-même un grand nombre de toutes les sortes, éléphans, tigres, rhinocéros. Extrême en tout, et faisant céder à ses goûts pervers toute autre considération, il exposoit et prostituoit sa personne à ces indignes combats, et on remarque qu'en un jour il tua cent sangliers de sa main. Il ne rougissoit pas de conduire des chariots dans le Cirque, et il s'en faisoit même gloire, comme imitant en ce point le soleil. Toujours attentif à son plan de ruiner les riches, il chargeoit de la dépense des jeux

[a] Trente-cinq millions de nos livres tournois.

quelque affranchi, quelque sénateur opulent, qui y avoit les honneurs de la présidence. L'empereur, vêtu en cocher avec la livrée de la faction bleue, saluoit du fouet qu'il tenoit à la main le président, et lui demandoit quelques pièces d'or, comme le plus vil des mercenaires.

Telles étoient les inclinations de Caracalla ; et par une suite nécessaire de ce goût décidé pour l'indécent et le frivole, il méprisoit tout ce qui est digne d'estime. Les lettres et ceux qui en faisoient profession étoient l'objet de ses dédains et de son aversion [a]. Son père avoit pris à tâche de le cultiver par tous les exercices qui forment l'esprit et le corps. Le jeune prince apprit fort bien à monter à cheval, à faire des armes, à lutter, à nager. Mais pour ce qui est des belles connoissances, soit littérature, soit philosophie, il n'y fit aucun progrès ; et le peu qui en étoit entré par force dans son esprit, il l'oublia dans la suite si parfaitement, qu'il ne sembloit pas en avoir jamais entendu seulement prononcer le nom. Ce n'étoit pas que les dispositions naturelles lui manquassent. Il concevoit aisément, il s'exprimoit en bons termes. Le noble et bel usage, l'élévation de sa fortune, une audace que ne gênoient jamais la réflexion ni aucune retenue, tout cela l'inspiroit pour l'ordinaire assez heureusement. Le travail et l'étude n'y influoient en rien.

Un prince ainsi disposé ne devoit pas aimer la fonction de rendre la justice que les bons et sages empereurs,

[a] Philostrate (*Soph.* II, 30) rapporte que, Philiscus, professeur à Athènes ayant prétendu jouir en cette qualité de certaines exemptions, Caracalla le condamna, et prononça son jugement en ces termes méprisans : « Il n'est pas juste que pour « quelques méchantes déclamations « on diminue le nombre de ceux qui « doivent porter les charges publi« ques. » Je n'ai point fait usage de ce trait dans le texte, par deux raisons : premièrement, parce qu'il n'est pas mal assorti à la personne de Philiscus, dont le talent étoit plutôt de parler beaucoup que de bien parler ; en second lieu, parce que le privilége refusé à Philiscus fut accordé peu après par Caracalla à un Philostrate Lemnien, qui apparemment le méritoit mieux. Il n'en est pas moins constant, par le témoignage de Dion, que cet empereur n'avoit que du mépris pour les gens lettrés.

et même les médiocrement mauvais, tels que Sévère son père, avoient remplie avec beaucoup d'assiduité et d'application : car Caracalla jugeoit très-peu, et lorsqu'il le faisoit, c'étoit en y joignant des dégoûts tout-à-fait mortifians pour ses assesseurs. Voici de quelle façon s'en exprime Dion, qui les avoit fréquemment éprouvés. Il nous faisoit avertir, dit cet historien, qu'il jugeroit, ou tiendroit conseil de grand matin. Nous ne manquions pas de nous rendre à ses ordres au moment prescrit ; et il nous faisoit attendre au-delà de l'heure de midi, quelquefois jusqu'au soir. Nous l'attendions en dehors, sans avoir même la permission d'entrer dans les antichambres. Il nous faisoit enfin appeler pour des séances de très-courte durée ; encore, dans les derniers temps, s'accoutuma-t-il à nous renvoyer souvent sans que nous l'eussions seulement salué. Pendant ces longs intervalles, que le prince qui nous avoit mandés nous faisoit perdre à plaisir, il s'amusoit à des bagatelles ; il conduisoit un chariot, il combattoit contre des bêtes, ou comme gladiateur, il buvoit, il s'enivroit : nous voyions passer devant nous des viandes, et de grands vases de vin qu'il envoyoit aux soldats de sa garde. Il trouvoit de la satisfaction à nous insulter en nous fatiguant.

Autant que Caracalla avoit d'aversion pour les soins dignes d'un empereur, autant se portoit-il avec curiosité à s'informer de tout ce qu'il pouvoit convenablement ignorer. Il se faisoit instruire de toutes les nouvelles ; il vouloit savoir tout ce qui se passoit, jusqu'aux détails les plus minces et les plus futiles. Des soldats étoient chargés de lui servir d'yeux et d'oreilles, et ils se répandoient partout, épiant ce que chacun disoit et faisoit. Ils exerçoient ainsi une fâcheuse tyrannie sur les citoyens ; et, afin que rien ne les gênât dans leur odieux ministère, l'empereur s'étoit réservé à lui seul le pouvoir de les punir.

C'étoit à de pareils hommes qu'il donnoit sa confiance. Ennemi des gens de bien, il ne pouvoit employer que des misérables. Dion cite un eunuque nommé Sempronius Rufus, Espagnol de naissance, empoisonneur et charlatan de son métier, exilé pour ses crimes par Sévère, et mis à la tête des affaires par Caracalla.

Théocrite, fils d'un esclave, et couvert d'opprobre et d'infamie dans les premières années de sa jeunesse, avoit été maître à danser des princes enfans de Sévère. Il ne paroît pas qu'il réussît beaucoup, même dans ce métier : car, ayant dansé sur le théâtre de Rome, il fut sifflé, et réduit à aller à Lyon divertir la province. Ce même homme, d'esclave et de danseur, devint, par le choix de Caracalla, général d'armée et préfet du prétoire. Il abusa de sa fortune avec toute l'insolence d'une âme servile. Il fut voleur, il fut cruel. Entre autres personnages distingués qu'il fit périr, Dion nomme Flavius Titianus, qui, étant préfet d'Egypte, eut le malheur de déplaire à Théocrite. Celui-ci, dans l'emportement de sa colère, sauta à bas de son tribunal l'épée nue à la main. « Voilà (dit froidement Titia-« nus) un saut de danseur. » Cette plaisanterie poussa à bout Théocrite, et il ordonna que Titianus fût égorgé sur-le-champ.

Epagathe, affranchi des Césars, n'eut pas moins de crédit, et n'en usa pas moins tyranniquement que Théocrite.

Pandion, autrefois valet des cochers du Cirque, étoit parvenu à conduire le char de l'empereur dans une guerre contre les barbares de la Germanie. En conséquence de cet emploi, Caracalla ne rougit point de le traiter d'ami et de compagnon d'armes dans une lettre au sénat. Il reconnoissoit lui être redevable de la vie, comme ayant été tiré par son adresse d'un extrême danger. Il le mettoit au-dessus des soldats, auxquels il donna toujours la préférence sur les sénateurs.

J'ai déjà dit que ce prince si haïssable donna encore dans la débauche la plus effrénée. Il s'y livra avec un tel excès, qu'attaqué de maladies honteuses il se rendit impraticable ce qu'il ne cessoit de désirer, et remplaça un genre de désordre par un autre encore plus infâme. Ce qui est singulier, c'est qu'avec cette horrible conduite, et pendant qu'en bien des occasions il fomentoit lui-même la licence publique, d'un autre côté il faisoit le personnage de prince zélé pour la pureté des mœurs. Il punissoit de mort l'adultère. Il condamna quatre vestales, dont il avoit voulu déshonorer l'une, nommée Claudia Læta. Elle fut enterrée vive avec deux de ses compagnes, Aurélia Sévéra et Pomponia Rufina. La quatrième, qui se nommoit Lanutia Crescentina, prévint l'affreux supplice auquel elle étoit destinée en se précipitant elle-même du haut d'un toit sur le pavé.

Ce n'étoit pas seulement le zèle pour les mœurs, c'étoit aussi le zèle de religion dont Caracalla faisoit parade dans les cruautés qu'il exerça sur des vestales vraisemblablement innocentes : car il vouloit passer pour le plus religieux des hommes ; et il est vrai qu'on doit le louer d'avoir défendu qu'on lui donnât les noms des divinités qu'il adoroit. Mais cette prétendue piété envers les dieux s'allioit en lui avec la passion pour la magie et l'estime pour les magiciens ; et c'est par cet endroit qu'Apollonius de Tyane mérite son culte. Ce prince s'appliquoit aussi à l'astrologie judiciaire. Il se faisoit donner les horoscopes des premiers citoyens de l'état, et il jugeoit par cette voie si trompeuse qui étoient ceux dont il devoit se croire ou affectionné ou haï ; en sorte que ce qu'il s'imaginoit lire dans les astres décidoit des faveurs et des grâces qu'il accordoit aux uns, et des rigueurs qu'il faisoit éprouver aux autres. En même temps il interdisoit sévèrement à ses sujets toute pratique superstitieuse ; et il y eut des personnes condamnées sous son

Spart. Carac. 5. Dio.

règne pour avoir porté à leur cou des amulettes contre la fièvre.

Spart. Carac. 9. Dio. Sa conduite et son langage se démentoient en tout. Il se donnoit pour homme frugal, à qui les choses les plus communes suffisoient; et il aimoit le vin et la bonne chère. Les provinces et les particuliers étoient obligés de fournir pour sa table tout ce que les terres et les mers produisent de plus délicieux. Encore ne savoit-il pas s'en faire honneur. Il mangeoit ce qui lui étoit envoyé, non avec les sénateurs et les grands de la république, mais avec des affranchis.

Il louoit sans cesse la générosité de l'ancien Fabricius qui avoit averti Pyrrhus de la trahison de son médecin : et il tiroit vanité par lui-même d'avoir fait naître l'inimitié et la guerre entre les Vandales et les Marcomans, auparavant amis ; et d'avoir su se rendre maître, sans doute par perfidie, de la personne de Gaïobomarus, roi des Quades, dont il instruisit le procès suivant les formes judiciaires, et qu'il condamna à mort avec plusieurs de ses officiers.

Il avoit tué son frère ; et dans le temps qu'il faisoit la guerre aux Parthes, qui avoient alors pour rois deux frères assez mal d'accord ensemble, il écrivit au sénat que cet empire étoit menacé de grands maux par la division entre les frères qui le gouvernoient.

A la tête des armées il affectoit de vivre en soldat, de partager avec les troupes leurs exercices et leurs fatigues, de se contenter de la nourriture la plus simple, de se priver de bain, de faire à pied des marches considérables. Mais dans tout cela il entroit beaucoup de forfanterie. Il se précautionnoit avec soin contre le chaud et contre le froid : il portoit une tunique fine et légère, qui avoit l'apparence de cuirasse sans en avoir l'incommodité.

Tout étoit faux en lui : il n'y avoit pas jusqu'à sa monnoie qui ne fût trompeuse et altérée. Il nous don-

noit, dit Dion, du plomb argenté pour de l'argent, et du cuivre doré pour de l'or; réservant l'or et l'argent le plus pur pour les barbares de qui il achetoit la paix.

Il étoit un article sur lequel il ne se déguisoit point. *Spart. Carac. 6.* Jamais il ne cacha sa haine contre le sénat et contre le peuple romain, plus insensé en ce point que Caligula, qui, sachant qu'il méritoit d'être haï des sénateurs, tâchoit au moins de se ménager l'affection de la multitude. Caracalla attaquoit ces deux ordres, c'est-à-dire, toute la nation, par des invectives pleines de dureté et d'arrogance, qu'il publioit, soit en forme d'édits, soit comme harangues. Il mettoit toute sa confiance dans les gens de guerre, par lesquels il périt.

De tous ces traits il résulte que le caractère de Caracalla étoit un composé de vices qu'il manifestoit parce qu'il les prenoit pour des vertus, et de dehors de vertus qu'il affectoit, mais à travers lesquels perçoit aisément le vice.

A tant de maux nulle remède; tous les travers de ce *Dio ap. Val.* prince étoient incurables, parce qu'il ne prenoit conseil que de lui-même. Il prétendoit seul tout savoir, seul tout pouvoir. Il portoit même envie à ceux en qui il remarquoit quelque supériorité de lumière; et, loin de les consulter, il s'irritoit contre eux, et se portoit à les perdre.

C'est pourtant cet empereur qui a rendu commun à tous les habitans de l'empire le droit de citoyens romains. La politique de Rome a beaucoup varié sur cet article. Romulus, son fondateur, fut très-libéral du droit de citoyen, et il le donna presqu'à tous les petits peuples qu'il vainquit. La raison de cette conduite est toute simple. Il fortifioit un état naissant, en changeant en citoyens de sa ville tous ceux qui en avoient été d'abord les ennemis.

Quand la république fut devenue puissante, et que conséquemment la qualité de citoyen romain eut com-

mencé à donner une prééminence, des distinctions et des priviléges en même temps honorables et utiles, les Romains s'en montrèrent très-jaloux, et ils ne l'accordèrent plus qu'à bon titre. Les peuples de l'Italie ne purent jamais l'obtenir de leur gré, et il fallut qu'ils l'arrachassent par une guerre sanglante qui mit Rome à deux doigts de sa ruine.

Les premiers empereurs, Auguste et Tibère, gardèrent la même réserve, et ils suivirent la maxime de maintenir la dignité du nom romain en évitant de multiplier le nombre de ceux qui le portoient.

La facilité excessive de Claude commença de relâcher les liens de cette politique sévère. Sous ce prince imbécille l'argent venoit à bout de tout. Messaline et les affranchis vendoient le droit de citoyen, comme tout le reste, à quiconque se présentoit pour l'acheter. Les Gaulois transalpins obtinrent même de l'indulgence de Claude l'entrée au sénat et aux premières charges de l'empire. Cette porte, une fois ouverte, ne se referma plus; les concessions se multiplièrent à l'infini, surtout depuis que Rome se vit gouvernée par des princes qui non-seulement n'appartenoient pas à son ancienne noblesse, mais qui n'étoient pas même de sang italien. Des empereurs [a] espagnols, gaulois, africains, de naissance ou d'origine, auroient eu mauvaise grâce à se rendre difficiles sur l'extension d'un droit auquel ils ne participoient eux-mêmes que par la facilité qu'on avoit eue de l'étendre. Alors non-seulement les particuliers, mais les villes et les provinces obtinrent pour tous leurs habitans le droit de citoyens romains. Le sénat se remplit de provinciaux. Rome eut tout communément des

[a] Trajan et Adrien étoient d'origine espagnole. Les ancêtres de Tite Antonin étoient de Nîmes dans les Gaules. Sévère étoit né à Leptis en Afrique. Il est vrai que ces empereurs sortoient de colonies romaines, et avoient le droit de citoyens par leur naissance. Mais il est bien vraisemblable qu'ils auroient eu de la peine à prouver leur descendance de vrais Romains leurs auteurs.

consuls nés à Athènes, en Bithynie, en Syrie, en Afrique, et dans toutes les différentes parties de l'empire. La distinction néanmoins de citoyen et de sujet, de Romain et d'étranger, subsistoit encore, jusqu'à ce que Caracalla l'abolit par une constitution solennelle, ainsi qu'il paroît par les témoignages combinés de Dion et d'Ulpien. *Dio ap. Val. Dig. l. 1, tit. 5, leg. 17.*

Il est aisé de deviner les prétextes spécieux qu'allégnoit l'empereur. Il étoit beau de réunir sous un seul nom tous les peuples de l'empire, et de faire de Rome la patrie commune des habitans de l'univers. Son vrai motif, bien digne de lui, étoit l'augmentation des revenus du fisc. Les citoyens étoient assujettis à plusieurs droits, que ne payoient point les étrangers. Ainsi, sous couleur de privilége et de faveur, Caracalla imposoit de nouvelles charges à tous ses sujets. *Dio.*

C'est un grand problème à décider, et qui passe mes lumières, si cet établissement en soi étoit avantageux ou nuisible au bien de l'état. Rome, en adoptant pour citoyens tous ceux qui lui obéissoient, en confondant pleinement les droits des vainqueurs et des vaincus, fournissoit à tous des motifs communs et égaux de s'affectionner pour elle. Elle s'approprioit toute vertu et tout mérite qui naissoit dans le sein de son vaste empire. Mais, d'un autre côté, combien ses anciennes maximes devoient-elles souffrir d'altération par le mélange des maximes étrangères, des préjugés nationaux que lui apportoit cette foule de nouveaux citoyens! L'attachement même pour la commune patrie, balancé et partagé en eux par l'amour du sol natal, devoit bien s'affoiblir. Aussi voyons-nous que Rome devint indifférente même à ses empereurs. Dioclétien, pendant un règne de plus de vingt ans, ne la vit presque jamais, et fixa communément son séjour à Nicomédie; et Constantin bâtit une nouvelle ville impériale pour y rétablir sa résidence.

Toutes les personnes de condition libre acquirent donc par la constitution de Caracalla le droit de citoyen, et il n'y eut plus que des Romains dans l'empire. Il semble qu'en conséquence les distinctions de villes libres *Tillem. Carac. art. 8.* ou municipales, de colonies, de droit latin, de droit italique, devoient disparoître. On en trouve néanmoins encore des traces dans les temps postérieurs. C'est que, par la loi de la nature, l'ancien ne cède jamais tout d'un coup sa place au nouveau; et s'il n'est exterminé par la violence, il lutte toujours pendant quelque temps pour se conserver au moins en partie. Les discussions de ces détails ne me regardent point. On peut consulter la dissertation d'Ezéchiel Spanheim sur la constitution dont il s'agit ici, tome XI de la collection des Antiquités romaines par Grévius.

Il ne me reste plus que les expéditions militaires de Caracalla à raconter, où nous rencontrerons à chaque pas des preuves du même travers et du même dérangement d'esprit que nous avons observé jusqu'ici.

Dio, Herod. Spart. Carac. 2. Son premier trait de folie en ce genre fut sa belle passion pour Alexandre. Dès son enfance il ne s'occupoit, il ne parloit que des exploits de ce fameux conquérant. Il prétendit le prendre durant toute sa vie pour modèle, et il en copia ce qu'il étoit facile d'imiter, l'habillement et l'armure. S'il se trouvoit quelque vase, quelque arme, que l'on dît avoir appartenu à Alexandre, il se l'approprioit comme un titre de ressemblance. Parmi les statues qu'il dressa à ce prince dans toutes les villes, et à Rome, en particulier dans le Capitole et dans tous les temples, il y en avoit plusieurs dont le visage étoit mi-parti, représentant par une moitié Alexandre, et par l'autre Caracalla. Il l'appeloit l'Auguste de l'Orient, et il écrivit un jour au sénat que l'âme d'Alexandre avoit passé dans le corps d'Auguste, afin de regagner par la longue vie de cet empereur la courte durée de celle qu'elle avoit eue sous sa première forme. Je ne sais pour-

quoi il ne prenoit pas pour lui-même l'honneur qu'il faisoit à Auguste, qui assurément ne se piquoit pas d'être un Alexandre.

L'affection de Caracalla pour Alexandre le porta à vouloir avoir une phalange macédonienne. Il forma un corps de seize mille hommes, tous nés dans la Macédoine, disciplinés et armés à la façon des anciens Macédoniens, et commandés par des officiers qui portoient les noms de ceux qui avoient servi sous Alexandre. Il menoit partout avec lui grand nombre d'éléphans, pour représenter les conquérans des Indes, Alexandre et Bacchus.

Tout ce qui intéressoit Alexandre touchoit vivement Caracalla. Il poussa le zèle pour sa mémoire jusqu'à haïr les péripatéticiens, parce que leur maître Aristote avoit été regardé par quelques-uns comme complice de l'empoisonnement et de la mort de ce prince. C'étoit une pure calomnie, et le fait même de l'empoisonnement est au moins fort douteux. Mais Caracalla n'en jugeoit pas ainsi; et en conséquence il voulut brûler les livres d'Aristote; et il rendit ses disciples, après tant de siècles, responsables du prétendu crime de leur maître. Il leur retrancha les pensions et les autres avantages dont ils jouissoient dans le *muséum* d'Alexandrie.

Au contraire, il aimoit et favorisoit singulièrement les Macédoniens. Un jour, ayant remarqué un tribun qui montoit légèrement et adroitement à cheval, il le loua beaucoup, et lui demanda de quel pays il étoit. « De Macédoine (répondit l'officier). — Comment vous « nommez-vous? — Antigonus. — Et votre père? — Il « se nommoit Philippe. J'ai (dit l'empereur) tout ce « que je voulois. » Il éleva l'officier macédonien, sur cette seule recommandation, dans les grades militaires, et peu après il le fit entrer dans le sénat, en lui donnant rang parmi les anciens préteurs.

Dans une autre occasion, un homme coupable de

plusieurs crimes, mais qui se nommoit Alexandre, étoit poursuivi devant lui. L'accusateur, en plaidant, n'épargnoit pas à celui qu'il attaquoit des épithètes injurieuses, et il répétoit souvent *le scélérat Alexandre, Alexandre l'ennemi des dieux.* Caracalla se tint offensé comme s'il eût été insulté lui-même, et, interrompant l'avocat, il lui dit : « Si Alexandre ne vous protége, « vous êtes perdu. »

Aimant aussi passionnément Alexandre, Caracalla ne pouvoit manquer de vouloir être guerrier. Mais il n'est pas donné à tous d'atteindre à la sublimité des talens de cette âme héroïque. Caracalla fut soldat, et non pas général. Il se plaisoit aux exercices militaires. Il se confondoit avec les derniers de ses soldats pour la manière de se vêtir et de s'armer, pour les travaux, pour la simplicité des nourritures. Suivant le rapport d'Hérodien, il mouloit souvent lui-même la quantité de grains qui lui étoit nécessaire, il en pétrissoit la farine, il faisoit cuire la pâte, et mangeoit ainsi le pain qui étoit le fruit de son travail. Il portoit quelquefois sur ses épaules les drapeaux des légions, qui étoient très-pesans chez les Romains. Dans tout cela j'ai observé, d'après Dion, qu'il y avoit plus de parade que de vérité, et que Caracalla savoit l'art d'éblouir les yeux par les apparences, en évitant le réel de la fatigue. Mais, quand ce prince eût agi de bonne foi, il y a bien loin de ces ministères subalternes à la supériorité des vues, des attentions et des connoissances qu'exige la conduite d'une guerre ; et c'est de quoi Caracalla n'avoit pas même l'idée ; il s'imaginoit être Alexandre parce qu'il travailloit à la tranchée ; de même qu'il se flattoit de transporter en sa personne et dans son armée la vertu des anciens Lacédémoniens parce qu'il avoit levé une ou deux cohortes dans le pays de Sparte. Aussi les succès répondirent-ils à des mesures si bien entendues ; et dans toutes les guerres qu'il entreprit nous trouverons pres-

que uniquement des événemens honteux que sa vanité s'efforça en vain de déguiser en victoires.

Il commença ses expéditions par visiter, c'est-à-dire ravager les Gaules. M. de Tillemont place ce voyage dans la troisième année de son règne. L'inquiétude et la légèreté d'esprit de ce prince, et encore plus les remords de ses crimes, et surtout du meurtre de son frère, ne lui permettoient pas de demeurer tranquille à Rome. Il vint dans la Gaule narbonnoise, et en arrivant il fit mettre à mort le proconsul. Il commit toutes sortes de violences, soit contre les magistrats et officiers, soit contre les peuples des Gaules; et, malgré quelques vaines affectations de clémence dont on découvroit aisément le faux, il y parut tel qu'il étoit, cruel et tyran, et il se fit universellement détester. *Spart.* 5. An. R. 964.

On peut croire qu'il revint à Rome ou sur la fin de cette année, ou au commencement de la suivante, et qu'il y apporta alors les *caracalles*, vêtement gaulois dont j'ai parlé ailleurs.

Il en repartit bientôt pour aller faire la guerre dans la Germanie au-delà du Rhin. Il y eut affaire aux Cennes [a], peuple peu connu, et aux Allemands, dont il est ici parlé pour la première fois dans l'histoire. *Dio.* An. R. 965.

Ce nom, aujourd'hui si célèbre, qui a pris la place de celui de *Germains*, et sous lequel nous comprenons tous les peuples qui composent ce que nous appelons l'empire d'Allemagne, étoit dans ses commencemens fort obscur. L'origine même de la nation qui le portoit n'est pas illustre, s'il est vrai, comme le pensent communément les savans, qu'elle doit sa naissance à un amas d'aventuriers gaulois, qui, manquant de toute chose dans leur pays, et hardis par nécessité encore plus que par caractère, vinrent, un peu plus de cent ans avant les temps dont nous parlons, s'établir entre le Mein, le Rhin *Tillem. Carac. art.* 9, *et Cellar. Geog. ant. l.* II, *c.* 5.

[a] Quelques savans croient qu'on doit lire ici, dans Dion, le nom des *Cattes*, plus connu que celui des *Cennes*.



et le Danube, dans des terres qu'ils trouvèrent vides, et où ils vécurent d'abord comme sujets des Romains. On prétend que le nom qu'ils prirent convenoit à leur fortune, et qu'*Alemanni* signifie *toute sorte d'hommes ramassés*.

Dio. Caracalla commença à leur procurer de l'illustration en les attaquant. Il entra sur leurs terres comme ami et allié, et il y fit construire en divers endroits des forts et des châteaux auxquels il donna des noms tirés du sien. Ces peuples, alors barbares, ne sentirent point les conséquences d'une telle nouveauté. Plusieurs n'en prirent aucune connoissance; les autres crurent que c'étoit un simple amusement de l'empereur romain. Leur indifférence inspira du mépris pour eux à Caracalla. Il crut pouvoir se signaler sans risque contre eux par un exploit de perfidie. Il rassembla toute leur jeunesse, comme voulant la prendre à sa solde, et il la fit massacrer par les troupes dont il avoit pris soin de l'envelopper. Telle fut la glorieuse victoire pour laquelle il prit le surnom d'*Alamannicus*. Il ne rougit pas d'en divulguer lui-même la honte, en déclarant hautement qu'il avoit vaincu par la ruse des peuples dont il n'étoit pas possible de triompher par la force.

Il n'eut pas si bon marché des Cennes. Dans une action qui s'engagea avec eux ils combattirent avec tant de furie, que, blessés par les flèches des Osrhoéniens, que Caracalla avoit dans son armée, ils arrachoient le fer de la plaie avec les dents, afin d'avoir les mains libres pour continuer de se battre. Il paroît que l'avantage leur resta: mais l'or les rendit traitables. L'empereur leur offrit de grandes sommes, et à ce prix ils lui vendirent le titre de la victoire, et lui permirent de repasser le Rhin, et de se retirer en sûreté dans la province que les Romains appeloient *Germanie*.

Nous n'avons point de récit suivi et circonstancié de ces faits, mais de simples extraits ou fragmens. Ainsi

c'est une nécessité de suppléer au silence des anciens monumens par des conjectures. Il faut, par exemple, supposer que Caracalla eut néanmoins la supériorité dans quelques rencontres, puisqu'il emmena prisonnières beaucoup de femmes des Cennes [a] et des Allemands. On sait que chez les peuples germains les femmes suivoient leurs maris à la guerre. Ces prisonnières montrèrent un courage aussi féroce que celui des hommes de leur nation. L'empereur leur ayant laissé le choix d'être tuées ou vendues, elles préférèrent la mort. On les vendit néanmoins comme esclaves; et presque toutes se donnèrent à elles-mêmes la mort qu'on leur avoit refusée. Quelques-unes tuèrent avec elles leurs enfans.

Caracalla remporta pour tout fruit de son expédition germanique le mépris des barbares, qui démêlèrent parfaitement à travers ses fanfaronnades la lâcheté et la fourberie qui faisoient le fond de son caractère. Ce mépris pour l'empereur romain pénétra jusqu'au nord, et jusqu'aux embouchures de l'Elbe. Les peuples de ces contrées, avides d'argent; et, voyant que l'exemple des Cennes leur ouvroit une voie aisée pour s'en faire donner, l'envoyèrent menacer de la guerre. Il répondit à leurs députés avec hauteur, mais il leur compta de grosses sommes; et les barbares lui passèrent volontiers un langage d'arrogance pour l'or effectif dont il les enrichissoit.

Quoique ainsi méprisé et joué par les Germains, *Herod.* Caracalla prit du goût pour eux. Il ne se contenta pas de se les attacher par un traité d'alliance; il choisit dans leur nation les plus beaux hommes et les plus braves pour leur confier la garde de sa personne, renouvelant un usage qui se trouve établi dès Auguste, mais qui apparemment avoit souffert interruption. Il passa jusqu'à

[a] Le texte de Dion porte le nom des *Cattes* en cet endroit. J'ai suivi dans mon récit la leçon une fois adoptée.

adopter leur habillement; et, faisant profession de mépriser toute bienséance, il quittoit souvent la cotte d'armes que les empereurs portoient à la guerre, et paroissoit en public vêtu de la casaque germanique. Il prenoit aussi des perruques blondes qui imitassent la couleur des cheveux des Germains, et la manière dont ils les ajustoient.

An. R. 966. Tillem. Carac. art. 9. Des rives du Rhin Caracalla se transporta sur le bas Danube, près duquel il rencontra une nation jusque-là presque inconnue, les Goths. C'est ici la première mention qui soit faite dans l'histoire romaine de ce peuple barbare, qui dans la suite eut plus de part qu'aucun autre à la ruine de l'empire romain en Occident. Alors les Romains connoissoient si peu les Goths, qu'ils les nommoient *Gètes*, du nom des peuples qui occupoient anciennement le pays où ces nouveaux habitans étoient venus s'établir. On prétend qu'originairement ils sortoient de la Gothie, qui conserve encore aujourd'hui leur nom dans la Suède; que, par une première émigration ils s'étoient transplantés en Germanie, non loin de la Vistule, sur les côtes de la mer Baltique, où ils furent connus sous le nom de *Gothons* ou *Guttons;* que, de là s'avançant toujours vers le midi, ils vinrent s'emparer d'une partie de la Dace, au nord du Danube, où Caracalla les trouva. Il essaya le premier contre eux les armes romaines par quelques petits combats, dans lesquels il eut, dit-on, l'avantage, mais qui n'arrêtèrent pas les accroissemens formidables de puissance que prit en assez peu de temps cette nation.

Spart. Carac. 10, et Get. 6.

Dio, l. LXXVIII, p. 878. Caracalla, dans ce même pays, fit alliance avec les Daces indépendans de la domination romaine, et il en reçut des otages pour sûreté des conditions auxquelles ils s'étoient engagés.

Des bords du Danube il passa dans la Thrace, où il ne fit pas un long séjour, ni rien de remarquable. Seu-

Herod.

lement j'observerai que le voisinage de la Macédoine réveilla et augmenta en lui la manie de se donner pour un autre Alexandre.

Il traversa ensuite l'Hellespont, non sans danger, ayant été surpris de la tempête. Arrivé à Ilium, il visita les restes de cette ville fameuse ; et, sans s'embarrasser de la parenté prétendue entre les Romains et les Troyens, tout plein d'idées guerrières, il honora singulièrement Achille, le plus grand ennemi de Troie. Il lui éleva une statue de bronze : il offrit sur son tombeau des libations et des couronnes de fleurs : il exécuta en son honneur des joûtes et des tournois avec toute son armée ; et il fit à ce sujet une gratification considérable aux troupes, comme pour quelque grand exploit de guerre. *Dio ap. Val. Spart. Carac. 5. Herod.*

Afin de mieux ressembler à Achille, il voulut avoir un Patrocle dont il célébrât les funérailles sur le lieu. La mort de Festus, le plus cher de ses affranchis, lui en fournit l'occasion, ou, ce qui n'est pas le moins vraisemblable dans un monstre tel que celui-ci, il se procura cette occasion aux dépens de la vie de son affranchi, qu'il fit empoisonner. Il n'épargna rien pour rendre pompeuses ses obsèques. Il lui dressa un bûcher, sur lequel fut mis le corps, et qui fut arrosé du sang de toutes sortes d'animaux. Il invoqua, par des prières accompagnées de libations, les vents, je ne sais à quel propos, puisqu'il n'avoit point de navigation à entreprendre. Afin qu'il ne manquât rien au cérémonial, il voulut offrir au mort un flocon de ses propres cheveux ; et comme il en avoit fort peu, il apprêta à rire à ceux qui le voyoient promener sa main sur une tête mal garnie pour y chercher trois ou quatre cheveux, qu'il coupa et jeta au milieu des flammes.

D'Ilion il vint à Pergame, pour tâcher d'y trouver, dans le temple d'Esculape la santé de l'esprit et du corps : car il étoit malade de l'une et de l'autre partie de lui-même. Dans son corps il souffroit différentes in- *Dio, Herod.*

firmités, les unes connues de tous et manifestes, les autres cachées. Son esprit étoit troublé par des visions effrayantes. Souvent il s'imaginoit être poursuivi par son père et par son frère qui couroient après lui l'épée nue à la main. Ses crimes faisoient son supplice, et avoient plus de part, comme l'on voit, à l'aliénation de sa raison, que les sortiléges des Allemands, qui se vantoient d'avoir employé contre lui de puissans maléfices. Il chercha donc du soulagement à ses maux auprès d'Esculape, qui enseignoit, disoit-on, en songe les remèdes dont les malades avoient besoin pour guérir. Caracalla eut des songes à contentement, mais il ne guérit point. Il recourut dans la suite à l'oracle d'Apollon Grynéen, au dieu Sérapis en Egypte; et tout fut inutile. Dion n'en est point surpris, et il pense que les dieux [1] étoient moins touchés de ses offrandes et de ses sacrifices qu'irrités contre ses volontés et ses actions criminelles et impies, qui le rendoient indigne d'être exaucé.

Dio, l. LXXVII. Caracalla passa l'hiver à Nicomédie; et comme il se disposoit à aller attaquer les Parthes et les Arméniens, il fit construire dans cette ville deux grandes machines dont il prétendoit se servir dans cette guerre, et qu'il fallut démonter, pour les embarquer sur des vaisseaux qui les portèrent en Syrie.

Il étoit encore à Nicomédie le 4 avril, jour de sa naissance, qu'il célébra par un spectacle bien peu convenable, suivant la remarque de Dion, à une cérémonie de joie. Il donna un combat de gladiateurs, dans lequel il ajouta à ce jeu, déjà si cruel par lui-même, un nouveau degré de cruauté: car un gladiateur qui se voyoit vaincu lui ayant demandé la vie: « Adresse toi (lui « répondit-il) à ton adversaire; il ne m'est pas permis

[1] Μὴτε τοῖς ἀναθήμασι, μήτε ταῖς ταῖς πράξεσιν αὐτῦ προσεῦχοι. θυσίαις, ἀλλὰ τοῖς βυλεύμασι, ϛ Dio. ap. Val. p. 753.

« de te sauver. » Le vainqueur, qui auroit peut-être épargné son antagoniste abattu à ses pieds, craignit de paroître plus humain que l'empereur, et il tua ce malheureux.

Il partit ensuite pour la guerre contre les Parthes, et se rendit à Antioche. Son vrai motif, dans cette guerre, n'étoit autre que la vaine gloire de s'acquérir le nom de *Parthique*, et de pouvoir se vanter d'avoir subjugué l'Orient. Pour l'entreprendre il avoit besoin d'un prétexte : car les Parthes ne songeoient nullement à l'attaquer. Il se plaignit que le roi des Parthes donnoit asile sur ses terres à deux transfuges importans qui devoient lui être livrés, Tiridate et Antiochus. Nous connoissons peu Tiridate, et nous ignorons absolument son histoire. Il paroît seulement qu'il étoit fils de Vologèse, roi d'Arménie, et qu'il est celui qui fut rétabli par Macrin sur le trône de son père. Antiochus étoit un aventurier, Cilicien de nation, qui d'abord fit le métier de philosophe cynique, et qui dans cet état ne laissa pas de servir utilement les empereurs qu'il accompagnoit à l'armée. Dans des climats où le froid saisissoit les soldats et les portoit à l'abattement, le cynique, endurci au mal, se jettoit dans la neige, s'y rouloit, et ranimoit par son exemple le courage des troupes. Il fut magnifiquement récompensé de ses services par Sévère, et par Caracalla lui-même. Devenu riche, il quitta la besace et le bâton de Diogène ; et, sa nouvelle fortune lui enflant le cœur, il forma apparemment quelque projet ambitieux pour l'exécution duquel il se lia avec Tiridate. Le succès ne répondit point à leurs vœux, et ils allèrent chercher leur sûreté dans l'empire des Parthes.

An. R. 967.
Herod.
Dio.

Caracalla redemandoit donc ces deux transfuges avec hauteur, menaçant de la guerre, si on ne les lui livroit. Il prenoit bien son temps. Vologèse, roi des Parthes, venoit de mourir, et ses deux fils se disputoient la couronne. Ce moment étoit favorable pour attaquer un em-

pire affoibli par une division intestine. En effet Artabane, qui resta, soit alors même, soit peu après, vainqueur de son frère, eut peur des menaces de l'empereur romain : il lui fit remettre Tiridate et Antiochus, et il obtint la paix à ce prix.

Abgare, roi d'Edesse, étoit allié des Romains, puisqu'on trouve, ainsi que je l'ai déjà observé, des Osrhoéniens ses sujets, dans l'armée de Caracalla, combattant contre les Germains. Mais rien n'étoit sacré pour cet empereur perfide. Il invita Abgare à venir le trouver à Antioche; et lorsqu'il l'eut en sa puissance, il le fit charger de chaînes. Il soumit ainsi l'Osrhoène privée de son roi; et il y a lieu de croire qu'elle devint alors province romaine. Cependant il reste sur ce point quelques difficultés, par rapport auxquelles on peut consulter M. de Tillemont.

Tillem. Carac. art. 11.

Caracalla traita le roi d'Arménie comme celui d'Edesse. Nous avons vu qu'un Vologèse, fils de Sanotruce, régnoit en Arménie au temps de Sévère. Ce pouvoit être encore le même, qui, se trouvant en différend avec ses fils, fut mandé par Caracalla, sous couleur d'un accommodement dont l'empereur romain vouloit devenir le médiateur et l'arbitre. Le roi d'Arménie se rendit avec ses enfans auprès de l'empereur sans nulle défiance; et ils furent tous arrêtés prisonniers. Mais l'Arménie faisoit un état plus puissant que l'Osrhoène, et n'étoit pas aussi aisée à réduire sous le joug. Les Arméniens prirent les armes pour la vengeance de leur roi et la défense de leur liberté; et le misérable Théocrite, dont j'ai parlé, ayant été envoyé contre eux à la tête d'une armée, fut battu et repoussé avec une très-grande perte. Caracalla ne recueillit donc d'autre fruit de sa perfidie que la honte trop justement méritée, et une défiance universelle qu'il excita contre lui. Mais de pareils inconvéniens touchoient peu une âme telle que la sienne.

Au contraire, il se glorifioit de ses succès, et il faisoit

valoir les fatigues que lui avoient coûté tant de guerres, qu'il avoit pourtant terminées sans sortir d'Antioche, et en se livrant à toutes les délices de cette vie voluptueuse. Il en prenoit même occasion d'invectiver contre le sénat, à qui il écrivit, comme autrefois Caligula, des lettres pleines de reproches sur ce que les sénateurs menoient une vie douce et commode, et ne remplissoient même qu'avec négligence leurs tranquilles fonctions, pendant que leur empereur bravoit dans une expédition lointaine, et les travaux et les dangers.

Ce n'étoit pas assez pour Caracalla de se montrer perfide envers les rois et princes étrangers s'il n'exerçoit son talent odieux contre ses propres sujets; et la vénération profonde qu'il témoignoit pour la mémoire d'Alexandre ne put garantir des effets de sa basse et cruelle vengeance la ville d'Alexandrie, fondée par ce conquérant. Il est vrai que les Alexandrins, peuple volage et railleur, s'étoient attiré son indignation par de malignes plaisanteries. Ils aimoient, dit Hérodien, à s'égayer [1] aux dépens de leurs princes; et ils hasardoient souvent contre eux de prétendus jeux d'esprit qui leur paroissoient ingénieux, mais qui faisoient une plaie dans le cœur des offensés; et l'on sait qu'en ce genre rien ne pique si vivement que la vérité. Ainsi, faisant allusion à la haine d'Etéocle et de Polynice, dont l'exemple se renouveloit en Caracalla et Géta, ils attribuoient à Julie, mère de ces derniers, le nom de Jocaste. Ils tournoient en raillerie la vanité de Caracalla qui, petit et mal fait de corps, et sans aucun mérite guerrier, se comparoit d'une part à Achille, le plus beau comme le plus vaillant des Grecs; et de l'autre à Alexandre, le plus grand des héros. Caracalla leur donna lieu de se repentir

Dio et Herod. Spart. Carac. 6.

[1] Ἀποῤῥιπτοῦντες εἰς τοὺς ὑπερέχοντας πολλὰ χαρίεντα μὲν αὐτοῖς δοκοῦντα, λυπηρὰ δὲ τοῖς σκωφθεῖσι· τὰ γὰρ τοιαῦτα κνίζει μάλιστα ὅσα ἐλέγχει τῶν ἁμαρτημάτων τὴν ἀλήθειαν.

de cette licence ; et, résolu de la leur faire laver dans leur sang, il commença par les tromper.

Il annonça qu'il prétendoit aller visiter le plus beau monument subsistant de la gloire d'Alexandre, et rendre personnellement ses hommages au dieu Sérapis. Les Alexandrins, ne pensant en aucune façon aux sujets qu'ils lui avoient fournis de les haïr, se sentirent flattés de l'honneur que vouloit faire l'empereur à leur ville, et ils se disposèrent à le recevoir avec joie et magnificence. Lorsqu'il arriva, une foule infinie sortit au-devant de lui : les concerts de musique, les aromates, les illuminations, les fleurs et les couronnes, tout fut prodigué.

Caracalla prit soin d'entretenir leur erreur. Il se transporta d'abord au temple de Sérapis, où il immola des hécatombes, et brûla sur l'autel un amas prodigieux d'encens. De là il passa au tombeau d'Alexandre ; et, s'étant dépouillé de sa casaque impériale, qui étoit de pourpre, de son baudrier enrichi de pierreries, des bagues précieuses qu'il portoit aux doigts, il offrit au héros tous ces ornemens, et les déposa sur le cercueil.

Tous ces dehors spécieux cachoient le noir dessein d'exterminer les habitans d'Alexandrie. Dans la manière dont il s'y prit, on trouve quelque variété entre Dion et Hérodien, qu'il n'est pourtant pas impossible de concilier. Il suffit de suppléer l'un par l'autre. Selon Hérodien, Caracalla feignit de vouloir former une phalange alexandrine, comme il en avoit déjà une en Macédoine ; et, sous ce prétexte, il assembla dans une plaine hors des murs toute la jeunesse de la ville, et il la fit envelopper et massacrer par ses soldats. Dion, qui ne parle point de cette exécution, raconte que Caracalla égorgea d'abord les plus illustres citoyens, qui s'étoient présentés à lui avec ce que la religion avoit de plus sacré, et qu'il avoit accueillis favorablement et admis à sa table ; qu'ensuite son armée s'étoit répandue dans toute la ville,

où étoit accourue une foule infinie d'étrangers, et fit main basse indistinctement sur tous ceux qui remplissoient les maisons : car tous avoient eu ordre de s'y renfermer, et les rues et les places étoient occupées par les troupes. Le carnage fut si affreux, et il y eut tant de sang répandu, que Caracalla, tout inaccessible qu'il étoit aux sentimens de pudeur et de pitié, n'osa marquer au sénat le nombre des morts. Il écrivit qu'il importoit peu de connoître les noms et le nombre de ceux qui avoient perdu la vie, parce que tous méritoient le même sort. Les corps furent entassés dans des fosses profondes, afin qu'on ne pût pas les compter et acquérir ainsi une connoissance exacte de la grandeur du désastre. Quelques-uns même de ceux qui étoient venus avec l'empereur avoient péri dans cet horrible massacre, qui dura plusieurs jours et plusieurs nuits, et où la confusion fut portée au degré le plus extrême par la précipitation, par la fureur, par les ténèbres, et par la résistance des plus courageux d'entre les Alexandrins. L'auteur de cette sanglante boucherie la contemploit, comme un spectacle agréable, du haut du temple de Sérapis, d'où il envoyoit de temps en temps des ordres pour animer la cruauté des assassins. Il termina dignement la tragédie en consacrant dans le temple du dieu le poignard avec lequel il avoit tué son frère.

On juge aisément que le pillage d'Alexandrie accompagna le massacre de ses habitans. Rien ne fut épargné, ni le profane ni le sacré, ni les maisons ni les temples. Caracalla, non content de ces excès, acheva d'accabler par de nouvelles rigueurs les restes malheureux de cette ville, avant lui si opulente et si peuplée. Il en chassa les étrangers, hors les négocians. Il ôta les jeux et les spectacles aux Alexandrins. Il abolit les sociétés de gens de lettres, qui étoient nourris et gagés dans le *Muséum*. Il sépara par des murs et par des tours les différens

quartiers de la ville pour rompre la communication de l'un à l'autre.

Au reste cette désolation ne fut pourtant qu'un mal passager. Caracalla étant mort peu de temps après, Alexandrie se rétablit par ses propres ressources, et redevint bientôt la seconde ville de l'empire.

Dio, lib. LI, *p.* 435.

Il est singulier que ce cruel ennemi des Alexandrins soit le premier des empereurs qui les ait admis dans le sénat de Rome. Avant Sévère ils n'avoient pas même de sénat dans leur ville; et son fils leur accorda l'entrée dans le sénat de la capitale. J'ai parlé ailleurs de Cœranus, qui le premier des Egyptiens fut sénateur et consul romain.

Dio, l. LXXVIII. *Herod. et Spart. Carac.* 6.

Caracalla ne s'étoit transporté à Alexandrie que pour y exercer son horrible et perfide vengeance, et il n'avoit point perdu de vue les conquêtes orientales et la guerre contre les Parthes, avec lesquels il venoit de conclure la paix. Pour donner occasion à une rupture, il imagina de demander à Artabane sa fille en mariage, se promettant de deux choses l'une : ou que, si sa proposition étoit acceptée, il acquerroit un droit sur l'empire des Arsacides; ou que, si elle étoit refusée, ce seroit un affront dont il auroit lieu de tirer raison par les armes. Ce projet de mariage étoit également contraire aux mœurs des Romains et à celles des Parthes. Cependant, si nous en croyons Hérodien, Artabane, après quelque résistance, y donna les mains. Je préfère sans difficulté, avec M. de Tillemont, le témoignage de Dion, qui assure que le roi des Parthes, pénétrant les desseins ambitieux et injustes de Caracalla, refusa persévéramment une alliance dont il craignoit les suites les plus funestes. Il manqua néanmoins de précaution, et il se laissa surprendre par Caracalla, qui, revenu à Antioche, et ayant fait tous ses préparatifs, se trouva tout d'un coup en état d'entrer en armes sur les terres des Parthes.

Artabane n'avoit point de troupes assemblées, et l'empereur romain ne rencontra rien qui lui résistât. Il ravagea les campagnes, il prit des villes, entre autres Arbèle; il courut la Médie, il s'approcha de la ville royale, et en lâche ennemi il déchargea sa vengeance jusque sur les morts. Il ouvrit les tombeaux des Arsacides, et il jeta leurs cendres au vent.

Pendant qu'il étoit ainsi maître du pays plat, les Parthes, s'étant retirés sur des montagnes au-delà du Tigre, y amassoient des forces, et comptoient bien prendre leur revanche l'année suivante : car ils ne craignoient ni l'empereur ni les soldats romains; l'empereur, parce qu'ils le regardoient comme un fanfaron sans aucun vrai courage; les soldats, parce qu'ils les savoient énervés par les délices et par les voluptés, et corrompus par une licence qui les rendoit plus redoutables pour leurs alliés que pour leurs ennemis.

Caracalla revint en Mésopotamie bien glorieux, et se donnant pour vainqueur des Parthes, qu'il n'avoit pas même vus. Il en écrivit sur ce ton au sénat et au peuple romain, prétendant avoir subjugué tout l'Orient, et avoir réduit tous les pays au-delà de l'Euphrate à reconnoître ses lois. Il avoit si peu de jugement et de sens, que, parmi ces magnifiques exploits, il mêla dans sa lettre une circonstance petite et misérable. Il y tiroit vanité de ce qu'un lion, descendu d'une montagne, avoit, disoit-il, combattu pour lui. Le sénat savoit parfaitement à quoi s'en tenir sur les conquêtes de son empereur : car ce qui touche les princes ne peut se cacher. Mais la crainte ne permettant d'ouvrir la bouche que pour la flatterie, on lui décerna l'honneur du triomphe et le titre de *Parthique*.

Cependant, informé des préparatifs d'Artabane, Caracalla se disposoit de son côté à pousser la guerre. Mais il fut prévenu par une mort violente, digne fruit de ses crimes et de sa tyrannie. L'auteur de sa mort fut Ma- *Dio, Herod. et Capit. Mac. c. 4.*

crin, l'un de ses préfets du prétoire, dont il s'étoit attiré la haine par des propos piquans et outrageux, et qui de plus, alarmé d'un danger prochain, aima mieux tuer que périr.

M. Opélius Macrinus, que nous nommerons simplement Macrin, étoit né à Césarée en Mauritanie, aujourd'hui Alger, de parens d'une condition très-basse, en sorte qu'après son élévation on le comparoit à un âne que la fortune avoit introduit dans le palais. Il paroît qu'il étoit Maure d'origine, et il en portoit la preuve dans sa personne, ayant une oreille percée, suivant l'usage de cette nation. La voie qu'il prit pour sortir de l'état obscur auquel sa naissance sembloit le condamner fut l'étude des lois. Il s'y rendit médiocrement habile; mais il y porta ou y acquit un esprit d'équité et d'intégrité préférable à la science. On lui attribue quelques vers qui ne sont pas propres à lui faire honneur du côté du talent poétique. Après avoir passé par divers emplois peu relevés, il s'adonna à la plaidoirie; et, ayant été chargé de la cause d'un ami de Plautien, sous Sévère, il fut connu et goûté de ce ministre, qui le fit son intendant. La chute de Plautien parut renverser les espérances naissantes de Macrin, et peu s'en fallut qu'elle ne lui devînt funeste. Ce fut le crédit de Fabius Cilo qui lui sauva la vie, mais il ne put lui épargner l'exil. Macrin fut relégué en Afrique, et dans sa disgrâce il se mit à l'abri de la misère en exerçant à la fois les professions de rhéteur, d'avocat et de jurisconsulte. Il obtint néanmoins au bout d'un temps son rappel, et Sévère le fit maître des postes impériales sur la voie Flaminienne. Il reçut de Caracalla l'anneau d'or et le titre de chevalier romain : il devint successivement intendant de quelque partie du domaine, avocat du fisc; et enfin il se vit élevé à la charge de préfet du prétoire, la plus puissante et la plus accréditée de l'empire. Sans doute l'obscurité de sa naissance lui servoit de recommandation auprès

Capit. 11.

d'un prince tel que Caracalla, qui, soupçonneux et jaloux, craignoit la réunion du pouvoir avec la noblesse du sang. Dion témoigne que, dans l'exercice de l'importante charge de préfet du prétoire, qui joignoit alors le pouvoir civil au militaire, Macrin se conduisit en homme d'honneur, et montra du zèle pour la justice, au moins dans les affaires où il se décida lui-même et agit de son chef.

Sa charge l'obligeoit d'accompagner l'empereur à la guerre ; et, comme il avoit plus manié la plume que l'épée, il étoit l'objet perpétuel des plaisanteries de Caracalla, qui le traitoit de lâche et de mou, et qui lui préféroit de beaucoup son collègue, nommé Adventus, homme sans éducation et sans lettres, rustre et grossier, et conservant dans le haut poste qu'il occupoit les manières de soldat. Macrin, au contraire, aimoit à avoir bonne table, il portoit sur soi de belles étoffes ; et par là il ne pouvoit manquer de déplaire à un empereur qui affectoit de se contenter des habillemens et des nourritures les plus vulgaires. Caracalla haïssoit donc et méprisoit Macrin ; il le menaçoit souvent de la mort ; il travailloit à l'affoiblir en écartant de lui ses créatures par des disgrâces colorées sous l'apparence d'emplois plus honorables. Macrin conçut que c'étoit pour lui une nécessité inévitable de périr, s'il ne se faisoit empereur ; et une dernière aventure, qui portoit le danger à son comble, le détermina à ne point différer.

Caracalla, toujours inquiet, toujours craignant les conspirations, ne se renfermoit pas, pour s'en éclaircir et les prévenir, dans les ressources de la prudence humaine ; il recouroit à toutes les espèces de divinations, augures, inspection des entrailles des victimes, sortiléges et enchantemens ; et il appeloit près de sa personne tous ceux qui faisoient profession de ces arts mensongers, astrologues, devins, magiciens : encore ne les croyoit-il pas aisément, et c'est en quoi il avoit le moins

compagner seulement de sa garde à cheval. Sur le chemin il eut un besoin naturel qui l'obligea de mettre pied à terre. Ce fut ce moment, où il étoit presque seul, que saisit Martialis pour lui porter un coup de poignard si bien frappé et si juste, qu'il le fit tomber mort sur la place. L'assassin s'enfuit. Mais ayant été reconnu au poignard sanglant, qu'il eut l'imprudence de garder à sa main, il fut poursuivi et atteint par des Scythes et des Germains de la garde de l'empereur; et quelques officiers romains, qui probablement étoient du complot, l'ayant joint de près comme pour le secourir, se hâtèrent de le tuer, sans doute dans la vue d'étouffer la preuve de leur complicité.

Ainsi périt Caracalla dans la fleur de l'âge, n'ayant vécu que vingt-neuf ans, dont il avoit régné six ans, deux mois, et deux jours.

L'histoire nous présente bien des exemples de l'instabilité des choses humaines et du néant des grandeurs: mais je ne sais s'il en est un plus frappant que celui de Sévère et de sa maison. Quoi de plus brillant que la fortune de ce prince, qui, né dans une condition médiocre, parvient à la souveraine puissance, triomphe de deux rivaux redoutables, porte la terreur de son nom et de ses armes aux deux extrémités de l'univers; et, après un règne de vingt ans, laisse son trône à deux fils en âge de lui succéder?

L'ambition, en donnant l'essor à ses désirs, pourroit-elle se proposer un sort plus magnifique? Cependant, sans parler des inquiétudes, des fatigues, des dangers inséparables d'une puissance acquise à la pointe de l'épée, combien toute cette prospérité fut-elle empoisonnée pour Sévère par l'inimitié furieuse de ses deux fils, à laquelle tous ses soins ne purent apporter ni remède ni adoucissement! Après sa mort, le meilleur, ou le moins mauvais des deux jeunes princes, est tué par son frère dans les bras de leur mère commune. L'autre,

couvert de crimes, monstre détesté du ciel et de la terre, après un règne fort court, périt par une embûche domestique. Et voilà à quoi aboutit cette fortune de Sévère, si éclatante, et, ce semble, si solidement établie.

Le sort de l'impératrice Julie ne démentit point celui de son époux et de ses enfans : associée à leur grandeur, elle partagea leur infortune. Nous avons vu que sous le règne de Sévère, persécutée et rendue suspecte, elle fut obligée, pour s'assurer quelque tranquillité, de s'occuper uniquement de l'étude des lettres et de la philosophie. Le premier fruit qu'elle recueillit de l'élévation de ses fils au trône fut le meurtre cruel de celui des deux qu'elle aimoit le mieux, du sang duquel elle fut teinte, et dont elle n'osa pas même pleurer la mort. Sous son fils parricide, elle jouit de quelque considération, et c'étoit un soulagement pour une femme ambitieuse. Chargée d'une partie importante du ministère, elle voyoit les grands lui faire leur cour. Caracalla mettoit le nom de sa mère avec le sien à la tête des lettres qu'il écrivoit au sénat et au peuple. Elle avoit néanmoins le chagrin de n'être point écoutée de ce fils dans les représentations salutaires qu'elle lui faisoit de temps en temps pour l'empêcher de courir à sa ruine, et sa mort funeste la plongea dans la douleur la plus amère. Elle l'avoit haï vivant, elle le pleura mort, parce que, destituée de ce soutien, elle craignit de retomber dans la condition privée. Elle se livra aux plus violens transports, elle se meurtrit le sein à coups redoublés, elle éclata en invectives contre Macrin. Mais, lorsqu'elle vit que ce nouvel empereur la laissoit jouir des prérogatives et du rang d'impératrice, qu'il ne lui ôtoit ni sa maison, ni ses gardes, qu'il lui écrivoit même en termes respectueux, elle se consola, elle reprit courage, elle sentit renaître son ambition; et, ne se croyant pas inférieure à Sémiramis et à Nitocris, qui dans un pays peu

Dio. Herod.



éloigné de celui où elle étoit née, avoient autrefois régné avec gloire, elle conçut des espérances pareilles; et, pour les réaliser, elle trama des intrigues avec les troupes. Macrin en fut averti, et il lui ordonna de sortir d'Antioche, et même, selon quelques-uns, de se donner la mort. Ce qui est certain, c'est que sa mort suivit de près, et ne fut point naturelle; et que Julie, femme et mère d'empereurs, soit pour obéir aux ordres de Macrin, soit fatiguée par les douleurs d'un cancer qu'elle portoit au sein depuis long-temps, et qu'avoient irrité les coups dont elle s'étoit frappée, se laissa mourir de faim. Elle rendit ainsi complet le désastre de la maison de Sévère et de tout ce qui lui avoit appartenu.

Spart. Carac. 10.

Caracalla s'étoit rendu si odieux, qu'on lui a même imputé des crimes au-delà de ceux dont il fut véritablement coupable. Je mets en ce nombre le prétendu inceste avec sa mère dont l'accuse Spartien. Il est vrai que cet écrivain pense que Julie n'étoit que la belle-mère de Caracalla, qui, selon lui, devoit la naissance à une première femme de Sévère. Mais en ce point il est démenti par le témoignage de tous les historiens; et l'accusation en elle-même est si atroce, qu'il faudroit une autre autorité que la sienne pour y donner de la vraisemblance.

Dio, l. LXXVIII, *p.* 891.

Je ne sais si l'on ne doit pas porter le même jugement de ce que Dion nous débite au sujet des entretiens secrets que Caracalla avoit souvent avec les ambassadeurs des nations barbares, Scythes et Germains. Je n'ai point de peine à croire qu'il ait pris parmi ces nations des gardes, auxquels il témoignât même plus de confiance qu'aux soldats romains, Mais peut-on se persuader qu'en conversant avec les ambassadeurs des peuples barbares, il les exhortât, s'il lui arrivoit malheur, à se jeter dans l'Italie, et qu'il encourageât leur férocité par l'espérance, en les assurant que la conquête de Rome étoit très-aisée? Pour ces entretiens il avoit besoin d'in-

terprètes, et il les faisoit tuer, dit-on, au sortir de l'audience. C'est donc par les barbares eux-mêmes que Dion prétend avoir appris dans la suite ce fait si odieux, qui a tout l'air d'un bruit semé légèrement, et accrédité par la haine publique.

Macrin répandit un autre bruit dont j'ai déjà fait mention, et qui n'a pas plus de probabilité. Il voulut faire croire qu'après la mort de Caracalla, on avoit trouvé dans son trésor des amas de poisons pour la valeur de sept millions cinq cent mille dragmes (trois millions sept cent cinquante mille livres). C'est chose bien difficile à croire sur la foi d'un ennemi; et l'on ne peut y soupçonner rien de moins qu'une énorme exagération.

Il est d'autant plus permis de douter de ces faits, que j'en trouve un du même genre avancé contre l'évidence par Dion et par Spartien. Dion dit que les marques de prédilection et de préférence données par Caracalla aux Scythes et aux Germains qui servoient dans ses armées, avoient aliéné de lui les cœurs des soldats romains. Spartien assure que ce prince étoit haï de toutes les troupes, si on en excepte les prétoriens. Néanmoins la suite nous fera voir combien sa mémoire étoit chérie des gens de guerre. Il avoit trop bien mérité leur affection.

Il fut haï et détesté de tout le reste des hommes; et *Dio.* après sa mort, au lieu de continuer à l'appeler Antonin, nom vénérable qu'il avoit profané, on le désignoit par son ancien nom de *Bassianus*, ou par le sobriquet de Caracalla, ou même on lui appliquoit le nom de Tarantas, gladiateur petit et mal fait de corps, laid de visage, et qui dans son métier sanguinaire se montroit singulièrement avide de sang.

Ce prince, souverainement odieux et méprisable, em- *Spart. Carac.* bellit néanmoins Rome de superbes édifices. On cite *9.* des thermes, appelés de son nom *Antoniniens*, qui

surpassoient pour la beauté de l'architecture tous les autres de la ville; et près de ces thermes il tira une rue neuve, qu'il rendit l'une des plus belles de Rome. Il construisit aussi un portique, qu'il appela *le portique de Sévère*, et où il fit représenter tous les exploits de guerre de son père, et les triomphes dont ils avoient été couronnés.

Il laissa un fils digne de lui, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ait été père d'Héliogabale, qui parvint à la souveraine puissance après Macrin, et qui en fut l'opprobre.

Tillem. La littérature, qui depuis plus d'un siècle tomboit en décadence, ne reprit pas vigueur sous un prince pour qui les seuls exercices du corps avoient de l'attrait. Elle ne fut pas néanmoins tout-à-fait éteinte. Outre Sérénus Sammonicus, dont j'ai parlé, ce même règne a produit Oppien, poëte grec, né à Anazarbe en Cilicie, duquel nous avons deux poëmes, l'un sur la chasse, l'autre sur la pêche. On nous débite qu'il présenta à Caracalla ces deux ouvrages, qui furent récompensés d'autant de pièces d'or qu'ils contenoient de vers. Si le fait est vrai, on pourra, en comparant la fortune d'Oppien et celle d'Homère, se convaincre de plus en plus qu'il s'en faut beaucoup que les récompenses soient toujours distribuées selon le mérite. Oppien est bien digne de louange pour sa piété filiale, si l'on doit croire, sur la foi de l'auteur de sa vie, qu'invité par l'empereur à lui demander telle grâce qu'il voudroit, il n'en demanda point d'autre que le rappel de son père, exilé depuis long-temps par Sévère. Je souhaiterois que ce fait fût appuyé sur une autorité capable d'y donner du poids.

On a dit que Caracalla aimoit la musique, et on en cite pour preuve un cénotaphe qu'il construisit à Mésomède, poëte lyrique, dont j'ai parlé ailleurs.

FASTES

DU RÈGNE DE MACRIN.

C. BRUTTIUS PRÆSENS.
T. MESSIUS EXTRICATUS. AN. R. 968. DE J. C. 217.

MACRIN est élu empereur le 11 avril par les soldats, qui ignoroient la part qu'il avoit eue à la mort de Caracalla.

Il s'éloigne en tout de la conduite de ce prince, dont il n'ose néanmoins attaquer la mémoire ouvertement, dans la crainte d'irriter les soldats.

Il écrit au sénat, qui le reconnoît volontiers, et lui défère tous les titres de la puissance impériale.

Il nomme *César* son fils Diadumène, âgé de neuf ans, et lui fait prendre le nom d'*Antonin*.

Les soldats demandent l'apothéose de Caracalla. Macrin y consent, et le sénat la décerne.

Délateurs punis. Projet d'abolir les rescrits des princes, et de réduire tout le droit aux lois anciennes et solennelles.

Battu deux fois par Artabane, roi des Parthes, Macrin achète de lui la paix.

Il rend la couronne d'Arménie à Tiridate, qui paroît avoir été fils de Vologèse dernier roi.

Il revient passer l'hiver à Antioche, et il s'y livre à l'oisiveté et à la mollesse. Il veut cacher par des manières de hauteur la bassesse de sa naissance. Il met en place des sujets peu capables, et il en destitue de bons, que leur attachement à Caracalla et leurs talens lui rendoient suspects.

AN. R. 969.
DE J. C. 218.

M. OPÉLIUS MACRINUS AUGUSTUS. II.

. . . . . ADVENTUS.

Macrin avoit pris l'année précédente un consulat, mais subrogé; et il le comptoit pour le premier, quoiqu'il eût déjà eu sous Caracalla les ornemens consulaires.

Adventus avoit été son collègue dans la charge de préfet du prétoire, soldat rustre et grossier, sans aucune culture, sans aucune connoissance des affaires civiles.

Mécontentemens et murmures des troupes contre Macrin.

Julia Mæsa, sœur de l'impératrice Julie, profite de cette disposition des esprits pour élever à l'empire son petit-fils Héliogabale, jeune enfant de quatorze ans, qu'elle fait passer pour fils de Caracalla.

Il est proclamé empereur par une légion campée près d'Emese. Son parti se grossit en peu de temps.

Macrin donne à son fils le titre d'*Auguste*.

Bataille, le 7 juin, près d'Antioche. Macrin s'enfuit lâchement, et abandonne la victoire à son rival.

Voulant gagner Rome, il est arrêté à Chalcédoine, et ramené jusqu'en Cappadoce, où, ayant appris la mort de son fils, qui avoit été pris et tué, il se jette en bas de la voiture où il étoit, se blesse considérablement par sa chute, et est égorgé. Sa tête est portée à Héliogabale.

MACRIN.

§. II.

Macrin se fait élire empereur par les soldats. Il montre les prémices d'un bon gouvernement. Il fait part de son élection au sénat, et en demande la confirmation. Le sénat, qui détestoit Caracalla, reconnoît volontiers Macrin. Adventus, préfet du prétoire, comblé d'honneurs, et éloigné de l'armée. Son incapacité en affaires. Diadumène, fils de Macrin, nommé César *et* Antonin. *Caracalla mis au rang des dieux. Traits de la conduite de Macrin qui indisposent le sénat contre lui. Respect de Macrin pour les lois. Sa conduite à l'égard des délateurs mêlée de justice et de circonspection politique. Sa timidité dans la guerre. Deux fois battu par Artabane, il achète la paix. Il termine les troubles de l'Arménie en se relâchant sur tout. Il revient à Antioche, et se livre au plaisir et au luxe. Disposition de son armée à la révolte. Origine d'Héliogabale. Une légion campée près d'Emèse le reçoit dans son camp et le proclame empereur. Un corps de troupes envoyé par Macrin contre lui passe dans son parti. Macrin donne à son fils le rang et le titre d'*Auguste. *Largesses à cette occasion. Lettres plaintives qu'il écrit au sénat et au préfet de la ville. Héliogabale déclaré ennemi public par le sénat. Bataille où Macrin est vaincu. Il se sauve à Antioche, et de là, ayant traversé l'Asie mineure, il est arrêté à Chalcédoine. Mort de Diadumène et de Macrin. Jugement sur Macrin. Nonia Celsa sa femme eut le titre d'*Augusta.

Si Macrin, après avoir fait tuer Caracalla, eût employé son crédit pour élever à l'empire quelqu'un des pre- *Dio, l. LXXVIII, p. 905.*

miers sénateurs, il se seroit acquis, au jugement de Dion, une gloire infinie. On ne lui auroit point imputé à crime une conspiration devenue nécessaire pour mettre sa vie en sûreté; et l'univers auroit cru lui devoir de la reconnoissance pour l'avoir délivré d'un oppresseur et d'un tyran. Mais l'ambition s'étoit mêlée parmi les motifs qui l'avoient déterminé à attenter à la vie de son empereur; et par là il perdit tout le mérite d'une action qui, vu la façon de penser régnante alors, lui auroit fait beaucoup d'honneur; et il s'attira bientôt à lui et à son fils une catastrophe sanglante.

Dio, ibid. p. 893 et 894. Herod. l. IV, Cap. Macrin. 2 et 5.

Il cacha dabord avec une grande attention et la part qu'il avoit eue au meurtre de Caracalla, et la pensée où il étoit de lui succéder. La mort tragique de ce prince aimé des soldats excita dans toute l'armée la douleur, la pitié, les regrets. Macrin, plus empressé qu'aucun autre, vint pleurer sur le corps de son maître; il lui fit rendre les derniers honneurs; et ayant recueilli ses cendres dans une urne, il les envoya à l'impératrice Julie, qui étoit alors à Antioche, comme je l'ai observé. Pendant qu'il paroissoit tout occupé de ces soins, il travailloit à se concilier l'affection des soldats, qui se laissèrent d'autant plus aisément gagner, qu'ils ne le soupçonnoient en aucune façon d'être complice de la mort de Caracalla, et pensoient que le centurion Martialis avoit vengé, en le tuant, ses injures personnelles. Macrin n'agit pas seulement auprès des troupes qu'il avoit autour de lui, il sollicita par ses émissaires celles qui étoient cantonnées en divers endroits de la Mésopotamie. Ces intrigues durèrent trois jours, pendant lesquels l'empire romain fut sans chef. Cependant le roi des Parthes, Artabane, approchoit avec une puissante armée, et la conjoncture ne souffroit point de délai. Le quatrième jour depuis la mort de Caracalla, qui étoit le onze avril, les soldats prétoriens et légionnaires s'assemblèrent pour procéder à l'élection d'un empereur.

Adventus, collègue de Macrin dans la charge de préfet du prétoire, auroit pu balancer les suffrages. Au moins il s'en vanta, et il osa dire aux soldats : « L'empire « m'est dû, parce que je suis plus ancien que mon collègue ; mais je suis trop vieux, et je lui cède mes droits. » Macrin fut donc élu ; et après une feinte résistance, dont il voulut colorer l'irrégularité des voies qu'il avoit employées, il consentit à accepter l'empire, et il récompensa sur-le-champ le zèle des troupes par une gratification.

Le jour de son élection étoit celui de la naissance de Sévère ; et Macrin, pour couvrir l'obscurité de son origine, prit le nom de cet empereur. Il y ajouta celui de Pertinax, qui étoit révéré de tous les amateurs de la vertu. *Cap. Macrin 11.*

Afin que les soldats ne fussent pas seuls contens de son élévation, et pour donner tout d'un coup une idée favorable de son gouvernement, il révoqua toutes les condamnations prononcées sous le règne de son prédécesseur pour cause de prétendus crimes de lèse-majesté, et il défendit de poursuivre les accusations de ce genre actuellement intentées. Il abolit aussi l'ordonnance par laquelle Caracalla avoit porté au dixième, au lieu du vingtième, les droits sur les affranchissemens et sur les successions collatérales, et il remit les choses à cet égard sur l'ancien pied. Il fit cesser les vexations odieuses par lesquelles avoient été fatigués et les peuples et les particuliers opulens : il annula les pensions accordées à des sujets indignes sur le trésor public : en tout il se montra résolu de suivre les maximes directement opposées à la conduite de son prédécesseur. *Dio, p. 893 et 896.*

On lui sut gré aussi de la modestie qu'il témoigna en défendant qu'on lui dressât aucune statue qui passât le poids de cinq livres en argent, ou de trois en or. *Dio, p. 887.*

C'étoient là de puissantes récommandations auprès du sénat, auquel il fit part de sa promotion par une *Dio, Herod. et Cap. Macr. 6, 7.*

lettre très-mesurée. Il demandoit à la compagnie, en termes très-modestes, la confirmation de ce qui avoit été fait par les soldats, et il promettoit un gouvernement qui se sentiroit plus de l'aristocratie que de la monarchie, où il ne feroit rien sans le conseil des sénateurs, et où les citoyens jouiroient de leurs droits, de leurs fortunes, et d'une entière liberté. Pour ce qui concernoit Caracalla, après avoir protesté qu'il n'avoit eu aucune part à sa mort, il évitoit de s'expliquer clairement sur sa conduite. Retenu d'un côté par la crainte des gens de guerre, et de l'autre par ses propres sentimens et par la vue de son intérêt, il ne disoit pas tout le mal qu'il en pensoit, et il se donnoit de garde d'en dire du bien. Sur l'article de la guerre contre les Parthes, comme il savoit qu'elle déplaisoit aux troupes, il s'expliquoit plus ouvertement. Il osoit en blâmer l'entreprise, qu'il attribuoit à l'injustice et à la mauvaise foi de son prédécesseur. Il se plaignoit aussi de ce que les pensions que Caracalla payoit aux barbares se montoient à des sommes exorbitantes, et égaloient la dépense de l'entretien des armées romaines. Du reste il ne concluoit ni à le déclarer ennemi public, ni à le mettre au rang des dieux. Il eût été bien aise que le sénat eût flétri sa mémoire, mais il craignoit d'en ouvrir la proposition.

Le sénat accorda à Macrin tout ce qui pouvoit satisfaire son ambition personnelle. Malgré l'obscurité de sa naissance, il l'agrégea au nombre des patriciens ; il lui déféra tous les titres de la puissance impériale : son fils Diadumène fut déclaré prince de la jeunesse, et décoré du nom de *César*. Le sénat voulut même ordonner que le jour de son avénement à l'empire fût célébré par des fêtes et des spectacles. Macrin refusa son consentement à cette partie de la délibération, disant que ce jour étoit assez honoré par les jeux qui se donnoient pour la naissance de Sévère. Le sénat lui décerna en-
Cap. Macr. 11. core les surnoms de *Pieux* et d'*Heureux*, affectés alors

aux empereurs par un usage presque établi. Macrin accepta le dernier ; mais il ne voulut point s'approprier le nom de *Pieux*, peut-être par respect pour la mémoire de Tite Antonin, qui le premier l'avoit porté.

Il étoit redevable de l'empressement avec lequel on couronnoit ses vœux à la haine que l'on portoit à Caracalla. Le sénat ne fit point de mystère de ses sentimens à cet égard, et il les exprima avec une netteté et une force infinies. « Nous aimons mieux, crioit-on de « toutes parts, nous aimons mieux tout autre que le « parricide dont nous venons d'être délivrés, tout autre « qu'un prince de mœurs abominables, tout autre que « le bourreau du sénat et du peuple. » On abolit les fêtes instituées en son honneur ; on ordonna que ses statues d'or et d'argent fussent fondues ; on affectoit de célébrer par des acclamations réitérées Martialis, meurtrier de Caracalla, et l'on insistoit avec complaisance sur la conformité du nom de ce centurion avec celui du dieu Mars, père et fondateur de la nation romaine. On n'osa pas néanmoins pousser les choses à l'extrême, ni déclarer Caracalla ennemi public. La crainte d'être massacrés et mis en pièces par les soldats de la ville arrêta les sénateurs. Bientôt après, comme nous le verrons, cette même crainte les amena à décerner à celui qu'ils détestoient les honneurs divins.

Cap. Macr. 2.

Dio.

Une des premières attentions de Macrin, proclamé et reconnu empereur, fut d'éloigner Adventus, son collègue, en qui il avoit craint de trouver un concurrent. Mais il usa de stratagème, et ce fut en le comblant d'honneurs qu'il le renvoya. Il lui donna la commission de porter à Rome les cendres de l'empereur mort ; il le nomma préfet de la ville, et consul avec lui pour l'année suivante. Cette élévation d'Adventus fut très-mal reçue du public, non-seulement parce que c'étoit un homme sans naissance et un soldat de fortune, mais parce qu'il parut absolument incapable des emplois dont on le char-

Cap. Macr. 5. Dio.

geoit : vieux jusqu'à avoir presque perdu l'usage de la vue, ignorant jusqu'à ne savoir pas lire, totalement destitué d'expérience dans les affaires civiles, et n'en ayant pas les premiers élémens. Il ne pouvoit pas même prononcer un discours de quatre lignes; et le jour que s'exécuta le cérémonial de son élection au consulat, comme il auroit été obligé de faire un remercîment, il s'absenta sous prétexte de maladie. Son incapacité contraignit Macrin de lui ôter bientôt la préfecture de la ville, et cette charge fut donnée à Marius Maximus, qui peut être l'auteur de plusieurs vies d'empereurs, souvent citées par les écrivains de l'histoire Auguste.

J'ai parlé du titre de *César* décerné par le sénat à Diadumène, fils de Macrin, jeune enfant qui n'étoit encore que dans sa neuvième année. Son père n'avoit pas attendu ce décret pour l'associer aux honneurs de l'empire. Persuadé que c'étoit une précaution utile pour affermir sa fortune naissante, il se hâta de faire venir Diadumène d'Antioche à l'armée. Sur le chemin, les soldats qui l'amenoient, se conformant sans doute aux ordres secrets qu'ils avoient reçus, le proclamèrent César.

Lamprid. Diad. 1 et 2. Mais surtout Macrin crut faire un coup d'état en donnant à son fils le nom d'Antonin. Le dernier empereur l'avoit porté; et ce nom étoit dans une telle vénération, que les soldats, désolés de ne plus voir Antonin à leur tête, s'imaginoient qu'avec un nom si sacré périroit l'empire romain. Macrin appréhenda qu'ils ne cherchassent un remède à ce mal dans la parenté de Tite Antonin, qui subsistoit encore en branche collatérale, et dont plusieurs occupoient même des places importantes dans l'armée. A un danger d'imagination il falloit un préservatif de même nature ; et Macrin, assemblant les soldats, leur déclara qu'il prétendoit, avec leur consentement, faire revivre le nom d'Antonin en la personne de Diadumène. A cette proposition la joie fut univer-

selle; Macrin et son fils furent comblés d'éloges et de vœux : on répéta avec transport le nom d'Antonin Diadumène. Mais parmi ces acclamations, les soldats demandèrent qu'Antonin Caracalla fût mis au rang des dieux. Ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent. Macrin commença par une largesse qu'il leur promit de huit [a] pièces d'or par tête, dont trois pour son élévation à l'empire, et cinq pour le nom d'Antonin, comme si ce nom eût été quelque chose de plus grand que la puissance suprême. Le nouvel Antonin parla aussi. Il fit son remercîment, et prit les mêmes engagemens avec les soldats que son père. C'étoit un enfant aimable de figure, grand pour son âge, et d'une belle physionomie : attraits qui ont leur mérite auprès d'une multitude. L'apothéose de Caracalla mit le comble à la satisfaction des soldats. Macrin traita de dieu un prince qu'il avoit fait tuer; et le sénat, par son ordre, lui décerna les honneurs divins. Ainsi ce monstre, détesté du ciel et de la terre, eut à Rome son temple, ses prêtres, et des fêtes établies pour son culte.

Cap. Macr. 5, et Dio, p. 892. Spart. Carac. 11.

Macrin voulut que le sénat et le peuple romain prissent aussi part à la joie du nom d'Antonin renouvelé en son fils. Il en écrivit au sénat; il promit à ce sujet une largesse au peuple. La multitude entra sans doute dans les sentimens qu'il souhaitoit. Mais le sénat ne fut pas content d'avoir été prévenu par les soldats en ce qui regardoit l'élévation de Diadumène, et il souffroit impatiemment de voir ses droits anéantis, ou du moins réduits à une confirmation stérile et de pure formalité.

Lamprid. Diad. 2. Dio.

D'autres motifs indisposoient encore cette première compagnie de l'état contre le nouvel empereur : les honneurs qu'il l'avoit forcée de rendre à Caracalla; la mort d'un certain Aurélien, qui avoit signalé sa haine contre la mémoire de ce même prince, et que Macrin sacrifia au ressentiment des soldats. De plus, on trouvoit que

[a] Deux cents deniers, ou huit cents sesterces, cent livres tournois.

dans la distribution des charges il faisoit de mauvais choix. Je ne rappelle point ici ce qui regarde Adventus. Macrin nomma pareillement préfets du prétoire deux hommes sans mérite, sans aucune expérience dans la guerre, et même décriés par leurs mauvaises manœuvres sous le gouvernement précédent, Ulpius Julianus et Julianus Nestor. Il est vrai qu'ils lui avoient rendu service en lui donnant des avis utiles pour sa sûreté. Mais les places ne sont pas des récompenses de faveur, ni même de reconnoissance; c'est une justice due aux talens; et le prince y doit considérer le service de l'état, et non ses liaisons personnelles. Ainsi on blâma beaucoup Macrin d'avoir déplacé Sabinus et Castinus, qui commandoient, l'un dans la Dace, l'autre dans la Pannonie, gens de mérite et de tête, mais que l'élévation de leur courage et leur attachement pour Caracalla lui rendoient suspects; et de leur avoir donné pour successeurs un Marcius Agrippa, né dans l'obscurité, et qui s'étoit poussé par de sales emplois, et Décius Triccianus, qui ne manquoit pas de mérite, mais dont l'origine, tout-à-fait ignoble, déparoit une première place. Quelques autres traits de cette espèce firent regarder Macrin par les gens sensés comme un prince qui ne se connoissoit pas en hommes, ou qui se conduisoit par des vues d'intérêt propre, sans égard au bien public.

Un grand travers de Macrin, et qui lui nuisit beaucoup, c'est qu'il prétendit couvrir l'obscurité de sa naissance par des manières fastueuses et hautaines. Il auroit dû tenir une conduite toute contraire, selon la judicieuse remarque de Dion. Le moyen de faire oublier aux autres la bassesse de sa première condition, étoit de paroître s'en souvenir. Des procédés doux et modestes, un accès facile, des attentions bienfaisantes sur tous ceux qui pouvoient avoir besoin de son secours lui auroient infailliblement gagné les cœurs. Bien loin de cela, il affectoit sur sa personne et dans tout ce qui l'environnoit une

magnificence qui dégénéroit même en mollesse, un abord rebutant, une jalousie de sa grandeur qui marquoit qu'il n'étoit pas fait pour elle : nul crime plus sévèrement puni que celui d'être trop attentif à mesurer la distance entre ses commencemens et la haute fortune à laquelle il étoit parvenu.

Ces vices de la conduite de Macrin étoient néanmoins compensés par des endroits louables. Dion témoigne estimer la modestie et le respect pour les lois dont cet empereur fit preuve en ne comptant point pour un second consulat celui qu'il prit à son avénement au trône, quoiqu'il eût eu les ornemens consulaires sous Caracalla. L'abus contraire s'étoit introduit sous Sévère, et Macrin en commença la réforme par sa propre personne. *Dio.*

Le système qu'il suivit par rapport aux délateurs fut mêlé de justice et de circonspection politique. Le sénat lui avoit demandé communication des mémoires secrets du palais impérial, afin de pouvoir faire porter la peine de leur crime à ceux qui par des attaques furtives avoient causé la mort ou la disgrâce d'un très-grand nombre d'innocens. Or toutes sortes de personnes, comme je l'ai observé, avoient pratiqué cet odieux métier, hommes et femmes, grands et petits, chevaliers et sénateurs. Macrin conçut que la recherche de tant de coupables, qui tenoient à toutes les familles de Rome, causeroit du bruit et du trouble. On se souvient quelles tempêtes des affaires de cette nature avoient excitées dans le sénat au commencement du règne de Vespasien, et comment elles n'avoient pu être apaisées que par l'autorité de Mucien, qui arrêta les poursuites contre les délateurs. Macrin, prit un parti un peu différent, mais qui produisoit le même effet. Il répondit au sénat que les mémoires fournis par les délateurs à Caracalla avoient été déchirés par ordre de ce prince, ou rendus à ceux qui en étoient les auteurs. Cette réponse, soit que le fait fût vrai ou faux, fermoit la bouche aux sénateurs. Mais, afin qu'ils

ne fussent pas trop mécontens, Macrin leur livra trois victimes, trois insignes criminels, qui avoient poussé à l'excès l'impudence et la fureur des délations, Manilius, Julius, et Sulpicius Arrénianus, tous trois membres du sénat. Ils furent, par jugement de la compagnie, enfermés dans des îles : car Macrin avoit défendu expressément qu'on les condamnât à mort, « afin (disoit-il) « que l'on ne puisse pas nous reprocher d'avoir fait nous-« même ce que nous blâmons dans les autres. »

Le sénat ajouta, de son propre mouvement, un quatrième exemple de justice sur L. Priscillianus, qui avoit mérité l'amitié de Caracalla à deux titres, par sa vigueur et son adresse étonnante dans les combats contre les bêtes, et par ses accusations sanguinaires contre un grand nombre d'hommes illustres. Dion atteste que ce Priscillianus avoit combattu contre un lion et une lionne à la fois, contre un ours et un léopard, et qu'il étoit resté victorieux, non sans porter sur sa personne les marques des coups de dents de ces animaux furieux. Plus redoutable encore aux hommes qu'aux bêtes, il avoit fait périr des chevaliers, des sénateurs. Récompensé par Caracalla, il étoit détesté du sénat, qui le condamna à être transporté dans une île pour y vivre en exil.

Quant à ce qui regarde les délateurs moins importans, et dont le supplice ne tiroit pas à conséquence, Macrin *Herod. l. v.* les traita à la rigueur. Il les punit de mort ; et même il fit mettre en croix les accusateurs de leurs maîtres. Par les lois romaines, les délateurs étoient un mal nécessaire. Mais la condition de ceux qui sous le règne de Macrin ne craignirent point de continuer cette périlleuse *Cap. Macr. 12.* fonction fut bien dure. S'ils ne prouvoient pas leurs allégations, ils subissoient la peine de mort, ou du moins l'exil. S'ils étoient fondés en preuves, ils recevoient la récompense pécuniaire ordonnée par les lois, mais demeuroient infâmes.

Il est aisé de juger qu'un pareil traitement devoit réduire les délateurs à un bien petit nombre. Aussi Hérodien remarque-t-il que la tranquillité et la paix régnèrent sous Macrin dans l'intérieur de l'empire; et que les citoyens, qui au temps de Caracalla croyoient voir toujours une épée suspendue au-dessus de leurs têtes, respirèrent alors, et jouirent d'une image de liberté. *Herod.*

De tout ce que nous avons dit du gouvernement de Macrin il résulte que le gros de la nation n'en étoit pas mécontent; que ceux que leur état et leurs lumières élevoient au-dessus du commun y trouvoient bien des choses qui les blessoient; il se perdit dans l'esprit des soldats par sa lâcheté dans la guerre.

Effrayé de l'approche d'Artabane, il fit auprès de lui des démarches de timidité. Il lui renvoya les prisonniers emmenés par les Romains dans la campagne précédente; il lui proposa la paix, s'excusant de la rupture sur Caracalla, qui n'étoit plus. Artabane, hautain par caractère, et devenu plus fier encore parce qu'il se voyoit recherché, d'ailleurs méprisant Macrin comme un homme de fortune, qui ne méritoit pas le rang auquel il étoit élevé, ne se contenta pas de ce qui lui étoit offert, et il y ajouta des conditions très-onéreuses. Il exigea que les Romains rétablissent les forts qu'ils avoient ruinés dans son pays, et les villes qu'ils avoient saccagées. Il prétendit que la Mésopotamie devoit lui être restituée, et qu'il lui falloit un dédommagement pour les pertes que son royaume avoit souffertes, et pour les sépulcres de ses ancêtres détruits et profanés. Quelque désir que Macrin eût de la paix, il ne put pas se soumettre à des lois si dures; et ce fut pour lui une nécessité de combattre. *Dio.*

Les armées se rencontrèrent près de Nisibe; et dans une première action, qui s'engagea au sujet de l'eau que les deux camps ennemis se disputoient, les Romains eurent le désavantage. Seconde bataille, pareil succès.

Macrin, deux fois battu, et mal obéi de ses troupes, parmi lesquelles commençoit à fermenter l'esprit de révolte, recourut de nouveau à la négociation. Heureusement pour le succès de sa démarche Artabane avoit de fortes raisons de s'y prêter. Les Parthes, peu accoutumés à tenir long-tems la campagne, s'ennuyoient de la guerre, et vouloient retourner dans leur pays. D'ailleurs, comme ils ne faisoient jamais de provisions, ils souffroient beaucoup de la disette. Macrin en fut quitte pour de l'argent; et moyennant deux cents millions de sesterces [a] qui furent donnés au roi des Parthes, ou distribués dans sa cour, il obtint la paix.

Il en écrivit au sénat, déguisant un peu les faits, et les tournant à son avantage. Le sénat ne fut point la dupe de cet exposé infidèle; et cependant il eut la lâcheté d'ordonner des réjouissances et des fêtes comme pour une victoire, et de décerner à l'empereur le surnom de *Parthique*. Macrin n'accepta point ce titre, et eut assez de pudeur pour ne point vouloir se nommer vainqueur d'une nation par laquelle il avoit été vaincu.

Dans le récit de la guerre de ce prince contre les Parthes j'ai suivi uniquement Dion. Hérodien, moins à portée d'être instruit exactement, mêle d'ailleurs dans sa narration des circonstances romanesques qui la décréditent.

Macrin termina les troubles de l'Arménie par les mêmes voies qu'il avoit employées à l'égard des Parthes. Il donna l'investiture de cette couronne à Tiridate, apparemment fils du dernier roi; il lui rendit sa mère, qui avoit été gardée prisonnière pendant onze mois par Caracalla; il répara les dommages et les dégâts que les troupes romaines avoient faits dans l'Arménie; il remit Tiridate en possession de toutes les places que son père avoit tenues dans la Cappadoce; et s'il ne lui paya pas la pension que les rois d'Arménie recevoient annuellement de

[a] Vingt-cinq millions de nos livres tournois.

son prédécesseur, c'est que la crainte d'une guerre de la part des Daces l'obligeoit de ménager ses finances. Il avoit donné lieu pareillement aux mouvemens de ces peuples par trop de facilité, et en leur rendant les otages que Caracalla avoit exigés d'eux pour assujettir et réprimer leur inquiétude.

Il sacrifioit tout, comme l'on voit, au repos; et, après avoir établi la paix avec les Parthes et avec l'Arménie, de retour à Antioche, il se conduisit comme s'il n'eût eu qu'à jouir de sa fortune. Il s'annonçoit sur le pied d'imitateur de Marc-Aurèle; mais c'étoit en des choses extérieures, et aisées à copier; une démarche grave, l'attention à ne point précipiter ses réponses, un ton si bas lorsqu'il parloit, qu'on avoit peine à l'entendre. Il s'en falloit beaucoup qu'il n'exprimât en lui-même les grands traits de ce sage empereur, son activité et sa persévérance au travail, son zèle pour le bien public, sa noble simplicité, son austère tempérance. Au contraire, il négligeoit les affaires; il se livroit aux délices, aux spectacles, à la musique; il donnoit dans le luxe, et paroissoit vêtu magnifiquement, et ceint d'un bandeau enrichi d'or et de pierreries. Ce goût de magnificence plus convenable aux mœurs asiatiques qu'à la sévérité romaine, blessoit d'autant plus les yeux, que Macrin succédoit à un empereur qui avoit affecté de vivre moins en prince qu'en soldat. *Herod. l. v.*

Il avoit bien d'autres soins à prendre, s'il eût connu la position où il étoit. Une armée mécontente des mauvais succès de la guerre, et d'ailleurs indisciplinée et indocile, déshabituée des exercices et des fatigues militaires, corrompue par la mollesse, exigeant des gratifications et des libéralités immenses, et ne voulant rien faire pour les mériter, c'étoit là de quoi donner à Macrin de vives alarmes. Un empereur plein de vigueur et de courage auroit eu bien de la peine à contenir dans le devoir *Dio, l. LXXVIII. Herod. l. v.*

de pareils soldats : et comment pouvoit y réussir Macrin qu'ils méprisoient ?

Il tenta cependant d'introduire parmi eux la réforme ; et il faut convenir qu'il prit à cet égard un tempérament assez sage. Il assura aux gens de guerre qui étoient actuellement dans le service la jouissance des droits et priviléges à eux accordés par Caracalla ; mais il déclara que, par rapport à ceux qui s'enrôleroient à l'avenir, il ramèneroit les choses au pied sur lequel Sévère les avoit laissées. Si à cet arrangement il eût ajouté la précaution de séparer son armée, de renvoyer ses légions chacune dans leurs quartiers, et de revenir promptement lui-même à Rome, où il étoit désiré et appelé par le peuple à grands cris, peut-être auroit-il prévenu sa funeste catastrophe. Mais il laissa sans aucune nécessité, puisqu'il n'y avoit plus de guerre, ses troupes rassemblées dans la Syrie et aux environs ; et il leur donna ainsi moyen de devenir plus audacieuses par la vue de leurs forces réunies. La crainte se mit encore de la partie. Persuadés que la ratification des priviléges qu'ils tenoient de Caracalla étoit extorquée par la politique, ces vieux soldats ne doutèrent point que, dès qu'on les auroit affoiblis en les dispersant, on ne les réduisît à la condition des nouveaux. Enfin des exemples de justice que fit Macrin sur quelques-uns d'entre eux qui avoient commis des violences et des excès dans la Mésopotamie, ou qui s'étoient rendus coupables de sédition, achevèrent d'inquiéter et d'aigrir les esprits. Capitolin l'accuse d'avoir poussé la sévérité en ces sortes de cas jusqu'à la cruauté. Mais cet écrivain se déchaîne tellement contre Macrin, qu'il est peu croyable sur le mal qu'il en dit. Il paroît qu'il a travaillé d'après les bruits calomnieux que fit répandre Héliogabale pour rendre odieuse la mémoire de son prédécesseur.

Cap. Macr. 12.

Lamprid. Heliog. 8.

Une armée ainsi disposée ne pouvoit manquer d'em-

brasser et de saisir avidement la première occasion de révolte qui se présenteroit. C'est ce qui arriva ; et pour se défaire de Macrin, dont le caractère étoit mêlé de bien et de mal, elle porta au trône le plus honteux et le plus indigne sujet qui ait jamais souillé la pourpre et le nom des Césars. Il faut ici le faire connoître.

L'impératrice Julie avoit une sœur, nommée *Julia Mæsa*, qui ne lui cédoit en rien pour l'ambition et pour l'intrigue. Mæsa vécut avec sa sœur dans le palais impérial tant que durèrent les règnes de Sévère et de Caracalla. Après la mort de celui-ci, et celle de Julie, qui suivit de près, Mæsa fut obligée par Macrin de se retirer à Emèse en Phénicie, sa ville natale, où son père Bassianus avoit exercé le sacerdoce du temple du soleil.

Dio, l. LXXVIII. Herod. l. V. Cap. Macr. 9 et 10, et Lamprid. Heliog. 1 et 2. Vid. et Vales. not. ad Dion. Excerpta, p. 111.

Elle avoit été mariée à Julius Avitus, personnage consulaire, et de ce mariage elle avoit eu deux filles, Julia Soæmis et Julia Mamæa. Mamée est bien connue, et tout le monde sait qu'elle fut la mère de cet aimable empereur qui prit les noms d'*Alexandre Sévère*. Soæmis avoit épousé Varius Marcellus, à qui une mort prématurée ne donna pas le temps de parvenir au consulat ; et de ce mari, ou du commerce adultère avec Caracalla elle eut un fils qui porta un grand nombre de différens noms. Il fut appelé *Bassianus*, du nom de son bisaïeul ; *Avitus*, à cause de son grand-père ; *Varius*, du nom de son père ; lorsqu'il fut empereur il s'attribua les noms de *Marc-Aurèle-Antonin* ; enfin la dignité de prêtre du soleil, que l'on adoroit à Emèse sous le nom d'*Héliogabale* [a], et le zèle insensé qu'il témoigna pour ce culte, lui firent donner à lui-même le nom d'*Héliogabale*, sous lequel il est principalement connu dans l'histoire.

[a] On prétend que ce nom doit s'écrire *Elagabal* ; et de fait, cette façon de l'énoncer se rapporte mieux à l'étymologie hébraïque ou phénicienne, qu'on lui attribue avec assez de vraisemblance, *el haggabar*, le dieu puissant. J'ai suivi la forme qui a prévalu dans l'usage.

Dio et Herod. Capit. Lamprid.

Mæsa, en se retirant à Emèse, emmena avec elle ses filles, toutes deux veuves, et ses deux petits-fils, dont l'un, c'est-à-dire Héliogabale, avoit treize ans, et l'autre neuf. Elle tâcha d'abord de se consoler du changement arrivé dans sa fortune en faisant conférer à l'aîné de ses petits-fils le sacerdoce du temple d'Emèse, qu'avoit possédé leur bisaïeul. C'étoit une grande et belle place dans le pays. Elle donnoit l'intendance d'un temple magnifique, tout brillant d'or et de pierres précieuses, où envóyoient leurs offrandes tous les princes et les peuples de l'Orient. Le simulacre du dieu étoit comme celui de Vénus à Paphos, une pierre de figure conique, de couleur noire, que l'on prétendoit être tombée du ciel; et que la superstition révéroit comme une image du soleil, qui n'étoit pas faite de main d'homme. Les cérémonies religieuses s'y exécutoient pompeusement; les habits sacerdotaux étoient superbes; et lorsque le jeune prêtre, qui joignoit aux grâces de l'enfance une beauté ravissante, paroissoit revêtu de ces ornemens, il attiroit et charmoit tous les regards: on pouvoit le comparer, dit Hérodien, aux plus belles représentations de Bacchus. On accouroit de toutes parts pour le voir célébrer les sacrifices et les fêtes, danser en chœur au son de la flûte et de toutes sortes d'instrumens de musique, et l'on ne pouvoit se lasser d'admirer un si bel enfant.

Mais nuls spectateurs ne le considéroient plus curieusement que les soldats. Il y en avoit une légion campée près d'Emèse. De ce camp ils se rendoient en foule au temple; ils y voyoient Héliogabale, ils s'attachoient à lui; et l'amour qu'ils conservoient pour Caracalla, leur haine pour Macrin, leur faisoient prendre un vif intérêt à un jeune prince parent de l'un, ennemi né de l'autre.

Mæsa, femme ambitieuse à l'excès, et résolue de tout risquer plutôt que de demeurer dans l'obscurité de la condition privée, dès qu'elle fut instruite de ces dispo-

sitions favorables, se mit en devoir d'en profiter. Elle commença par semer le bruit que le jeune Héliogabale étoit non-seulement parent, mais fils de Caracalla; et, ne craignant point de déshonorer ses filles, elle disoit que cet empereur les avoit aimées, et qu'elles avoient eu pour lui toutes les complaisances qu'il exigeoit. A ce motif, qui faisoit une forte impression sur les troupes, elle ajoutoit un attrait encore plus puissant. Ayant amassé de grandes richesses pendant le temps de son crédit, elle répandoit l'argent parmi les soldats, et elle leur promettoit de plus abondantes largesses encore dans la suite; elle se montroit disposée à épuiser ses trésors, s'ils mettoient son petit-fils sur le trône.

Elle fut très-bien servie dans l'exécution de ses desseins par Eutychien et par Gannys, l'un affranchi des Césars, l'autre instituteur et gouverneur de l'enfance d'Héliogabale. Ces deux hommes, quoique avec des caractères très-différens, étoient l'un et l'autre puissans en intrigues. Ils échauffèrent les esprits des soldats de la légion campée près d'Emèse, et ils agirent si efficacement auprès d'eux, qu'ils les engagèrent à recevoir pendant la nuit le jeune prince dans leur camp, et à le reconnoître pour empereur. Au moment convenu ils le revêtirent d'une robe pareille à celle que portoit Caracalla dans son enfance, afin de fortifier la ressemblance qu'ils lui attribuoient avec celui qu'ils disoient être son père; et Héliogabale, accompagné d'eux et de toute sa famille, s'étant présenté à une des portes du camp, y fut reçu au milieu de mille acclamations de joie, décoré du nom d'*Antonin* et salué empereur. Cet événement est daté par Dion de la nuit du quinze au seize mai. Les soldats, après une pareille démarche, s'attendant bien à être attaqués par Macrin, munirent leur camp de toutes sortes de provisions, et se préparèrent, s'il en étoit besoin, à soutenir un siége.

Macrin regarda d'abord ce mouvement comme peu

de chose ; et, dédaignant de se mettre lui-même en campagne contre un enfant, il se contenta d'envoyer Ulpius Julianus, l'un de ses préfets du prétoire, avec quelques troupes, pour châtier les rebelles. Le préfet avoit dans sa petite armée un corps d'auxiliaires maures, extrêmement attachés à Macrin leur compatriote, et tout dévoués pour sa cause. S'il eût profité de leur ardeur, il pouvoit, en arrivant, forcer le camp des mutins, et tout d'un coup terminer la querelle. Déjà quelques-unes des portes du camp étoient enfoncées. Mais, soit que la timidité le retînt, ou l'espérance d'une soumission volontaire de la part de ceux qu'il attaquoit, il fit retirer ses troupes, et manqua l'occasion qui ne revint plus.

Les assiéges, pendant la nuit, fortifièrent leurs portes par de nouveaux ouvrages ; et le lendemain, lorsque Julianus vint leur livrer un second assaut, ils le soutinrent avec un courage qu'avoit augmenté l'heureux succès de leur résistance du jour précédent. En même temps ils firent monter sur le mur le jeune Héliogabale, qu'ils nommoient *Antonin ;* et, le montrant à leurs camarades, ils les invitoient à reconnoître le fils et l'héritier d'un empereur qui les avoit tant aimés. « Que « faites-vous (leur crioient-ils)? Pourquoi employez- « vous vos armes contre le fils de votre bienfaiteur? » Ils comparoient avec le visage de leur nouveau prince des portraits de Caracalla enfant ; et, voyant les choses comme ils vouloient les voir, ils y observoient une ressemblance qu'y mettoit leur imagination prévenue. Ils achevèrent de séduire les assiégeans en faisant briller à leurs yeux l'argent qu'ils avoient reçu de Mæsa, et en leur représentant qu'il ne tenoit qu'à eux de mériter de pareilles libéralités. Héliogabale parla lui-même du haut du mur ; il tint les discours qui lui avoient été dictés, et confirma les promesses que l'on faisoit en son nom. Les soldats de Julianus, qui, si l'on excepte les Maures, avoient peu d'attache au parti pour lequel ils

combattoient, cédèrent sans peine à de si douces amorces. En vain leurs tribuns et leurs centurions firent des efforts pour les retenir; bien loin d'écouter aucune remontrance, les soldats furieux se jettent sur leurs officiers et les massacrent, enhardis à ce crime par un émissaire d'Euthychien, qui promettoit aux meurtriers la dépouille et le grade de celui qu'ils auroient tué. Julianus se déroba dans le moment à leur fureur par la fuite; et les séditieux, libres alors de tout obstacle, passent dans le camp de ceux qu'ils étoient venus assiéger. Le nombre des rebelles s'accrut encore par les transfuges qui accoururent de toutes parts, attirés par l'amour de la nouveauté et par de flatteuses espérances.

Macrin, en faisant partir Julianus contre les révoltés d'Emèse, n'étoit pas demeuré oisif; mais il avoit pris sur lui des soins tranquilles, et des mesures de politique plus convenables à son inclination que les opérations de la guerre. Averti par le danger combien il lui étoit nécessaire de s'affermir de plus en plus, et cherchant l'occasion de faire une nouvelle largesse aux troupes, dont il avoit un intérêt si pressant de gagner l'affection, il résolut d'élever son fils au rang d'*Auguste*. Pour cela il se transporta à Apamée, où étoit un camp de prétoriens; et, après avoir, de leur consentement, déclaré Auguste le jeune Diadumène, qui n'avoit pas dix ans accomplis, il promit aux soldats vingt mille sesterces [a] par tête, et leur en distribua sur-le-champ quatre mille [b], accompagnant cette libéralité d'autres dons encore et d'autres faveurs. Il gratifia aussi le peuple, à ce même sujet, d'une distribution de six cents [c] sesterces en faveur de chaque citoyen de Rome, comme pour tenir lieu d'un repas public, et donné à toute la multitude; et, par une petite finesse, voulant cacher un

[a] Deux mille cinq cents livres.
[b] Cinq cents livres.
[c] Soixante et quinze livres.

motif que les circonstances rendoient évident et palpable, dans la lettre qu'il écrivit pour annoncer cette largesse, il ne dit pas un mot de la rébellion d'Emèse, et présenta pour seul et unique objet la promotion de son fils au rang suprême d'*Auguste*.

Il en étoit là lorsqu'il apprit le mauvais succès de l'affaire d'Emèse, et la trahison de ses troupes qui avoient passé dans le camp de son rival. Cette nouvelle lui fut apportée d'une façon singulière et insultante. Julianus avoit été bientôt découvert dans l'asile où il étoit allé se cacher. Il y fut tué; et un soldat, lui coupant la tête, l'enveloppa dans un paquet de plusieurs linges bien ficelé et cacheté du sceau de Julianus lui-même; après quoi il partit, et vint se faire annoncer à Macrin comme lui apportant la tête d'Héliogabale. Pendant qu'on développa le paquet, le soldat s'enfuit, et Macrin reconnoissant la tête de Julianus, conçut sa disgrâce, dont il ne tarda pas à apprendre le détail. Effrayé, il se retira à Antioche; et aussitôt les soldats qui venoient de proclamer son fils Auguste, se déclarèrent contre lui, et pour Héliogabale.

Les deux partis se trouvèrent alors en état de se contre-balancer. Malgré tant de défections, il restoit à Macrin un assez grand nombre de troupes dont la fidélité n'avoit point encore branlé; et Héliogabale, par les forces qu'il avoit acquises, étoit devenu assez puissant pour ne point craindre de sortir de son camp et de tenir la campagne. En même temps des courriers furent dépêchés de part et d'autre, des lettres envoyées dans toutes les provinces et à toutes les armées. La contrariété des intérêts y produisit des mouvemens, y excita des troubles, mais qui n'eurent pas de grandes suites, parce que la querelle fut bientôt décidée.

Dion nous a conservé un précis des lettres que Macrin écrivit en cette occasion au sénat et à Marius Maximus préfet de la ville; et il faut avouer qu'il n'en résulte pas

une idée bien avantageuse du courage ni de la prudence de cet empereur. Dans celle qui s'adressoit au sénat, Macrin parloit avec beaucoup de mépris d'Héliogabale, qu'il traitoit d'enfant et d'étourdi. Il n'y a rien là qui doivent étonner. Mais il se plaignoit, bien inconsidérément, ce me semble, des soldats qu'il avoit tant de raisons de ménager, et il leur reprochoit leur avidité que rien ne pouvoit assouvir, et à laquelle il attribuoit la pente qu'ils avoient à le quitter. Il témoignoit aussi de la pusillanimité et de la défiance, en se consolant de son malheur par la satisfaction qu'il ressentoit, disoit-il, d'avoir pu survivre à un tyran parricide, qui étoit le fléau de l'univers. Enfin son peu de jugement paroissoit en ce qu'il insistoit beaucoup sur le bas âge d'Héliogabale, pendant qu'il venoit de nommer *Auguste* son fils, qui étoit de quatre ans plus jeune. La lettre à Marius Maximus contenoit uniquement des plaintes contre les soldats. Macrin y disoit, entre autres choses, qu'il étoit impossible de leur payer ce qu'ils prétendoient leur être dû, vu que les augmentations seules accordées par Caracalla se montoient à deux cent [a] quatre-vingts millions de sesterces par an. Cette allégation pouvoit être vraie; mais elle étoit bien déplacée dans un temps de trouble, et où le sort de celui qui écrivoit dépendoit absolument des gens de guerre.

Le sénat, quoique assez peu content de Macrin, et peu prévenu d'estime pour lui, avoit encore plus mauvaise idée du gouvernement d'un enfant conduit par des femmes, et par deux ministres tels qu'Eutychien et Gannys. Cette compagnie suivit ses maximes; elle demeura fidèle à l'empereur qu'elle avoit reconnu, et déclara ennemis publics Héliogabale son cousin, Soæmis et Mamée leurs mères, et Mæsa leur aïeule, offrant conformément, à ce qu'avoit fait Macrin, l'amnistie à ceux qui avoient embrassé leur parti, s'ils revenoient à

[a] Trente-cinq millions de livres tournois.

résipiscence. Mais ce n'étoient point des décrets du sénat qui pouvoient terminer une semblable querelle; il fallut que les armes en décidassent.

Macrin, ayant rassemblé toutes ses forces, se préparoit à aller attaquer Héliogabale. Celui-ci lui épargna plus de la moitié du chemin; et, s'étant mis en marche, il fit une telle diligence, que Macrin eut assez de peine à venir à sa rencontre près d'une bourgade qui n'étoit qu'à dix-huit milles d'Antioche.

Là les armées se choquèrent le sept juin. Gannys, qui commandoit celle d'Héliogabale, quoiqu'il n'eût aucune expérience dans la guerre, et qu'il eût toujours vécu dans les délices, trouva néanmoins dans un génie heureusement né assez de ressource pour faire le métier de capitaine. Il sut s'emparer d'un poste important; il rangea avantageusement ses troupes en bataille, et il les encouragea puissamment par le motif de la nécessité de vaincre, si elles ne vouloient éprouver la vengeance d'un ennemi justement irrité. Cependant les prétoriens de Macrin, tous gens d'élite, et devenus plus alertes et plus dispos, parce qu'on les avoit déchargés de ce qu'il y avoit de plus pesant dans leur armure, combattirent avec tant de valeur, qu'ils enfoncèrent les ennemis, et commencèrent à jeter parmi eux le désordre. En ce péril, l'ambition et l'audace firent de Mæsa et de Soæmis des héroïnes. Elles descendirent de leurs chars, et, courant au-devant des fuyards, elles s'efforcèrent de les retenir par leurs cris et par leurs larmes. Le jeune Héliogabale aussi donna, en cette seule occasion de sa vie, quelques signes de vigueur. Monté sur un cheval de guerre, l'épée nue à la main, il animoit les siens à retourner au combat à son exemple. Ces exhortations opérèrent leur effet. La honte réveilla le courage dans les vaincus. Ils s'arrêtent, ils se rallient, ils font ferme, et se mettent en devoir de regagner le terrain qu'ils avoient perdu.

On peut placer en ce moment, où les affaires d'Héliogabale se rétablirent ce que raconte Hérodien d'un grand nombre de transfuges qui abandonnèrent Macrin pour passer dans le parti opposé. Cette désertion effraya Macrin; et, désespérant avant le temps, il eut la lâcheté de quitter le champ de bataille pendant que ses prétoriens se battoient vaillamment pour sa cause. Ces braves gens, ne sachant ce qu'étoit devenu leur empereur, ne laissèrent pas de soutenir le combat pendant long-temps. Leur propre gloire étoit pour eux un suffisant aiguillon. Enfin néanmoins Héliogabale, que les transfuges avoient averti de la fuite de Macrin, ayant fait représenter aux prétoriens qu'ils combattoient sans objet, et qu'un lâche qui les avoit abandonnés ne méritoit pas qu'ils se sacrifiassent pour lui; que d'ailleurs ils n'avoient rien à craindre en se rendant, et que non-seulement il leur accordoit le pardon, mais la continuation de leur service auprès de sa personne, ils se résolurent à se soumettre sans avoir été vaincus, et ils reconnurent Héliogabale pour empereur.

Macrin, au sortir du combat, pour se faire recevoir dans Antioche, répandit le bruit qu'il avoit remporté la victoire. Arrivé en cette ville, son premier soin fut de tâcher de mettre son fils en sûreté, et il chargea des personnes de confiance de le mener chez Artabane, roi des Parthes. Pour lui, il se proposoit de gagner Rome, espérant d'y trouver le sénat et le peuple favorablement disposés à son égard, et de pouvoir renouveler la guerre avec les forces d'Occident. Son espérance n'étoit pas tout-à-fait vaine; et, comme je l'ai observé, on craignoit à Rome la tyrannie des Syriens, l'avidité et la hauteur de Mæsa, et la jeunesse d'Héliogabale.

Macrin partit d'Antioche déguisé et peu accompgné; et, étant venu à Eges en Cilicie, il prit des chevaux de poste, comme un courrier de l'empereur. Il traversa ainsi la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, et vint à

Chalcédoine, où, ayant envoyé demander de l'argent à un intendant du domaine impérial, il fut par là reconnu et arrêté. Bientôt arrivèrent ceux qui avoient été envoyés à sa poursuite par Héliogabale. Ils s'emparèrent de sa personne, et le menèrent jusqu'en Cappadoce. Là, ayant appris que son fils avoit été pris et tué, Macrin ne put pas survivre à ce dernier désastre, et de désespoir il se jeta en bas de sa voiture et se rompit l'épaule en tombant. Comme sa blessure apparemment ne permettoit pas d'espérer qu'on pût lui faire achever *Eus. Chron.* le voyage, on le tua dans la ville d'Archélaïs en Cappadoce, et on porta sa tête à Héliogabale.

Ainsi périt Macrin à l'âge de cinquante-quatre ans, n'ayant régné que quatorze mois moins trois jours. Son fils, dont la mort précéda et hâta la sienne, n'étoit âgé que de dix ans. Leur élévation subite ne servit à l'un et à l'autre qu'à leur procurer une fin sanglante et funeste. Il est également singulier et honteux pour Macrin que, dans un âge mûr, instruit par une longue expérience des plus grandes affaires, environné de grandes forces, il ait été vaincu par un enfant, dont à peine il connoissoit le nom.

Il fut regretté au moins par comparaison avec son infâme successeur : car Dion prétend que, par lui-même, il méritoit peu d'être aimé, et que la mollesse à laquelle il se livra, et quelques traits de rigueur injuste, annonçoient un gouvernement qui l'eût indubitablement fait haïr.

Cap. Macr. 13. Il est pourtant certain qu'il avoit quelques bonnes qualités. Capitolin, qui ne lui est nullement favorable, lui fait honneur d'un très-beau plan de réforme dans la jurisprudence. Il assure que Macrin avoit dessein d'abolir tous les rescrits des empereurs, afin que les lois seules fissent autorité dans les jugemens. Il lui paroissoit abusif que les fantaisies de princes tels que Caracalla et Commode eussent force de loi; et il remarquoit que

Trajan n'avoit point voulu répondre par des rescrits aux requêtes qui lui étoient adressées, de peur que l'on ne tirât à conséquence ce que le prince accordoit souvent pour des cas particuliers et à la considération des personnes. La brièveté du règne de Macrin ne lui permit pas d'exécuter son dessein.

On peut juger qu'il se seroit maintenu aisément contre le mouvement tumultuaire qui le renversa, s'il eût eu autant de courage que d'esprit.

Nonia Celsa sa femme n'a pas dans l'histoire une bonne réputation pour les mœurs et la conduite. On ne peut guère douter qu'elle n'ait reçu le titre d'*Augusta*. Lampride rapporte une lettre dans laquelle Macrin se félicite avec elle en des termes outrés, et dont l'excès va jusqu'au ridicule, de ce que leur fils a acquis le nom d'*Antonin*. Mais on doit avoir peu de confiance aux pièces données pour originales par les écrivains de l'histoire Auguste. Plusieurs sont manifestement fabriquées, et souvent je n'en fais par cette raison aucune mention.

Cap. Macr. 14, *et Lamprid. Diad.* 5 et 7.

FASTES

DU RÈGNE D'HÉLIOGABALE.

An. R. 969. De J. C. 218.

M. OPÉLIUS MACRINUS AUGUSTUS II.

. . . . ADVENTUS.

Héliogabale, vainqueur, vient à Antioche et sauve cette ville du pillage.

Il adresse une lettre au sénat et un édit au peuple, prenant, en vertu des seuls suffrages des soldats, tous les titres de la puissance impériale.

Il promet de ne point conserver de ressentiment des délibérations prises par le sénat contre lui et contre la mémoire de Caracalla ; et il tint parole.

Il fait mourir les principaux amis et partisans de Macrin, et plusieurs illustres personnages.

Il se transporte à Nicomédie, où il commence à manifester son goût pour la débauche et pour un luxe insensé.

Il tue de sa propre main Gannys, à qui il avoit les plus grandes obligations.

Divers mouvemens de révolte qui demeurent sans effet.

An. R. 970. De J. C. 219.

M. AURÉLIUS ANTONINUS AUGUSTUS. II.

. . . . SACERDOS.

Héliogabale comptoit le consulat qu'il prenoit cette année pour le second, parce qu'il s'étoit ridiculement attribué celui de Macrin.

Sa folie pour le culte du dieu Héliogabale, dont il étoit prêtre, et dont il porte le nom dans l'histoire.

Il vient à Rome. Son aïeule et sa mère entrent au sénat avec lui.

Sénat de femmes.

Il bâtit à son dieu un temple dans lequel il transporte tous les objets les plus sacrés de la vénération des Romains. Lui-même il préside aux cérémonies religieuses, et célèbre les fêtes de ce dieu étranger avec une pompe et une dépense infinies.

Tous les événemens de son règne se réduisent à ses débauches monstrueuses et à la fureur de son luxe.

Sujets indignes mis dans toutes les places.

M. AURÉLIUS ANTONINUS AUGUSTUS. III. — An. R. 971.
EUTYCHIANUS COMAZON. — De J.C. 220.

Le collègue d'Héliogabale dans le consulat étoit un affranchi, à qui son premier métier de farceur avoit fait donner le nom de Comazon, qui a cette signification en grec. Il fut aussi préfet du prétoire, et trois fois préfet de Rome.

GRATUS SABINIANUS. — An. R. 972.
SÉLEUCUS. — De J.C. 221.

Colonie d'Emmaüs, autrement Nicopolis, renouvelée et rétablie par le ministère de Jule Africain, savant chronologiste chrétien, qui finissoit sa chronique à cette année.

Prétendu fantôme d'Alexandre qui parcourt avec quatre cents hommes la Mœsie et la Thrace, et disparoît en Asie.

Héliogabale, sur les sollicitations de Mæsa, adopte Alexien son cousin, fils de Mamée, le fait César, le désigne consul pour l'année suivante avec lui, et change son nom en celui d'*Alexandre*.

Il le prend en haine, et veut le dépouiller des droits et des titres qu'il lui avoit donnés, et le faire périr. Sédition des prétoriens qui force Héliogabale de se réconcilier avec son fils adoptif.

An. R. 973. De J. C. 222.

M. AURÉLIUS ANTONIUS AUGUSTUS. IV.
M. AURÉLIUS ALEXANDER CÆSAR.

Héliogabale, renouvelant ses mauvais desseins contre Alexandre, est tué avec sa mère dans le camp des prétoriens le 11 mars.

Sa mémoire est détestée et son nom effacé des fastes.

HÉLIOGABALE.

§. III.

Inconvéniens d'un gouvernement militaire prouvés par l'élévation d'Héliogabale. Il préserve Antioche du pillage. Il écrit au sénat et adresse un édit au peuple. Il s'attribue sans décret du sénat tous les titres de la puissance impériale. Son acharnement sur Macrin. Il s'approprie ridiculement le consulat de Macrin. Il fait mourir un grand nombre d'illustres personnages. Diverses conspirations tramées par des gens de néant. A Nicomédie Héliogabale tue de sa propre main Gannys. Il donne toute sa confiance à Eutychien. Second consulat d'Héliogabale. Il dédaigne l'habillement romain, et y substitue le luxe de Phénicie. Il vient à Rome. Mæsa entre au sénat, et y fait la fonction de sénateur. Sénat de femmes. Zèle insensé d'Héliogabale pour le culte de son dieu. Indécence et extravagance de ses mariages. Ses débauches monstrueuses. Autres indécences de sa conduite. Son luxe insensé. Toutes les places données à d'indignes sujets. Projet de guerre contre les Marcomans. Prétendu présage de la chute d'Héliogabale. Indignation de tous les ordres, et en particulier des soldats contre ce prince. Caractère aimable d'Alexien son cousin, fils de Mamée. Mæsa engage Héliogabale à adopter son cousin. Il change son nom d'Alexien en celui d'Alexandre. Il veut pervertir son fils adoptif, et en est empêché par Mamée. Il le prend en aversion, et veut s'en défaire par des embûches furtives. Il l'attaque ouvertement. Une sédition des prétoriens l'o-

blige à feindre de se réconcilier avec lui. Il reprend bientôt ses premiers desseins. Il fait sortir tous les sénateurs de Rome. Les prétoriens se soulèvent et le tuent avec sa mère. Rétablissement de la colonie d'Emmaüs.

L'HISTOIRE n'offre aucun exemple plus capable de faire sentir les inconvéniens et les dangers horribles d'un gouvernement militaire et d'une élection de souverain laissée au caprice des soldats que l'élévation d'Héliogabale sur le trône des Césars. Un enfant de quatorze ans, Syrien d'origine, et n'ayant rien de romain, dont la plus puissante recommandation étoit d'être réputé bâtard d'un des plus méchans empereurs qui aient jamais été, voilà celui que la licence effrénée des gens de guerre mit à la tête de l'empire romain, et aux mains duquel elle confia le sort de la plus belle et de la plus noble portion de l'univers.

Les suites vérifièrent l'imprudente témérité de cet indigne choix. Héliogabale fut un monstre, par une impudicité qui lui assigne le premier rang d'infamie entre tant de princes décriés pour leurs mœurs abominables, par un luxe poussé jusqu'aux derniers excès d'extravagance, par le mépris de toutes les lois; et même, ce qui peut sembler étonnant dans un tel caractère, par la cruauté. Tout jeune qu'il étoit, il avoit déjà fait preuve d'une partie de ces vices, et la souveraine puissance lui donna moyen de les déployer sans aucune retenue.

Dio, l. LXXIX. Il débuta néanmoins par un trait qui a quelque chose de louable. Le lendemain de sa victoire sur Macrin, il vint à Antioche, et ses soldats vouloient piller cette grande et opulente ville. Héliogabale les en empêcha moyennant la promesse qu'il leur fit de leur distribuer deux * mille sesterces par tête. Il est vrai qu'il

* Deux cent cinquante livres.

ne lui en coûta rien, et que la somme à laquelle se montoit cette largesse fut tirée des habitans d'Antioche; mais ils se trouvèrent heureux d'en être quittes à si bon compte.

D'Antioche il écrivit une lettre au sénat, et adressa un édit au peuple romain. Ces deux pièces étoient remplies d'invectives contre Macrin, auquel il reprochoit surtout la bassesse de sa naissance, et l'audace qu'il avoit eue de se faire empereur n'ayant pas encore le droit d'entrée au sénat. Ce dernier reproche étoit bien déplacé dans la bouche d'un empereur de quatorze ans. Avec aussi peu de jugement il insistoit sur le bas âge de Diadumène, nommé empereur par son père avant sa dixième année accomplie. Il en vouloit singulièrement à ce jeune prince, qu'il regardoit avec des yeux de rival; et dans la suite il répandit contre lui toutes sortes de bruits injurieux, qu'il obligea même des écrivains à insérer dans leurs ouvrages. *Lamprid. Heliog. 8.*

Pour ce qui le concernoit lui-même, Héliogabale, dans sa lettre et dans son édit, prodiguoit les plus magnifiques promesses. Il s'annonçoit comme devant prendre pour modèles de sa conduite Auguste et Marc-Aurèle. Il s'engagea en particulier à ne tirer aucune vengeance des délibérations prises contre lui, ou contre la mémoire de Caracalla, en vertu des ordres de Macrin; et sur cet article il tint parole. D'autres objets et d'autres crimes l'occupèrent, et le passé sortit de son esprit. *Dio.*

Il fit sentir tout d'un coup combien il auroit peu de considération pour le sénat et pour les anciennes maximes, en s'attribuant, sur le simple suffrage des soldats, tous les titres de la puissance impériale. Dans les deux pièces dont je viens de donner le précis il se qualifioit l'*empereur César, fils d'Antonin, petit-fils de Sévère, le Pieux, l'Heureux, Auguste, proconsul, revêtu de la puissance tribunitienne.* Aucun de ses prédécesseurs n'en avoit usé ainsi. Tous avoient voulu devoir à un

décret du sénat, et à une ordonnance du peuple, les titres de puissance et d'honneur qui caractérisoient le rang suprême. Cette innovation étoit d'une dangereuse conséquence, et elle marquoit dans le prince et dans son conseil ou une grande ignorance ou un grand mépris des lois.

Dio ap. Val. L'indignation que les sénateurs en conçurent fut étouffée par la crainte, d'autant plus qu'il y avoit ordre à Pollion, actuellement consul, d'employer la force et les armes, s'il se trouvoit quelqu'un qui fît résistance. Ils décernèrent donc à Héliogabale tous les titres dont *Tillem. Hél.* il s'étoit emparé. Il est vraisemblable qu'ils décorèrent aussi alors Mæsa et Soæmis du nom d'*Augusta* qu'elles *Dio.* prennent sur leurs médailles. Ils regrettoient Macrin, et détestoient Caracalla; et leur misérable servitude les avilisoit au point que, contraires à tous leurs vœux, ils chargèrent Macrin d'opprobres, et le déclarèrent ennemi public, honorèrent Caracalla des plus grands éloges, et, pour comble d'ignominie et d'infortune, témoignèrent souhaiter que son fils lui ressemblât.

L'acharnement d'Héliogabale sur Macrin, quoique peu étonnant de la part d'un ennemi, choqua néanmoins, comme poussé à l'extrême. Dans la vue de rendre odieux son prédécesseur aux gens de guerre, et de s'en faire aimer par comparaison, il rendit publics les mémoires secrets des arrangemens que cet empereur avoit projetés pour la réforme des armées, et la lettre dans laquelle il se plaignoit beaucoup des soldats à Marius Maximus, préfet de la ville.

On trouva aussi non-seulement de l'excès, mais de l'extravagance dans la fantaisie qu'il eut de s'approprier le dernier consulat de Macrin. Ce prince s'étoit fait consul ordinaire au commencement de l'année; et n'ayant géré sa charge tout au plus que quatre mois, il en étoit sorti avant qu'il fût en aucune manière question d'Héliogabale, et dans un temps où celui-ci se jugeoit

bien honoré du titre de *prêtre du soleil.* Le nouvel empereur se rendoit donc souverainement ridicule en substituant son nom à celui de Macrin dans les fastes et dans les actes publics; de façon qu'il s'attribuoit un consulat dont il n'avoit pas pu voir l'idée même en songe. Mais ce sont là des taches légères, et qui ne valent pas la peine d'être remarquées dans un Héliogabale.

Sa cruauté se manifesta avant même qu'il eût quitté la Syrie. Les principaux amis et créatures de Macrin éprouvèrent sa vengeance, tels que Julianus Nestor, préfet du prétoire, Fabius Agrippinus, gouverneur de Syrie, plusieurs chevaliers romains; Réanus, commandant en Arabie, Claudius Attalus, proconsul de Chypre; Décius Triccianus, qui commandoit, au temps de la révolution, les prétoriens du camp d'Albe, après avoir été, comme je l'ai dit, gouverneur de la Pannonie. Des ordres furent pareillement envoyés à Rome pour mettre à mort plusieurs grands personnages que les liaisons qu'ils avoient eues avec Macrin rendoient suspects au nouveau gouvernement. D'autres, que l'on ne pouvoit accuser d'avoir eu aucune part aux troubles précédens, mais qui par leur crédit, par leurs places, par leurs talens, sembloient capables de se faire craindre, furent sacrifiés aux ombrages que l'on avoit conçus d'eux. Dion en nomme plusieurs, qui ne nous sont pas d'ailleurs connus, quoiqu'ils eussent un rang considérable dans la république; et cet historien observe qu'Héliogabale, en abattant un si grand nombre de têtes illustres, ne daigna pas même en écrire un seul mot au sénat.

Ce prince et son conseil traitoient tout-à-fait cavalièrement les affaires les plus graves, et ils sembloient se jouer de la vie des premiers hommes de l'empire. Silius Messala et Pomponius Bassus furent déférés par ordre du ministère comme mécontens du gouverne-

ment, et, sur cette accusation vague, condamnés à mort. Après le jugement arriva une lettre d'Héliogabale au sénat, dans laquelle, commençant d'abord par se plaindre de ce que ces deux sénateurs s'étoient rendus les censeurs de sa conduite, et les inquisiteurs de ce qui se passoit dans le palais, il ajoutoit : « Je ne vous envoie point « les preuves de la conspiration qu'ils avoient tramée « contre moi, parce que ces pièces seroient maintenant « inutiles, et les trouveroient déjà morts. »

Au reste les soupçons qu'il se formoit d'intrigues concertées pour envahir le trône n'étoient pas sans quelque fondement. Après l'exemple de son élévation, et dans la confusion où étoient toutes choses par la licence militaire et par le mauvais gouvernement, il n'étoit personne qui ne crût pouvoir aspirer à l'empire. Dion cite jusqu'à cinq entreprises de cette nature, toutes tentées par des hommes plus misérables les uns que les autres ; et ce ne sont pas les seules, mais les plus importantes dont il ait eu connoissance. Deux de ces chefs de conspiration étoient sénateurs; mais l'un avoit servi longtemps comme centurion, l'autre étoit fils d'un médecin. Un fils de centurion, un ouvrier en laine, eurent la même audace. Un homme du peuple essaya de soulever la flotte de Cyzique pendant que l'empereur étoit à Nicomédie. Tous ces mouvemens demeurèrent sans effet, et ne causèrent que la perte de leurs auteurs. Mais ils n'en prouvent pas moins l'affreux désordre où l'altération des anciennes maximes et l'indignité de ceux qui remplissent la première place sont capables de plonger les plus puissans états. Et ce n'est ici encore que l'échantillon du trouble et de la combustion où nous verrons l'empire romain dans un certain nombre d'années.

Dio ap. Val. Je viens de parler du séjour d'héliogabale à Nicomédie. Il s'y étoit transporté pour s'approcher de Rome, et il y passa l'hiver. En y arrivant il se souilla d'un meurtre plus criant encore que tous ceux que j'ai rap-

portés jusqu'ici. Il avoit les plus étroites obligations à Gannys, instituteur de son enfance, et principal instrument de sa haute fortune. C'étoit Gannys qui avoit tramé l'intrigue, soulevé les soldats, introduit le jeune Héliogabale dans le camp, contribué plus qu'aucun autre à la victoire sur Macrin. Gannys étoit estimé de Mæsa, et ne plaisoit que trop à Soæmis. Peu s'en fallut même qu'il ne l'épousât avec le consentement du prince son fils, qui ne s'éloignoit pas de lui donner le nom de *César*. Avec de grands vices il réunissoit des qualités très-estimables. Il aimoit le plaisir; il recevoit volontiers de l'argent. Mais il n'exerça jamais sur personne aucune vexation odieuse, et il se montroit même bienfaisant. Nous avons vu qu'il étoit brave et entendu dans la guerre. Ministre appliqué, gouverneur attentif, il vouloit que son élève se donnât de bonne grâce aux affaires, et observât les règles de la sagesse et de la retenue dans sa conduite. C'est par cet endroit qu'il s'attira la colère d'Héliogabale, qui fut assez lâchement cruel pour lui porter le premier coup de sa propre main, parce qu'aucun soldat n'osoit commencer l'exécution. Cette horrible ingratitude dévoilà pleinement le mauvais cœur du nouveau prince, et le rendit l'objet de la détestation publique.

Non moins digne de blâme dans ses amitiés que dans ses haines, Héliogabale accorda toute sa faveur et toute sa confiance à Eutychien, flatteur et imitateur de ses vices, homme sans aucun sentiment de pudeur, bouffon et farceur de profession, en sorte que le surnom même lui en fut donné, et qu'on le désignoit aussi communément par le nom de *Comazon*, qui signifie en grec *farceur*, que par son vrai nom. Héliogabale combla ce misérable de dignités et d'honneurs. Il le fit préfet du prétoire, consul avec lui, et, ce qui étoit sans exemple, trois fois préfet de la ville. Il n'écoutoit que lui et ses semblables; et Mæsa elle-même, à qui il devoit tant, et

Dio, l. LXXIX.

Herod. l. V.

dont la morale n'étoit nullement austère, perdit une partie de son crédit auprès de lui parce qu'elle entreprit de lui faire quelques remontrances.

An. R. 970. *Dio et Herod.* Héliogabale prit à Nicomédie un consulat qu'il compta pour le second, parce qu'il s'étoit attribué celui de Macrin. Dion observe que ce prince, contempteur de toutes les bienséances, parut, contre l'usage, le jour des vœux annuels, trois janvier, avec la robe triomphale. Ses excès en ce genre furent poussés bien plus loin, au rapport d'Hérodien. Il dédaignoit tous les habillemens et toutes les étoffes à la mode des Grecs et des Romains. La laine étoit trop vile pour lui; il lui falloit de la soie teinte en pourpre et relevée en broderie d'or. On sait combien la soie étoit alors une marchandise rare et précieuse. Le luxe même le plus hardi n'osoit encore l'employer qu'en la mêlant avec d'autre matières, si l'on en excepte quelques femmes qui en avoient porté *Lamprid. Heliog.* 26. rarement des étoffes pleines. Héliogabale fut le premier des Romains qui adopta cette mollesse jusque-là inconnue *Herod.* aux hommes. La forme des vêtemens dont il usoit ne répugnoit pas moins aux mœurs romaines. Il s'habilloit en prêtre du soleil, et non en empereur. Une robe à la phénicienne, un collier, des bracelets, une manière de tiare ou de couronne toute brillante d'or et de pierreries. Et en cet équipage il célébroit publiquement les fêtes de son dieu chéri, et il exécutoit les danses qui faisoient partie de la cérémonie.

Mæsa, qui avoit du jugement et du sens, conçut combien ce violement de tous les usages pouvoit nuire à son petit-fils. Elle lui représenta que, se disposant à aller à Rome, il choqueroit tous les yeux par un habillement qui seroit regardé comme étranger et barbare, indigne de la gravité d'un homme et d'un empereur, et pardonnable seulement à la mollesse des femmes. La conséquence qu'il tira de ces avis de son aïeule est singulière. Il en conclut qu'il devoit façonner les yeux des

Romains à sa manière de se vêtir avant que de se montrer à eux en personne. Dans cette vue, il se fit peindre en pied avec ses ornemens sacerdotaux, ayant à côté de lui la figure du dieu dont il étoit le prêtre; et il ordonna que ce tableau fût placé dans le sénat au lieu le plus apparent, au-dessus de la statue de la Victoire, afin que tous les sénateurs, à mesure qu'ils entreroient, lui offrissent de l'encens et des libations de vin. Hérodien ne nous dit point quel fut l'effet de cette précaution bizarre; mais il est aisé de penser qu'elle ne fit que hâter l'indignation des Romains, en exposant à leurs regards ce qu'ils ne connoissoient encore que sur le rapport de la renommée. Pour achever de les irriter, il commença à leur manifester alors son zèle insensé pour le culte de son dieu, dont il ordonna à tous les prêtres de prononcer et d'invoquer le nom dans leurs sacrifices avant celui de toute autre divinité.

Comme Mæsa souhaitoit beaucoup de retourner à Rome, où elle avoit autrefois brillé, et où elle alloit reparoître avec un prodigieux accroissement de grandeur, il est probable qu'Héliogabale s'y rendit le plus tôt qu'il fut possible. A son entrée dans la capitale, il fit au peuple des largesses accoutumées en pareil cas, et donna des jeux magnifiques.

L'ambition de Mæsa l'empêcha de se dire à elle-même [a] ce qu'elle avoit si bien remontré à son petit-fils. Elle ne craignit point d'irriter et de blesser les esprits par une nouveauté encore plus choquante que la parure d'Héliogabale. Elle entra et fit entrer sa fille avec l'empereur au sénat; elle dit son avis comme membre de la compagnie; elle fut nommée à la tête du sénatus-consulte, comme ayant assisté à sa rédaction. C'est un *Lamprid. Heliog.* 4.

[a] J'attribue principalement à l'aïeule d'Héliogabale ce que Lampride dit de sa mère, parce que les soins et les traits d'ambition paroissent mieux convenir au caractère de Mæsa qu'à celui de Soæmis. D'ailleurs le même Lampride rapporte expressément en deux endroits (12 et 15) qu'Héliogabale menoit son aïeule au sénat.

exemple unique dans l'histoire romaine. Jamais ni Livie ni Agrippine elle-même n'avoient attenté rien de pareil; et dans la suite nulle princesse ne s'autorisa de ce qui avoit été accordé à Mæsa et à Soæmis pour revendiquer les mêmes prérogatives.

Lamprid. 2 et 4. Les affaires d'état ne touchoient pas beaucoup Soæmis, qui vivoit, selon l'expression de Lampride, en courtisane. Elle étoit faite pour le frivole; et son fils la servit dans son goût, en établissant sur le mont Quirinal un sénat de femmes, dont il la nomma présidente. Il se tenoit en ce lieu dès auparavant des assemblées de dames en certains cas de cérémonie. Métamorphosées en sénat, ces assemblées décidèrent de ce qui regardoit les ajustemens des femmes, la distinction des voitures dont il seroit permis à chacune de se servir selon la différence des conditions, le cérémonial des salutations entre elles, et autres affaires de cette importance.

Dio et Herod. Lamprid. 3, 6, 7. Les affaires dont s'occupoit l'empereur n'étoient pas plus sérieuses. Il n'eut rien plus à cœur, dès qu'il fut arrivé à Rome, que d'y établir le culte du dieu qu'il révéroit sur les ruines de tout autre culte. Il ne se contentoit pas de lui donner la préférence sur les autres dieux, et même sur Jupiter Capitolin; ce n'étoit pas assez pour lui de les dégrader tous, et de les faire valets de chambre du sien, ses intendans, ses secrétaires, il vouloit qu'aucun autre dieu que ce nouveau venu ne fût honoré dans Rome; et pour cet effet, dans le temple qu'il lui construisit sur le mont Palatin, il concentra tous les objets les plus sacrés de la vénération des Romains. Il y fit transporter la pierre de Pessinonte qui étoit appelée *la grande mère des dieux*, le palladium, le feu éternel de Vesta, les boucliers de Numa. Il eut encore intention d'y réunir les cérémonies religieuses des Juifs et des Samaritains, et même, par le plus insensé de tous les projets, le rit chrétien, ennemi irréconciliable de tout culte profane. Il ne pouvoit pas réussir

dans ces dernières vues. Les païens furent plus traitables; et Héliogabale eut la satisfaction d'assembler autour de son dieu tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'empire, le sénat et l'ordre des chevaliers qui l'environnoient en amphithéâtre, les gardes prétoriennes qui l'accompagnoient pendant qu'il faisoit les fonctions de son sacerdoce. Il en résulta néanmoins dans les esprits un vif sentiment d'indignation, mais qui cédoit à la politique.

Je n'étalerai point ici le luxe et la profusion qui régnoient dans les ornemens du temple et dans la pompe des sacrifices, les hécatombes de taureaux, les amas de parfums, le vin le plus vieux et le plus exquis répandu par tonnes, et coulant par ruisseaux avec le sang des victimes, les entrailles des animaux immolés portées dans des bassins d'or par les plus illustres personnages de l'état, qui étoient forcés de se tenir honorés de ces vils ministères. Héliogabale lui-même, oubliant toute décence, se donnoit en spectacle vêtu de sa robe sacerdotale à la phénicienne, ayant le tour des yeux peint, les joués colorées de vermillon, [1] et déshonorant, dit l'historien, par ce fard artificiel, le beau et gracieux visage qu'il avoit reçu de la nature. En cet état il dansoit et chantoit marchant à reculons devant la statue du dieu portée en procession. Les réjouissances publiques, les illuminations, les largesses de viandes, d'animaux, de vases d'or et d'argent, d'étoffes précieuses, rendoient la fête complète.

Ces comédies n'étoient pas un pur jeu de la part du prince. La persuasion, ou, si nous voulons parler plus juste, la superstition y entroit pour beaucoup. On ne peut guère, ce semble, attribuer qu'à ce motif la circoncision à laquelle il se soumit, et la loi qu'il s'imposa de s'abstenir de chair de porc. Je ne sais si l'on

[1] Φύσει τε πρόσωπον ὡραῖον ὑβρίζων βαφαῖς ἀσχήμοσιν. Hérodien.

doit croire qu'il eût même la pensée de se faire eunuque pour imiter les prêtres de Cybèle. Mais il n'y a point de raison de se refuser au témoignage des historiens qui assurent qu'il portoit sur lui des amulettes sans nombre, et de toutes les espèces; qu'il pratiquoit des cérémonies magiques; et que, joignant, comme il est ordinaire, la cruauté à l'impiété, il immoloit des enfans, dans la vue de chercher l'avenir dans leurs entrailles.

Dio et Lamprid. 8.

Dio et Herod.

Un trait moins odieux, mais ridicule et extravagant au suprême dégré, c'est qu'il voulut marier son dieu. Il eut d'abord la pensée de lui donner Pallas pour épouse; mais cette déesse guerrière n'étoit pas un parti convenable pour un dieu tout pacifique, et même voluptueux. Il rejeta donc ce projet, et se fixa à la Vénus céleste de Carthage, déesse originaire de Phénicie, où elle étoit honorée sous le nom d'*Astarté*. D'ailleurs elle passoit pour être la même divinité que la lune; et nul arrangement n'étoit plus sortable que de marier la lune au soleil. La statue de Vénus céleste fut donc apportée de Carthage à Rome, et Héliogabale prit pour sa dot tout l'or et toutes les richesses qui se trouvoient dans son temple. Il célébra le mariage du dieu et de la déesse avec toute la magnificence possible, et il voulut que tous les peuples et toutes les villes de l'empire leur fissent des présens de noces.

Il usa de pareilles exactions à l'occasion de ses propres mariages, où se fait sentir la même folie et la même extinction de pudeur que dans tout le reste de sa conduite. En moins de quatre ans qu'il régna, il épousa quatre femmes. La première fut Cornélia Paula, dame d'une rare beauté et d'une grande naissance. Elle [a] avoit été mariée à Pomponius Bassus, dont j'ai rapporté la

[a] M. de Tillemont distingue Paula de la veuve de Bassus. En examinant de près les termes de Dion, il m'a paru que cet historien en faisoit une seule et même personne.

condamnation et la fin funeste. Un des crimes de cet infortuné sénateur étoit d'avoir une belle femme. A peine eut-il été mis à mort, qu'Héliogabale épousa Paula, sans donner le temps à cette dame d'achever le deuil de son mari. Il lui donna le titre d'*Augusta*, et il fit à ses noces une dépense prodigieuse. Non-seulement les sénateurs, mais leurs femmes, et les chevaliers romains reçurent tous des présens. Le prince fit distribuer aux citoyens du peuple six cents [a] sesterces par tête, et [b] mille aux soldats. Il donna des combats de gladiateurs, des combats de bêtes, dans lesquels cinquante-un tigres furent tués à la fois. Après tout ce grand appareil de réjouissances, Héliogabale renvoya ignominieusement Paula, la réduisant à la condition privée, et la privant de tous les honneurs qu'il lui avoit déférés.

Il conçut ensuite, ou voulut paroître avoir conçu une passion effrénée pour une vestale, qui se nommoit Aquilia Sévéra. La plus puissante amorce qui l'attirât étoit sans doute l'illégitimité et l'impiété de l'entreprise. Il alla lui-même arracher sa proie par force du temple de Vesta, et il osa écrire au sénat « que d'un grand-prê« tre tel qu'il étoit, et d'une prêtresse, naîtroient des « enfans agréables aux dieux. » C'est ainsi qu'il se glorifioit, dit l'historien Dion, d'une action digne des plus grands supplices, et pour laquelle il méritoit d'être battu de verges dans la place, et ensuite étranglé dans la prison.

Il ne garda pas long-temps cette vestale déshonorée. Il prit bientôt une troisième femme, puis une quatrième, et enfin il revint à Sévéra.

Ces déréglemens outrés ne sont encore rien en comparaison des infamies monstrueuses dont se souilla d'ailleurs Héliogabale, et qui lui procurent cet avantage, qu'un écrivain modeste ne peut en faire le récit. Quel moyen de raconter la vie d'un prince qui fit le métier

[a] Soixante et quinze livres. [b] Cent vingt-cinq livres.

de courtisane, qui se maria comme femme, qui, habillé en femme, travaillant en laine, vouloit être appelé *madame* et *impératrice*?

Son mari étoit un certain Hiéroclès, esclave carien d'origine, et conducteur de chariots dans le Cirque. Ce misérable acquit un pouvoir qui surpassoit celui de

Lamprid. 10. l'empereur même. Il vendoit [a] toutes les grâces; il promettoit aux uns, menaçoit les autres, et tiroit de l'argent de tous en les trompant. « J'ai parlé de vous à l'em« pereur (disoit-il aux avides courtisans), vous obtien« drez telle charge; ou, au contraire, vous avez beau« coup à craindre. » Souvent il n'étoit rien de tout cela, et néanmoins Hiéroclès ne laissoit pas de se faire bien payer. [1] Il vendoit de la fumée, pour me servir de l'expression usitée alors parmi les Romains; il se faisoit un gros revenu de son crédit; artifice qui réussit, dit l'historien, non-seulement auprès des mauvais princes, mais aussi auprès de ceux qui, ayant de bonnes inten-

Dio. tions, négligent les affaires. Sa mère, qui étoit encore esclave à la naissance de sa faveur, fut amenée à Rome en pompe avec un cortége de soldats, et mise au rang des dames dont les maris avoient été consuls. Héliogabale étoit tellement soumis à Hiéroclès, qu'il se laissoit battre par lui et frapper au visage, jusqu'à en porter les marques; et il tiroit vanité de ces mauvais traitemens, comme de témoignages d'un amour passionné. Il voulut en récompenser l'auteur en le faisant César, et son attachement pour cet infâme fut une des principales causes de sa ruine.

Hiéroclès craignit pourtant un rival. Aurélius Zoti-

[a] J'attribue à Hiéroclès ce que Lampride dit de Zoticus, dont il sera bientôt parlé dans mon texte. Le crédit de celui ci fut, selon Dion, de si courte durée, qu'il n'eut pas le temps d'en abuser.

[1] *Qui... omnia Heliogabali dicta et facta venderet fumis... ut sunt homines hujusmodi, qui, si admissi fuerint ad nimiam familiaritatem principum, famam non solùm malorum, sed etiam bonorum principum, vendunt.*

cus, natif de Smyrne, fils d'un cuisinier, plut à Héliogabale. Mais son crédit fut de peu de durée. Hiéroclès le lui fit perdre par une voie que la pudeur ne permet point de rapporter. Zoticus fut chassé de Rome et de l'Italie; et sa disgrâce lui fut avantageuse. Elle lui sauva la vie, au lieu qu'Hiéroclès périt dans la révolution qui mit sur le trône Alexandre Sévère.

Après ce qui vient d'être dit, je ne tiens compte d'observer qu'un prince si impudent dans ses actions l'étoit aussi dans ses discours. Je n'insisterai point non plus sur certaines indécences qui seroient des taches énormes dans la vie de tout autre prince, mais qui, dans celle d'Héliogabale, méritent à peine d'être relevées. Il conduisoit des chariots dans les jeux du Cirque, auxquels présidoient ses préfets du prétoire, les premiers sénateurs, sa mère, son aïeule et d'autres dames; et, dans l'exercice de cette vile fonction, il saluoit, comme s'il n'eût été qu'un simple cocher, lés arbitres du prix et les soldats; il demandoit son salaire, et recevoit dans la main quelques pièces d'or. Il dansoit non-seulement sur le théâtre, mais, dans les momens d'occupations les plus sérieuses, donnant ses audiences et haranguant le peuple.

Lamprid. 10 et 11.

Dio.

Ces travers lui ont été communs avec quelques-uns de ses prédécesseurs. Mais son luxe insensé fut poussé à des excès qui effacent les Vitellius et les Néron; et plusieurs des traits que Lampride nous en administre dans un long article lui paroissent à lui-même incroyables. N'ajoutons point foi à ce qui passe la possibilité de la nature. A cette seule exception près, tout est croyable d'un monstre en qui l'extravagance le disputoit à la corruption.

Lamprid. 18, 32.

Il commença de bonne heure, et n'étant encore que particulier, c'est-à-dire, avant l'âge de quatorze ans, il disoit déjà qu'il prétendoit être un Apicius. En effet, les tapis de ses lits de table étoient d'étoffes d'or: il ne mar-

choit jamais qu'avec un cortége de soixante voitures. En vain son aïeule Mæsa le reprenoit, lui représentant qu'il ruineroit ses affaires, et qu'il se mettoit en danger de se réduire au plus triste état : « Mon plan, répondoit-« il, est d'être moi-même mon héritier. »

Devenu empereur, il lâcha la bride à toutes ses fantaisies. Toute l'occupation de sa vie fut de chercher de nouveaux plaisirs. Il proposoit des prix à ceux qui inventeroient des ragoûts jusque-là inconnus. S'ils réussissoient, une robe de soie, présent alors très-riche et d'un grand prix, étoit leur récompense. Si leur sauce ne plaisoit point, ils étoient condamnés à ne manger autre chose, jusqu'à ce qu'ils eussent réparé leur faute par une meilleure et plus heureuse invention.

On n'attend pas de moi que je donne un détail exact de toutes les folies du luxe d'Héliogabale. Je choisirai ce qui me semblera de plus frappant.

Ses lits, soit de table, soit de chambre à coucher, étoient d'argent massif. Il se faisoit servir des plats remplis de foies de surmulets, de cervelles de grives et d'oiseaux étrangers, des têtes de perroquets, de faisans et de paons. Doit-on s'en étonner, pendant qu'il nourrissoit ses chiens de foies d'oies, et les lions de sa ménagerie de perroquets et de faisans ? Jamais il ne dépensa pour son souper moins de cent [a] mille sesterces, souvent le triple.

Amateur de l'extraordinaire et du bizarre, il se plaisoit à faire un seul repas en cinq maisons d'amis différentes, et situées en différens quartiers. Chacune de ces maisons devoit fournir son service. On alloit de l'une à l'autre, et un repas duroit ainsi un jour entier.

S'il se trouvoit près de la mer, il ne mangeoit point de poisson : à une grande distance, sa table étoit couverte de poissons de mer. Quelquefois, dans des villages au milieu des terres, il nourrissoit les paysans de laitances de mu-

[a] Douze mille cinq cents livres.

rènes. La cherté et la difficulté étoient pour lui des ragoûts; et il aimoit qu'on lui grossît le prix des viandes, disant que ce surhaussement lui aiguisoit l'appétit.

C'est[a] bien de lui que l'on peut dire qu'il savoit dissiper, et non pas donner. Il faisoit souvent jeter par les fenêtres les mêmes mets que l'on servoit sur sa table, et en pareille quantité. Au lieu de confitures sèches, ou autres semblables bagatelles que l'on donne souvent aux convives pour emporter chez eux, ceux d'Héliogabale recevoient des eunuques, des chevaux de selle avec leurs harnois, des carrosses ou chars à quatre chevaux, mille pièces d'or, cent livres pesant d'argent. S'il faisoit des *Lamprid.* 8, *et Herod.*
largesses au peuple, ce n'étoit pas en monnoies d'argent ou d'or qu'il distribuât; il exposoit au pillage des bœufs gras, des chameaux, des ânes, des cerfs [b]. Le pillage excitoit des batteries où il périssoit souvent bien du monde, et dont le prince se faisoit un divertissement: car il se plaisoit à malfaire, et l'esprit tyrannique se mêloit dans ses folies.

Il appeloit à ses repas de débauche les premiers de la ville, et il les forçoit de boire au-delà de toute mesure. Au contraire, il se réjouissoit à tourmenter par la faim ses parasites, dont il faisoit couvrir la table de mets en ivoire ou en cire, ou en verre, ou en bois peint. Quelquefois il les étouffoit sous les tas de violettes et d'autres fleurs, qu'il faisoit accumuler en une si énorme quantité, que ces malheureux y demeuroient ensevelis sans pouvoir en aucune façon s'en tirer.

Je crains de fatiguer le lecteur par ces misères, qu'il ne m'étoit pas permis de supprimer totalement, parce qu'elles font voir jusqu'où peut être poussé l'abus du pouvoir suprême et de l'opulence impériale; mais qu'il

[a] C'est ce qui est dit d'Othon dans Tacite, Hist. 1, 30: *Perdere iste sciet, donare nesciet.*

[b] Le texte porte *des esclaves, servos.* Saumaise croit qu'on doit lire *cervos*, afin que toutes les parties du dénombrement se rapportent, et qu'il soit partout question d'animaux.

est inutile de suivre dans les plus menus détails, parce que les traits que j'ajouterois à mon récit n'ajouteroient rien à l'instruction.

Je ne puis néanmoins me dispenser de dire un mot de ce qui regarde le luxe d'Héliogabale dans ses habillemens et sur sa personne. Il porta des tuniques d'étoffes d'or enrichies de pierreries, dont le poids étoit si considérable, qu'il ne pouvoit s'empêcher de s'en plaindre, et de dire[1] qu'il succomboit sous le fardeau de la magnificence. Il ornoit ses souliers de pierres gravées par les plus grands maîtres : comme si le travail de ces savans artistes, qui a besoin d'être vu de très-près, eût pu briller et se faire admirer sur ses pieds.

Il voulut aussi ceindre son front d'un diadème décoré de pierres précieuses. Il trouvoit que cet ornement relevoit la beauté de son visage et lui donnoit un air plus féminin. Il s'en servit effectivement dans l'intérieur du palais; mais il n'osa paroître en public avec cette marque de royauté trop détestée des Romains.

Jamais il ne porta de linge blanchi, disant que cet usage ne convenoit qu'à des mendians. Jamais il n'usa deux fois des mêmes souliers, ni, dit-on, de la même bague. Il faisoit sabler de poudre d'or et d'argent les portiques par où il devoit passer pour arriver à son cheval ou à son carrosse. Il prodiguoit les pierreries jusque sur ses voitures, pour lesquelles les embellissemens d'or et d'ivoire lui paroissoient trop communs.

Finissons ce fastidieux dénombrement d'extravagances par observer que, bien loin d'en rougir, Héliogabale sembloit en savourer l'ignominie. Fabius Gurgès et le fils du premier Scipion l'Africain étoient renommés dans l'histoire pour les désordres de leur jeunesse; et l'on disoit que leurs pères, pour essayer de les corriger par la honte, les avoient fait paroître aux yeux du public avec une sorte d'habillement singulier. Le prince dont

[1] *Quùm gravari se diceret onere voluptatis.* Lamprid. 23.

nous parlons affecta cet habillement, tournant en ornement pour lui ce qui avoit été une correction pour de jeunes débauchés.

J'observerai que certaines inventions de luxe que cet empereur si décrié mit le premier en usage se conservèrent après lui. Lampride en fait la remarque en trois 19, 22, 33. différens endroits, et nous donne ainsi lieu de conclure que le luxe a de si puissans attraits pour les hommes, qu'il se perpétue même d'après les exemples les plus capables de le décréditer.

On juge aisément de quelle manière et à quel genre de personnes les places et les charges étoient données sous Héliogabale. J'ai déjà remarqué qu'il n'eut pas honte de faire préfet du prétoire, préfet de la ville, et consul avec lui, le farceur Eutychien. Mais en général il avilit *Lamprid.* 6, et souilla toutes les dignités par la bassesse et par les 11, 12. vices infâmes de ceux qu'il choisissoit pour les remplir. Il fit ses affranchis gouverneurs de province, lieutenans de l'empereur, proconsuls. Il prit sur les théâtres, dans le Cirque, et sur l'arène, les officiers du palais impérial. Des cochers, des danseurs devenoient les premiers personnages de l'état. Au défaut d'autre recommandation, l'argent pouvoit tout. Le prince vendoit, soit par lui-même, soit par ses esclaves et par les ministres de ses voluptés, tous les emplois civils et militaires. On étoit admis dans le sénat par le mérite de son argent, sans distinction d'âge, de naissance, ni même de revenus et de biens-fonds.

Ce prince, perdu de vices et noyé dans l'infamie, eut *Lamprid.* 9. pourtant la pensée d'acquérir la gloire des armes en faisant la guerre aux Marcomans. Mais c'étoit une saillie momentanée d'un esprit léger, qui se passa sans aucun effet, et s'en alla bientôt en fumée.

Voilà ce que les auteurs nous fournissent de plus remarquable sur le gouvernement et la conduite personnelle d'Héliogabale. Il ne me reste plus à raconter que

sa chute, qui fut annoncée, selon Dion, par plusieurs présages, et en particulier par un prétendu prodige, dont le récit ne fait pas beaucoup d'honneur au jugement de l'historien.

Dio. Un génie, dit ce crédule écrivain, se disant Alexandre le grand, et imitant son équipage et son armure, se manifesta subitement, sans que je puisse dire en quelle manière ni avec quelles circonstances, sur les bords du Danube. De là il traversa la Mœsie et la Thrace, accompagné de quatre cents hommes qui voyageoient en ministres de Bacchus, vêtus de peaux, ayant des thyrses en main, et ne faisant mal à personne. Il fut partout honoré et bien traité. On lui préparoit des hôtelleries, on lui fournissoit abondamment les vivres; et nul n'osa l'arrêter ou lui résister, ni officiers, ni soldats, ni intendans, ni gouverneurs. Il déclara qu'il vouloit passer en Asie; et on le conduisit en pompe, au jour qu'il avoit marqué, jusqu'à Byzance. Il aborda à Chalcédoine; mais là, ayant offert de nuit un sacrifice, et enfoui en terre un cheval de bois, il disparut.

Afin qu'on ne doute point de cette merveille, Dion a soin de certifier qu'il étoit alors sur les lieux; et il paroît persuadé que ce fantôme désignoit Alexandre Sévère, qui alloit bientôt succéder à son cousin Héliogabale. Pour moi, je ne vois ici qu'un aventurier, qui eut l'adresse de vivre quelque temps aux dépens du public, et à qui le souvenir récent de l'admiration folle de Caracalla pour Alexandre de Macédoine fit naître l'idée de prendre le nom de ce conquérant, et de copier, pour preuve de ressemblance, la fantaisie qu'il avoit eue de se rendre l'émule de Bacchus. Ces sortes de prestiges ne peuvent pas durer long-temps; et lorsque notre aventurier vit que le charme alloit se rompre, il se renferma prudemment dans l'obscurité. Mais, sans nous amuser à un événement si peu sérieux, passons à des objets plus dignes de nous occuper.

L'horrible conduite d'Héliogabale avoit indisposé contre lui tous les esprits. Non-seulement les sénateurs et les honnêtes gens de la ville, mais les soldats même en étoient irrités. Dès le temps qu'il s'étoit fait connoître à Nicomédie par ses premiers désordres ils avoient commencé à se repentir de leur choix ; et depuis cette époque, les excès d'Héliogabale n'ayant fait que croître, la haine des soldats s'étoit augmentée dans la même proportion. Au contraire, ils étoient portés d'inclination pour son cousin, dont l'enfance aimable et vertueuse donnoit les plus heureuses espérances. *Dio et Lamprid.* 5 *et* 10.

Alexien, c'étoit le nom du jeune prince, étoit né vers l'an de J. C. 208 ou 209, dans la ville d'Arcé, en Phénicie, de Génésius Marcianus, et de Mamée. Tout ce que nous savons de son père, c'est qu'il étoit Syrien, et qu'il parvint au consulat. Mamée, sa mère, seconde fille de Mæsa, est très-célèbre. Née dans une famille livrée à la corruption, elle se préserva de la contagion du mauvais exemple. Il ne tint pas à sa mère que sa réputation ne souffrît une grande tache, et que son fils ne passât pour être né de Caracalla. Toute voix qui menoit à la fortune étoit bonne à l'ambitieuse Mæsa. Mais ce discours, que l'intérêt rendoit déjà suspect, est réfuté par la netteté de la conduite de Mamée depuis le temps où elle est bien connue dans l'histoire ; et la sévérité des maximes dans lesquelles elle éleva son fils doit opérer auprès des esprits raisonnables la justification de la mère. *Tillem. Héliog. et Alex. Sev.*

On a même prétendu qu'elle étoit chrétienne ; et il faut convenir que les termes dans lesquels Eusèbe s'exprime à son sujet autorisent cette pensée. Il la traite de princesse très-pieuse* envers la Divinité ; ce qui, dans la bouche d'un chrétien et d'un évêque, doit signifier la profession du christianisme. Il ajoute que, frappée de l'éclat de la réputation d'Origène, elle le manda pendant un séjour qu'elle fit à Antioche, et reçut de lui des in- *Euseb. Hist. eccl.* VI, 21.

* Θεοσεβεστάτη.

structions sur la gloire du Seigneur et sur la doctrine évangélique. Mais enfin il ne dit pas qu'elle ait embrassé la religion chrétienne; et il ne faut pas toujours presser les paroles d'Eusèbe, qui, tout évêque qu'il étoit, avoit l'âme très-mondaine. Ce qui ne peut être révoqué en doute, c'est qu'elle conserva de l'inclination pour les chrétiens, et qu'elle en inspira à son fils.

Lamprid. Alex. Sev. 3. Elle l'éleva avec un très-grand soin, et elle lui donna d'excellens maîtres, pour le former dès l'enfance à toutes les parties des beaux-arts, et à tous les exercices militaires. Le jeune Alexien, qui avoit un heureux naturel, se prêta de bonne grâce à l'instruction; et il se fit une règle, qu'il suivit toute sa vie, de ne passer aucun jour sans donner quelque temps et aux lettres, et aux exercices qui se rapportent au métier des armes. Il réussit mieux dans l'éloquence grecque que dans la latine. Le grec étoit sa langue naturelle. Né en Syrie de pères syriens, il n'est pas étonnant qu'il ait pris moins de goût pour le latin, qui étoit pour lui une langue étrangère. Mamée eut encore plus d'attention à l'instruire dans la vertu que dans les lettres; et elle trouva en lui une âme disposée à recevoir toutes les bonnes impressions. D'ailleurs il étoit beau de visage, bien fait de sa personne, robuste pour son âge; il avoit le regard vif et plein de feu. Ainsi il ne lui manquoit rien de tout ce qui est capable de concilier l'affection. *4 et 14.*

Herod. l. v. Ce fut donc avec raison que Mæsa porta sur lui ses espérances, trompées par les affreux débordemens d'Héliogabale. Elle voyoit que l'indignation des soldats, se joignant à celle de tous les autres ordres de l'état, ne laisseroit pas long-temps l'aîné de ses petits-fils sur le trône. Elle craignoit le contre-coup qui retomberoit sur elle-même, et qui la menaçoit au moins de rentrer dans la condition privée. Pour prévenir ce danger, elle résolut de faire adopter Alexien par Héliogabale. Elle ne

fut point arrêtée par le ridicule d'une adoption qui donneroit à un enfant de treize ans un père de dix-sept. Cette considération céda aisément à de plus importantes. Mais la difficulté étoit de faire consentir Héliogabale à une démarche qui devoit lui déplaire, et dont il pouvoit appréhender les suites. Elle l'y amena très-adroitement. Elle entra dans sa façon de penser. « Vous devez « (lui dit-elle) vous occuper des fonctions de votre sa- « cerdoce, des mystères, des fêtes, de tout ce qui ap- « partient au culte de votre dieu. Prenez un aide sur « qui roule le soin des choses humaines, et qui, chargé « de l'administration des affaires, vous laisse tout « l'éclat et toute la douceur de la puissance impériale, « en vous en sauvant les embarras et les désagré- « mens. Cet aide, vous l'avez sous votre main; et pen- « dant que vous avez un cousin, il ne seroit pas rai- « sonnable de penser à un étranger. »

Héliogabale n'étoit pas un esprit fin. Il goûta la proposition de son aïeule; il se forgea dans ce nouvel arrangement une félicité qui satisferoit ses plus chères inclinations. Plein de cette idée, il entra au sénat accompagné de Mæsa et de Soæmis, et déclara qu'il adoptoit Alexien, et le nommoit César. Il se félicita même de pouvoir se donner tout d'un coup un tel fils; et il protesta qu'il n'en désiroit point d'autre, et qu'il étoit bien aise qu'un héritier unique préservât sa maison de troubles et de divisions intestines. Il ajouta que son dieu lui avoit inspiré la démarche qu'il faisoit, et que ce même dieu vouloit que son fils adoptif fût appelé *Alexandre*. Il lui communiquoit par l'adoption les noms de *Marc-Aurèle*; et il est bien probable que la vénération de Caracalla pour la mémoire du vainqueur de l'Asie et des Indes fut le motif qui engagea Héliogabale à changer le nom d'*Alexien* en celui d'*Alexandre*. Il paroît par les médailles que ce fut dans ce même temps que le nom de *Sévère* lui fut donné, sans doute pour rappeler le sou-

Dio. An. R. 972

Tillem. not. 2 sur Alex. Sev.

venir du prince auteur de toute la grandeur de cette maison. Le nouveau César fut désigné consul avec l'empereur pour l'année suivante.

La satisfaction qu'eut d'abord Héliogabale de cette adoption ne fut pas de longue durée. Comme revêtu de l'autorité paternelle sur Alexandre, il prétendit présider à son éducation ; et l'on peut juger ce que c'étoit
Lamprid. 31. qu'un plan d'éducation dirigé par Héliogabale. Il lui étoit arrivé de dire plusieurs fois qu'il ne souhaitoit point d'avoir des fils, de peur qu'ils ne lui donnassent le déplaisir de se tourner au bien. Il s'étoit mis lui-même dans le cas qu'il appréhendoit, par l'adoption de son cousin, dont toutes les inclinations se portoient à la
Herod. vertu. Il entreprit donc de le pervertir. Il voulut le former sur son modèle, l'associer aux fonctions de son sacerdoce, lui faire exécuter des danses indécentes et lascives. Il trouvoit une grande opposition de la part de Mamée, qui éloignoit son fils de toutes actions et pratiques indignes du rang auquel il étoit destiné, et qui, continuant ce qu'elle avoit heureusement commencé, nourrissoit en lui les progrès de la sagesse par les leçons des maîtres les plus habiles et les plus vertueux. Elle prenoit soin aussi de lui fortifier le corps, comme je l'ai dit, par des exercices convenables à un prince, lui faisant apprendre à lutter, à manier les armes, à monter à cheval.

Lamprid. Heliog. 16. Héliogabale fut très-irrité de cette conduite de Mamée. Il chassa du palais tous les maîtres d'Alexandre, alléguant qu'ils lui corrompoient son fils, parce qu'ils le disposoient à devenir homme de bien. Quelques-uns des maîtres furent envoyés en exil, d'autres mis à mort. Parmi ces derniers Lampride cite Silvinus, rhéteur. Le fameux jurisconsulte Ulpien en fut quitte pour une disgrâce, à laquelle mit bientôt fin la mort de son persécuteur ; et nous le verrons jouir de la plus haute faveur auprès d'Alexandre Sévère.

Héliogabale ne s'en tint pas là. Il prit absolument en haine son fils adoptif, et il essaya d'abord de s'en défaire par le poison. Mais la vigilance de Mamée rompit toutes ses mesures. Personne n'approchoit de la personne du jeune prince que ceux qu'elle avoit elle-même choisis. Elle ne souffroit point qu'il fût servi par les officiers du palais; et il ne prenoit rien, soit en nourriture, soit en breuvage qui n'eût été préparé, et ne lui fût présenté par des mains fidèles et attentives. Mamée s'attachoit aussi à entretenir par des largesses secrètes les dispositions favorables où les soldats étoient déjà par rapport à son fils, pendant qu'Héliogabale, par la continuation des mêmes déréglemens, s'attiroit de plus en plus leur mépris et leur haine, et ajoutoit encore un nouveau degré à leur indignation par son acharnement contre Alexandre. *Lamprid.* 13, 17. *Herod. Dio.*

Mæsa secondoit puissamment Mamée, et protégeoit son ouvrage. Princesse habile et exercée depuis longtemps dans tout le manége de cour, c'étoit un jeu pour elle que de déconcerter les mauvais desseins d'Héliogabale, qui cherchoit toutes sortes de moyens de perdre Alexandre et sa mère, mais qui, vain, indiscret, léger, divulguoit lui-même ses projets avant de s'être donné le temps de les mûrir.

Après donc bien des tentatives inutiles pour faire assassiner ou noyer dans le bain le jeune prince, rebuté du peu de succès des entreprises furtives, Héliogabale se résolut à éclater ouvertement. Ayant pris la précaution de se retirer dans des jardins à une extrémité de la ville, il envoya ordre, d'une part au sénat, et de l'autre aux prétoriens, de dépouiller Alexandre du titre de *César*; et en même temps il aposta des meurtriers pour le tuer, si dans le trouble ils pouvoient s'en procurer l'occasion.

Le sénat ne répondit aux ordres de l'empereur que par un profond silence et une consternation universelle. Mais les soldats agirent; et lorsqu'ils virent que les offi-

ciers du palais envoyés par Héliogabale couvroient de boue les inscriptions mises au pied des statues d'Alexandre, transportés de fureur, ils partent dans le moment. Les uns vont au palais pour mettre la vie du jeune César en sûreté : les autres, résolus de le venger, courent aux jardins où se tenoit renfermé l'indigne empereur.

Les premiers trouvèrent Alexandre avec sa mère et son aïeule bien gardés par une troupe fidèle, et ils les amenèrent au camp. Ceux qui avoient dirigé leur marche contre Héliogabale le surprirent au dépourvu. Il attendoit avec une pleine sécurité l'exécution de ses ordres; et, ne songeant qu'à s'amuser, il se préparoit à briller dans une course de chariots dont il prétendoit remporter le prix. Effrayé du tumulte et du bruit qu'il entendit, il alla promptement se cacher, et envoya Antiochianus, l'un des préfets du prétoire, au-devant des soldats, pour les apaiser. Ils étoient en assez petit nombre, et leur tribun Aristomachus, en retenant le drapeau dans le camp, avoit engagé la plus grande partie de la cohorte à y rester. Moins fiers parce qu'ils n'étoient pas en force, ils écoutèrent les représentations d'Antiochianus, qui leur rappela le serment qu'ils avoient prêté à l'empereur, et les exhorta à ne point se souiller d'un crime horrible en répandant un sang si sacré. Ils se laissèrent fléchir, à condition qu'Héliogabale se rendroit au camp.

Il y vint humilié et tremblant; et les soldats, arbitres de leurs princes, dictèrent des lois à Héliogabale. Ils exigèrent qu'il éloignât de sa personne les indignes compagnons de ses désordres, les comédiens, les conducteurs de chariots, les gens de mauvaise vie, et tous ceux qui faisoient trafic de leur faveur et de ses grâces. Héliogabale consentoit à tout, si ce n'est à leur livrer Hiéroclès. Il prioit, il pleuroit; il se découvroit la gorge en criant : « Frappez, percez-moi plutôt moi-même. Accordez-moi « la vie de ce seul ami, ou tuez votre empereur ». Les soldats, qui s'étoient déjà relâchés une première fois,

usèrent encore ici d'indulgence, et ils cessèrent de demander la mort d'Hiéroclès. Mais ils recommandèrent à leurs préfets de ne point souffrir que l'empereur continuât la vie licencieuse qu'il avoit jusque-là menée. Ils les chargèrent aussi de veiller à la conservation d'Alexandre, et d'empêcher que ce jeune prince ne vît aucun des amis d'Héliogabale, de peur que leur exemple ne devînt funeste à son innocence. Les prétoriens avoient raison dans tout ce qu'ils demandoient. Mais quel gouvernement que celui où les troupes donnent les ordres, et où les princes et leurs premiers officiers reçoivent la loi!

La réconciliation de l'empereur avec son fils adoptif ne dura qu'autant de temps que la crainte qui l'avoit extorquée. Dès que le danger fut passé, Héliogabale reprit ses premiers desseins; et recommença à tendre des embûches à la vie d'Alexandre. Il ne voulut pas même se gêner pour cacher sa haine; et le premier janvier étant arrivé, où il devoit prendre possession du consulat avec le jeune César, et aller avec lui en pompe au sénat, et de là au Capitole, il refusa long-temps de remplir ce cérémonial indispensable. Enfin sa mère et son aïeule, en lui montrant une sédition des soldats près d'éclater s'il s'opiniâtroit à témoigner une aversion si marquée pour son cousin, obtinrent de lui sur le midi qu'il se revêtît de la robe prétexte, et se rendît au sénat. Mais il n'y eut pas moyen de l'engager à aller au Capitole; et il fallut que le préfet de la ville offrît les sacrifices dans lesquels, en ce jour solennel, devoit intervenir le ministère des consuls.

An. R. 975.

Il n'étoit occupé que de la pensée de faire tuer Alexandre; et, craignant qu'après sa mort le sénat ne se déterminât à le remplacer par un autre choix et n'élût un empereur, tout d'un coup il envoya ordre à tous les sénateurs de sortir de Rome. Il s'étoit accoutumé dès long-temps à mépriser cette compagnie auguste, qui faisoit la gloire de l'empire, et il traitoit tout communé-

Lamprid. 20.

ment les senateurs d'esclaves [1] travestis en grands personnages. Ce fut pour eux une nécessité d'obéir sur-le-champ. On ne leur donna pas le temps de faire leurs apprêts de voyage, et ceux qui n'avoient point leurs voitures sous leurs mains furent obligés d'en louer. Le seul Sabinus, personnage consulaire, ne se pressa pas de partir. L'empereur, en étant informé, donna ordre à un centurion d'aller le tuer. Heureusement il parla fort bas, et le centurion, qui étoit un peu sourd, crut être chargé seulement de conduire Sabinus hors de la ville : erreur qui sauva la vie à ce sénateur.

Héliogabale, en se débarrassant du sénat, n'avoit écarté que le moindre danger ; et il est étonnant qu'il ne vît pas que c'étoit surtout les soldats qu'il devoit craindre. Il voulut les sonder en faisant répandre le bruit qu'Alexandre étoit menacé d'une mort prochaine, et sa tentative lui réussit très-mal. Les prétoriens, à cette nouvelle, entrèrent en fureur : ils refusèrent de lui envoyer à lui-même sa garde accoutumée, et ils demandèrent à grands cris qu'on leur montrât Alexandre, et qu'on l'amenât dans leur camp.

L'empereur céda ; et, prenant le jeune prince dans son char pompeux et tout brillant d'or et de pierreries, il vint au camp chercher la mort. Les prétoriens lui annoncèrent tout d'un coup leurs sentimens, en le recevant avec froideur, pendant qu'ils accueilloient de mille applaudissemens son fils adoptif, ou plutôt son rival. La haine et la jalousie s'allumèrent dans le cœur d'Héliogabale ; et oubliant, bien mal à propos, les ménagemens timides dont il avoit usé jusqu'alors, il entreprit de faire arrêter les plus audacieux des soldats, et ceux qui se distinguoient par l'ardeur de leur zèle pour Alexandre. Cet ordre fut le signal d'un combat. Quelques-uns obéissoient encore à Héliogabale, et se mettoient en devoir de lui livrer ses victimes. Les autres, en plus grand

[1] *Mancipia togata.*

nombre, prirent hautement la défense de leurs camarades maltraités. Mamée et Soæmis, qui étoient venues au camp, échauffèrent encore les esprits, en se mettant chacune à la tête du parti de son fils. La victoire ne fut pas douteuse. Héliogabale, toujours lâche, prit la fuite au premier cri, et se hâta d'aller se cacher dans un honteux asile. Les ministres et les complices de ses débauches, abandonnés par lui, éprouvèrent les premiers la fureur du soldat vainqueur, qui les fit périr par des supplices également cruels et proportionnés à l'infamie de leur conduite. On le chercha ensuite lui-même, et ayant été bientôt découvert, il fut tué avec sa mère, qui le tenoit étroitement embrassé.

Ainsi devinrent inutiles les précautions qu'il avoit prises pour porter le luxe jusque dans les instrumens et le genre de sa mort : car, prévoyant bien que sa fin seroit *Lamprid.* 33. funeste, il avoit fait provision de cordons de soie pour s'étrangler, d'épées à lame d'or pour s'égorger, de vases d'un grand prix pour y avaler le poison qui termineroit ses jours. On dit même qu'il avoit construit une très-haute tour, dont le pied étoit pavé de pierres précieuses, afin qu'en se précipitant il se brisât richement et magnifiquement la tête et les membres. C'étoit bien de la dépense pour finir par être massacré dans des latrines.

On lui coupa la tête, et à Soæmis, princesse aussi criminelle que malheureuse, et, pour tout dire en un mot, mère digne d'un tel fils. Leurs corps nus furent traînés par la ville avec toute sorte d'ignominie. On ne nous dit point ce que devint celui de Soæmis. Pour ce qui est du cadavre d'Héliogabale, la populace outrageuse voulut l'enfoncer dans un des égouts de la ville : mais l'entrée s'étant trouvée trop étroite, il fut jeté dans la rivière. Il ne méritoit pas une plus honorable sépulture.

Il n'étoit âgé que de dix-huit ans lorsqu'il périt, et il avoit régné trois ans neuf mois et quatre jours, à compter

du jour de la bataille qu'il gagna contre Macrin. Ainsi sa mort doit tomber au onze mars.

Jamais on n'a parlé de ce prince qu'avec horreur et mépris. Le sénat fit effacer son nom des fastes. Jamais ni Dion ni Lampride ne lui donnent le nom d'*Antonin*, qu'il déshonoroit par ses vices. Dion l'appelle *faux Antonin*, *Assyrien*, *Sardanapale*; et après sa mort, par une allusion insultante au dernier sort de son cadavre jeté dans le Tibre, on le surnomma *Tibérinus*.

Avec lui périrent Hiéroclès, les préfets du prétoire, le préfet de la ville Fulvius : et aucun presque de ceux qui avoient eu part à ses crimes n'échappa au supplice. Aurélius Eubulus, natif d'Emèse, surintendant de ses finances, auteur de vexations criantes, et qui, pour satisfaire l'avidité d'un seul, s'étoit rendu l'ennemi de tous, fut déchiré et mis en pièces par le peuple et par les soldats.

On ne cite d'Héliogabale d'autres ouvrages publics que le temple de son dieu, et des portiques autour des bains de Caracalla. Encore laissa-t-il imparfait ce dernier édifice, qui fut achevé par son successeur.

Eus. Chron. Till. Hist. eccl. tom. III, *not.* 3 *sur Jule Africain.*

La colonie d'Emmaüs, fondée par Vespasien après la prise de Jérusalem, comme je l'ai rapporté au livre XVI de cette histoire, étoit tombée dans un état de dépérissement. Jule Africain, qui, à ce qu'on croit, en étoit natif, chrétien de religion, auteur célèbre d'une savante chronologie, dont Eusèbe nous a conservé de grands morceaux, fut député à Rome sur la fin du règne d'Héliogabale pour obtenir le rétablissement de cette colonie, et il l'obtint d'Alexandre Sévère, son successeur. On peut douter si ce ne fut point alors qu'Emmaüs changea son nom en celui de Nicopolis.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

FASTES

DU RÈGNE D'ALEXANDRE SÉVÈRE.

M. AURÉLIUS ANTONINUS AUGUSTUS. IV. | AN. R. 973.
M. AURÉLIUS ALEXANDER CÆSAR. | DE J. C. 222.

ALEXANDRE, proclamé empereur par les prétoriens, reçoit du sénat tous les titres de la puissance impériale. Il avoit alors treize ans et demi.

Décret du sénat pour interdire aux femmes l'assistance à ses délibérations.

Soins de Mamée, mère d'Alexandre, pour empêcher que la séduction du pouvoir souverain ne le corrompe.

Conseil de seize illustres sénateurs pour l'administration des affaires. Ulpien y avoit la principale autorité.

Alexandre renvoie en Syrie le dieu d'Héliogabale. Il purge d'abord le palais, et ensuite tous les ordres de l'état des sujets vicieux dont son prédécesseur les avoit remplis.

Son gouvernement fut toujours mêlé de douceur et de fermeté, ennemi du vice, favorable à la vertu.

Mort de Mæsa son aïeule, qui est mise au rang des divinités.

An. R. 974. De J.C. 223.

L. MARIUS MAXIMUS. II.

L. ROSCIUS ÆLIANUS.

Le premier de ces deux consuls est probablement l'auteur d'une Histoire des empereurs, qui est cité souvent par les écrivains de l'Histoire Auguste.

Mariage d'Alexandre avec une personne d'illustre naissance, dont le père fut dans la suite soupçonné d'aspirer au trône, et mis à mort. Sa fille ayant été répudiée et reléguée en Afrique, Alexandre contracta un autre mariage, et peut-être encore un troisième. Il ne paroît pas qu'il ait jamais eu d'enfans.

An. R. 975. De J.C. 224.

. . . . JULIANUS. II.

. . . . CRISPINUS.

An. R. 976. De J.C. 225.

. . . . FUSCUS. II.

. . . . DEXTER.

An. R. 977. De J.C. 226.

M. AURÉLIUS ALEXANDER AUGUSTUS. II.

. . . . MARCELLUS.

Révolution en Orient. L'empire passe des Parthes aux Perses par l'heureux succès de la révolte d'Artaxerxès contre Artabane.

An. R. 978. De J.C. 227.

M. NUMMIUS ALBINUS.

. . . . MAXIMUS.

Le second de ces deux consuls peut être Pupiénus Maximus, qui fut dans la suite empereur.

An. R. 979. De J.C. 228.

TI. MANILIUS MODESTUS.

SER. CALPURNIUS PROBUS.

Ulpien, préfet du prétoire, est tué par les soldats malgré les efforts d'Alexandre et de Mamée pour le

sauver de leur fureur. Le jurisconsulte Paulus lui succéda dans sa charge.

Alexandre avoit relevé la préfecture en ordonnant que les préfets du prétoire fussent tirés du corps des sénateurs, au lieu que jusque-là ils avoient été régulièrement choisis dans l'ordre des chevaliers.

Projets ambitieux de divers aspirans au trône, qui tous échouent. Ovinius Camillus, l'un d'eux, loin d'être puni par Alexandre, est invité par lui à l'aider à porter le fardeau du gouvernement, et associé à tous les honneurs; et, las de cette comédie, il obtient la permission de se retirer dans ses terres.

Petites guerres en Illyrie, en Arménie, dans la Mauritanie Tingitane. Le succès en est heureux.

Les dates de ces conspirations et de ces guerres ne sont pas absolument certaines.

M. AURÉLIUS ALEXANDER AUGUSTUS. III. — AN. R. 980.
CASSIUS COCCEÏANUS DIO. II. — DE J. C. 229.

Ce second consul est l'historien Dion, qui, se voyant en butte à la haine des prétoriens, craignant pour sa vie, et d'ailleurs fatigué de la goutte, se retira dans la Bithynie, son pays natal, pour y finir tranquillement ses jours.

Gordien, depuis empereur, fut consul cette même année pour la seconde fois; et il est vraisemblable qu'il succéda immédiatement à Dion, puisqu'il fut collègue d'Alexandre.

L. VIRIUS AGRICOLA. — AN. R. 981.
SEX. CATIUS CLÉMENTINUS. — DE J. C. 230.

...... POMPEÏANUS. — AN. R. 982.
...... PÉLIGNIANUS. — DE J. C. 231.

...... LUPUS. — AN. R. 983.
...... MAXIMUS. — DE J. C. 232.

Alexandre marche en Orient contre Artaxerxès, roi

des Perses, qui attaquoit l'empire romain, et ne prétendoit rien moins que reconquérir tous les pays qui avoient obéi au grand Cyrus.

Fermeté d'Alexandre à maintenir la discipline militaire. Légion cassée pour cause de mutinerie. Au bout de trente jours de prières et de supplications l'empereur consent à la rétablir.

Il mêloit à la sévérité les soins et les attentions d'une bonté paternelle envers les soldats.

An. R. 984. De J. C. 233. .... MAXIMUS.
.... PATERNUS.

Les Perses sont vaincus.

An. R. 985. De J. C. 234. .... MAXIMUS.
.... URBANUS.

Alexandre est rappelé en Occident par les mouvemens des Germains sur le Rhin.

Il revient à Rome, et triomphe des Perses.

Il se transporte dans les Gaules.

An. R. 986. De J. C. 235. .... SÉVÉRUS.
.... QUINTIANUS.

Maximin, fils d'un père goth, et d'une mère de la nation des Alains, s'étant avancé dans le service par sa bravoure, et devenu commandant de toutes les nouvelles levées qui étoient dans l'armée d'Alexandre, forme le dessein de s'élever à l'empire.

Alexandre est tué près de Mayence le 19 mars par des soldats que Maximin avoit gagnés. Il étoit âgé de vingt-six ans et demi, et en avoit régné treize. Mamée est tuée avec son fils.

Ce prince favorisa les chrétiens, et il honoroit Jésus-Christ parmi ses divinités. On a dit que Mamée étoit chrétienne; mais ce fait n'est pas suffisamment prouvé.

Modestin, le dernier des jurisconsultes romains cités dans le Digeste, florissoit sous ce règne.

Alexandre fut mis au rang des dieux après sa mort. On institue des fêtes en son honneur et en celui de sa mère.

ALEXANDRE SÉVÈRE.

§. I.

*Alexandre est proclamé empereur par les soldats. Il reçoit du sénat tous les titres de la puissance impériale. Décret du sénat pour défendre que jamais aucune femme entre dans ses assemblées. Alexandre refuse le nom d'*Antonin *que le sénat l'invitoit à prendre. Toute l'autorité du gouvernement entre les mains de Mœsa et de Mamée. Conseil d'état composé de seize des plus illustres sénateurs. Le culte du dieu Elagabal aboli dans Rome. Les charges ôtées aux sujets indignes, et données à des hommes de mérite. Ulpien préfet du prétoire. Mort de Mœsa. Soins vigilans de Mamée pour former le jeune empereur. Tableau du gouvernement et de la conduite d'Alexandre. Jamais il ne répandit le sang innocent. Ses égards et sa déférence pour le sénat. Il attache la dignité de sénateur à la charge de préfet du prétoire. Considération qu'il témoigne aux bons gouverneurs de provinces, aux pontifes, au peuple. Douceur, modération, bonté de sa conduite ordinaire. Sa clémence à l'égard d'un sénateur qui avoit conspiré contre lui. Sa fermeté. Il purge le palais de tous les ministres des débauches d'Héliogabale. Il montre du zèle pour réprimer la licence des mœurs. Il fait une sévère revue de tous les ordres de l'état. Sa haine contre les voleurs publics et les concussionnaires, contre ceux que l'on appeloit alors* vendeurs de fumée. *Supplice de Turinus. Point d'excès dans sa sévérité. Il fut libéral et bienfaisant. Il sut soulager les peuples et tenir en bon état ses*

finances. Sage économie de ce prince. Vues supérieures d'Alexandre dans le choix de ceux qu'il mettoit en place. Considération qu'il leur témoignoit. Attention à ne les mettre point dans le cas de se ruiner. Il diminue les dépenses du consulat. Lois portées avec beaucoup de maturité. Quelques réglemens de police. Vénération d'Alexandre pour la mémoire des grands hommes. Distribution de sa journée. Alexandre aima les lettres et ceux qui les cultivoient. Réflexion sur les causes auxquelles on doit attribuer la sagesse du gouvernement d'Alexandre. On a blâmé dans Alexandre son excessive déférence pour sa mère; un esprit de curiosité et de défiance; un goût de vanité. Les premières années de son règne peu troublées par les ennemis du dehors. Séditions continuelles des prétoriens, Ulpien en est la victime. Les prétoriens demandent la mort de Dion, qui se retire en Bithynie. Réflexion sur ces traits de foiblesse dans le gouvernement d'Alexandre comparés avec la vigueur dont il usa en d'autres occasions. Troubles et mouvemens. Divers aspirans à l'empire.

Aussitôt qu'Héliogabale eut été tué, les soldats proclamèrent empereur son cousin et fils adoptif Alexandre, qui étoit déjà en possession du titre de *César :* prince donné au genre humain, dit Lampride, pour le remettre et le rétablir de l'état misérable où l'avoient réduit les empereurs précédens, et surtout le dernier. *Herod. l. VI. Lamprid. Alex. 1 et 2.*

Alexandre, dès la première démarche qu'il fit, montra quels principes de gouvernement il se proposoit de suivre, et combien ses maximes seroient différentes de celles de son prédécesseur. Héliogabale, sur la simple proclamation des soldats, s'étoit attribué tous les titres de la dignité impériale; Alexandre voulut les recevoir du sénat. Cette compagnie se hâta de les lui déférer

tous, le nom d'*Auguste*, et celui de *père de la patrie*; la puissance proconsulaire, la puissance tribunitienne, le grand-pontificat. Elle avoit en vue de se remettre en possession de ses anciens droits; et elle eût bien souhaité d'empêcher que la licence militaire, autorisée déjà par plusieurs exemples, ne convertît l'abus en loi, et ne prétendît seule, et indépendamment du premier ordre de la république, décider du choix des empereurs. Mais le mal étoit sans remède, comme je l'ai remarqué plus d'une fois, et il naissoit de la constitution originelle de la puissance des Césars.

Lamprid. Heliog. 18.

Le sénat profita encore de la circonstance favorable pour faire un autre acte de vigueur. Il n'avoit souffert qu'avec douleur et indignation la présence de Mæsa et de Soæmis à ses délibérations, et il rendit un décret pour défendre à l'avenir qu'aucune femme entrât au sénat, chargeant même d'imprécations la tête de celui qui renouveleroit cet abus. Mamée, qui reçut vraisemblablement alors le nom d'*Augusta*, mais qui n'avoit jamais joui du privilége qu'on lui interdisoit, se soumit sans peine au règlement; et l'on ne dit point que l'ambition même de Mæsa ait murmuré de la diminution de ses honneurs.

Lamprid. Alex. 6-12.

Dans une assemblée qui suivit de près l'installation d'Alexandre, le sénat le sollicita d'ajouter à ses noms celui d'*Antonin*. Le jeune prince s'en défendit avec une fermeté modeste.[1] « Non, messieurs (dit-il), ne me mettez « point dans la nécessité de soutenir le poids d'un si « grand nom. Qui peut égaler la vertu des princes qui « l'ont rendu vénérable et cher à vos cœurs? C'est « un fardeau sous lequel je crains de succomber. » Le sénat lui fit des instances réitérées, auxquelles il résista persévéramment. Il refusa à plus forte raison le surnom de *Grand*, que l'on vouloit qu'il prît comme un apa-

[1] *Ne, quæso, P. C. ne me ad hanc certaminis necessitatem vocetis, ut ego cogar tanto nomini satisfacere.*

nage du nom d'Alexandre ; et, en rejetant tout cet éclat emprunté, il acquit la gloire bien plus solide de la modestie.

Héliogabale est donc le dernier des empereurs romains qui ait porté le nom d'*Antonin*. Il y avoit imprimé une tache qui pouvoit bien en dégoûter Alexandre.

Mais une raison plus forte, quoique secrète, des refus du jeune empereur, étoit sans doute l'attention à ménager l'honneur de sa mère. J'ai dit que Mæsa n'avoit point craint de blesser la réputation de Mamée, et qu'elle faisoit passer ses deux petits-fils également pour fils de Caracalla. Alexandre auroit fortifié ces soupçons injurieux, s'il se fût laissé nommer *Antonin*, et par ce motif il n'avoit garde d'y consentir. La vue que je lui attribue paroît suffisamment marquée dans quelques traits des discours qui sont rapportés de lui en cette occasion. Il loue Caracalla, mais froidement. Il se dit allié de la maison de ce prince : il étoit son neveu. Mais il traite expressément le nom d'*Antonin* [1] de nom étranger pour lui. C'étoit dire en termes fort clairs qu'il ne se regardoit point comme [a] fils de Caracalla. *9 et 11.*

Ces attentions lui étoient sans doute suggérées par sa mère, pour laquelle il conserva toujours un respect infini, et qui, conjointement avec Mæsa, tenoit les rênes du gouvernement, que le bas âge d'un empereur de treize ans et demi ne lui permettoit pas de conduire par lui-même. *Herod. l. VI.*

Ces deux princesses usèrent habilement et sagement de l'autorité qui leur étoit confiée. Elles commencèrent par former un conseil de seize des plus illustres person-

1 *Alienæ familiæ nomen.*

a M. de Tillemont, art. 13, suppose qu'Alexandre souffroit qu'on l'appelât fils du grand Antonin, c'est-à-dire de Caracalla. Quand cette qualification se trouveroit sur d'anciens monumens, ce ne seroit pas une preuve que l'empereur l'eût approuvée, et on pourroit la mettre sur le compte des auteurs de ces monumens, qui auroient cru mal à propos lui faire par là leur cour.

nages du sénat, respectables par leur âge, recommandables par la gravité et l'intégrité de leur vie. Aucun ordre n'étoit expédié, aucune affaire n'étoit réglée que par l'avis des seize conseillers de l'empereur. Cet établissement fut extrêmement goûté du peuple et des soldats, mais particulièrement du sénat, qui voyoit avec joie une sage aristocratie substituée à une tyrannie outrageuse.

La première attention de ce conseil se porta vers la religion de l'état, indignement violée par Héliogabale. On éloigna de Rome et l'on renvoya en Syrie le nouveau dieu que ce prince avoit follement honoré; et tous les objets de vénération religieuse qui avoient été apportés et réunis dans son temple furent rendus à leurs anciennes demeures.

En même temps furent réformés et cassés tous ceux qui, sous le gouvernement précédent, avoient été mis en place sans le mériter, ou l'ayant mérité à des titres qui auroient dû les en exclure. On leur choisit des successeurs capables de bien servir le prince et la république. Chacun fut placé selon son talent. Les emplois civils furent donnés à des hommes qui brilloient par l'éloquence et par la connoissance des lois; et les commandemens militaires à des guerriers expérimentés, qui dans un long service avoient fait preuve de bravoure, d'habileté, et d'amour de la bonne discipline.

Dio, l. LXXX. Nous pouvons juger de la sagesse de ces choix par l'exemple du célèbre jurisconsulte Ulpien, qui, disgracié par Héliogabale, et éloigné de la personne d'Alexandre, fut rappelé par son auguste disciple devenu empereur, et reçut de lui la charge de préfet du prétoire. Son crédit fondé sur le mérite s'augmenta. Il fut comme le tuteur de son prince, et il eut la principale part dans la conduite des affaires. Nous parlerons de lui plus amplement dans la suite.

Lamprid. Alex. 51.

Herod. Mæsa mourut peu après l'avénement d'Alexandre à

l'empire, et on lui décerna les honneurs de l'apothéose.

Mamée, chargée seule désormais du soin de former son fils, regarda comme son premier devoir l'attention vigilante à conserver l'innocence des mœurs du jeune prince. L'exemple d'Héliogabale lui apprenoit à quels excès se pouvoient porter la vivacité et la légèreté de l'âge, secondées de la licence du pouvoir souverain. Frappée de ce danger, elle gardoit, pour ainsi dire, toutes les avenues de la cour, et elle n'en permettoit l'entrée à aucun de ceux dont la conduite pouvoit être légitimement suspecte. Elle écartoit avec sévérité les flatteurs, qui, par leurs mauvais conseils, auroient été capables de nourrir les passions naissantes dans un jeune cœur, et de l'enhardir à secouer le joug de la raison et de la vertu. Pour prévenir les attraits des voluptés, elle l'occupoit de fonctions sérieuses et convenables au rang suprême. Elle l'engageoit à se rendre assidu aux conseils, à présider aux jugemens; et ne laissant oisive aucune partie de sa journée, elle fermoit l'entrée par où se glisse le plus ordinairement la corruption. Elle eut lieu de s'applaudir du succès de ses soins; et l'heureux naturel d'Alexandre, aidé et perfectionné par une si excellente éducation, en fit un des princes les plus aimables et les plus accomplis dont l'histoire nous ait conservé la mémoire. C'est de quoi l'on se convaincra par le tableau que je vais tracer de sa conduite et de son gouvernement; ensuite je traiterai les deux guerres qui remplirent les dernières années de sa vie et de son règne.

Le seul trait que remarque Hérodien du gouvernement d'Alexandre, c'est que jamais il ne répandit le sang innocent, jamais il ne fit mourir personne qui n'eût été jugé et condamné dans les formes régulières. C'est là sans doute un devoir de justice rigoureuse, où nous trouverons plutôt exemption de blâme que ma-

tière à éloges. Mais ce respect pour la vie des hommes devenoit une qualité bien précieuse pour les Romains, qui avoient éprouvé de la part de presque tous leurs princes depuis Marc-Aurèle une cruauté tyrannique.

Lampride supplée à la sécheresse d'Hérodien, et il nous met en état non pas de donner une histoire circonstanciée du règne d'Alexandre, mais de peindre son caractère, et d'exposer les maximes que suivoit ce prince dans le gouvernement et dans sa conduite personnelle.

Je commence par ses égards et sa déférence pour le sénat, dont il conserva et même amplifia les droits, au lieu de chercher à les restreindre, comme avoient fait plusieurs de ses prédécesseurs par une défiance mal entendue. Ainsi il ne régla qu'avec le concert du sénat ce qui regardoit les provinces qui par l'institution d'Auguste étoient dans le département de cette compagnie. Tous les consuls qu'il nomma, soit ordinaires, soit substitués, il les nomma d'après les suffrages des sénateurs. Il prit même leurs avis sur ce qui avoit toujours dépendu uniquement de l'empereur, sur le choix des préfets du prétoire, et du préfet de la ville. Jamais il ne nomma un sénateur, qu'avec l'approbation et le consentement de ceux à qui il s'agissoit de donner un confrère. Dans cette opération il procédoit avec des soins et des attentions qui répondoient à la haute idée qu'il s'étoit faite du rang de sénateur. Il écoutoit et pesoit les recommandations et les témoignages en faveur du sujet proposé; et s'il découvroit que, soit les témoins, soit ceux qui opinoient, l'eussent trompé, il les punissoit sans miséricorde comme faussaires. Il croyoit même devoir relever les sénateurs par l'éclat extérieur; et conséquemment il leur permit de se servir de voitures argentées. Regardant l'ordre des chevaliers comme la pépinière du sénat, il en conservoit soigneusement la splendeur, et il n'en permit jamais l'entrée à aucun affranchi.

Lamprid. Alex. 24.

43 *et* 19.

Ce fut par ménagement pour le sénat qu'il éleva à la dignité de sénateurs les préfets du prétoire. Ces officiers, qui jusque-là avoient communément été et devoient être régulièrement tirés de l'ordre des chevaliers, joignoient alors au commandement militaire une grande puissance dans le civil. Ils jugeoient avec le prince, ou en son nom, toutes les causes importantes, et par conséquent celles où il s'agissoit de la réputation et de la personne des sénateurs. Alexandre trouva indécent que des sénateurs eussent pour juges de simples chevaliers romains, et c'est pour parer à cet inconvénient qu'il voulut que les préfets du prétoire fussent eux-mêmes sénateurs. Mais, en évitant de choquer les bienséances, il péchoit, suivant la remarque de M. de Tillemont, contre la saine politique. La charge de préfet du prétoire ne donnoit que trop de pouvoir à ceux qui en étoient revêtus; et en y réunissant l'éclat des dignités, Alexandre animoit l'ambition de ces ministres, et il les rendoit de plus en plus redoutables à leurs maîtres. Les suites prouveront trop clairement la justesse de cette réflexion. *Tillem. Alex.* 13.

Il se plaisoit à honorer les gouverneurs des provinces qui se conduisoient avec intégrité. En voyage il les faisoit monter avec lui dans son carrosse; il leur accordoit des gratifications considérables, disant que, de même qu'il falloit punir les voleurs en les dépouillant de leur injuste proie, et les réduisant à la pauvreté, aussi devoit-on récompenser la probité par les richesses qu'elle n'avoit point recherchées. *Lamprid. Alex.* 22.

Il poussa si loin la déférence pour les pontifes et pour les augures, qu'il leur permit plus d'une fois de soumettre à leur révision des causes qu'il avoit lui-même jugées en sa qualité de souverain pontife.

Le peuple recevoit aussi de la part de ce prince des marques de considération, dont l'avoit bien déshabitué le faste des empereurs précédens. Alexandre l'assembloit 2.

souvent, et le haranguoit, comme faisoient au temps du gouvernement républicain les tribuns et les consuls.
4, 18, 20, 42. Il est aisé de sentir dans toute cette conduite une impression de douceur, de modération, et de bonté. C'étoit le fond de son caractère. Il se rendoit accessible et affable à tous, sans jamais rebuter personne.

Toutes les entrées étoient ouvertes pour approcher de lui; point d'introducteurs dont il fallût obtenir l'agrément; les portes étoient gardées par de simples huissiers, qui avoient ordre de laisser entrer tous ceux qui se présentoient. Il alloit aux bains avec le peuple, ne se distinguant que par une casaque de pourpre.

Bien éloigné de souffrir qu'on se prosternât devant lui comme l'avoit exigé Héliogabale, il vouloit être salué simplement par son nom; et si l'on ajoutoit ou quelque geste, ou quelque parole qui exprimât l'adulation, on étoit sûr de l'irriter, et on devoit s'estimer heureux si on en étoit quitte pour un ris moqueur qui marquoit l'improbation et le mépris. Il interdit jusqu'à l'usage du titre de *seigneur*, que Trajan néanmoins et plusieurs autres bons princes avoient admis. Dans les lettres qu'on lui écrivoit il vouloit que l'on suivît le style usité entre les particuliers, sans enfler la suscription d'une longue liste de noms pompeux, et en exprimant seulement sa qualité d'empereur, qui étoit une distinction nécessaire. Ceux qui venoient le saluer, surtout les sénateurs, étoient toujours invités à s'asseoir. Il visitoit ses amis malades, même ceux d'un rang médiocre; il alloit manger chez eux, et il en avoit toujours quelques-uns à sa table, qui y venoient familièrement sans invitation expresse. Il souhaitoit qu'on lui parlât librement; et, si quelqu'un croyoit avoir quelque conseil à lui donner, il écoutoit avec attention: il profitoit de l'avis, s'il le trouvoit judicieux; ou, s'il ne pensoit pas
35. devoir s'y conformer, il alléguoit ses raisons. Il pensoit comme Pescennius Niger sur les panégyriques consa-

crés à un prince vivant; il les trouvoit ridicules, et il ne souffrit jamais qu'on lui rendît un honneur qui ne pouvoit manquer d'être infecté de flatterie.

Sa mère, quoique princesse d'esprit et de tête, cepen- 21.
dant, par un goût de faste assez naturel à son sexe, n'approuvoit point des procédés si simples et si populaires. « Prenez-y garde [1] (lui dit-elle un jour), vous avilissez « votre autorité, et vous la rendez méprisable. Je la « rends [a] (répondit-il) plus exempte d'inquiétude, et « plus durable. » Il méritoit qu'une si belle parole fût vérifiée par l'événement.

Alexandre avoit la douceur tellement empreinte dans l'âme, que l'histoire lui rend ce glorieux témoignage, qu'il [2] ne laissoit passer aucun jour qui ne fût marqué
par quelques traits d'une si aimable vertu. Il répétoit 51.
sans cesse avec un goût infini cette belle maxime des chrétiens: « Ne faites point à autrui ce que vous ne « voulez pas qui vous soit fait à vous-même. » Elle étoit gravée dans son palais en grands caractères; il la faisoit mettre en inscription sur les édifices publics; et il vouloit que, lorsque l'on exécutoit un criminel qui avoit violé les droits de la société, le crieur proclamât à haute voix cette même maxime, comme la preuve de la justice du supplice, et une leçon pour les assistans. Il la prenoit lui-même pour règle de sa conduite, et il alloit encore au-delà, se piquant de générosité et de clémence envers des coupables qui l'avoient offensé. Lampride nous cite un fait de cette nature, qui a paru à M. de Tillemont suspect d'embellissement dans la plupart de ses circon-

[1] *Quùm ei objiceret nimiam civilitatem Mamæa mater...* Molliorem tibi potestatem et contemptibiliorem imperii fecisti; *ille respondit*, sed securiorem, atque diuturniorem.

[a] Théopompe, roi de Sparte, avoit fait une réponse à peu près semblable à sa femme au sujet de l'établissement des éphores, auquel il avoit consenti. *Hist. anc. de M. Rollin*, *t.* 11, *p.* 21 *et s.*

[2] *Dies nunquàm transiit, quin aliquid mansuetum, civile, pium faceret.*

stances, et avec raison, si la dérision n'y entra pas pour quelque chose.

48. Ovinius Camillus, sénateur d'un grand nom, fut déféré à Alexandre comme ayant formé une conspiration pour s'élever à la souveraine puissance, et le crime se trouva prouvé. L'empereur manda Ovinius, et au lieu de lui faire des reproches : « Je vous suis très-obligé « (lui dit-il) de la bonne volonté avec laquelle vous « vous offrez pour vous charger d'un fardeau qui m'ac- « cable. » Il le mena de ce pas au sénat, déclara qu'il l'associoit à l'empire, le revêtit des ornemens impériaux, et le logea dans le palais. Ce n'est pas tout encore. Il voulut le mettre en fonction, et il le fit partir avec lui pour une expédition dont il étoit question actuellement contre quelque peuple barbare. Ovinius étoit bien plus délicat qu'Alexandre, et il ne pouvoit supporter comme lui la fatigue de faire à pied les marches militaires. L'empereur lui procura les soulagemens nécessaires à sa foiblesse ; d'abord un cheval, ensuite un carrosse, pendant que lui-même il marchoit à pied. S'il faut recevoir tout ce récit comme vrai, il est visible qu'Alexandre se donnoit la comédie. Ovinius, qui en craignoit le dénouement, demanda avec tant d'instance la permission de se retirer, qu'il l'obtint enfin, et alla se cacher dans ses maisons de campagne. Alexandre ne tira de son attentat que cette innocente vengeance. Il le laissa couler tranquillement à la campagne le reste de ses jours. Mais Ovinius porta néanmoins la peine de son ambition criminelle ; et quelqu'un [a] des empereurs suivans, dans la crainte qu'il ne renouvelât ses anciens projets, lui en ôta le moyen avec la vie.

Lamprid. 15, 23, 34. La douceur d'Alexandre n'étoit point foiblesse, et il avoit pour le vice cette haine vigoureuse qu'inspire à un jeune cœur l'amour ardent de la vertu. Il commença

[a] Lampride ne nomme point l'empereur par l'ordre duquel Ovinius fut mis à mort ; mais il est clair qu'il ne peut pas avoir entendu Alexandre

par purger le palais de tous les ministres de débauches qu'Héliogabale y avoit rassemblés. Les infâmes de l'un et de l'autre sexe furent tous chassés ignominieusement; plusieurs relégués dans des îles désertes; les plus corrompus, noyés dans la mer. Alexandre bannit aussi du palais les nains et les naines, les bouffons, les chanteurs et les chanteuses, les pantomimes; et parmi cet attirail de corruption ayant choisi ceux qui pouvoient servir à l'amusement du peuple, il les lui donna, par une condescendance que les meilleurs princes jugent souvent nécessaire. Les autres furent distribués en différentes villes, qui étoient chargées de les nourrir, afin qu'ils ne fatiguassent point le public par une mendicité contraire à toute bonne police.

Les eunuques qui avoient été employés par Héliogabale dans les plus importans ministères furent réduits par Alexandre aux fonctions serviles qui leur conviennent; encore n'étoit-ce pas auprès de sa personne. Il méprisoit et détestoit ces monstres, et il ne voulut en tenir aucun à son service. Il en laissa quelques-uns à l'impératrice sa femme: il donna les autres à des seigneurs romains, sous la clause expresse que, si ces misérables persistoient dans leurs désordres et ne se corrigeoient point, ils ne pourroient jouir du privilége de la nouvelle jurisprudence établie par Adrien en faveur des esclaves, et que leurs maîtres auroient droit de les faire mourir par leur simple volonté, sans recourir à l'autorité du juge. 24, 34.

Le zèle d'Alexandre ne se renferma pas dans sa maison. Il défendit dans Rome les bains communs aux deux sexes: abus déjà proscrit par Adrien, et ensuite par Marc-Aurèle, mais renouvelé sous Héliogabale. Les désordres contre nature étoient devenus extrêmement communs parmi les Romains, et ils avoient dans la ville leurs écoles publiques. Alexandre eut la pensée de les défendre par de sévères ordonnances; et il l'eût fait, s'il n'eût 24, 34.

appréhendé que cette horrible licence, irritée par la gêne et par la contrainte, ne se débordât avec plus de fureur et ne déshonorât même les maisons particulières. Il prit donc le parti de souffrir un mal de peur d'en causer un plus grand, et il se contenta de le réduire dans certaines bornes. Il témoigna l'horreur qu'il avoit pour toutes sortes de débauches, en ne permettant point que l'on portât au trésor le tribut que payoient à l'état ceux qui en faisoient l'infâme commerce. Il destinoit cet argent à l'entretien du théâtre, de l'amphithéâtre et du Cirque. Enfin il condamna le vice par l'exemple qu'il
18, 25. donnoit lui-même d'une vie chaste et réglée; et souhaitant que tout ce qui l'environnoit annonçât la vertu, il n'admettoit à ses audiences que d'honnêtes gens et estimés dans le public, et il interdisoit aux femmes de mauvaise réputation la liberté de venir faire leur cour aux impératrices sa mère et son épouse.

15. Tout l'état avoit besoin de réforme. Alexandre se porta à ce grand ouvrage avec vigueur. J'ai déjà dit qu'il destitua et cassa tous les indignes juges et officiers mis en place par Héliogabale. Il fit aussi une sévère revue de tous les ordres de la république, du sénat, des chevaliers romains, des tribus, des armées; et il les purgea par
67. l'expulsion et le retranchement des membres mauvais et gâtés. Aucun coupable ne fut épargné. Ceux-mêmes qui lui étoient liés par l'amitié ou par le sang, s'ils se trouvèrent vicieux et couverts de quelque opprobre, furent punis, ou au moins éloignés de sa personne. « La répu-
15, 17, 18, 28. « blique (disoit-il) m'est plus chère que ma famille. »

Nul genre de criminels ne lui étoit plus odieux que les juges qui se laissoient corrompre par argent, et les magistrats concussionnaires. L'aversion qu'il avoit pour eux alloit jusqu'à le faire entrer dans des transports dont il n'étoit pas maître. Des écrivains qui l'avoient vu de près rapportoient, suivant le témoignage de Lampride, que, si un voleur de cette espèce se présentoit à sa vue,

il vomissoit la bile toute pure, et que ses doigts, par un mouvement en quelque façon naturel, se portoient au visage du coupable, comme pour lui arracher les yeux. Un sénateur nommé Septimius Arabinus, à qui ses vols et ses concussions avoient attiré sous Héliogabale un procès criminel, étant venu à l'audience d'Alexandre pour le saluer, ce prince s'écria avec la même véhémence qu'autrefois [a] Cicéron invectivant contre Catilina : « Dieux du ciel ! grand Jupiter ! Quoi ! Arabinus « non-seulement est vivant, mais il entre au sénat ! Il « espère même m'en imposer, tant il me croit imbécille « et dépourvu de jugement ! » Alexandre prit une précaution singulière pour écarter de devant sa vue de pareils objets d'indignation ; et de même que dans les mystères de Cérès Eleusine on avertissoit par la voix d'un héraut quiconque ne se sentoit pas pur et innocent de ne point approcher des autels, il fit publier un avis à quiconque se sentiroit coupable de vols et de rapines de ne point paroître devant lui, de peur que, convaincu de ses crimes, il ne les payât de sa tête.

Ce n'étoient point de vaines menaces. Il faisoit la guerre à toute outrance à cette sorte de criminels. Il ordonna que ceux qui avoient été condamnés pour avoir reçu de l'argent dans l'administration de la justice fussent réputés infâmes ; qu'il ne leur fût permis de paroître en aucun lieu public ; et que, si quelqu'un d'eux osoit s'y montrer, ceux qui étoient en autorité dans la province le fissent saisir et enfermer dans une île. Il avoit extrêmement à cœur de démentir un proverbe grec trop souvent vérifié par l'événement : [1] « Celui qui aura « beaucoup volé, en donnant une petite partie de son « vol, échappera à la peine. » Il alloit au-devant de cet abus par de grands exemples de sévérité. Un officier

[a] Les termes dont se sert Alexandre sont empruntés de la premiere Catilinaire, n. 2 *Hic tamen vivit. Vivit ! imò etiam in senatum venit.*

[1] Ὁ πολλὰ κλέψας, ὀλίγα δοὺς ἐκφεύξεται.

public ayant présenté dans un procès qui se jugeoit au conseil de l'empereur un faux extrait de pièces, Alexandre lui fit couper les nerfs des doigts, afin qu'il ne pût jamais écrire, et il le confina dans une île. Un homme de distinction, mais avide et aimant à piller, obtint, par le crédit de quelques rois étrangers qui étoient à la cour de l'empereur, un emploi important dans la milice. Cet emploi lui donnoit du pouvoir, et il s'en servit pour satisfaire son inclination, et pour voler. Alexandre, qui le veilloit, en fut bientôt averti : il le mit en justice, et fit instruire et juger son procès devant les rois mêmes ses protecteurs. Le crime fut prouvé : il ne s'agissoit plus que de déterminer la peine qu'il méritoit. « Comment punit-on dans votre pays les voleurs? (dit « l'empereur aux rois qui avoient assisté au jugement). Par « le supplice de la croix, » répondirent-ils. Alexandre fut bien aise de pouvoir, sans blesser sa clémence, exercer une rigueur nécesssaire qui lui étoit dictée par les patrons mêmes du coupable ; et leur sentence fut exécutée.

44. Ce prince sage se maintenoit dans la pleine liberté de punir rigoureusement les malversations en ne souffrant point que jamais les charges qui donnoient pouvoir et juridiction fussent vendues. « C'est une nécessité « (disoit-il) que celui qui achète en gros vende en dé« tail. Ainsi je ne pourrois point user de sévérité envers « des hommes qui, en vendant ce qu'ils auroient acheté, « ne feroient que se mettre au pair. » Telle étoit donc sa conduite envers les magistrats concussionnaires.

23, 35, 36. Une sorte de voleurs publics encore plus criminels sont ceux qui, vendant leur crédit auprès du prince, se rendent tyrans des particuliers, de qui ils extorquent de l'argent ; ennemis de l'état, dont ils remplissent les places de sujets incapables de le servir ; ennemis de la réputation de leur prince, qu'ils déshonorent par de mauvais choix, et qu'ils donnent lieu de regarder comme une dupe dont ils se jouent à leur gré. Souvent même

ils se font payer pour des services qu'ils n'ont point rendus, abusant de la crédulité de ceux qu'aveugle l'ambition et la passion des richesses ; et c'est cé que l'on appeloit alors, comme je l'ai déjà dit, *vendre de la fumée.* Alexandre sentoit tout cela, et il ne jugea aucun abus plus digne de sa sévérité.

Un de ses esclaves, qui s'étoit mêlé de ce trafic, et qui avoit reçu cent pièces d'or d'un officier de guerre, fut par son ordre mis en croix sur le chemin par lequel les esclaves du palais avoient souvent à passer pour aller aux maisons de plaisance de l'empereur.

Le supplice de Vétronius Turinus eut bien un autre éclat. Turinus s'étoit insinué dans les bonnes grâces d'Alexandre, et il avoit gagné sa confiance. Il en abusa pour vendre de la fumée. Il se donnoit pour tout-puissant auprès de l'empereur, qu'il gouvernoit, disoit-il, comme un enfant. Il promettoit sa protection, et il la faisoit bien acheter, souvent sans y rien mettre du sien. Dans les procès, il lui étoit très-ordinaire de recevoir de l'argent des deux parties; et nulle charge ne se donnoit à la cour ou dans l'empire qui ne lui payât tribut. Alexandre fut instruit de cet infâme manége ; et il ne crut pas indigne de son rang de tendre un piége à l'avidité de cet infidèle ministre pour acquérir contre lui une preuve évidente et palpable. Quelqu'un, de concert avec l'empereur, sollicita publiquement une grâce, et implora secrètement l'appui de Turinus. Celui-ci promit de parler de l'affaire, et n'en fit rien. La grâce ayant été obtenue, Turinus prétendit qu'on lui en avoit obligation ; et il exigea son salaire, qui lui fut compté en présence de témoins. Alors l'empereur le fit accuser. Turinus ne put se défendre ni disconvenir d'un crime prouvé par le témoignage de ceux-mêmes qui étoient intervenus dans la négociation. Comme Alexandre vouloit en faire un exemple, il administra encore aux juges la preuve d'un grand nombre de trafics également odieux,

dont l'accusé s'étoit rendu coupable, et qui étoient demeurés inconnus parce que l'on n'avoit osé attaquer un homme dont le crédit effrayoit. Après ces éclaircissemens, Alexandre compta que sa sévérité ne pouvoit être blâmée; et, pour proportionner le supplice au crime, il ordonna que Turinus seroit attaché dans la place publique à un poteau, au pied duquel on amasseroit du bois vert et humide, qui ne fût capable, lorsqu'on voudroit y mettre le feu, que de jeter une fumée épaisse. Ainsi Turinus mourut étouffé, pendant que le crieur public répétoit à diverses reprises et à haute voix ces paroles: « Celui qui a vendu de la « fumée est puni par la fumée. »

Une telle rigueur étoit bien propre à arrêter les progrès du mal; et Alexandre y joignit de sa part une
31 et 35. nouvelle précaution. Afin d'empêcher que ceux qui l'approchoient ne pussent feindre des entretiens avec lui, ni porter en son nom des paroles qu'il n'eût point données, il se fit une loi de n'accorder d'audience secrète à personne, si ce n'est au seul Ulpien: exception bien glorieuse pour ce jurisconsulte, et dont il étoit digne par sa probité.

21. Au reste il ne faut pas croire que la sévérité d'Alexandre se portât jusqu'à la cruauté. Les condamnations une fois prononcées étoient suivies de leur effet; mais il vouloit et avoit soin qu'elles fussent rares.

26. Il étoit même bienfaisant par caractère; et sa libéralité se fit sentir et au public et aux particuliers. Il fit, durant le cours de son règne, trois distributions générales de denrées au peuple et trois largesses en argent aux sol-
22. dats. Sévère avoit établi un fonds pour donner réglément une certaine quantité d'huile aux citoyens. Cette gratification fut non pas totalement retranchée, mais diminuée considérablement sous Héliogabale, dont les ministres, gens sans honneur et sans probité, ne cherchoient qu'à piller et à s'enrichir par toutes sortes de voies.

Alexandre la rétablit en entier telle qu'elle avoit été
ordonnée par Sévère. Il exempta la ville de Rome de la 32.
contribution prétendue volontaire qui se payoit aux
empereurs victorieux à titre de couronnes. Attentif à la 39.
commodité publique, il fit construire des bains dans les
quartiers qui n'en avoient point. Il apporta un très- 21.
grand soin pour empêcher la disette et la cherté des
vivres ; et le mauvais gouvernement d'Héliogabale ayant
dégarni les greniers de Rome, Alexandre acheta de ses
deniers de quoi les remplir. Il augmenta le nombre de 39.
ces greniers publics, et il en bâtit de nouveaux à l'usage
des particuliers qui n'avoient point de lieu commode
pour serrer leurs grains. Il confirma la constitution 46.
d'Adrien, qui accordoit la propriété des trésors à ceux
qui les avoient trouvés. S'il arrivoit quelque grande 44.
calamité, si des villes avoient été maltraitées par un
tremblement de terre, il soulageoit leur infortune, non-
seulement par des remises d'impôts, mais par des dons
effectifs qui les aidassent à réparer les dommages souf-
ferts. Sa bonté judicieuse étudioit les besoins pour y
appliquer les remèdes.

C'étoit aux pauvres qu'il aimoit à donner, surtout à 40.
ceux qui, ayant un rang à soutenir, manquoient des
facultés nécessaires sans qu'il y eût de leur faute. Il leur
donnoit des terres, des esclaves, des bêtes de voiture, des
troupeaux, tout l'attirail des instrumens du labour et de la
culture des terres : car ces libéralités en nature lui parois-
soient plus utiles et mieux entendues que faites en or ou en
argent. S'il accordoit des secours pécuniaires, c'étoit par
forme de prêt. Il avoit établi une banque où tous ceux 21.
qui avoient besoin d'argent en trouvoient à un intérêt
modique. En certaines occasions il prêtoit sans aucun
intérêt ; mais à condition que la somme prêtée seroit
employée à l'acquisition de quelque terre, sur le produit
de laquelle ses avances lui seroient remboursées. S'il en
usoit ainsi, sa vue étoit non d'épargner sordidement,

mais de prévenir la paresse, d'animer et d'aiguillonner l'industrie. Il savoit être libéral et magnifique lorsque
39. les circonstances l'exigeoient. Souvent il bâtit de très-
36. belles maisons pour les donner sur-le-champ. Il alloit au-devant des désirs de ceux que la timidité retenoit. « Pourquoi ne me demandez-vous rien? (leur disoit-il). « Aimez-vous mieux vous plaindre en secret que de « m'avoir obligation? » Mais il vouloit que ses libéralités fussent sagement placées, utiles à ceux qui les recevoient, honorables au prince qui les faisoit; et se
32. regardant [1] comme dispensateur, et non comme propriétaire des revenus de l'état, il ne se croyoit pas permis d'appliquer, soit à ses plaisirs, soit aux plaisirs de ceux qui l'approchoient, le suc et le sang des provinces.

39. Une magnificence si bien réglée n'épuise point les finances publiques. Aussi Alexandre trouva-t-il moyen, en même temps qu'il donnoit beaucoup, de soulager les peuples par une diminution d'impôts si considérable, que tel qui sous Héliogabale étoit taxé à dix pièces d'or ne payoit que le tiers d'un pièce d'or sous son successeur : ce qui fait une différence de trente à un. Il étoit donc bien éloigné d'outrer les droits du fisc, qui sous les empereurs romains étoient une source de vexations.
16. Il les modéra au contraire par des lois pleines d'huma-
44. nité. Il sentoit de quelle importance il étoit que le trésor du prince fût rempli : il apportoit à cet objet une très-grande attention, mais sans vouloir qu'il en coûtât rien
Herod. à la douceur et à l'équité; et quelque respectueux qu'il fût envers sa mère, cependant, comme cette princesse, [2] d'ailleurs très-estimable, avoit un foible pour l'argent et n'étoit point scrupuleuse sur les voies de l'amasser, il lui témoigna plus d'une fois son indignation sur les injustices qu'elle commettoit. Heureux s'il eût

[1] *Nefas esse dicens, ut dispensator publicus in delectationes suas et suorum converteret id quod provinciales dedissent.*

[2] *Mulier sancta, sed avara.* Lamprid. Alex. 14.

eu la force de les arrêter. Les financiers n'eurent aucun
crédit auprès de lui. Il appeloit les intendans de ses re- 46.
venus dans les provinces un mal nécessaire. Il les punis-
soit à toute rigueur s'ils malversoient; ne leur accordoit
qu'une considération médiocre s'ils se conduisoient
sagement; et il ne les laissa jamais plus d'un an en
place.

Une sage économie, ressource nécessaire aux princes
comme aux particuliers, régloit la dépense d'Alexandre;
et la simplicité de cet empereur a de quoi faire rougir
le luxe qui inonde et corrompt même les conditions
médiocres parmi nous. Sa table étoit frugale; et une 37.
étiquette modérée et invariable en fixoit le service. Le
pain, le vin, les viandes, chaque espèce avoit son tarif:
le gibier qu'on lui fournissoit, il le partageoit avec ses
amis, surtout avec ceux qu'il savoit ne pouvoir pas s'en
procurer commodément. Il n'en envoyoit point aux
riches. Les repas même de cérémonie, que l'usage l'obli- 34.
geoit de donner aux grands de l'état, n'étoient pas pour
lui une raison de se dispenser de la loi d'une modeste
frugalité. La différence ne tomboit que sur la quantité,
et non sur la qualité des mets. Au reste il aimoit peu
ces festins nombreux qui dégénèrent si aisément en
cohues; il appeloit cela manger au théâtre ou dans le
Cirque. Il se plaisoit bien plus à voir à sa table une so-
ciété choisie d'hommes doctes et vertueux; dans [1] les en-
tretiens desquels il disoit qu'il trouvoit en même temps
et de l'agrément et de la pâture.

Jamais il ne connut l'usage de la vaisselle d'or. Son
argenterie n'excédoit pas deux cents livres pesant, qui
ne font guère que trois cents marcs de notre poids. Si 41.
dans certaines occasions d'éclat elle ne lui suffisoit pas,
il en empruntoit.

Sa maison, ses équipages, sa garde-robe, tout ce qui
le concernoit, étoit gouverné sur le même plan que la

[1] ... *Ut haberet fabulas litteratas, quibus se recreari dicebat et pasci.*

15. dépense de sa table. Il ne vouloit avoir que le nombre d'officiers nécessaire pour son service, afin que l'état ne
42. fût point obligé de payer des hommes oisifs. Il n'employoit dans les bas offices du palais, tels que ceux de valets de pied, cuisiniers, boulangers, et autres semblables, que des esclaves. Par égard pour les personnes de condition libre, il s'abstenoit de les rabaisser à des ministères qui passoient pour serviles chez les Romains.
23 et 24. Ses esclaves portoient toujours l'habit de leur état : et il ne souffroit point qu'ils le relevassent par la richesse des ornemens. Ceux qui le servoient à table dans les fêtes les plus brillantes n'eurent jamais d'or sur leur per-
53. sonne. Les soldats mêmes qui devoient lui faire cortége dans les pompes solennelles n'éclatoient ni par l'or ni par la soie. Ils étoient vêtus d'une manière qui les paroit, mais sans faste. « La [1] majesté de l'empire se soutient « (disoit-il) par la vertu, et non par l'ostentation des « richesses. »

40. Lui-même il ne porta jamais d'étoffes toutes de soie, et il n'usa que rarement de celles où entroit cette matière, alors si précieuse. Il est inutile d'observer qu'il garda soigneusement la décence de son rang en s'en tenant à l'habit romain, et évitant toute parure étrangère; qu'il ne prit jamais l'habit de guerre dans Rome ni dans toute l'Italie, et qu'il se contenta de la toge, qui annonçoit la modestie et la paix. Mais il est bien singulier qu'il n'eût point à lui une robe prétexte et ornée de palmes en broderie, et que, lorsqu'il étoit consul, il se servît de quelqu'une de celles que l'on gardoit au Capitole, comme les particuliers qui devenoient consuls ou préteurs.

4, 41, 51. Héliogabale avoit employé les pierreries jusque sur ses souliers. Un luxe si insensé étoit bien éloigné du goût et des principes d'Alexandre. Il fit plus. Il vendit les pierreries de la couronne, disant que ce genre d'orne-

1 *Imperium in virtute, non in decore.*

ment étoit indécent pour les hommes, et que les princesses mêmes devoient se réduire à ce que l'usage rendoit indispensable. Il poussa si loin la sévérité sur cet article, qu'un ambassadeur étranger ayant fait présent à l'impératrice sa femme de deux perles d'une beauté et d'une grosseur singulière, il voulut d'abord les vendre; et n'ayant point trouvé d'acheteurs, il les consacra à Vénus, à la statue de laquelle il en fit deux pendans d'oreilles.

Ainsi [1] les mœurs de l'empereur et des princesses de la cour étoient une censure vivante, dont l'effet fut très-heureux. Les premiers sénateurs se réformèrent sur le modèle d'Alexandre, et les dames sur celui de l'impératrice.

Dans tout ce que je viens de rapporter avec éloge peut-être quelques-uns trouveront-ils matière à critique; peut-être pensera-t-on que ce prince outroit les attentions économiques, et que ce que j'appelle simplicité et modestie porte une nuance d'avarice. Mais il est important d'observer qu'il avoit d'énormes dépenses à soutenir par rapport aux troupes, dont il ne lui suffisoit pas de payer la solde, s'il ne se concilioit leur affection par des largesses extraordinaires. Les soldats romains, accoutumés à être flattés par leurs empereurs, étoient devenus insolens, mutins, séditieux, et ils ne s'apaisoient que par l'or. Ce n'étoit pas pour eux qu'Alexandre s'étoit fait la règle de donner en nature des choses usuelles. Ils ne s'en seroient pas contentés. Il étoit obligé de leur distribuer l'or et l'argent à pleines mains. Encore ne put-il prévenir entièrement leurs séditions; et après en avoir calmé plusieurs avec peine et danger, il en fut la victime. Comme donc les circonstances d'une part le forçoient de donner beaucoup, et que de l'autre il étoit bien résolu de ne point fouler les peuples, et même de diminuer leurs charges, son économie seule venoit à son secours;

[1] *Prorsùs censuram suis temporibus de moribus propriis gessit. Imitati sunt eum magni viri, et uxorem ejus matronæ pernobiles.* 41.

et fondée sur de tels principes, elle ne peut être assez louée. Aussi s'en faisoit-il honneur, et il n'oublioit rien de ce qui pouvoit la favoriser, comme le prouve la réforme qu'il fit dans les monnoies.

Gronov. de pec. vet. III, 15.

De toute antiquité les Romains n'avoient qu'une seule espèce de monnoie d'or, que j'appellerai *écu* pour la commodité du discours. Cette pièce d'or pesoit deux deniers et demi, et valoit vingt-cinq deniers d'argent, douze livres dix sous. Héliogabale, amateur de la profusion, fit frapper des doubles écus, des quadruples, et même des pièces de dix, de cinquante et de cent écus d'or. De là il arrivoit que, dans les libéralités faites de la la main à la main, l'empereur se voyoit obligé d'excéder souvent la juste mesure; et qu'où dix dièces d'or auroient suffi il lui falloit donner la valeur de cent. Cet abus n'échappa pas à la vigilance d'Alexandre. Il proscrivit et bannit du commerce toutes ces pièces d'un poids exorbitant, et il voulut qu'elles fussent simplement réputées matières. Il ne se contenta pas de ramener les choses à l'ancienne médiocrité. Il fit battre des demi-écus d'or, des tiers d'écus, au moyen de quoi il étoit le maître de proportionner ses dons à la différence des circonstances et des personnes.

Lamprid. Alex. 39.

Quoique très-religieux, ainsi que j'aurai soin de le faire remarquer, ses offrandes dans les temples n'étoient rien moins que magnifiques. Jamais d'or, cinq ou six livres d'argent pesant, voilà à quoi se réduisoient les présens qu'il consacroit au culte des dieux. Il répétoit souvent et volontiers ce demi-vers de Perse : *in sancto quid facit aurum?* « Est-il question d'or dans les choses « saintes? »

44.

Pers. Sat. II, v. 69.

Il porta à plus forte raison cette sévérité d'économie dans les gratifications qu'il faisoit à ceux dont les arts n'ont pour objet que le plaisir. On sait combien les Romains étoient follement épris du jeu des comédiens, et surtout de celui des pantomimes. Ils ne plaignoient rien

pour les récompenser; et souvent les plus riches se ruinoient par les dons immenses qu'ils se faisoient une joie de leur prodiguer. Alexandre aimoit assez les spectacles, et il y alloit souvent: mais il n'estimoit ceux qui le divertissoient que leur juste prix. Il disoit qu'il falloit les nourrir comme un maître nourrit ses esclaves, et non les enrichir. Jamais il ne leur donna aucune pièce de vaisselle d'or ou d'argent. Une somme modique en espèces étoit tout ce qu'ils pouvoient espérer de lui. Il leur ôta même les habits d'étoffes précieuses qu'Héliogabale leur avoit donnés. *Lamprid. Alex.* 33, 37.

C'est une façon de penser assez commune que les soins d'économie ou produisent ou prouvent la petitesse de l'esprit. L'exemple d'Alexandre suffit pour détruire ce préjugé. Econome tel que je viens de le dépeindre, il fut capable de vues supérieures, et son gouvernement étoit fondé et dirigé sur les plus grandes et les plus hautes maximes.

Jamais [1] il ne regarda les charges comme des grâces 46.
à distribuer, mais comme des ministères à remplir. Pour y parvenir, il falloit mériter son estime et celle du public. Il avoit [2] même pour principe que ceux qui fuyoient 19.
les dignités en étoient les plus dignes; et qu'il falloit mettre en place des hommes qui craignissent les emplois, et non qui les briguassent. Il louoit beaucoup la 45.
pratique, qui étoit dès-lors en usage dans l'église chrétienne, de proclamer publiquement les noms de ceux qui devoient être promus au sacerdoce, afin que, s'il y avoit quelque reproche à faire contre eux, on pût en être éclairci et l'examiner. Alexandre imitoit cette méthode, et il annonçoit d'avance les noms de ceux qu'il songeoit à établir gouverneurs de provinces. Mais il ne vouloit pas néanmoins provoquer contre eux l'envie et la mali-

[1] *Præsides, proconsules, et legatos nunquàm fecit ad beneficium, sed ad judicium vel suum, vel senatûs.*

[2] *..... Dicens invitos non ambientes in republicâ collocandos.*

gnité. Il exigeoit que les faits fussent graves et prouvés : sans quoi les accusateurs étoient punis comme coupables de calomnie.

46. C'étoit encore une de ses maximes qu'il [1] falloit que chacun sût le métier dont il se chargeoit; et en conséquence il ne mettoit dans les premières places que des hommes capables de les soutenir par eux-mêmes, et qui n'eussent pas besoin d'être dirigés, mais simplement aidés par leurs assesseurs.

32. Des gouverneurs de provinces choisis avec tant de soin ne pouvoient manquer d'être respectés : l'empereur les considéroit lui-même beaucoup, comme je l'ai déjà observé. Jamais il ne donna de successeur à aucun qu'il ne dît à celui qui sortoit d'emploi : « La république vous « rend grâces; » et qu'il ne le récompensât par une libéralité qui lui procurât le moyen de vivre selon son rang.

L'intention d'Alexandre n'étoit pas que l'administration des affaires publiques enrichît ceux à qui il la confioit; mais il ne prétendoit pas non plus qu'elle leur fût à charge. De tout temps les proconsuls et les propréteurs avoient été défrayés aux dépens de la république. Auguste fixa une somme pour cet objet. Alexandre aima mieux monter leur maison en argenterie, en équipages, en officiers de bouche, le tout modestement, et sous la condition qu'à leur retour ils rendroient les bêtes de voiture, et les esclaves, et garderoient le reste, s'ils s'étoient bien conduits, et au contraire en paieroient le quadruple, si leur gestion n'avoit pas été régulière.

Suet. Aug. 96. Lamprid. Alex. 42.

46. Le même esprit d'équité l'engagea à les décharger de l'obligation de stipendier leurs assesseurs. Pescennius Niger avoit eu cette pensée. Alexandre la réalisa en assignant des gages aux assesseurs des proconsuls et des propréteurs dans les provinces.

[1] *Eos esse promovendos qui per se per assessores.... unumquemque id rempublicam gerere possent, non agere debere quod nosset.*

Le consulat n'avoit presque conservé de son ancienne 43.
splendeur qu'un vain éclat, et la nécessité de faire des dépenses énormes. Alexandre diminua les dépenses, afin sans doute de rendre accessible au mérite, même peu accommodé des biens de la fortune, une charge qui étoit encore regardée comme le faîte des honneurs.

Ses soins vigilans se portoient sur toutes les parties 16, 42, 44.
de l'état, et il fit un très-grand nombre de lois dont il est fâcheux que nous connoissions peu le détail; mais nous savons que non content de les avoir portées, il tint la main à les faire exécuter, et qu'il les observoit lui-même; preuve d'un esprit ferme et judicieux. Nous ne pouvons pas douter non plus qu'elles ne fussent très-sages, vu la maturité avec laquelle elles étoient discutées avant qu'il se déterminât à les établir. Elles se proposoient dans un conseil de vingt ou même de cinquante sénateurs, tous habiles dans le droit, et instruits des maximes du gouvernement. On leur donnoit le temps d'y réfléchir et d'en comparer les avantages et les inconvéniens. Ils opinoient ensuite, et l'on écrivoit l'avis de chacun, et les motifs sur lesquels il l'avoit appuyé. L'ordonnance qui passoit étoit le résultat de ces délibérations.

C'est tout ce que nous pouvons dire sur cette matière, 33.
qui devroit être si riche. Lampride ne rapporte que quelques règlemens de police qui méritent à peine d'être comptés. Alexandre établit pour les quatorze quartiers de la ville quatorze inspecteurs, tous consulaires, qui devoient former le conseil du préfet de Rome, et juger avec lui toutes les affaires portées à son tribunal. Il distribua en différens corps tous les arts et métiers, leur 27.
donnant des syndics, et leur assignant des juges. Il eut aussi la pensée de distinguer les conditions par la qualité des habillemens. Sa vue étoit sans doute de mettre un frein au luxe, qui confond tous les états. Mais Ulpien et Paul, à qui il communiqua son plan, furent frappés du

danger des séditions, si dans une aussi grande ville que Rome, au moindre bruit de querelle, l'habit de chacun devenoit pour tous ses semblables comme un signal de ralliement; et le prince céda à leurs remontrances.

Sen. de clem. 1, 24. Sénèque témoigne qu'il avoit été autrefois proposé dans le sénat de marquer la distinction des esclaves et des gens libres par celle des vêtemens, et que les plus sages pensèrent qu'il n'étoit pas expédient de rendre trop sensible aux esclaves la supériorité de leur nombre sur celui des personnes de condition libre.

Un prince aussi vertueux qu'Alexandre étoit intéressé à honorer la vertu. Nous avons vu comment il la protégeoit et la récompensoit dans les vivans. Il la respectoit pareillement dans ceux qui n'étoient plus, et la gloire des grands hommes des siècles passés lui étoit chère et précieuse. *Lamprid. Alex.* 26, 28. Il rassembla dans la place de Trajan les statues des empereurs divinisés et des illustres capitaines romains, qui étoient épars en différens quartiers de la ville; et il les orna d'inscriptions qui contenoient le récit de leurs exploits, et l'éloge de leurs vertus. Il avoit
29-31. dans son palais deux chapelles, où étoient consacrés les principaux objets de son culte en deux classes, l'une destinée à la vertu, et l'autre aux talens. Dans la première il avoit placé les bons princes, parmi lesquels il donnoit rang à Alexandre le grand; et de plus les sages qui par leurs instructions s'étoient rendus les bienfaiteurs du genre humain: Abraham, Orphée, Apollonius de Tyane, et enfin Jésus-Christ; assemblage bizarre, mais qui fait voir la disposition où étoit ce prince de vénérer la vertu partout où il croyoit la trouver. La seconde chapelle étoit pour les héros de la profession des armes et de la littérature: Achille, Cicéron, et Virgile, qu'il appeloit le *Platon* des poëtes, et quelques autres noms fameux. Il offroit tous les jours des sacrifices dans ces deux chapelles; et c'étoit même par cet acte de religion que commençoit sa journée, dont il partageoit le

reste entre les affaires et la nécessité indispensable de quelques délassemens.

Il employoit la plus grande partie de la matinée à travailler avec ses ministres, se levant même pour cela avant le jour, si le besoin l'exigeoit, et passant dans cette occupation plusieurs heures de suite, sans qu'il parût jamais en lui aucune marque ni d'ennui ni de mauvaise humeur. Un front toujours serein, une égalité parfaite adoucissoit le travail et pour lui-même et pour les autres. Ensuite il donnoit quelque temps à la lecture, et aux exercices du corps, tels que la lutte, la course, ou la paume; il prenoit le bain, dînoit rarement, se contentant pour l'ordinaire d'un peu de lait et de pain pour se soutenir; et après midi il se remettoit au travail, se faisoit lire ses lettres, les corrigeoit de sa main, les signoit. L'humanité de ce bon prince paroissoit ici en ce qu'il faisoit asseoir ses secrétaires, s'ils se trouvoient fatigués de se tenir trop long-temps debout.

Ce n'étoit qu'après avoir rempli tous ces devoirs qu'il
recevoit la cour. Souvent il alloit aux spectacles, pour 44.
lesquels il avoit assez de goût. Il s'étoit procuré dans son
palais un amusement bien innocent. Il avoit formé une 41.
grande volière de toutes sortes d'oiseaux, perdrix, faisans, canards, paons, pigeons. Ce petit peuple lui donnoit une scène qui le délassoit. Il est difficile qu'un prince se divertisse à moins de frais. Cependant Alexandre ne vouloit pas que son trésor portât cette dépense. Il faisoit vendre au marché les petits de ses oiseaux pour fournir
à l'entretien de la volière. 34.

J'ai parlé de la modestie et de la frugalité de ses repas, dont le principal assaisonnement étoit un livre qu'on lui lisoit, ou la conversation avec des hommes
doctes qu'il invitoit à manger avec lui. Jamais il ne fit 41.
jouer la comédie pendant son souper, comme c'étoit l'usage des Romains opulens. S'il lui falloit quelque spectacle qui le réjouît, il faisoit battre de petits chiens

contre des cochons de lait, ou des coqs et des perdrix; ou bien on lui apportoit de petits oiseaux, qui voltigeoient dans la salle et autour de la table. Aimable simplicité de mœurs, quoi qu'en puissent penser les admirateurs du luxe! Les ressorts de l'esprit, parfaitement détendus par des plaisirs si peu capables de remplir l'âme, en deviennent plus propre à soutenir le travail; et si ces sortes d'amusemens paroissent méprisables et puériles, que l'on accuse donc de petitesse d'esprit Scipion et Lélius, qui ramassoient des coquillages sur le bord de la mer.

Hist. rom. t. v, p. 156.

On a pu remarquer, par différens traits sémés dans ce que j'ai dit jusqu'ici, qu'Alexandre aimoit les lettres et ceux qui les cultivoient; et cette inclination s'accorde parfaitement avec l'amour de la vertu. Il étoit lui-même
27. fort instruit, parlant mieux néanmoins, comme je l'ai observé, le grec que le latin. Il fit des vers, mais sur des sujets dignes d'un prince tel que lui. De même qu'Achille chantoit sur la lyre la gloire des héros, Alexandre écrivit en vers les vies des bons et sages empereurs. Il savoit la géométrie, la musique, jouoit des instrumens, mais en gardant toujours la décence de son rang. Je voudrois qu'à ces connoissances utiles ou agréables on ne lui eût pas fait joindre les arts frivoles et trompeurs qui se rapportent à la divination, l'astrologie, la science prétendue des augures, et celle des aruspices.
30. Telle étoit la superstition des temps où il vivoit. Il donnoit régulièrement une partie de sa journée à la lecture; et, guidé par son goût pour le solide et le sérieux, il lisoit des ouvrages où il trouvoit de bonnes instructions pour les mœurs et pour le gouvernement, tels que les livres de Platon et de Cicéron sur la république, et le traité des Offices de ce dernier. Il s'amusoit aussi quelquefois avec les poëtes. Lampride cite en particulier Horace, qui a droit de plaire à tout lecteur intelligent; et Sérénus Sammonicus, qu'Alexandre aimoit appa-

Hom. Il. IX, v. 189.

remment à titre de moderne, et comme un auteur qu'il 35.
avoit vu et connu. Il alloit souvent entendre les orateurs et les poëtes lorsqu'ils récitoient leurs ouvrages; surtout s'ils s'étoient proposé pour objet de louer les bons princes qui avoient précédé, ou les grands hommes de l'ancienne Rome, ou Alexandre le grand, pour lequel il avoit une singulière vénération. Les fameux avocats piquoient aussi sa curiosité; et lorsque, après avoir retouché leurs plaidoyers, ils les lisoient dans une assemblée comme pièces d'éloquence, l'empereur se mêloit volontiers parmi leurs auditeurs.

Ce n'étoit pas seulement dans ces actions d'apparat 34.
qu'il témoignoit aux doctes sa bienveillance. Il étoit bien aise, comme je l'ai observé, de les avoir à sa table,
de converser avec eux ; et dans ces entretiens il faisoit 44.
très-bien son rôle, ayant le talent de conter agréablement, et de mettre beaucoup d'enjouement et d'aménité
dans ses discours. Il aimoit les savans; et, chose singu- 3.
lière, il les craignoit. Il les regardoit comme les arbitres de sa réputation, dont il étoit très-jaloux; et, de peur qu'ils ne la ternissent par de fausses couleurs, il vouloit qu'ils apprissent de lui-même tout ce qu'ils auroient à écrire sur son sujet, sans préjudice néanmoins des droits de la vérité.

Attentif à favoriser les progrès des lettres et de toute 44.
doctrine, il assigna des pensions aux rhéteurs, aux grammairiens, aux médecins, aux mécaniciens, aux architectes, et même aux aruspices et aux astrologues, dont il avoit meilleure idée qu'ils ne méritoient. Il établit des écoles de tous ces arts, et il mit par ses libéralités les professeurs en état d'y recevoir les enfans pauvres qui avoient d'heureuses dispositions. Il accorda aussi des gratifications aux avocats des villes de province, pourvu
qu'il se fût assuré qu'ils plaidassent gratuitement. *Lamprid.*

Ce tableau de la conduite et du gouvernement d'A- *Alex.* 64, 65.

lexandre non-seulement doit donner pour lui une grande estime, mais il a même de quoi étonner. C'est une singularité surprenante qu'un prince parvenu au trône avant l'âge de quatorze ans, et qui n'en a pas vécu vingt-sept, offre un modèle auquel peu de souverains, même de l'âge le plus mûr, peuvent être comparés. Lampride, cherchant la cause de cette espèce de phénomène, l'attribue en premier lieu aux soins vigilans de Mamée, pour laquelle le jeune empereur eut toujours une extrême déférence; et ensuite aux conseils des bons et sages amis dont il fut toujours environné. Les amis d'Alexandre, dit cet historien, furent des hommes vénérables par la pureté de leurs mœurs, qui n'étoient ni malfaisans, ni voleurs, ni factieux, ni fourbes, ni portés à se réunir pour de mauvais desseins, ni ennemis des bons, ni sujets à la débauche, ni cruels, ni capables de se jouer de leur maître, et de l'exposer à la risée en le trompant; intègres, incorruptibles, modérés, religieux, attachés de cœur à leur prince, et n'ayant rien de plus cher que sa réputation. Ils ne faisoient point trafic de leur crédit; ils ne connoissoient ni la ruse ni le mensonge; ils lui présentoient le vrai sur chaque objet avec une droiture sur laquelle ne pouvoit rien l'intérêt particulier.

De tels amis sont un grand secours et un grand bonheur pour un prince. Mais inutilement les trouveroit-il à sa portée, s'il n'avoit et la sagacité pour les découvrir, et l'amour de la vertu pour se les attacher. Ainsi aux causes alléguées par Lampride ajoutons, comme la principale, l'excellent caractère d'Alexandre, qui le mit en état de profiter des sages leçons de sa mère et des avis de ses
68. conseillers. Il avoit été séduit par les flatteurs à son avénement au trône, et il s'étoit laissé prévenir contre ceux qui aimoient véritablement sa gloire, inséparable du bien de l'état. Mais cet égard ne fut pas long; le jeune

prince rentra bientôt dans la voie du devoir; et la solidité de son esprit, la bonté de son cœur, l'y fixèrent pour toujours.

Sur une si belle vie on remarque quelques taches, mais en petit nombre, et peu considérables en elles-mêmes. Le principal reproche que l'on fasse à Alexandre roule sur la déférence excessive qu'il eut pour sa mère, princesse d'un courage élevé, mais impérieuse à l'excès et avide d'argent. On a prétendu qu'il avoit dissimulé et même autorisé les rapines de Mamée; ce qui sans doute mérite le blâme, sans être pourtant totalement inexcusable dans un prince qui devoit tout à sa mère, et qui trouvoit en elle tant de grandes qualités, qu'il ne pouvoit pas plus lui refuser son estime, à bien des égards, que son respect et sa reconnoissance. *Jul. Cæs.*

Hérodien rapporte un fait qui, s'il est vrai, n'est susceptible d'aucune apologie. Il dit que Mamée, ayant donné à son fils une femme d'un sang illustre, devint jalouse de l'affection que le jeune empereur avoit pour une épouse digne de lui; qu'elle ne put souffrir que sa belle-fille partageât avec elle les honneurs du rang suprême, et que, voulant en jouir seule, elle la chassa du palais; que le beau-père de l'empereur, outré du traitement fait à sa fille, et des insultes de toute espèce qu'il recevoit lui-même, s'enfuit au camp des prétoriens, où en même temps qu'il se louoit infiniment d'Alexandre, il se plaignoit, dans les termes les plus forts, des injustices de Mamée; qu'il lui en coûta la vie; que Mamée le fit tuer, et exila sa fille en Afrique. Le même écrivain ajoute qu'Alexandre demeura simple spectateur d'une scène qui devoit si vivement l'intéresser; que la crainte de sa mère lui ferma la bouche; et qu'il souffrit avec une patience imbécille ce que les droits les plus saints l'obligeoient d'empêcher. *Herod. l. VI.*

Hérodien est le seul [a] auteur de ce fait. Lampride, 49.

[a] Je ne compte point Zonare, qui peut n'avoir fait que copier Hérodien.

d'après Dexippe, auteur presque contemporain, raconte la chose tout autrement. Selon lui, le beau-père d'Alexandre, qui se nommoit Marcianus, comblé d'honneurs par son gendre, se porta à des desseins ambitieux, et tenta d'arracher à Alexandre la souveraine puissance et la vie. Son crime ayant été reconnu, il en subit la peine, et sa fille fut répudiée. Ce récit, qui ne charge ni Mamée d'une violence atroce, ni son fils d'une pusillanimité méprisable, me paroît mériter d'autant mieux la préférence, qu'Hérodien est légitimement suspect dans le mal qu'il dit d'Alexandre. Il se montre, je ne sais par quel principe, l'ennemi déclaré de la gloire de ce jeune empereur; il le représente partout comme timide, comme lâche, comme un enfant qui se laisse stupidement gouverner. Si cet écrivain marquoit de l'élévation dans sa façon de penser, du jugement, un esprit de recherche et de critique, son témoignage seroit d'un grand poids; mais je ne trouve chez lui d'autre mérite, que celui de l'élégance; souvent un style de déclamateur, et très-peu d'exactitude dans ses récits.

Lamprid. Al. 64 et 25.

Le second défaut que l'on impute à Alexandre, est d'avoir été curieux et soupçonneux. Ce reproche paroît n'être pas sans fondement. Ce prince avoit des hommes sûrs qui observoient tout ce qui se passoit dans Rome pour l'en instruire. Il vouloit que la commission dont ils étoient chargés ne fût connue que de lui, craignant pour eux la séduction des présens et de l'argent, à l'épreuve de laquelle il croyoit que n'étoit personne. Mais d'un autre côté quel danger d'erreur dans ces rapports secrets où le délateur est seul écouté, où il n'est jamais confronté avec celui qu'il accuse, où il lui est si aisé de mêler ses préjugés et ses passions, et de les faire passer dans l'âme du prince, qui ne voit et n'entend que par ses yeux et par ses oreilles! Si cette manœuvre n'a attiré à Alexandre que le simple reproche de curiosité, c'est la bonté de son cœur qui en a empêché les plus

tristes effets. Mais la chose en soi est sans difficulté un ressort de tyrannie.

Nous avons cru pouvoir le purger du soupçon d'avarice. Peut-être n'est-il pas autant à l'abri de celui de vanité. Ses égards timides pour les gens de lettres marquent un grand foible pour la gloire. On ne peut attribuer aussi qu'à une vanité mal entendue la honte qu'il avoit d'être regardé comme Syrien, et la fantaisie qu'il conçut de se donner une origine romaine, et de se dresser un tableau généalogique, qui le faisoit descendre en droite ligne des [a] Marcellus. Sans doute il eût été avantageux à un empereur romain d'être Romain de naissance. Mais, ne l'étant point, Alexandre ne devoit songer qu'à réparer ce défaut par ses vertus. Vouloir démentir une origine connue de toute la terre, se fabriquer une fausse généalogie, ce sont là des ruses qu'il faut laisser aux petits esprits.

3.

28, 44.

Voilà les principaux traits par lesquels on peut se former une idée du caractère d'Alexandre. Avant que de passer à ce qui regarde la guerre qu'il fit contre les Perses, et celle contre les Germains, dans laquelle il périt, je vais placer ici le petit nombre de faits que l'histoire nous administre pour les premières années de son règne, et j'y insérerai, pour achever le tableau, ce qui regarde sa conduite envers les gens de guerre.

Alexandre, dans les premières années, jouit de la paix au-dehors, si l'on excepte quelques légers mouvemens des barbares vers les frontières. Lampride parle d'avantages remportés dans la Mauritanie Tingitane par Furius Celsus; dans l'Illyrie, par Varius Macrinus, allié de l'empereur; en Arménie, par Junius Palmatus. C'est tout ce que nous savons de ces événemens, qui ne doivent pas avoir été fort considérables.

Lamprid. Alex. 58.

[a] Le texte de Lampride porte le nom des *Métellus*: mais Casaubon préfère celui des *Marcellus*. En effet, Alexandre est appelé *Marcellus* dans l'Epitome de Victor; et son père se nommoit *Marcianus*, nom qui a plus de rapport à *Marcellus* qu'à *Métellus*.

Les prétoriens donnèrent plus d'exercice à Alexandre, dans les temps dont je parle ici, que les ennemis étrangers. Cette milice indocile et insolente ne pouvoit supporter la sévérité d'un prince zélé pour la discipline et pour le bon ordre. Ulpien, aux conseils duquel elle attribuoit tout ce qui lui déplaisoit dans la conduite de l'empereur, fut la victime des fureurs de ces soldats séditieux.

Ulpien, dont le nom entier est Domitius Ulpianus, tenoit le premier rang entre les amis d'Alexandre. Originaire de Tyr, il fut, sous le règne de Sévère, assesseur et disciple du grand Papinien; et il puisa également dans la société d'un tel maître la science profonde du droit et les principes d'une exacte probité. J'ai dit que son mérite le fit choisir pour instruire et diriger l'enfance d'Alexandre, alors César, et que son mérite l'en fit éloigner en lui attirant la haine d'Héliogabale. Alexandre, devenu empereur, le rappela auprès de sa personne, voulut l'avoir pour modérateur et pour tuteur, et lui donna toute sa confiance, jusqu'à causer de l'inquiétude et de l'ombrage à sa mère, qui, jalouse de se maintenir dans la principale autorité, craignit d'abord Ulpien comme un rival. Il usa de sa faveur avec tant de prudence, qu'il leva les soupçons de Mamée; et, aisément regagnée, elle fut la première à louer la sagesse du choix de son fils. Alexandre confia à Ulpien les emplois les plus importans. Il le fit son sécrétaire d'état; il le donna pour collègue et presque pour inspecteur aux préfets du prétoire Flavius et Chrestus. Ceux-ci, qu'incommodoit un tel surveillant, excitèrent une sédition parmi leurs soldats pour s'en défaire. Mais leur mauvaise volonté retomba sur leurs têtes. L'empereur les prévint, les punit de mort; et Ulpien * devint seul préfet du prétoire.

Till. Alex. art. 17.

Lamprid. Alex. 51.

26.

Zos. l. 1.

* Xiphilin et Zonare, abréviateurs de Dion, racontent la chose autrement, et ils imputent à Ulpien d'avoir causé la mort des deux préfets du prétoire dans la vue de leur succéder. Pour l'honneur de ce grand

Alors tout roula sur lui, et il pouvoit être compté la seconde personne de l'état. C'étoit lui qu'Alexandre chargeoit de préparer toutes les affaires qui devoient venir à sa connoissance, et de lui en rendre compte. J'ai déjà dit que ce fidèle ministre étoit le seul avec qui l'empereur conférât tête à tête. Si quelqu'un demandoit au prince une audience particulière, Ulpien y assistoit en tiers. Il étoit l'ami de toutes les heures. Alexandre l'appeloit à ses délassemens, aussi-bien qu'à son travail, et il ne faisoit manger plus souvent ni plus volontiers personne avec lui.

Lamprid. Alex. 15. — 31. — 34.

Mais toute la bienveillance de l'empereur ne put protéger son ministre contre la licence effrénée des prétoriens. Ulpien fut toujours en butte à leurs séditions; et plus d'une fois Alexandre ne lui sauva la vie qu'en se mettant devant lui et en le couvrant de sa pourpre. Enfin, un dernier orage s'étant élevé, Ulpien chercha en vain un asile dans le palais. Les efforts que firent Alexandre et Mamée pour le défendre furent inutiles, et il fut massacré sous les yeux de l'empereur et de sa mère. Ce tragique événement est rapporté par M. de Tillemont à l'an de J. C. 228, qui concourt avec les sixième et septième du règne d'Alexandre.

51. — *Dio et Zos.*

Ulpien méritoit assurément un meilleur sort. Il a été loué sans réserve et sans exception par tous les païens. Les chrétiens lui reprochent la haine qu'il leur portoit, et qu'il poussa si loin, que, pour combattre l'inclination que son souverain avoit à les favoriser, il ramassa toutes les ordonnances que les empereurs précédens avoient rendues contre eux. Plaignons un aveuglement dans lequel il étoit même entretenu par l'amour des lois qu'il avoit tant étudiées.

Lactan. Inst. v, 11.

La fureur des prétoriens s'animoit par le succès de leurs

Dio, l. LXXX.

jurisconsulte, j'ai mieux aimé, aussi-bien que M. de Tillemont, suivre Zosime, qui avoit aussi le texte de Dion devant les yeux, et qui peut en avoir mieux pris le sens.

criminelles entreprises. Ils s'acharnèrent sur Dion, qui revenoit du gouvernement de la haute Pannonie, où il avoit su ranger les troupes au devoir, et leur faire respecter l'autorité du commandement. Les prétoriens craignirent que cet exemple n'eût des suites par rapport à eux, et ils eurent l'insolence de demander la tête de Dion. L'empereur, loin de les écouter, honora Dion d'un second consulat, dans lequel il voulut être son collègue; et il s'engagea à faire pour lui toutes les dépenses qu'exigeoit sa charge. Cette fermeté étoit louable. Mais Alexandre ne la soutint pas. Il appréhenda que les prétoriens voyant celui qu'ils haïssoient revêtu des ornemens de la première dignité de l'empire, ne s'emportassent à quelque sédition qu'il ne seroit pas maître d'arrêter, et il conseilla à Dion de passer le temps de son consulat hors de Rome. Dion obéit, se rendit en Campanie auprès de l'empereur, y demeura quelques jours avec lui, se montrant sans crainte aux soldats de la garde : après quoi, comme il étoit incommodé de la goutte, il prit le parti de se retirer dans la Bithynie, son pays natal, pour y passer le reste de ses jours; bien content de se voir tiré par d'heureuses circonstances, comme Hector dans Homère [a], du milieu du tumulte, des traits et des épées, des meurtres et du carnage.

La mort d'Ulpien, le danger de Dion, prouvent assurément de la foiblesse dans le gouvernement d'Alexandre par rapport aux troupes. C'est ce qui paroît encore dans la politique timide dont usa ce prince pour punir Epagathus, principal auteur du meurtre d'Ulpien. Il l'éloigna de Rome et de l'Italie, sous prétexte de l'envoyer

[a] C'est Dion qui se fait l'application à lui-même de ces deux vers d'Homère :

Ἕκτορα δ' ἐκ βελέων ὕπαγε Ζεὺς, ἔκ τε κονίης,
Ἔκ τ' ἀνδροκτασίης, ἔκ θ' αἵματος, ἔκ τε κυδοιμοῦ.

Iliad. XI, 163, 164.



commander en Egypte, et de là il le fit ramener en Crète pour y être mis à mort.

Un fait encore qui ne donne pas une idée avantageuse de la fermeté d'Alexandre à l'égard des prétoriens, c'est une sédition furieuse qui s'éleva entre eux et le peuple, et qui dura trois jours avec combats continuels et sanglans dans lesquels il périt beaucoup de monde de part et d'autre. Il n'est point dit que ni le prince, ni Ulpien, qui vivoit encore et étoit préfet du prétoire, aient contribué en rien à apaiser ce terrible mouvement. Les prétoriens, ayant le dessous, commencèrent à mettre le feu aux maisons de la ville; et cette crainte força le peuple de consentir à ce qu'ils vouloient.

Il est pourtant certain qu'Alexandre ne manquoit nullement de courage pour réprimer l'audace des gens de guerre; et Lampride nous administre des faits détaillés, *Lamprid. Alex.* 51-54. qui excluent tout doute sur ce point. Lorsque les troupes étoient en campagne, il ne souffroit point qu'aucun soldat ni officier s'éloignât du drapeau. Si quelques-uns s'en écartoient pour aller piller les villages ou les châteaux voisins de la route, il les punissoit ou par la bastonnade, ou par les verges, ou par une amende, selon la qualité des coupables; ou enfin, s'ils étoient d'un rang à ne pouvoir être soumis à aucune de ces peines, il les réprimandoit vivement en leur disant : « Voudriez-« vous que l'on fît sur vos terres ce que vous faites sur « celles d'autrui? » Il cassa un soldat qui avoit causé un dommage considérable à une vieille femme, et il le lui donna pour esclave, afin que le coupable, qui étoit charron de son métier, réparât en la nourrissant de son travail le tort qu'il lui avoit fait. Les camarades du soldat si rigoureusement puni en murmurèrent : mais l'empereur tint ferme, et il leur fit craindre et respecter son autorité.

L'exemple le plus marqué de sa sévérité courageuse regarde une légion entière qu'il cassa, comme avoit

fait autrefois César. Alexandre étant à Antioche, dans le temps qu'il se préparoit à faire la guerre aux Perses, apprit que le séjour contagieux de cette ville voluptueuse corrompoit les mœurs de ses soldats. Il fit saisir et mettre en prison quelques-uns de ceux qui s'étoient signalés par de plus grands excès de débauche. La légion dans laquelle servoient ces soldats s'émut violemment, et les réclama par des cris séditieux. Alexandre monta sur son tribunal, se fit amener les prisonniers chargés de chaînes, et parla en ces termes aux mutins : « Camarades, que je veux bien encore appeler de ce nom, « parce que je suppose que vous désapprouvez la conduite de ceux qui ont attiré mon indignation, vous « devez savoir que c'est la discipline de nos ancêtres qui « conserve la gloire et la puissance de la république; « sans ce soutien, l'empire et le nom romain périroient « infailliblement. Non, je ne prétends pas que sous mon « commandement se renouvellent les mêmes désordres « qui ont régné sous le monstre impur auquel j'ai succédé. Des soldats romains, vos compagnons, mes camarades de milice, prennent le bain, boivent avec « excès, se corrompent avec les femmes, vivent, en un « mot, comme les plus mous et les plus débauchés d'entre les Grecs. Et je souffrirois une telle licence! et je « ne la leur ferois pas expier par le supplice! » A cette parole la légion se récria d'une façon tumultueuse. « Retenez ces cris (leur dit Alexandre). Ils sont à leur place « dans la guerre et contre l'ennemi, mais non contre « votre empereur. Certainement vos maîtres d'exercices « vous ont appris à vous en servir contre les Sarmates, « les Germains, et les Perses, et non contre celui qui « emploie à vous nourrir et à vous vêtir l'argent qu'il « tire des provinces. Retenez ces cris furieux, si vous ne « voulez que je vous renvoie, et que d'un seul mot je « vous réduise à la condition de bourgeois. Encore ne « sais-je si vous mériteriez le nom de bourgeois de

« Rome pendant que vous mépriseriez les lois les plus « saintes de la discipline romaine. » Les mutins, au lieu de se calmer, murmurèrent avec plus d'audace, et ils le menaçoient de leurs armes. Il reprit la parole d'un ton encore plus fier. « C'est contre l'ennemi (leur dit-il) « que vous devez prouver votre bravoure, si vous en « avez. Pour moi, je ne crains point vos menaces. En « me tuant, vous ne tueriez qu'un seul homme, et la « république, toujours subsistante, le sénat et le peuple « romain ne manqueroient pas de me venger. » Rien ne pouvoit imposer aux séditieux, et ils redoublèrent leurs cris. Alexandre prit enfin son parti. « Retirez-« vous (leur dit-il), bourgeois, et non plus soldats, et « quittez vos armes. » Il fut obéi, et ceux qui s'opiniâtroient contre le supplice de leurs camarades, subirent docilement la peine qui leur étoit imposée à eux-mêmes. Ils mirent bas leurs armes et leurs casques militaires, et, au lieu de s'en retourner dans le camp, ils se distribuèrent dans différentes hôtelleries. Bien plus, ils sollicitèrent avec d'humbles prières leur rétablissement. Alexandre demeura inexorable pendant trente jours. Enfin, au bout de ce terme, il voulut bien leur rendre leurs armes et leur état. Mais il en coûta la tête à leurs tribuns, qui avoient souffert que la corruption s'introduisît parmi eux, et dont la connivence avoit fomenté la sédition. Cette légion cassée et rétablie fut depuis extrêmement attachée à Alexandre, et elle le servit très-bien dans la guerre des Perses.

Les faits que je viens de rapporter, et surtout le dernier, sont des preuves éclatantes d'une fermeté et d'une élévation d'âme que l'on peut regarder comme héroïques. Comment donc les concilier avec les traits de foiblesse qui ont précédé? On ne peut nier ni les uns ni les autres. Dion rend témoignage de ce qu'il a vu, et de ce qui l'intéressoit lui-même personnellement. Lampride ne peut pas avoir inventé les faits circonstanciés qu'il

rapporte. Il ne reste d'autre voie de conciliation que de distinguer les temps. Alexandre, dans les premières années de sa jeunesse, ne pouvoit pas avoir acquis encore cette autorité propre et personnelle qui relève et qui fortifie dans le souverain celle du commandement; et les troupes, accoutumées à donner la loi à leurs empereurs, se maintinrent quelque temps dans la licence dont elles étoient en possession. Mais, lorsque le jeune prince, ayant passé vingt ans, fut en état de développer ses talens et d'agir avec vigueur, il rentra dans ses droits; il fit plier l'orgueil du soldat, il s'attira le respect d'autant plus sûrement qu'à une conduite ferme il joignit tous les ménagemens de douceur qui pouvoient lui gagner l'affection.

Son premier soin à l'égard des troupes étoit de faire en sorte qu'elles ne manquassent de rien. Il avoit coutume de dire : « Le [1] soldat ne craint point ses chefs, s'il « n'est vêtu et nourri, et s'il n'a quelque argent dans sa
15. « bourse. » Aussi étoit-ce pour Alexandre un objet capital, et il y tenoit la main avec une telle exactitude et une telle sévérité, que, si les officiers détournoient à leur profit quelque partie de ce qui devoit revenir au soldat, la fraude étoit punie de mort.

47. A cette attention de justice il ajoutoit les témoignages de bonté. Il soulageoit leurs fatigues, et dans les marches il leur fournissoit des mulets et des chameaux pour porter une partie de leurs bagages. S'ils tomboient malades, il les alloit visiter dans leurs tentes; et, supposé que la maladie fût considérable, il les plaçoit dans de bonnes maisons, où il recommandoit qu'on les soignât sans rien épargner, se chargeant de toute la dépense. Et il accompagnoit ses soins paternels de discours obligeans; il [2] disoit « qu'il avoit plus de soin de ses soldats que

[1] *Miles non timet, nisi vestitus, armatus, calceatus et satur, et habens aliquid in zonulá.* 52.

[2] *Dicens milites se magis servare, quàm se ipsum, quòd salus publica in his esset.*

« de lui-même, parce que c'étoit d'eux que dépendoit « le salut de la république. »

Les empereurs s'étoient toujours crus chargés d'assurer aux gens de guerre une retraite honnête et commode dans leur vieillesse. Alexandre perfectionna ce plan, et voulut le rendre plus utile et au gouvernement et aux particuliers. Il distribua aux officiers et aux soldats qui 58.
avoient fait leur temps de service les terres limitrophes des barbares, et il garnit ces terres de bestiaux et de tout l'équipage nécessaire pour les mettre en valeur, jugeant également périlleux et indécent que les frontières de l'empire demeurassent incultes et désertes. Il affecta ces dons à la profession des armes à perpetuité, afin qu'ils ne tombassent jamais entre les mains de ceux qui n'exerceroient point ce noble métier; et il voulut qu'elles ne passassent des pères aux enfans que sous la clause expresse que ceux-ci serviroient dans les troupes. Cet établissement d'Alexandre a été regardé par plusieurs comme l'origine et le modèle des fiefs, dont la condition essentielle étoit le service militaire.

Il résulte de tout ce qui vient d'être dit, que depuis qu'Alexandre put gouverner par lui-même, et mettre en œuvre ce qu'il avoit de ressources dans l'esprit et dans le courage, jamais prince ne mérita mieux, soit d'être craint, soit d'être aimé des soldats; que par conséquent la foiblesse du gouvernement dans ses premières années doit être imputée à la foiblesse de son âge, qui ne lui permettoit pas encore de donner le ton aux affaires; enfin que, si les troupes romaines eussent alors été disciplinables, il y auroit rétabli la discipline, et que son règne auroit été aussi heureux et aussi tranquille qu'il fut sage et vertueux.

L'intraitable indocilité des gens de guerre fut cause que ce bon et grand prince ne jouit presque d'aucun repos. Dion parle d'un mouvement des légions de Mésopotamie qui tuèrent Flavius Héracléo leur chef. Il est

fait mention, dans d'autres monumens historiques, de plusieurs aspirans à l'empire qui s'élevèrent contre Alexandre. J'ai rapporté le fait d'Ovinius Camillus. Zosime et l'Epitome de Victor nomment un Urane, un Antonin, un Taurin, qui prirent la pourpre. Tous ces rebelles avoient un parti parmi les soldats; et quoique leurs entreprises n'aient point eu de succès, elles n'en prouvent pas moins la prodigieuse facilité des troupes à se mutiner et à conspirer contre leur prince; en sorte que l'on n'a pas lieu de s'étonner qu'il ait enfin péri par leurs mains. Mais auparavant il fit la guerre contre les Perses, il se mit en devoir d'attaquer les peuples de la Germanie. Ce sont des événemens que je dois maintenant raconter.

§. II.

Révolution en Orient. Artaxerxès, roi des Perses, se révolte contre Artabane, roi des Parthes, et transfère l'empire à sa nation. Il se prépare à faire la guerre aux Romains. Alexandre taxé mal à propos de timidité par Hérodien. Il envoie inutilement une ambassade à Artaxerxès pour l'exhorter à garder la paix. Il se prépare à la guerre. Il part. L'ordre de la marche étoit annoncé deux mois auparavant. Il fait observer sur sa route une exacte discipline. D'Antioche il envoie une seconde ambassade à Artaxerxès. Réponse arrogante d'Artaxerxès portée par une ambassade de quatre cents seigneurs persans. Légers mouvemens de révolte parmi les troupes de Syrie et d'Egypte. Alexandre forme un plan de guerre très-bien entendu. L'exécution ne répondit pas au projet, selon Hérodien. Son récit paroît peu vraisemblable. Récit contraire de Lampride qui attribue à Alexandre une grande victoire sur les Perses. Alexandre, de

retour à Rome, rend compte de ses exploits au sénat. Il triomphe. Il part pour la guerre contre les Germains. Arrivé en Gaule il veut engager les barbares à la paix. Mauvaises dispositions de ses troupes. Commencemens de Maximin. Il cabale contre Alexandre. Il le fait assassiner par ses soldats. Alexandre est regretté universellement. Désordres affreux qui suivirent sa mort. Jusqu'où il favorisa les chrétiens. La jurisprudence cesse de fleurir. Modestin, dernier des jurisconsultes. Nul écrivain d'un mérite supérieur. Marius Maximus. Dion. Mariage d'Alexandre. Sa sœur Théoclée.

Jusqu'ici nous avons vu de fréquentes guerres des Romains contre les Parthes. Ces deux empires rivaux, depuis qu'ils s'étoient choqués dans la malheureuse expédition de Crassus, n'avoient cessé de se regarder d'un œil jaloux. Souvent en armes, toujours en inquiétude et défiance réciproque, ils se balançoient dans une sorte d'égalité; et quoique les Parthes fussent obligés de céder à Rome la prééminence d'honneur, ils s'étoient maintenus dans l'indépendance, et n'avoient point subi le joug de cette puissance, qui engloutit tous les autres royaumes du monde connu. Trajan les entama, et leur enleva de grands pays: il ébranla leur monarchie jusque dans ses fondemens; et il en auroit peut-être achevé la conquête, et réduit l'empire des Parthes en province romaine, s'il n'eût été arrêté par la maladie et par la mort. Après lui il ne se trouva plus parmi les empereurs romains de guerrier qui lui ressemblât, ni qui fût capable de pousser en avant ce qu'il avoit entrepris. L'équilibre entre les deux empereurs se rétablit; et les victoires de L. Vérus, celles de Sévère, continrent les Parthes, mais ne les mirent point en danger. Je ne parle point de la guerre de Caracalla, follement commencée, et finie heureusement pour Rome.

Les Parthes étoient donc tranquilles de la part des Romains, et conservoient à leur égard le titre d'invincibles, lorsqu'une révolution intestine changea totalement leur situation, et les fit disparoître de dessus la scène de l'univers.

Pour éviter ici l'ambiguité, distinguons la nation des Parthes de l'empire des Parthes, qui renfermoit dix-huit royaumes, ou grandes provinces. La nation disparut, comme je viens de le dire, et rentra dans l'obscurité d'où Arsace l'avoit tirée. Avant Arsace il n'est fait presque aucune mention des Parthes : depuis l'époque dont je vais parler, l'histoire ne les connoît plus. Mais l'empire qu'ils avoient fondé subsista, n'ayant souffert d'autre changement que de passer d'un peuple à un autre. Voici le peu que nous savons sur ce grand événement.

Artabane, dernier roi des Parthes, n'étoit parvenu au trône que par une guerre civile contre son frère qui le lui disputoit. On peut croire que cette division domestique, quoique terminée à son avantage, affoiblit sa puissance, et que c'est ce qui donna lieu aux Perses de tenter une révolte, et le moyen d'y réussir.

Strab. l. XI, p. 728. Nous apprenons de Strabon que les Perses formoient, sous l'empire des Parthes, un corps d'état, et avoient leur roi particulier. Malgré leur abaissement, la gloire du grand Cyrus, et cette longue succession de rois que leur nation avoit donnés à l'Asie, ne sortoient point de leur mémoire; et il se trouva enfin parmi eux un homme qui entreprit d'en faire revivre l'antique splendeur.

Agath. l. II. Il se nommoit *Artaxerxès*, et étoit, si nous en croyons Agathias, un aventurier, né d'un soldat nommé *Sasan*, et de la femme de Pabec, cordonnier, qui, étant habile dans l'astrologie, et sachant par cette voie que le fils de Sasan deviendroit un illustre personnage, avoit lui-même livré sa femme à ce soldat. Un tel récit a bien

l'air d'une fable. Je ne nie point que le père d'Artaxerxès ne s'appelât *Sasan;* ce qui paroît confirmé par l'autorité d'Abulpharage, qui désigne par le nom commun de *Sasanides* tous les princes qui régnèrent en Perse depuis Artaxerxès dont nous parlons jusqu'à l'invasion des successeurs de Mahomet. Mais les autres circonstances de la naissance de ce héros persan sentent le merveilleux poussé jusqu'à l'extrême indécence. Dion parle aussi d'Artaxerxès comme d'un inconnu. Hérodien le qualifie *roi des Perses;* et c'est à quoi je m'en tiens.

Till. Alex. art. 1.

Dio, ap. Val. Herod. l. VI.

Artaxerxès souleva donc les Perses ses compatriotes et ses sujets contre Artabane, défit ce prince en trois batailles, le tua, et se fit reconnoître en sa place roi de tout l'empire dont les Parthes avoient été jusqu'alors la nation dominante. M. de Tillemont, d'après le P. Pétau, place cette révolution sous l'an de Jésus-Christ 226 du règne d'Alexandre Sévère IV et V. Ainsi l'empire des Arsacides, fondé l'an de Rome 502, et éteint en l'année 977, aura duré quatre cent soixante-quinze ans.

Le changement de la domination des Parthes en celle des Perses n'en fut point un par rapport aux Romains. Cet empire demeura toujours leur ennemi, et leur causa de plus grands désastres sous ses nouveaux maîtres. Artaxerxès n'eut pas plus tôt rangé sous sa loi tout ce qui avoit obéi à Artabane, qu'il porta plus loin son ambition, et se prépara à la guerre contre les Romains. Il passa le Tigre, et vint mettre le siége devant Atra, dont il vouloit faire sa place d'armes en Mésopotamie. Il y eut le même succès qu'avoit eu Trajan et Sévère, et il fut obligé de lever le siége. Cet échec ayant apparemment encouragé ceux qui n'aimoient point la nouvelle domination, il lui fallut porter ses armes dans la Médie, dans la Parthyène, dans l'Arménie, où s'étoient retirés les fils d'Artabane. Il ne réussit pas dans ce dernier pays; mais il n'y fut pas sans doute fort maltraité,

puisqu'il reprit tout de suite son projet de guerre contre les Romains. Il fit de grands préparatifs : il menaçoit la Mésopotamie et la Syrie, et même il revendiquoit toute l'Asie mineure jusqu'à la mer Egée, alléguant que ces pays avoient été conquis par Cyrus, et gouvernés sous l'autorité des successeurs de ce grand roi jusqu'à Darius Codomanus par des satrapes persans, et qu'ils étoient par conséquent des dépendances de l'empire des Perses, qu'il venoit de relever, et qu'il prétendoit rétablir dans ses anciens droits.

Ces nouvelles, portées à Rome, effrayèrent Alexandre, si nous en croyons Hérodien. Nourri dans la paix, accoutumé aux délices de Rome, ce jeune prince n'envisageoit, dit l'historien, qu'avec douleur et avec crainte le trouble, les fatigues et les dangers d'une guerre si éloignée contre un ennemi si puissant. Telles sont les couleurs sous lesquelles cet historien, comme je l'ai déjà dit, peint toujours Alexandre. Lampride nous en donne une idée toute différente : il lui attribue même la gloire d'avoir été grand dans les armes ; et le témoignage de cet écrivain me paroît ici préférable. En effet, si Alexandre étoit timide, pourquoi se mit-il à la tête de ses armées ? et quant à ce qui regarde le reproche de son goût prétendu pour les délices de la ville, il est démenti par toute la conduite de ce jeune empereur, plus voisine de l'austérité que du luxe et de l'amour des plaisirs.

Lamprid. Alex. 27.

Hérod.

Il est vrai qu'il n'avoit point une passion impétueuse pour la guerre, et qu'il fit ce qui dépendoit de lui pour l'éviter : en quoi on ne peut que louer sa sagesse. Il envoya à Artaxerxès des ambassadeurs chargés de lui représenter qu'il ne devoit point, sur de vaines espérances, allumer une guerre qui alloit troubler tout l'univers ; que les deux empires étoient assez grands pour se tenir renfermés chacun dans leurs limites. Les ambassadeurs avoient même ordre de le faire souvenir des victoires que Trajan, L. Vérus et Sévère avoient remportées sur

les Parthes, et qui étoient des gages de celles que les Romains pouvoient se promettre, s'il osoit les attaquer.

Le roi des Perses ne tint compte de ces représentations. Fier et présomptueux par caractère, enflé d'ailleurs de ses succès, il ne répondit au discours d'Alexandre que par des hostilités effectives. Il entra en Mésopotamie, fit le dégât dans le pays, enleva un grand butin, attaqua les camps des légions qui gardoient les passages des fleuves; et il dut tous ces avantages, moins encore à sa valeur et à son audace qu'aux mauvaises dispositions des soldats romains, dont les uns ne voulurent point se défendre, et les autres furent assez perfides pour passer sous ses drapeaux. George le Syncelle rapporte que dans cette expédition le roi des Perses assiégea Nisibe, et poussa ses ravages jusque dans la Cappadoce. *Dio.*

Alexandre, voyant qu'il n'y avoit point d'espérance de maintenir la paix, résolut de faire la guerre d'une façon digne d'un empereur romain. Il ne se proposoit pas un moindre modèle que le fameux conquérant dont il portoit le nom. Se défiant des légions de Syrie, de tout temps amollies par la douceur et les délices du climat, il jugea nécessaire de mener avec lui non-seulement ses prétoriens, mais une partie des légions européennes. Il leva de nouvelles troupes dans toute l'étendue de l'empire. Il mêla l'ordonnance macédonienne à la romaine, formant une phalange de six légions, et établissant deux corps de vieux soldats, qu'il nomma les uns [a] *Chrysaspides*, et les autres *Argyraspides*. Enfin, persuadé que la présence du prince est un puissant aiguillon pour les troupes, il voulut marcher lui-même à la tête de son armée. *Lamprid. Alex. 50, et Herod.*

[a] Soldats portant des boucliers d'or, soldats portant des boucliers d'argent. Alexandre le Macédonien, en entreprenant l'expédition des Indes, avoit formé un corps d'Argyraspides, c'est-à-dire de soldats dont les boucliers étoient revêtus de lames d'argent. Alexandre Sévère enchérit sur son modèle en établissant des Chrysaspides, dont les boucliers brilloient par l'or.

Herod. Lorsque le temps du départ approcha, il assembla les soldats qui étoient dans Rome et aux environs pour leur notifier sa résolution, et les exhorter à bien faire dans la guerre à laquelle il les menoït. Le discours qu'Hérodien lui prête en cette occasion sent plus l'élégance d'un sophiste timide que la noble audace d'un guerrier et d'un général. Je n'en extrairai rien ici, et je me contenterai de dire qu'Alexandre employa un encouragement plus efficace auprès des soldats en leur faisant une abondante largesse. Il vint ensuite au sénat, auquel il communiqua aussi son dessein, et annonça le jour de son départ. Ce départ semble devoir être placé sous l'an 232 de Jésus-Christ. Alexandre avoit alors près de vingt-quatre ans, et il entroit dans la onzième année de son règne.

Avant que de partir il monta au Capitole, et il y offrit les sacrifices que la coutume prescrivoit : après quoi il sortit de la ville, accompagné et reconduit par tout le sénat et le peuple, à qui la tendresse pour un si bon prince qu'ils voyoient s'éloigner d'eux faisoit verser beaucoup de larmes. Alexandre, selon Hérodien, ne put retenir les siennes, et il retournoit souvent la tête vers la ville. Ses larmes n'ont rien d'indigne d'un grand cœur, si elles venoient non de foiblesse, mais, comme il est plus juste de le croire, de sensibilité à l'affection que son peuple lui témoignoit.

Lamprid. Alex. 45. Il prit sa route par l'Illyrie, d'où il devoit emmener une partie des troupes qui y avoient ordinairement leurs quartiers. Sa marche avoit été arrangée deux mois auparavant, et notifiée par des placards affichés dans Rome et partout où besoin étoit. « Tel jour, à telle heure, « ainsi commençoit le placard, je partirai de la ville, et « j'irai coucher à tel endroit. » Tous les lieux par lesquels il devoit passer et où les étapes devoient être fournies, tous ses séjours étoient marqués ; et ce plan fut exécuté ponctuellement. Il ne vouloit pas que ses officiers

fissent trafic de ses passages par un endroit ou par un autre. On savoit à quoi s'en tenir avec lui.

J'ai dit avec quelle sévérité il faisoit observer la disci- 50.
pline dans ses marches. Chacun gardoit son poste : le soldat étoit modeste et retenu, l'officier aimable et poli ; en sorte que l'on eût cru que ce n'étoit pas une armée, mais une compagnie de sénateurs qui passoit. Aussi les peuples des provinces combloient-ils Alexandre de bénédictions. Les troupes mêmes, qu'il contenoit si bien dans le devoir, aimoient leur jeune empereur, comme un frère, comme un fils, comme un père, parce qu'il avoit grand soin, comme je l'ai observé, qu'il ne leur manquât rien. Le soldat étoit bien nourri, bien vêtu, bien chaussé, des armes brillantes, de beaux chevaux richement enharnachés : rien n'étoit plus magnifique que l'armée romaine, rien n'étoit mieux discipliné. Alexandre se rendoit affable à tous. Il ne se distinguoit point par le luxe, ni par la bonne chère. Quand il man- 51.
geoit, sa tente étoit tout ouverte et les pavillons levés, afin que le soldat fût témoin de la frugalité de sa table.

Il arriva ainsi à Antioche ; et, voulant achever de *Herod.*
mettre les bons procédés de son côté, d'ailleurs espérant beaucoup de sa présence sur les lieux, qui avoient déjà obligé Artaxerxès de se retirer de devant Nisibe, il lui envoya une seconde ambassade pour l'exhorter à modérer ses vastes projets et à demeurer en paix. Le roi des Perses regarda vraisemblablement ces tentatives réitérées pour éviter la guerre comme des preuves de crainte et de foiblesse ; et, de plus en plus intraitable, il choisit pour porter sa réponse à l'empereur romain quatre cents seigneurs persans, qui vinrent magnifiquement vêtus, armés de leurs arcs, montés sur des chevaux superbes, et dont le chef déclara à Alexandre que le grand roi Artaxerxès ordonnoit aux Romains et à leur commandant de lui abandonner la Syrie et tous les pays compris entre la mer de Cilicie, la mer Egée et le Pont-



Euxin, comme des dépendances de l'ancien domaine des Perses. Si nous nous en rapportons à Hérodien, Alexandre viola le droit des gens à l'égard de ces ambassadeurs persans, non pas jusqu'à leur ôter la vie ; mais il les fit arrêter, les dépouilla de tout ce qu'ils avoient apporté de richesses, et les confina en différentes bourgades de la Phrygie. Cet écrivain a si peu de jugement, que peu s'en faut qu'il ne loue la modération d'Alexandre pour n'avoir pas poussé plus loin la rigueur contre des ministres qui, après tout, n'avoient fait qu'exécuter les ordres de leur maître. Un si mauvais juge des choses mérite peu de créance comme témoin. M. de Tillemont est porté à nier le fait, et nous après lui.

Alexandre, voyant qu'Artaxerxès étoit absolument déterminé à la guerre, se disposa à la pousser vivement. Il fut un peu arrêté par quelques mouvemens de sédition, ou même de révolte, qui s'élevèrent parmi les troupes d'Egypte et de Syrie. Peut-être doit-on rapporter à ce temps-ci une partie de ce que nous avons dit de ces téméraires qui aspirèrent à l'empire. Les troubles n'allèrent pas loin, et furent aisément et promptement apaisés par la punition des coupables. J'ai parlé de la mutinerie d'une légion qu'il fut obligé de casser, et qui obtint par prières et par supplications d'être rétablie. Alexandre, libre enfin de tout autre soin, ne songea plus qu'à former un bon plan de campagne contre Artaxerxès.

Lamprid. Alex. 16. Il avoit pour maxime de consulter les gens habiles en chaque genre. Ainsi, lorsqu'il s'agissoit de la guerre, il prenoit les avis de vieux guerriers, rompus dans le métier des armes, et qui joignissent à l'expérience qu'ils avoient acquise la connoissance de l'histoire, afin de pouvoir se guider dans les partis qu'ils prendroient par les exemples du passé. Ce fut avec un conseil ainsi formé qu'Alexandre arrangea un plan de campagne très-bien entendu.

Comme il avoit une belle armée, et des troupes aussi nombreuses que lestes et brillantes, il fut résolu qu'on les partageroit en trois corps, pour attaquer l'empire des Perses par trois endroits différens. Une partie devoit traverser l'Arménie, pays allié, pour pénétrer dans la Médie. Un second corps fut destiné à marcher du côté du midi, vers les lieux où l'Euphrate et le Tigre se réunissent. C'étoit la route de la Susiane [a] et de la Perse proprement dite. L'empereur lui-même, avec ses plus grandes forces, se proposoit de prendre le milieu, en passant par la Mésopotamie, et de porter ainsi la guerre dans le centre des états de son ennemi. Enfin on avoit marqué un point de réunion où les trois corps d'armée se rejoindroient. *Herod.*

Ce système étoit bien imaginé pour jeter Artaxerxès dans un très-grand embarras, pour multiplier ses dangers, pour l'obliger ou de diviser ses troupes, et par conséquent de les affoiblir, ou d'abandonner en proie aux Romains la partie de ses états qu'il laisseroit sans défense. Mais l'exécution, si nous en croyons Hérodien, ne répondit pas au projet; et cela par la faute d'Alexandre, qui, retenu ou par sa propre timidité, ou par les conseils d'une mère mal à propos alarmée et tremblante, ne fit point agir le corps d'armée qu'il commandoit en personne. Celui qui avoit été envoyé en Perse eut d'abord quelque succès. Mais Artaxerxès, ayant réuni toutes ses forces pour l'accabler, le tailla en pièces sans qu'il échappât presque un seul homme. Celui qui marcha du côté de l'Arménie réussit, et entra dans la Médie : mais, sur la

[a] Hérodien nomme la Parthie, ou pays des Parthes, qui est fort loin du confluent de l'Euphrate et du Tigre. J'ai pris la liberté de substituer, par une conjecture déduite de la position des lieux, la Susiane et la Perse. Cet écrivain étoit peu savant. C'est de quoi il fournit la preuve dans l'endroit même dont il s'agit ici. Il dit que l'embouchure du Tigre est inconnue, pendant que tout le monde sait et a toujours su que le Tigre, après avoir reçu les eaux de l'Euphrate, se décharge dans le golfe Persique.

nouvelle du désastre que je viens de rapporter, il fut rappelé dans la mauvaise saison, et périt en grande partie de faim, de fatigue et de misère, dans une longue retraite par un pays de montagnes. Ainsi Alexandre, qui ne s'étoit avancé que jusque dans les plaines de la Mésopotamie, retourna à Antioche comblé de honte et d'ignominie, malade et chargé de la haine des soldats, qui lui imputoient avec raison tant de malheurs, et dont il ne put désarmer la colère qu'à force d'argent.

On a peine à concevoir qu'un récit si détaillé puisse être faux. Cependant la suite des événemens ne s'y accorde pas : car il est constant, par le témoignage d'Hérodien lui-même, qu'Artaxerxès demeura en repos la campagne suivante, et ce ne fut que quatre ans après que les Perses recommencèrent la guerre. Il est vrai que l'historien tâche de rendre raison de cette inaction des vainqueurs en disant qu'ils n'avoient pas laissé de souffrir beaucoup, parce que les Romains s'étoient défendus vaillamment et leur avoient tué beaucoup de monde. Il ajoute que les rois de ces contrées n'entretenoient point de troupes réglées, et que, lorsqu'ils vouloient entrer en campagne, ils convoquoient leurs sujets, qui s'assembloient autour d'eux, apportant chacun les provisions nécessaires, accompagnés souvent de leurs femmes, et formant plutôt un assemblage confus qu'une armée. Lorsque la campagne étoit finie, ils se séparoient et s'en retournoient chacun chez soi, emportant pour unique prix de leurs travaux ce qu'ils avoient pu enlever de butin sur l'ennemi. Tout cela est vrai, mais n'empêche pas qu'il ne soit inconcevable qu'Artaxerxès, qui avant la guerre projetoit d'envahir tous les pays qui s'étendoient jusqu'à la mer Egée, devenu vainqueur, se soit tenu tranquille dans ses états. Nous aimons donc mieux suivre Lampride, dont le récit est entièrement contraire à celui d'Hérodien.

Lamprid. Alex. 55. Selon l'auteur latin, Alexandre livra bataille à Ar-

taxerxès, qui avoit sept cents éléphans, mille chariots armés de faux, et six-vingt mille hommes de cavalerie. On sait que les Parthes, et les Perses qui leur succédèrent, ne combattoient qu'à cheval. Dans cette action le jeune empereur fit le devoir de capitaine et de soldat. Il se trouvoit partout, il s'exposoit aux endroits où le danger étoit le plus grand, il animoit ses troupes par ses discours et par ses exemples. Enfin il remporta une glorieuse victoire, qui enrichit son armée, et qui força Artaxerxès d'oublier ses rodomontades, et de se trouver heureux de ce que son ennemi, appelé en Occident par les mouvemens des barbares sur le Rhin et sur le Danube, n'eut pas le moyen de pousser ses avantages. Les Romains avoient fait un très-grand nombre de prisonniers, qui furent rachetés avec grand soin par Artaxerxès, afin qu'il ne fût pas dit que des Perses fussent esclaves en pays étranger; ce qui paroissoit une honte insupportable pour la nation.

Alexandre, obligé de retourner en Occident, eut soin de garnir les frontières de Syrie et de Mésopotamie de manière qu'elles n'eussent point à craindre les insultes des Parthes; et couvert de gloire, soit au-dehors par la victoire remportée sur les ennemis, soit au-dedans par la bonne discipline qu'il avoit fait observer dans son armée, il revint en toute diligence à Rome. En arrivant il rendit compte au sénat de ses exploits, suivant l'usage des anciens généraux romains. Son discours, extrait des registres du sénat, est rapporté par Lampride; et comme il est fort court, je crois pouvoir l'insérer ici. « Messieurs « (dit l'empereur), nous avons vaincu les Perses. Je ne « m'étendrai pas en paroles sur ce sujet; il me suffit de « vous faire connoître quelles étoient les forces de nos « ennemis. Ils avoient sept cents éléphans. Deux cents « ont été tués; nous en avons pris trois cents; nous vous « en amenons dix-huit. Sur mille chariots armés de « faux, nous en avons pris deux cents, que je me suis

Herod.

Lamprid. 56.

« dispensé de transporter ici, parce que c'eût été un « signe équivoque de notre victoire, vu qu'il est aisé « d'en fabriquer. Nous avons mis en fuite une armée de « six-vingt mille chevaux; nous avons tué dix mille « cuirassiers, dont les dépouilles nous ont servi à armer « les nôtres. Nous avons fait un grand nombre de pri- « sonniers, que nous avons vendus. (Ils n'avoient pas « été encore rachetés par Artaxerxès.) Nous avons re- « couvré la Mésopotamie, qu'avoit négligé de défendre « notre indigne prédécesseur. Nous avons mis en fuite « Artaxerxès, que l'Orient nomme *le grand roi*, et qui « est digne de ce nom par sa puissance; il s'est retiré « dans son royaume en désordre; et les lieux où l'on « avoit autrefois porté en triomphe nos drapeaux cap- « tifs ont vu fuir ce roi superbe laissant ses propres « drapeaux en notre pouvoir. Voilà, messieurs, un « récit fidèle de nos avantages contre les Perses. Il n'est « pas besoin de longs discours où les faits parlent. Nos « soldats reviennent enrichis et contens; la victoire leur « a fait oublier les travaux et les périls qu'elle leur a « coûtés. C'est à vous à ordonner des actions de grâces « aux dieux, afin que nous ne paroissions pas recevoir « avec ingratitude les faveurs du ciel. »

Ce discours, simple et énergique, fut suivi des acclamations du sénat. « Vous méritez à juste titre (s'écrioit- « on) les noms de *Parthique* et de *Persique*. Vos victoires « sont réelles; et [1] c'est en disciplinant vos troupes que « vous vous êtes mis en état de vaincre les ennemis. » Ainsi aimoit-on à relever les exploits d'Alexandre aux dépens de quelques-uns de ses prédécesseurs, qui s'étoient souvent attribué de fausses victoires, et qui, flattant leurs soldats, méprisés des ennemis, n'avoient su se rendre redoutables qu'au sénat et aux gens de bien.

57. Alexandre triompha des Perses; et cette cérémonie fut moins éclatante par les dépouilles des ennemis qu'il

[1] *Ille vincit, qui milites regit.*

y porta que par le zèle et l'affection que lui témoignèrent le sénat et le peuple. Après qu'il eut offert au Capitole les sacrifices accoutumés, il descendit dans la place, monta à la tribune aux harangue, et dit ce peu de mots au peuple assemblé : « Romains, nous avons « vaincu les Perses : nous ramenons nos soldats riches « du butin qu'ils ont fait : nous vous promettons une « largesse : demain nous donnerons des jeux du Cirque « pour célébrer notre victoire. » Il retourna ensuite à pied au palais, suivi de son char triomphal traîné par quatre éléphans. La foule d'hommes, de femmes, d'enfans qui l'environnoient étoit si grande, qu'il avoit peine à avancer. Il lui fallut quatre heures pour gagner le palais. L'air retentissoit de cris de joie, et l'on répétoit sans cesse ces paroles qui partoient des cœurs : « Rome est heureuse, puisqu'elle voit Alexandre vivant « et victorieux. » Alexandre donna le lendemain les jeux du Cirque qu'il avoit promis, et il y joignit la représentation de quelques pièces de théâtre. Il tint aussi parole par rapport à la largesse annoncée ; et de plus, il augmenta, à l'occasion de cette célébrité, le nombre des enfans de l'un et de l'autre sexe qui étoient nourris et élevés aux dépens du public. Il appela ceux de sa création *Maméens* et *Maméennes*, du nom de sa mère, nom plus honorable à porter que celui de Faustine, à qui les Antonins avoient consacré de pareilles fondations. Le triomphe d'Alexandre tombe sous l'an de Jésus-Christ 234, et il est daté par Lampride du vingt-cinq septembre.

Alexandre ne resta pas long-temps à Rome après son triomphe ; et il se hâta de marcher contre les Germains, qui, ayant passé le Rhin, faisoient des courses dans toute la Gaule. Il est bon d'observer que la rive de ce fleuve n'étoit plus défendue comme elle l'avoit été au commencement de la monarchie des Césars. Sous Auguste et jusqu'à la révolte de Vitellius contre Galba, nous savons *Herod. l. VI, et Lamprid. Alex. 59.*

que les Romains y entretenoient huit légions. Nous ne pouvons pas marquer la date précise du changement; mais dans les temps dont nous parlons maintenant, ils avoient cru devoir porter leurs principales forces sur le Danube d'une part, et de l'autre sur l'Euphrate et dans les pays voisins. Ils ne tenoient sur le Rhin que trois légions, deux dans la haute, et une dans la basse Germanie. Il s'étoient persuadés apparemment qu'ils avoient moins à craindre de ce côté. L'événement leur fit voir qu'ils s'étoient trompés.

Dio, l. LV, p. 564.

Lamprid. et Herod.

Le départ d'Alexandre pour la guerre contre les Germains fut décoré des mêmes témoignages de tendresse et de regret que le sénat et le peuple lui avoient déjà donnés deux ans auparavant lorsqu'il alloit en Orient. Il partit accompagné de sa mère, qui ne le quittoit point; et il mena avec lui de grandes forces dans un pays qui par lui-même n'en étoit pas suffisamment garni. Il eut attention en particulier à se procurer le secours de troupes légères, de Maures accoutumés à lancer des traits, d'Osrhoéniens et de déserteurs parthes qui tiroient de l'arc. Il savoit que les Germains se battoient de pied ferme, et que dans ce genre de combat ils avoient souvent tenu tête aux légions romaines; au lieu qu'ils étoient désolés lorsqu'ils avoient affaire à des ennemis qui caracoloient autour d'eux, et qui les attaquoient de loin, sans jamais se mettre à portée de leurs coups.

Alexandre ne trouva plus les Germains dans les Gaules. Ils s'étoient sans doute retirés au bruit de son approche. Prêt également à la paix et à la guerre, l'empereur, d'une part, construisit sur le Rhin un pont de bateaux pour passer dans le pays ennemi, et de l'autre il envoya des ambassadeurs aux barbares pour entamer avec eux une négociation, s'ils étoient capables d'y entendre. Selon Hérodien, il vouloit acheter d'eux la paix à prix d'argent plutôt que de s'exposer aux risque de la guerre. Cet écrivain n'est pas plus croyable dans ce qu'il im-

pute ici à Alexandre que dans le reproche qu'il lui fait pareillement d'avoir perdu un temps précieux en de vains amusemens, se livrant aux plaisirs et conduisant des chariots. Il ne peut pas y avoir eu de temps perdu, puisque Alexandre, étant parti de Rome dans l'automne, fut tué avant le commencement du printemps suivant ; et l'indécent exercice de la course des chariots n'étoit pas assurément du goût de ce prince, attentif aux bienséances jusqu'à la sévérité.

Il paroît qu'Alexandre passa l'hiver dans le voisinage du Rhin, et il travailla à fléchir au joug de la discipline les légions de la Gaule accoutumées à la licence. Ces troupes indociles résistèrent à la réforme que l'empereur vouloit introduire parmi elles, et se portèrent à des mouvemens séditieux. On peut croire néanmoins qu'elles auroient enfin cédé, et ne se seroient pas montrées plus intraitables que celles de Syrie, si elles n'eussent été animées à la révolte par un ambitieux, qui, du plus bas état de la condition humaine parvenu au rang d'officier-général, ne trouvoit pas encore ses désirs satisfaits, et vouloit, par le meurtre de son prince, envahir la souveraine puissance.

Maximin, qui tua Alexandre et se fit empereur en *Cap.Maxim.* sa place, étoit né dans une bourgade de Thrace voisine *1-7.* des barbares, barbare lui-même de père et de mère. Son père étoit de la nation des Goths, et sa mère de celle des Alains. Il expliquoit librement son origine dans les commencemens de sa fortune : il voulut la cacher lorsqu'il fut monté au faîte des grandeurs : il n'étoit plus temps. Dans sa première jeunesse il fit le métier de pâtre, et il commença dès-lors à exercer son courage contre les bandes de voleurs qui infestoient la campagne. Il en dissipa plusieurs à la tête d'une troupe de paysans et de pâtres comme lui, qu'il avoit rassemblés, et qui le reconnoissoient pour leur chef. En croissant, il devint d'une taille énorme : on lui attribue huit pieds et demi

de haut. Il étoit gros à proportion. Sa vigueur robuste ne tenoit pas moins du prodige que sa taille. Il tiroit une pesante voiture ; il mettoit seul en mouvement un chariot chargé ; d'un coup de poing il brisoit les dents d'un cheval, ou lui cassoit une jambe ; avec la main il réduisoit en poudre des pierres de tuf, et fendoit les jeunes arbres. En un mot, on le comparoit pour la force à Milon de Crotone, à Hercule, et à Antée. Comme eux aussi il étoit grand buveur et grand mangeur. Une amphore de vin (qui pouvoit contenir environ vingt-huit de nos pintes) et quarante livres de viande faisoient, dit-on, son ordinaire. Les avantages du corps qu'il possédoit étoient accompagnés de toute la brutalité, qui en est une suite assez naturelle, surtout dans une âme sans aucune culture. Il dédaignoit tout le reste des hommes ; il étoit dur et hautain jusqu'à la férocité. Il avoit néanmoins quelques bonnes qualités. Il posséda toutes les vertus guerrières, et on loue même en lui l'amour de la justice ; mais il faut sans doute excepter les cas où la pratique de cette vertu se trouvoit en concurrence avec ses intérêts.

Un tel homme étoit fait pour le métier de la guerre ; et, fort jeune encore, il entra dans le service de la cavalerie, s'étant fait connoître de Sévère, qui régnoit alors, à l'occasion des jeux que cet empereur donnoit pour célébrer le jour de la naissance de Géta son fils. C'étoient comme des espèces de joûtes, où les vainqueurs étoient récompensés par des bracelets, des hausse-cols, de petits baudriers d'argent. Maximin, plus barbare que Romain, sachant à peine la langue latine, vint se présenter à l'empereur, et lui demanda en fort mauvais langage, mais d'un air d'assurance, et même d'audace, à être admis dans ces combats. Sévère fut frappé de sa bonne mine, de sa taille démesurée, de la fierté qui paroissoit sur son visage et dans son maintien. Il ne voulut pas néanmoins lui donner des soldats pour antagonistes, de peur

d'avilir la dignité de la profession militaire. Il le fit combattre contre des valets ; et Maximin en terrassa seize successivement sans reprendre haleine. Ce prodigieux exploit de force lui mérita des prix, mais de moindre qualité que ceux qui étoient destinés aux soldats, au nombre desquels néanmoins l'empereur le reçut dans le moment. Trois jours après, Sévère l'ayant remarqué qui s'agitoit par des mouvemens impétueux, excessifs, sans grâce, à la facon des barbares, ordonna à son officier de lui apprendre à se composer, à ménager ses forces, et à les diriger par l'art suivant la méthode des Romains. Maximin, qui s'aperçut que l'empereur avoit parlé de lui, en fut flatté ; et il alla droit au prince, qui, voulant éprouver si son nouveau soldat étoit aussi bon coureur que brave lutteur, mit son cheval au grand galop, et lui fit faire plusieurs tours. Maximin courut toujours à ses côtés sans le quitter d'un pas. Sévère, qui étoit vieux et cassé, se sentant fatigué, s'arrêta. « Que veux-tu jeune Thrace (dit-il à Maximin)? « Serois-tu d'humeur à lutter après la course? » Maximin accepta l'offre, et sept soldats des plus vigoureux étant entrés en lice l'un après l'autre avec lui, il les renversa tous. Sévère, charmé, récompensa d'un hausse-col d'or ce soldat infatigable à la course et à la lutte, et il le fit entrer dans ses gardes. Telle fut l'origine de la fortune de Maximin.

Il soutint ces heureux commencemens par une conduite brillante ; et, remplissant avec une grande distinction tous les devoirs de son état, il se fit aimer de ses officiers, et admirer de ses camarades. Il obtenoit même de l'empereur tout ce qu'il vouloit. Ce ne fut pourtant que sous Caracalla qu'il parvint au grade de centurion.

Après la mort de Caracalla, détestant le meurtrier du fils de Sévère, il ne voulut point servir sous Macrin. Il se retira dans la bourgade où il avoit pris naissance ; il

y acheta du bien; il fit le commerce avec les Goths et les Alains, nations auxquelles il appartenoit par le sang.

Cette tranquille obscurité ne convenoit pas à son inclination. Lorsqu'il vit sur le trône Héliogabale, qui se disoit fils de Caracalla, il vint lui offrir ses services, le priant de prendre pour lui les sentimens qu'avoit eus Sévère son aïeul. Ce monstre d'infamie reçut Maximin avec les propos impurs qui lui étoient ordinaires; et peu s'en fallut que le dégoût et l'indignation qu'en conçut ce fier guerrier ne le portassent à s'en retourner dans son pays. Ceux qui s'intéressoient à la réputation d'Héliogabale retinrent Maximin. Ils craignirent que le mécontentement d'un officier dont la réputation éclatoit parmi les troupes, et qu'elles nommoient communément un Achille ou un Ajax, ne nuisît au prince dans leur esprit. Maximin se laissa persuader, et il accepta la charge de tribun. Mais il ne fit point le service tant que dura le règne d'Héliogabale; il ne lui alla jamais faire sa cour; et, prétextant tantôt quelque affaire, tantôt une maladie, il se tint toujours éloigné.

L'élévation d'Alexandre à l'empire rappela Maximin au service et à la cour. Le nouvel empereur, amateur décidé du mérite, lui fit l'accueil le plus gracieux. Il se félicita même en plein sénat de l'importante acquisition qu'il avoit faite en la personne de ce brave officier; et il lui donna le commandement d'une légion de nouvelles levées, accompagnant sa nomination de ces paroles infiniment obligeantes : « Mon cher Maximin, je « ne vous ai point donné de vieux soldats à gouverner, « parce que j'ai craint que vous ne pussiez pas corriger « en eux les vices qui sous d'autres commandans ont pris « de trop profondes racines. Il vous sera plus aisé de « former de nouveaux soldats sur le modèle de vos mœurs, « de votre bravoure, de votre assiduité au travail. In« struisez-les de manière que vous seul me procuriez un « grand nombre de Maximins. »

Il répondit parfaitement à la confiance qu'avoit eue en lui l'empereur. Il s'appliqua avec un soin infatigable à dresser sa légion. Tous les cinq jours il faisoit faire l'exercice aux soldats. Il visitoit lui-même leurs épées, leurs lances, leurs cuirasses, leurs casques, leurs boucliers, en un mot, toutes leurs armes; il examinoit toutes les parties de leur habillement, jusqu'à leur chaussure. Il avoit pour leurs besoins une attention paternelle, mais sans préjudice de la sévérité à exiger le devoir. Quelques tribuns, ses confrères, qui croyoient que le privilége d'un rang plus élevé étoit de se donner plus de repos, trouvoient fort étrange qu'il se fatiguât par des soins si pénibles, pendant qu'il étoit à portée de parvenir aux plus hauts grades militaires. « Ce n'est pas là « (répondit-il) ma façon de penser. Plus je serai grand, « plus je travaillerai. » Parole bien digne de louange, si le principe n'en étoit pas l'ambition.

Il s'exerçoit à la lutte avec ses soldats, et, toujours aussi vigoureux que dans sa première jeunesse, il en renversoit par terre cinq six, sept en un seul combat. Un tribun, envieux de sa gloire, d'ailleurs robuste de corps, fier de courage, lui dit un jour : « Ce n'est pas « une grande gloire à un officier supérieur que de vaincre « ses soldats. Voulez-vous (répondit Maximin) vous « mesurer avec moi? » L'autre ayant accepté le défi, et s'étant avancé pour combattre, Maximin, du premier coup de poing qu'il lui porta sur le milieu du corps, le jeta à la renverse. « Qu'un autre maintenant se présente « (dit-il froidement), mais que ce soit un tribun. »

Il se soutint constamment pendant tout le règne d'Alexandre. Il étoit autant le modèle de ses soldats que leur commandant, et ses exemples instruisoient encore mieux que ses leçons et ses ordres. L'empereur, qui l'estimoit beaucoup, et qui ne se défioit nullement de lui, crut donc faire une chose utile pour son service, et pour celui de la république, en lui donnant un des pre-

miers emplois dans l'armée qu'il menoit contre les Germains, et en mettant sous sa discipline toutes les nouvelles troupes, dont la plus grande partie lui venoit de Pannonie.

Herod. l. vi. Lamprid. Alex. 59-62, et Cap. Max. 7.

C'étoit pour un soldat de fortune, berger dans son origine, avoir fait un assez grand chemin. Maximin n'en jugea pas ainsi. Il porta son ambition jusqu'au trône, et il tourna contre son bienfaiteur l'autorité et la grandeur dont il lui étoit redevable. Il commença par s'attacher les soldats; et comme ils avoient de longue main une haute opinion de lui, il n'eut pas de peine à les faire passer de l'estime à l'affection par les caresses, par les dons, par les honneurs qu'il leur distribua. De là il passa à leur inspirer du mépris pour la jeunesse d'un empereur de vingt-six ans, gouverné par une femme. Il sema parmi eux un bruit tout-à-fait destitué de probabilité, mais qui ne laissa pas de trouver créance. Il leur persuada que Mamée engageoit son fils à leur faire quitter la guerre de Germanie, et à les mener en Syrie, son pays natal, où sa vanité étoit plus satisfaite d'étaler sa grandeur. Enfin la longueur du règne de ce prince si jeune fut encore un motif qu'il employa auprès des troupes, et qui fit sur elles un grand effet. Elles tiroient un tribut de chaque mutation; il n'étoit point d'empereur qui, en arrivant au trône, ne leur fît une largesse, Alexandre la leur avoit payée; mais treize ans s'étoient écoulés depuis qu'elles l'avoient reçue; elles n'avoient plus rien à attendre de lui; au contraire, la longue vie qu'il pouvoit se promettre rejetoit bien loin leurs espérances avides; au lieu qu'un changement alloit sur-le-champ leur procurer une abondante moisson. Cet indigne intérêt l'emporta dans leurs esprits sur leur devoir, sur la foi jurée, sur l'attachement que méritoit un prince aussi aimable qu'Alexandre. Et voilà de quels ressorts dépendoit la fortune et la vie d'un empereur romain.

Le succès fut tel que Maximin le souhaitoit. Il réussit

à tuer Alexandre, et à se mettre en sa place. C'est à peu près tout ce que nous savons avec certitude sur un fait aussi atroce et aussi important. Le récit d'Hérodien et celui de Lampride ne s'accordent point. Selon le premier, Maximin s'étoit fait proclamer Auguste du vivant d'Alexandre, et il envoya des soldats pour le tuer. Le jeune et malheureux empereur, abandonné de tous, demeura comme une proie livrée aux assassins. Cette manière de raconter la chose ne paroît pas vraisemblable à M. de Tillemont, qui juge avec raison qu'il n'est pas possible qu'un prince tel qu'Alexandre, attaqué au milieu de son armée, n'ait point trouvé de défenseurs. Il est plus aisé de croire qu'il fut surpris par des meurtriers envoyés furtivement; et c'est ce qui résulte de la narration de Lampride.

Alexandre attendant que la saison permît d'ouvrir la campagne, étoit près de Mayence avec peu de troupes, en un bourg appelé Sicila. Après un dîner simple et frugal à son ordinaire, il faisoit sa méridienne, et ses gardes étoient aussi pour la plupart endormis. Les assassins apostés par Maximin profitèrent de ce moment de négligence. Ils forcèrent sans peine l'entrée de la tente de l'empereur, qui étoit mal gardée, et, s'étant jetés sur lui, ils le tuèrent, accompagnant leur horrible attentat d'invectives outrageuses contre la jeunesse imbécille du prince et contre l'avarice de sa mère. Mamée fut pareillement tuée par les mêmes meurtriers. Ce triste et affreux événement est daté par M. de Tillemont du dix-neuf mars de l'an de J. C. 235. Alexandre, lorsqu'il périt, n'étoit âgé que de vingt-six ans et quelques mois, et il avoit régné treize ans complets.

Il avoit toujours méprisé la mort. Sa fermeté inflexible contre les mouvemens séditieux des soldats en est citée pour preuve par Lampride; et de plus, selon cet historien, Alexandre s'en expliqua lui-même un jour avec une hauteur de sentimens tout-à-fait héroïque. Car un

astrologue, qu'il avoit la foiblesse de consulter, lui ayant prédit qu'il périroit par l'épée d'un barbare, ce jeune prince, au lieu d'être effrayé d'une telle prédiction, la reçut comme un sujet de joie, comptant que le sens en étoit qu'il seroit tué dans quelque bataille. Il observa que tous les grands et illustres personnages avoient rarement fini leurs jours par une mort naturelle. Il cita César, Pompée, Démosthène, Cicéron, et même Alexandre le Macédonien, qu'il supposoit sans doute avoir été empoisonné; et comparant avec ces morts violentes, mais sans gloire, celle qu'il se promettoit dans un combat, il jugeoit son sort, dit Lampride, comparable à celui des dieux.

Si ces faits sont vrais (et je ne vois aucune raison d'en douter), nous n'ajouterons pas aisément foi à Hérodien, qui écrit qu'Alexandre, à la vue des meurtriers, tremblant et tombant presqu'en défaillance, se jeta entre les bras de sa mère comme pour y chercher un asile, et lui reprocha en même temps qu'elle étoit la cause de son malheur : langage non-seulement foible et lâche, mais contraire au respect filial, qu'il n'est accusé que d'avoir poussé trop loin.

Lamprid. Alex. 63.

La mort funeste d'Alexandre causa une douleur universelle. Les troupes qui n'étoient point entrées dans le complot, sans en excepter celles qui avoient éprouvé sa sévérité, et en particulier cette légion cassée par lui en Syrie, et qui n'avoit obtenu son rétablissement qu'à force de prières, témoignèrent leur ressentiment par une prompte vengeance, et tuèrent sur-le-champ les meurtriers de leur prince. A Rome et dans les provinces, où la douceur et l'équité de son gouvernement l'avoient rendu infiniment cher, il fut pleuré amèrement. On en fit un dieu; on lui dressa un cénotaphe dans la *Gaule*, et son corps, porté dans la capitale, y reçut les plus grands honneurs, et fut renfermé dans un magnifique tombeau. On lui institua et à sa mère un culte et des fêtes

qui s'observoient encore au temps où Lampride écrivoit.

Les désordres qui suivirent la mort d'Alexandre furent bien capables de le faire regretter. Depuis cette époque fatale jusqu'à Dioclétien, ce qui fait un intervalle de cinquante ans, on compte plus de cinquante empereurs romains, ou princes qui en prirent le titre. Ces princes ne se succédèrent pas tous les uns aux autres. Leurs règnes se croisent, l'empire se démembre presqu'en autant de pièces qu'il contenoit de provinces : guerres civiles multipliées sans fin et toujours renaissantes; invasions des barbares, à qui les discordes intestines livroient toutes les entrées; empereurs nommés tumultuairement par les armées, détrônés, massacrés après une domination d'aussi courte durée que les bornes souvent en étoient étroites : telle est la désolation où fut réduit le plus vaste et le plus bel empire qui fut jamais, par la licence des gens de guerre, par l'ambition de ceux qui les commandoient, et par le défaut de maximes certaines sur l'autorité et la succession du gouvernement. C'est de quoi nous allons voir les prémices dans l'histoire du règne de Maximin, après que j'aurai rendu compte de quelques faits qui me restent encore à rapporter de celui d'Alexandre.

J'ai observé qu'il favorisa les chrétiens, et honora Jésus-Christ dans sa chapelle domestique. On ajoute qu'il voulut lui élever un temple public : mais c'est ce qui ne paroît pas prouvé. Il semble, au contraire, que, s'il estimoit la morale du christianisme, il en approuvoit peu le culte; et c'est ce qu'il témoigna dans une occasion même où il le protégeoit. Car les chrétiens étant attaqués par les marchands de vin de Rome sur la possession d'un lieu où ils s'assembloient, l'empereur l'adjugea aux premiers, en disant qu'il valoit encore mieux que ce lieu fût destiné à honorer la Divinité, de quelque manière ce pût être, que d'en faire un cabaret.

Lamprid. Alex. 22, 29, 43, 47.

Ce mot ne marque pas une grande estime pour la religion chrétienne. Ainsi Alexandre, amateur de la vertu, l'aima dans les chrétiens; mais il ne faut pas étendre plus loin la faveur qu'il leur porta.

Tillem. Pers. de Maximin, art. 6.

Au reste, si, dans le trait que je viens de rapporter, il s'agissoit d'une église de chrétiens, comme il est assez naturel de le penser, c'est là le plus ancien témoignage que nous ayons d'un édifice consacré publiquement au culte de notre religion, et connu pour tel par les païens.

Grav. orig. juris. l. 1.

La jurisprudence avoit eu un grand éclat sous les empereurs précédens, et surtout depuis Sévère, qui lui-même étoit habile dans le droit. L'illustre Papinien, ami et allié de Sévère, forma un grand nombre de disciples, dont les plus célèbres sont Ulpien, duquel j'ai parlé assez au long; et Paul, qui succéda à Ulpien dans la dignité de préfet du prétoire. Modestin, disciple d'Ulpien, florissoit sous Alexandre, et a vécu jusqu'au temps de Gordien. Il est appelé *le dernier oracle de la jurisprudence*, parce qu'il ferme la succession de ces savans jurisconsultes dont les décisions ont acquis l'autorité de lois, et font la plus belle partie du droit romain. Ainsi avec Alexandre périt, ou du moins s'éclipsa la jurisprudence, qui, seule de toutes les belles connoissances, avoit survécu à la ruine des autres, tombées dès long-temps auparavant. Les lois s'accordent mal avec les armes; et où la force peut tout, l'autorité des sages s'anéantit.

Quand je dis que les autres parties des connoissances humaines étoient éteintes, ce n'est pas que je prétende qu'il n'y ait point eu d'écrivains en différens genres dans les temps dont je parle. J'en ai moi-même nommé quelques-uns, mais aucun qui soit excellent: le goût leur manqua à tous; et ceux dont j'ai à faire mention sous Alexandre ne démentent pas cette idée.

Voss. Hist. lat.

Marius Maximus, homme de distinction, deux fois

consul, et préfet de Rome, composa une histoire des empereurs que nous trouvons citée dans les écrivains de l'Histoire Auguste. Leurs citations, qui commencent à Trajan et finissent à Alexandre, nous donnent lieu de penser que Marius Maximus vivoit sous ce dernier empereur, et n'a pas été au-delà. Ce qu'ils en rapportent ne nous fait pas concevoir de lui une opinion fort avantageuse; et Vopiscus, l'un d'eux, le traite nettement d'écrivain verbeux, et qui a mêlé la fable avec l'histoire. Le goût qu'avoient pour lui, au rapport d'Ammien Marcellin, des hommes qui, méprisant et détestant toute doctrine, ne lisoient que Juvénal et Marius Maximus, nous porte à croire qu'il avoit rempli ses ouvrages de détails obscènes, et que tel étoit son mérite auprès des contempteurs du bon et du beau.

Dion est un écrivain d'une tout autre importance, *Dio.* et nous lui avons trop d'obligation pour nous plaire à en dire du mal. Nous lui devons ce que nous avons de mieux lié, et de plus suivi en histoire depuis que Tacite nous manque; et ce seroit lui faire tort que de le comparer avec les embrouillés et confus écrivains de l'Histoire Auguste; mais il s'en faut de beaucoup qu'il n'égale les grands historiens.

Il étoit de Nicée en Bithynie, fils d'Apronianus, qui *Till. Alex. art. 27 et 28.* fut gouverneur, en différens temps, de Cilicie et de Dalmatie. Il vint à Rome sous Commode, et il s'y distingua dans la plaidoirie. Après avoir passé par toutes les dignités inférieures, il parvint au consulat, vraisemblablement sous Sévère. Alexandre le fit consul avec lui pour la seconde fois, comme nous l'avons observé. Dans l'intervalle de ses deux consulats, il exerça divers gouvernemens de provinces. Ainsi, par le rang qu'il tenoit, et par les emplois qu'il a gérés, il étoit sans doute à portée d'écrire l'histoire de son temps, s'il eût eu les talens qu'exigeoit son entreprise, c'est-à-dire une sage défiance pour se garder de la prévention, une critique saine pour

discuter exactement les faits, et l'élévation d'esprit et de sentimens pour en juger. Mais il faut avouer que ces qualités brillent peu chez lui. Il fut un de ces génies aisés, qui sont propres à écrire beaucoup, parce qu'ils n'ont pas l'idée du beau et de l'excellent, qui coûte toujours à remplir.

Dio, l. LXXII, p. 828.

On peut juger du caractère de son esprit par le compte qu'il rend lui-même de l'occasion qui le détermina à écrire l'histoire. Il avoit composé un petit ouvrage sur les songes et les présages qui avoient annoncé l'empire à Sévère, et il envoya ce mélange de flatterie et de superstition à Sévère lui-même, qui en fut très-charmé, et en fit ses remercîmens à l'auteur par une lettre longue et polie. Dion reçut cette lettre sur le soir, et pendant la nuit suivante il crut voir en songe une divinité ou un génie qui lui ordonnoit d'écrire l'histoire. Il obéit, et fit son essai par le règne de Commode, racontant ce qu'il avoit lui-même vu. Le premier fruit de son travail historique ayant été bien reçu, le succès l'encouragea, et il conçut le dessein de faire un corps complet d'histoire romaine depuis l'arrivée d'Enée en Italie jusqu'à son temps. Il employa dix ans à ramasser les matériaux d'un si grand ouvrage, et douze à la composition. Cet espace n'est pas trop long, vu les distractions que lui donnoient ses emplois. Quand il étoit libre, il se retiroit en Campanie, pour y vaquer à son ouvrage, loin du tumulte des affaires et de la ville. Il mena son travail jusqu'à la huitième année du règne d'Alexandre, où il fut consul avec ce prince, et obtint ensuite de lui la permission d'aller finir tranquillement ses jours dans sa patrie.

Son ouvrage étoit distribué en quatre-vingts livres. Mais les trente-quatre premiers, et partie du trente-cinquième, sont perdus; et ce qui nous reste, commence aux suites de la victoire remportée par Lucullus sur Mithridate et Tigrane réunis. Nous avons les vingt-

cinq suivans, si ce n'est que les six derniers de ces vingt-cinq, depuis le cinquante-cinquième, qui commence à la mort de Drusus, beau-fils d'Auguste, jusqu'au soixantième, qui finit l'empire de Claude, sont visiblement des abrégés, mais marchant par ordre, et faisant un tout. Les vingt derniers livres ont péri, à la réserve de ce que nous en a conservé Xiphilin, neveu du patriarche de Constantinople de même nom, qui vivoit au onzième siècle, et qui a fait un assez bon abrégé de Dion, distribué par empereurs, depuis Pompée jusqu'à Alexandre Sévère. Nous avons encore quelques extraits, tous morceaux détachés, publiés en différens temps par Fulvius Ursinus, et par Henri de Valois. On nous annonçoit il y a peu d'années les vingt-et-un premiers livres de l'histoire de Dion, récemment découverts, restitués, et mis en ordre. Mais cette prétendue découverte, publiée à Naples en 1747, lorsqu'elle a été bien examinée et appréciée à sa juste valeur, s'est réduite à une compilation des quatre premières vies d'illustres Romains par Plutarque, avec un extrait de Zonare. Au reste ce ne sont pas les commencemens de Dion qu'on doit regarder comme les plus précieux. Nous sommes assez riches sur ce qui appartient aux premiers temps de Rome. Mais qui seroit assez heureux pour retrouver les derniers livres de cet historien, surtout depuis Vespasien, rempliroit un grand vide, et rendroit un grand service à la littérature.

Journ. du Sav. févr. et juill. 1751.

On a reproché à Dion, et avec fondement, son injustice contre les plus honnêtes gens de l'antiquité, Cicéron, Brutus et Sénèque. Crédule et superstitieux, il a rempli son ouvrage de prodiges. Mais cette erreur lui est plus pardonnable qu'à son abréviateur, qui étoit chrétien, et qui ne l'a copié plus fidèlement en rien qu'en ces sortes de puérilités. Les maximes qu'il insère dans son ouvrage, sans avoir l'élévation et la force de celle des grands écrivains, sont communément solides,

sensées, judicieuses. Il se montra honnête homme, autant qu'il étoit permis de l'être sans courir trop de risques. Son style est coulant; sa narration a de la clarté et de la netteté. C'est un historien très-estimable, à tout prendre; et si Photius lui a fait trop d'honneur en le comparant à Thucydide, on ne peut du moins lui refuser la gloire d'avoir été le meilleur écrivain de son siècle.

Art. 26. On trouvera dans M. Tillemont les noms des autres littérateurs qui ont écrit sous le règne d'Alexandre. Ils ne peuvent intéresser que les savans de profession.

Alexandre fut marié, à ce que l'on prétend, plus d'une fois. Mais tout ce que l'on débite sur ses mariages me paroît fort obscur et fort incertain, et je n'y trouve rien *Lamprid. Alex. 20.* de net, sinon ce que rapporte Lampride, qu'il eut pour femme une Memmia, fille de Sulpicius, homme consulaire, et petite-fille de Catulus. J'ai parlé des orages qui troublèrent la tranquillité d'Alexandre dans son domestique. Il n'y avoit pas donné lieu par sa conduite. Ce prince aima beaucoup la chasteté, et l'histoire ne lui reproche aucun désordre, de quelque espèce que ce puisse être. Il ne paroît pas qu'il ait jamais eu d'enfans.

Cap. Max. jun. 3. Il avoit une sœur nommée Théoclée, qu'il eut la pensée de marier au fils de Maximin, par lequel il fut tué. Ce qui l'en empêcha, fut la crainte qu'une jeune princesse, élévée dans toute la politesse des Grecs, ne pût pas supporter les mœurs barbares de son beau-père.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

FASTES

DES RÈGNES DE MAXIMIN[a], DES DEUX GORDIENS, ET DE MAXIME ET BALBIN.

. . . . . SÉVÉRUS. An. R. 986.
. . . . . QUINTIANUS. De J. C. 235.

Maximin, élu empereur par l'armée, demande et obtient la confirmation du sénat.

Il fait son fils César.

Il éloigne tous les amis d'Alexandre. Il exerce beaucoup de cruautés sur la maison de ce prince, dans laquelle il y avoit un grand nombre de chrétiens.

Il persécute le christianisme. Eglises abattues. Première mention certaine et expresse des églises des chrétiens.

Conspiration, ou réelle ou supposée, de Magnus. Quatre mille personnes mises à mort à cette occasion.

Conspiration des Osrhoéniens. T. Quartinus empereur de six jours. Sa mort arrête le projet de révolte.

Maximin passe le Rhin, et livre aux Germains plusieurs combats, dans lesquels il fut toujours victorieux.

C. JULIUS VÉRUS MAXIMINUS AUGUSTUS. An. R. 987.
. . . . . AFRICANUS. De J. C. 236.

Exploits de Maximin vers le Danube.

[a] J'unis ces trois règnes, parce qu'ils sont mêlés l'un dans l'autre.

Il passe l'hiver à Sirmium ; et de là, comme d'un centre, il étend sur toutes les provinces de l'empire ses cruautés et ses rapines.

Haine et détestation universelle contre lui. On le regarde comme un Phalaris, un Busiris, un cyclope.

An. R. 988. ..... PERPÉTUUS.
De J. C. 237. ..... CORNÉLIANUS.

Vers le milieu du mois de mai l'Afrique se révolte, et nomme empereurs les deux Gordiens, père et fils, dont l'un étoit proconsul de la province, et l'autre lieutenant-général sous son père.

Ils sont reconnus par le sénat, et les Maximins déclarés ennemis publics. Presque tout l'empire acquiesce au décret du sénat.

Fureur de Maximin. Son armée, indisposée elle-même contre ses cruautés, ne le seconde que froidement.

Capélien, gouverneur de Numidie, que Gordien voulut destituer, marche contre Carthage avec une armée. Combat où Gordien le jeune est tué. Le père s'étrangle lui-même. Cette catastrophe des Gordiens doit être arrivée à la fin de juin, ou dans les premiers jours de juillet.

Le 9 juillet le sénat élit pour empereurs en leur place Maxime et Balbin, qui, forcés par le peuple, s'associent Gordien III, sous le nom de *César*. Gordien III étoit alors un enfant de douze ans, fils, ou plus vraisemblablement neveu de Gordien le jeune.

Grands préparatifs, et sages mesures prises par les empereurs et par le sénat pour empêcher l'entrée de Maximin en Italie. Maxime part pour la guerre et se rend à Ravenne.

Horrible sédition dans Rome entre le peuple et les prétoriens. Combats. Une grande partie de la ville est brûlée.

ANNIUS PIUS OU ULPIUS. An. R. 989.
..... PONTIANUS. De J. C. 238

Maximin se met en marche avec son armée. Aquilée lui ferme ses portes. Siége de cette place, qui fait une vigoureuse défense.

Maximin et son fils sont tués par leurs soldats vers la fin du mois de mars.

Leur mort rétablit la paix. Maxime vient de Ravenne à Aquilée. Il sépare l'armée de Maximin, et en renvoie les troupes dans leurs différentes provinces. Il retourne triomphant à Rome.

Sage gouvernement des deux empereurs.

Jalousie secrète entre eux.

Ils sont massacrés vers le 15 juillet par les prétoriens.

MAXIMIN.

§. I.

Maximin est proclamé empereur par toute l'armée. Il est reconnu par le sénat. Il donne à son fils le nom de César. *Il hait tout ce qui est grand dans l'état. Il éloigne de lui tous les amis d'Alexandre. Sa cruauté se déploie à l'occasion d'une conspiration qu'il prétendit avoir été tramée contre lui. Conspiration des Osrhoéniens. Ils proclament empereur T. Quartinus, qui est tué au bout de six jours. Maximin porte la guerre en Germanie, et y signale sa bravoure. Il vante beaucoup ses exploits. Il exerce les plus odieuses vexations sur les grands et sur les peuples. Révolte en Afrique. L'intendant est tué. Les auteurs de sa mort se déterminent à faire Gordien empereur. Qui étoit Gordien. Caractère de son fils, qui étoit en même temps son lieutenant-général. Ils sont tous deux proclamés et reconnus empereurs en Afrique. Ils sont aussi reconnus à Rome, et les Maximins déclarés ennemis publics.*

Herod. l. VI. MAXIMIN recueillit sans beaucoup de peine le fruit de son crime, qui d'abord demeura caché. On ignoroit la part qu'il avoit eue au meurtre d'Alexandre. Ainsi non-seulement les nouvelles levées qu'il commandoit, et qui lui étoient extrêmement affectionnées, le proclamèrent Auguste, mais, bientôt après, les autres troupes, sollicitées par l'exemple, forcées de se donner un chef à l'entrée d'une campagne qui pouvoit être périlleuse, d'ailleurs n'étant point retenues par l'horreur d'un crime dont

elles n'avoient point de connoissance, joignirent leur suffrage à celui de leurs camarades, et Maximin fut reconnu et salué empereur par toute l'armée.

Il affecta dans les commencemens d'accorder des respects à la mémoire d'Alexandre, auquel fut construit, comme je l'ai dit, un cénotaphe dans les Gaules, et dont les cendres, portées à Rome, y reçurent les plus grands honneurs. Maximin écrivit aussi au sénat pour demander à cette première compagnie de la république la confirmation de son élection par les soldats; et il l'obtint, parce que la crainte de ses armes, et l'impossibilité de faire un autre choix, ne permettoient pas de lui refuser sa demande. *Aurel. Vict.*

Il avoit un fils qui pouvoit alors être âgé de dix-huit ans, le plus beau jeune homme qu'il y eût dans tout l'empire, bien élevé, instruit dans les lettres grecques et latines, et qui étoit déjà sur la route de la fortune et de la grandeur, puisque Alexandre avoit eu la pensée de lui donner sa sœur en mariage; et qu'au défaut de cette alliance, qui apparemment n'avoit pas été du goût de Mamée, le jeune Maximin devoit en contracter une autre presque aussi brillante avec Junia Fadilla, arrière-petite-fille d'Antonin. Son père ne se vit pas plus tôt empereur, qu'il l'approcha du rang supprême, en lui conférant les titres de *César* et de *prince de la jeunesse*. *Cap. Max. jun. 1 et 3.* *Aurel. Vict.*

Le caractère propre de Maximin étoit, comme nous l'avons vu, la férocité; et ce vice étoit augmenté en lui par la considération de la bassesse de sa naissance, qui lui donnoit lieu de se croire méprisé. Ainsi, ennemi décidé de tout ce qui étoit grand dans l'état, il ne tarda pas à manifester cette odieuse façon de penser. Le respect qu'il témoignoit à l'extérieur pour la mémoire d'Alexandre ne l'empêcha pas d'écarter de la cour et de l'armée tous les amis de ce jeune et aimable prince, et tous ceux qui formoient son conseil. Il renvoya les uns à Rome; il dispersa les autres en différentes contrées, *Herod. l. VII, et Cap. Max. 9.*

sous prétexte d'emplois qu'il leur donnoit. Ces hommes vénérables lui faisoient ombrage. Il étoit curieux de paroître seul, et il vouloit, libre de tous les égards qu'attirent nécessairement la naissance et le mérite, faire de son camp une citadelle de tyrannie, d'où il pût sans aucun empêchement, répandre partout la terreur. Les officiers qui composoient la maison d'Alexandre furent encore moins ménagés, et traités plus rigoureusement que ses amis. Maximin, qui ne doutoit pas qu'ils ne le détestassent comme le meurtrier de leur maître, leur rendit haine pour haine; et non-seulement il les cassa tous, mais il en fit mourir plusieurs. Il y avoit entre eux un grand nombre de chrétiens; et la haine qu'il leur portoit s'étendit sur leur religion, contre laquelle il suscita une persécution que l'on compte pour la sixième. J'en dirai un mot ailleurs.

Eus. Hist. eccl. VI, 28.

Herod. et Capit. Max. 10.

Une conspiration qui se trama contre Maximin, ou qu'il supposa, lui présenta l'occasion ou le prétexte de déployer toute sa cruauté. Magnus, personnage consulaire et d'une illustre naissance, fut accusé d'avoir corrompu la fidélité de plusieurs soldats et centurions pour tuer Maximin et se faire empereur; et voici le plan qu'on lui imputa d'avoir dressé pour parvenir à cette fin.

Maximin, se préparant à aller attaquer les Germains dans leur pays, avoit jeté un pont sur le Rhin. Il aimoit la guerre par inclination; et de plus il croyoit être intéressé, pour l'affermissement de sa puissance, à vérifier par des victoires la haute réputation qu'il s'étoit faite dans les armes, et qui lui avoit valu l'empire. Il reprochoit à Alexandre, quoique sans fondement, d'avoir agi mollement contre les barbares; et c'étoit pour lui un nouveau motif de montrer de la vivacité et de la vigueur. Ainsi, tout occupé de son expédition prochaine, il exerçoit sans cesse ses troupes, il les tenoit perpétuellement en haleine, lui-même toujours sous les armes, et animant les soldats par ses discours et par ses exem-

ples. Il se comportoit empereur comme il avoit fait centurion et tribun.

Ce mouvement, qui occupoit et agitoit tous les esprits, avoit paru, disoit-on, une occasion favorable aux conspirateurs. Ceux qui gardoient le pont étoient gagnés ; et, lorsque Maximin seroit passé, ils devoient rompre le pont pour lui couper la communication avec son armée. Ainsi Maximin en pays ennemi auroit été livré à la merci des conjurés, qui se seroient empressés de passer avec lui.

Que ce plan ait été réel ou supposé, c'est sur quoi l'on ne peut rien dire de certain, parce qu'il ne fut fait aucune information en règle, aucune procédure : rien ne fut examiné. Mais Maximin tint le fait pour vrai et pour prouvé ; et en conséquence il n'est point de cruauté qu'il n'exerçât sur tous ceux qu'il voulut regarder comme suspects. On prétend qu'il en coûta la vie à plus de quatre mille personnes, qu'il fit mourir par toutes sortes de supplices, les plus cruels qu'il pût imaginer. Les uns furent mis en croix, les autres enfermés dans *Capit.* 8, 9.
le ventre d'animaux fraîchement tués. Plusieurs étoient exposés aux bêtes, quelques-uns mouroient sous le bâton ; et cela indistinctement, sans égard pour la dignité ni pour la condition. Les nobles étoient ceux qu'il haïssoit le plus. Il les extermina tous, et n'en souffrit aucun auprès de lui, voulant régner en Spartacus, qui ne commandoit qu'à des esclaves.

Ayant une fois lâché la bride à sa cruauté, il n'y mit plus aucune borne. Toujours plein de l'idée que l'obscurité de son origine l'exposoit au mépris, il voulut en faire disparoître les preuves en tuant ceux qui en avoient une particulière connoissance. Il tua même des amis, qui, lorsqu'il étoit dans le besoin, lui avoient donné par commisération des secours, dont le souvenir étoit pour cette âme abominable un reproche de sa bassesse.

C'est donc avec raison qu'il fut universellement haï; que l'on cherchoit dans les monstres de l'antiquité fabuleuse des noms qui lui convinssent, qu'on le traitoit de cyclope, de Busiris, de Phalaris. Il ne pouvoit ignorer cette horreur que l'on avoit de lui; mais il n'en tenoit aucun compte, persuadé de cette affreuse maxime, qu'un prince ne peut se maintenir que par la cruauté. Aveuglé par une brutale confiance en ses forces, il sembloit qu'il crût être fait pour tuer les autres sans pouvoir jamais être tué lui-même.

Le contraire lui fut pourtant dit en face à un spectacle, dans une langue qu'il n'entendoit pas. Un comédien prononça des vers grecs dont le sens est: « * Celui « qui ne peut pas être tué par un seul peut l'être par « plusieurs réunis. L'éléphant est un grand animal, et « on vient à bout de le tuer: le lion et le tigre sont fiers « et courageux, et on les tue. Craignez la réunion de « plusieurs, si un seul ne peut pas vous faire craindre. » Maximin, qui n'entendoit pas le grec, mais qui vit apparemment un mouvement dans l'assemblée, demanda à ses voisins ce que signifioient les vers que venoit de réciter le comédien. On lui répondit tout autre chose que la vérité, et il s'en contenta.

Herod. et Capit. Max. 11, et Trebel. Tr. Tyr. 32. Avant qu'il passât le Rhin, une conspiration, sur la réalité de laquelle l'histoire ne jette aucun doute, le mit en danger. Elle avoit pour principe, non l'ambition d'un particulier, mais le mécontentement d'un corps. Les Osrhoéniens, amenés par Alexandre en Gaule, lui avoient été extrêmement attachés; et le mystère du meurtre de ce prince, qui ne pouvoit pas demeurer

* Ces vers Grecs nous sont donnés par Capitolin ainsi traduits en Latin.

Et qui ab uno non potest occidi, à multis occiditur.
Elephas grandis est, et occiditur.
Leo fortis est, et occiditur.
Tigris fortis est, et occiditur.
Cave multos, si singulos non times.

long-temps caché, commençant à s'éclaircir, ils conçurent une haine très-violente contre Maximin. Pour satisfaire leur vengeance ils se cherchèrent un chef, et ils jetèrent les yeux sur T. Quartinus, homme consulaire, ami d'Alexandre, et que par cette raison Maximin avoit destitué de son emploi. Ce sénateur, sage et modéré, voulut se refuser à leurs offres; mais ils lui firent violence, et malgré lui ils le revêtirent de la pourpre et des autres marques de la dignité impériale, ornemens funestes, qui n'eurent d'autre effet que d'attirer une mort prompte à celui que l'on en décoroit : car au bout de six jours un ami perfide, qui avoit insisté auprès de lui pour le déterminer à acquiescer au désir des soldats, l'attaqua pendant qu'il dormoit, et le tua. Ce traître, qui se nommoit Macédonius, comptoit sur de grandes récompenses de la part de Maximin, à qui il porta la tête de Quartinus. Maximin fut charmé d'être délivré d'un ennemi. Mais, faisant réflexion que Macédonius étoit coupable envers lui pour avoir excité et fomenté la rébellion des Osrhoéniens; d'ailleurs ne croyant pas pouvoir se fier à celui qui avoit violé les droits les plus saints envers son ami, au lieu de le payer de son service, il lui fit subir la juste peine de son crime, et par sa mort il vengea Quartinus. Cet infortuné empereur de six jours avoit pour femme Calpurnia, de l'illustre sang des Pisons, dont l'histoire nous a conservé le nom avec éloge. On loue son austère vertu. Après qu'elle eut perdu Quartinus, elle ne voulut point prendre d'autre époux; et sa conduite se soutint de manière qu'elle lui mérita le respect pendant sa vie et après sa mort. Vivante, elle fut mise au rang des prêtresses, et après sa mort on lui érigea dans le temple de Vénus une statue qui partageoit avec celle de la déesse le culte et les honneurs divins.

Il n'est pas possible que l'ardeur de Maximin pour la guerre n'ait été retardée par les dangers domestiques et

Herod. et Capit. Max. 11 et 12.

par les précautions cruelles qu'il prit pour sa sûreté. Néanmoins ces délais ne furent pas longs, et, dans les premiers mois qui suivirent son élévation à l'empire, il passa le Rhin et entra en Germanie. Son armée étoit nombreuse et florissante. Alexandre avoit assemblé de très-grandes forces, et Maximin les augmenta encore.

Les Germains n'étoient pas en état de tenir la campagne contre une si redoutable invasion. Ils abandonnèrent tout le pays découvert, et se retirèrent dans leurs forêts et derrière leurs marais, qui leur fournissoient des défenses naturelles. Maximin ravagea tout le pays abandonné, laissant aux soldats le butin, qui ne consistoit guère qu'en bestiaux. Il brûloit les bourgs et les villages, dont les maisons n'étoient que de bois, parce que les Germains connoissoient peu l'usage soit de la pierre, soit de la brique.

Il arriva ainsi aux ennemis, et il leur livra plusieurs combats, dans lesquels, malgré le désavantage des lieux, il eut toujours la supériorité. Les arbres des forêts où se livroient ces combats arrêtoient et rendoient inutiles une grande partie des traits des Romains. Souvent ils rencontroient des marais, qu'il leur falloit traverser sans les connoître, au lieu que les Germains en connoissoient les gués comme les routes de leurs bois; et d'ailleurs, exercés à nager dès l'enfance, ils n'étoient point embarrassés lorsque le pied leur manquoit. L'histoire remarque singulièrement une action très-vive, dans laquelle Maximin [1], plus soldat que capitaine, et pensant en barbare sur la bravoure personnelle, qu'il regardoit comme la première qualité d'un général, s'exposa sans nul ménagement.

Les Germains, battus à la tête d'un marais, se jetèrent dedans pour échapper aux vainqueurs. Les Romains craignant de s'y engager pour les poursuivre,

[1] *Habebat hoc barbaricæ temeritatis, ut putaret imperatorem manu etiam suâ semper uti debere.* Capit. Maxim. 12.

Maximin y entra le premier, quoique son cheval eût de l'eau jusqu'au poitrail, et il tua de sa main quelques-uns des barbares qui tournoient tête pour lui résister. Ses soldats eurent honte d'abandonner leur empereur, qui leur donnoit l'exemple d'un courage si déterminé. Ils le suivirent en foule ; et les ennemis, qui se voyoient poursuivis dans leur retraite, s'étant mis en défense, il se livra au milieu des eaux un nouveau combat. Il fut long-temps disputé : les Romains y perdirent beaucoup de monde ; mais enfin l'avantage leur resta, et l'armée des Germains périt presque entière. Le marais fut rempli de corps morts, et les eaux teintes de sang.

Maximin se fit grand honneur de cette victoire. Il ne se contenta pas d'en envoyer la relation à Rome. Il fit peindre l'action, et il voulut que le tableau qui la représentoit fût exposé dans le lieu le plus éminent du sénat, afin que sa gloire frappât les yeux de ceux dont il savoit bien qu'il n'étoit pas aimé. Son ordre fut exécuté ; mais le tableau ne resta pas long-temps en place ; il fut enlevé et détruit, avec les autres monumens honorables pour Maximin, dès que le sénat fut entré en guerre contre ce prince.

Il y eut encore plusieurs autres combats entre lui et les Germains, et il y fit toujours briller sa valeur. Cette guerre paroît l'avoir occupé pendant l'année de Jésus-Christ 235, et la suivante. Il prit en conséquence, lui et son fils, le titre de *Germanique*. Il faut aussi qu'il ait remporté quelques avantages sur les Sarmates et sur les Daces, puisqu'on lui donne sur ses médailles les surnoms de *Sarmatique* et de *Dacique*. Son plan étoit de subjuguer toutes ces nations barbares, et d'étendre la domination romaine jusqu'à la mer du septentrion.

Till. Max. art. 2 et 3.

Il fit beaucoup valoir ces exploits ; et voici de quel style il en écrivit au sénat. « Nous avons fait, messieurs, « plus que nous ne pouvons dire. Nous avons ravagé une « étendue de pays de quatre cents milles, brûlant les

Capit. 12 et 13.

et il ne gagna pas même l'amitié des soldats. Ils étoient fatigués des reproches de leurs parens et de leurs amis, qui souffroient à cause d'eux; et, sensibles à leurs plaintes, ils partageoient leur indignation contre des violences dont néanmoins ils recueilloient le fruit. Leurs murmures éclatèrent et furent réprimés par des cruautés, suivant la pratique de Maximin.

Herod. et *Capit. Max.* 14, et *Gord.* 7.

Tout l'univers gémissoit sous une si violente tyrannie, et n'attendoit que l'occasion d'en secouer le joug insupportable. Quand les esprits sont ainsi disposés, la moindre étincelle peut produire tout d'un coup un grand incendie; et c'est ce qui arriva. Un mouvement de quelques villes d'Afrique, mécontentes de la dureté d'un intendant, fut le premier principe d'une suite d'événemens qui enlevèrent en très-peu de temps à Maximin l'empire et la vie.

Ce prince avoit soin de mettre en places des hommes aussi féroces que lui, qui ne connussent ni justice ni modération, et qui n'eussent d'autre objet que de faire passer dans le fisc impérial toutes les richesses des provinces. L'intendant d'Afrique, qui étoit de ce caractère, et qui savoit par quelles voies on faisoit sa cour à Maximin, n'épargnoit ni les confiscations, ni les rapines de toute espèce, et son tribunal étoit un brigandage public. Quelques jeunes gens des meilleures et des plus riches familles du pays, ayant été condamnés par cet intendant à des amendes qui n'alloient à rien moins qu'à les dépouiller de tous leurs biens, demandèrent et obtinrent un délai de trois jours. Ils en profitèrent pour ameuter tous ceux de leur connoissance qui avoient souffert de semblables injustices, et ils les engagèrent à se liguer avec eux pour assassiner le juge inique auteur de leurs maux. Le dessein étant une fois pris, pour l'exécuter avec sûreté, ils se firent accompagner de tout ce qu'ils avoient d'esclaves occupés à la culture des terres, à qui ils ordonnèrent de prendre sous leur habits des bâtons,

des haches, et les autres instrumens du labour propres à être convertis en armes. Ces esclaves se mêlèrent parmi la foule du peuple qui se rassembloit dans la place autour du tribunal de l'intendant ; et ils étoient avertis de fixer leurs regards sur leurs maîtres, de demeurer tranquilles, quelque chose qu'ils leur vissent entreprendre; mais, s'ils les voyoient assaillis par les soldats qui environnoient le magistrat, de tirer leurs armes rustiques et de s'en servir pour écarter d'eux le danger. Le projet réussit. Les chefs de la conspiration approchèrent sans difficulté de l'intendant, sous prétexte de lui parler du paiement de leurs amendes. Il se jetèrent sur lui, et le tuèrent sur la place; et lorsque les soldats voulurent venger sa mort sur les meurtriers, les paysans parurent avec leurs bâtons, leurs fourches, leurs haches; et, comme ils étoient en beaucoup plus grand nombre que les soldats de la garde, ils les mirent aisément en fuite. Nos auteurs ne nomment point la ville où cette scène sanglante se passa. Les circonstances inclinent à conjecturer que ce fut à Adrumète. Les habitans furent charmés d'être délivrés d'un intendant qui les tourmentoit; et dès qu'ils ne virent plus rien à craindre, ils se déclarèrent pour les conspirateurs. Il semble que ce qu'il y avoit de troupes dans la ville ait été entraîné par ce concert universel.

Mais il s'agissoit de prévenir la vengeance de Maximin, et les chefs de l'entreprise comprirent qu'ils ne pouvoient éviter de périr, s'ils ne faisoient un empereur. L'occasion étoit favorable. Toute la terre détestoit Maximin; et l'Afrique avoit actuellement pour proconsul un homme vénérable par son âge, recommandable par sa naissance, par son mérite, par les dignités qu'il avoit possédées, généralement estimé, et pour l'élévation duquel il paroissoit aisé de réunir tous les suffrages. C'étoit Gordien, qu'il faut maintenant faire connoître au lecteur.

Cap. Gord. 2-6. Gordien, *M. Antonius Gordianus*, [a] descendoit, suivant le témoignage de Capitolin, par son père Métius Marullus, de la famille des Gracques, et par sa mère Ulpia Gordiana, de celle de Trajan. L'illustration des charges répondoit à une si haute naissance. Son père, son aïeul et son bisaïeul avoient été consuls : la famille Cap. Gord. 17. de sa femme Fabia Orestilla étoit décorée des mêmes titres, et de plus, elle tenoit par le sang aux Antonins. Gordien lui-même géra deux fois le consulat, et il en vit son fils revêtu. Il étoit le plus riche particulier de l'empire. Il possédoit de vastes étendues de terres dans les provinces; et, logé magnifiquement à Rome, il avoit pour maison celle qui avoit appartenu à Pompée.

Ces dons de la fortune étoient rehaussés en lui par les talens et par les vertus. Il orna son esprit de toutes les belles connoissances. Dans sa première jeunesse il composa plusieurs poëmes, dont le plus mémorable, et qui par le choix même du sujet fait l'éloge de son auteur, est une Antoniniade en trente livres, comprenant l'histoire de Tite-Antonin et de Marc-Aurèle. Il cultiva aussi l'éloquence, et y réussit; et il conserva jusqu'à la fin le goût de la belle et utile littérature. Il passa sa vie, pour me servir de l'expression de son historien, avec Platon, Aristote, Cicéron et Virgile.

Ses mœurs furent dignes d'une si respectable société. Une modération parfaite, nul excès en aucun genre, une conduite toujours réglée par la raison et par la sagesse. Il aima tout ce qu'il devoit aimer, bon citoyen, bon père, gendre respectueux au point que jusqu'à sa préture il ne s'assit jamais devant son beau-père Annius Sévérus, et qu'il ne laissoit passer aucun jour sans aller lui rendre ses devoirs.

[a] Capitolin s'embarrasse beaucoup à discuter si le nom de famille de Gordien étoit *Antonius* ou *Antoninus*, *Antoine* ou *Antonin*. Les médailles et les inscriptions décident la question, et le nomment toujours *Antonius*, lui, son fils et son petit-fils. *Tillem. Gord.* 1 *et* 2.

Au reste sa vertu n'étoit point austère; il vivoit en grand seigneur, et les dépenses qu'il fit dans l'exercice de ses charges passent ce que les règles et les usages exigeoient de lui, et prouvent qu'il se portoit par goût à se faire honneur de ses richesses. Durant le cours de son édilité, par une magnificence dont l'exemple est unique dans l'histoire, il donna douze spectacles au peuple, un par mois; et il y fit combattre quelquefois jusqu'à cinq cents couples de gladiateurs, jamais moins de cent cinquante. Dans le sixième de ces jeux il rassembla et livra au pillage des spectateurs un nombre prodigieux d'animaux tirés des bois, et amenés de divers pays, cerfs, chevaux et brebis sauvages, taureaux portant une bosse sur le dos, élans, chamois, autruches; et il fit peindre cette fête dans une galerie de sa maison.

Il fut revêtu de divers emplois, et gouverna successivement plusieurs provinces, où il se fit estimer et aimer. C'est tout ce que nous en pouvons dire: nous n'avons point d'autre détail.

Il est étonnant qu'un homme aussi illustre ne soit parvenu au consulat que dans un âge assez avancé. Il étoit né l'an de J. C. 157, puisqu'il mourut en 237, âgé de quatre-vingts ans; et il fut consul pour la première fois avec l'empereur Caracalla l'an de J. C. 213, étant dans sa cinquante-sixième * année. Il porta dans le consulat le même goût de splendeur et de magnificence qu'il avoit marqué dans les autres charges. Sa robe prétexte, sa tunique laticlave, étoient d'une beauté à piquer la jalousie de Caracalla. Il fut le premier des particuliers qui eut à lui les habits consulaires. Nous avons vu que l'empereur

* On pourroit conjecturer, pour lever cette difficulté, que le premier consulat de Gordien doit se rapporter à quelqu'un de ceux que Caracalla exerça sous l'empire de son père. Mais il est constant, par le témoignage de Capitolin (*Gord.* 18), que Gordien l'ancien ne parvint que tard au consulat. Par quelle raison, c'est ce que nous sommes obligés de laisser incertain.

Alexandre Sévère n'en avoit pas lui-même qui lui fussent propres, et qu'il se servoit de ceux que l'on gardoit dans le Capitole à l'usage de tous les consuls. Gordien consul donna des jeux du Cirque à très-grands frais; il distribua aux factions des conducteurs de chariots cent chevaux de Sicile, et cent de Cappadoce; il fit exécuter à ses depens dans toutes les villes de l'Ombrie, de l'Etrurie, du Picénum, et du pays appelé aujourd'hui la Romagne, des pièces de théâtre, et d'autres spectacles, pendant l'espace de quatre jours. Il consacroit ainsi aux plaisirs des peuples des sommes immenses, et par là il s'en faisoit sans doute aimer; mais les sages auroient certainement trouvé dans ces dépenses un excès répréhensible; et d'ailleurs il falloit que sa conduite fût bien modérée et bien exempte de tout soupçon d'ambition, pour ne point donner de l'ombrage avec un tel fracas à un prince aussi jaloux que Caracalla.

Gordien trouva dans Alexandre Sévère un empereur favorable à la vertu, qui le décora d'un second consulat, dans lequel il voulut être son collègue; et les amis du prince crurent honorer son gouvernement en arrangeant les choses de façon que Gordien, au sortir de charge, fût nommé par le sénat proconsul d'Afrique. Ils ne doutoient pas que sous son administration la province ne se trouvât heureuse, et ils espéroient que l'estime et l'affection pour le magistrat remonteroit au souverain qu'il représentoit. Alexandre remercia le sénat de cette nomination par une lettre infiniment obligeante pour le sujet élu. « Vous ne pouviez, messieurs « (disoit l'empereur), rien faire qui me fût plus agréa- « ble, ni qui me causât une plus douce satisfaction que « d'envoyer Gordien en Afrique, homme d'une illustre « naissance, généreux, éloquent, amateur de la justice, « désintéressé, et dont la bonté est le propre caractère. » L'attente d'Alexandre et de ses ministres ne fut point trompée. Gordien fut aimé dans sa province plus que jamais ne

l'avoit été aucun de ses prédécesseurs. Les Africains le comparoient à tout ce que l'antiquité romaine offre de plus digne de vénération; et, dans leurs acclamations, ils lui attribuoient les noms de Scipion, de Caton, de Scévola, de Rutilius, de Lélius, prétendant qu'il faisoit revivre tous ces grands hommes par sa sagesse et par son équité douce et bienfaisante.

Suivant l'institution d'Auguste, les proconsuls ne devoient être qu'un an en place. Mais cette ancienne police étoit changée en bien des points. Gordien fut proconsul d'Afrique plus de sept ans entiers, puisque étant parti pour cette province immédiatement après son second consulat, qu'il géra l'an de J. C. 229, il y étoit encore au temps de la révolte qui le porta à l'empire en 237.

Il avoit actuellement pour lieutenant-général son fils, de même nom que lui, âgé de quarante-cinq à quarante-six ans, et consulaire, qui lui avoit été envoyé comme un aide nécessaire à cause de son grand âge, soit par Alexandre Sévère, soit par Maximin. Gordien le fils étoit homme de mérite, mais voluptueux, donnant comme son père dans la magnificence, et y ajoutant l'amour du vin et des femmes. On dit qu'il ne voulut jamais se marier, et qu'il entretint vingt-deux concubines à la fois, de chacune desquelles il eut plusieurs enfans. Ses richesses lui donnoient moyen de se satisfaire, et il ne se refusoit aucune sorte de plaisirs. Il avoit des parcs immenses, des jardins délicieux, dans lesquels il passa une grande partie de sa vie. Avec de si énormes taches il allioit néanmoins des qualités fort estimables, une bonté compatissante, du goût pour les lettres, l'intelligence du droit et des lois, la force de se refuser au plaisir lorsque les affaires l'appeloient.

Cap. Gord. 17-20.

Il prit dans sa jeunesse des leçons de Sérénus Sammonicus le fils, qui s'attacha à lui par inclination et par estime, et qui en mourant lui laissa, comme je l'ai remar-

qué ailleurs, la bibliothèque de son père, consistant en soixante-deux mille volumes:[1] présent qui fit un honneur infini à Gordien, et qui lui donna de l'éclat et de la réputation dans toute la littérature. Gordien cultiva les lettres jusqu'à devenir auteur. On avoit de lui, au temps où Capitolin écrivoit, des ouvrages en prose et en vers, dans lesquels on sentoit un beau génie, mais qui se négligeoit.

Il fut questeur sous Héliogabale, qui se prêta volontiers à avancer un jeune homme dont le goût pour les voluptés, quoique renfermé dans certaines bornes, sembloit se rapporter au sien. Une recommandation d'une toute autre espèce lui mérita les bonnes grâces d'Alexandre. Ce prince estima en lui la probité et la connoissance des lois. Il le fit préfet de la ville, et Gordien s'acquitta si bien de cet important emploi, qui le mettoit à la tête de toute la justice civile de Rome, qu'il obtint de fort bonne heure le consulat, auquel son père n'étoit parvenu que dans un âge avancé. Il fut toujours extrêmement considéré d'Alexandre, et [a] il est compté *Lamprid. Alex. Sev. 68.* parmi ces sages amis qui composoient son conseil intime. Habile jurisconsulte, homme d'état, il se rendit utile et aux particuliers qui le consultoient, et à la patrie. On voit, par tout ce qui vient d'être dit, qu'il étoit bien capable de soulager son père dans les fonctions du proconsulat d'Afrique, et il soutenoit avec honneur l'emploi de lieutenant-général de la province, lorsque arriva le mouvement qui nous a donné lieu de parler des Gordiens.

J'ai exposé les motifs qui portèrent les conjurés afri- *Herod. et Cap. Max. 14, et gord. 7.* cains à vouloir faire leur proconsul empereur après qu'ils eurent tué l'intendant. Ils craignoient Maximin,

1 *Quod eum ad cœlum tulit. Si quidem tantæ bibliothecæ copiâ et splendore donatus, in famam hominum litterarum decore pervenit.* Capit.

[a] J'entends et je lis le passage de Lampride suivant la correction qu'y fait Saumaise.

et d'ailleurs, autant qu'ils avoient détesté son intendant, autant aimoient-ils Gordien, qui s'étoit même montré le protecteur des peuples contre la tyrannie de cet officier, et qui avoit souvent réprimé ses entreprises violentes; en sorte que ce subalterne audacieux, comptant sur l'appui du maître, avoit eu l'insolence de menacer le proconsul et son fils de les perdre. Les conjurés ne doutoient pas que le choix qu'ils avoient fait entre eux ne fût approuvé de toute la province; ils étoient persuadés qu'il suffisoit de donner le signal, et qu'aussitôt tous s'empresseroient de les suivre. Maurice, l'un d'eux, et le plus accrédité, ayant assemblé dans sa campagne, auprès de la ville de Tysdrus, un grand nombre d'habitans des bourgs et villages circonvoisins, leur fit part du projet par cette harangue : « Mes chers concitoyens, je rends grâces aux dieux immortels de ce « qu'ils nous ont fourni l'occasion, ou plutôt nous ont « mis dans la nécessité de nous précautionner contre « les fureurs de Maximin. Car, après avoir tué un intendant digne de lui, et tout-à-fait semblable à son caractère et à son génie, nous sommes perdus, si nous « ne faisons un empereur. Pour réussir dans ce dessein, « la fortune nous sert à souhait. Nous avons près d'ici « dans la ville de Tysdrus l'illustre proconsul de cette « province avec son fils, que le scélérat qui vient de subir la peine de ses crimes avoit osé menacer l'un et « l'autre de la mort. Si vous m'en croyez, nous irons de « ce pas les revêtir de la pourpre, et les proclamer empereurs. » Toute l'assemblée applaudit à cette proposition. « Rien n'est plus juste (s'écria la multitude), rien « n'est plus sage. Gordien Auguste, puissent les dieux « vous être favorables! Soyez empereur avec votre fils. »

Pleins d'ardeur et de zèle, ils se transportent tous à Tysdrus, où étoit Gordien. Ils entrent dans son palais vers l'heure de midi, et ils le trouvent sur un lit de repos, tranquille, ignorant tout ce qui s'étoit passé, et

ne songeant à rien moins, si nous en croyons le témoignagne de nos auteurs, qu'à l'empire qu'on venoit lui offrir. Lorsqu'on l'eut mis au fait, il fut plus frappé du danger de la proposition que de ce qu'elle avoit de brillant. Il refusa d'abord, il résista, jusqu'à obliger les chefs de la multitude attroupée d'employer les menaces, et de lui déclarer qu'ils alloient le tuer sur-le-champ, s'il ne consentoit à leur désir. Gordien avoit encore une autre crainte, qui contribua principalement à le déterminer. Il connoissoit Maximin : il savoit qu'auprès de ce tyran farouche c'étoit un crime irrémissible que d'avoir été une fois jugé digne de l'empire. Le danger lui paroissoit avec raison certain et inévitable s'il s'obstinoit à refuser; et il en étoit surtout effrayé par rapport à son fils : car, pour lui personnellement, âgé de quatre-vingts ans, un foible reste d'une vie languissante ne le touchoit pas beaucoup. Tout bien considéré, il préféra à un péril sans ressource et sans remède celui qui laissoit quelque lueur d'espérance; et en cas de malheur, la pourpre impériale étoit une décoration pour son tombeau. Lorsqu'il eut donné son consentement, non-seulement les conjurés et leur suite, mais toute la ville, qui s'étoit assemblée aux portes de son palais, le proclamèrent Auguste, lui et son fils. Et ce mouvement se communiqua rapidement dans toute la province. Partout on abattit les statues de Maximin, on effaça son nom de tous les monumens, et on transporta aux Gordiens les honneurs dont on le dépouilloit. On voulut même que le père fût surnommé *Africain*, comme renouvelant dans l'Afrique la gloire des Scipions.

Les nouveaux empereurs ne demeurèrent pas longtemps à Tysdrus, séjour peu convenable à leur dignité, et peu commode pour leurs affaires. Ils se rendirent à Carthage avec un cortége de gardes, des faisceaux couronnés de lauriers, et toute la pompe du rang suprême; et cette ville capitale de l'Afrique, et l'une des plus

illustres et des plus opulentes de l'empire, les reçut comme des sauveurs, en les comblant d'applaudissemens. Carthage devint ainsi pour quelque temps une seconde Rome par la résidence des empereurs, par les troupes qui la remplissoient, tant anciennes que nouvelles levées, par le concours de ceux qu'y attiroit soit la curiosité dans une révolution si subite soit l'intérêt et le besoin des circonstances.

Ce n'étoit pas assez pour Gordien d'être reconnu en Afrique, il falloit qu'il mît Rome dans son parti, et il n'épargna rien pour cet important objet. Il écrivit au sénat, et il adressa un édit au peuple romain pour rendre compte de ce qui s'étoit passé à son égard dans la province, et en demander la confirmation. Dans ces deux écrits il invectivoit contre la cruauté de Maximin, qu'il savoit être extrêmement odieuse. Au contraire il annonçoit de sa part un gouvernement dirigé par la douceur et l'humanité; et afin d'en donner un avant-goût, il accordoit à ceux qui avoient été injustement condamnés la révision de leur procès, aux exilés le retour dans leur patrie, et il ordonnoit la punition des délateurs. Enfin il promettoit aux soldats et aux citoyens du peuple une abondante largesse. *Herod. et Capit. Max. 14-16, et Gord. 9-11.*

L'édit et la lettre furent portés à Rome par une députation à la tête de laquelle étoit Valérien, personnage consulaire, qui fut depuis empereur. Non content d'écrire au sénat en commun, Gordien adressa des lettres particulières à tous les principaux membres de la compagnie, qui étoient la plupart ses amis et ses parens. *Zos. l. 1.*

Il n'étoit pas besoin de prendre tant de précautions et tant de mesures. L'estime que l'on faisoit de lui, et encore plus la haine que l'on portoit à Maximin, étoient de suffisantes recommandations.

Une attention placée, et même nécessaire, fut celle qu'il eut de commencer par se défaire de Vitalien, préfet du prétoire, homme dévoué à Maximin, et digne de le

servir. On avoit lieu de craindre que ce magistrat civil et militaire en même temps, à qui obéissoit tout ce qu'il y avoit de prétoriens dans Rome, n'usât du pouvoir qu'il avoit en main pour soutenir l'autorité du prince auquel il étoit attaché, et pour empêcher le sénat et le peuple de se déclarer en faveur de Gordien. On employa contre lui la ruse. Le questeur d'Afrique, jeune homme plein de vigueur et de courage, fut envoyé à Rome accompagné de quelque braves soldats, avec ordre de se ménager une audience secrète de Vitalien en lui présentant des dépêches adressées à Maximin, que l'on supposerait intéresser la sûreté de cet empereur. L'entreprise réusit. Pendant que Vitalien examine les sceaux des dépêches, les soldats du questeur se jettent sur lui et le tuent; et aussitôt l'édit de Gordien au peuple fut affiché dans la place, les lettres qu'il écrivoit au sénat furent remises entre les mains des consuls, et les autres chacune à leur adresse. Pour s'assurer un plus prompt et plus heureux succès, les députés de Gordien répandirent le bruit que Maximin n'étoit plus.

Il est incroyable quelle fut la joie de la multitude. La haine, si long-temps retenue par la crainte, se manifesta enfin avec les plus vifs transports. Les clameurs, les invectives, les reproches les plus injurieux et les mieux mérités furent prodigués à Maximin. On abat ses statues, on déchire ses images, on détruit tous les monumens qui faisoient de lui une mention honorable.

Le sénat agit avec plus de décence, mais non avec moins de vigueur. Convoqué par le consul Junius Silanus, qui avoit commencé par tenir un petit conseil chez lui avec les préteurs, les édiles, et les tribuns du peuple, l'ordre s'assembla dès le jour même, qui étoit le 27 mai, dans le temple de Castor. Là on lut d'abord la lettre de Gordien, qui étoit très-respectueuse, et dans laquelle il reconnoissoit que son état seroit chancelant et douteux jusqu'au jugement du sénat. La délibération ne fut ni

longue ni incertaine. Tous d'une commune voix et par une acclamation unanime déclarèrent les deux Gordiens Augustes, et les Maximins, avec leurs fauteurs et partisans, ennemis de la patrie.

De ce moment, et en vertu de ce décret, les Gordiens doivent être tenus, suivant les maximes du gouvernement romain, pour empereurs légitimes; et nous les [a] plaçons ici en cette qualité.

[a] Ceux qui ont fait des listes des empereurs romains omettent pour la plupart les Gordiens, ou les placent mal. M. de Tillemont n'en a point fait un titre à part, et il traite ce qui les regarde sous le titre de *Maximin*.

LES DEUX GORDIENS.

§. II.

Les prétoriens qui étoient dans Rome se rangent à l'obéissance des Gordiens. La multitude, enivrée de joie, se porte à de grands excès. Les provinces, soulevées par les députés du sénat, se déclarent contre Maximin. Fureur de Maximin à ces nouvelles. Résolu de marcher contre Rome, il harangue ses soldats. Il trouve peu d'ardeur dans son armée, et il est ainsi forcé de perdre un temps précieux. Les Gordiens périssent n'ayant régné qu'environ six semaines. Carthage et les autres villes d'Afrique sont ravagées par le vainqueur. Maxime et Balbin sont élus empereurs par le sénat. Exposé de ce qu'on sait de leur histoire jusqu'à leur élection. Détail de leur élection. Gordien III *nommé César.*

Herod. l. VII, *et Cap. Max.* 15, *et Gord.* 10.

LES soldats prétoriens suivirent l'impression du sénat, et du peuple. Leur préfet, qui auroit pu les en détourner, avoit été tué. Se trouvant sans chef, ils se laissèrent entraîner par le torrent. Ils écoutèrent la lecture des lettres des Gordiens qui les regardoient, et ils reçurent dans le camp leurs images, qu'ils subtituèrent à celles des Maximins.

Le passage d'une dure servitude à la liberté fut tumultueux dans Rome; et la multitude, toujours incapable de modération, ne put goûter les douceurs d'un heureux changement sans se laisser transporter à une espèce d'ivresse qui produisit bien des désordres. Armée d'un décret du sénat qui condamnoit à mort les ministres de

la tyrannie, elle se fit justice à elle-même. Les délateurs, premier et digne objet de l'indignation publique furent mis en pièces, à moins qu'ils n'évitassent leur désastre par une prompte fuite. Les intendans et les juges qui s'étoient prêtés à l'injustice ne furent pas mieux traités. On les traînoit dans les rues; et, après mille outrages, on les massacroit et on jetoit leurs corps dans les égouts. Plusieurs profitèrent du tumulte pour satisfaire leurs passions particulières, ou leurs intérêts. Les débiteurs se défirent de leurs créanciers, les plaideurs de leurs parties adverses; et le rétablissement de la paix devint presque une guerre civile. Le préfet de la ville Sabinus, ayant voulu arrêter cette licence, fut lui-même assommé sous le bâton. Il est vrai qu'il passoit pour partisan de Maximin. Ainsi le sénat ne le regretta pas beaucoup.

On ne nous dit point comment ce tumulte prit fin, s'il fut apaisé par les magistrats, ou si la multitude cessa de s'agiter par simple lassitude et par la nécessité de rentrer enfin dans le calme. Mais la suite prouvera que c'étoit un feu mal éteint, et qu'une étincelle pouvoit rallumer.

Le sénat étoit occupé du soin de se précautionner contre Maximin, et de soulever tout l'empire contre celui qu'il avoit déclaré ennemi. Il envoya dans toutes les provinces des députés de son corps ou de l'ordre des chevaliers, avec des lettres adressées à tous les magistrats, aux officiers de guerre, aux villes, bourgs et villages, pour leur notifier la révolution arrivée dans le gouvernement, et leur ordonner de reconnoître les Gordiens pour empereurs, et de courir sus à tous les amis et partisans de Maximin. Presque partout ces lettres produisirent leur effet. Les villes et les provinces, les magistrats et les peuples, s'empressoient à l'envi de secouer un joug tyrannique et odieux, et ils firent main basse sur les créatures de l'ennemi public. Il se trouva néanmoins

quelques hommes en place qui demeurèrent attachés à Maximin, et qui même lui envoyèrent les députés du sénat, sur lesquels ce prince féroce exerça sa vengeance avec sa cruauté ordinaire.

Cap. Max. 17-18, et Gord. 12-14, et Herod.

Il étoit actuellement à Sirmium,[a] ainsi que je l'ai dit, et il y avoit promptement reçu avis du mouvement arrivé à Rome. Des amis qui lui restoient encore dans le sénat lui avoient même fait remettre une copie du sénatus-consulte rendu contre lui, quoique cette compagnie eût pris des mesures pour tenir sa délibération secrète, et que, suivant un usage pratiqué dans les occasions critiques, elle en eût exclu tous ceux qui n'étoient pas du corps, en sorte que des sénateurs y avoient fait les fonctions de commis et de greffiers. Mais le temps n'étoit plus où tous les membres du sénat, conspirant dans un même vœu, et réunis par l'amour de la patrie, se faisoient une religion de garder le secret de l'état. Maximin fut averti, comme je viens de le dire, et les fureurs dans lesquelles il entra à cette nouvelle furent proportionnées à la violence de son caractère. Il se jetoit contre terre, il se frappoit la tête à la muraille, il déchiroit ses habits, il tiroit son épée contre le sénat absent. Enfin ses amis eurent bien de la peine à le remener dans son appartement, où, employant un remède digne de lui, il ensevelit dans le vin les pensées qui produisoient son emportement.

Le lendemain, s'étant un peu calmé, il tint conseil sur ce qu'il devoit faire dans une telle conjoncture; et le troisième jour il assembla son armée, dans laquelle ne pouvoit être ignoré ce qui s'étoit passé en Afrique et à Rome. Mais la terreur de Maximin étoit si grande, que personne n'osoit parler publiquement de ce que tout le monde savoit. On craignoit les espions répandus par-

[a] Nous n'avons aucun fait qui prouve que Maximin fût sorti de cette ville où il avoit passé l'hiver. Aurélius Victor le transporte en Thrace. Mais c'est une bien foible autorité que celle de cet écrivain.

tout, qui observoient non-seulement les discours, mais les gestes et les airs du visage. On attendoit pour rompre le silence que le redoutable empereur se fût expliqué.

La harangue de Maximin fut toute militaire et renfermée en peu de paroles; encore n'étoit-elle pas de lui, et il fut obligé de la lire. « Camarades (dit-il aux soldats), « je vous fais part d'un événement qui ne vous étonnera « point du tout. Les Africains ont violé leur foi. Mais « non : ils ne l'ont point violée, car ils n'en ont jamais « eu. Ils ont fait empereurs les deux Gordiens, père et « fils, dont l'un est tellement cassé de vieillesse, qu'il peut « à peine sortir de son lit, et l'autre tellement énervé « par les plaisirs, que les infirmités, qui sont le fruit de « ses débauches, font pour lui l'effet de la vieillesse. « Et nos vénérables sénateurs, qui ont tué Romulus et « César, m'ont déclaré ennemi public, pendant que « j'étois occupé à combattre et à vaincre pour eux : ils « vous ont enveloppés dans la même condamnation, « vous et tous ceux qui me suivent; et ils ont déféré le « nom d'*Auguste* aux deux Gordiens. Si donc vous êtes « gens de cœur, si vous avez des forces et du courage, « marchons contre le sénat et contre les Africains. Toutes leurs dépouilles sont à vous. »

Ce discours ne respiroit que menaces et qu'ardeur pour la guerre; mais les soldats ne témoignèrent pas le zèle que leur chef eût souhaité. Il n'avoit pas su s'en faire aimer; et lorsqu'il eut besoin d'eux, il les trouva froids pour sa cause. C'est ce qui le força de perdre un temps infiniment précieux. S'il fût entré sur-le-champ en Italie, le sénat n'avoit point de forces à lui opposer. Au lieu d'agir, Maximin fut réduit à tenter la voie de la négociation. Il fit offrir au sénat une amnistie, si l'on *Cap. Gord.* vouloit revenir à lui. On ne se fia point à ses promes- 10. ses, et l'on avoit raison. Ses propositions furent rebutées, et le sénat ne songea qu'à se défendre contre ses

armes. Il nomma vingt commissaires de son corps, entre lesquels il partagea l'Italie, chargeant chacun de la défense du canton qui lui étoit confié. Il fit des levées et toutes sortes de préparatifs de guerre. Mais bientôt survint en Afrique une catastrophe, qui replongea Rome dans la consternation.

Herod. et Capit. Max. 19, et Gord. 15 et 16.

Capélien, gouverneur de Numidie, mis en place par Maximin, avoit toujours été désagréable à Gordien, qui ne se vit pas plus tôt empereur, qu'il le destitua et lui envoya un successeur. Ce gouverneur avoit des troupes à ses ordres pour la défense de sa province, qui confinoit avec des barbares inquiets et remuans. Il se servit des forces qu'il avoit en main pour se dispenser d'obéir à un nouvel empereur dont l'autorité étoit encore mal affermie. Il fit plus ; et sous prétexte de demeurer fidèle à son prince, et de venger la querelle de Maximin, il assembla ses troupes en corps d'armée, et marcha contre Carthage. Les Gordiens furent extrêmement alarmés de cette attaque subite. Ils avoient peu de troupes réglées. La ville de Carthage étoit remplie d'un peuple immense, mais amolli par les délices, sans aucun usage de la guerre, sans provision d'armes : et Gordien le fils, qui devoit et pouvoit seul se mettre à leur tête, avoit peu d'expérience et d'habileté dans l'art militaire. Cependant le péril pressoit : c'étoit une nécessité de combattre. Les Gordiens joignirent au peu de soldats qu'ils avoient un grand nombre d'habitans de Carthage, qui portoient à la guerre plus de zèle que de capacité, et qui formoient plutôt un amas confus qu'une armée. Les armes même, comme je l'ai dit, leur manquoient. Chacun avoit pris l'instrument qui s'étoit trouvé à sa portée, l'un une hache, l'autre un couteau de chasse : les mieux munis avoient des épieux, quelques-uns de longues perches aiguisées par le bout. Gordien le jeune sortit au-devant de l'ennemi avec cette multitude de

gens ramassés. Un orage furieux acheva de les déconcerter, et de jeter le trouble parmi eux peu avant le combat. Ils ne tinrent pas un instant contre des troupes bien armées, et accoutumées aux opérations de la guerre. Les gens de Capélien n'eurent que la peine de tuer, et ils firent une horrible boucherie des vaincus. Gordien lui-même resta sur la place, enseveli sous un tas de corps morts, du milieu desquels il ne fut pas possible de démêler le sien, ni de le reconnoître.

Le vieil empereur apprit ce désastre par la vue des fuyards qui s'entassoient aux portes de Carthage, poursuivis l'épée dans les reins par les vainqueurs. Comme les passages étoient trop étroits pour la foule de ceux qui s'y présentoient, le carnage s'y renouvela aussi grand qu'il avoit été sur le champ de bataille. Enfin Capélien entra triomphant dans Carthage; et Gordien, qui le vit, se livra au désespoir. Plutôt que de tomber vivant au pouvoir de son ennemi, il aima mieux s'ôter lui-même la vie; et, s'étant enfermé dans un cabinet, il se pendit avec la ceinture qui tenoit en état ses vêtemens. Ainsi périt ce respectable vieillard, digne assurément d'un meilleur sort. Il n'avoit goûté du rang suprême que les inquiétudes et les amertumes. Son règne, aussi court qu'un songe, et si malheureusement terminé, fut renfermé dans un espace de moins de six semaines. Il avoit été proclamé empereur vers le milieu du mois de mai, et, suivant l'opinion la plus probable, il périt avant la fin de juin de la même année. Il laissa un petit-fils héritier de son nom et de l'amour des Romains.

Capélien usa de sa victoire comme auroit pu faire Maximin lui-même. Il inonda Carthage de sang; et ceux qui marquoient le plus parmi les citoyens de cette ville échappés au malheur du combat furent tous massacrés par ses ordres. Il livra au pillage de ses soldats et les temples, et les dépôts des richesses publiques, et les maisons des particuliers. Il exerça les mêmes violences sur

les autres villes de la province d'Afrique qui avoient abattu les statues de Maximin et détruit ses honneurs. Il les parcourut toutes, mettant à mort les chefs, vexant les peuples, ravageant les campagnes, et toujours abandonnant le butin aux soldats qui le suivoient. Il affectoit ainsi un grand zèle pour venger les injures de son prince. Au fond il travailloit pour lui-même, et il se ménageoit l'affection des troupes pour s'élever par elles à la première place, en cas que Maximin succombât. Ces projets s'en allèrent en fumée. Nous voyons par la suite de l'histoire que Capélien ne parvint point à l'empire. C'est tout ce que nous savons. Nos auteurs traitent si négligemment l'histoire, qu'après avoir mis cet acteur sur la scène, ils nous laissent ignorer ce qu'il devint.

Herod. et Capit. Max. 20, et Gord. 22, et Max. et Balb. 1 et 2.

Lorsque l'on fut instruit à Rome de la défaite et de la mort des Gordiens, la douleur et la crainte s'emparèrent de tous les cœurs. Le sénat et le peuple, unis dans les mêmes sentimens, regrettoient amèrement des princes en qui ils avoient mis leur espérance; et l'idée de la cruauté de Maximin, qui, augmentée par le désir de la vengeance, alloit se déployer sur eux, les jeta dans les plus vives alarmes. Le sénat ne s'en tint pas à de vaines lamentations. Cette sage compagnie songea à prendre des mesures efficaces pour écarter le danger. Se voyant poussée dans un défilé où il falloit de toute nécessité ou périr, ou faire périr son ennemi, elle résolut de remplir la place que les Gordiens laissoient vacante, et de donner des chefs à l'empire.

On crut devoir créer non un seul empereur, mais deux : et on se détermina à ce parti par deux raisons. Premièrement les sénateurs pensèrent que la puissance impériale, partagée entre deux collègues, seroit moins despotique : et de plus les affaires étoient assez difficiles, et les périls assez multipliés pour occuper deux princes, dont l'un iroit à la guerre contre Maximin, et l'autre resteroit dans Rome pour contenir les esprits agités et

échauffés par tant de révolutions arrivées coup sur coup. Le choix tomba sur Maxime et Balbin, deux illustres personnages, qui étoient déjà du nombre de vingt commissaires députés par le sénat pour la défense de l'Italie. Voici ce que l'histoire nous apprend de ce qui les regarde jusqu'à leur élévation à l'empire.

M. Clodius Pupiénus Maximus, que nous nommerons simplement Maxime, étoit un homme de basse naissance, fils d'un serrurier ou d'un charron : mais il s'étoit avancé par son mérite. Dès sa première jeunesse son goût se décida pour la guerre, et il y brilla. Après avoir passé par divers degrés de la milice, il parvint à pouvoir aspirer aux charges dans Rome. Il devint préteur : et comme il n'étoit pas riche, les dépenses qu'il avoit à faire dans l'exercice de cette magistrature furent soutenues par une dame nommée Pescennia Marcellina, qui l'avoit reçu dans sa maison, et qui le traitoit comme son fils. Il obtint aussi le consulat; et j'ai remarqué, dans les fastes d'Alexandre Sévère, que c'est lui probablement qui fut consul l'an 227 de J. C. avec Nummius Albinus. Les emplois les plus importans et les plus honorables lui donnèrent lieu de développer tous ses talens. Il fut successivement proconsul de Bithynie, de Grèce, de la Narbonnoise. On lui donna des commandemens militaires, en Illyrie contre les Sarmates, sur le Rhin contre les Germains; et partout il soutint et augmenta sa réputation. Ayant été nommé préfet de la ville, il se conduisit dans cette magistrature en homme éclairé, ferme et sévère. Enfin il effaça tellement par ses services et par sa gloire le désavantage d'une origine obscure, que, lorsqu'il s'agit de la première place, personne n'en parut plus digne que lui.

Capit. Max. et Balb. 5, 6.

On ne lui reproche aucun désordre dans ses mœurs. Sa vie, et même sa contenance extérieure, étoient graves et austères, et le surnom de *Triste* lui en demeura. Homme attaché à son sens, un peu haut, mais sans opi-

niâtreté néanmoins, il se faisoit une loi d'écouter les raisons de ceux contre qui il croyoit avoir des sujets de plaintes; et soit qu'ils lui apportassent des excuses légitimes, il leur rendoit justice; soit qu'ils reconnussent leurs torts, et lui demandassent pardon, il se laissoit aisément fléchir. Cependant l'impression de sévérité qui résultoit de toute sa conduite, et qui étoit un mérite pour lui auprès du sénat, le faisoit craindre du peuple, qui ne vit pas volontiers un caractère si ferme armé du souverain pouvoir. Cette considération influa sans doute dans le choix de son collègue. On voulut tempérer l'austérité de Maxime par la douceur de Balbin.

Id. ibid. 7. Cœlius Balbinus étoit riche, et il usoit de ses richesses pour se procurer tous les plaisirs dont elles sont le prix: une table bien servie, des vins délicieux, et les excès qui accompagnent trop ordinairement la bonne chère. Il ne se livroit pourtant pas à une basse et indigne débauche. Il cultiva les lettres, et particulièrement l'éloquence, qui n'avoit pas encore perdu son crédit parmi les Romains, et qui passoit toujours pour nécessaire aux hommes d'état. Il réussissoit même en poésie, au point d'égaler tout ce qu'il y avoit de mieux en ce genre dans son siècle. Appelé par sa naissance, qui étoit regardée comme illustre, aux premières dignités de l'empire, il se mit à portée de les exercer avec honneur. Il fut deux fois consul. Il gouverna successivement un très-grand nombre de provinces, l'Asie, l'Afrique, la Bithynie, la Galatie, le Pont, la Thrace, et les Gaules. Il commanda aussi les troupes dans certaines occasions, qui ne sont pas autrement expliquées. Mais il brilloit moins dans les armes que dans la conduite des affaires civiles. Son propre caractère étoit la bonté; et l'historien remarque qu'on appliquoit à Maxime et à lui les portraits contraires que Salluste a tracés de Caton et de César. L'un, disoit-on, est sévère, l'autre est indulgent: l'un se fait estimer par sa fermeté, l'autre mérite l'amour

par sa bonté : l'un n'accorde rien au-delà de ce qui est dû, l'autre se plaît à répandre les dons et les bienfaits.

J'ai dit que la naissance de Balbin passoit pour illustre ; et elle l'étoit selon la façon de penser des temps où il vivoit, et vu l'extinction de toute l'ancienne noblesse romaine. Il est très-probable qu'il descendoit de Cœlius Balbinus, consul cent ans auparavant sous Adrien, et fait patricien par cet empereur. Pour lui, il faisoit remonter plus haut sa généalogie, et si nous en croyons Capitolin, il se disoit issu de Balbus Cornélius Théophanès, ami et historiographe de Pompée, et devenu citoyen romain par sa protection. Si Balbin s'exprimoit ainsi, si l'ignorance de l'historien n'a point altéré le discours qu'il rapporte, Balbin se montroit peu instruit, et il confondoit deux hommes en un. Cornélius Balbus et Théophane sont deux hommes très-différens. L'un étoit de Cadix en Espagne, l'autre de Mitylène, capitale de l'île de Lesbos. Tous deux furent attachés à Pompée. Mais Balbus, au moment que la guerre civile éclata, se déclara pour César ; au lieu que Théophane demeura fidèle à Pompée jusqu'à la fin, et, en haine de cette fidélité persévérante, Tibère, long-temps après, extermina toute sa famille. Quoi qu'il en soit de cette origine de Balbin, il passoit pour très-noble ; et l'on voit par là, comme par un grand nombre d'autres traits, que les Romains alors n'étoient pas fort difficiles sur la noblesse.

Till. Adr. art. 6.

T. 1, p. 684.

Il fut élu empereur par le sénat avec Maxime d'une façon infiniment honorable pour l'un et pour l'autre. La compagnie étant assemblée, comme je l'ai dit, le neuf juillet, le premier opinant ouvrit l'avis de nommer deux empereurs. Maxime, qui parla ensuite, appuya ce sentiment. Avant qu'il eût fini d'opiner, Vectius Sabinus, de la famille des Ulpius, c'est-à-dire du même sang que Trajan, voyant que la délibération s'échauffoit peu, et marchoit avec lenteur, demanda au consul

Capit. Max. et Balb. 1, 2.

la permission de parler avant son rang, et il s'expliqua ainsi : « Messieurs, dans des circonstances aussi périlleuses que celles où nous nous trouvons, il ne s'agit « point de chercher long-temps le parti convenable; il « faut le saisir. Les paroles sont déplacées où l'action « ne peut être trop prompte. Que chacun de nous con« sidère le danger qui menace sa tête, qu'il envisage sa « femme et ses enfans, sa fortune et toutes les possessions « qu'il tient de ses pères; tout cela court un risque pré« sent de la part de Maximin, qui, naturellement cruel, « violent, féroce, ne peut manquer de le devenir encore « davantage maintenant que sa barbarie lui semble au« torisée par un motif légitime. Il marche contre la « ville, et vous perdez le temps à délibérer. » Après ce véhément préambule, Sabinus adopta l'avis proposé de faire deux empereurs, le fortifia de raisons, et le premier il donna son suffrage à Maxime et à Balbin.

Il est probable que tout cela se faisoit de concert, et que les esprits, au moins des principaux membres de la compagnie, étoient préparés : car, dès que Sabinus eut achevé son discours, le consentement se donna à l'unanimité. De toute part on s'écria : « Rien n'est plus « juste, rien n'est plus convenable. Nous sommes tous « de l'avis de Sabinus ; nous nommons Maxime et » Balbin empereurs. » On les combla de souhaits et de vœux pour leur prospérité et pour celle de la ré-
Id. ibid. 8. publique. Le sénat leur conféra en commun tous les titres de la puissance impériale, jusqu'à celui de *souverain pontife*, qui, suivant l'opinion la plus reçue
Till. Max. art. 7. parmi les savans, étoit demeuré affecté à un seul empereur, même lorsqu'il y en avoit eu plusieurs à la fois. Les inscriptions donnent encore à Maxime et Balbin le le titre assez rare de *père de la patrie*.

Herod. et Capit. Max. 20, *et Gord.* 22, *et Max. et Balb.* 3. Après l'élection faite, les nouveaux empereurs voulurent aller prendre possession de leur dignité, et en offrir les prémices aux dieux dans le Capitole. Ils ren-

contrèrent un obstacle auquel ils ne s'attendoient pas. Le peuple, comme je l'ai dit, craignoit la sévérité de Maxime, et ne se portoit pas volontiers à le reconnoître pour son souverain. Une foule immense se met au-devant de Maxime et de Balbin, et les empêche d'avancer. Ils entreprirent d'écarter les séditieux avec ce qu'ils avoient de troupes. Mais le peuple, soutenu d'une partie des soldats, s'opiniâtra, et demanda un empereur de la famille des Gordiens. C'est à quoi les soldats avoient un grand intérêt. Il leur avoit été promis par les Gordiens une largesse que leur mort rendoit caduque; et c'étoit la faire revivre que de remettre sur le trône un prince de même nom. *Aurel. Vict.*

Après ce que nous avons dit de Gordien le jeune, il paroît que cette famille étoit nombreuse, et que les mutins avoient de quoi choisir. Mais ils vouloient sans doute un héritier légitime, et le seul dans ce cas étoit un enfant de douze ans, né de [a] la fille de Gordien l'ancien, qui avoit été mariée à Junius Balbus. C'est le prince connu dans l'histoire sous le nom de *Gordien* III, soit que ce nom lui soit venu par l'adoption de son oncle, ou que ce soit le peuple qui le lui ait donné dans l'enthousiasme dont nous parlons actuellement. L'ardeur et l'obstination de la multitude furent telles, qu'il fallut que Maxime et Balbin y cédassent, au moins en partie. Ils firent venir l'héritier des Gordiens, et consentirent que le sénat le nommât César. A ce prix le peuple et les soldats leur permirent d'être empereurs et de se loger au palais. *Capit. Gord. 4.*

[a] Quelques-uns font Gordien III fils de Gordien le jeune. Il y a aussi de l'incertitude et de la variété de sentimens sur son âge. Je suis Hérodien, comme a fait M. de Tillemont.

MAXIME ET BALBIN.

§. III.

Situation périlleuse des deux empereurs. Leurs premiers soins. Maxime part pour la guerre. Il donne avant que de partir des combats de gladiateurs. Sédition terrible dans Rome, et combats entre le peuple et les prétoriens. L'aspect du jeune César Gordien calme les esprits. Mesures prises par le sénat pour empêcher l'entrée de Maximin en Italie. Causes du retardement de Maximin. En approchant de l'Italie il trouve la ville d'Emona déserte. Il passe les Alpes et arrive près d'Aquilée. Précautions que le sénat avoit prises pour arrêter Maximin devant cette place. Maximin sollicite inutilement les habitans de lui ouvrir leurs portes. Il vient assiéger la place. Vigoureuse défense des habitans. Maximin s'attire la haine de ses troupes. Il est massacré avec son fils par les prétoriens. Quelques détails sur son fils. Persécution de l'église sous Maximin. L'armée envoie à Maxime les têtes des Maximins. Les hostilités cessent entre l'armée et la ville d'Aquilée. Maxime se transporte de Ravenne à Aquilée. Son discours à l'armée. Il la sépare. Joie extrême dans Rome. Retour triomphant de Maxime. Mécontentement des soldats. Gouvernement sage des deux empereurs. Jalousie secrète entre eux. Les prétoriens les surprennent et les massacrent.

Le trône, qui ne fut jamais un objet d'envie pour les sages, étoit bien capable d'inspirer de la terreur à

Maxime et à Balbin lorsqu'ils y montèrent. Aux portes de l'Italie ils voyoient un ennemi redoutable par ses forces et par sa cruauté, contre lequel il falloit pousser la guerre à toute outrance sans aucune espérance de paix, sans autre alternative que celle de tuer ou de périr. Dans Rome une milice indisciplinée, un peuple turbulent et toujours prêt à se soulever. Ajoutez la jalousie inévitable entre deux collègues, et la contrariété des humeurs fortifiant celle des intérêts. Le concours de tant de fâcheuses circonstances leur annonçoit des malheurs qu'ils éprouvèrent effectivement.

Après qu'ils se furent acquittés du premier devoir que leur imposoient les bienséances, et qu'ils eurent fait rendre par le sénat un décret pour mettre les deux Gordiens au rang des dieux ; après qu'ils eurent pourvu au deux grandes charges de préfet de la ville et de préfet du prétoire, dont l'une fut donnée à Sabinus, apparemment celui qui avoit ouvert l'avis de les nommer empereurs, et l'autre à Pinarius Valens, oncle de Maxime, ils partagèrent entre eux le soin des affaires. Maxime, comme le plus guerrier, se chargea de marcher contre l'ennemi ; Balbin resta dans la ville pour y maintenir la tranquillité.

Cap. Max. et Balb. 4 et 5.

Id. ibid. 2.

Quelque pressant que fût le danger de la part de Maximin, les Romains étoient si follement amateurs des spectacles, qu'il fallut que Maxime leur en donnât avant que de partir, pièces de théâtre, courses dans le Cirque, combats de gladiateurs. Sur ce dernier article Capitolin nous fournit une anecdote qui ne doit point être omise. Il assure que c'étoit une loi que les empereurs donnassent des combats de gladiateurs avant que de se mettre en marche pour la guerre. Il allègue deux raisons de cet usage. La première étoit la superstition. Les Romains s'imaginoient, par l'effusion du sang dans la ville, contenter les divinités malfaisantes, et leur procurer d'avance une compensation pour le sang des soldats qu'elles

nage. Renfermé dans son palais, il publioit des édits pour exhorter le peuple à la paix; il promettoit amnistie aux soldats, qui ne semblent pourtant pas avoir été les plus coupables; et aucun des deux partis ne l'écoutoit; leur fureur réciproque s'allumoit par les obstacles.

Les généraux du peuple s'avisèrent d'un expédient pour vaincre l'obstination des prétoriens, et ils coupèrent les canaux qui portoient l'eau dans leur camp. Les prétoriens, au désespoir, font une sortie; il se livre un combat qui fut long-temps disputé, mais dans lequel le peuple enfin succomba et prit la fuite. Les vainqueurs le poursuivent l'épée dans les reins, et entrent dans la ville: mais là ils se virent assaillis d'une grêle de pierres et de tuiles qu'on leur lançoit de dessus les toits des maisons. Ils ne balancèrent pas à y mettre le feu. L'incendie devint furieux; il consuma tout un quartier, qui excédoit en étendue et en richesses les plus grandes et les plus opulentes villes de l'empire.

Il paroît que la violence du mal força Balbin de sortir de son inaction. Il se présenta, il voulut interposer son autorité pour apaiser le désordre. On le méprisa, et il fut même blessé, les uns disent d'une pierre lancée contre lui, les autres d'un coup de bâton. L'unique remède fut de montrer aux séditieux le jeune César Gordien, qui étoit adoré également des deux partis. Le nom qu'il portoit, la vénération pour la mémoire de son aïeul et de son oncle, le rendoient infiniment cher au peuple et aux soldats. On le produisit monté sur les épaules d'un homme de la plus haute taille, et dès qu'il parut avec la pourpre impériale, les esprits se calmèrent, et le tumulte cessa.

Cap. Max. 21, et Max. et Balb. 10 et 11.

Le sénat jouit ainsi de quelque tranquillité, et put se livrer uniquement aux soins de la guerre, pour laquelle il prit les mesures les mieux entendues. Il s'agissoit d'empêcher l'entrée de Maximin en Italie. Le

sénat envoya dans toutes les villes qui pouvoient se trouver sur sa route des hommes titrés et qui eussent de l'expérience dans l'art militaire, et il leur donna tout pouvoir pour rétablir les fortifications, lever des troupes, faire, en un mot, tout ce qui seroit nécessaire pour mettre leurs places en état de défense. Il ordonna que l'on abandonnât tous les lieux qui n'étoient pas fortifiés, et que les habitans se retirassent dans les villes avec leurs grains, leurs bestiaux, et tout ce qu'ils possédoient, afin que, quand même l'ennemi pénétreroit dans le pays, il ne trouvât rien pour faire subsister son armée. Des défenses furent portées dans toutes les provinces de fournir aucunes provisions, soit de guerre, soit de bouche, à Maximin, avec menaces de traiter en ennemi public quiconque lui prêteroit aucune aide. Enfin l'on poussa la précaution jusqu'à faire garder tous les ports et toutes les rades de l'Italie, et à barricader tous les grands chemins, et même les chemins de traverse, afin que rien ne pût passer qui ne fût visité et examiné, et que l'ennemi public ne reçût ni nouvelles ni secours par quelque voie que ce pût être. Maxime, qui devoit présider à l'exécution de ces différens ordres, se transporta à Ravenne pour être plus à portée de l'ennemi, qui arrivoit par les Alpes pannoniennes. *Herod. l.* VII.

Maximin n'avoit pas fait beaucoup de diligence : car c'est au mois de mai de l'an de Jésus-Christ 237 que les Gordiens furent proclamés empereurs en Afrique; et son armée n'arriva aux portes de l'Italie qu'au commencement du printemps de l'an 238. J'ai rapporté la principale cause de ce retardement, savoir la froideur que Maximin trouva dans ses troupes pour ses intérêts. Il lui fallut du temps pour réchauffer dans leurs cœurs un zèle éteint par sa mauvaise conduite. Nous pouvons ajouter que le dessein d'entrer en armes en Italie ayant été pris en conséquence d'un mouvement *Tillem.* *Herod. l.* VII.

subit et imprévu, les préparatifs d'une telle entreprise traînèrent nécessairement en longueur. Ce qui est certain, c'est qu'on ne peut attribuer ce délai au caractère de Maximin, qui poussoit l'activité jusqu'à l'emportement et la fureur.

Cap. Max. 20. A la nouvelle de la mort des Gordiens, il avoit conçu quelque espérance d'une soumission volontaire de la part de ceux qu'il traitoit de rebelles. Mais l'élection des empereurs Maxime et Balbin lui prouva que la haine du sénat étoit irréconciliable, et que la force des armes pouvoit seule réduire des cœurs aussi ulcérés. Il employa donc le reste de l'année à faire des apprêts formidables; et voici de quelle manière il disposa sa marche, lorsqu'il approcha de l'Italie au temps que j'ai marqué.

Herod. VII et VIII. *Cap. Max.* 20. Il venoit de Sirmium; et quand il se vit près d'Emona [a], dernière ville de la Pannonie au pied des Alpes, après avoir sacrifié aux dieux tutélaires du pays afin qu'ils favorisassent son entrée en Italie, il fit son avant-garde de ses légions formée en bataillons carrés, qui avoient pourtant plus de profondeur que de front. A la suite il plaça les bagages. Il fermoit lui-même la marche avec sa garde prétorienne. Il avoit jeté sur les ailes toute sa cavalerie, qui étoit partie bardée de fer, partie composée de Germains; et tout ce qu'il avoit de troupes légères, gens de trait Maures, archers Osrhoéniens. Il arriva dans cet ordre à Emona, faisant observer sur la route une exacte discipline, afin de se concilier la faveur des peuples.

Ses coureurs, qui précédoient l'armée, vinrent lui apprendre que la ville d'Emona étoit déserte et sans aucun habitant; ce qui d'abord lui causa de la joie, dans la pensée que la terreur seule de ses armes mettoit en fuite ses ennemis, et lui livroit avec la même facilité toutes les places de l'Italie. Mais, lorsqu'il sut que cette désertion ne s'étoit point faite précipitamment et

[a] Laubach, dans la Carniole.

en désordre, qu'il y paroissoit visiblement du dessein, que les habitans, en se retirant, avoient emporté toutes leurs richesses et toutes leurs provisions, et brûlé ce qu'ils ne pouvoient emporter, en sorte qu'il ne trouveroit dans cette ville ni dans les campagnes qui l'environnoient aucune ressource de subsistance ni pour les hommes ni pour les animaux, il changea de sentiment; et ses troupes mêmes commencèrent à murmurer, parce que, s'étant flattées que l'Italie leur fourniroit des vivres en abondance, elles s'en voyoient manquer dès les premières approches. Il voulut, suivant son caractère, arrêter l'indocilité et la mutinerie des soldats par les voies de rigueur, et il ne réussit qu'à s'en faire haïr.

Il traversa les Alpes sans rencontrer aucun ennemi qui lui en disputât le passage, et il en conçut un heureux augure. Il recommença à croire que les peuples d'Italie, qui n'avoient point profité des avantages qu'ils pouvoient prendre sur lui dans les défilés de ces montagnes, ne songeoient point à lui faire résistance. Les nouvelles qui lui vinrent d'Aquilée le détrompèrent. Il *Herod. l. VIII. et Cap. Max. 21-23.* apprit que cette place, la première d'Italie qu'il dût trouver en son chemin, fermoit ses portes, et se montroit disposée à se bien défendre; que les troupes pannoniennes, qui faisoient la tête de son armée, et en qui il mettoit une singulière confiance, parce qu'elles l'avoient les premières nommé empereur, et s'étoient toujours distinguées par leur zèle pour son service, s'étant approchées des murailles de la ville, les avoient trouvées bordées de gens armés, et qu'ayant tenté d'insulter la place, elles avoient été repoussées avec perte. Maximin, persuadé que tout devoit plier devant lui, attribua le mauvais succès des Pannoniens à leur négligence et à leur mollesse, et il ne doutoit pas que la ville ne se rendît dès qu'il paroîtroit lui-même avec son armée devant les murs. Il se trompoit encore dans cette pensée, comme l'événement le lui prouva.

En effet le sénat avoit choisi Aquilée pour en faire sa place d'armes dans la guerre contre Maximin. C'étoit alors une ville bien peuplée, riche et florissante par le commerce de l'Italie et de l'Illyrie, dont elle étoit le centre. Les fortifications par lesquelles autrefois on avoit pris soin de la munir étoient tombées dans un grand délabrement pendant une paix de plusieurs siècles. Le sénat les fit réparer; il mit dans la place une forte garnison, à laquelle il donna pour commandans deux consulaires, Ménophile et Crispinus, tous deux gens de mérite et de tête. Ménophile avoit commandé les troupes avec honneur dans la Mœsie pendant trois ans sous Alexandre; et Crispinus, dont le département propre paroît avoir été de gouverner l'intérieur de la ville, avoit de la douceur, de la dignité, et le talent de la parole. Ces deux gouverneurs eurent une extrême attention à bien approvisionner leur place; et on y étoit dans l'abondance de toutes choses quand Maximin arriva.

Ce prince, lorsqu'il fut instruit de l'état des choses, vit bien qu'Aquilée ne seroit pas pour lui une facile conquête; et, tout fier qu'il étoit, il jugea à propos d'employer les voies d'insinuation avant que de recourir à la force. Il avoit dans son armée un tribun natif de la ville même d'Aquilée, et dont toute la famille y étoit enfermée actuellement. Cet officier, qui lui parut propre à se faire écouter de ses concitoyens, vint de sa part au pied des murs avec quelques centurions, et de là il exhorta les habitans à rentrer dans leur devoir et dans l'obéissance envers leur légitime souverain, leur représentant d'une part les maux affreux auxquels ils s'exposoient, et de l'autre leur promettant une amnistie, en laquelle ils devoient prendre d'autant plus aisément confiance, qu'ils la méritoient, puisqu'ils n'étoient coupables que de s'être laissé séduire par les artifices des auteurs de la rébellion. Le peuple qui bordoit les mu-

railles, ne laissoit pas de prêter l'oreille aux paroles du tribun: l'idée de la paix est toujours flatteuse par elle-même. Crispinus accourt, et détruit une impression par une autre. Il rappelle aux habitans leurs engagemens envers le sénat et le peuple romain; il les détourne d'ajouter foi aux promesses d'un tyran cruel et trompeur; il leur fait envisager la gloire de devenir les sauveurs de l'Italie; il les assure de la victoire, qui leur est annoncée par les entrailles des victimes, et par les oracles de leur dieu Apollon Bélénus. Ce dieu, que nous avons nommé ailleurs comme l'un des objets de la vénération religieuse des anciens Gaulois, étoit honoré d'un culte spécial à Aquilée; et dans la circonstance dont il s'agit, plusieurs des assiégeans, après le mauvais succès de leur entreprise, témoignèrent qu'ils l'avoient vu dans les airs combattre pour la ville; soit, dit Hérodien, que l'apparition ait été réelle, soit que ceux qui la débitèrent l'eussent inventée pour couvrir leur honte. Les représentations de Crispinus eurent leur effet; et Maximin se convainquit enfin de la nécessité d'assiéger la place dans les formes.

Hist. rom. t. VII, p. 19.

La rivière de Lisonzo l'arrêta pendant trois jours. Ce n'est, à proprement parler, qu'un torrent: mais qui, grossi alors par les neiges fondues, rouloit de grandes eaux avec beaucoup d'impétuosité; et un beau pont de pierres, que les empereurs y avoient anciennement bâti, venoit d'être détruit par les habitans d'Aquilée, qui n'en étoit qu'à quatre ou cinq lieues. Il n'étoit pas possible à une armée de traverser cette rivière sans pont; et quelques cavaliers germains, qui voulurent en faire l'essai, parce qu'ils étoient accoutumés à passer dans leur pays les plus grands fleuves à la nage, furent entraînés par la rapidité du torrent, et périrent avec leurs chevaux. Maximin, qui n'avoit point de bateaux, fut obligé de faire un pont avec des futailles liées ensemble,

et recouvertes de broussailles et de terre; et toute son armée passa sur ce pont.

En arrivant devant la place, Maximin brûla d'abord et ravagea les faubourgs, bien ornés, bien bâtis, remplis de jardins, que les habitans, par une attache naturelle à leurs possessions, avoient épargnés. Les ennemis arrachèrent les vignes, coupèrent les arbres, et s'en servirent, aussi-bien que des bois des maisons, qu'ils jetoient bas pour construire des machines de guerre.

Capit. Max. jun. 7. et Max. et Balb. 11.

Après un jour de repos ils commencèrent les attaques, et s'y portèrent avec furie. Les assiégés les reçurent bien, et leur opposèrent une pareille vigueur. Tout étoit soldat dans la ville. Les femmes même donnèrent leurs cheveux pour être employés aux machines destinées à lancer des traits. Ils firent grand usage dans leur défense de poix et de résine bouillantes, qu'ils versoient à pleins tonneaux sur les assaillans. Il se livra ainsi plusieurs combats, dans lesquels les troupes de Maximin souffrirent beaucoup, sans pouvoir jamais parvenir à faire brèche à la muraille. Le courage des assiégés croissoit par le succès, pendant qu'au contraire les assiégeans, rebutés de l'inutilité de leurs efforts, se dégoûtoient d'une cause détestée de tout l'empire, et peu heureuse. Ajoutez la disette extrême à laquelle ils étoient réduits, ne recevant aucun convoi de tout le pays qui étoit devant eux, et n'ayant communication qu'avec la Pannonie, qu'ils avoient mangée; au lieu que la ville, abondamment fournie, nourrissoit à l'aise ses habitans; en sorte que l'armée de Maximin sembloit plutôt assiégée qu'assiégeante. La férocité du prince acheva de mettre le comble au mécontentement et au désespoir des soldats. Ce barbare, accoutumé à toujours vaincre, entroit en fureur à la vue d'une résistance dont il ne pouvoit triompher. Il étoit encore aigri par les insultes dont les assiégeans l'accabloient lui et son fils. La haine qu'ils avoient contre lui s'étoit tournée en mépris depuis

qu'ils cessoient de le craindre; et, lorsqu'il s'approchoit des murs, ils n'étoit point de reproches injurieux et outrageans qu'ils ne lui prodiguassent. Maximin, outré, ne se connoissoit plus. Il déchargeoit sa colère sur ses troupes, qu'il accusoit de timidité et de lâcheté; il punissoit les officiers par la mort et par l'ignominie. Ainsi haï de tout l'univers, il eut encore soin de se procurer la haine de ceux qui seuls faisoient sa ressource et lui servoient de remparts.

Les plus susceptibles de l'esprit de révolte furent les prétoriens, dont les femmes et les enfans étoient à Rome. Ils s'animèrent réciproquement en se communiquant leurs plaintes sur la longueur d'un siége pénible et meurtrier dont ils ne voyoient point la fin; sur la triste nécessité où ils se trouvoient de faire la guerre à l'Italie pour un tyran haï des dieux et des hommes. De ces plaintes ils passèrent aisément à la résolution de se défaire de Maximin; il ne s'agissoit que d'en trouver l'occasion. Ils profitèrent d'un jour accordé aux troupes pour se rafraîchir et se reposer de leurs fatigues; et pendant que les autres soldats dispersés dans le camp, ou tranquilles dans leurs tentes, ne pensoient qu'au délassement, les prétoriens en armes vont à la tente impériale sur le midi. Ceux qui faisoient actuellement la garde se joignirent sans balancer à leurs camarades, et ils arrachèrent de leurs drapeaux les images de celui qu'ils ne reconnoissoient plus pour empereur. Maximin, averti par le bruit, sortit au-devant d'eux pour essayer de leur imposer en paroissant ne les pas craindre. Ils n'écoutèrent point ses discours, ils le massacrèrent avec son fils; et, leur ayant coupé la tête, ils laissèrent les corps en proie aux vautours et aux bêtes carnassières. C'est ainsi que Maximin expia le meurtre d'Alexandre, son maître et son bienfaiteur, par une catastrophe toute semblable à celle qu'il lui avoit fait éprouver. Son préfet du prétoire Anulin, et ceux qui étoient regardés comme

ses amis les plus chers furent tués avec lui. M. de Tillemont place cet événement à la fin du mois de mars de l'an de Jésus-Christ 238. Maximin pouvoit être âgé de cinquante-cinq ans.

Cap. Max. jun. Son fils, qui étoit César, comme nous l'avons dit, et même, selon quelques-uns, Auguste, n'en avoit que vingt et un : jeune prince qui fut entraîné par le malheur de son père, et dont l'histoire n'a guère conservé que le souvenir de sa belle figure. Les amis des Gordiens ont extrêmement décrié ses mœurs : mais leur témoignage est suspect. Capitolin le taxe d'une attention curieuse à relever par la parure l'éclat de sa bonne mine. Il l'accuse aussi d'orgueil et d'arrogance. Il dit que, pendant que Maximin le père, malgré sa fierté barbare, se levoit néanmoins pour faire honneur aux personnes illustres qui l'approchoient, le fils demeuroit assis, et qu'il poussa même l'insolence jusqu'à se faire souvent baiser les pieds. Dans un autre endroit le même écrivain au contraire plaint le sort du jeune Maximin, comme indigne de la bonté de son caractère; et il cite un auteur qui avoit écrit que les Romains furent presque aussi affligés de sa fin tragique qu'ils eurent de joie de celle de son père. On voit que ce que nous savons de certain sur Maximin le jeune se réduit à bien peu de chose.

Eus. Hist. eccl. VI, 28. Le règne de Maximin dura trois ans et quelques jours, à compter jusqu'au temps de sa mort. J'ai dit que la haine qu'il portoit à la mémoire d'Alexandre l'engagea à persécuter les chrétiens, que ce prince avoit favorisés. Cette persécution n'attaquoit que les évêques et les prêtres; et Orose assure que Maximin en vouloit personnellement à Origène, qui pourtant échappa à ses fureurs et le survécut. Dans cette même persécution on abattit les églises des chrétiens; et M. de Tillemont observe que c'est là le plus ancien témoignage formel que nous ayons d'édifices consacrés publiquement par les

Oros. VII, 19.

Till. Perséc. de Maximin, art. 6.

chrétiens au culte de leur religion, et connus pour tels par les païens. Nous avons vu un trait qui y a rapport sous le règne d'Alexandre Sévère; et c'est peut-être la protection que ce prince accordoit aux chrétiens qui leur donna lieu de bâtir hardiment des églises, au lieu des oratoires secrets qu'ils avoient auparavant dans l'intérieur des maisons.

La mort de Maximin excita d'abord quelque trouble dans l'armée. Les Pannoniens, les Thraces et autres corps de troupes barbares qui avoient principalement contribué à son élévation conservoient de l'affection pour lui et le regrettoient. Mais enfin il n'étoit plus : le grand nombre approuvoit sa mort et s'en réjouissoit. Il fallut que les plus foibles cédassent et se laissassent entraîner par le vœu général. Les Maximins ne furent plus traités que de tyrans : les restes de leurs cadavres furent jetés à la rivière, et leurs têtes envoyées à Maxime, qui étoit à Ravenne.

Herod. et Capit. Max. 24, et Max. et Balb. 11.

Toute l'armée, d'un commun accord, se présenta alors devant les murs d'Aquilée, non plus hostilement, mais sans armes et avec des dispositions pacifiques, annonçant la mort de Maximin, et demandant que les portes de la ville fussent ouvertes, et que l'on ne regardât plus comme ennemis ceux qui avoient cessé de l'être. Les gouverneurs de la place ne se hâtèrent point d'ajouter foi à ces discours. Ils usèrent d'une sage défiance, et commencèrent par proposer à la vénération de l'armée les images des deux Augustes, Maxime et Balbin, et de Gordien César. L'armée leur ayant rendu sans difficulté ses hommages, comme à ses princes légitimes, la paix fut établie entre la ville et le camp, mais non pas la pleine liberté du commerce. Les portes d'Aquilée restèrent fermées : seulement de dessus les murs on fournissoit aux officiers et aux soldats les vivres et tous les rafraîchissemens dont ils avoient besoin; et ils comprirent mieux que jamais combien le siége d'une ville

si abondamment approvisionnée auroit été long pour eux et d'un succès incertain. Les choses demeurèrent en cet état mitoyen, qui laissoit subsister des vestiges de division, jusqu'à ce que l'on eût reçu les ordres de Maxime.

Ce prince étoit, comme je l'ai dit, à Ravenne, occupé du soin d'assembler des forces pour une guerre qu'il lui falloit faire, disoit-il, non contre un homme, mais contre un cyclope. Toute l'élite de la jeunesse d'Italie se rendoit auprès de lui; et il lui étoit venu un secours considérable de la Germanie, qu'il avoit autrefois gouvernée avec équité et avec sagesse, et qui, en ayant retenu le souvenir, se portoit ardemment à le seconder empereur. Son plan étoit de laisser Maximin se consumer au siége d'Aquilée, qu'il savoit être en état de tenir long-temps; et d'aller, lorsque le moment seroit venu, avec des troupes lestes et fraîches, tomber sur une armée diminuée pour le nombre et épuisée de fatigues.

Pendant qu'il préparoit toutes choses pour ce dessein, non sans quelque inquiétude sur le succès, arrivent les cavaliers qui lui apportoient les têtes des deux Maximins. On peut juger quelle fut sa joie d'une victoire si imprévue, et pour laquelle il n'avoit pas même tiré l'épée. Il offrit sur-le-champ aux dieux des sacrifices d'action de grâces; et la nouvelle s'étant répandue en un instant dans toute la ville de Ravenne, partout les autels fumoient du sang des victimes. Maxime, après avoir envoyé les têtes des Maximins à Rome par les mêmes cavaliers qui les lui avoient apportées, partit lui-même pour Aquilée.

A sa venue les portes s'ouvrirent, et toute apparence de siége et de guerre cessa. On ne peut pas douter qu'il n'ait loué et récompensé la fidélité et le zèle des habitans de cette ville, qui avoit été le boulevard de l'Italie et de l'empire. Il y reçut les députations de toutes les villes voisines, qui lui envoyèrent leurs magistrats vêtus

de blanc, couronnés de lauriers, et portant les statues de leurs dieux, et tout ce qu'il y avoit d'ornemens plus précieux dans leurs temples. L'armée qui avoit assiégé Aquilée se présenta aussi à lui, rangée en ordre, et portant des branches de laurier. Elle le reconnut d'un consentement qui paroissoit unanime. Mais il étoit déjà arrivé du changement dans les esprits. La jalousie pour les droits du corps se réveilloit; et un grand nombre de soldats conservoient dans leur cœur un secret dépit de ce que l'empereur, qui leur devoit son élévation, étoit remplacé par des successeurs du choix du sénat.

Maxime n'ignoroit pas ces dispositions, et il régla sur ce point de vue le discours qu'il leur tint le troisième jour depuis son arrivée. Il les assembla dans la plaine, et, étant monté sur son tribunal, il les félicita, d'abord de ce qu'ils étoient rentrés dans le devoir et avoient renoué les engagemens du serment qui les lioit aux légitimes empereurs. Il leur fit observer que le sénat et le peuple avoient usé de leur droit en donnant des chefs à l'empire: « car (ajouta-t-il) l'empire n'est point le domaine d'un « seul; il appartient en commun au sénat et au peuple, « à remonter jusqu'aux premières origines : c'est dans « la ville de Rome que réside la fortune publique ; et « nous sommes délégués pour administrer et gouverner « les affaires de l'état avec votre secours. L'observation « de la bonne discipline, et une obéissance respectueuse « de votre part envers ceux qui sont revêtus du com- « mandement, vous procureront des établissemens « avantageux, et un heureux calme à l'univers. » Maxime termina son discours par leur ôter toute inquiétude sur le passé, en leur promettant une amnistie de bonne foi, et déclarant que le jour où il leur parloit devoit être regardé par eux comme l'époque d'un traité d'alliance, et le gage d'une bienveillance et d'une union éternelles. Pour établir cette union, il y joignit l'amorce alors né-

cessaire auprès des soldats, et il leur promit une magnifique distribution d'argent.

Il prit ensuite une précaution sage en séparant cette armée. Il renvoya les légions et les autres troupes dans leurs quartiers, et dans les provinces d'où Maximin et Alexandre les avoient tirées; et il n'emmena avec lui à Rome que les prétoriens, les nouvelles levées faites par Balbin, et les Germains, sur l'affection et sur la fidélité desquels il comptoit pleinement.

A Rome, tout étoit dans la joie. Il n'est pas possible d'exprimer les transports d'allégresse qu'y avoit causés la nouvelle de la mort des Maximins. Le courrier, qui n'avoit été que quatre jours en chemin depuis Aquilée, arriva pendant que Balbin assistoit avec le jeune César Gordien à des jeux, que n'avoient pu interrompre même les dangers d'une guerre si voisine et si redoutable. Aussitôt que l'on sut dans l'assemblée ce que le courrier apportoit, le spectacle se sépara. Occupés d'un seul objet, les sénateurs se rendirent au lieu destiné à leurs délibérations, et le peuple courut à la place publique. Dans le sénat ce ne furent qu'acclamations et qu'applaudissemens mêlés des témoignages les plus énergiques de détestation contre la mémoire des Maximins. On décerna aux empereurs des statues triomphales, et de solennelles actions de grâces aux dieux. Le peuple avoit prévenu ce décret par son empressement à se répandre dans tous les temples. Tout âge, tout sexe y couroit en foule. Les citoyens dans une espèce d'enthousiasme se répétoient les uns aux autres la bonne nouvelle, se félicitoient, s'embrassoient mutuellement. La joie étoit aussi excessive qu'universelle. Mais personne n'y fut plus sensible que Balbin, qui, naturellement timide, avoit été jusque-là frappé d'une telle crainte, qu'il ne pouvoit entendre le nom de Maximin sans trembler. Alors, accompagné des magistrats et de

tout le sénat, il offrit une hécatombe; et le zèle des particuliers ne fut pas moins vif. Chacun, se croyant délivré d'une hache tranchante qui menaçoit sa personne et sa vie, s'efforçoit de témoigner sa reconnoissance aux dieux par des sacrifices.

La joie publique se renouvela à la vue des têtes des Maximins apportées à Rome par les cavaliers qui les avoient présentées à Maxime. Elles furent données en spectacle et portées au haut d'une pique dans toutes les rues de Rome; et la populace, dans l'ivresse de sa joie, les insulta, les outragea en mille manières, et enfin les brûla dans le Champ-de-Mars.

Le retour de Maxime à Rome fut un vrai triomphe. *Herod. et Capit. Max. et Balb.* 12. 14. On lui avoit déjà envoyé à Aquilée, pour le féliciter, une députation solennelle de vingt sénateurs, dont quatre consulaires, huit anciens préteurs, et huit anciens questeurs. Lorsqu'il revint et qu'il fut proche des murs de la capitale, Balbin son collègue, le jeune César, tout le sénat, et une foule innombrable de peuple sortirent au-devant de lui. Il fut reçu comme un libérateur, comme un sauveur. Quoique la guerre eût été terminée sans lui, on ne lui en attribuoit pas moins l'honneur de la victoire; et véritablement les bons ordres qu'il avoit donnés pour arrêter et rendre inutiles les efforts de Maximin en étoient la principale cause.

Dans la joie commune de tous les ordres, les soldats seuls paroissoient tristes et mécontens. Les discours de Maxime, l'amnistie offerte et assurée, les largesses promises, rien n'avoit pu les consoler de la nécessité où ils se voyoient d'obéir à des empereurs qu'ils n'avoient point élus; et le sénat augmenta cette mauvaise disposition par ses acclamations imprudentes. Au milieu des applaudissemens dont les sénateurs combloient Maxime et Balbin, comparant leur fortune avec celle de Maximin, ils s'écrièrent : « Ainsi triomphent les empereurs « mis en place par un choix sage! ainsi périssent ceux

« qui s'élèvent par la faveur d'une multitude inconsi-« dérée. » Les soldats n'eurent pas de peine à comprendre que cette censure tomboit directement sur eux ; et le ressentiment qu'il en conçurent produisit bientôt les plus tristes effets.

Pendant un calme de fort courte durée dont jouirent les deux empereurs, ils donnèrent une idée avantageuse de leur gouvernement. Ils témoignoient une grande déférence pour le sénat, rendoient la justice par eux-mêmes, faisoient de sages règlemens, disposoient toutes choses avec vigilance et activité pour la guerre qu'ils prétendoient pousser contre les Perses d'une part, et contre des nations germaniques ou scythiques de l'autre. Maxime devoit marcher vers l'Orient, et Balbin du côté du Nord.

Néanmoins cette conduite si louable au-dehors cachoit un mal funeste et presque inévitable entre deux collègues qui partagent la souveraine puissance. Ils paroissoient agir en tout de concert : au fond la jalousie les divisoit. Balbin avoit été blessé des éloges donnés à Maxime pour une victoire remportée, disoit-il, sans coup férir, pendant que lui il avoit essuyé tant de fatigues, et couru tant de risques pour apaiser une sédition qui menaçoit Rome de sa ruine. D'ailleurs il méprisoit son collègue, comme inférieur à lui pour la naissance ; et Maxime, de son côté, tiroit avantage de sa supériorité dans le mérite des armes, et il tournoit en risée la timide foiblesse de Balbin. Tous deux ils se regardoient presque avec des yeux de rivaux ; et chacun, aspirant dans son cœur à devenir seul maître, devinoit dans son compagnon la façon de penser qu'il trouvoit en lui-même. Ces divisions n'éclatoient pas ouvertement ; mais il en transpiroit des signes non équivoques qui affligeoient les bons citoyens, et qui donnèrent aux prétoriens l'espérance et la facilité de réussir dans le noir dessein qu'ils tramoient contre leurs empereurs.

Car cette milice, toujours ennemie de la sagesse et de la vertu dans ses princes, n'épioit que le moment de tuer Maxime et Balbin. Aux motifs de haine que j'ai allégués, se joignoient la crainte et la défiance. Ils se souvenoient que Sévère, pour venger la mort de Pertinax, avoit cassé le corps entier des prétoriens. Ils appréhendoient le même traitement de la part des empereurs régnans; et les Germains que Maxime avoit amenés avec lui, et qui lui étoient, comme je l'ai dit, singulièrement affectionnés, leur paroissoient des successeurs tout prêts à les remplacer.

Ils trouvèrent l'occasion qu'ils cherchoient dans les jeux capitolins, qui attiroient toute la ville, en sorte que les empereurs étoient presque seuls dans leur palais. Les prétoriens s'ameutent, et partent en armes pour exécuter leur horrible attentat. Maxime fut averti du danger, et il manda ses fidèles Germains. S'il avoit pu les rassembler autour de sa personne, il lui auroit été aisé de se défendre contre la fureur des meurtriers. Mais Balbin, par un aveuglement aussi étrange que pernicieux, donna des ordres contraires, s'imaginant que l'intention de Maxime étoit de se servir des Germains pour s'emparer seul de la souveraine puissance, et pour se défaire d'un collègue importun. Il ne tira d'autre fruit de ces ombrages si déplacés que sa perte et celle de Maxime. Les prétoriens, n'ayant à vaincre aucune résistance, entrent dans le palais, et se rendent maîtres de la personne des deux empereurs. Ce ne fut pas assez pour eux de leur ôter la vie, ils poussèrent la rage jusqu'à vouloir déshonorer et outrager des princes si vénérables par la majesté du rang suprême, par leur âge, par leur vertu. Ils les dépouillent, et, les traînant par les rues de Rome vers leur camp, ils les frappent au visage, ils leur arrachent les sourcils et les poils de la barbe, ils mêlent en mille manières la dérision à la cruauté, et se font un plaisir barbare de prolonger leurs

douleurs, et d'insulter en eux le caractère d'empereurs choisis par le sénat. Enfin, lorsqu'ils surent que les Germains accouroient à la défense des princes, ils finirent leurs tourmens avec leurs vies; et, les ayant massacrés, ils laissèrent leurs corps morts étendus au milieu de la rue, et s'en retournèrent au camp. Les Germains, dont le zèle apparemment n'avoit pas grande vivacité, voyant que ceux qu'ils se proposoient de secourir n'étoient plus, ne jugèrent pas à propos d'entreprendre pour des morts un combat qui n'avoit plus d'objet, et ils se retirèrent tranquillement.

Cap. Max. et Balb. 15 et 16.

Telle fut la fin déplorable de deux empereurs capables, par leurs talens différens, de rétablir la gloire et la splendeur de Rome, si la fureur des soldats le leur eût permis : événement atroce, et tel qu'il ne se trouve rien de plus horrible dans l'histoire d'aucune nation, même barbare : fruit amer, mais infaillible, des molles complaisances par lesquelles le gouvernement des Césars nourrissoit l'insolence des troupes.

Maxime avoit prévu ce triste sort dès le moment de son élévation à l'empire. « Quelle récompense devons-« nous nous promettre (dit-il à Balbin), si nous déli-« vrons le genre humain du monstre qui le tyrannise? » Balbin lui ayant répondu, « Nous pouvons compter « sur la reconnoissance et l'amour du sénat et du peuple « romain, et même de l'univers. » « Ajoutez (reprit « Maxime), et sur la haine des soldats, qui nous devien-« dra funeste. » Sa prédiction et celle de Balbin furent également vérifiées : car ils périrent extrêmement regrettés. Ils avoient toujours été fort estimés du sénat, Balbin toujours aimé du peuple; et Maxime lui-même étoit parvenu à s'acquérir l'affection du commun des citoyens, qui, d'abord alarmés, comme on l'a vu, de sa sévérité, s'étoient laissé regagner par l'importance du service qu'il avoit rendu, et par la modération de son gouvernement.

Balbin laissa une postérité qui subsistoit florissante au temps de Dioclétien. L'histoire ne parle point de celle de Maxime. Il avoit commencé la splendeur de sa maison, et elle finit avec lui.

La mort de ces deux empereurs est placée par M. de Tillemont vers le 15 juillet de l'an de Jésus-Christ 238. Ils avoient régné un peu plus d'un an.

FASTES
DU RÈGNE DE GORDIEN III.

AN. R. 989. DE J. C. 238. ANNIUS PIUS OU ULPIUS.

. . . . . . PONTIANUS.

GORDIEN, âgé de treize ans, est proclamé Auguste par les soldats, et reconnu par le sénat et par le peuple.

Il est d'abord gouverné par des eunuques, et des ministres avides et trompeurs, qui abusent de leur pouvoir.

AN. R. 990. DE J. C. 239. M. ANTONIUS GORDIANUS AUGUSTUS.

. . . . AVIOLA.

AN. R. 991. DE J. C. 240. . . . . SABINUS.

. . . . VÉNUSTUS.

Révolte de Sabinien en Afrique promptement étouffée.

AN. R. 992. DE J. C. 241. M. ANTONIUS GORDIANUS AUGUSTUS. II.

. . . . POMPEÏANUS.

Sapor, fils d'Artaxerxès, roi des Perses, attaque l'empire romain.

Gordien épouse la fille de Mysithée, et le fait son préfet du prétoire. De ce moment tout est réformé dans l'état par la sage administration de Mysithée.

Tremblemens de terre.

Première mention des Francs dans l'histoire.

AN. R. 993. DE J. C. 242. C. VETTIUS AUFIDIUS ATTICUS.

C. ASINIUS PRÆTEXTATUS.

Gordien part de Rome pour aller faire la guerre aux Perses.

Il passe par la Mœsie et par la Thrace, défait les barbares, apparemment Sarmates et Goths, répandus dans ces contrées, et souffre pourtant un échec de la part des Alains.

Arrivé en Syrie, il en chasse les Perses, les poursuit en Mésopotamie, bat Sapor près de Résæna, reprend Carres et Nisibe.

Triomphe décerné à Gordien par le sénat : honneurs singuliers rendus à Mysithée.

. . . . ARRIANUS. An. R. 994.
. . . . PAPUS. De J.C. 243.

Une partie des faits rapportés sous l'année précédente peut appartenir à celle-ci.

Mort de Mysithée, hâtée par le crime de Philippe, qui lui succéda dans la charge de préfet du prétoire.

On a dit que Philippe étoit chrétien : ce qui ne paroît point prouvé.

. . . . PÉRÉGRINUS. An. R. 995.
. . . . ÆMILIANUS. De J.C. 244.

Argunthis, roi des Scythes, ravage les terres de son voisinage.

Philippe, par ses manœuvres perfides, irrite les soldats contre Gordien, lui ôte la vie à Zaïthe dans la Mésopotamie, et se fait nommer empereur vers le commencement du mois de mars.

Il affecte d'honorer la mémoire de celui qu'il avoit tué.

Gordien fut mis au rang des dieux.

Tombeau de ce jeune et infortuné prince près de Circésium, ville bâtie au confluent du Chaboras et de l'Euphrate.

Censorin et Hérodien ont écrit sous Gordien.

§. IV.

Gordien César est proclamé Auguste par les soldats, et reconnu par le sénat et par le peuple. Qualités aimables du jeune empereur. Il est d'abord livré à des ministres intéressés et corrompus, qui abusent de leur pouvoir. Révolte de Sabinien promptement étouffée. Mysithée devient beau-père et préfet du prétoire de Gordien. Conduite admirable de ce ministre. Les Perses attaquent l'empire romain. Gordien se transporte en Orient, et y fait la guerre avec gloire. Mort de Mysithée. Philippe est fait préfet du prétoire en sa place. Il est peu probable que Philippe ait été chrétien. Il ôte la vie à Gordien, et se fait nommer empereur par les soldats. Il affecte d'honorer la mémoire du prince qu'il a tué. La mort de Gordien fut vengée. Son épitaphe. Il eut plus de douceur dans le caractère que de talens. Privilége accordé à sa famille. Tremblemens de terre sous son règne. Incursions d'Argunthis, roi des Scythes. Première mention des Francs dans l'histoire. Hérodien écrivoit sous le règne de Gordien. Livre de Censorin de die natali.

Herod. l. VIII, *et Capit. Gord.* 21, *et Max. et Balb.* 14.

ROME, dans les temps dont nous faisons l'histoire, étoit tombée dans une véritable anarchie. La force y décidoit de toutes choses : les lois et les mœurs n'y pouvoient rien. Jamais crime ne fut plus horrible que le meurtre de Maxime et de Balbin ; et il ne fut pas même question d'en faire porter la juste peine à ceux qui en étoient les auteurs. Ils s'assurèrent l'impunité en proclamant Auguste le jeune Gordien César.

Ils se hâtèrent de le prendre au milieu d'eux, et de l'emmener dans leur camp ; et, se faisant un mérite de leur énorme assassinat, ils crioient à la multitude des

citoyens consternés, qu'ils venoient de la délivrer de princes qui lui avoient été désagréables dès le premier instant, et qu'ils lui donnoient pour empereur celui qu'elle chérissoit, et qu'elle avoit fait déjà décorer du titre de *César*. Il n'en fallut pas davantage pour tourner les esprits. Maxime et Balbin furent oubliés comme s'ils n'eussent jamais existé. Gordien, âgé de treize ans, fut reconnu, et par le peuple et par le sénat, avec toutes les démonstrations possibles de joie et de félicitation.

Il est vrai que ce jeune prince, outre la recommandation de son nom, avoit en sa personne tout ce qui étoit capable de lui gagner les cœurs; beau de visage, gai, ouvert, des manières douces, un commerce facile, du goût pour les lettres. Aussi fut-il tendrement aimé. Le sénat, le peuple, les soldats l'appeloient leur fils; il faisoit les délices du monde entier. *Cap. Gord.* 31.

Nos mémoires, désormais de plus en plus défectueux, car Hérodien même nous manque ici, ne nous apprennent point quelles mesures furent prises pour suppléer au bas âge d'un empereur de treize ans. Il avoit été élevé jusque-là sous l'aile de sa mère Métia Faustina. On peut croire que cette princesse, qui se trouvoit dans un cas semblable à celui où avoit été Mamée, prétendit n'avoir pas moins d'autorité qu'elle dans le gouvernement. Mais il s'en fallut de beaucoup qu'elle ne la prît pour modèle dans ce qui regardoit l'éducation de son fils, et le soin de mettre auprès de lui des conseillers habiles et fidèles, et d'en écarter tous ceux qui auroient pu le corrompre; elle le livra à des eunuques et à des courtisans avides, qui dans toutes leurs démarches ne consultèrent que leur intérêt, sans s'embarrasser aucunement de l'honneur du prince. Nous trouvons la peinture des abus qu'ils commirent dans une lettre de Mysithée, qui les réforma; et je crois ne pouvoir mieux faire que de la transcrire ici. *Cap. Gord.* 24 et 25.

« A son très-honoré seigneur, fils et Auguste, Mysi-« thée beau-père et préfet de l'empereur. C'est une « grande joie pour nous d'avoir effacé la tache de ces « tristes temps où tout étoit vendu à la cour par les « eunuques, et par ceux qui se disoient vos amis, pen-« dant qu'ils étoient vos ennemis les plus pernicieux. « Mais le comble de ma joie, c'est que la réforme vous « plaît; en sorte qu'il est clair que les fautes des temps « précédens ne doivent point vous être imputées. Oui, « mon très-redouté seigneur et fils, vous vous en sou-« venez : les commandemens militaires étoient donnés « sur la recommandation des eunuques de la chambre, « les services demeuroient sans récompense; les absolu-« tions et les condamnations, indépendantes du mérite « des causes, étoient réglées par le caprice ou par l'ar-« gent; le trésor public étoit pillé et réduit à rien par « des fourbes qui dressoient de concert le piége où ils « prétendoient vous surprendre, et qui tenoient d'avance « conseil entre eux pour convenir du rôle que chacun « devoit faire auprès de vous. Par ces artifices, ils ve-« noient à bout de chasser les bons, de mettre en place « des hommes pervers, enfin de vous vendre, comme « on vend les choses qui s'exposent au marché. Grâces « soient rendues aux dieux de ce que le gouvernement « a été réformé de votre pleine et parfaite volonté. Il « m'est bien doux d'être le beau-père d'un bon prince, « qui veut s'instruire et tout savoir par lui-même, et « qui a chassé d'auprès de sa personne ceux qui abusoient « de sa confiance. » Gordien, dans sa réponse à cette lettre, confirme tous les faits qui y sont avancés. Il remercie Mysithée de lui avoir ouvert les yeux; et il finit par une réflexion tout-à-fait touchante dans la bouche d'un jeune prince : « [1] Mon père, trouvez bon que je

[1] *Mi pater, verum audias velim. Miser est imperator, apud quem vera reticentur; qui quùm ipse publicè ambulare non possit, necesse est ut audiat, et vel audita, vel à plurimis roborata confirmet.*

« vous dise ce qui est vrai. Le sort d'un empereur est « bien à plaindre. On lui cache la vérité. Il ne peut pas « tout voir : il est obligé de s'en rapporter à des hommes « qui sont d'intelligence pour le tromper. »

Ce que l'on vient de lire renferme à peu près tout ce que nous savons des premières années de l'empire de Gordien jusqu'au temps où il prit Mysithée pour beau-père et pour ministre. Le reste se réduit aux amusemens des spectacles et des jeux, qui furent prodigués pour gagner l'affection de la multitude, et à la révolte de Sabinien en Afrique. *Cap. Gord.* 23.

Nos auteurs ne disent point ni qui étoit Sabinien, ni quels motifs l'engagèrent à se révolter, ni quelles forces lui donnèrent l'espérance de réussir. Il excita un mouvement en Afrique l'an de Jésus-Christ 240, dans le dessein de se faire empereur; il eut un parti, qui ne tint pas long-temps et ne fut pas difficile à dissiper. Il périt dans cette entreprise mal concertée. Du reste, la victoire fut douce, et le pardon fut accordé de bonne grâce aux rebelles, qui s'empressèrent de rentrer dans leur devoir. *Cap. et Zos.*

Ce fut cette même année, ou la suivante, que Gordien épousa pour son bonheur, et pour celui de tout l'empire, la fille de Mysithée. Elle est nommée dans les médailles *Furia Sabinia Tranquillina.* Nous ne connoissons ni les ancêtres de Mysithée, ni même de quelle nation il étoit; si ce n'est que son nom, et celui de *Timésiclès* que lui attribue Zosime, marquent une origine grecque. Pour ce qui est de sa personne, Capitolin le qualifie homme très-docte et très-éloquent. Mais sa conduite prouve en lui un genre de mérite bien supérieur, et donne lieu de le louer comme ministre vertueux et grand homme d'état.

Gordien, en épousant sa fille, le fit préfet du prétoire, et le mit ainsi à portée de déployer ses talens. J'ai déjà observé plus d'une fois combien cette charge étoit

devenue puissante dans le civil et dans le militaire. Un préfet du prétoire étoit alors un principal ministre, un lieutenant-général du souverain. Mysithée usa de son pouvoir pour réformer les abus du gouvernement, ainsi qu'on l'a vu dans sa lettre. Il fit régner la justice et les lois dans les conseils du prince ; et les deux objets de sa politique furent la gloire de son maître et le bonheur
Cap. Gord. 28. des peuples. En ce qui regarde les troupes, il rétablit la discipline, altérée par les désordres des temps précédens. Le service étoit fructueux chez les Romains, et plusieurs, pour en percevoir les émolumens, y demeuroient ou y entroient au-delà ou en-deçà de l'âge nécessaire pour en supporter les fatigues. Il renvoya ceux qui étoient ou trop vieux ou trop jeunes, et il ne voulut point que personne fût payé par l'état, qui ne le servît. Il entroit dans les plus grands détails, jusqu'à examiner par lui-même les armes des soldats. Il savoit se faire en même temps craindre et aimer ; et le respect pour sa vertu et sa sage conduite faisoit éviter plus de fautes qu'il n'en avoit à punir. En temps de guerre, rien n'égaloit son activité et sa vigilance. En quelque endroit qu'il campât, il avoit soin que le camp fût toujours environné d'un fossé. Il faisoit souvent lui-même la ronde pendant les nuits, et visitoit les corps de garde et les sentinelles. Il avoit si abondamment approvisionné toutes les villes frontières, qu'il n'y en avoit aucune qui ne pût nourrir l'empereur et son armée pendant quinze jours, et les plus grandes pendant une année entière. Tel étoit Mysithée ; et les succès que Gordien remporta avec lui dans la guerre contre les Perses font voir que ce sage ministre étoit encore habile général.

Les Perses n'avoient point exercé les armes romaines depuis Alexandre Sévère. Artaxerxès, le restaurateur de leur nom et de leur empire, fit pourtant, l'an de Jésus-Christ 237, quelques mouvemens qui pensèrent renouveler la guerre. Nous avons vu que Maxime étoit près

de marcher contre les Perses lorsqu'il périt. Sa mort, et celle d'Artaxerxès, qui suivit de près, suspendirent apparemment les coups. Artaxerxès, en mourant, laissa pour fils et successeur Sapor, qui, durant trente-et-un ans qu'il régna, fut le fléau perpétuel des Romains, et leur causa des maux étranges. Il commença la guerre contre eux dès qu'il fut monté sur le trône; et plein de cette audace qu'inspirent la jeunesse et le désir de signaler les prémices d'un nouveau règne, il entra dans la Mésopotamie, prit Nisibe et Carres, et s'il ne se rendit pas maître d'Antioche, au moins il tenoit cette grande ville en échec, et la serroit de près. Ses progrès furent si grands et si rapides, que déjà on le craignoit presqu'en Italie, et il étoit assez ambitieux et assez hautain pour étendre jusque-là ses vues et ses menaces. *Capit.* 27.

Gordien se mit en devoir de repousser une si violente attaque. Il fit d'immenses préparatifs de troupes, de munitions de guerre et d'argent. J'ai dit quel soin Mysithée avoit pris des munitions de bouche. Lorsque tout fut en état, Gordien ouvrit le temple de Janus, pour marquer que la guerre étoit ouverte; et c'est la dernière fois qu'il soit parlé de cette cérémonie dans l'histoire. Il partit au printemps de l'an de Jésus-Christ 242, et il prit son chemin par la Mœsie et par la Thrace. Il y défit les barbares, apparemment Goths[a] et Sarmates, qui s'étoient répandus dans ces provinces. Il eut pourtant quelque désavantage, mais qui ne doit pas avoir été considérable, contre les Alains, dans les plaines de Philippe. De là, ayant passé le détroit, il vint en Syrie, et il poussa la guerre contre les Perses avec une vivacité et un succès qui le couvrirent de gloire. L'effroi de Sapor fut si grand, qu'il abandonna précipitamment tout le pays et toutes les villes dont il s'étoit emparé, se hâtant de retirer ses garnisons, et de remettre les places *Capit.* 26, 27.

[a] Il est appelé, dans une épitaphe que rapporte Capitolin, n° 34, vainqueur des Goths et des Sarmates.

Petr. Patric. de legat. aux habitans sans les piller; et ses soldats, lorsque, poursuivis par les vainqueurs, ils eurent repassé l'Euphrate, dans la joie d'avoir échappé, suivant qu'ils le pensoient, au péril, baisoient cette terre amie qui les mettoit en sûreté. Sapor étoit si pressé de fuir, qu'il envoya à ceux d'Edesse tout l'argent monnoyé de Syrie qu'il emportoit, pour acheter d'eux la liberté du passage. *Capit.* Gordien ayant délivré Antioche, et chassé les ennemis de la Syrie, passa l'Euphrate à son tour, battit *Amm. Marc. l. XXIII. Capit.* Sapor près de la ville de Résæna, reprit Carres et Nisibe, reconquit toute la Mésopotamie, et à la fin de sa seconde campagne, il se promettoit d'entrer sur les terres des Perses, et de pénétrer jusqu'à la ville royale de Ctésiphon.

C'est en ces termes qu'il écrivit au sénat; et dans sa lettre il reconnoissoit avec une candeur admirable qu'il étoit redevable de ses succès à Mysithée, et il recommandoit qu'on en rendît des actions de grâces, d'abord aux dieux, et ensuite au préfet du prétoire. Le sénat décerna le triomphe à l'empereur; et pour caractériser la victoire sur les Perses, il ordonna que le char seroit tiré par quatre éléphans. Mysithée fut récompensé par l'honneur d'un char triomphal attelé de quatre chevaux, et par une inscription à sa louange, qui subsiste encore *Tillem.* à Rome, au moins en partie, et dans laquelle il est qualifié de *père de l'empereur*, et *tuteur de la république*.

Capit. 28, 29. On lui rendoit justice; et l'événement ne prouva que trop que la prospérité de l'empereur et de l'empire étoit attachée à sa personne. Il mourut peu de temps après ce qui vient d'être raconté, laissant par testament tout son bien à la république romaine, ou plutôt à la ville de Rome, et avec lui périt tout le bonheur et toute la gloire de Gordien. On prétendit que sa mort n'avoit point été naturelle, et on soupçonna de l'avoir hâtée Philippe, qui lui succéda dans la charge de préfet du prétoire. Mysithée étoit attaqué d'une dysenterie, et on dit qu'au lieu du remède qui avoit été ordonné par

les médecins, Philippe, ayant gagné les personnes qui le servoient, lui en fit donner un qui augmenta le mal, et emporta le malade. Il n'y a nul inconvénient à juger coupable de ce crime celui qui en recueillit le fruit, et qui le couronna ensuite par un autre encore plus grand.

Philippe (M. Julius Philippus) étoit Arabe de nation, né à Bostra dans le petit pays de Trachonite, d'une extraction basse, et même odieuse, s'il est vrai, comme le dit l'Epitome de Victor, qu'il fût fils d'un chef de brigands. Il s'étoit poussé dans le service au point de pouvoir aspirer à la charge de préfet du prétoire, à laquelle réellement Gordien le nomma après la mort de Mysithée. On a dit qu'il étoit chrétien; mais si cela est, il me paroît fort étonnant qu'aucun des auteurs païens qui ont parlé de lui n'en ait fait la remarque. Zosime en particulier, qui est plein de venin contre le christianisme, et qui se plaît à déchirer Constantin par les calomnies les plus atroces, auroit eu belle matière à s'exercer sur le compte de Philippe. Les écrivains chrétiens, sur l'autorité desquels est fondée l'opinion du christianisme de ce préfet du prétoire, qui devint bientôt après empereur, sont sans doute dignes de respect; mais leurs récits sont si confus, si chargés de circonstances incompatibles entre elles, ou démenties par l'histoire, que le poids de leur témoignage en est considérablement affoibli. Quoique M. de Tillemont incline à s'y rendre, je ne crains point d'avouer que de ce qu'il a écrit sur ce point il résulte dans mon esprit une impression contraire. Si Philippe a fait profession de notre religion, c'étoit assurément un mauvais chrétien. Il vaut mieux croire que, né dans le voisinage du pays qui a été le berceau du christianisme, il pouvoit en avoir pris quelque teinture, et qu'il le favorisa comme avoit fait Alexandre Sévère, mais sans se départir des superstitions idolâtriques dont il fit acte étant empereur.

Till. not. 1 sur Phil.

La charge de préfet du prétoire ne fut considérée par

Capit. 29, 30. Zos.

Philippe que comme un degré pour s'élever au trône; et dans cette vue les crimes ne lui coûtèrent rien. Il se proposa de faire perdre à Gordien l'affection des soldats, et pour cela d'amener la disette dans l'armée. Mysithée avoit pris, ainsi que nous l'avons observé, les plus sages mesures pour y entretenir perpétuellement l'abondance. Philippe dirigea la marche par les campagnes arides de la Mésopotamie, en s'éloignant des magasins. Il écarta par des ordres perfides les bateaux qui portoient les vivres. La faim commença à se faire sentir, et le soldat à murmurer. Philippe tira avantage du désordre dont il étoit l'unique cause. Il fit insinuer par ses émissaires aux troupes qu'il ne falloit pas s'étonner si les choses alloient mal sous la conduite d'un prince que son âge mettoit dans le besoin d'être lui-même conduit : qu'il seroit bien plus utile de donner le commandement à celui qui avoit la capacité et l'expérience pour en bien user. Il gagna même un nombre des principaux officiers; et enfin les choses en vinrent au point que toute l'armée demanda Philippe pour empereur. Gordien et ses amis s'efforcèrent de résister à la sédition. Mais, la cabale étoit trop forte; il fallut transiger : et, par accommodement, les soldats ordonnèrent (c'est l'expression de l'historien) que Philippe seroit associé à Gordien, comme son collègue et son tuteur.

Ce ne fut pas assez pour l'ambition de Philippe. Il prétendit régner seul; et d'ailleurs, sachant combien le nom de Gordien étoit chéri, soit à Rome, soit dans les provinces, craignant même de la part des soldats un retour de tendresse vers ce jeune empereur, lorsque la cause qui avoit produit leur mécontentement seroit cessée; sentant enfin avec quel désavantage, homme de basse naissance comme il étoit, et parvenu à la souveraine puissance par les plus mauvaises voies, il lutteroit contre un prince légitimement élu, neveu et petit-fils d'empereurs, il conclut de ces réflexions qu'il n'y avoit

point de sûreté pour lui tant que Gordien vivroit, et il le fit périr, apparemment par des embûches secrètes.

Capitolin place ici une scène qui a peu de vraisemblance. Il dit que Gordien, traité par Philippe avec orgueil et arrogance, entreprit de secouer un joug odieux, et de faire destituer son oppresseur par les soldats : que pour cela il monta sur son tribunal, assisté de Métius Gordianus, son parent, qui tenoit un rang considérable dans l'armée : que là il se plaignit aux officiers et aux soldats assemblés de l'ingratitude et de l'insolence de Philippe ; mais que ses plaintes furent méprisées, et ne produisirent aucun effet : que, voyant qu'il avoit le dessous vis-à-vis de son adversaire, il demanda l'égalité avec lui, et qu'elle lui fut refusée : qu'il proposa qu'on lui conservât au moins le titre de César, et qu'il ne put l'obtenir : qu'il offrit même de se contenter de la charge de préfet du prétoire, et que sa prière ne fut point écoutée : enfin qu'il se réduisit à demander sûreté pour sa vie, et que Philippe, qui étoit présent, et qui avoit fait toujours une scène muette, laissant agir et parler ses amis, parut acquiescer d'abord à une supplication si humiliante et si juste, mais qu'après un moment de réflexion, il prit un parti contraire, et ordonna qu'on se saisît de la personne de Gordien, qu'on l'emmenât, et qu'on le mît à mort : ce qui fut exécuté, non sur-le-champ, mais après un court délai.

Ce récit, qui rend Gordien aussi méprisable qu'il montre de cruauté et de tyrannie dans Philippe, renferme en lui-même des circonstances mal amenées, mal liées ; et de plus, si Philippe eût ordonné publiquement la mort de Gordien, il n'auroit pas pu dissimuler, *Capit.* 31. comme il fit, son crime ; ni écrire au sénat que ce jeune prince étoit mort de maladie. Nous supposerons donc qu'il employa la fraude pour se défaire de lui, et qu'il s'y prit clandestinement. Gordien périt, suivant le sentiment de M. de Tillemont, vers le commencement du

Capit. 31. Argunthis, roi des Scythes, enhardi par la mort de Mysithée, fit des ravages sur les terres voisines de son pays. M. de Tillemont doute si, par le nom de Scythes, on doit entendre ici les Carpiens, dont il sera parlé sous le règne de Philippe, ou les Goths.

Till. Gord. 3, *et Valer.* 5, *Vopisc. Aur.* 7. Le même M. de Tillemont rapporte au règne de Gordien, et au temps où ce prince se préparoit à marcher contre les Perses, la première mention que l'histoire fasse des Francs. Nous apprenons de Vopiscus qu'Aurélien, qui fut depuis empereur, n'étant encore que tribun d'une légion, combattit auprès de Mayence les Francs, qui couroient toute la Gaule; qu'il en tua sept cents, et en fit prisonniers trois cents, qui furent vendus; et que cet exploit fut célébré par une chanson militaire, que l'historien n'a pas dédaigné de rapporter. Il falloit que cette nation, aujourd'hui et depuis tant de siècles si puissante, et la plus illustre de l'Europe, eût alors peu de forces, puisqu'un échec si peu considérable suffit pour la réprimer. On voit aussi qu'elle étoit dès-lors établie dans le pays qu'elle a occupé constamment depuis cette époque jusqu'à l'établissement de la monarchie françoise dans les Gaules : c'est-à-dire qu'elle habitoit le long de la rive droite du Rhin, entre ce fleuve à l'occident, le Mein au midi, le Véser à l'orient, et la mer au septentrion. D'où elle venoit, quelle étoit son ancienne patrie, c'est ce que l'obscurité des temps et le défaut de mémoires laissent dans une assez grande incertitude. *Eum. panég. Constant. p.* 93. Nous voyons que l'orateur Eumène, dans un panégyrique de Constantin, distingue le pays dont ils s'étoient emparés, qui est celui que nous venons de décrire, du pays d'où ils tiroient leur origine, qu'il traite de terre éloignée [1] et barbare : ce pouvoient être les côtes de la mer Baltique. Cependant nous retrouvons parmi les Francs tous les noms des anciens habitans de

[1] *Ultimis barbariæ littoribus.*

cette même contrée dont on dit qu'ils s'emparèrent, les Cattes, les Camaves, les Bructères, les Frisons, et plusieurs autres; en sorte qu'il semble que la nation des Francs fût composée en partie d'une peuplade venue des pays au-delà de l'Elbe, et en partie des anciens peuples établis le long du Rhin, qui tous se seront associés sous un nouveau nom pour former une ligue commune, dans laquelle néanmoins chaque peuple étoit distingué de tous les autres, et avoit son roi et son gouvernement. Il est constant, par tous les monumens historiques, que cette nation comprenoit plusieurs peuples, et avoit plusieurs rois à la fois : et cet état a duré jusqu'à Clovis, qui réunit sous une seule domination toutes les tribus gouvernées auparavant par différens chefs. Les Francs vaincus par Aurélien pouvoient être une de ces tribus, que les Romains auroient prise pour toute la nation.

Hérodien écrivoit sous Gordien III, dont il rapporte l'avénement au trône. Son histoire commence à la mort de Marc-Aurèle, et renferme ainsi un espace de près de soixante-dix ans. Il assure n'avoir écrit que ce qu'il a vu et entendu, et à quoi même il a eu quelque part, ayant été employé dans les ministères publics. Il faut que ces ministères n'aient pas été fort relevés, puisqu'il se contente de les désigner en général sans en spécifier la qualité. Aussi avons-nous remarqué que sur des faits importans il ne paroît pas avoir été exactement instruit. D'ailleurs il ne date point les événemens, il ne fait point sentir la liaison qu'ils ont entre eux; nulle élévation dans la façon de penser, nulle connoissance des profondeurs du cœur humain, peu d'érudition et de savoir. C'est un écrivain médiocre, dont le principal mérite, comme je l'ai déjà dit ailleurs, est l'élégance de la diction.

Censorin date de l'année du consulat d'Annius Pius et de Pontianus, dans laquelle tombe le commencement

du règne de Gordien, son livre *de die natali*, ouvrage bien écrit, et qui fait preuve d'une érudition non commune. Il le dédie à un Q. Cérellius, à qui il donne de grands éloges, et qui n'est point connu d'ailleurs.

LIVRE VINGT-SIXIÈME.

FASTES
DU RÈGNE DE PHILIPPE.

. . . . . . PÉRÉGRINUS. An. R. 995.
. . . . . . ÆMILIANUS. De J. C. 244.

Philippe écrit au sénat, qui le reconnoît, et lui décerne tous les titres de la puissance impériale.

Il nomme César son fils âgé de sept ans.

Il fait la paix avec Sapor.

Sa pénitence prétendue à Antioche.

Il vient à Rome, et se concilie par des manières affables l'amitié des grands.

Il donne le commandement des armées de Syrie à L. Priscus son frère, et celui des troupes de Mœsie et de Macédoine à son beau-père Sévérien.

M. JULIUS PHILIPPUS AUGUSTUS. An. R. 996.
. . . . . . TITIANUS. De J. C. 245.

Il va faire la guerre aux Carpiens, qui ravageoient les pays voisins du Danube, et il revient vainqueur.

. . . . . . PRÆSENS. An. R. 997.
. . . . . . ALBINUS. De J. C. 246.

Incendie dans Rome.

An R. 998. De J. C. 247.

M. JULIUS PHILIPPUS AUGUSTUS. II.

M. JULIUS SÉVÉRUS PHILIPPUS CÆSAR.

Philippe, après avoir fait son fils consul, le déclare aussi Auguste.

PHILIPPUS. III. } AUG.
PHILIPPUS. II. }

An. R. 999. De J. C. 248.

Jeux séculaires.

Ordonnance pour abolir le crime contre nature.

An. R. 1000. De J. C. 249.

M. ÆMILIANUS. II.

JUNIUS AQUILINUS.

Soulèvement de Jotapien en Syrie, et de Marinus en Mœsie. Ils périssent tous deux peu après avoir été proclamés Augustes.

Dèce, envoyé en Mœsie pour punir ceux qui avoient favorisé la rébellion de Marinus, est lui-même nommé empereur par les troupes.

Il se met en marche. Bataille de Vérone. Philippe est vaincu et tué. Son fils est mis à mort dans Rome par les prétoriens.

On leur décerne à tous deux les honneurs divins.

AVIS.

Comme les tyrans, c'est-à-dire, ceux qui, ayant usurpé le titre et la puissance d'empereur, ont péri sans être reconnus dans Rome et par le sénat, font une partie considérable de l'histoire romaine de ces temps-ci, j'aurai soin de les marquer à la fin des fastes de chaque règne.

Tyrans sous le règne de Philippe.

Jotapien en Orient.
Marinus en Mœsie.

PHILIPPE.

§. I.

Philippe est reconnu par le sénat. Deux empereurs insérés ici mal à propos par Zonare. Philippe fait son fils César. Il fait la paix avec Sapor, et revient en Syrie. Prétendue pénitence de Philippe à Antioche. Arrivé à Rome, il s'étudie à s'affermir. Il marche contre les Carpiens. Ce que l'on sait de ces peuples avant le temps de Philippe. Il les défait, et les oblige de demander la paix. Il nomme son fils consul avec lui, et Auguste. Il célèbre les jeux séculaires. Ordonnance pour abolir la licence du crime contre nature. Jotapien est proclamé empereur en Syrie, et Marinus en Mœsie. Ils périssent tous deux. Dèce les remplace. Bataille entre Déce et Philippe près de Vérone. Mort de Philippe et de son fils. Faits détachés. Les Philippes sont mis au rang des dieux.

PHILIPPE, étant parvenu, par les voies que j'ai décrites, à se faire nommer empereur par les soldats, avoit un grand intérêt à obtenir promptement la confirmation du sénat. Il écrivit à cette compagnie pour la demander, déguisant son crime par rapport à Gordien, et disant, comme je l'ai déjà remarqué, que ce jeune prince étoit mort de maladie. Le sénat trompé, ou voulant bien l'être, joignit son suffrage à celui des troupes, et par une même délibération il décerna les honneurs divins à Gordien, et à Philippe tous les titres de la puissance impériale.

Cap. Gord. 31, et Zos.

Si un écrivain tel que Zonare méritoit quelque créance, nous devrions dire que le sénat ne se rendit pas si facile aux désirs de Philippe ; qu'il commença par choisir successivement deux empereurs, Marcus, philosophe de profession, et Sévérus Hostilianus, qui moururent l'un et l'autre au bout de très-peu de jours ; et que ces morts précipitées réduisirent le sénat, destitué des ressources qu'il avoit voulu se procurer contre Philippe, à le reconnoître enfin pour empereur. Mais l'autorité de Zonare est bien foible ; son récit a bien peu de vraisemblance ; et s'il contient quelque chose de vrai, voici à quoi nous le reduirons d'après M. de Tillemont. On trouve des médailles d'un M. Marcius, et d'un L. Aurélius Sévérus Hostilianus, avec le titre d'*Auguste*. Jugeons donc que parmi les tyrans qui s'élevèrent si fréquemment dans les différentes provinces de l'empire, avant et après les temps dont nous parlons, il y en a eu deux qui ont porté les noms marqués par Zonare ; et qu'il a été d'autant plus aisé de leur donner dans l'histoire une place de fantaisie, qu'ils y sont peu connus, n'ayant eu qu'un parti foible et une fortune de peu de durée.

Vict. uterque. Philippe prit encore, dès les commencemens de son élévation, une précaution utile pour affermir le sceptre dans sa main. Il s'associa son fils, de même nom que lui, et âgé pour lors seulement de sept ans, sous le titre de *César*.

Le besoin de ses affaires l'appeloit à Rome pour y établir son autorité, et dans ces circonstances il ne crut pas devoir pousser la guerre contre Sapor, qui devoit être fort abattu par les pertes qu'il avoit souffertes. Philippe fit la paix avec le roi des Perses, qui, dans l'état où il se trouvoit, l'accepta volontiers ; et il ramena l'armée romaine en Syrie.

C'est ici que l'on place la plus éclatante preuve du prétendu christianisme de Philippe, qui, dit-on, se trouvant à Antioche aux fêtes de Pâques, voulut venir à

l'église pour participer aux saints mystères, et, repoussé à cause de ses crimes, et du meurtre de Gordien, par l'évêque S. Babylas, se soumit à la pénitence publique. Après ce que nous avons dit sur l'opinion qui suppose Philippe chrétien, on voit aisément ce que nous devons penser du fait de sa pénitence, qui d'ailleurs n'est exactement et complètement rapporté par aucun auteur ancien. Il a fallu coudre ensemble plusieurs témoignages, les suppléer et les réformer l'un par l'autre, pour composer un tout supportable. Le plus court et le plus sûr est de ne point admettre un récit embarrassant et mal appuyé. Nous n'avons point d'intérêt à donner la torture à l'histoire pour revendiquer un tel chrétien.

Philippe, qui s'étoit étudié à gagner l'affection des troupes par d'abondantes largesses, arrivé à Rome, employa auprès du sénat et des grands l'amorce des caresses, des manières affables et populaires, de tous les dehors d'une parfaite modération. En même temps attentif au solide, et soigneux de se précautionner, il confia en des mains sûres les deux commandemens les plus importans de l'empire, et il mit à la tête des troupes de Syrie d'une part, et de l'autre de celles de Mœsie et de Macédoine, L. Priscus son frère, et Sévérien son beau-père. Se croyant alors bien assuré, et voulant apparemment se rehausser par le brillant de la gloire des armes, il marcha en personne contre les Carpiens, peuple que j'ai déjà eu occasion de nommer, et que je dois faire connoître ici d'une façon plus particulière.

Les Carpiens habitoient originairement, comme leur nom même semble le marquer, les montagnes appelées *Carpathes* par les anciens, et que nous nommons aujourd'hui les monts *Krapacks*, qui séparent la Hongrie et la Transylvanie de la Pologne. Ces peuples voisins des Sarmates, et encouragés par l'exemple des Goths, qui faisoient souvent avec avantage des courses sur les terres romaines, voulurent les imiter : ils paroissent,

Cellar. Géog. antiq. l. II, c. 8.

pour la première fois dans l'histoire sous Alexandre Sévère. Au moins c'est au temps du règne de ce prince que M. de Tillemont rapporte une ambassade des Carpiens, dont nous avons le récit dans les extraits de Pierre Patrice, et qui mérite, par sa singularité, de trouver place ici.

Till. Alex. art. 19.

Petr. Patric. de leg.

Tullius Ménophilus, le même probablement qui défendit dans la suite, ainsi que nous l'avons remarqué, la ville d'Aquilée contre Maximin, commandoit alors dans le Mœsie; et, général actif et vigilant, il tenoit les troupes en haleine et leur faisoit faire l'exercice tous les jours. Les Carpiens, qui savoient que les Goths tiroient une forte pension des Romains, en devinrent également jaloux et avides, et ils envoyèrent des ambassadeurs à Ménophile pour lui en demander une pareille. Ménophile étoit instruit de leurs prétentions et de leur orgueil barbare, et il résolut de les humilier par des airs de mépris. Ainsi, lorsqu'il les sut arrivés dans son camp, il laissa passer plusieurs jours sans leur donner audience, leur permettant seulement de voir faire l'exercice aux soldats, afin que ces barbares conçussent une plus haute idée de la force de corps et de l'adresse des Romains. Enfin il les fit appeler, et étant monté sur un tribunal fort élevé, ayant à ses côtés les hommes les plus grands de taille et les mieux faits de son armée, il écouta le discours des ambassadeurs d'un air distrait, paroissant occupé de tout autre chose, et conversant avec ses voisins, comme obligé de penser à des affaires bien plus importantes que celles des Carpiens. Ils furent piqués de ces manières de hauteur, et ils réduisirent tout leur discours à ce peu de paroles: « Pourquoi les Goths reçoivent-ils tant d'argent de « vous pendant que nous n'en recevons point? » Ménophile leur répondit : « L'empereur romain possède « de grandes richesses, et il en fait part à ceux qui l'en « supplient. Eh bien, reprirent les ambassadeurs,

« qu'il nous mette au nombre de ceux qui lui en de-« mandent, et qu'il nous donne autant qu'aux Goths, « car nous valons mieux qu'eux. » Ménophile se mit à rire d'une simplicité rustique, et il leur dit qu'il rendroit compte à l'empereur de leur demande, et qu'ils vinssent chercher la réponse dans quatre mois. Ils ne manquèrent pas de se rendre au terme marqué; mais Ménophile, sous quelque prétexte, les remit encore à trois mois. Au bout des trois mois, voici quelle fut sa réponse: « L'empereur ne s'engagera à rien envers vous. « Mais si vous avez besoin d'une gratification, allez à « Rome vous jeter à ses pieds, et peut-être sa bonté se « laissera-t-elle toucher par vos prières. » Les Carpiens comprirent que l'on se moquoit d'eux; et néanmoins, pendant les trois ans que Ménophile gouverna la Mœsie, ils n'osèrent remuer.

Ils firent une incursion dans la Mœsie sous le règne de Maxime et Balbin; et le dernier de ces empereurs étoit près de marcher contre eux lorsqu'il fut tué. *Capit. Max. et Balb.* 16.

Il n'est plus parlé des Carpiens jusqu'au temps que nous traitons actuellement, c'est-à-dire jusqu'au règne de Philippe, au commencement duquel Zosime rapporte qu'ils ravagèrent les environs du Danube. Philippe se transporta sur les lieux; et, leur ayant livré bataille, il les vainquit, et les obligea de se renfermer dans une place forte, où il les assiégea. Mais de dessus les murs les assiégés ayant aperçu un grand nombre des leurs qui, dispersés par la fuite, se rassembloient en corps d'armée, firent une sortie sur les Romains, sans doute dans l'espérance d'être secondés par leurs camarades et de forcer les ennemis à lever le siége. Le succès leur ayant été contraire, ils demandèrent la paix, et l'obtinrent aisément; et Philippe s'en retourna vainqueur à Rome. *Zos.*

Ce prince ne perdoit point de vue le dessein de s'établir solidement sur le trône, et de perpétuer la puissance *Tillem.*

impériale dans sa famille. L'an 247 de Jésus-Christ il prit pour collègue dans le consulat son fils âgé de dix ans, et avant la fin de l'année il le déclara Auguste. L'année suivante il le nomma consul pour la seconde fois avec lui; mais par ces honneurs précoces il ne fit que rendre plus certaine la perte de son fils, lorsqu'une fois son appui manqueroit à cet enfant.

Eutrop. *Aurel. Vict.* *Eus. Chron.* Au vingt-unième jour d'avril de cette même année 248 finissoit l'an mille de la fondation de Rome, selon le calcul de Varron, qui a été le plus suivi. Cette époque fut célébrée par les jeux séculaires, quoique Sévère les eût donnés quarante-quatre ans auparavant. La célébration de ces jeux, où se déployoit toute la pompe des superstitions païennes, est un témoignage formel de la profession publique que faisoit l'empereur Philippe d'attachement à l'idolâtrie. C'est violer toute vraisemblance que de supposer gratuitement que ce prince ait pu les célébrer sans prendre part aux sacrifices qui les accompagnoient, ou plutôt qui en étoient la partie essentielle et le fondement de toute la fête.

Cap. Gord. 33. Il profita, pour en accroître la magnificence, de tout l'appareil qui avoit été amassé pour la solennité du triomphe de Gordien sur les Perses. Capitolin nous a laissé le dénombrement des animaux que l'on montra au peuple en cette occasion, ou que l'on fit combattre pour son amusement : trente-deux éléphans, dix élans, dix tigres, soixante lions et trente léopards apprivoisés; dix hyènes, dix lions singuliers dans leur espèce, dix chameaux tenant de la forme du léopard, vingt ânes et vingt chevaux sauvages, un hippopotame et un rhinocéros. Mille couples de gladiateurs furent aussi donnés en spectacles.

Les jeux séculaires de Philippe paroissent avoir été les derniers que l'on ait célébrés dans Rome. Aurélius Victor, qui vit la centième année suivante, se plaint qu'elle se soit passée sans être consacrée par cette céré-

monie religieuse, dont il croyoit que la vertu étoit grande pour assurer la stabilité de l'empire. Zosime fait les mêmes plaintes, et avec encore plus d'indignation. *Zos. l. II.*

Philippe, peu de temps après cette solennité, rendit une ordonnance qui lui fait honneur. Il interdit la licence du crime contre nature, qui s'exerçoit publiquement dans Rome, moyennant un tribut payé au fisc. Il n'abolit pas sans doute le crime; mais il effaça la tache de la publicité, et d'une tolérance qui couvroit de honte le gouvernement. Alexandre Sévère n'avoit pas osé tenter cette réforme. Philippe l'exécuta; et son ordonnance subsista dans toute sa force, et n'eut pas besoin d'être renouvelée. *Aurel. Vict.*

Jusque-là le règne de Philippe avoit été assez tranquille; et, autant qu'il est permis de conjecturer avec le peu de lumières que fournissent nos auteurs, on peut attribuer ce calme à la prudence du prince, qui paroît avoir été adroit et habile politique. Il fit pourtant une faute en laissant son frère Priscus abuser du pouvoir qui lui étoit confié en Orient. L'arrogance de ce commandant, et ses vexations tyranniques dans la levée des impôts excitèrent un soulèvement. C'étoit alors une coutume établie de pousser tout d'un coup la rébellion à l'excès, et les moindres séditions amenoient aussitôt la nomination d'un empereur. Jotapien, qui se prétendoit, et qui pouvoit être parent d'Alexandre Sévère, fut revêtu de la pourpre et proclamé Auguste. Les mêmes causes produisirent le même effet dans la Mœsie, et les troupes de cette région firent empereur P. Carvilius Marinus, qui étoit un simple centurion. *Zos. et Zonar.*

Sur les suites de ces événemens, qui aboutirent enfin à priver Philippe de l'empire et de la vie, et à porter Dèce sur le trône des Césars, nous n'avons que ce que nous débitent Zosime et Zonare, et je ne puis me résoudre à transcrire les absurdes récits de ces écrivains sans

jugement, qui même ne [a] s'accordent pas. Peut-on se persuader en effet que Philippe, effrayé des révoltes de Jotapien et de Marinus, ait prié le sénat ou de le secourir, ou de le décharger du poids du gouvernement; que Dèce, nommé par l'empereur pour aller, après la ruine de Marinus, prendre le commandement des troupes de Mœsie, ait voulu refuser cet emploi, dont il prévoyoit si bien l'issue, qu'il la prédisoit même à Philippe, l'avertissant qu'il en pouvoit résulter de fâcheux inconvéniens pour l'un et pour l'autre; que Philippe, qui ne manquoit pas assurément d'intelligence, l'ait néanmoins forcé d'obéir; que Dèce, proclamé empereur par les troupes à son arrivée dans la Mœsie, ait résisté à son élévation, et qu'il ait fallu lui mettre l'épée sous la gorge pour lui arracher son consentement; enfin que ce même Dèce, dans le temps qu'il marchoit contre Philippe, lui ait écrit de ne point s'alarmer, parce qu'il abdiqueroit dès qu'il seroit entré dans Rome? Toutes ces circonstances ou sont inventées à plaisir, ou cachent les profondeurs de la politique ambitieuse de Dèce, qui aura commencé par tromper son empereur pour parvenir ensuite à le détruire.

Nous nous réduirons donc à la simple écorce des faits. Jotapien et Marinus périrent par leur propre impéritie, dans les provinces mêmes où ils avoient joué pendant un espace de temps fort court le rôle de rois de théâtre. Le premier peut néanmoins avoir poussé sa carrière et joui de sa fortune usurpée jusque sous le règne suivant. Dèce, natif de Budalie, bourgade de la Pannonie près de Sirmium, et qui d'une [b] obscure origine, à ce qu'il paroît, s'étoit élevé par son mérite et par ses talens au consulat, et au rang de l'une des pre-

Zonar. et Aurel. Vict.

Eutr. Vict. uterque.

[a] Zonare met la révolte de Jotapien sous Dèce.

[b] Il ne faut pas croire que l'empereur Dèce, né dans une petite bourgade de la Pannonie, fût issu des anciens Décius qui se dévouèrent à la mort pour la gloire et le salut de Rome. Corneille l'a avancé dans ces

mières têtes du sénat, fut envoyé par Philippe dans la Mœsie pour châtier ceux qui avoient favorisé l'entreprise de Marinus. Les soldats, qui se sentoient coupables, pensèrent que le meilleur moyen pour éviter la peine de leur rébellion, c'étoit d'en hasarder une nouvelle; et Dèce, homme de mérite, qui passoit pour savoir la guerre, leur parut un chef capable de leur assurer l'impunité. L'ambition de Dèce fomenta cette disposition des esprits. Ainsi il renouvela avec eux un attentat dont il devoit être le vengeur; et, proclamé Auguste par les armées de Mœsie et de Pannonie, il se mit promptement en marche pour venir attaquer Philippe en Italie. Philippe alla au-devant de lui avec des troupes plus nombreuses, mais il étoit, dit-on, moins habile dans le métier de la guerre. La capacité triompha du nombre; et les deux armées s'étant heurtées près de Vérone, Philippe fut vaincu et tué, soit sur le champ de bataille même, soit dans la ville de Vérone, où il s'étoit réfugié. Sa défaite et sa mort sont datées par M. de Tillemont de l'an de J. C. 249, dans quelqu'un des mois de l'été, ou au commencement de l'automne. Ainsi Philippe avoit régné cinq ans et plusieurs mois. Son fils fut tué à Rome par les prétoriens dès que l'on y eut appris le désastre du père. *Zos. Zonar. Eutr. Vict. uterque.*

Un écrivain rapporte que ce jeune prince étoit d'un caractère si sérieux, et même si triste, que depuis l'âge de cinq ans jamais il ne rit, quelque tentative que l'on employât pour lui en faire naître l'envie; et qu'aux jeux séculaires, ayant vu son père qui rioit d'une façon immodérée, il jeta sur lui un regard d'indignation. *Vict. Epit.*

beaux vers de Polyeucte (*act.* IV, *sc.* III) :

> Des aïeux de Décie on vante la mémoire :
> Et ce nom, précieux encore à vos Romains,
> Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.

Mais c'est un poëte qui use de la liberté de feindre. La ressemblance des noms lui a suffi pour saisir un trait qui embellissoit son ouvrage.

Cette disposition dans un enfant seroit bien contre nature ; et on ne peut se dispenser de soupçonner au moins de l'exagération dans le récit de l'écrivain.

Aurel. Vict. Zonar. Le plus considérable monument du règne de Philippe est la colonie de Philippopolis qu'il fonda dans l'Arabie Pétrée près de Bostra, d'où il étoit originaire.

Aurel. Vict. Il fit creuser dans le quartier de Rome, au-delà du Tibre, un canal destiné à y porter de l'eau pour la commodité des habitans.

Capit. Gord. Il réunit au fisc impérial la maison des Gordiens, qui avoit, comme je l'ai dit, appartenu autrefois à Pompée. Cette démarche paroît contraire au respect qu'il affectoit pour la mémoire de son prédécesseur.

Euseb. Chr. On rapporte sous son règne un grand incendie qui consuma le théâtre de Pompée, et le portique appelé *les cent colonnes*.

Cod. l. x, tit. 52, c. 3. On trouve dans le Code une loi sous son nom, qui déclare que les poëtes n'ont point de privilége pour jouir d'aucune exemption. C'est les priver d'une ressource dont la modicité de leur fortune peut souvent avoir besoin.

Eutrop. Il faut que Dèce ait conservé quelques ménagemens pour la mémoire de ce prince, s'il est vrai, comme le dit Eutrope, que les Philippes, après leur mort, aient été mis au rang des dieux.

FASTES

DU RÈGNE DE DÈCE.

M. ÆMILIANUS. II. An. R. 1000.
JUNIUS AQUILINUS. De J. C. 249.

Dèce, reconnu empereur, fait son fils aîné César. Il donna dans la suite le même titre à son second fils Hostilianus.

Il persécute violemment l'église chrétienne.

C. MESSIUS QUINTUS TRAJANUS DECIUS AUGUSTUS. II. An. R. 1001.
..... GRATUS. De J. C. 250.

Ce second consulat de Dèce en suppose un premier dont on ignore la date.

La persécution dura dans sa force pendant toute cette année.

Martyre de St. Fabien, pape.

Origène long-temps et cruellement tourmenté par le magistrat païen à Césarée de Palestine.

Chute d'un grand nombre de chrétiens. Saint Paul ermite se confine dans les déserts de la Thébaïde.

Partie des murailles de Rome reconstruite par Dèce.

Troubles dans les Gaules.

Invasion des Goths dans l'Illyrie, la Thrace, et la Macédoine. L. Priscus se joint à eux, et se fait proclamer empereur. Dèce le jeune est envoyé par son père pour faire tête aux ennemis. Prise de Philippopolis en Thrace par les Goths.

An. R. 1002.
De J.C. 251.

DÉCIUS AUGUSTUS. III.

Q. HÉRENNIUS ÉTRUSCUS MESSIUS DÉCIUS CÆSAR.

Dèce fait son fils aîné Auguste.

Il se transporte lui-même en Illyrie.

Valens empereur de peu de jours, soit en Illyrie, soit à Rome.

Valérien, depuis empereur, est élu censeur par le sénat.

Dèce, après avoir remporté plusieurs grands avantages sur les Goths, périt avec son fils aîné et toute son armée par la trahison de Gallus. Cet événement doit être daté de la fin de l'année.

Tyrans sous le règne de Dèce.

L. Priscus en Illyrie. Ce pouvoit être le frère de l'empereur Philippe.

Julius Valens, en Illyrie, selon Trébellius Pollio. La manière dont s'exprime Aurélius Victor marqueroit plutôt que ce fut à Rome que Valens fut proclamé empereur.

Jotapien peut avoir vécu et régné jusque sous l'empereur Dèce.

DÈCE.

§. II.

Incertitude et embarras de l'histoire des temps dont il s'agit ici. Noms de Dèce. Il persécute les chrétiens. Invasion des Goths. L. Priscus se joint à eux, se fait empereur, et périt. Dèce le jeune est envoyé par son père contre les Goths. Dèce se transporte lui-même en Illyrie. Valens, proclamé empereur, périt bientôt après. Dèce périt par la trahison de Gallus. Faits détachés.

La confusion des temps dont j'écris l'histoire est extrême. Il n'y a pas une date d'événement, pas une époque de commencement ou de fin de règne, presque pas un fait qui ne soit sujet à discussion. Les écrivains même de l'Histoire Auguste nous manquent, et il s'y trouve une lacune depuis la mort de Gordien III jusqu'au règne de Valérien. Dans ce labyrinthe, le travail de M. de Tillemont est pour moi un guide nécessaire, sans le secours duquel je n'aurois pas osé m'y engager.

La famille de Dèce nous offre un exemple de ces embarras. Les noms multipliés de ses fils ont donné lieu à plusieurs savans de lui en attribuer quatre; d'autres n'en reconnoissent que deux. Le nom de sa femme a occasionné bien des discussions. M. Lebeau, mon illustre confrère, qui joint à un goût exquis en éloquence et en poésie une connoissance profonde de l'antiquité, m'a averti que les auteurs les plus éclairés dans la science métallique n'admettent que deux fils de Dèce, l'un

nommé Q. Hérennius Etruscus Messius Décius, et l'autre C. Valens Hostilianus Messius Quintus; et que pour ce qui regarde la femme de Dèce, elle se nommoit constamment Hérennia Etruscilla. C'est à quoi je m'en tiens.

Dèce se nommoit C. Messius Quintus Trajanus Décius. Il paroît que son nom de famille étoit Messius : car ce nom se trouve pareillement sur les médailles de ses fils. Cependant l'usage a prévalu de le désigner par le nom de *Dèce*, que l'on fait quelquefois précéder de celui de *Trajan*. Né dans un bourg près de Sirmium, comme je l'ai dit, il est le premier de tant de princes que l'Illyrie a donnés à l'empire romain.

Tillem. Cet empereur est très-célèbre dans notre histoire ecclésiastique, comme un violent persécuteur du christianisme. Par cette raison, les auteurs chrétiens ne lui sont pas favorables. Les païens au contraire le comblent d'éloges, mais qu'ils prouvent peu par les faits. Son règne fut très-court, et il faut convenir que l'histoire ne nous en a conservé rien de plus mémorable que la persécution qu'il exerça contre la religion chrétienne.

C'en est aussi le premier événement. Dèce haïssoit les chrétiens, parce que Philippe les avoit protégés; et il se hâta de satisfaire sa haine contre eux. Il ne fut paisible possesseur de l'empire qu'après le milieu de l'an de J. C. 249, et le vingt janvier 250. S. Fabien, pape, souffrit le martyr. La persécution fut ordonnée par un édit de l'empereur, et conséquemment générale dans tout l'empire; et comme toutes les provinces étoient remplies de chrétiens, qui s'étoient prodigieusement accrus depuis le règne d'Alexandre Sévère, elle répandit une consternation universelle.

Le caractère propre de cette persécution, que l'on compte pour la septième, fut de tendre à forcer les chrétiens par la longueur des tourmens à abjurer leur religion. On se donnoit bien garde de les envoyer tout d'un

coup à la mort. On les tenoit long-temps enfermés dans les prisons, où ils étoient rudement traités, et on les appliquoit à la question à diverses reprises, pour lasser leur patience, et pour triompher, par des épreuves cruelles et réitérées, de la constance de ceux que l'on croyoit déterminés à accepter la mort avec joie.

C'est ainsi que l'on en usa à l'égard d'Origène en particulier, que sa célébrité et son grand nom exposoient singulièrement à la haine des païens. Ce vénérable vieillard, âgé alors de soixante-six à soixante-sept ans, fut arrêté à Césarée de Palestine, et jeté en prison. Le magistrat fut également attentif à le faire beaucoup souffrir, et à ne pas lui ôter la vie. Les horreurs d'un cachot, les chaînes, le collier de fer, les tourmens de la question, les ceps dans lesquels on fit passer ses jambes jusqu'au quatrième trou, les menaces du supplice du feu, tout fut mis en usage pour enlever à la religion chrétienne ce zélé et éclairé défenseur, et pour en faire un apostat. La grâce de J. C. l'ayant soutenu, il fut enfin relâché lorsque la persécution cessa, et il se retira à Tyr, où il mourut assez peu de temps après.

S. Babylas d'Antioche, et S. Alexandre de Jérusalem, moururent dans la prison où ils avoient été enfermés pour le nom de J. C.

Dèce employa encore contre les chrétiens une autre ruse cruelle, mais dont il trouvoit l'exemple dans la conduite de ses prédécesseurs. Il attaqua surtout les évêques et les prêtres, persuadé que les peuples, destitués de l'appui de leurs pasteurs, seroient plus aisés à vaincre. Il comprit si bien l'importance de cette politique pour réussir dans ses vues, qu'après la mort de S. Fabien il empêcha, pendant plus d'un an, qu'on ne lui donnât un successeur; et ce ne fut qu'à la faveur des révoltes et des guerres, qui attirèrent nécessairement toute son attention, que le clergé et le peuple de Rome eurent la liberté de s'assembler pour élire S. Corneille.

On sent assez que ces mesures étoient bien prises par rapport à la fin que Dèce se proposoit ; et réellement un grand nombre de chrétiens, amollis par une paix de trente-huit ans, qui n'avoit été troublée que par la persécution passagère de Maximin, succombèrent à celle dont nous parlons. Plusieurs sacrifièrent aux idoles; d'autres, pour concilier, à ce qu'ils s'imaginoient, leur conscience avec leur sûreté, sans avoir commis le crime, tirèrent, moyennant une somme d'argent, un certificat des magistrats qui attestoit leur soumission à l'édit de l'empereur. Les plus sages des simples fidèles, que leur état n'obligeoit point à demeurer sur le champ de bataille et à faire tête à l'ennemi, craignant leur foiblesse, usèrent de la permission que J. C. accorde dans l'Evangile : ils s'enfuirent, et se dispersèrent dans des lieux écartés. Parmi ces illustres fugitifs le plus célèbre est S. Paul ermite, qui se confina dans les déserts de la Thébaïde, et qui y resta caché jusqu'à ce que, quatre-vingt-dix ans après, Dieu le fit connoître par une révélation expresse à S. Antoine.

La miséricorde divine modéra, par rapport à la durée, un mal si violent et si funeste. La persécution n'agit avec toute sa force que pendant un an; et avant la fin de l'an de J. C. 250, les confesseurs qui remplissoient les prisons de Rome furent élargis.

Ce ne fut point douceur ni clémence de la part de Dèce qui amortit le feu de la persécution, mais, comme je l'ai dit, le besoin des affaires, et les dangers dont menaçoit l'état une invasion des barbares. Les Goths passèrent le Danube, [a] et se répandirent dans l'Illyrie, dans la Thrace, dans la Macédoine. L. Priscus, qui commandoit dans ces quartiers (c'étoit apparemment le frère de l'empereur Philippe) n'eut pas de honte de se joindre aux ennemis de l'empire. Il prit la pourpre,

Zos. *Aurel. Vict.*

[a] Zosime, par une ignorance grossière, nomme le Tanaïs au lieu du Danube.

et donna le spectacle singulier et inouï d'un empereur romain à la tête d'une armée de Goths. Il ne jouit pas longtemps d'un vain titre si lâchement usurpé; il fut déclaré ennemi public par le sénat, et tué bientôt après, sans que nous puissions dire comment ni par quelle main.

Dèce, peut-être occupé à apaiser un mouvement de guerre civile qui s'étoit excité dans les Gaules, envoya en Illyrie pour s'opposer aux courses des barbares, son fils aîné, qu'il avoit fait César. Ce jeune prince, après une alternative de bons et de mauvais succès, eut enfin le dessous, et il ne put empêcher que les Goths ne prissent la ville de Philippopolis en Thrace, dans laquelle il y eut, dit-on, cent mille hommes tués, et d'où les vainqueurs emmenèrent beaucoup de prisonniers d'un rang illustre. *Eutrop. Jornand. et Amm. Marc. l. XXXI, et Zos.*

La guerre devenant ainsi de plus en plus importante, Dèce, ou libre des autres soins, ou jugeant que celui-ci étoit le plus pressé, se transporta lui-même en Illyrie; et si nous en croyons Zosime son panégyriste, il vainquit les Goths dans tous les combats qu'il leur livra.

Pendant qu'il faisoit la guerre avec succès contre les barbares, il s'éleva contre lui un nouveau concurrent au trône, soit dans Rome, soit en Illyrie; car les témoignages des auteurs varient sur ce point. Valens se fit proclamer empereur, et périt au bout de peu de jours. *Aurel. Vict. Treb. Tr. Tyr.*

Gallus, non moins ambitieux, mais plus adroit que Priscus et que Valens, réussit mieux dans une pareille entreprise contre Dèce. Il étoit un des principaux officiers de l'armée romaine; et Dèce, après plusieurs victoires remportées sur les Goths, se proposant de leur couper le retour dans leur pays, et de les exterminer entièrement, afin de faire perdre pour toujours à cette nation la pensée de rentrer sur les terres romaines, le chargea de garder avec un bon corps de troupes la rive du Danube, pendant que lui, avec le gros de l'armée, il *Zos.*

les poursuivroit en queue. Les Goths ne pouvoient échapper, si la trahison de Gallus ne fût venue à leur secours. Ce perfide, saisi de la passion de régner, leur fit ses propositions contre son maître, qui furent reçues avidement; et le projet d'une embuscade pour faire périr Dèce fut arrangé entre eux. Les Goths se postèrent près d'un grand marais, dans lequel Dèce, emporté par son ardeur à poursuivre des vaincus, et trompé par un faux avis de Gallus, s'engagea sans le sonder. Le marais étoit profond et fangeux; et l'empereur, s'y étant embourbé avec toute son armée, se vit dans le moment attaqué
Aurel. Vict. par une nuée d'ennemis. On rapporte de lui en cette triste occasion un trait de fermeté et de grandeur d'âme tout semblable à celui que l'histoire loue dans Crassus au milieu de ses infortunes vis-à-vis des Parthes. On dit que le fils aîné de Dèce, qu'il venoit d'élever au rang d'Auguste, ayant été tué dans le combat, ce père généreux, loin de succomber à la douleur, entreprit de consoler ses troupes, et de les animer à bien faire, en leur disant que la perte d'un soldat n'étoit pas la ruine d'une armée. Son courage lui fut inutile dans l'af-
Zos. freuse position où il se trouvoit. Enfoncés dans la fange, percés de traits par un ennemi qui tiroit de loin sans se commettre, Dèce, son fils, et toute l'armée romaine, soldats et officiers, périrent sans qu'il en échappât un seul. C'est ainsi que la justice divine vengea le sang de ses saints cruellement répandu par ce violent persécuteur. Le règne de Dèce n'a duré qu'un peu plus de deux ans. Sa mort tombe sous la fin de novembre, ou le commencement de décembre de l'an de J. C. 251. Il laissa un fils, Hostilien, qui fut le jouet, comme nous allons le voir, de la perfidie de Gallus.

Aurel. Vict. Il est dit de Dèce qu'il bâtit et dédia les murs de Rome; ce qui signifie apparemment qu'il en reconstruisit une partie, qui eut par conséquent besoin d'une nouvelle dédicace : car les murs des villes étoient chose

sacrée, selon les idées superstitieuses des Romains. Dèce bâtit aussi des bains ou thermes, soit pour son usage particulier, soit pour la commodité publique. *Eutrop.*

Il paroît que ce prince estimoit la décence dans la conduite, et souhaitoit la réforme des mœurs, si nous devons recevoir pour vrai le récit que nous trouvons dans la vie de Valérien par Trébellius Pollio. Il y est rapporté que Dèce, étant en Illyrie, écrivit au sénat pour ordonner l'élection d'un censeur, et que le choix de la compagnie tomba sur Valérien, qui fut depuis empereur. Une pareille attention fait honneur au gouvernement de Dèce. Nous traiterons bientôt ce fait avec plus d'étendue lorsqu'il nous faudra parler de Valérien. *Treb. Valer. 1 et 2.*

FASTES

DU RÈGNE DE GALLUS.

AN. R. 1002.
DE J. C. 251.

DECIUS AUGUSTUS. III.
DECIUS CÆSAR.

GALLUS est proclamé Auguste avec Hostilien, second fils de Dèce, par les troupes de Mœsie et de Pannonie.

Il décore son fils Volusien du titre de *César*.

Il fait un traité honteux avec les Goths.

AN. R. 1003.
DE J. C. 252.

C. VIBIUS TRÉBONIANUS GALLUS AUGUSTUS. III.
C. VOLUSIANUS CÆSAR.

Gallus vient à Rome.

Peste dans tout l'empire, qui avoit commencé dès l'an 250.

Martyre des saints Corneille et Lucius, papes.

Gallus ôte la vie à Hostilien, et fait courir le bruit que ce jeune prince est mort de la peste.

Il fait Volusien son fils Auguste.

AN. R. 1004.
DE J. C. 253.

C. VOLUSIANUS AUGUSTUS. II.
...... MAXIMUS.

Invasion des Goths dans la Mœsie.

Emilien, les ayant vaincus, se fait proclamer empereur.

Il vient avec son armée en Italie. Gallus est tué avec son fils près d'Intéramna par ses propres troupes.

Tyrans sous Gallus.

M. Aufidius Perperna Licinianus.

GALLUS.

§. III.

Temps de révolutions et de catastrophes. Gallus feint d'honorer la mémoire de Dèce. Il adopte Hostilien, fils de Dèce, et le fait Auguste. Il conclut un traité honteux avec les Goths. Il vient à Rome. Il se livre à la mollesse. Peste de douze ans. Gallus persécute l'Eglise. Il se défait d'Hostilien. Les Goths ravagent de nouveau la Mœsie. Emilien les rechasse dans leur pays et se fait empereur. Il vient en Italie. Gallus est tué par ses propres troupes. Perperna, tyran de peu de jours.

Le temps dont j'expose ici les événemens est un temps de révolution, de catastrophes sanglantes, de règnes courts, et qui ne font que passer rapidement sous les yeux. L'empire romain ressembloit alors parfaitement à la royauté misérable du temple de Diane dans le bois d'Aricie, qui ne pouvoit être possédée que par un esclave qui eût tué son prédécesseur. Les commandans des armées, presque tous gens de basse naissance, ne manquoient point l'occasion d'ôter l'empire avec la vie à celui qui en étoit en possession, et ils se plaçoient sur son trône dans l'attente d'un pareil sort. Philippe, Dèce, Gallus, dont il s'agit maintenant, et Emilien, qui remplacera Gallus, sont la preuve de ce que j'avance.

Strab. l. v, p. 239.

C. Vibius Trébonius Gallus fut proclamé empereur sans difficulté, après la mort de Dèce, par les troupes de Mœsie et de Pannonie. Il étoit natif ou originaire de

Zos. Vict. uterque. Eutrop.

l'île de Méninge, aujourd'hui Gerbi, près des côtes d'Afrique, et il représenta fidèlement dans sa conduite la perfidie africaine. Après avoir fait périr Dèce par une lâche et horrible trahison, il rendit des respects à sa mémoire, et le mit avec son fils aîné au rang des dieux. C'étoit une politique constamment pratiquée par tous ces usurpateurs du trône pour déguiser leur crime: Maximin en avoit usé ainsi à l'égard d'Alexandre, Philippe par rapport à Gordien III, et Dèce lui-même par rapport à Philippe. Gallus fit plus. Quoiqu'il eût un fils, connu dans l'histoire sous le nom de *Volusien*, il adopta Hostilien, fils de Dèce, et il lui conféra le titre d'*Auguste*. On peut même soupçonner qu'il avoit commencé par faire déclarer Hostilien Auguste, comme fils du dernier empereur, et que ce fut sous le prétexte de lui servir de tuteur à cause de son bas âge qu'il se fit lui-même revêtir des titres de la souveraine puissance. Philippe lui avoit donné l'exemple de cette ruse. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que sous les témoignages d'honneur et de bienveillance que Gallus donnoit à Hostilien il cachoit le noir dessein de s'en défaire.

Zos. Il avoit été trop bien servi par les Goths pour les traiter en ennemis; et d'ailleurs ses intérêts l'appeloient à Rome. Il conclut avec eux une paix honteuse, leur permettant de retourner dans leur pays avec tout leur butin, et d'y emmener même un grand nombre d'illustres prisonniers, et s'engageant à leur payer tous les ans un tribut en or. Après avoir ainsi vendu aux barbares l'honneur de l'empire, il se rendit à Rome, où il étoit déjà reconnu, le sénat ne faisant nulle difficulté de subir, dans ces temps orageux, la loi du plus fort.

Un empire acquis par les voies par lesquelles Gallus y étoit parvenu demande de l'activité et de la vigilance pour être conservé. Gallus se livra à la mollesse, aux délices, à la nonchalance, ayant quelque légère atten-

tion sur la capitale, et négligeant tout le reste d'une si vaste monarchie. Aussi son règne n'est presque connu que par les maux qu'y éprouva l'empire, par les dévastations des barbares, et surtout par une peste effroyable, qui, ayant commencé dès l'an de Jésus-Christ 250, prit de nouvelles forces en 252, et dura encore dix ans au-delà. *Tillem.* AN. R. 1003.

Gallus et Volusien, que son père avoit fait consul avec lui, et Auguste, s'acquirent quelque honneur auprès du peuple de Rome par le soin qu'ils prirent des funérailles de ceux qu'emportoit la maladie, sans excepter les personnes les plus viles. Mais il n'est point dit qu'ils aient songé au remède, ni qu'ils aient donné les ordres nécessaires pour arrêter la contagion, et empêcher que la communication ne la répandît. *Aurel. Vict.*

Ils s'amusèrent à recourir à leurs faux dieux par des sacrifices, dont ils commandèrent la célébration dans tout l'empire; et il est assez vraisemblable que c'est ce qui fit renaître la persécution contre les chrétiens, qui, pleins de zèle pour le bien de l'état, ne vouloient pas, par des cérémonies sacriléges, irriter de plus en plus le vrai Dieu, seul arbitre et dispensateur des biens et des maux. Cette persécution, que l'on peut regarder comme une suite de celle de Dèce, procura la couronne du martyre à deux saints papes, Corneille et Lucius. *Tillem.*

La peste vint fort à propos pour couvrir d'un voile l'exécution des desseins que Gallus avoit formés contre la vie d'Hostilien. Il craignoit que le nom de Dèce ne fût une puissante recommandation pour ce jeune prince, et n'engageât les soldats à vouloir réunir en sa personne le pouvoir avec le titre et les honneurs de la dignité impériale. Il cherchoit donc l'occasion de se délivrer d'un concurrent qui lui faisoit ombrage. La [a] maladie con- *Zos. et Aurel. Vict.*

[a] Zosime, d'une part, dit que Gallus ôta la vie à Hostilien, et de l'autre Aurélius Victor témoigne qu'Hostilien mourut de la peste. Il est aisé de penser que l'un a raconté la chose telle qu'elle est dans la réalité, et

tagieuse lui fournit cette occasion. Il fit donner apparemment du poison à Hostilien, et il répandit le bruit que la peste avoit terminé ses jours. Peut-être doit-on remettre jusqu'après la mort d'Hostilien l'élévation de Volusien au rang d'Auguste. Le fils de Gallus aura ainsi rempli la place vacante, et profité de la dépouille du fils de Dèce.

Zos. et Zon. An. R. 1004. Si nous en croyons Zosime, les barbares, Scythes, Borans, Burgundes, [a] Carpiens, ne firent pas de moindres ravages que la peste dans toutes les provinces de l'empire : mais il paroît que les courses dont parle ici cet écrivain doivent plutôt être rapportées au règne de Valérien. Ce qui appartient au temps de Gallus, c'est une nouvelle invasion des Goths, qui, soit qu'ils ne fussent pas payés exactement du tribut qu'il leur avoit promis, soit par leur inquiétude naturelle, passèrent le Danube et désolèrent la Mœsie, brûlant les bourgades, tuant les habitans ou les emmenant prisonniers, et amassant un butin immense.

Vict. Epit. Eutrop. Zos. et Zon. Emilien, Maure de nation, d'une très-basse origine, et qui néanmoins avoit été consul, peut-être déjà [b] deux fois, commandoit alors les troupes romaines dans la Mœsie. Ce général savoit la guerre, et, plein d'ambition, il ne se croyoit pas moins digne de l'empire que Gallus. Il pensa qu'il ne s'agissoit pour lui que de le mériter par quelque glorieux exploit ; et remarquant que ses troupes étoient découragées, il les ranima non-seulement par les motifs du devoir et de l'honneur, mais en leur promettant de tourner à leur profit la pension ignominieuse que l'on payoit aux barbares. Il réussit : ses soldats,

que l'autre a suivi le faux bruit répandu par le meurtrier.

[a] Ces Burgundes ne sont pas ceux qui ont fondé dans les Gaules le royaume de Bourgogne ; mais ils étoient sans doute une branche de la même nation.

[b] On trouve un Æmilianus, consul, l'an de J.C. 244 ; un M. Æmilianus, consul pour la seconde fois, en 249. Il n'y a rien qui empêche d'attribuer ces deux consulats à l'Émilien dont il s'agit ici.

flattés d'une si douce espérance, firent des merveilles. Ils battirent les Goths dans la Mœsie : ils les poursuivirent même dans leur pays au-delà du Danube, et là ils livrèrent un nouveau combat, taillèrent en pièces leur armée, et reconquirent tout le butin qui avoit été emporté de la province romaine. Emilien, vainqueur, fut proclamé empereur par l'armée. Il ne perdit point de temps pour faire valoir ses prétentions, et il se hâta de passer en Italie.

Gallus, effrayé, envoya Valérien sur le Rhin pour lui amener les légions de Gaule et de Germanie ; et lui-même, avec ce qu'il avoit de forces, il marcha au-devant de l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent près d'Intéramna [a] en Ombrie ; et celle de Gallus, se trouvant trop inférieure, et d'ailleurs n'ayant que fort peu d'estime pour son chef, termina la querelle en le tuant avec son fils, et en accédant volontairement au parti d'Emilien.

Gallus avoit régné environ deux ans, un peu plus ou un peu moins. Emilien n'étoit pas le premier concurrent qui se fût élevé contre lui. Un certain M. Aufidius Perperna Licinianus avoit pris le titre d'*Auguste* quelque temps auparavant : mais son entreprise malheureuse fut étouffée en naissant. *Tillem.*

[a] Terni.

ÉMILIEN.

§. IV.

Emilien est reconnu empereur par le sénat. Sa conduite douce et modérée. Valérien est proclamé empereur par les troupes qu'il amenoit au secours de Gallus. Emilien est tué par ses propres soldats.

An. R. 1004.
De J. C. 253.

C. VOLUSIANUS AUGUSTUS. II.
...... MAXIMUS.

Zos. et Zon. Eutrop. Vict. uterque.

C. ou M. Julius Æmilianus, que nous nommons simplement Emilien, ne fit que paroître sur la scène, et son règne ne dura pas quatre mois. Il doit pourtant être mis au rang des empereurs, puisqu'il fut reconnu par le sénat, qui, l'ayant d'abord déclaré ennemi public sur la réquisition de Gallus, lui déféra tous les titres de la puissance impériale lorsqu'il le vit vainqueur. Emilien avoit eu soin de se concilier l'affection de cette compagnie par des lettres écrites aussitôt après son élection faite en Illyrie par les soldats. Il y protestoit qu'il se regardoit comme le lieutenant du sénat, à qui il laisseroit toute l'autorité du gouvernement, se renfermant dans la conduite des armées. Il promettoit d'établir la paix dans l'empire, en délivrant la Thrace et les provinces voisines des incursions des barbares, et en allant faire la guerre aux Perses, qui recommençoient à troubler l'Orient par quelques actes d'hostilité. On peut croire que ce langage si soumis, et qui exprimoit de si bonnes intentions, avoit déjà fait une favorable impression sur le sénat, et le succès décida ses suffrages.

Emilien tint parole, au moins en partie. Il se condui-

sit dans Rome avec beaucoup de modestie et de douceur; il avoit des manières tout-à-fait populaires, qui même furent prises par les soldats pour bassesse et pour oubli de son rang. Peut-être la crainte influoit-elle dans ces grands dehors de modération qu'il faisoit paroître, car il ne fut pas un instant paisible; et, dès qu'il fut délivré de Gallus, il vit s'élever contre lui un rival plus redoutable en la personne de Valérien.

Ce sénateur tenoit depuis long-temps un rang illustre dans Rome, et jouissoit d'une très-grande réputation. Gallus l'avoit chargé, comme je l'ai dit, de lui amener les troupes de Gaule et de Germanie pour se défendre contre l'attaque d'Emilien. Valérien s'acquitta fidèlement de sa commission : mais avant qu'il pût arriver, déjà celui qu'il servoit n'étoit plus. Ce fut dans la Rhétie qu'il apprit la mort de Gallus; et l'armée qu'il conduisoit, se voyant un chef d'un grand nom, et dédaignant l'obscurité de la naissance d'Emilien, saisit l'occasion qui s'offroit de faire un empereur, et proclama Valérien Auguste. Il n'est point dit si Valérien eut quelque part à la détermination des soldats, ni s'il fit des façons de résistance. Il étoit assez judicieux pour ne désirer que foiblement l'empire, et assez franc pour se prêter de bonne grâce et sans répugnance hypocrite au vœu de ceux qui l'élisoient. Il marcha donc à leur tête vers Rome; mais il n'eut pas besoin de combattre.

Emilien éprouva le même sort que Gallus. Ses soldats avoient plus d'estime pour le chef ennemi que pour leur propre empereur. D'ailleurs ils sentoient l'inégalité de leurs forces. Ils résolurent donc de se défaire d'Emilien, et ils le tuèrent à Spolette, jusqu'où il s'étoit avancé. Valérien, vainqueur sans avoir tiré l'épée, et peut-être même sans avoir vu le camp de son adversaire, fut reconnu unanimement dans tout l'empire.

FASTES

DU RÈGNE DE VALÉRIEN.

AN. R. 1004.
DE J. C. 253.

C. VOLUSIANUS AUGUSTUS. II.
.... MAXIMUS.

Valérien, proclamé empereur par les soldats, est reconnu par le sénat, qui défère à Gallien son fils le titre de *César*. Valérien lui donne celui d'*Auguste*.

AN. R. 1005.
DE J. C. 254.

P. LICINIUS VALÉRIANUS. II. } AUG.
P. LICINIUS GALLIÉNUS. }

L'empire étoit alors attaqué de tous côtés par les barbares.

Valérien envoie Gallien son fils dans les Gaules, en lui donnant Postume pour adjoint et pour modérateur, et il se charge lui-même de défendre les pays qui sont à l'orient de l'Italie.

Quelques-uns placent en ce temps-ci l'exploit d'Aurélien contre les Francs, que nous avons rapporté au règne de Gordien III.

AN. R. 1006.
DE J. C. 255.

P. LICINIUS VALÉRIANUS. III. } AUG.
P. LICINIUS GALLIÉNUS. II. }

Nous trouvons sous cette année un Valérien César, qui paroît avoir été le second fils de l'empereur.

AN. R. 1007.
DE J. C. 256.

.... MAXIMUS.
.... GLABRIO.

Victoire sur les Germains, d'où Gallien prit le titre de *Germanicus Maximus*. Cette victoire peut avoir été

remportée par le ministère d'Aurélien, depuis empereur.

Gallien traite avec un des princes germains, qui s'engage à empêcher ses compatriotes de passer le Rhin.

S'il y a quelque chose de vrai dans ce que dit Zonare d'une victoire remportée par Gallien près de Milan, avec dix mille hommes sur trois cent mille Allemands, on peut rapporter cet événement ou à ce temps-ci, ou, plus vraisemblablement peut-être, à la première année, dans laquelle Gallien jouit seul de la souveraine puissance.

P. LICINIUS VALÉRIANUS. IV. } AUG. — An. R. 1008.
P. LICINIUS GALLIÉNUS. III. — De J.C. 257.

Valérien, qui avoit d'abord favorisé les chrétiens, commence cette année à les persécuter, y étant engagé par Macrien. Cette persécution, qui est la huitième, dura jusqu'à la fin du règne de Valérien.

Il conduit par ses ordres la guerre contre les Goths, qui ravageoient l'Illyrie et la Thrace. Claude et Aurélien, qui furent depuis empereurs, se signalèrent dans cette guerre. Probus, alors fort jeune, y acquit aussi beaucoup de gloire, quoique dans des postes subalternes.

MEMMIUS TUSCUS. — An. R. 1009.
. . . . BASSUS. — De J.C. 258.

Valérien à Byzance.

Aurélien, adopté par Ulpius Crinitus, fut consul avec lui pendant une partie de cette année. Leur consulat commença le 22 mai.

Les Perses, sollicités par Cyriade, transfuge, entrent en Mésopotamie, prennent Nisibe et Carres, pénètrent dans la Syrie, et se rendent maîtres d'Antioche, qu'ils pillent et saccagent.

Cyriade prend les titres de *César* et d'*Auguste*.

Courses des Scythes Borans, qui s'emparent de Trébizonde.

Martyre de saint Sixte, pape, de saint Laurent, de saint Cyprien.

AN. R. 1010. DE J.C. 259.

ÆMILIANUS.

..... BASSUS.

Cyriade périt après avoir régné un an dans la Syrie.

Valérien à Antioche. Il rétablit cette ville.

La Bithynie ravagée par des peuples scythes. Valérien se met en mouvement pour les chasser. Mais ils étoient déjà retirés lorsqu'il arriva en Cappadoce. Il retourne à Antioche.

Valérien, fils aîné de Gallien, est fait César.

AN. R. 1011. DE J.C. 260.

.... SÉCULARIS.

...... DONATUS.

Valérien est défait par Sapor en Mésopotamie, et ensuite fait prisonnier dans une entrevue avec son vainqueur.

Sa captivité fut longue, et surchargée des opprobres les plus ignominieux.

Tyran sous le règne de Valérien.

Cyriade, en Syrie.

VALÉRIEN.

§. V.

Valérien, universellement estimé avant que d'être empereur, se trouva au-dessous de sa place. Il avoit de la probité, mais sans talens. Triste état de l'empire lorsque Valérien en prit les rênes. Valérien fait Auguste Gallien son fils. Famille de Valérien. Il envoie Gallien en Gaule contre les Germains, lui donnant Postume pour modérateur. Gallien acquiert de l'honneur dans ce commandement. Valérien réussit, par ses généraux, contre les barbares qui ravageoient l'Illyrie. L'Asie mineure ravagée à diverses reprises par des courses de nations scythiques. Négligence et pesanteur de Valérien. La peste continue de désoler l'empire. Guerre des Perses. Cyriade traître et tyran. Prise d'Antioche par les Perses. Cyriade périt. Valérien vient à Antioche, et la rétablit. Il est défait par Sapor, et fait prisonnier dans une entrevue. Indigne traitement que lui fait souffrir Sapor. Valérien, quoique bon par caractère, persécuta néanmoins les chrétiens. Idée de cette persécution, qui est comptée pour la huitième. Commencemens du christianisme parmi les Goths et autres barbares.

JAMAIS prince n'est monté sur le trône avec une plus belle réputation que Valérien, ni avec des applaudissemens plus sincères et plus universels de la part de tous les ordres de l'état. Né d'une illustre origine, éprouvé par tous les emplois civils et militaires, en ayant soutenu le poids avec dignité, il étoit parvenu au plus haut *Treb. Val.* 1, 2.

point de considération et d'éclat où pût aspirer un particulier. Consulaire, tenant le premier rang entre tous les sénateurs, député des Gordiens, élus empereurs en Afrique, vers le sénat, rien n'est surtout plus honorable pour lui que la manière dont il fut nommé censeur.

Zos. et Cap. Gord. 9.

L'autorité de la censure, depuis l'établissement de la puissance impériale, y avoit presque toujours été réunie. Paulus et Plancus sont les deux derniers particuliers qui l'aient gérée ensemble vingt-deux ans avant l'ère commune de Jésus-Christ, Auguste étant déjà en paisible possession de l'empire. Claude s'associa Vitellius au titre et au pouvoir de censeur. Depuis ce temps les empereurs s'étoient constamment conservé l'exercice de cette charge, quoiqu'ils n'en prissent pas ordinairement le titre. Dèce, apparemment par zèle pour la réforme des mœurs, voulut confier ce soin à un particulier, qui pût s'y livrer tout entier, n'ayant point d'autre objet; et il ne craignit point de distraire de la puissance impériale une si importante fonction. Etant en Illyrie, occupé de la guerre contre les Goths, il écrivit au sénat pour lui ordonner de nommer un censeur.

Trebell.

Aussitôt que le préteur, qui, en l'absence des deux Dèces, empereurs, et actuellement consuls, présidoit à l'assemblée, eut fait lecture des ordres qu'il avoit reçus, il ne fut pas besoin de délibération. Le vœu unanime se décida tout d'un coup pour Valérien. De toutes parts on s'écrioit : « La vie de Valérien est une censure per« pétuelle. C'est à celui qui est le meilleur de tous qu'il « appartient de juger de tous. Valérien, dès son enfance, « a été un censeur respectable par l'intégrité de sa con« duite : sénateur sage, modeste, plein de gravité, ami « des bons, ennemi des tyrans, faisant la guerre aux « vices. C'est lui que nous voulons avoir pour censeur, « c'est lui que nous nous proposons d'imiter. Plus il« lustre par son mérite que par la noblesse de son sang, « il montre en lui l'innocence des mœurs, l'éminence

« de la doctrine. C'est un exemple unique : il fait revi-
« vre en sa personne la vénérable antiquité. » Ces acclamations souvent répétées se terminèrent par la déclaration du consentement général. « Nous sommes tous « de cet avis, » s'écria-t-on ; et c'est ainsi que se forma le décret du sénat.

Valérien étoit alors à l'armée. Dèce le manda aussitôt qu'il eut reçu le sénatus-consulte, et en présence des premiers de sa cour qu'il avoit assemblés, il lui notifia son élection, en lui détaillant en même temps toute l'étendue des pouvoirs de sa charge : « Valérien (lui « dit-il), vous avez lieu de vous féliciter d'être honoré « comme vous l'êtes par les suffrages du sénat, ou « plutôt d'en posséder toute l'estime, toute l'affection, « tous les cœurs. Recevez l'autorité de la censure, que « vous êtes seul capable d'exercer dignement, et que « vous défère la république romaine sur tous ses mem- « bres pour juger de leur conduite. Vous déciderez qui « sont ceux qui méritent de conserver ou d'acquérir le « rang de sénateurs : vous rendrez à l'ordre des cheva- « liers son ancienne splendeur : vous prendrez connois- « sance des revenus publics, et vous en ferez les baux : « les gens de guerre seront soumis à votre inspection : « vous jugerez les juges mêmes, les officiers de notre « palais, ceux qui occupent les premières places de « l'état. En un mot, excepté le préfet de la ville, les con- « suls en charge, le roi des sacrifices et la première « vestale, pourvu qu'elle soit fidèle à conserver son « honneur, tous les ordres et tous les particuliers seront « sujets à votre animadversion ; et ceux-mêmes qui en « seront exempts ne laisseront pas de se faire un devoir « de vous plaire. »

Valérien, loin d'être ébloui d'un honneur si brillant, et qui lui étoit déféré d'une façon si flatteuse, n'en sentit que le poids, et s'excusa de l'accepter. « Grand et vé- « nérable empereur (dit-il), ne me forcez point à me

« charger d'un fardeau qui ne convient qu'à votre au« guste place. La censure est une fonction impériale « qu'un particulier ne peut remplir. Pour moi, surtout, « je sens que tout me manque, et les forces et la con« fiance. Je ne sais même si les circonstances n'y ré« pugnent pas; et dans l'état où je vois le genre humain, « je ne le crois pas susceptible de réforme. »

Ici notre auteur nous laisse sans nous apprendre [a] si les excuses de Valérien furent reçues, ou si Dèce le contraignit de se charger de la censure. Ce qui est clair par la suite des faits, c'est que, supposé que Valérien ait été censeur, il ne peut pas avoir fait grand exercice de son pouvoir. Dèce périt peu de temps après; et une censure sévère auroit été bien déplacée sous Gallus, qui se livra à la mollesse et à la nonchalance.

Tel étoit Valérien lorsqu'il fut élevé à l'empire. Le sénat, le peuple, les provinces, approuvèrent avec empressement le choix des soldats; et si l'on eût donné à chacun la liberté de nommer un empereur, il n'étoit personne dont le suffrage ne lui fût assuré. Cependant ce mérite si universellement estimé se trouva au-dessous de sa place. Valérien, ayant brillé dans les emplois inférieurs, ne fut pas capable de soutenir le rang suprême; et l'on peut lui faire, avec une justesse parfaite, l'application de ce que Tacite a dit de Galba, qu'il[1] parut au-dessus de la condition privée tant qu'il fut simple particulier; et qu'il auroit été d'un consentement unanime jugé digne de l'empire, s'il n'eût jamais été empereur.

[a] Valérien est qualifié ancien censeur au commencement du fragment qui nous reste de sa vie par Trébellius Pollio. Mais il est incertain si les premières paroles de ce fragment sont de l'auteur : et d'ailleurs Trébellius n'est pas un écrivain si exact, que l'on doive presser les termes dont il se sert et les prendre à la lettre. L'élection de Valérien à la censure pourroit lui avoir paru un fondement suffisant de l'appeler censeur.

[1] *Major privato visus dùm privatus fuit, et omnium consensu capax imperii, nisi imperdsset.* Tac. Hist. 1, 49.

Si la probité suffisoit pour gouverner une vaste monarchie, Valérien eût été sans doute un grand prince. Il avoit de la simplicité dans les mœurs, de la droiture, de la franchise; il aimoit la justice; il évitoit de fouler les peuples; il écoutoit volontiers les bons conseils, et il en faisoit honneur à ceux de qui il les avoit reçus. Il possédoit même une qualité bien importante dans un souverain, il aimoit à placer le mérite; et l'on remarque qu'un grand nombre des officiers de guerre qu'il employa dans des commandemens importans, ou devinrent empereurs, ou, ayant usurpé la souveraine puissance, s'y conduisirent de manière que l'on ne pouvoit blâmer en eux que l'illégitimité des voies par lesquelles ils s'y étoient élevés. *Till. Val.* 1 *et* 2.

Voilà des parties tout-à-fait louables: mais l'art de gouverner exige de plus des talens qui manquoient à Valérien: la supériorité des vues, la fermeté du courage, l'activité dans l'exécution, la connoissance des profondeurs du cœur humain, et une sage défiance contre les piéges que tend la méchanceté. Valérien étoit un esprit borné, mou, lent, crédule; et en conséquence de ces défauts, son règne ne fut qu'un tissu de malheurs, et se termina enfin par la plus ignominieuse catastrophe.

Il est vrai que l'empire étoit dans une situation déplorable lorsque Valérien en prit lés rênes. Les divisions intestines des Romains, ces déplacemens continuels d'empereurs qui tomboient les uns sur les autres, les frontières dégarnies par la nécessité où se mettoient les armées de faire reconnoître dans Rome les princes qu'elles avoient choisis, les soins que ces princes eux-mêmes étoient obligés de prendre pour établir leur autorité naissante, et prévenir, s'ils eussent pu, les révoltes: tant de causes réunies affoiblissoient prodigieusement l'état, et l'exposoient en proie à l'étranger. Les Germains se faisoient craindre sur le Rhin; les Goths, les Bur-

gundes, les Carpiens, sur le Danube, d'autres peuples scythiques couroient et ravageoient l'Asie ; les Perses attaquoient les provinces de l'Orient. L'étendue immense de l'empire sembloit ne donner que plus de prise aux guerres et aux ennemis. Dans la suite Claude II, Aurélien, Probus, triomphèrent d'obstacles et de dangers tout pareils, ou même plus grands. Mais la supériorité de leur génie leur fit trouver des ressources que le foible Valérien ne sut ni découvrir ni employer.

Eutrop. et Vict. uterq. En même temps que Valérien avoit été reconnu par le sénat, son fils Gallien, qui étoit à Rome, fut aussi déclaré César. Valérien le fit Auguste, et il égala ainsi à sa personne et à son rang un fils âgé de dix-huit à vingt ans, et qui, sans manquer d'esprit, avoit le plus mauvais cœur, et le plus bas dont l'histoire fasse mention. Comme la famille de Valérien a été très-nombreuse, je crois que, pour jeter de la clarté sur ce que nous aurons à dire dans la suite, il est à propos d'en tracer ici le tableau.

Tillem. Valérien, nommé dans les inscriptions P. Licinius Valérianus, fut marié deux fois. De son premier mariage il eut P. Licinius Galliénus, que nous nommons simplement Gallien, nom emprunté de l'aïeul maternel de ce prince, qui fut un homme illustre dans la république. Valérien prit une seconde alliance avec Mariniana, que l'on ne connoît que par les médailles qui attestent son apothéose. De Valérien et de Mariniana naquirent deux fils, qui furent tous deux Augustes, Valérien le jeune et [a] Egnatius. Ces princes eurent des enfans qui ne sont pas connus dans l'histoire. Gallien épousa Salonine, et il en eut au moins deux fils, tous

[a] Je suis M. de Tillemont dans ce que je dis de la famille de Valérien, quoique je n'ignore pas qu'il reste des difficultés par rapport à certains points. La chose est si embrouillée, et si peu importante, qu'il m'a paru que le meilleur parti étoit de me fixer au sentiment d'un écrivain si savant et si exact, sans pourtant vouloir m'en rendre garant

deux portant entre autres noms celui de *Saloninus*, tous deux décorés du titre de *César*. Nous appelons l'un Valérien, et l'autre Salonin.

L'empereur Valérien, se voyant sur un trône attaqué de toutes parts, prit des mesures pour faire face à tous les ennemis. Il envoya Gallien son fils dans les Gaules pour s'opposer aux Germains, et lui-même il se chargea d'aller chasser les peuples scythiques qui désoloient l'Illyrie et l'Asie. *Zos. et Eutrop.*

Gallien étoit bien jeune pour la commission que son père lui imposoit. Mais, outre que le courage militaire ne lui manquoit pas, comme les sentimens d'honneur et de vertu, Valérien ne lui donna que le nom et les honneurs de général, et il lui joignit pour conducteur et pour modérateur Postume, habile guerrier, qui dans la suite s'attribua le titre d'*Auguste*, et régna avec gloire dans les Gaules. Il avoit eu la pensée de confier cet emploi à Aurélien, qui fut depuis empereur; mais il craignit sa trop grande sévérité. « Mon fils (écrivoit-il « à un ami qui s'étoit étonné de la préférence donnée à « Postume), mon fils est encore bien jeune, et même « enfant. Il y a beaucoup de légèreté dans sa façon « de penser et dans sa conduite. J'ai appréhendé, je « l'avoue, qu'Aurélien, sévère comme il est, ne poussât « trop loin la rigueur à son égard. » *Vop. Aurel. 8.*

Gallien, gouverné par Postume, eut des succès contre les Germains. Ces Germains peuvent bien être les [a] Francs, qui, dans ces commencemens de leur existence sont souvent désignés par un nom alors plus connu. Quelques savans même attribuent au temps dont nous parlons actuellement l'avantage que remporta sur eux Aurélien, encore tribun, et que nous avons cru devoir placer sous Gordien III. Il est plus probable qu'Aurélien, qui est appelé, dans une lettre écrite à son sujet, le *Till. Val. 3 et 4.*

[a] Zonare dit positivement que Gallien fit la guerre aux Francs.

restaurateur des Gaules, étoit parvenu sous ce prince à un grade supérieur ; qu'il commandoit, sous les ordres de Gallien et de Postume, un corps considérable, et qu'il signala son commandement par quelque victoire plus éclatante que ce premier exploit. Les médailles nous font connoître en effet une victoire sur les Germains, qui valut à Gallien le titre de *Germanicus Maximus*, très-grand Germanique.

Zos. Gallien, pour assurer la tranquillité des Gaules, joignit la négociation à la force des armes ; et, après avoir dompté dans plusieurs combats la fierté des Germains, il fit alliance avec un de leurs princes, qui, non-seulement consentit à ne plus passer le Rhin, mais s'engagea à empêcher ses compatriotes de le passer.

Voilà l'idée que nous pouvons donner de ce que fit Gallien dans les Gaules pendant le règne de son père, ou plutôt de ce que firent Postume et Aurélien sous son nom. *Zonar.* Selon Zonare, Gallien s'illustra encore par un fait d'armes bien brillant en Italie. Avec dix mille hommes, au rapport de cet écrivain, il défit, près de la ville de Milan, trois cent mille Allemands. La chose est difficile à croire ; et ce qu'il peut y avoir de vrai paroît devoir être rejeté à un temps postérieur.

La guerre ne se faisoit pas moins vivement en Illyrie. Les nations voisines du Danube inondoient toute cette vaste contrée, et y exerçoient d'horribles ravages. Valérien, qui s'étoit transporté à Byzance, pour être plus près des ennemis, employa contre eux divers généraux, *Vop. Aurel. 13, et Trebell. Claud. 15.* dont les plus illustres sont Claude et Aurélien, tous deux depuis empereurs. Aurélien, en particulier, remporta une grande victoire sur les Goths, et il en fut récompensé par le consulat.

Vop. Prob. 3-5. Probus, qui parvint aussi dans la suite à l'empire, étoit alors trop jeune pour pouvoir commander en chef. Mais il se distinguoit déjà par toutes les excellentes qualités d'une belle âme, et par la bravoure militaire. Va-

lérien l'avoit fait tribun avant l'âge, et il n'eut pas lieu ds s'en repentir. Dans un combat contre les Sarmates et les Quades, Probus fit des prodiges de valeur, et il mérita la couronne civique en délivrant des mains des barbares Valérius Flaccus, jeune homme d'une haute naissance et parent de l'empereur.

L'Illyrie étant ainsi mise à l'abri des courses des Goths par les emplois de ces grands hommes, il s'agissoit de secourir l'Asie mineure, qui étoit en proie à des nuées d'autres barbares, peuples Scythes, entre lesquels on nomme en particulier les Borans. C'est du côté du Phase et de la Colchide que leurs courses commencèrent à se faire sentir, et y vinrent par mer. Ils n'avoient point de vaisseaux; mais ils en empruntèrent des habitans du Bosphore. Zosime observe que, tant que le petit état du Bosphore avoit eu ses rois héréditaires, ces princes amis et alliés des Romains, faisant le commerce avec eux, et en recevant des présens, empêchoient les Scythes de passer sur les terres de l'empire; mais que, par l'extinction de la famille royale, le sceptre étant tombé en des mains indignes, ces nouveaux souverains, mal affermis, et manquant de courage, craignirent les menaces des Scythes, et, non contens de leur livrer passage, leur fournirent même des vaisseaux. *Zos.*

Les Borans, car c'est de cette nation scythique qu'il s'agit, lorsqu'ils furent abordés en Colchide, renvoyèrent les vaisseaux; et, se répandant aussitôt dans tout le plat pays, ils le pillèrent et le ravagèrent en barbares. Ensuite ils osèrent même attaquer Pityonte[a], ville fortifiée, et qui défendoit dans ces quartiers les frontières de l'empire. Successianus, qui commandoit dans la place, brave officier, et secondé par de bonnes

[a] Zosime place visiblement, comme il paroîtra par ce qui est dit plus bas, la ville de Pityonte au-dessous et au midi du Phase. Strabon parle d'une Pityonte la grande au nord de cette même rivière. Ou Zosime se trompe, ce qui n'est pas difficile à croire, ou il faut distinguer, comme a fait Cellarius dans sa carte, deux villes de Pityonte.

troupes qu'il avoit sous ses ordres, reçut si bien les ennemis, qu'il leur ôta tout d'un coup l'espérance de réussir dans leur entreprise. Il les battit, il les poursuivit; et les Borans, ayant perdu beaucoup de monde, se trouvèrent trop heureux de s'enfuir précipitamment dans leur pays sur des vaisseaux qu'ils rencontrèrent à la côte, et dont ils s'emparèrent par force.

Les habitans de Pityonte et tout le pays voisin se croyoient totalement délivrés. Mais les barbares, à qui ils avoient affaire, toujours inquiets, toujours avides, n'ayant rien qui les attachât à leur patrie, accoutumés à errer sans demeure fixe, portant avec eux tout ce qu'ils possédoient, et amorcés par l'espoir du butin, ne se décourageoient point par les disgrâces. Battus une première fois, ils revenoient à la charge; et c'est par cette manœuvre, persévéramment et infatigablement continuée, qu'ils vinrent enfin à bout de ruiner l'empire romain.

Les Borans, à peine retournés dans leur pays, se préparèrent à une nouvelle course. Ils obtinrent encore des vaisseaux des peuples du Bosphore; et, arrivés près du Phase, ils les gardèrent, afin de s'assurer une retraite dans le besoin. Ils commencèrent par attaquer un temple de Diane, qui étoit dans ces contrées, et la ville royale d'Æéta, père de Médée, si célèbre dans la fable. Repoussés avec perte, ils ne se rebutèrent point, et vinrent se présenter devant Pityonte. Malheureusement Successianus n'y étoit plus. Valérien, que la nécessité de résister aux armes des Perses avoit amené à Antioche, y avoit aussi mandé cet officier, qu'il fit préfet du prétoire, et des conseils duquel il vouloit s'aider dans la conduite de la guerre d'Orient. Pityonte fut mal défendue; les Borans la prirent d'emblée, la pillèrent; et, s'étant rendus maîtres des vaisseaux qu'ils trouvèrent dans le port, ils en accrurent leur flotte, se remirent en mer, et, allant en avant, ils s'approchèrent de Trébi-

zonde, ville puissante, ceinte d'une double muraille, et qui avoit une garnison forte de plus de dix mille hommes.

Des barbares, sans aucune connoissance de l'art si difficile des siéges, n'auroient jamais emporté cette place. Ils ne s'en seroient pas flattés, dit l'historien, même en songe. La négligence de la garnison leur procura un succès qui passoit leurs espérances comme leurs forces. Les soldats et les officiers romains, comptant sur leurs avantages, et méprisant l'impéritie des ennemis, ne se tenoient point sur leurs gardes, ne prenoient aucune précaution, et songeoient uniquement à se divertir et à faire bonne chère. Les Borans, instruits de cette sécurité, escaladèrent le mur pendant la nuit, et se trouvèrent ainsi tout d'un coup maîtres de Trébizonde. La garnison, aussi lâche que mal disciplinée, sortit par la porte qui donne du côté des terres, et abandonna les habitans à la discrétion des vainqueurs. Le butin fut immense. La ville étoit riche par elle-même; et de tout le pays des environs on y avoit porté, comme dans un asile assuré, tout ce que l'on possédoit de précieux. Les Borans en profitèrent; et, après avoir tout pillé, tout saccagé dans la ville, ils étendirent même leurs courses dans l'intérieur du pays, comme il paroît par l'épître canonique de saint Grégoire Thaumaturge, alors évêque de Néocésarée. Ils emportèrent ainsi les richesses du Pont, et les ayant chargées sur leurs vaisseaux, ils s'en retournèrent triomphans dans leur pays. *Tillem.*

Un si heureux succès fut une puissante amorce pour d'autres peuples scythes voisins des Borans. Ces peuples, résolus d'imiter un exemple si utile, formèrent une armée de terre et une flotte. Pour la construction des vaisseaux, dont ils ignoroient les règles, ils se servirent du ministère des Romains qui se rencontrèrent parmi eux, soit pour y avoir été amenés prisonniers,



n'y avoit point eu de guerre ouverte entre les deux empires. Ce n'est pas que la paix fût bien religieusement observée par Sapor. Il est parlé d'entreprises renouvelées par ce prince contre les Romains dès le temps de Gallus. Zonare fait mention d'un Tiridate, roi d'Arménie, détrôné alors par les Perses, et par ses propres fils qui s'étoient joints à ses ennemis. Mais ce fut sous le règne de Valérien, et à l'aide du traître Cyriade, que Sapor leva le masque et ralluma plus violent que jamais le feu de la guerre.

Trebel. Tr. Tyr. 2. Cyriade, fils d'un père de même nom, qui doit avoir été un grand seigneur en Syrie, s'étant attiré la disgrâce de son père par sa mauvaise conduite et par son luxe insensé, le vola, lui enleva une grande quantité d'or et d'argent, et se sauva sur les terres des Perses. Il vint à la cour de Sapor, et il l'exhorta à attaquer les Romains, lui représentant sans doute combien l'occasion étoit favorable pour faire valoir ses anciennes prétentions contre un empire actuellement gouverné par un prince foible, et dévasté de tous côtés par les barbares. Il avoit lui-même dans ce projet ses intérêts et ses vues, comme il paroîtra dans la suite. L'ambition de Sapor le disposoit à écouter avec joie une pareille proposition. Il se mit en campagne, profitant peut-être des intelligences que Cyriade avoit conservées dans le pays *Zos.* soumis aux Romains. Il entra en Mésopotamie, où il prit Nisibe et Carres. Il pénétra dans la Syrie, et surprit Antioche.

Amm. Marc. l. XXIII. Les habitans de cette grande ville ne s'attendoient à rien moins qu'à un tel malheur. Livrés au goût qu'ils avoient pour les plaisirs et pour les spectacles, ils étoient actuellement au théâtre, et s'amusoient à considérer un pantomime et sa femme qui exécutoient une farce pour les divertir. Tout d'un coup cette femme, en se retournant, s'écria : « Ou je rêve, ou voici les Perses. » Ils arrivoient en effet, et ils n'eurent pas de peine à s'em-

parer d'une ville qui ne songeoit nullement à se défendre. Ils la saccagèrent, ils pillèrent les environs.

Après cette conquête les Perses auroient pu aisément s'étendre dans l'Asie mineure et la subjuguer. Mais leur armée étoit chargée d'un butin immense, et ils jugèrent à propos de s'en assurer la possession en le reportant dans leur pays. *Zos.*

Cyriade, ayant comblé tous ses crimes par le parricide, traître à sa patrie, meurtrier de son père, voulut enfin recueillir le fruit de ses forfaits. Resté en Syrie, il se décora du titre de *César*, et ensuite de celui d'*Auguste*. Mais cet éclat, acheté par tant d'horreurs, fut de courte durée. Après en avoir joui un peu plus d'un an, Cyriade fut tué par les siens. S'il étoit permis de supposer que son nom dût être substitué, dans le texte d'Ammien Marcellin, à celui de Maréade, qui en approche, et qui peut en être une corruption, ce seroient en ce cas les Perses eux-mêmes qui auroient fait justice du perfide après avoir profité de la perfidie. Marcellin assure que Maréade, citoyen d'Antioche, qui les avoit introduits dans cette ville, fut puni par eux du supplice du feu. *Trebell.*

Cyriade n'étoit plus lorsque Valérien, appelé en Orient par la guerre des Perses, arriva à Antioche. Son premier soin fut de rétablir cette ville, que les ennemis avoient ruinée en grande partie; et c'est apparemment en conséquence de ce bienfait qu'on lui donne sur quelques médailles le titre, si peu convenable à ses infortunes, de *restaurateur de l'Orient*. *Trebell. Zos.* *Till. art. 7.*

Valérien passa un temps fort considérable en Orient, et nous ne pouvons pas dire ce qu'il y fit jusqu'à son dernier désastre. Tout ce que nous en savons se réduit au rétablissement d'Antioche, dont nous venons de parler, et au mouvement tardif qu'il se donna pour aller chasser de Bithynie les Scythes, qui en étoient sortis avant qu'il fût arrivé en Cappadoce.

dignes des anciens temps de Rome. Je n'en citerai qu'un trait, qui regarde Aurélien.

Vop. Aurel. 11-15. Il s'agissoit de récompenser les services de ce guerrier, qui étoient grands, par l'honneur du consulat. Mais le consulat exigeoit alors des dépenses énormes, surtout pour les jeux qu'il falloit donner au peuple, et Aurélien étoit pauvre. Bien loin qu'au jugement de Valérien cette considération fût un obstacle à l'élévation d'un sujet estimable par ses qualités personnelles, elle lui parut au contraire une recommandation et un nouveau mérite; et en écrivant à Aurélien pour lui annoncer sa nomination, il lui déclara que le trésor public feroit les frais que ne pouvoit supporter la modicité de sa fortune. « [1] Car (ajoutoit-il) ceux qui en servant la république restent pauvres sont bien dignes de louange, « et nul ne mérite mieux d'être secouru par l'état. » Valérien envoya pour cela ses ordres au garde du trésor public, et la lettre commençoit par ces belles paroles: « [2] Aurélien, à cause de sa pauvreté, qui le rend vraiment grand à nos yeux, et plus grand que les autres, « ne peut pas soutenir la dépense du consulat auquel « nous l'avons nommé. » L'empereur règle ensuite dans un grand détail tout ce qui doit être fourni pour l'objet dont il est question.

Aurélien, qui n'avoit pas voulu acquérir de la fortune par des moyens illégitimes, y parvint par une voie honorable, ayant été adopté dans le même temps par Ulpius Crinitus, riche consulaire, qui n'avoit point d'enfans; et la bonté de Valérien étoit si grande, qu'il rendit à Ulpius des actions de grâces de cette adoption,

[1] *Levanda est enim paupertas eorum hominum qui diù reipublicæ viventes, pauperes sunt, et nullorum magis.* Cela est dit peu élégamment: peut-être même y a-t-il quelque faute; mais on voit le sens, qui est très beau et très-noble.

[2] *Aureliano, cui consulatum detulimus, ob paupertatem, quâ ille magnus est, cæteris major, dabis, etc.*

comme si c'eût été un bienfait qui l'intéressât directement.

Les chrétiens se sentirent d'abord de la douceur et de la bonté de ce prince. Aucun de ses prédécesseurs, dit saint Denys d'Alexandrie cité par Eusèbe, ne leur avoit témoigné tant d'humanité, et même d'affection. Tout le palais impérial étoit rempli de chrétiens, et pouvoit presque être regardé comme une église du Dieu véritable. Ce fut une impulsion étrangère qui changea ses sentimens à leur égard. *Euseb. Hist. eccl.* VII, 10.

Macrien, homme de bas lieu, et d'une ambition démesurée, adonné à la magie, et par conséquent grand ennemi des chrétiens, d'ailleurs ayant des talens, soit pour l'administration des affaires civiles, soit pour la guerre, s'étoit acquis la confiance de l'empereur. Les malheurs de l'état, désolé en même temps par la peste et par les ravages des barbares, lui parurent une occasion favorable pour achever de subjuguer cet esprit foible, que la douleur abattoit, et inclinoit vers la superstition. Il lui enseigna et lui fit pratiquer des sacrifices magiques, comme un moyen sûr pour détourner les fléaux dont on étoit accablé; et tout de suite il lui persuada que les chrétiens, n'adorant pas, et même blasphémant les dieux révérés par toutes les nations, étoient la cause des maux publics. *Treb. Gall.* 1. *Euseb.*

De là naquit la huitième persécution ordonnée par l'édit de Valérien. Elle fut générale, et très-cruelle, surtout par rapport aux évêques et aux prêtres, sans épargner néanmoins les simples fidèles. Pendant trois ans et demi qu'elle dura, c'est-à-dire depuis l'an de Jésus-Christ 257 jusqu'à la captivité de Valérien en 260, elle couronna un grand nombre de martyrs: à Rome saint Sixte, pape, et saint Laurent son diacre, saint Cyprien à Carthage, et plusieurs autres saints évêques dans toutes les parties de l'empire. Saint Denys d'Alexandrie fut *Tillem.*



seulement envoyé en exil, et après la prise de Valérien par les Perses il revint à son église.

Nous voyons par l'histoire de cette persécution que les cimetières étoient les lieux où s'assembloient communément les chrétiens. On les en chassa par ordre de l'empereur, et on leur en ôta la possession.

Sozom. II, 6. Pendant que le christianisme étoit persécuté chez les Romains, il s'étendoit parmi les nations barbares qui leur faisoient la guerre. Les Goths, et autres peuples scythiques, dans les ravages qu'ils exercèrent, ainsi que nous l'avons rapporté, en Illyrie, en Thrace, en différentes provinces de l'Asie, emmenèrent un grand nombre de prisonniers, entre lesquels il se trouva de saints prêtres. Ces illustres captifs, par l'éclat de leurs vertus, par leur patience dans les maux qu'ils souffroient, par les miracles que Dieu opéroit à leur intercession, attirèrent d'abord au culte qu'ils professoient le respect de leurs maîtres. Du respect pour la religion chrétienne les barbares passèrent au désir de l'embrasser. Ils se firent baptiser en foule, mais non pas tous. La superstition idolâtrique demeura encore long-temps dominante parmi eux, et donna même des martyrs à l'Eglise.

Sozomène, de qui nous tenons ce récit, dit que les nations germaniques sur le Rhin commencèrent aussi alors à se convertir à la foi chrétienne. Mais nous ne trouvons point dans notre histoire de trace du christianisme parmi les Francs avant la conversion de Clovis.

FASTES

DU RÈGNE DE GALLIEN.

.....SÉCULARIS. II.
.....DONATUS.

AN. R. 1011.
DE J.-C. 260.

Gallien, après le désastre de son père, entre tout d'un coup en exercice de la souveraine puissance.

Il quitte la Gaule, et passe en Italie, d'où une nuée de Scythes ou Goths venoit d'être chassée par les bons ordres que le sénat avoit donnés.

Ils se transporte dans l'Illyrie, qui étoit infestée par une autre bande de Scythes, et par les Sarmates, et où Ingénuus, après avoir battu ces derniers, s'étoit révolté.

Secondé par Auréole, il défait Ingénuus en bataille rangée. Ingénuus est tué, ou se tue lui-même. Gallien tire une vengeance cruelle de ceux qui l'avoient appuyé dans sa rébellion.

En Orient, Sapor profite de ses avantages. Il rentre en Syrie, reprend Antioche, parcourt en vainqueur la Cappadoce, la Lycaonie et la Cilicie.

Baliste, général romain, repousse Sapor, et l'oblige de repasser l'Euphrate.

Odénat, prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Sarrasins, poursuit Sapor, le remène toujours battant jusque sur ses terres, et assiége la ville royale de Ctésiphon.

Macrien, aidé de Baliste, se fait proclamer empereur avec ses deux fils, Macrien le jeune, et Quiétus. Toute l'Asie le reconnoît.

En Gaule, Postume qui y commandoit, tue Valérien

César, fils de Gallien, laissé par son père à Cologne, et il prend la pourpre. Il règne sur les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne durant sept ans.

Gallien fait César Salonin son second fils.

Il apaise la persécution excitée contre les chrétiens par son père à l'instigation de Macrien.

La peste faisoit alors de grands ravages dans l'empire.

An. R. 1012. De J.C. 261.

GALLIÉNUS AUGUSTUS. IV.
VOLUSIANUS.

Les Scythes pénètrent dans la Grèce. Pour se mettre en défense contre eux, les Athéniens rebâtissent leurs murailles; les habitans du Péloponèse ferment leur isthme par un mur tiré d'une mer à l'autre. Siége de Thessalonique par les Scythes.

Régillien se révolte en Mœsie, et est tué bientôt après.

Macrien se met en marche avec son fils aîné pour se faire reconnoître en Occident, laissant son second fils Quiétus avec Baliste en Orient.

Valens et Pison prennent la pourpre en Grèce, et sont tués

Odénat continue la guerre avec succès contre Sapor.

An. R. 1013. De J.C. 262.

GALLIÉNUS AUGUSTUS. V.
FAUSTIANUS.

Tremblemens de terre à Rome, en Afrique, et en Asie.

Macrien passe en Europe.

Les Scythes, après avoir ravagé la Grèce, se retirent dans leurs pays, peut-être battus par Macrien, ou par quelque autre général romain.

Macrien, vaincu par Auréole en Illyrie, est abandonné de son armée, et tué avec son fils.

Quiétus, son autre fils, est assiégé dans Emèse par Odénat, qui étoit revenu de son expédition en Perse. Baliste trahit Quiétus, et engage la garnison d'Emèse à

le tuer et à jeter son corps par-dessus les murs de la ville. Odénat se retire. Baliste se fait proclamer empereur.

Gallien fait la guerre en Gaule contre Postume avec variété de succès.

Emilien se révolte en Egypte.

Courses des Scythes ou Goths en Asie. Le temple de Diane d'Ephèse pillé et brûlé.

..... ALBINUS. An. R. 1014.
..... DEXTER. De J. C. 263.

Gallien continue la guerre contre Postume. Il remporte sur lui une victoire, secondé par Auréole ; mais ce même Auréole empêche que la guerre ne soit terminée, en négligeant de poursuivre Postume, et en lui donnant moyen de se sauver.

Gallien revient à Rome, triomphe des Perses vaincus par Odénat, célèbre par des fêtes la dixième année de son règne, dont il datoit le commencement du temps où il avoit reçu de son père le titre d'*Auguste*.

Il passe en Thrace, et se venge cruellement dans la ville de Byzance, qui peut-être avoit favorisé Macrien.

Saturnin tyran.

Emilien est vaincu par Théodote, fait prisonnier, et envoyé à Rome, où Gallien le fait étrangler dans la prison. On peut rapporter à la guerre entre Emilien et Théodote le siége de Bruchium, grand quartier d'Alexandrie. Cette ville, fatiguée par les séditions, par la guerre, par la peste et par la disette, se dépeuple considérablement.

GALLIÉNUS AUGUSTUS. VI. An. R. 1015.
SATURNINUS. De J. C. 264.

Gallien récompense les grandes actions et la fidélité d'Odénat en le déclarant Auguste. Odénat communique ce titre à Zénobie sa femme et à ses enfans.

Baliste est tué.

Gallien retourne en Gaule faire de nouveau la guerre à Postume. Il est blessé au siége d'une place.

An. R. 1016. De J. C. 265.

VALÉRIANUS. II.
LUCILLUS.

Valérien étoit frère de Gallien, et Lucillus son parent.

Les Francs font des courses par mer en Espagne et en Afrique. Ils pillent et saccagent Tarragone.

An. R. 1017. De J. C. 266.

GALLIÉNUS AUGUSTUS. VII.
SABINILLUS.

Nouvelle expédition d'Odénat contre Sapor. Il assiége la ville de Ctésiphon, et même la prend, selon le témoignage du Syncelle.

Courses des Hérules dans la Thrace, dans l'Asie, dans la Grèce. Dexippe sauve Athènes sa patrie.

D'autres barbares ravagent la Galatie et la Cappadoce.

An. R. 1018. De J. C. 267.

PATERNUS,
ARCÉSILAUS.

Odénat, revenu de Perse, marche contre les barbares qui couroient la Cappadoce. Ils ne l'attendent pas, et ils se retirent par mer dans leur pays.

De retour à Emèse, Odénat est assassiné avec Hérode son fils aîné. Zénobie paroît n'avoir pas été innocente de cet attentat. Méonius, le meurtrier, prend le titre d'*Auguste*, et périt peu après. Zénobie gouverne l'Orient, tant en son nom qu'au nom de ses fils.

Gallien, ayant remporté un léger avantage sur les Hérules en Illyrie, fait la paix avec eux et Naulobat leur chef.

Lorsqu'il se préparoit à marcher contre les Goths, il apprend la défection d'Auréole, qui s'étoit fait proclamer empereur en Italie. Il y court en diligence, laissant Claude et Marcien chargés de la guerre contre les Goths.

En Gaule, Postume est tué avec son fils.

Lélien lui succède, et est tué par Victorin, qui prend la pourpre, et bientôt s'attire à lui-même une fin funeste par ses débauches. Son fils, qu'il avoit nommé César, est tué après lui.

Victoria sa mère fait élire empereur un soldat de fortune nommé *Marius*, qui avoit autrefois été armurier. Marius est tué le troisième jour après son élection.

Victoria fait encore un empereur, et engage les soldats à déférer ce titre à Tétricus, qui prend la pourpre à Bordeaux. Elle ne survécut pas long-temps à cette nomination.

Claude et Marcien battent les Goths : mais Marcien, contre l'avis de Claude, les laisse échapper et faire leur retraite. Ces deux généraux viennent rejoindre Gallien devant Milan, où il tenoit Auréole assiégé.

PATERNUS. II. An. R. 1019.
MARINIANUS. De J. C. 268.

Claude et Marcien forment une conspiration contre Gallien. Il est tué par Cécropius vers le milieu du mois de mars, et Claude lui succède.

Valérien, frère de Gallien, est tué avec lui, et Salonin son fils, périt à Rome.

Gallien fut mis au rang des dieux par ordre de Claude, et sa mort ne fut point vengée.

Tyrans sous Gallien.

On ne doit point mettre au nombre des tyrans Odénat, qui fut toujours fidèle à Gallien, et qui reçut de lui le titre d'*Auguste*. Son fils aîné Hérode porta aussi légitimement le même titre.

En Illyrie.

D. Lælius Ingénuus. An de J. C. 260.
Q. Nonius Régillianus. 261.

En Orient.

260. M. Fulvius Macrianus, avec ses deux fils Q. Fulvius Macrianus et Cn. Fulvius Quiétus.

262. Ser. Anicius Balista.

En Grèce.

261. L. Valérius Valens.

261. L. Calpurnius Piso Frugi.

En Gaule.

260. M. Cassius Latiénus Postumus avec Junius Cassius Postumus son fils.

267. Ulpius Cornélius Lælianus.

267. M. Aurélius Piauvonius Victorinus, qui, étant près de mourir, nomma César L. Aurélius Victorinus son fils.

267. M. Aurélius Marius.

267. P. Pésuvius Tétricus.

En Egypte.

262. Ti. Cestius Alexander Æmilianus.

En Afrique.

Sans date. T. Cornélius Celsus.

En Isaurie.

Sans date. C. Annius Trébellianus.

263. On ne sait point en quel pays régna P. Sempronius Saturninus.

267. Après la mort d'Odénat, Méonius prit le titre d'*Auguste*, et n'en jouit que peu de temps. Zénobie régna en Orient avec ses fils.

En Italie.

267. Man. Acilius Auréolus.

GALLIEN.

§. VI.

Contraste entre l'éclat de la famille de Valérien et le triste sort de ce prince. Indifférence de Gallien sur la captivité de son père. Gallien mauvais cœur, esprit frivole. Ses débauches, son faste, son luxe. L'empire désolé sous son règne par les guerres étrangères et civiles, par la peste et par la famine. Insensibilité prodigieuse de Gallien. Conquêtes de Sapor après la défaite et la prise de Valérien. Baliste, général romain, rechasse Sapor jusqu'à l'Euphrate. Odénat, prince palmyrénien ou sarrasin, poursuit Sapor au-delà de ce fleuve. Il fait des efforts inutiles pour délivrer Valérien. Il est fidèle à Gallien. Baliste et Macrien se concertent, et celui-ci est élu empereur avec ses deux fils. Il se prépare à venir se faire reconnoître en Occident. Valens et Pison prennent la pourpre dans la Grèce, et sont tués. Ingénuus se fait proclamer empereur en Illyrie, est vaincu par Gallien, et perd la vie. Horrible cruauté de Gallien. Régillien, substitué à Ingénuus, périt au bout de peu de temps. Auréole, commandant en Illyrie pour Gallien, défait Macrien, qui périt avec son fils aîné. Quiétus, son second fils, attaqué par Odénat, est tué dans Emèse. Baliste se fait empereur, et est tué au bout de trois ans par Odénat. L'Orient jouit de la tranquillité par la valeur et la bonne conduite d'Odénat. Il est fait Auguste par Gallien. Gallien triomphe pour les victoires remportées par Odénat. Décennales de Gallien. Badinages puérils de ce prince. Emilien

prend la pourpre en Egypte. Siége de Bruchium. Charité ingénieuse des saints Anatole et Eusèbe. Emilien est pris et mis à mort. Dépeuplement d'Alexandrie. Celsus tyran de sept jours en Afrique. Trébellien prend le titre d'empereur en Isaurie, et est défait et tué. Les Isaures peuple de brigands. Saturnin est proclamé empereur, et ensuite tué par ceux qui l'avoient élu. Courses des barbares. L'Italie ravagée par une bande de Scythes. Une autre bande vient assiéger Thessalonique, et fait trembler toute la Grèce. Gallien passe de Gaule en Italie, et ensuite en Illyrie. Vengeance cruelle qu'il exerce sur les Byzantins. Les courses des barbares continuent durant tout le règne de Gallien. Odénat périt par des embûches domestiques, dont Zénobie ne paroît pas avoir été innocente. Postume périt dans les Gaules la même année qu'Odénat en Orient. Il avoit usurpé la puissance impériale dans les Gaules dès la première année de Gallien. Sagesse de son gouvernement. Ses exploits contre les Germains. Les Francs font des courses par mer en Espagne. Gallien attaque Postume inutilement. Victorin, lieutenant de Postume. Postume est tué par des soldats avec son fils. Quelques détails sur l'un et sur l'autre. Lélien est reconnu empereur par ses soldats. Victorin le tue, et prend sa place. Il est tué lui-même par un greffier, à la femme duquel il avoit fait violence. Victoria, mère de Victorin, fait élire empereur un certain Marius, qui est tué au bout de deux jours. Tétricus lui est substitué. Mort de Victoria. Gallien se transporte d'Illyrie en Italie pour combattre Auréole qui s'étoit fait empereur. Victoire remportée par Marcien et par Claude sur les Goths. Ils viennent rejoindre Gallien, et ils lui ôtent l'empire avec la vie. Valérien et Salonin, frère et fils de Gallien, sont tués après lui. Durée du règne de Gallien. Il est déclaré tyran. Claude élu empereur. A Rome la

mémoire de Gallien est chargée d'imprécations, et ensuite par ordre de Claude il est mis au rang des dieux. Gallien s'étoit attiré la haine publique par ses cruautés. Il avoit interdit la milice aux sénateurs. Il fit Cesser la persécution contre les chrétiens. La littérature stérile sous Gallien. Le règne de Gallien chargé d'événemens qui se croisent. Ordre que l'on y peut mettre. Les tyrans qui s'élevèrent sous ce règne furent presque tous gens de mérite. Leur nombre.

GALLIEN, déjà Auguste avec son père depuis sept ans, devint de plein droit seul chef de l'empire par la captivité de Valérien, sans qu'il fût besoin ni de délibération du sénat, ni de proclamation de la part des soldats. Valérien, son frère, avoit été nommé César par leur père commun dès l'an 255. Un autre Valérien son fils aîné étoit aussi, environ depuis un an, décoré du même titre. Ainsi cette maison brilloit dans tous ses membres par les honneurs de la majesté suprême, pendant que son auteur gémissoit dans la plus dure et la plus ignominieuse servitude. *Tillem.*

Gallien s'occupoit de tout autre soin que de celui de venger son père. Bien loin de penser à le tirer des mains des Perses, il regardoit comme une bonne fortune pour lui le malheur de Valérien. Tout l'empire étoit consterné d'un si triste événement; les nations même barbares y étoient sensibles. Nous avons dans Capitolin les lettres de trois rois alliés de Sapor, écrites à ce prince pour l'engager à remettre en liberté son prisonnier. Les Ibériens, les Albaniens, et plusieurs autres peuples de ces contrées offroient leurs secours aux Romains pour délivrer Valérien de captivité. Et au milieu de tous ces témoignages de sensibilité et de douleur, Gallien non-seulement demeuroit indifférent, mais se réjouissoit d'être affranchi d'un censeur dont la gravité et la sévérité avoient retenu ses plaisirs dans la contrainte. *Lact. de mort. persec. c. 1, Treb. Gall. 1, 3, 17, et Val. 4-7.*

Il n'avoit garde d'alléguer ce motif. Au contraire, il faisoit le philosophe; et lorsqu'il apprit la captivité de Valérien, prétendant renouveler en soi l'exemple de ce sage qui, à la nouvelle de la mort de son fils tué dans un combat, n'avoit dit autre chose, sinon, « je savois « que mon fils étoit mortel », de même Gallien prononça seulement cet apophthegme : « Je savois que mon « père étoit sujet aux accidens de la fortune. » Et il se trouva un adulateur assez lâche pour louer à ce sujet la constance et la fermeté d'âme du prince. D'autres fois Gallien remarquoit que le malheur de Valérien lui étoit glorieux, puisqu'il n'y étoit tombé que par excès de candeur, de franchise et de bonne foi. Mais on sentoit parfaitement tout le faux de ces beaux discours, qui ne faisoient qu'ajouter à l'extinction du sentiment la honte de l'hypocrisie.

Ce trait seul, cette criminelle insensibilité décèle le caractère, et suffit pour dénoter un cœur vicieux et un esprit frivole. Car c'étoit l'amour des amusemens, le goût des spectacles, de la licence, de la débauche, qui, remplissant toute l'âme de Gallien, n'y laissoient plus de place aux sentimens d'honneur ni à ceux de la nature. Ce prince, ainsi que je l'ai remarqué, ne manquoit
Treb. Gall. 11. point d'intelligence ni d'agrément dans l'imagination. Il avoit l'esprit orné; il écrivoit bien, soit en prose, soit en poésie, et l'on nous a conservé quelques vers de lui, qui prouvent autant d'élégance dans le style que peu de respect pour la pudeur. D'ailleurs on ne lui a jamais reproché la timidité dans les combats. Nous le verrons marcher de bonne grâce contre les rivaux qui lui disputoient le rang suprême, et ne se pas trop ménager dans les périls. Mais il falloit que la nécessité l'arrachât aux délices, aux divertissemens, à la nonchalance; et dès que l'aiguillon d'un intérêt personnel ne le piquoit plus, il retomboit par son propre poids dans son indécente mollesse, et
Treb. Salon. dans ses honteux plaisirs.

Il n'y gardoit aucune mesure. A l'exemple de Caligula et de Néron, il couroit déguisé pendant la nuit les cabarets et les lieux de débauche; il avoit pour compagnie ordinaire des corrupteurs de la jeunesse, et des comédiens. Ses repas étoient pleins de dissolution, et sa table environnée de femmes sans pudeur. Il entretenoit un sérail d'un grand nombre de concubines, parmi lesquelles tenoit le premier rang une certaine Pipa, ou Pipara, fille d'Attale, roi des Marcomans, à qui Gallien avoit cédé une province pour acheter sa fille.

3, *et Gall.* 16-18, *Vict. uterque.*

A la mollesse il joignoit un faste poussé au plus grand excès. Ses vêtemens dégénéroient en un luxe étranger, soit par la forme qu'il leur donnoit, soit par les pierreries dont il rehaussoit l'éclat des étoffes les plus précieuses. Il voulut s'ériger sur le mont Esquilin une statue colossale avec les attributs du soleil. Cette statue auroit surpassé du double en hauteur l'ancien colosse construit par Néron, et consacré au soleil par Vespasien. Mais Gallien n'eut pas le temps d'achever cet ouvrage de vanité puérile; et ses successeurs, Claude et Aurélien, avoient trop de jugement et de sens pour n'en pas sentir le ridicule, et pour être curieux d'y mettre la dernière main.

Il se piquoit d'un luxe raffiné. Au printemps, il bâtissoit des appartemens avec des feuilles de roses, il élevoit des forts dont les murs étoient des fruits artistement rangés. Il forçoit la nature pour garder des raisins pendant trois ans, pour avoir des melons en plein hiver, des figues fraîches et toutes sortes de fruits dans les saisons qui ne sont pas faites pour les produire. Il prenoit le bain six à sept fois le jour en été, et au moins deux fois en hiver. Il servoit à sa table des vins de toutes les espèces, et jamais dans un repas il ne but deux fois d'un même vin.

Ce fut principalement lorsqu'il fut seul maître que ses vices se donnèrent l'essor et une libre carrière. Mais il n'avoit pas attendu jusque-là à les faire paroître.

son père, de conquérir toute l'Asie mineure, et de ne souffrir d'autres bornes à son empire que celles qu'avoit eues l'empire du grand Cyrus. Deux généraux arrêtèrent ses projets ambitieux, Baliste et Odénat, et le forcèrent de se retirer et de se renfermer dans ses états.

Trebel. Tr. Tyr. 18.

Baliste avoit acquis beaucoup de gloire dans les premiers emplois militaires sous Valérien. Il étoit homme de tête et de main, propre au conseil et à l'action, et surtout excellent dans ce qui regarde le soin des subsistances d'une armée. Valérien, dans une lettre qui nous a été conservée par Trébellius Pollio, se loue beaucoup des avis qu'il avoit reçus de Baliste en ce genre, et qui tendoient à mettre l'abondance parmi les troupes en évitant de fouler les provinces. Pour satisfaire à ce double objet, Baliste vouloit que l'on n'exigeât des peuples que les productions de leur pays; et que de plus, afin d'éviter les frais des voitures et des transports, on distribuât les quartiers d'hiver et les passages des troupes de façon que les denrées se consumassent sur le lieu qui les faisoit naître. Attentif au bon ordre, au bien du service, à la diminution des charges de l'état, Baliste conseilla aussi à Valérien de ne souffrir dans les troupes ni soldat ni officier surnuméraire : car, comme la milice étoit alors très-fructueuse, bien des gens s'y engageoient pour en percevoir les émolumens sans en remplir les fonctions; et cet abus fut réformé par Valérien sur les avis de Baliste.

Ce fut cet homme habile et courageux en même temps qui, le premier, releva les affaires des Romains réduites à la situation la plus déplorable par l'infortune de Valérien. Dans le moment tout avoit plié, ainsi que je viens de l'exposer, sous le vainqueur, qui même avoit poussé fort loin ses conquêtes. Baliste [a] rassembla les malheureux débris des troupes vaincues, il en fit un

Treb. Val. –, Zonar. Sync.

[a] Zonar et le Syncelle appellent ce général *Callisle*, mais par erreur, comme l'a remarqué M. de Tillemont.

corps d'armée; et avec des forces si peu capables, ce sembloit, de grands exploits, il commença par sauver Pompeïopolis, que les Perses assiégeoient. Après ce premier succès il continua de harceler Sapor, il le força d'abandonner ses conquêtes, et il le ramena toujours battant vers l'Euphrate.

Là il fut secondé ou relevé par Odénat, dont l'exemple fait bien voir que de petits ennemis doivent être ménagés par les plus puissans monarques. Odénat étoit prince de Palmyre ou chef d'une tribu de Sarrasins qui occupoit les environs de cette ville, et qui étoit alliée des Romains. Endurci dès l'enfance par l'exercice continuel de la chasse à toutes les fatigues, à la pluie, au soleil, à la poussière, il s'étoit fait un corps robuste, et qui répondoit au courage de son âme. Il avoit attaché son sort, comme je l'ai dit, à celui des Romains, et il crut d'abord que la ruine de Valérien étoit la sienne. Abattu par un si rude coup, il implora par lettres l'amitié et la clémence de Sapor. Ce prince orgueilleux trouva mauvais qu'Odénat ne fût pas venu en personne lui demander grâce. Il renvoya ignominieusement ses députés, il fit jeter ses présens à la rivière, et il le menaça de lui apprendre de quelle manière un homme fait comme lui devoit traiter un roi de Perse. « S'il veut (ajouta-t-il) « obtenir une diminution de châtiment, qu'il vienne, « les mains liées derrière le dos, se prosterner à mes « pieds. S'il ne le fait, qu'il se tienne sûr de périr avec « sa famille et sa patrie. » Odénat, forcé de mettre toutes ses ressources en lui-même, en trouva de suffisantes. Il assembla des troupes, et, encouragé par les succès de Baliste, lorsque Sapor eut repassé l'Euphrate, il osa l'attaquer; et il réussit si bien, qu'il mit son armée en désordre, lui enleva ses trésors, et, ce qui lui étoit plus précieux, ses concubines. Après la victoire d'Odénat, Nisibe, Carres, et toute la Mésopotamie, rentrèrent sous l'obéissance des Romains. Mais la défaite de Sapor

Tillem.

Trebel. Tr. Tyr. 15.

Petr. Patric. leg.

Zon. Sync. Treb. Val. et Tr. Tyr.

ne fut pas complète, puisqu'il emmena dans son royaume Valérien, et une multitude d'autres prisonniers enlevés des diverses provinces où il avoit porté ses armes.

Zonar. L'histoire observe qu'il les traitoit avec une extrême inhumanité. Il ne leur faisoit donner qu'autant de nourriture qu'il en falloit pour les empêcher de mourir. Ils n'avoient pas même l'eau à satisfaction, et on les menoit boire une fois le jour comme des troupeaux. Il poussa si loin la cruauté à leur égard, que, dans son retour, ayant rencontré sur sa route une ravine creusée en précipice, dont le passage étoit difficile, il fit égorger un très-grand nombre de ces malheureux, et ordonna que l'on jetât leurs corps morts dans le vallon, jusqu'à ce que le tas s'en élevât assez haut pour faire un pont et unir ensemble les deux bords. Quelque horreur qu'inspire une telle barbarie, elle n'a rien qui étonne de la part de Sapor, après le traitement qu'il faisoit souffrir à Valérien lui-même.

Treb. Gall. 15. Odénat avoit un désir vif de délivrer d'une si dure et si honteuse captivité le malheureux empereur. Il entra sur les terres du roi de Perse, il assiégea Ctésiphon, il eut l'avantage en plusieurs combats, dans lesquels il fit prisonniers d'illustres satrapes. Mais il ne put exécuter le dessein dont il eût fait sa principale gloire; et Valérien resta assujetti jusqu'à la fin à son superbe et impitoyable maître.

Autant qu'Odénat eut d'ardeur, quoique sans effet, pour la délivrance du père, autant sa fidélité fut constante et inviolable à l'égard du fils. Il est remarquable que ce prince sarrasin, au milieu de ses victoires, reconnut toujours les lois de Gallien. Il lui envoya les satrapes persans qu'il avoit faits prisonniers en divers combats; et, ayant reçu de lui le titre de général des troupes romaines en Orient, il n'exerça ce commandement que dépendamment de celui qui le lui avoit confié.

Baliste n'en usa pas de même; et, dès qu'il eut chassé les Perses de dessus les terres romaines, il se lia d'intérêts avec un sujet infidèle pour l'élever sur le trône de leur maître commun.

Gallien étoit dans les Gaules, selon Zosime, occupé de la guerre contre les Germains, lorsque arriva le désastre de son père. Il ne songea qu'à en profiter pour goûter plus librement les plaisirs, qui seuls touchoient cette âme de boue. Il ne donna aucun ordre pour la guerre contre les Perses : à peine entendoit-on parler de lui dans l'armée d'Orient. Cette négligence présenta une belle occasion et un favorable prétexte à l'ambition de Macrien, qui, après avoir trahi Valérien, entreprit d'enlever l'empire à son fils.

Treb. Gall 1, et Tr. Ty r. 12.

Euseb. Hist. eccl. VII, 23.

Macrien étoit universellement estimé pour ses talens supérieurs, soit par rapport à la conduite des affaires, soit dans le métier des armes. Valérien, comme je l'ai dit, avoit mis en lui toute sa confiance, jusqu'à lui donner l'inspection générale et le droit du commandement sur toute la milice romaine; et en instruisant le sénat de cette disposition, l'empereur rendoit témoignage aux exploits glorieux par lesquels, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, Macrien n'avoit cessé de se signaler successivement dans toutes les provinces de l'empire. D'ailleurs ce même ministre ou général, comme on voudra l'appeler, possédoit des richesses immenses, fruit apparemment de ses rapines et de ses injustices; car il étoit né sans biens. Mais alors, comme aujourd'hui, on ne demandoit point par quelle voie un homme étoit devenu riche; l'important étoit de l'être; et l'argent de Macrien le mettoit en état de satisfaire par des largesses l'avidité du soldat. On ne pouvoit être arrêté que par la considération de son âge, qui étoit fort avancé. Ce rusé politique tourna l'obstacle en moyen; et comme il avoit deux fils dans la fleur de la jeunesse, braves et intrépides dans la guerre, nommés tous deux tribuns

Treb. Tr. Tyr. 13.

des soldats par Valérien, et qui dans cet emploi se faisoient beaucoup d'honneur, il se servit de la foiblesse de son âge pour les faire nommer empereurs avec lui. Voici de quelle manière la chose se passa.

Baliste et Macrien assemblèrent en conseil les principaux officiers de l'armée : et là Baliste, posant pour principe indubitable qu'il falloit choisir un empereur, déclara que ce n'étoit point l'intérêt personnel qui le gouvernoit, qu'il ne prétendoit point à la souveraine puissance, et que ses vœux étoient pour Macrien. Celui-ci prit la parole, et voulant amener les esprits au but qu'il se proposoit, il s'exprima en ces termes : « Je conviens que l'empire a besoin d'un chef, et je souhaite de venir au secours de la république, et d'écarter du gouvernement celui qui en est la honte. Mais je suis vieux : je ne puis plus monter à cheval, et les attentions qu'exige la foiblesse de ma santé seroient pour moi une diversion qui nuiroit au bien des affaires. Il nous faut de la jeunesse : et nous ne devons pas nous attacher à un seul ; deux ou trois braves jeunes gens, en se partageant en diverses contrées, selon la diversité des besoins, rétabliront la république, que Valérien par son infortune, et Gallien par l'indignité de sa conduite, ont presque entièrement renversée. » Baliste, avec qui sans doute Macrien étoit de concert, releva cette proposition. « Nous confions la république à votre prudence (dit-il à Macrien). Associez-vous, pour la gouverner, vos deux fils. Indépendamment des autres considérations, ils ont trop de mérite pour pouvoir vivre en sûreté sous Gallien. » Tous furent du même avis ; personne ne réclama en faveur des droits du prince légitime, qui étoit universellement haï et méprisé ; et Macrien, en acceptant l'offre de l'empire pour lui et pour ses fils, promit une largesse aux soldats, continua Baliste dans la charge de préfet du prétoire, qui lui avoit été donnée par Valé-

rien, et il finit en menaçant de faire sentir au lâche et efféminé Gallien quels officiers son père avoit mis en place. Les soldats applaudirent à ce qui avoit été déterminé dans le conseil. Macrien fut proclamé empereur avec ses deux fils, dont l'aîné portoit le même nom que lui, et l'autre se nommoit Quiétus.

Il est dit dans Eusèbe, suivi en ce point par Zonare, que Macrien, ne pouvant porter les ornemens impériaux, parce qu'il étoit estropié et boiteux, les transmit à ses fils. Mais s'il ne se revêtit pas, au moins ordinairement, des marques du rang suprême, il est certain qu'il en exerça le pouvoir. *Eus. Hist. eccl.* VII, 10.

En l'usurpant, il s'étoit mis dans une position bien moins assurée que brillante. Quoique l'Asie eût accédé à son parti, il s'en falloit de beaucoup que ses forces le missent à l'abri du danger; de toutes parts il se voyoit des ennemis. Du côté de l'Orient, il craignoit Odénat, qui faisoit actuellement la guerre pour Gallien contre Sapor avec une supériorité décidée; tout l'Occident ne le reconnoissoit point. Il dressa son plan de manière à pourvoir à ce double objet. Il résolut de marcher lui-même vers la Grèce et l'Italie avec son fils aîné et ses principales forces; et il laissa Quiétus et Baliste en Syrie, pour s'opposer à Odénat. *Treb. Gall.* 2, *et Tr. Tyr.* 12 *et* 14.

Avant que de partir, et pour se préparer les voies, il jugea nécessaire de se défaire de Valens, proconsul d'Achaïe, qu'il regardoit comme un rival jaloux de sa grandeur. Il en donna la commission à Pison, l'un des plus illustres membres du sénat. Cet ordre fit éclore deux nouveaux empereurs ou tyrans; car les empereurs se faisoient alors avec plus de facilité qu'on n'en trouveroit parmi nous à faire un juge de village. Aussi leur chute étoit-elle souvent aussi prompte et aussi rapide que leur élévation. *Treb. Gall.* 2, *et Tr. Tyr.* 19, 20, 21.

Valens, averti que Pison étoit envoyé pour le tuer, prit la pourpre. Pison, de son côté, voyant qu'il ne

pouvoit surprendre Valens, et craignant sa vengeance, se fit proclamer empereur par le petit nombre de soldats qui l'accompagnoient; et comme c'étoit en Thessalie qu'il recevoit les titres de la puissance impériale, il en prit occasion, par un exemple tout nouveau, de s'attribuer le surnom de *Thessalique*. Sa fortune, ou plutôt l'ombre vaine qu'il avoit embrassée, s'évanouit en un instant. Il n'en coûta à Valens qu'un ordre donné à quelques troupes d'aller tuer Pison; et lui-même il fut tué peu après par ses propres soldats.

Ce Valens étoit neveu ou petit neveu d'un autre Valens qui s'étoit révolté contre Dèce, et dont nous avons parlé en son lieu.

On donne de grands éloges à la probité de Pison, qui, digne héritier, dit-on, des anciens Pisons, retraçoit dans ses mœurs l'image de leur austère vertu, admirée dès les temps du gouvernement républicain. On assure que Valens, son ennemi et son meurtrier, disoit lui-même qu'il seroit puni dans les enfers pour avoir ôté la vie à un si honnête homme. On ajoute que le sénat décerna à Pison les honneurs divins. Je donne tout cela tel que je le trouve dans mon auteur, sans prétendre en garantir la vérité; et il faut avouer que l'attachement de Pison à Macrien, la commission qu'il accepta d'aller tuer Valens, la manière dont il se fit empereur, tout cela ne répond guère à la haute idée que l'on veut nous donner de sa vertu.

Les légers nuages excités par Valens et par Pison, et dissipés dans le moment, ne causèrent aucun embarras à Macrien. Mais il rencontra des difficultés, des périls, et enfin sa perte dans la guerre qu'il porta en Illyrie; cette province, qui avoit été d'abord le théâtre de grands mouvemens, s'étant trouvée, lorsqu'il vint l'attaquer, réunie, tranquille, et garnie d'une puissante armée.

Treb. Tr. Tyr. 9. Au commencement du règne de Gallien, l'Illyrie étoit ravagée par les Sarmates. Ingénuus, qui comman-

doit dans la Pannonie, brave guerrier et extrêmement chéri des troupes, réprima les courses de ces barbares. Mais, craignant la gloire même de ces succès, qui pouvoient faire ombrage à un prince ennemi du mérite, il usurpa la place de celui dont les jalousies l'alarmoient, et il se fit revêtir par ses soldats de la pourpre impériale. Gallien entra en fureur; et comme la colère lui donnoit du courage, il quitte les Gaules, vient en Illyrie, livre la bataille au rebelle près de Murse [a] en Pannonie, et remporte la victoire. Ingénuus ou fut tué sur le champ de bataille, ou se tua lui-même peu après, de peur de tomber entre les mains d'un vainqueur impitoyable. *Eutrop. et Aurel. Vict.*

Gallien exerça sa vengeance avec toute la cruauté d'une âme basse. Il ne fit quartier à personne: soldats et habitans du pays, tout fut exterminé. Je ne crois pas que jamais aient été donnés des ordres plus inhumains et plus barbares que ceux que contient une lettre écrite par lui à ce sujet, et que l'on ne peut lire sans frémir d'horreur. La voici, telle que nous l'a transmise Trébellius Pollio. « Gallien à Vérianus. Je ne serai point « content de vous, si vous ne faites souffrir la mort « qu'à ceux qui portent les armes, et que les hasards « de la guerre auroient pu emporter. Il faudroit massacrer tous les mâles, si les vieillards et les enfans « pouvoient être mis à mort sans donner lieu de nous « blâmer. Je vous ordonne de tuer quiconque a mal « parlé de moi. Déchirez, tuez, mettez en pièces; prenez « mes sentimens, et conformez-vous à ceux qu'exprime « cette lettre écrite de ma main. » Un Scythe anthropophage parleroit-il autrement que ce prince noyé dans les voluptés? *Trebell.*

Son horrible cruauté produisit sur-le-champ une nouvelle révolte. Les troupes et les peuples de Mœsie couverts du sang de leur camarades etde leurs proches, et

[a] Ville sur la Drave, aujourd'hui *Essek*.

craignant pour eux-mêmes un pareil traitement, se donnèrent un défenseur en élevant Régillianus à l'empire.

Id. ibid. 10. Régillien étoit Dace d'origine, issu, dit-on, de la famille de Décébale, ce roi des Daces si fameux sous Domitien et sous Trajan. Son habileté dans la guerre lui mérita l'important emploi de commandant de la frontière d'Illyrie; et dans cette charge il remporta une grande victoire sur les barbares près de la ville de Scupi [a] dans la Mœsie. Trébellius prétend qu'il fut redevable de l'empire à une allusion badine que firent quelques soldats à l'étymologie de son nom, dérivé de celui de *roi*. Mais si ce petit conte a quelque chose de vrai, il ne réussit sans doute qu'à la faveur des circonstances que j'ai exposées. Régillien ne jouit pas long-temps du titre d'empereur. Une sédition, qui s'éleva dans son armée, et qui commença par les troupes auxiliaires des barbares, le fit périr; et il n'étoit déjà plus, lorsque Macrien arriva en Illyrie.

Id. ibid. 11, 12, 19, *et Gall.* 2, *et Zonar.* Macrien y eut affaire à Auréole, dont la position et la conduite ne sont pas aisées à décider par les monumens qui nous en restent. On peut regarder comme certain qu'il commandoit la cavalerie de Gallien dans la bataille contre Ingénuus, et qu'il eut grande part à la victoire. Il paroît vraisemblable que l'empereur le mit à la tête de l'armée destinée à combattre Macrien. Si Auréole se révolta alors, et prit la pourpre, comme Trébellius le suppose, c'est ce qui semble douteux. On doit plutôt rejeter sa défection ouverte à un temps beaucoup plus éloigné. Ce n'est pas à dire qu'il fût fort soumis aux ordres de Gallien. Les faits donnent lieu de penser que, conservant toujours le commandement de l'armée qui lui avoit été une fois mis entre les mains, il reconnoissoit Gallien quant au nom, quoique dans le fait il se maintînt indépendant.

[a] Aujourd'hui *Scopia* ou *Uscopia* dans la Bulgarie.

Pendant qu'il gardoit le titre de *général de Gallien*, il avoit lui-même un général qui lui étoit subordonné. Domitien, qui prétendoit appartenir à la famille de l'empereur Domitien, et descendre de Domitille, sœur de ce prince, commandoit les troupes d'Auréole, et sous ses auspices il vainquit Macrien en bataille rangée. Cette action n'étoit pas décisive par elle-même. De quarante-cinq mille hommes que Macrien avoit amenés, il lui en restoit encore trente mille. Mais dans les guerres civiles le changement de parti se fait presque sans scrupule et avec une extrême facilité. Soit découragement des troupes vaincues, soit intrigues d'Auréole, l'armée de Macrien abandonna son chef; et il fut réduit à demander comme une grâce à ceux qui le trahissoient la mort pour lui et pour son fils, afin de pouvoir éviter la honte de la captivité et du supplice.

Sa chute entraîna celle de son second fils Quiétus, qu'il avoit laissé en Orient. Ce jeune prince se trouvoit entre deux ennemis redoutables, Auréole, vainqueur de son père, et Odénat, qui revenoit triomphant de sa glorieuse expédition contre Sapor. Celui-ci, comme le plus proche, étoit le plus à craindre. Il entra sur-le-champ en Syrie, et Quiétus fut obligé de s'enfermer dans la ville d'Emèse avec Baliste. Odénat les y assiégea, et ils ne pouvoient lui échapper. Mais Baliste étoit homme de ressources, et il ne se piquoit pas d'une fidélité qui l'exposât au péril. Comme il savoit que c'étoit surtout à Quiétus qu'Odénat en vouloit, il résolut de faire sa paix en sacrifiant ce jeune et malheureux prince, et il persuada aux habitans d'Emèse de le tuer, et de jeter son corps par-dessus leurs murailles. Odénat, satisfait, se retira; et Baliste, demeuré maître de la ville, s'empara des trésors que Macrien y avoit laissés, et à l'aide de cette riche proie il se fit proclamer empereur par les soldats qui lui obéissoient. Son fantôme d'empire doit avoir été renfermé dans des bornes

Treb. Tr. Tyr. 14, 15 *et* 18, *et Gal. et Zon.*

fort étroites. Il ne pouvoit pas s'étendre beaucoup ayant un voisin tel qu'Odénat. Il porta néanmoins environ trois ans le titre d'empereur, sans que nous puissions citer aucun exploit de lui durant cet intervalle, au bout duquel Odénat, qui montra toujours du zèle pour les intérêts de Gallien, fit tuer ce rebelle dans sa tente par un soldat qu'il avoit gagné.

Trebell. Tr. Tyr. 15. Zos. C'est ainsi que les affaires d'Orient prirent une consistance. Ce grand pays demeura tranquille et paisible par la valeur et la bonne conduite d'Odénat, qui repoussa les ennemis du dehors, qui éteignit les divisions au-dedans. Il fut le continuel fléau de Sapor, qu'il ne cessa de fatiguer par des attaques réitérées, et qu'il fit deux fois trembler dans Ctésiphon. Il avoit dessein d'attaquer Macrien, si celui-ci n'étoit pas venu chercher la mort en Illyrie. Il détruisit deux tyrans, *Treb. Gall. 3 et 10.* Quiétus et Baliste; et, ce qui est bien digne de louange, au milieu de tant d'exemples de rébellion, il fut constamment fidèle à Gallien. Je n'examine pas si cette fidélité partoit d'un motif bien désintéressé. Ce qui est constant, c'est qu'elle ne se démentit jamais. L'ambition d'Odénat se contint dans les bornes du devoir; et, pouvant s'arroger les plus grands honneurs, il aima mieux les recevoir comme récompense de la main de celui qui en étoit le distributeur légitime.

Car Gallien, qui lui avoit tant d'obligation, n'y fut pas insensible et couronna ses services. Odénat étoit originairement, comme je l'ai dit, prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Sarrasins. Il prit le titre de roi, *Trebel. Tr. Tyr. 15.* selon Trébellius, lorsqu'il se préparoit à marcher pour la première fois contre Sapor. Je croirois plutôt qu'il *Zonar.* l'avoit reçu de Valérien, auquel il s'étoit attaché. Après, la révolte de Macrien, Gallien donna à Odénat le com- *Treb. Gall. 12.* mandement général des troupes romaines en Orient; et enfin, pour récompenser dignement sa fidélité persévérante, il le créa Auguste, de l'avis de Valérien son frère,

et de Lucille son parent ; et il fit battre de la monnoie sur laquelle le vainqueur de Sapor étoit représenté traînant à sa suite les Perses chargés de chaînes. La promotion d'Odénat fut applaudie de tout l'empire, et elle est citée dans l'histoire comme la meilleure action que Gallien ait faite en sa vie. Odénat communiqua le nom et les honneurs d'*Auguste* à la célèbre Zénobie sa femme, et à toute sa nombreuse famille, dont nous aurons lieu de parler dans la suite. On voit par ce récit que c'est à tort que ce prince a été mis par Trébellius au nombre des tyrans, puisqu'il n'a pas usurpé les honneurs suprêmes, mais en a été décoré par l'autorité de celui qui avoit droit de les conférer.

Gallien recueilloit sans aucune peine le fruit des travaux d'Odénat : il s'en attribua aussi la gloire. Odénat avoit vaincu les Perses, et Gallien en triompha. Ce fut après la défaite et la mort de Macrien et de ses fils que l'empereur, se croyant désormais à l'abri de tout danger, voulut non-seulement se plonger dans les plaisirs, que la guerre avoit interrompus, mais donner une fête superbe qui annonçât la victoire et la paix. *Treb. Gall. 3 et 7-10.*

Ce triomphe étoit ridicule en soi, et la captivité de Valérien en combloit l'indécence et l'ignominie. C'est ce qui fut reproché à Gallien, dans la cérémonie même [a], d'une manière fort piquante. On menoit en pompe des bandes de faux prisonniers, c'est-à-dire, d'hommes inconnus que l'on avoit déguisés en Sarmates, en Goths, en Francs et en Perses. Des bouffons s'avisèrent d'aller se jeter au milieu du gros de ces prétendus Perses, les regardant tous l'un après l'autre au visage avec des gestes d'attention et de curiosité. Et comme on leur demandoit à qui ils en vouloient : « Nous cherchons, ré-

[a] Trébellius place cette aventure dans la description des fêtes pour la dixième année de Gallien, dont il va être parlé incessamment. Mais ou ces fêtes concoururent avec le triomphe, ou l'historien a mal placé le fait dont il s'agit, qui par sa nature doit appartenir au triomphe.

« pondirent-ils, le père de l'empereur. » Gallien, qui fut informé de cette petite scène, trouva la plaisanterie fort mauvaise, et la punit cruellement en faisant brûler ces imprudens railleurs.

Il accompagna son triomphe de toutes sortes de jeux, courses dans le Cirque, chasses exécutées devant le peuple, pièces de théâtre, combats d'athlètes et de gladiateurs. Boire, manger, s'amuser, c'étoient là les uniques soins qui occupassent Gallien ; et ceux qui l'environnoient n'entendoient point d'autres discours sortir de sa bouche, sinon : « Qu'avons-nous à dîner ? quels « divertissemens a-t-on tenus prêts ? Quelle pièce jouera- « t-on ? Combien de couples de gladiateurs combat- « tront-ils aujourd'hui ? »

Peu après son triomphe, ou peut-être dans le même temps, Gallien célébra, par des réjouissances magnifiques, la dixième année de son règne, qui avoit commencé avec celui de son père. Je crois ne pouvoir mieux placer qu'ici deux traits puériles, mais qui n'en sont que d'autant plus propres à faire connoître l'esprit frivole et badin de cet empereur.

Id. ibid. 12. Dans des jeux qu'il donnoit au peuple on produisit un taureau d'une grandeur démesurée, contre lequel devoit combattre un chasseur jusqu'à ce qu'il l'eût tué à coups de flèches ou de javelots. Dix fois ce chasseur mal habile tira sur l'animal sans le blesser. Sur cela l'empereur lui décerna la couronne. Et comme les spectateurs murmuroient d'une récompense si mal appliquée, il ordonna au héraut de crier à haute voix : « Manquer « tant de fois un taureau est chose difficile. »

L'autre trait n'est pas moins plaisant. Un marchand avoit vendu à l'impératrice de fausses pierreries pour vraies, et cette princesse, extrêmement irritée, vouloit que l'on punît le fourbe rigoureusement. Gallien en fit la peur à ce misérable. Il commanda qu'on le menât sur l'arène comme pour être exposé à un lion furieux ;

mais, par ses ordres secrets, ceux qui étoient chargés de ce ministère, lâchèrent sur lui un chapon. Tout le monde se mit à rire. « Il a trompé, dit l'empereur, et « on le trompe. »

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait quelque chose d'ingénieux dans ces badinages. Mais qu'il y a peu de dignité! Et quelle idée doit-on se former d'un prince qui s'amusoit de semblables bagatelles pendant que tout périssoit autour de lui? Car, sans répéter ici ce que j'ai dit touchant les fléaux de la peste et des tremblemens de terre, les barbares et les usurpateurs sembloient être d'intelligence pour mettre en pièces l'empire.

J'ai déjà nommé bien des tyrans, et je ne les ai pas épuisés. Il s'en éleva en Egypte, en Afrique, en Isaurie, dans la Gaule. Je réserve pour un autre endroit l'article de la Gaule, qui fut, non pas désolée, mais sauvée par ceux qui s'y révoltèrent contre Gallien et s'en rendirent les maîtres.

En Egypte, Emilien fut comme forcé par les circonstances de prendre la pourpre impériale. Il étoit déjà depuis quelques années préfet d'Egypte, et en cette qualité il persécuta, conformément aux ordres de Valérien, les chrétiens d'Alexandrie, et saint Denys leur évêque. Sous le règne de Gallien, continué dans l'exercice de sa charge, il fut assailli par une sédition furieuse, dont l'occasion fut tout ce qu'on peut imaginer de plus léger. Un esclave s'étant vanté d'être mieux chaussé qu'un soldat, le soldat se fâcha, et le battit. Le peuple d'Alexandrie, le plus mutin, le plus inquiet, le plus remuant de tous les peuples, prit parti pour l'esclave; les soldats s'attroupèrent autour de leur camarade : et de là les esprits s'échauffant de part et d'autre, la sédition s'alluma en un instant. Si cette sédition est celle dont le même saint Denys que je viens de citer nous donne la description, comme j'incline [a] à le penser, elle fut por-

Treb. Gall. 4, et Tr. Tyr. 22. Eus. Hist. eccl. VII, 11 et 21.

[a] M. de Tillemont, conduit par l'ordre des temps, joint cette sédi-

tée aux plus violens excès, et devint une véritable guerre. Le commerce étoit rompu entre les différens quartiers de la ville, et il étoit plus aisé, dit ce saint, d'aller d'un bout du monde à l'autre que d'Alexandrie à Alexandrie. Les rues étoient remplies de sang. Les corps morts, restés sans sépulture, exhalèrent une infection qui corrompit l'air et amena la peste. En vain Emilien tenta d'apaiser le peuple. On s'irrita contre lui, on l'attaqua à coups de pierres, on lança sur lui des traits; et le préfet, se voyant en un danger évident de périr, prit le parti de se déclarer empereur. Il savoit qu'il feroit chose agréable à toute l'Egypte en la délivrant du joug de Gallien, qui y étoit, comme partout ailleurs, méprisé et haï. En effet, le peuple et les soldats se réunirent pour reconnoître son autorité souveraine. Les autres villes de l'Egypte suivirent l'exemple de la capitale; où, si quelques-unes en firent difficulté, Emilien les y réduisit en s'emparant des greniers publics d'où elles tiroient leur subsistance.

Il gouverna pendant quelque temps le pays avec fermeté et avec sagesse. Il visita l'Egypte et la Thébaïde, et rétablit partout la tranquillité et le bon ordre; il réprima les courses des barbares, soit Arabes, soit Ethiopiens; et il se preparoit à aller porter la guerre chez les Indiens, dit l'historien, c'est-à-dire, en Ethiopie, lorsqu'il fut attaqué lui-même par Théodote Egyptien, que Gallien avoit chargé de sa vengeance. L'histoire observe que l'empereur avoit eu dessein de donner à Théodote la qualité de proconsul, et qu'il en fut empêché par une ancienne superstition, répandue parmi les Romains dès le temps de Cicéron et de Pompée, et fondée sur de prétendus oracles qui menaçoient la république de

Hist. rom. t. VI, p. 74.

tion à la révolte de Macrien, qui fut reconnu en Egypte aussi-bien qu'en Syrie. Mais les dates précises de tous les faits que nous racontons ici sont si incertaines et si difficiles à déterminer, qu'il vaut peut-être autant suivre la liaison des choses.

grands maux, et annonçoient à l'Egypte sa liberté, si jamais un général romain précédé des faisceaux consulaires entroit dans ce pays avec une armée.

Il se livra une bataille entre Emilien et Théodote, et le premier fut vaincu. M. de Tillemont suppose qu'après sa défaite il se retira dans le Bruchium, grand et beau quartier d'Alexandrie, et qu'il y soutint un siége, qui est celui dont saint Denys d'Alexandrie fait mention, et dans lequel saint Anatole et saint Eusèbe, tous deux depuis évêques de Laodicée, firent admirer leur charité ingénieuse pour soulager les malheureux assiégés qui périssoient de faim. *Eus. Hist. eccl. VII, 32.*

Ils tenoient l'un et l'autre un rang très-distingué dans la ville d'Alexandrie, et étoient liés entre eux par une amitié chrétienne. Cependant ils se trouvèrent séparés dans l'occasion dont je parle. Anatolius étoit enfermé dans Bruchium, et Eusèbe, resté avec les Romains, avoit même du crédit auprès de leur général, qui, dans notre supposition, étoit Théodote. La famine commençant à tourmenter les assiégés, Anatolius sentoit ses entrailles émues de voir périr ce pauvre peuple de besoin et de misère. Il s'adressa par une voie secrète à Eusèbe, et il l'engagea à obtenir du général romain la vie sauve pour ceux qui sortiroient de la place et viendroient se rendre à lui. Lorsqu'il eut cette assurance, au premier conseil qui se tint il proposa d'abord de céder à la nécessité, et de faire la paix avec les assiégans. On lui déclara qu'on ne vouloit point d'accord. « Puisqu'il en est ainsi « (reprit-il), et que votre intention est de vous défendre « jusqu'à la dernière extrémité, il est de la bonne « politique que nous mettions dehors les bouches inu- « tiles, qui consument gratuitement le peu de vivres « qui nous reste. » Cet avis fut suivi, et Anatolius, s'étant chargé de l'exécution, fit d'abord sortir les chrétiens, ensuite ceux des gentils qui par leur sexe ou par leur âge méritoient le plus de commisération, et enfin beaucoup

d'autres qui s'échappoient déguisés en femmes. Dès qu'ils étoient une fois dans la ville, Eusèbe les recueilloit comme un père et un médecin charitable, et il leur fournissoit, mais avec attention à ne point trop charger des corps exténués par la faim, toute la nourriture qui leur étoit nécessaire.

Trebel. Tr. Tyr. 22.

Quoi qu'il en soit de la date précise de ce fait édifiant, dont je n'ai pas cru devoir priver mes lecteurs, Emilien, à l'occasion duquel je l'ai raconté, eut un sort tout-à-fait triste. Il fut pris par Théodote, et envoyé à Gallien, qui, le traitant comme les anciens Romains en usoient à l'égard des rois et généraux leurs prisonniers, le fit étrangler dans la prison.

Euseb. Hist. eccl. VII, 21.

Tant de malheurs arrivés coup sur coup à Alexandrie dépeuplèrent tellement cette grande ville, qu'il s'y trouva après ces calamités un moindre nombre d'habitans depuis l'âge de quatre ans jusqu'à quatre-vingts que l'on n'y en comptoit auparavant depuis quarante jusqu'à soixante-dix. On connoissoit ces différences par les rôles qui se dressoient pour les distributions gratuites de blé.

Trebell. Tr. Tyr. 29.

L'Afrique se révolta aussi contre Gallien, et eut son tyran, mais de peu de durée. Le proconsul Vibius Passiénus, et Fabius Pomponianus, chargé de la défense de la frontière de Libye, s'étant concertés avec Galliéna, cousine de l'empereur, entreprirent d'élever au rang suprême un ancien officier retiré du service, et vivant à la campagne, nommé Celsus, qui par sa taille attiroit les yeux, et méritoit l'estime par sa probité. Comme le mouvement fut subit, les rebelles n'ayant point de pourpre sous la main pour en revêtir leur empereur, prirent la robe de la déesse adorée à Carthage sous le nom de Céleste ou d'Uranie. Celsus ne fit que paroître sur la scène, et fut tué au bout de sept jours. Après sa mort on l'outragea de la façon la plus inhumaine. Son corps fut livré à des chiens dévorans par les

habitans de Sicca, qui étoient demeurés fidèles à Gallien ; et ils mirent en croix son effigie, nouveau genre d'ignominie que n'avoit jamais éprouvé aucun de ceux qui avoient porté le nom de *César*.

Il est étonnant jusqu'à quel point étoit alors avili le titre si majestueux d'empereur romain. Trébellianus, Isaure de nation, brigand de profession, appelé avec raison par ses ennemis chef de pirates, se qualifioit empereur, et il faisoit battre monnoie en son nom et avec cette auguste qualité. Cantonné dans ses montagnes inaccessibles à tout autre qu'aux naturels du pays, il pouvoit se maintenir. Mais Causisolée, frère de Théodote, dont nous venons de parler, ayant été envoyé contre Trébellianus par Gallien, vint à bout de l'amener en plaine, le vainquit, et le tua. *Id. ibid.* 26.

Les courses des Isaures ne prirent pas fin avec lui. Ils continuèrent leur ancien exercice, de descendre subitement de leurs montagnes, piller le plat pays, et emporter avec la même diligence leur butin dans leurs forts. De grands empereurs entreprirent inutilement de les enlever de leurs nids, ou du moins de les y enfermer. Rechassés pour un temps, ils revenoient à la charge, et on les voit encore exercer leurs brigandages sous le règne de Constance, fils de Constantin, et au-delà. Ainsi c'étoit un petit état de voleurs, qui subsistoit indépendant et ennemi, au milieu d'une des plus belles contrées de l'empire romain. Ils datoient de loin, puisqu'ils avoient fait ce même métier dès le temps de la fameuse guerre des pirates que termina Pompée. Un illustre général romain prit alors, en conséquence de ses exploits contre eux, le surnom d'*Isauricus*. *Amm. Marc. l. XIV.* *Hist. rom. t. VI, l. XXXIV, p. 162.*

Saturnin usurpa sous Gallien les titres et les honneurs de la puissance impériale, sans que nous puissions dire en quel pays il régna. Nous savons seulement que l'armée qu'il commandoit, indignée de la honteuse conduite de l'empereur, éleva son général à l'empire. On *Trebell. Tr. Tyr.* 23.

prétend que, pendant qu'on le revêtoit de la pourpre, il dit aux soldats : « Vous avez perdu un bon général, et « vous avez fait un mauvais empereur. » Parole d'un grand sens, mais qui ne paroît pas avoir ici d'application. Saturnin étoit capable de bien gouverner, s'il avoit les qualités que l'historien lui attribue, une habileté dans la guerre prouvée par des victoires sur les barbares, une prudence singulière, beaucoup de dignité dans les mœurs, un commerce doux et aisé, et néanmoins une grande fermeté pour maintenir la discipline parmi les troupes. Ce fut cette fermeté, intolérable à la licence des soldats, qui causa sa perte. Elle lui attira leur haine, et il fut tué par ceux-mêmes qui l'avoient élu.

Les barbares, ainsi que je l'ai dit, ravagèrent l'empire en même temps que les tyrans le démembroient; mais en Orient, Odénat arrêta et même vainquit les Perses. Dans les Gaules, Postume, qui s'y fit reconnoître empereur, comme je le raconterai dans la suite, contint les nations germaniques. Le milieu de l'empire, dont la défense roula sur Gallien, parce qu'aucun tyran ne réussit à s'y établir solidement, souffrit d'horribles calamités de la part des Sarmates, des Scythes et des Goths.

Zos. L'Italie fut la première attaquée. Pendant que Valérien périssoit en Mésopotamie, et que Gallien étoit encore dans les Gaules, les Scythes ou Goths (car ces noms sont pris souvent l'un pour l'autre dans l'histoire des temps dont il s'agit), ayant des divers peuples de leur nation formé une nombreuse armée, partagèrent leurs forces : une partie se jeta sur l'Illyrie, et l'autre pénétra en Italie, et mit Rome en danger. Le sénat, alarmé, fit ressource de ce qu'il trouva sous sa main. Il joignit aux cohortes de la ville les meilleurs et les plus beaux hommes du peuple, à qui il fit prendre les armes, et il assembla ainsi un corps d'armée supérieur en nombre aux barbares, et qui leur imposa assez pour les détour-

ner de s'approcher de la capitale; mais ils parcoururent toute l'Italie, et exercèrent des ravages affreux.

L'autre partie des Scythes, qui avoit choisi l'Illyrie pour théâtre de ses exploits, entra [a] dans la Thrace et dans la Macédoine, et vint même assiéger Thessalonique. Toute la Grèce, dont cette place étoit la clef, trembla. Les Athéniens rebâtirent leurs murs, qui, depuis près de quatre cents ans, étoient restés dans l'état de délabrement où les avoit mis Sylla. Les habitans du Péloponèse fermèrent leur isthme par un mur qu'ils tirèrent d'une mer à l'autre. Les Goths ne purent prendre Thessalonique, qui se défendit avec avantage contre des barbares auxquels les fatigues d'un siége convenoient moins que les courses dans le plat pays. Ils ne laissèrent pas de se répandre dans l'Epire, dans l'Acarnanie, dans la Béotie; et, [b] après y avoir amassé un grand butin, ils reprirent la route de leur pays. Treb. Gall. 5. Zos. Zonar.

Au bruit de l'invasion des Scythes en Italie, Gallien quitta la Gaule; et, s'il y a quelque chose de vrai dans ce que raconte Zonare du grand exploit de ce prince contre les Allemands, près de Milan, c'est probablement à ce temps-ci qu'il faut le rapporter. Voy. Valér. p. 518.

Il n'est point dit que Gallien ait rien fait pour chasser les Scythes de l'Italie. Peut-être, lorsqu'il arriva, en étoient-ils déjà sortis.

Il lui fallut ensuite se transporter en Illyrie, où l'appeloient en même temps deux guerres, l'une civile, l'autre étrangère: la révolte d'Ingénuus et les hostilités des Scythes. Nous savons qu'il vainquit Ingénuus en

[a] Zosime et Zonare rapportent cette course des Goths au temps de Valérien. Trébellius la place sous Gallien: et son arrangement a été jugé préférable par M. de Tillemont.

[b] Trébellius dit que les Goths furent battus alors par Macrien; et la chose n'est pas absolument impossible, vu que cet usurpateur se transporta vers ces temps-ci dans la partie occidentale de l'empire qu'il prétendoit enlever à Gallien. Mais quelques années après nous trouvons un Marcien faisant vivement la guerre aux Goths et leur donnant la chasse. Il est bien aisé que deux noms presque semblables aient été confondus.

bataille rangée. Pour ce qui est des Scythes, s'ils ne se retirèrent pas volontairement dans leur pays, mais furent repoussés au-delà du Danube par les armes romaines, la gloire doit en être attribuée à Ingénuus, à Régillien, à Auréole, qui étoient de braves guerriers, et qui commandoient de grandes armées sur les lieux, plutôt qu'à Gallien, dont il n'est fait à ce sujet aucune mention dans l'histoire.

Treb. Gall. 6 et 7. La défaite de Macrien, qui combattit et fut vaincu pareillement en Illyrie, est aussi l'ouvrage d'Auréole; et je ne vois point que l'on puisse y donner d'autre part à Gallien que la vengeance cruelle qu'il tira de Byzance, sans que Trébellius, qui la raconte, en assigne le motif. Mais on peut conjecturer avec quelque vraisemblance que les habitans de cette ville avoient favorisé le passage de Macrien en Europe, et que c'est pour cette raison que Gallien, vainqueur, les traita en ennemis. Comme on se défioit de lui dans Byzance, on lui en ferma d'abord les portes. Il parvint néanmoins à s'y introduire, sous promesse de clémence et de douceur; et lorsqu'il se vit le maître de la place, il manqua indignement à sa parole; il fit massacrer et ce qu'il y trouva de soldats, et les habitans; tout fut exterminé. On ne voyoit plus dans Byzance, au temps où Trébellius écrivoit, aucune ancienne famille, sinon celles dont une absence fortuite, soit pour voyage d'affaire ou de plaisir, soit pour cause d'emploi dans les armées, avoit sauvé quelques restes.

Cette exécution sanglante concourt à peu près, pour le temps, avec les fêtes données par Gallien à l'occasion de sa dixième année. Les cruautés contre ses sujets et les plaisirs l'occupoient alternativement, pendant que les barbares recommençoient tout de nouveau leurs courses, sans se décourager pour les pertes qu'ils avoient faites.

Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer les dates précises et de distinguer les caractères de

leurs différentes invasions, qui se perpétuèrent durant tout le règne de Gallien : événemens presque toujours semblables dans leurs principales circonstances, et dont nous n'avons connoissance que par des écrivains malhabiles, par d'ignorans abréviateurs qui estropient les faits, qui confondent et les noms, et les temps, et les lieux. L'idée générale qui résulte de leurs récits informes, c'est que toutes les provinces de l'Illyrie et de l'Asie mineure, les îles de la mer Egée, la Grèce même, furent sans cesse exposées aux ravages des nations scythiques et germaniques, qui accouroient et par terre et par mer, tantôt passant le Danube, tantôt entrant par l'embouchure de ce grand fleuve, tantôt traversant le Pont-Euxin ; et, dans les combats qu'elles eurent à livrer, souvent victorieuses, quelquefois défaites, jamais détruites ni rebutées. Nous trouvons en particulier que le temple de Diane d'Ephèse fut pillé et brûlé par les barbares ; que l'ancienne Ilion, toujours malheureuse, éprouva de leur part les mêmes désastres que lui avoient autrefois fait souffrir les Grecs ; qu'ils saccagèrent aussi la ville de Chalcédoine, et la réduisirent en un état si déplorable, que trois cents ans après elle conservoit encore des vestiges de leurs fureurs ; que toutes les conquêtes de Trajan au-delà du Danube furent enlevées aux Romains, et redevinrent pays barbares.

Treb. Gall. 6, Sync. et Jorn. de reb. Goth. c. 20.

Eutrop. et Aurel. Vict.

Les Hérules paroissent ici pour la première fois dans l'histoire, et le Syncelle nous fournit une description quelque peu détaillée de leur expédition. Seulement je ne comprends pas comment il fait venir des Palus Méotides une nation qui constamment étoit germanique. Quoi qu'il en soit, voici son récit avec quelques circonstances empruntées de Trébellius. Les Hérules, sortis, sur cinq cents vaisseaux, des Palus Méotides, prirent à droite, et vinrent s'emparer de Byzance et de Chrysopolis, qui est de l'autre côté du détroit. Là ils livrèrent un combat dont le succès ne leur fut pas favorable,

Sync.

mais ne les empêcha pas de continuer leur route. Ils descendirent à Cyzique et en divers autres endroits, qu'ils ravagèrent. Ils pillèrent pareillement les îles de Lemnos et de Scyros. Ils passèrent ensuite en Grèce, et coururent tout le Péloponèse. Les villes de Corinthe, de Sparte, d'Argos, furent pillées. Athènes auroit éprouvé le même sort, sans la valeur de Dexippe, qui cultivoit également les lettres et les armes, habile guerrier et écrivain renommé. Ce brave Athénien, s'étant mis à la tête de ses compatriotes, attendit les barbares dans un passage étroit, où, aidé de l'avantage des lieux, il les défit et sauva sa patrie. Ils ne laissèrent pas de piller, en s'en retournant, le reste de la Grèce, la Béotie, l'Epire, et sans doute la Thessalie, qui étoit sur leur route. Enfin, ayant traversé la Macédoine et partie de la Thrace, ils rencontrèrent près du fleuve Nessus l'empereur Gallien, qui étoit venu au secours des provinces attaquées. Ce prince, dans un combat qu'il livra contre eux, leur tua trois mille hommes; et ce petit échec, joint apparemment à d'autres circonstances qui ne sont point expliquées, suffit pour engager Naulobat, chef des Hérules, à demander la paix aux Romains. Elle lui fut accordée; et si nous en croyons le Syncelle, Gallien le fit consul. En ce cas, on doit compter Naulobat pour le premier des barbares qui soit parvenu à la suprême magistrature de Rome.

Treb. Gall. 13. — *Sync.*

Nos auteurs font encore mention d'une autre irruption des barbares par Héraclée, ville célèbre du Pont. Les Scythes, s'étant emparés de cette importante place, se répandirent dans la Galatie et la Cappadoce, et y exercèrent leurs ravages accoutumés. Le brave Odénat, revenu récemment de sa seconde expédition contre Sapor, dans laquelle il avoit encore assiégé et même pris, selon le témoignage du Syncelle, la ville royale de Ctésiphon, voulut venger l'Asie des insultes de ces peuples brigands, comme il avoit mis l'Orient en état de ne point craindre

Treb. Gall. 12, et Sync.

les Perses. Il s'avança jusqu'en Cappadoce. Mais les barbares ne l'attendirent pas; et, s'étant hâtés de regagner Héraclée, ils s'en retournèrent par mer dans leur pays. Cet essaim pouvoit être venu des Palus Méotides; et c'est ce qui aura causé l'erreur du Syncelle par rapport aux Hérules.

Odénat ne survécut pas long-temps à cette nouvelle preuve de son zèle pour la défense de l'empire romain. Un prince si estimable périt par des embûches domestiques; et Zénobie sa femme, cette héroïne fameuse, n'est pas exempte de soupçons au sujet d'un si criminel attentat. *Treb. Gall.* 13, *et Tr. Tyr.* 15, 16, 17.

Odénat avoit eu d'une première femme un fils nommé Hérode, auquel il témoignoit une prédilection marquée, et qu'il faisoit jouir de tous les droits d'aînesse sur ses frères nés de Zénobie. Hérode étoit néanmoins peu digne de l'affection d'un père tel qu'Odénat. Ce jeune prince n'est connu dans l'histoire que par son luxe asiatique et par son goût pour la mollesse; et son père, qui auroit dû réprimer ce penchant, le favorisoit par une complaisance aveugle. Après ses premières victoires sur Sapor, il donna à son fils, et les concubines du roi de Perse qu'il avoit faites prisonnières, et tout ce qu'il avoit amassé de richesses dans son expédition: or, étoffes précieuses, diamans et pierreries. Zénobie souffroit impatiemment la préférence que donnoit Odénat à son fils aîné sur les enfans qu'il avoit eus d'elle; et il n'est pas hors de vraissemblance qu'elle ait joint son ressentiment à ceux de Méonius, neveu d'Odénat, et aigri contre son oncle pour une cause assez légère dans son origine.

Dans une partie de chasse, Méonius, par une vivacité peu mesurée, tira le premier sur la bête, et, malgré la défense d'Odénat, il répéta jusqu'à deux et trois fois ce même manque de respect. Odénat, irrité, lui fit ôter son cheval; ce qui étoit un grand affront parmi ces nations; *Zon.*

et Méonius, s'étant emporté jusqu'à le menacer, s'attira enfin un traitement rigoureux, et fut mis dans les chaînes. Il résolut de se venger : mais, pour y réussir il dissimula sa colère, il recourut humblement à Hérode, et le pria de lui obtenir sa grâce. Il ne se vit pas plus tôt en liberté, qu'il trama une conspiration contre son oncle et contre son libérateur; et, profitant de l'occasion d'une fête qu'Odénat donnoit pour célébrer le jour de sa naissance, il l'attaqua au milieu de la joie du repas et de la bonne chère, et le tua avec son fils. Cette scène tragique se passa à Emèse, et elle est placée par M. de Tillemont sous l'an de Jésus-Christ 267.

Zos.

Trebell.

L'ambition s'étoit apparemment mêlée dans le cœur de Méonius avec la vengeance. Odénat avoit été déclaré Auguste, comme je l'ai dit, par Gallien, et Hérode son fils jouissoit des mêmes honneurs. Leur meurtrier les usurpa, et il se fit proclamer empereur. Mais il étoit bien incapable de remplacer Odénat. Sa vie voluptueuse et noyée dans la débauche le fit mépriser; et au bout de très-peu de temps il fut tué par les soldats qui l'avoient élu. Ainsi Zénobie recueillit tout le fruit du crime de Méonius; et cette présomption, jointe à celle qu'opère sa jalousie contre Hérode, la fait accuser d'avoir trempé dans le complot des assassins de son mari. Il est fâcheux qu'une tache si noire se trouve sur la vie d'une princesse d'ailleurs recommandable par les talens les plus brillans, et qui seule empêcha que l'Orient ne se ressentît de la perte d'Odénat. Nous remettons à traiter ce qui la regarde sous le règne d'Aurélien, qui lui fit la guerre et la vainquit. Nous nous contenterons de dire ici que Zénobie, après la mort de son mari, s'étant mise en possession de la souveraine puissance, ne fut point reconnue par Gallien; que ce prince, qui s'étoit reposé sur Odénat de la guerre contre les Perses et de la vengeance de son père, voyant que celui qu'il avoit établi comme son lieutenant en Orient n'étoit plus, parut

Treb. Gall. 13.

vouloir s'évertuer, et prendre soin par lui-même des affaires de ce pays; qu'il assembla une armée, dont il donna le commandement à Héraclien, qui, au lieu de faire la guerre aux Perses, attaqua Zénobie, et, vaincu par elle, fut obligé de s'en retourner avec les débris de son armée défaite et rompue.

L'année où périt Odénat fut aussi celle de la mort de Postume, qui régna durant sept ans dans les Gaules, et qui fut du côté de l'Occident le boulevard de l'empire, comme Odénat l'avoit été en Orient.

Nous avons vu que Valérien, plein d'estime pour les grandes qualités de Postume, lui avoit confié la conduite de son fils et le commandement dans les Gaules. Gallien, après le désastre de son père, imita ce plan en partie. Obligé de marcher contre les Scythes qui menaçoient Rome et désoloient l'Illyrie, il laissa dans les Gaules Valérien César son fils aîné, qui étoit fort jeune; mais il sépara les deux emplois de gouverneur du prince et de commandant des troupes. Il donna la garde de son fils à Silvain, ne laissant à Postume que le soin de ce qui appartenoit à la guerre. On peut croire que cet arrangement déplut à Postume, et que le mécontentement qu'il en eut commença à ébranler sa fidélité. Ce qui est constant, c'est que la mésintelligence se mit entre les deux dépositaires de l'autorité partagée, et qu'elle ne tarda pas à éclater.

Treb. Gall. 4, et Tr. Tyr. 3. Zos. Zon.

Une troupe de Germains ayant passé le Rhin et fait le dégât, suivant la coutume des barbares, dans le pays gaulois, Postume tomba sur ces pillards, les défit, et leur enleva leur butin, qu'il distribua, non sans dessein, à ses soldats. Silvain prétendit que ce butin devoit lui être remis, et il envoya ordre de l'apporter à Cologne, où étoit le prince. On peut juger quel fut le soulèvement des esprits dans l'armée, et combien elle trouva mauvais qu'on voulût lui ravir des mains le fruit de sa victoire. Postume aigrit encore les choses en

feignant de ne pouvoir se dispenser d'obéir; et lorsqu'il vit le feu de la sédition bien allumé, il se déclara, se mit à la tête des mutins, et marcha hostilement vers Cologne, demandant avec de grandes menaces qu'on lui livrât le prince et son gouverneur. Les troupes qui étoient dans la ville, ne se voyant pas en état de résister à une armée, préférèrent leur sûreté à leur devoir. Aussitôt que Postume eut entre les mains ses victimes, il les mit à mort, et il se fit proclamer Auguste par les soldats.

Tillem. Cet événement suivit de près l'éloignement de Gallien, et il paroît devoir être placé dès l'année où ce prince commença à régner seul. Valérien César fut mis au rang des dieux par un décret du sénat, rendu sur les ordres de l'empereur, qui donna en même temps le titre de *César* à Salonin, son second fils.

Rien n'est plus criminel [a] que les voies par lequelles Postume s'éleva à la souveraine puissance; mais il l'exerça d'une manière capable de servir de modèle aux princes fondés sur le titre le plus légitime. Réunissant toutes les vertus civiles et militaires, il rendit les peuples heureux au-dedans, il les défendit contre les ennemis du dehors. Il fit régner la discipline dans les armées, la justice dans les tribunaux, le bon ordre et la tranquillité dans tous les pays qui lui obéissoient. Il n'eut d'autre vice que l'ambition; et, parvenu une fois au comble de ses vœux, on ne voit plus rien en lui qui ne mérite de l'estime.

Trebell. Tr Tyr. 5. Il ne se contenta pas d'empêcher les Germains de pénétrer dans les Gaules; il passa lui-même le Rhin, et il construisit des forts de distance en distance sur les

[a] Trébellius décharge Postume de ce qu'il y a de plus odieux dans son usurpation, en disant que ce furent les Gaulois qui, ne pouvant supporter les vices de Gallien, et indignés de se voir soumis au gouvernement d'un enfant, tuèrent Valérien César, et mirent Postume en sa place. Mais il est visible que c'est là le langage de ceux qui vouloient justifier, ou du moins excuser le tyran.

terres des barbares mêmes, pour les tenir en respect dans leur propre pays. Et il paroît qu'après avoir vaincu par les armes ces fières nations, il avoit su par sa vertu s'attirer leur estime et leur confiance, puisqu'elles lui fournirent des secours dans les guerres qu'il eut à soutenir contre Gallien, et que dans son armée on compte des troupes auxiliaires de Germains et de Francs. *Treb. Gall. 7.*

Je ne sais si ce fut l'impossibilité d'exercer leurs ravages accoutumés dans les Gaules qui engagea les Francs à se porter en Espagne. Ce grand pays reconnoissoit aussi les lois de Postume : mais ce prince, n'y résidant pas, et partagé entre la nécessité d'assurer la rive du Rhin et de se défendre contre les attaques réitérées de Gallien, il ne pouvoit pas étendre sa protection et ses secours aux provinces trop éloignées. Ce fut par mer que les Francs attaquèrent l'Espagne : car les nations germaniques, aussi-bien que les scythiques, affrontoient avec de petites barques les dangers des plus longues et des plus périlleuses navigations. Les Francs dont je parle ici passèrent le détroit ; et, s'étant séparés en deux bandes, les uns se jetèrent sur l'Afrique, les autres descendirent en Espagne, vinrent jusqu'à l'Ebre, prirent Tarragone, et commirent de si furieux dégâts dans cette métropole de l'Espagne citérieure, que cent cinquante ans après elle en portoit encore les marques. Les ravages des Francs ne furent pas un mal passager pour l'Espagne. Durant douze ans consécutifs ils y firent des descentes et des courses continuelles. *Tillem.* *Aurel. Vict. Naz. Paneg. Const. Oros. VII, 22 et 41.*

Gallien ne laissa pas Postume tranquille possesseur des Gaules : il vint en personne l'attaquer à deux différentes reprises : l'une aussitôt que Macrien eut été vaincu, et l'autre deux ans après. Dans ces deux expéditions il fut accompagné d'Auréole, qui, sans prendre le titre d'empereur, conservoit, comme je l'ai dit, une armée à ses ordres. Si Gallien en eût été fidèlement servi, il seroit resté pleinement vainqueur ; car Postume *Treb. Gall. 4 et 7, et Tr. Tyr. 3, et Zonar.*

ayant été défait dans un grand grand combat, Auréole, qui avoit charge de le poursuivre, pouvoit l'atteindre et le faire prisonnier. Mais il le laissa à dessein échapper, parce qu'il n'étoit pas de son intérêt que Gallien devînt trop puissant. Il y eut donc encore des combats, il y eut des siéges de villes, dans l'un desquels Gallien reçut un coup de flèche. La cure de sa blessure fut longue, et le dégoûta apparemment de cette guerre, dans laquelle d'ailleurs il éprouvoit des difficultés d'autant plus grandes, que l'amour des peuples étoit déclaré pour son ennemi. Il y renonça donc; et depuis cette époque Postume gouverna les Gaules aussi paisiblement que s'il en eût été le légitime souverain.

Treb. Gall. 7, et Tr. Tyr. 6. Dans la guerre contre Gallien il avoit tiré de grands services de Victorin, qu'il s'étoit même associé et donné pour collègue, si nous en croyons Trébellius. Il nous paroît peu vraisemblable que Postume, qui avoit un fils auquel il communiqua les titres de *César* et d'*Auguste*, ait voulu accorder les mêmes honneurs à un étranger pour en faire son rival et celui de son fils. Nous pensons plutôt que Victorin agit sous Postume comme son principal lieutenant, et ne prit l'empire qu'après lui.

Trebel. Tr. Tyr. 3, 4, 5, et Eutrop. Postume jouit d'un heureux calme pendant trois ans. Mais il est rare que les usurpateurs finissent tranquillement leurs jours; on tourne leur exemple contre eux-mêmes. [a] Lollien, ou Lélien, ne se croyant pas moins digne de l'empire que Postume; se révolta; et, quoique vaincu dans un combat, il occasionna la perte de son vainqueur. Car les soldats de Postume, demandant avec avidité le pillage de la ville de Mayence, qui étoit

[a] M. de Tillemont distingue Lollianus, L. Ælianus et A. Ælianus; et il en fait trois tyrans. M. de Valois (*Mém. de l'acad. des belles-lettres*, *t.* II, *p.* 585) réduit ces trois princes au seul Ulpius Cornélius Lælianus, dont le dernier nom aura été différemment altéré par l'ignorance des auteurs ou des copistes, et ce sentiment me paroît préférable.

entrée dans la rébellion ; et, ne pouvant obtenir le consentement de leur chef, au caractère et aux principes duquel ne convenoient point de semblables violences, toute l'armée se souleva, et le tua avec son fils.

Postume régna sept ans, et sa mort doit être rapportée au commencement de l'an de J. C. 267. Outre la Gaule, il tenoit, comme je l'ai dit, l'Espagne sous ses lois, et il est à croire que la Grande-Bretagne lui obéissoit pareillement. La Gaule donnoit alors le ton à ces deux provinces voisines, et les trois ensemble formoient comme un département isolé, qui, lorsque l'empire fut dans la suite partagé entre plusieurs princes, devint souvent le lot particulier de l'un d'entre eux. L'origine de Postume étoit obscure, et il perça par son mérite. Il avoit été une première fois consul avant que d'usurper la puissance impériale, et il prit durant son règne trois consulats, mais qui ne se trouvent point marqués dans les fastes, parce qu'ils n'étoient point reconnus Rome, qui obéissoit à Gallien. *Tillem.*

Le fils de Postume, portant le même nom que lui, n'est connu dans l'histoire que par les titres de *César* et d'*Auguste*, qu'il reçut de son père, et par sa mort funeste dans un âge vraisemblablement assez tendre. On dit qu'il réussissoit en éloquence, et que quelques-unes de ses déclamations ont été jugées dignes d'être insérées parmi celles que l'on attribuoit à Quintilien. *Trebel. Tr. Tyr. 4.*

Après la mort de Postume, la Gaule ne retourna point sous l'obéissance de Gallien ; et, agitée par de grandes alternatives de mouvemens contraires, elle eut dans l'espace d'une année quatre princes, ou tyrans.

Lélien profita de l'infortune de son vainqueur. Les troupes qui avoient tué Postume ne pouvoient prendre un parti plus convenable à leurs intérêts que de proclamer empereur celui qui lui avoit fait la guerre. Lélien entra donc en possession des droits de la puissance im-

périale ; et il faut qu'il en ait joui pendant quelques mois, puisqu'il est dit qu'il rétablit les châteaux que Postume avoit fortifiés au-delà du Rhin dans le pays barbare, et qui, sur la nouvelle de sa mort, avoient été forcés et détruits par les Germains.

Trebel. Tr. Tyr. 5, 6 *et* 7.

Victorin, qui avoit eu la principale autorité sous Postume, ne put pas voir sans peine et sans jalousie Lélien recueillir sa dépouille. Il est probable qu'il agit de son côté auprès d'une partie des troupes ; et, étant parvenu à se faire déclarer empereur, il attaqua Lélien, le vainquit et le tua.

Il étoit capable, par ses talens et par un grand nombre de vertus, de remplacer Postume, et de fixer, au moins pour un temps, l'état des Gaules : un seul vice le perdit. Voici de quelle manière s'exprimoit à son sujet un écrivain contemporain. « Je ne trouve aucun prince « (disoit cet auteur) qui soit préférable à Victorin : ni « Trajan pour le mérite militaire, ni Tite Antonin pour « la clémence, ni Nerva pour les qualités qui attirent « le respect, ni Pertinax ou Sévère pour la fermeté du « commandement et l'exactitude à maintenir la disci- « pline militaire. Mais [1] ses débauches et une passion « débordée pour les femmes ont effacé en lui toute « cette gloire ; et il n'est pas permis de louer les vertus « d'un prince dont la mort est regardée par tout le monde « comme un supplice justement mérité. » Victorin employoit la violence pour satisfaire sa brutalité ; et après plusieurs excès de cette nature, enfin un simple greffier, dont il avoit outragé la femme, ayant formé contre lui une conspiration, l'assassina à Cologne. Victorin ne mourut pas sur-le-champ de sa blessure ; et, par le conseil de sa mère, Victoria ou Victorina, il nomma son fils César. Mais il ne fit par là que hâter la perte de ce fils,

[1] *Sed omnia hæc libido et cupiditas mulierariæ voluptatis sic perdidit, ut nemo audeat virtutes ejus in litteras mittere, quem constat omnium judicio meruisse puniri.* Treb.

qui, immédiatement après la mort de son père, fut tué par les soldats. Ils furent tous deux enterrés près de Cologne : et leur modique sépulture ne portoit que cette inscription flétrissante : *Ci gisent les deux Victorins tyrans*.

Victoria étoit une femme d'un génie élevé, qui, décorée apparemment par son fils des titres d'*Augusta* et de mère des camps et des armées, au lieu de s'arroger l'empire vacant par une entreprise qui eût décélé son ambition sans peut-être réussir, aima mieux en disposer. Son choix tomba sur un sujet ignoble, qu'elle prétendoit sans doute par cette raison plus aisément gouverner. Elle fit élire un Marius, armurier de son métier, et ensuite soldat, qui par sa valeur s'étoit avancé dans le service. Cet aventurier méritoit bien sa fortune, si l'on doit croire qu'il soit le même Marius qui, selon Aimoin, vainquit et tua Chrocus, roi des Allemands, auteur et chef d'une irruption violente dans les Gaules, et de mille cruautés exercées par les barbares qu'il commandoit. Trébellius ne dit rien d'un fait si éclatant, et il se contente de rapporter la harangue que ce soldat devenu empereur fit après son élection, et dans laquelle, loin de rougir de la bassesse de son premier état, il en tire vanité, se fait honneur d'avoir toujours manié le fer, et élève la vie dure et laborieuse qu'il a menée bien au-dessus de la mollesse de Gallien. Il ne régna que trois jours, au bout desquels il fut tué par un soldat qui avoit travaillé autrefois dans sa boutique, et auquel le nouvel empereur témoignoit du dédain et du mépris. Le soldat, irrité, le perça de son épée, en lui disant avec insulte : « Cette épée est l'ouvrage de tes mains. » On rapporte des choses étonnantes de la force de corps de ce Marius. Avec ses doigts il faisoit, dit-on, des prodiges, et ils étoient aussi durs que le fer sur lequel il les avoit exercés.

Trebel. Tr. Tyr. 5-8, et 13.

Till. Hist. eccl. t. IV.

Trebell.

Par la mort de Marius Victoria ne perdit point son crédit. Elle en conserva même assez pour faire encore un

Trebel. Tr. Tyr. 24, 25, et 31.

Eutrop. Aurel. Vict. empereur. Mais elle se détermina à un choix plus capable que le premier de fixer les esprits et d'attirer le respect. Elle jeta les yeux sur Tétricus, son parent ou allié, sénateur romain d'une naissance illustre, qui étoit actuellement gouverneur d'Aquitaine. Tétricus, élu par les soldats, prit la pourpre à Bordeaux avec le titre d'*Auguste*, et donna celui de *César* à son fils. L'état des Gaules prit une sorte de consistance sous ce prince, qui y régna durant six ans, jusqu'à ce qu'il fut vaincu par Aurélien, comme nous le dirons dans la suite. La mort de Victoria avoit précédé de beaucoup la chute de Tétricus. Elle jouit tant qu'elle vécut des honneurs du rang suprême. On battoit monnoie dans la ville de Trèves à son empreinte et à son nom. Tout cet éclat ne fut pas de longue durée; et bientôt une mort, ou naturelle, ou même, selon quelques-uns, précipitée par la violence, ensevelit toute sa grandeur dans le tombeau.

Treb. Gall. 13 et 14. Zos. Je reviens à Gallien, dont on voit qu'il est fait assez peu de mention dans l'histoire de son règne. Nous l'avons laissé en Illyrie vainqueur des Hérules, avec qui il fit la paix. Il attaqua ensuite les Goths, qui inondoient le même pays, et il remporta sur eux quelque avantage. Mais dans ce temps-là même il apprit la défection d'Auréole, qu'il avoit laissé en Italie près de Milan pour veiller sur les démarches de ceux qui dominoient dans les Gaules, et pour les empêcher de passer les Alpes.

Auréole, ainsi que nous l'avons vu, affectoit l'indépendance dès les commencemens presque du règne de Gallien. A la tête d'une armée qui ne recevoit les ordres que de lui, il avoit néanmoins secondé ce prince dans la guerre contre Postume, mais en lui manquant de fidélité et en l'empêchant de vaincre. Resté en Italie pendant que Gallien étoit allé combattre en Illyrie les barbares, il se lassa d'une situation mal décidée, et qui

tenoit le milieu entre l'état de sujet et celui de souverain ; et pour réunir le titre avec la réalité de la puissance dont il jouissoit déjà en partie, cet homme de néant, Dace d'origine, berger de sa première profession, se fit proclamer empereur par ses soldats.

Zon. Treb. Tr. Tyr. 11.

A cette nouvelle, Gallien, forcé de quitter l'Illyrie, y laissa pour commander en sa place Marcien et Claude, tous deux braves et expérimentés capitaines. Ils firent très-bien leur devoir contre les barbares. Ils les vainquirent, et les réduisirent à s'estimer heureux s'ils pouvoient retourner en sûreté dans leur pays. Claude vouloit qu'on les poursuivît, et qu'on achevât de les exterminer. Marcien, qui avoit d'autres vues, s'y opposa, et leur donna ainsi lieu de revenir bientôt après avec de plus grandes forces que jamais ils n'en avoient amené sur les terres de l'empire. Claude et Marcien, ayant nettoyé l'Illyrie par la fuite des barbares, vinrent rejoindre Gallien, non pour le servir, mais pour lui ôter l'empire avec la vie.

Treb. Gall. 13, et Claud. 6 et 18.

Ils trouvèrent ce prince assiégeant Milan, où Auréole, après avoir été vaincu dans un combat, s'étoit renfermé. Là ils se concertèrent avec Héraclien, préfet du prétoire, qui étoit revenu d'Orient, et ils convinrent ensemble qu'il falloit délivrer la république d'un empereur qui en étoit l'opprobre par sa conduite. Quelques-uns disent qu'ils furent engagés à prendre cette résolution par la crainte de leur propre péril, et que cette crainte fut l'effet de la ruse d'Auréole, qui fit jeter dans le camp des assiégeans une liste des noms des principaux officiers de l'armée, comme destinés à la mort par Gallien. Ce bruit pourroit bien avoir été répandu par les amis de Claude, qui ont voulu le rendre moins criminel, et le laver en partie de la tache d'avoir conspiré contre son prince légitime, de qui il n'avoit jamais reçu que du bien. Trébellius a été plus loin, et il a nié formellement que Claude eût eu aucune part à la mort de

Treb. Gall. 14. Zos. Zonar. Aurel. Vict. Eutrop.

Treb. Gall. et Claud. 3.

son prédécesseur. Mais il est convaincu d'adulation en ce point, et par le défaut de vraisemblance et par le témoignage contraire des autres écrivains. Il est entré dans les sentimens de Claude lui-même, qui cacha sa manœuvre, qui ne voulut point passer pour le meurtrier de Gallien, et qui, ayant eu l'adresse de se ménager une occasion de s'absenter, étoit à Ticinum, aujourd'hui Pavie, lorsque ce prince fut tué devant lui.

Vict. Epit.

Il paroît que les trois chefs de la conspiration s'arrangèrent aussi entre eux sur le choix du successeur qu'ils donneroient à Gallien. Aucun des trois ne manquoit d'ambition. Mais la supériorité du mérite de Claude les décida, soit par l'estime, soit par la vue de la difficulté qu'ils éprouveroient à réunir en faveur d'un autre les suffrages des soldats.

Quand le plan fut formé et arrêté, ils s'associèrent pour l'exécution un certain Cécropius, commandant de la cavalerie des Dalmates; et voici de quelle manière celui-ci mit à fin l'entreprise. Pendant que Gallien étoit à table, ou, selon d'autres, au lit, on vint lui donner une fausse alarme, et l'avertir que les assiégés faisoient une vigoureuse sortie. Ce prince avoit du courage, comme je l'ai observé plus d'une fois. Il se leva précipitamment; et, sans attendre qu'on l'eût entièrement armé, sans attendre sa garde, il monte à cheval, et court assez mal accompagné vers le lieu qui lui avoit été indiqué. Sur la route, Cécropius, ou quelqu'un de ses cavaliers, perce Gallien d'un trait lancé par derrière. L'empereur tombe de cheval, et ceux qui l'environnoient le reportent à sa tente, où il mourut peu d'heures après.

La flatterie pour la maison de Constantin, qui tiroit de Claude sa principale splendeur, a inventé ici une nouvelle fable. On a dit que Gallien, se sentant défaillir, envoya à Claude les ornemens impériaux : supposition absurde à l'égard d'un prince qui avoit un frère Auguste et un fils César.

Aurel. Vict.

Ils se nommoient, l'un Valérien, et l'autre Salonin; et ils furent tués par ceux de l'intérêt desquels il étoit d'éteindre la maison impériale. Claude, qui doit être regardé comme l'auteur de leur mort, affecta de faire rendre les derniers honneurs à Valérien, et de lui dresser près de Milan un tombeau, sur lequel fut gravé son nom avec le titre d'empereur. Il paroît que Salonin périt à Rome dans le mouvement dont nous allons parler. Ces deux princes n'ont rien fait de mémorable, et ils ne sont guère mentionnés dans l'histoire qu'à l'occasion de leur mort. On observe seulement que Valérien n'estimoit pas la dissolution des mœurs de son frère; et le seul trait que nous sachions de lui, c'est-à-dire, le conseil qu'il donna à Gallien de faire Odénat Auguste, marque de la modération et du jugement.

Treb. Val. jun. 1, *et Gal.* 14, *et Salon.* 1.
Zos.

Gallien régna quinze ans, si l'on date du temps où il reçut le titre d'*Auguste*; il n'en régna que huit, à compter depuis que la captivité de son père l'eut mis en pleine possession de la puissance impériale. Il fut tué au mois de Mars de l'an de J. C. 268. Sa postérité [a] ne périt pas tout entière avec lui : elle subsistoit encore au temps où Trébellius écrivoit.

Sa mort excita des murmures parmi les troupes. Elles l'avoient haï et méprisé vivant; et lorsqu'il ne fut plus, elles le comblèrent d'éloges; non qu'elles eussent changé de sentimens à son égard, mais par pure avidité, et pour profiter d'une occasion de trouble et de pillage. L'intérêt étoit le seul motif de ces plaintes, l'intérêt les apaisa. Moyennant vingt pièces d'or que Marcien promit aux soldats par tête, Gallien redevint à leurs yeux ce qu'il avoit toujours été. Ils le déclarèrent tyran, et d'un suffrage unanime ils élurent Claude empereur.

Treb. Gall. 15.

[a] Trébellius ne s'explique pas davantage. Peut-être Salonin laissa-t-il quelque enfant en bas-âge. Peut-être aussi doit-on entendre la postérité des frères de Gallien.

Aurel. Vict. A Rome, la nouvelle de la mort de Gallien fut reçue avec des transports de joie qui allèrent jusqu'à la fureur. Le sénat et le peuple se réunirent pour charger sa mémoire d'imprécations. Ses ministres et ses parens furent les victimes de la haine qu'on lui portoit. On courut sur eux, on les précipita du haut du roc Tarpeïen, on traîna leurs corps aux Gémonies. Tout étoit en combustion dans la ville; et Claude, devenu empereur, fut obligé d'arrêter ces mouvemens, dont il craignoit les suites. Il envoya ordre d'épargner les amis et la famille de Gallien; et, poussant la politique au-delà de toute mesure de bienséance et de raison, il voulut que l'on mît au rang des dieux un prince qui avoit déshonoré l'humanité. Comme il prévoyoit que le sénat ne se porteroit qu'avec une extrême répugnance à rendre un pareil décret, il s'autorisa des soldats, dont il fit changer de nouveau les dispositions, et à qui il persuada de demander les honneurs divins pour celui qu'ils venoient de déclarer tyran. Le sénat ordonna donc l'apothéose de Gallien, joignant l'indignité au sacrilége, et profanant en même temps la majesté du dieu suprême, et la gloire des bons princes, de la vertu desquels cet honneur avoit été la récompense.

Je ne sais s'il est rien de plus capable d'avilir les éloges humains et de les rendre méprisables que de les voir ainsi prostitués sans pudeur à un prince tel que Gallien. Nous avons un monument subsistant de cette misérable adulation dans un arc triomphal érigé en son honneur, et dont l'inscription porte que sa valeur invincible n'a pu être surpassée que par sa piété : *cujus invicta virtus solâ pietate superata est.* Quelle valeur et quelle piété que celle de Gallien, d'une part noyé dans la mollesse, et de l'autre le fils le plus ingrat et le plus dénaturé qui fût jamais!

Supplément de l'Ant. expliquée, t. IV.

Pendant que l'on élevoit des autels à Gallien, sa mort

ne fut point vengée. L'inconséquence est complète. Mais ceux qui le faisoient dieu étoient les mêmes qui l'avoient tué.

On ne doit pas être surpris que Gallien ait été autant haï qu'il étoit méprisé. Aux vices honteux, tels que la mollesse, la vie efféminée, les débauches de toute espèce, il joignoit la cruauté. Outre les exemples que nous en avons déjà donnés, l'historien de sa vie assure qu'il lui est souvent arrivé de faire massacrer trois et quatre mille soldats à la fois. C'est ainsi qu'il apaisoit les séditions, auxquelles donnoit lieu l'indignité de sa conduite. *Treb. Gall.* 11 *et* 18.

Le sénat avoit contre lui un motif particulier de haine. Ce prince, qui ne pouvoit se dissimuler qu'il avilissoit le trône, étoit jaloux du mérite; et voyant s'élever de toutes parts des tyrans et des usurpateurs, il crut prendre une précaution sage en interdisant la milice aux sénateurs, de peur que l'éclat de leur dignité, appuyé du commandement des armes, ne leur haussât le courage, et ne leur procurât en même temps plus de facilité pour envahir la souveraine puissance. Ainsi cette auguste compagnie, qui depuis que Rome subsistoit lui avoit fourni tous ses commandans et tous ses généraux, perdit cette glorieuse prérogative; et au lieu qu'elle avoit toujours réuni dans ses membres le mérite guerrier et celui de la manutention des lois, elle fut réduite aux seules fonctions civiles, non moins utiles que les autres, mais moins brillantes. Alors donc s'établit parmi les Romains une distinction inouïe jusque-là. Les gens d'épée et les gens de robe commencèrent à former deux états séparés, de l'un desquels on ne passoit point à l'autre. *Aurel. Vict.*

Ce changement irrita beaucoup les sénateurs, et ils s'en vengèrent, comme on l'a vu, sur la mémoire de Gallien et sur sa famille. Mais c'est une douce habitude que celle du repos. Ils s'y familiarisèrent en peu de temps et quoiqu'il leur eût été aisé sous les empereurs suivans,

qui furent des princes estimables, de se faire relever de la défense de Gallien, ils préférèrent la tranquillité dont ils jouissoient aux périls de la guerre et aux orages des séditions; et ils semblèrent prendre pour leur devise, *moins d'éclat et plus de sûreté.*

Eus. Hist. eccl. VII, 13.

Tous les ordres de l'état furent mécontens de Gallien. Les chrétiens seuls eurent lieu de se louer de lui. Dès qu'il fut maître de l'empire, il fit cesser la persécution excitée contre eux par son père, et il ordonna qu'on leur restituât les cimetières et les lieux religieux dont ils avoient été dépossédés. Ce seroit deviner que de vouloir assigner le motif qui le rendit favorable aux chrétiens. On peut néanmoins soupçonner que la haine de Macrien, qui, tout-puissant sous Valérien, s'étoit révolté presque aussitôt après l'infortune de son maître, porta Gallien à protéger ceux dont ce ministre, devenu tyran, étoit l'ennemi déclaré, à détruire son ouvrage, et à calmer la persécution dont il étoit l'auteur.

Treb. Gall.

Till. Gall. art. 2. *Bayle, Diction. art.* Plotin.

On juge aisément que la littérature ne fut pas florissante sous un règne si violemment agité. Les muses sont amies de la paix, et le bruit des armes les réduit au silence. Ce n'est pas que le prince ne les cultivât, et qu'il n'écrivît même aussi bien qu'aucun homme de son siècle en prose et en vers, mais dans le genre frivole. L'estime qu'il faisoit des beaux-arts lui inspira de l'affection pour Athènes, qui en avoit toujours été le domicile et le centre. Il voulut être citoyen et premier magistrat de cette ville, et se mettre au rang des aréopagites; soins déplacés et misérables pendant que l'état périssoit. J'en dis autant, à plus forte raison, de la faveur dont il étoit disposé à gratifier Plotin, philosophe platonicien, rempli d'idées singulières et bizarres, et moins estimable pour l'élévation de ses pensées que digne de mépris pour ses travers. Plotin s'étoit mis en tête de réaliser le système idéal de la république de Platon; et Gallien consentoit à se prêter à cette chimère en lui faisant rebâtir une

ville de Campanie, que ce philosophe gouverneroit suivant les lois platoniciennes. Des courtisans jaloux, dit Porphyre, détournèrent l'empereur de ce dessein. Le bon sens suffisoit pour le rejeter.

La protection que Gallien accordoit aux lettres se sentoit donc de son caractère vain, mou, capricieux; et il n'est pas étonnant que, contrariée d'ailleurs par la difficulté des temps, elle n'ait produit aucun fruit solide. Nous connoissons peu d'ouvrages, hors ceux de Plotin, qui aient été composés durant ce règne; et si nous regrettons la perte de quelques-uns que nous trouvons cités, c'est à titre de monumens. On voit dans plusieurs bibliothèques, au rapport de Casaubon, un écrit sur les machines de guerre dont l'auteur, appelé *Athénée*, paroît être un ingénieur de ce nom employé par Gallien avec Cléodame, Byzantin comme lui, pour fortifier les places de Thrace et d'Illyrie exposées aux courses et aux attaques des Scythes.

Treb. Gall. 13 et ibi Casaub.

Nul règne n'est plus chargé que celui de Gallien d'événemens qui se croisent, et dont le récit impliqué forme une espèce de labyrinthe où l'on se perd. J'appréhende que l'on ne s'en soit trop aperçu dans le tissu que j'ai tâché d'en faire. La méthode que j'ai suivie pour y répandre quelque clarté a été de partager à peu près l'objet général en trois parties, dont l'une comprend ce qui s'est passé en Orient, et surtout les exploits d'Odénat; la seconde, ce qui regarde la Gaule et les provinces adjacentes; et la troisième, les troubles et les guerres des pays du milieu, soit courses des barbares, soit révoltes des tyrans. Gallien n'a agi qu'en Italie, en Illyrie et dans la Gaule. Il a presque aussi peu influé dans les événemens des autres dépendances de l'empire que s'il n'eût pas été empereur. Les mouvemens en Egypte et en Afrique sont des faits isolés, et qui ont peu de liaison avec le reste.

Tout ce morceau d'histoire seroit fort intéressant,

s'il nous restoit traité de bonne main. Jamais on ne vit tant de vicissitudes, tant de révolutions, et je ne crains point de le dire, tant de talens et tant de vertus. Presque tous ces hommes connus dans l'histoire du règne de Gallien sous le nom de *tyrans* étoient gens de mérite, qui savoient la guerre, qui entendoient parfaitement la conduite des grandes affaires, et qui souvent se rendoient encore recommandables par les vertus morales. Odénat et Postume en sont la preuve. Il y a long-temps que l'on a remarqué que les temps de troubles et d'orages sont les plus favorables aux talens. Nulle époque dans l'histoire romaine plus féconde en grands hommes que les derniers temps de la république et ceux de Gallien; et de même notre France n'a jamais produit tant de héros à la fois que durant les guerres des Anglois sous Charles VII, et pendant les fureurs de celles auxquelles la religion servoit de cause ou de prétexte. Dans ces tristes positions, le mérite perce facilement, à cause du besoin que l'on en a; et il se perfectionne en luttant contre les difficultés et les obstacles. Déplorable condition du genre humain ! il faut qu'il soit malheureux pour que les qualités qui lui font le plus d'honneur aient un théâtre où elles puissent se développer.

Trébellius, en écrivant l'histoire des tyrans qui se sont élevés sous les règnes de Valérien et de Gallien, s'étoit fixé, par une fantaisie dont je ne prétends pas rendre raison, au nombre de trente; et pour compléter ce nombre, il y a compris Odénat, dont la promotion fut légitime, et un premier Valens, qui s'étoit révolté contre Dèce, et des enfans à qui leur âge n'a pas permis de faire un rôle, et deux femmes, Zénobie et Victoria. On se moqua de lui sur ce qu'il inséroit des femmes dans un catalogue de tyrans; et pour satisfaire à ce reproche sans se départir de son nombre favori de trente, Trébellius ajouta après coup deux tyrans, l'un antérieur, l'autre postérieur à Gallien; l'un du temps de

Maximin, l'autre de celui de Claude. Si nous voulons ramener les choses à l'exactitude, nous trouverons sous Gallien dix-huit tyrans, en y comprenant Zénobie, qui par son audace et son ambition mérite bien d'y tenir sa place. J'en ai fait le dénombrement à la fin des fastes de ce règne.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DES EMPEREURS.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

COMMODE.

PERTINAX.

DIDIUS JULIANUS.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

SÉVÈRE.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

CARACALLA.

MACRIN.

HÉLIOGABALE.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

ALEXANDRE SÉVÈRE.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

MAXIMIN.

LES DEUX GORDIENS.

MAXIME ET BALBIN.

GORDIEN III.

LIVRE VINGT-SIXIÈME.

PHILIPPE.

DÈCE.

GALLUS.

ÉMILIEN.

VALÉRIEN.

GALLIEN.

FIN DE LA TABLE.

FEB 6 - 191[illegible]		
[illegible] - 4 1917		





